

LA *VIDA DE PÚBLICOLA* DE PLUTARCO

TRADUCCIÓN Y ESTUDIO HISTÓRICO Y LITERARIO DEL PERSONAJE

LA *VIE DE PUBLICOLA* DE PLUTARQUE


TRADUCTION ET ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE DU PERSONNAGE

Thèse écrite par Juan Manuel Cervantes Mauri et dirigée par M. le Professeur Aurelio Pérez Jiménez dans le programme de doctorat “Estudios avanzados en humanidades”, lue à la Faculté des Lettres de l’Université de Málaga, le 6 octobre 2017.



UNIVERSIDAD
DE MÁLAGA

AUTOR: Juan Manuel Cervantes Mauri

 <http://orcid.org/000-0002-8151-2037>

EDITA: Publicaciones y Divulgación Científica. Universidad de Málaga



Esta obra está bajo una licencia de Creative Commons Reconocimiento-NoComercial-SinObraDerivada 4.0 Internacional:

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/legalcode>

Cualquier parte de esta obra se puede reproducir sin autorización
pero con el reconocimiento y atribución de los autores.

No se puede hacer uso comercial de la obra y no se puede alterar, transformar o hacer obras derivadas.

Esta Tesis Doctoral está depositada en el Repositorio Institucional de la Universidad de Málaga (RIUMA): riuma.uma.es



τῆς αὐταρκείας καρπὸς μέγιστος ἐλευθερία
ΕΠΙΚΟΥΡΟΣ

Parentibus fratribusque

CONTENIDO

PREFACIO / PRÉFACE	4
ABREVIATURAS	8
PRIMERA PARTE. INTRODUCCIÓN	
1. La figura de Públicola	12
2. Las fuentes de la <i>Vida de Publicola</i>	30
3. La cronología de la <i>Vida de Publicola</i>	46
SEGUNDA PARTE. TEXTO GRIEGO Y TRADUCCIÓN	
Πλουτάρχου Ποπλικόλας	52
Plutarco. <i>Públicola</i>	62
TERCERA PARTE. LECTURA DE LA <i>VIDA DE PUBLÍCOLA</i>	
1. Estructura formal	74
I. Introducción	75
II. Núcleo (Partes 1 y 2)	82
III. Desenlace	163
CUARTA PARTE. CARACTERIZACIÓN DE PUBLÍCOLA	
1. El protagonismo de Publicola	169
2. La caracterización directa	187
3. La caracterización indirecta	198
CONCLUSIÓN / CONCLUSION	201
BIBLIOGRAFÍA	204

PRÉFACE

*Vrbem Romam a principio reges habuere;
libertatem et consulatum L. Brutus instituit.*

Dans les *Annales* de Tacite, L. Junius Brutus apparaît comme le fondateur de la république à la fin du VI^e siècle av. J.-C. Il n'était néanmoins pas seule à cet exploit où participèrent-ils Tarquin Collatin, Spurius Lucrétius et un tel Publius Valérius, *τις Πόπλιος Οὐαλέριος*. Ils sont certes avec Lucrèce et Sextus Tarquin les acteurs principaux du drame de la chute de Tarquin le Superbe, le dernier roi de Rome. Selon la tradition, P. Valérius obtint quatre fois le consulat, édicta des lois populaires et défendit la ville du siège par l'étrusque Porsenna. Plutarque (Chéronée, Béotie, vers 45-120 ap. J.-C.) lui dédia une des *Vies parallèles* à Valérius, que l'avait-on surnommé *Poplicola*, terme compris comme signifiant "l'ami du peuple", à côté du législateur athénien Solon.

Au même titre que d'autres héros des premiers temps de la république, P. Valérius Publicola avait été encadré dans le domaine de la légende. Sa figure était d'ailleurs peu connue et encore moins étudiée, comme remarquait Robert Flacelière dans la notice de la *Vie* de l'édition Budé.¹ En octobre 1977, la découverte du *lapis Satricanus*, une inscription en latin archaïque rédigée à la fin du VI^e siècle av. J.-C., prouvait pourtant l'historicité de Publicola, une sorte de *condottiero* qui maîtrisa Rome après le renversement des Tarquins. Dès lors, se multiplièrent les études historiques sur Publicola, qui s'érigait en "uno dei protagonista dell'istaurazione del nuovo stato, se non il vero ed autentico fondatore della *libertas* preconizzata da Servio Tullio", comme écrivait Massimo Pallottino dans l'introduction de l'ouvrage collectif publié par les soins de l'Institut hollandais de Rome.²

Faut-il dire que deux travaux controversés s'étaient auparavant intéressés à Publicola. Je m'en rapporte d'abord à *Mythe et épopée. Histoires romaines*, de Georges Dumézil, dont le chapitre quatre intitulé "La geste de Publicola" était dédié à Horatius Coclès, Mucius Scaevola et Clélie, les héros qui affrontèrent Porsenna sur la rive gauche du Tibre. Pour le savant français, Publicola y représentait en même temps la première et la deuxième fonction des sociétés indo-européennes, c'est-à-dire, "la fonction guerrière et la souveraineté".³ Dans un autre travail, Dumézil interprétait l'origine de la république, de la *libertas*, comme une renaissance de Rome, de l'ancien *regnum* dépourvu des défauts de la monarchie, dans lequel Publicola "devait être un Romulus revu et corrigé".⁴ Si également débattu fut le livre *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, de Jean Gagé, pour qui le rôle originaire de Publicola consistait à recruter et à entraîner "la jeunesse romaine au Champ de Mars".⁵ Au chapitre trois, l'historien français définit Publicola comme le chef connu "sous le titre de *magister populi*, pratiquement un équivalent de *dictator*".

Parmi les titres publiés après l'inscription de Satricum, faudrait-il mentionner deux livres fort différents entre eux. Dans *L'idée de royauté à Rome*, Paul-M. Martin démasquait P. Valérius Publicola, qu'il considérait surtout comme un personnage ambigu, "le prototype de l'aristocrate *popularis*", qui sut habilement se mouvoir, avec une bonne dose de démagogie, entre les débris d'un royaume défunt et les balbutiements d'une république en herbe.⁶ Il y a dix ans, parut-il *Mythe et révolution*, de Dominique Briquel, qui cherchait à continuer les propositions avancées par Georges Dumézil en comparant le récit sur les débuts de la république avec des événements de la mythologie des peuples germaniques, ainsi qu'avec ceux de la tradition orientale, notamment

¹ R. FLACELIÈRE, É. CHAMBRY & M. JUNEUX, *Plutarque. Vies. Solon-Publicola. Thémistocle-Camille*, 2^e tirage, t. II, Paris, Les Belles-Lettres, 1968 [1^{re} édition, 1961], p. 52. Collection des Universités de France.

² C. M. STIBBE, G. COLONNA, C. DE SIMONE & H. S. VERSNEL, with an introduction by M. PALLOTTINO, *Lapis Satricanus. Archaeological, epigraphical, linguistic and historical aspects of the new inscription from Satricum*, La Haye, Staatsuitgeverij, 1980, p. 17. Archeologische Studiën van het Nederlands Instituut te Rome, Scripta Minora, V. Voir aussi E. LUCCHESI & E. MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, Pisa, Edizioni ETS, 2002.

³ G. DUMÉZIL, *Mythe et épopée. Histoires romaines*, vol. III, Paris, Gallimard, 1973, p. 283.

⁴ G. DUMÉZIL, *Fêtes romaines d'été et d'automne suivi de Dix questions romaines*, Paris, Gallimard, 1975, p. 290. Cette "romulisation" de Publicola dépendait de l'annaliste Valérius Antias, qui écrivit un récit "tendant à conférer à P. Valérius la stature d'un second fondateur de Rome", comme dit J.-C. RICHARD dans "À propos du premier triomphe de Publicola", *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, t. 106, 1, 1994, p. 405.

⁵ J. GAGÉ, *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, Paris, Payot, 1976, p. 79-105.

⁶ P.-M. MARTIN, *L'idée de royauté à Rome. De la Rome royale au consensus républicain*, Clermont-Ferrand, Adosa, 1982, p. 315-320.

avec le mythe de la bataille eschatologique de l'épopée indienne du *Mahabharata*. Au chapitre quinze, le Professeur Briquel se livrait entièrement à l'étude de la figure de Publicola, qu'il avait défini dans le préface comme "un autre des pères de la république".⁷

Mais il n'y a pas de commentaires ni d'études littéraires sur la *Vie de Publicola*, qui se réduisent tout au plus aux prologues des éditions ou des traductions de la biographie. Parfois, semble-t-il un oubli délibéré comme celui de la Fondazione Lorenzo Valla, qui publie d'habitude les *Vies parallèles* deux à deux sauf celle de Publicola.⁸ Bernadotte Perrin ne mentionnait pas Publicola dans l'introduction concise des *Vies*, autant que non plus d'autres personnages biographiés.⁹ En revanche, Robert Flacelière emprunta les éléments les plus importants du personnage comme sa pauvreté, "témoignage remarquable de son désintéressement".¹⁰ Dans l'introduction de la *Vita de Publicola*, Monica Affortunati faisait l'analyse profonde de la biographie en situant l'origine du personnage à l'annalistique tardive, d'où l'image "filopopolare" de Publicola vient à cause de la loi de *provocatione*, en commentant le text par chapitres, en complétant la traduction avec de nombreuses notes, quelque deux cents soixante, et en ajoutant une table chronologique, des avis sur l'historicité du personnage et une abondante bibliographie.¹¹ En Espagne, la vieille traduction de Antonio Ranz Romanillos fut rééditée avec une introduction précieuse par José Alsina, qui omettait pourtant l'étude individuelle des biographies, tandis qu'Aurelio Pérez Jiménez focalisait l'attention sur le schéma de la biographie et sur les qualités du personnage, dont dit-il qu'il répond à cet homme politique qui ne pense qu'au bien de la patrie.¹²

La figure de Publicola n'a pas eu de chance parmi les plusieurs travaux sur les *Vies* de Plutarque qui n'ont cessé de paraître dans les dernières années. En effet, il n'est presque pas possible de lire un bref article de Luigi Sensazono sur l'influence des *Vies de Solon et de Publicola* à propos de l'établissement de la démocratie à Athènes et à Rome après de longues périodes de pouvoir absolu.¹³ La haine de la tyrannie représentée par Publicola, τὸ δὲ μισοτύραννον ἐν τῷ Ποπλικόλῳ σφοδρότερον, écrivait Plutarque, dégage avant tout le mépris des régimes autocratiques de Néron et de Domitien, au même temps qu'elle exprime le souhait d'assister à "un impero democratico o liberale come quello instaurato da Nerva e continuato da Traiano", ajoutait le Professeur italien. Publicola se révèle en conséquence le modèle à suivre d'homme d'Etat, δημοτικός καὶ μέτριος, établissant une république qui restera avec plusieurs vicissitudes un peu moins de cinq cents ans.

⁷ D. BRIQUEL, *Mythe et révolution. La fabrication d'un récit : la naissance de la république à Rome*, Bruxelles, Éditions Latomus, 2007, p. 4. Voir aussi le chapitre quatre rédigé par BRIQUEL dans *Histoire romaine. Des origines à Auguste*, t. I, sous la direction de F. HINARD, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2000, p. 131-161.

⁸ M. MANFREDINI & L. PICCIRILLI, *Plutarco. La vita di Solone*, Milan, Arnoldo Mondadori Editore, 1977. 297 p. Scrittori greci e latini. Les éditeurs n'incluent pas la biographie de Publicola, qui manque donc dans la collection italienne.

⁹ B. PERRIN, *Plutarch. Lives. Theseus and Romulus. Lycurgus and Numa. Solon and Publicola*, vol. I, Londres & Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1998 [1^{re} édition, 1914], p. XI-XIX. Loeb Classical Library.

¹⁰ R. FLACELIÈRE, É. CHAMBRY & M. JUNEUX, *Plutarque. Vies. Solon-Publicola. Thémistocle-Camille*, 2^e tirage, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1968 [1^{re} édition, 1961], p. 55. Collection des Universités de France.

¹¹ M. AFFORTUNATI, con contributi di B. SCARDIGLI & M. MANFREDINI, *Plutarco. Vite parallele. Solone. Publicola*, 2^e édition, Milan, Biblioteca universale Rizzoli, 2000 [1^{re} édition, 1994], p. 259-321. Classici greci e latini. En revanche, A. BARIGAZZI n'apporte particulièrement rien à la connaissance de la figure de Publicola dans l'introduction à l'édition de *Plutarco. Vite. Teseo e Romolo. Solone e Publicola. Temistocle e Camillo. Aristide e Catone. Cimone e Luculo*, a cura di A. TRAGLIA, vol. I, Turin, Unione tipografico-editrice Torinese, 1992, p. 7-64. Classici greci.

¹² A. RANZ ROMANILLOS, edición, introducción y notas de J. ALSINA, *Plutarco. Vidas paralelas. Teseo y Rómulo. Solón y Publicola. Temístocles y Camilo. Aristides y Marco Catón. Cimón y Lúculo. Pericles y Fabio Máximo. Nicías y Craso. Cayo Marcio Coriolano y Alcibiades. Demóstenes y Cicerón*, Barcelona, Editorial Planeta, 1990, p. IX-XXX. Clásicos Universales Planeta. La traduction, qui remonte au premier quart du siècle XIX, a été maintes fois rééditée ; A. PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas. Solón-Publicola. Temístocles-Camilo. Pericles-Fabio Máximo*, vol. II, Madrid, Editorial Gredos, 1996, p. 16-19. Biblioteca Clásica Gredos.

¹³ L. SENZASONO dans "Solone e Publicola, modelli democratici e antitirannici: un monito all'assolutismo imperiale di Roma", *Plutarc a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas (Barcelona, 6-8 de noviembre de 2003)*, sous la direction de M. JUFRESA, F. MESTRE, P. GÓMEZ & P. GILABERT, Barcelone, Departament de Filologia Grega de la Universitat de Barcelona & Sociedad Española de Plutarquistas, 2005, p. 647-652. Le sujet de la tyrannie est présent aussi dans divers articles recueillis par P. A. STADTER dans *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, University Press, 2015, p. 45-55, 165-178, et 179-187.

La méthode de la recherche

Le but de ce travail est d'analyser la caractérisation de l'héros de Plutarque. Il s'agit donc d'une étude littéraire où il est l'intérêt étique et moral du personnage qui prévaut sans amoindrir l'aspect historique, car la *Vie de Publicola* peut être considérée comme une "biografia storica", selon disait Massimo Pallottino, en mettant ces mots entre guillemets. Le travail est divisé en quatre parties. À l'instar d'introduction, la première partie comprend trois chapitres utiles à ce genre de tâches, à savoir : d'un côté, le sujet de la figure de Publicola pour situer le personnage au début de la république romaine, une époque qui se trouve souvent entre la réalité et la fiction ; d'autre, la question des sources, la *Quellenforschung*, afin de réviser les matériaux de Plutarque pour rédiger la biographie, ainsi que débrouiller les problèmes presque insolubles de la date et de l'ordre de composition des *Vies parallèles*. La deuxième partie consiste en fixer le texte grec en ajoutant encore une traduction fidèle, et à la fois littéraire et libre. La troisième partie est la lecture de ce texte, qui a été structuré et comparé avec d'autres récits sur Publicola, notamment avec l'*Ab urbe condita* de Tite-Live et les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. Peut-on dire que la quatrième partie est l'embryon du travail. Elle contient trois chapitres. Au premier, on tire des passages dans lesquels Plutarque s'écarte de la tradition pour distinguer son héros avec des faits omis ou attribués à d'autres personnages par les sources. Monica Affortunati souligna même huit passages de la *Vie* qui ne provenaient pas de la "seule imagination de Plutarque", mais plutôt d'un ensemble d'historiens qui écrivirent pendant les luttes politiques de la république tardive.¹⁴ Cependant, la réputation de Publicola permit Plutarque de attribuer à son héros des faits dont la vérité n'était pas certaine dans les sources. Au deuxième, on voit la caractérisation directe de l'héros, dont la personnalité s'appuie sur deux vertus grecques très importantes, telles que la générosité, *ἐλευθεριότης*, et l'humanité, *φιλανθρωπία*, qui désignent particulièrement "l'attitude de l'homme doux", écrivait Jacqueline de Romilly.¹⁵ Au troisième, on traite de la caractérisation indirecte de Publicola à partir des personnages secondaires qui prennent contact avec lui et suscitent des sujets auxquels Plutarque s'intéressa dans les *Œuvres morales*, tels que la colère, *ὀργή*, ou l'envie, *φθόρος*. Dans les notes, on fait aussi l'analyse stylistique des passages les plus expressifs pour insister sur les ressources rhétoriques et littéraires, même les rythmiques, avec lesquels Plutarque embellit son récit.¹⁶

J'achève avec une note textuelle. J'ai suivi l'original grec établi par Konrat Ziegler dans la Bibliotheca Teubneriana, *Plutarchus. Vita parallelae*, 5^e édition, vol. I, fasc. 1, Munich & Leipzig, K. G. Saur, 2000 [4^e édition, Leipzig, Teubner, 1969], qui a été corrigé avec un addenda par Hans Gärtner. En outre, j'ai consulté le text de Robert Flacelière, *Plutarque. Vies. Solon-Publicola. Thémistocle-Camille*, 2^e tirage, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1968 [1^{er} édition, 1961], dans la Collection des Universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Conformément aux corrections et à la ponctuation de l'addenda de Gärtner, de l'édition de Flacelière, et de l'apparat critique, je me suis écarté du texte de Ziegler dans les passages suivants:

κακὸν (Flacelière selon la tradition tripartite), au lieu de κακῶς (2.1);
 ὥρμησέ πως (codd.), au lieu de πως transposé après μάλιστα (4.5);

¹⁴ M. AFFORTUNATI & B. SCARDIGLI dans "Aspects of the Plutarch's *Life of Publicola*", *Plutarch and the historical tradition*, sous la direction de P. A. STADTER, Londres & New York, Routledge, 1992, notamment p. 110-119.

¹⁵ J. DE ROMILLY, *La douceur dans la pensée grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 1. Voir aussi F. FRAZIER, *Histoire et moral dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 230-236.

¹⁶ Il s'agit d'un commentaire suivant les travaux récents d'A. PÉREZ JIMÉNEZ dans "Plutarco, Pégaso y Belorofonte. Comentario estilístico a *Mul. virt.* 247F-248B", *Πολυπραγμοσύνη. Homenaje al Profesor Alfonso Martínez Díez*, sous la direction de J. A. LÓPEZ FÉREZ, A. LÓPEZ FONSECA, M. MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, E. PANDÍS PAVLAKIS, L. M. PINO CAMPOS, G. SANTANA HENRÍQUEZ, J. VIANA REBOIRO & A. N. ZAHAREAS, Madrid, Ediciones Clásicas, 2016, p. 553-566, ou dans "Imágenes literarias para el legado político de Alejandro. Comentario estilístico de *Mor.* 366E-337A", *Immagini letterarie e iconografia nelle opere di Plutarco*, sous la direction de S. AMEDOLA, G. PACE & P. VOLPE CACCIATORE, Madrid, Ediciones Clásicas, 2017, p. 143-156. Voir aussi M. BALDASSARRI dans "Osservazioni sulla struttura del periodo e sulla costruzione ritmica del discorso nei *Moralia* di Plutarco", *Rhetorical theory and praxis in Plutarch (Acta of the IVth International Congress of the International Plutarch Society, Leuven, July 3-6 1996)*, sous la direction de L. VAN DER STOCKT, Lovaine & Namur, Édition Peeters & Société des études classiques, 2000, p. 1-13, et M. BIRAUD dans "Usages narratifs des clausules métriques et des égalités syllabiques dans l'*Eroticos* de Plutarque", *Ploutarchos*, n. s., vol. 11, 2104, p. 39-56.

εἷς τι οἶκημα (Flacelière), au lieu d'εἷς τι οἶκημα (5.1);
 'ὕμμετερον ἤδη' εἶπεν (codd. et Flacelière), au lieu de 'ὕμμετερον' εἶπεν 'ἤδη' (6.3);
 ἐξέστησε (Flacelière), au lieu d'ἐξέστησεν <αὐτοῦ> (6.5);
 ἐξ ἀγορᾶς, τότε πολὺν χρόνον, au lieu d'ἐξ ἀγορᾶς τότε, πολὺν χρόνον (7.1);
 μέση (Flacelière selon la tradition tripartite), au lieu de μέσον (8.6);
 ἐκουσίως. ὥστε (Flacelière), au lieu de ἐκουσίως, ὥστε (10.9).
 τῶν πολλῶν (Flacelière selon Schaefer), au lieu de τῶν πολιτῶν (11.3);
 διδούς· τοιοῦτον (Flacelière), au lieu de διδούς, τοιοῦτον (15.5);
 'οὐκ [...] γενέσθαι' (Flacelière) entre guillemets (15.6);
 βοηθήσιν. καὶ πρῶτον (Flacelière), au lieu de βοηθήσιν, καὶ πρῶτον (16.2);
 ἐκράτησεν ὑπὸ <τοῦ> πλήθους Κόκλην καλεῖσθαι (Gärtner en lisant un *locus corruptus*) (16.7);
 ἐδέξατο. καὶ διὰ τοῦτο (Flacelière), au lieu d'ἐδέξατο, καὶ διὰ τοῦτο (17.5);
 ἀνεῖλε. καὶ γέρας (Flacelière), au lieu d'ἀνείλε, καὶ γέρας (20.2);
 ἀνοίγεσθαι (Flacelière selon Schaefer), au lieu d'ἀνέγεσθαι (20.3);
 προεστῶσι (Flacelière selon la tradition tripartite), au lieu de προσεστῶσι (20.4);
 ἐτάφη δὲ καὶ τοῦτο πολιτῶν, au lieu d'ἐτάφη δέ, καὶ τοῦτο (23.5);
 ψηφισαμένων ἐντὸς ἅστεως, au lieu de ψηφισαμένων, ἐντὸς ἅστεως (23.5);
 διπλασιάσας. ἥ τε (Flacelière), au lieu de διπλασιάσας, ἥ τε (25 [2].3).

Dans les citations, je m'en est tenu à la liste d'abréviations du *Diccionario Griego-Español*, vol. I, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1980, p. IL-CXXII, rédigé sous la direction de Francisco R. Adrados, ou à celle d'*A Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 1879, sous la direction de Charles Short & Charlton T. Lewis, sauf les oeuvres de Plutarque, qui sont cités d'après le tableau d'Aurelio Pérez Jiménez dans *Plutarco. Vidas paralelas. Rómulo-Numa. Pericles-Fabio Máximo*, vol. I, Madrid, Editorial Gredos, 1985, p. 126-131.

Enfin, je remercie vivement M. le Professeur Aurelio Pérez Jiménez de ses conseils, de sa gentillesse et de son inébranlable patience pour m'avoir proposé un travail que j'ai longtemps mis à côté. Et cependant "veinte años no es nada", comme disait la chanson. Je n'aurai garde d'oublier d'ailleurs de remercier la Direction générale de relations culturelles et scientifiques du Ministère de l'extérieur pour la bourse à l'Université Aristote de Thessalonique, où je comptais sur l'aide inappréciable de M. le Professeur Daniil I. Yakov, disparu il y a trois ans. Ma gratitude s'adresse aussi à tous ceux qui m'ont aidé pendant tant d'années de recherche aux Facultés des lettres des Universités de Malaga, de Grenade et de Madrid, ainsi qu'aux Écoles française et italienne d'Athènes, et à l'Institut de philologie, d'archéologie et d'histoire du Conseil supérieur de recherches scientifiques de Madrid. Cet ouvrage est dédié à mes parents et à mes frères.

J. M. C. M.

Malaga, automne 2017.

ABREVIATURAS

AC	<i>L'Antiquité classique</i> , Bruselas.
AClass	<i>Acta Classica</i> , Ciudad del Cabo.
AHB	<i>The Ancient History Bulletin</i> , Calgary.
AION / Ling	<i>AION. Sezione linguistica</i> , Nápoles.
AJA	<i>American Journal of Archaeology</i> , Boston, Massachusetts.
AJPh	<i>American Journal of Philology</i> , Baltimore, Maryland.
AFLS	<i>Annali della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Siena</i> , Florencia.
AncPhil	<i>Ancient Philosophy</i> , Pittsburg, Pensilvania.
ANRW	<i>Aufstieg und Niedergang der römischen Welt</i> , Berlín & Nueva York.
Antichthon	<i>Antichthon. Journal of the Australian Society for Classical Studies</i> , Adelaida & Wellington.
A&R	<i>Atene e Roma</i> , Florencia.
ArchCla	<i>Archeologia classica</i> , Roma.
Arctos	<i>Arctos. Acta philologica Fennica</i> , Helsinki.
ASNP	<i>Annali della Scuola normale superiore di Pisa. Classe di lettere e filosofia</i> , Pisa.
Athenaeum	<i>Athenaeum. Studi periodici di letteratura e storia dell'antichità</i> , Pavia.
BAGB	<i>Bulletin de l'Association Guillaume Budé</i> , París.
BARB	<i>Bulletin de l'Académie royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques</i> , Bruselas.
BCAR	<i>Bulletino della Commissione archeologica comunale di Roma</i> , Roma.
BCH	<i>Bulletin de correspondance hellénique</i> , Atenas.
BFLS	<i>Bulletin de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg</i> , Estrasburgo.
CAH	F. W. WALBANK, A. E. ASTIN, M. W. FREDERIKSEN, R. M. OGILVIE & A. DRUMMOND (eds.), <i>The Cambridge Ancient History</i> , 2. ^a edición, vol. VII, parte 2, Cambridge, 1989.
CErc	<i>Cronache ercolanesi</i> , Nápoles.
CFC	<i>Cuadernos de Filología Clásica</i> , Madrid.
CFC / EGI	<i>Cuadernos de Filología Clásica. Estudios Griegos e Indoeuropeos</i> , Madrid.
CIL	<i>Corpus inscriptionum Latinarum</i> , Berlín.
CIS	<i>Cahiers internationaux de sociologie</i> , París.
CGF	G. KAIBEL (ed.), <i>Comicorum Graecorum fragmenta</i> , Berlín, 1899.
CJ	<i>The Classical Journal</i> , Monmouth, Illinois.
CPh	<i>Classical Philology</i> , Chicago.
CQ	<i>The Classical Quarterly</i> , Oxford.
CRAI	<i>Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres</i> , París.
CSDIR	<i>Atti del Centro di studi e documentazione sull'Italia romana</i> , Roma.
DArch	<i>Dialoghi di archeologia</i> , Milán.
DHA	<i>Dialogues d'histoire ancienne</i> , Besançon.
DELG	P. CHANTRAINE, <i>Dictionnaire étymologique de la langue grecque</i> , edición revisada, París, 1999 [1968].
DNP	<i>Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike</i> , Stuttgart.
Eranos	<i>Eranos. Acta philologica Suecana</i> , Upsala.
Euphrosyne	<i>Euphrosyne. Revista de filología clásica</i> , Lisboa.
Eutopia	<i>Eutopia. Commentarii novi de antiquitatibus totius Europae</i> , Roma.
Faventia	<i>Faventia. Revista de Filología Clásica</i> , Barcelona.
Fortunatae	<i>Fortunatae. Revista Canaria de Filología, Cultura y Humanidades Clásicas</i> , La Laguna, Tenerife.
FHG	C. MÜLLER (ed.), <i>Fragmenta historicorum Graecorum</i> , 5 vols., París, 1841-1870.
FGrH	F. JACOBY (ed.), <i>Die Fragmente der griechischen Historiker</i> , Leiden, 1954- [Berlín, 1923].

<i>Gerión</i>	<i>Gerión. Revista de Historia Antigua</i> , Madrid.
<i>GFF</i>	<i>Giornale filologico ferrarese</i> , Ferrara.
<i>GGA</i>	<i>Göttingische gelehrte Anzeigen</i> , Gotinga.
<i>GIF</i>	<i>Giornale italiano di filologia</i> , Roma.
<i>Glotta</i>	<i>Glotta. Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache</i> , Gotinga.
<i>G&R</i>	<i>Greece & Rome</i> , Oxford.
<i>GRBS</i>	<i>Greek, Roman, and Byzantine Studies</i> , Durham, Carolina del Norte.
<i>Gymnasium</i>	<i>Gymnasium. Zeitschrift für Kultur der Antike und humanische Bildung</i> , Heidelberg.
<i>Hermeneus</i>	<i>Hermeneus. Tijdschrift voor Antieke Cultuur</i> , Róterdam.
<i>Hermes</i>	<i>Hermes. Zeitschrift für classische Philologie</i> , Berlín & Stuttgart.
<i>Historia</i>	<i>Historia. Zeitschrift für alte Geschichte</i> , Stuttgart.
<i>HRR</i>	H. PETER (ed.), <i>Historicorum Romanorum reliquiae</i> , Stuttgart, 1967 [vol. I, 2. ^a edición, Leipzig, 1914; vol. II, 1. ^a edición, Leipzig, 1906].
<i>HSCPh</i>	<i>Harvard Studies in Classical Philology</i> , Cambridge, Massachusetts.
<i>ICS</i>	<i>Illinois Classical Studies</i> , Urbana-Champaign, Illinois.
<i>JRA</i>	<i>Journal of Roman Archaeology</i> , Portsmouth, Rhode Island.
<i>JRS</i>	<i>The Journal of Roman Studies</i> , Londres.
<i>Lampas</i>	<i>Lampas. Tijdschrift voor classici</i> , Hilversum.
<i>Latomus</i>	<i>Latomus. Revue d'études latines</i> , Bruselas.
<i>LCM</i>	<i>Liverpool Classical Monthly</i> , Liverpool.
<i>LEC</i>	<i>Les Études classiques</i> , Namur.
<i>Klio</i>	<i>Klio. Beiträge zur alten Geschichte</i> , Berlín.
<i>MededRom</i>	<i>Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome</i> , La Haya.
<i>MEFRA</i>	<i>Melanges de l'École française de Rome. Antiquité</i> , Roma.
<i>Metis</i>	<i>Metis. Anthropologie des mondes grecs anciens</i> , Atenas & París.
<i>MH</i>	<i>Museum Helveticum</i> , Basilea.
<i>Mnemosyne</i>	<i>Mnemosyne. Bibliotheca philologica Batava</i> , Leiden.
<i>Myrtia</i>	<i>Myrtia. Revista de Filología Clásica</i> , Murcia.
<i>NJA</i>	<i>Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik</i> , Leipzig.
<i>Ostraka</i>	<i>Ostraka. Rivista di antichità</i> , Nápoles.
<i>PBSR</i>	<i>Papers of the British School at Rome</i> , Londres.
<i>Phoenix</i>	<i>Phoenix. Journal of the Classical Association of Canada</i> , Toronto.
<i>Ploutarchos</i>	<i>Ploutarchos. Scholarly Journal of the International Plutarch Society</i> , Málaga.
<i>Prometheus</i>	<i>Prometheus. Rivista quadrimestrale di studi classici</i> , Florencia.
<i>QC</i>	<i>Quaderni catanesi di studi classici e medievali</i> , Catania.
<i>RAL</i>	<i>Rendiconti delle Atti della Accademia nazionale dei lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche</i> , Roma.
<i>RAA</i>	<i>Rendiconti delle Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia</i> , Roma.
<i>RE</i>	<i>Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft</i> , Stuttgart.
<i>REG</i>	<i>Revue des études grecques</i> , París.
<i>REL</i>	<i>Revue des études latines</i> , París.
<i>RFIC</i>	<i>Rivista di filologia e di istruzione classica</i> , Turín.
<i>RhM</i>	<i>Rheinisches Museum für Philologie</i> , Colonia.
<i>RHR</i>	<i>Revue de l'histoire des religions</i> , París.
<i>RHD</i>	<i>Revue historique de droit français et étranger</i> , París.
<i>RIDA</i>	<i>Revue internationale des droits de l'Antiquité</i> , Lieja.
<i>RIL</i>	<i>Rendiconti dell'Istituto lombardo. Accademia di scienze e lettere. Classe di lettere e scienze morali e storiche</i> , Milán.
<i>RPh</i>	<i>Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes</i> , París.
<i>SE</i>	<i>Studi etruschi</i> , Florencia.
<i>Sileno</i>	<i>Sileno. Rivista di studi classici e cristiani</i> , Roma.
<i>SMSR</i>	<i>Studi e materiali di storia delle religioni</i> , Roma.
<i>Sodalitas</i>	<i>Sodalitas</i> , Granada.

<i>Sprache</i>	<i>Die Sprache. Zeitschrift für Sprachwissenschaft</i> , Viena.
<i>StudRom</i>	<i>Studi romani. Rivista trimestrale dell'Istituto di studi romani</i> , Roma.
<i>StudUrb</i>	<i>Studi urbinati. Rivista annuale di scienze umane e sociali</i> , Urbino.
<i>TAPhA</i>	<i>Transactions and Proceedings of the American Philological Association</i> , Cleveland, Ohio.
<i>TPhS</i>	<i>Transactions of the Philological Society</i> , Oxford.
<i>VDI</i>	<i>Vestnik drevnej istorii</i> , Moscú.
<i>Visible Religion</i>	<i>Visible Religion. Rijksuniversiteit te Groningen. Instituut voor Godsdienshistorische Beelddokumentatie</i> , Leiden.
<i>Vors.</i>	H. DIELS & W. KRANZ (eds.), <i>Die Fragmente der Vorsokratiker</i> , 6. ^a edición, Berlín, 1951.
<i>ZPE</i>	<i>Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik</i> , Colonia.

PRIMERA PARTE

INTRODUCCIÓN

1. LA FIGURA DE PUBLÍCOLA

El descubrimiento del *lapis Satricanus* provocó un enorme interés en los estudios sobre la Roma arcaica, pues la historicidad de Publio Valerio Publícola podía ser demostrada por primera vez por un documento contemporáneo. La figura del cofundador de la república romana, al que Tito Livio había reconocido como *princeps belli pacisque artibus*, y los historiadores modernos habían considerado hasta entonces como un héroe de leyenda, fue reivindicada de inmediato. La existencia de Publícola no implicaba sin embargo la veracidad de las hazañas atribuidas por la tradición. Las páginas que siguen son el punto de partida para abandonar la idea preconcebida de que Publícola fue simplemente un personaje de ficción.

A mediados del siglo XVIII, el historiador francés Louis de Beaufort, dudando de las gestas de los héroes romanos que lucharon contra Porsena, advirtió de “la confusion qui règne dans l’histoire des premiers années de la république”.¹⁷ A principios del siglo XIX, Bartold Georg Niebuhr sugería que el sobrenombre de Publícola denotaba una demagogia semejante a los encendidos elogios de Pericles a la masa.¹⁸ Poco después, Wilhelm Ihne y Albert Schweigler sostuvieron que Publícola era el eximio representante de la *gens Valeria* que había ejercido un poder absoluto a modo de dictadura durante el periodo de transición que siguió a la caída de la monarquía.¹⁹ Años más tarde, la obra monumental de Theodor Mommsen, *Römische Geschichte* (1851-1854), y la tesis doctoral de Friedrich Münzer, *De gente Valeria* (1891), dieron pábulo a la aseveración del historiador italiano Ettore Pais de que “non solo i sette re di Roma, ma anche Iunio Bruto, Marco Orazio, Publio Valerio, vale a dire i primi consoli di Roma [...], non sono personalità del tutto storiche, ma hanno le caratteristiche proprie di esseri leggendari discesi alla condizione di quegli eroi, che ancora in tarda età venivano onorati dai Romani come semidei e propagatori del loro impero”.²⁰ Al abrigo de tales postulados, Robert Flacelière afirmaba que Publícola era “un personnage purement légendaire”.²¹ A mediados del siglo pasado, Andreas Alföldi ratificaba las tesis de la historiografía hipercrítica recelando del cognomen *Poplicola*, que no se podía remontar hasta tiempos tan antiguos.²² En resumen, la gesta de Publícola no era sino

¹⁷ DE BEAUFORT, *Dissertation sur l’incertitude des cinq premiers siècles de l’histoire romaine*, 1738, p. 10.

¹⁸ “Richtiges Verständnis des Worts *populus* zerstreut den Wahn als bezeichne Valerius Vorname Poplicola einen Demagogen wie Pericles, der um die Gunst der Menge buhlt” (NIEBUHR, *Römische Geschichte*, vol. I, 1811, p. 589).

¹⁹ La *gens Valeria* pudo llegar al poder, legítima o ilegítimamente, con vistas a establecer el orden republicano: “Nach Brutus steht Valerius Publicola als oberster Leiter der Angelegenheiten Roms da, mit dictatorischer Gewalt, die so lange dauerte, bis er durch seine Gesetzgebung dem Zwischenzustand ein Ende machte und die Republik in ihrer wahren Gestalt mit zwei jährlichen Consuln gesetzlich begründete” (IHNE, *Forschungen auf dem Gebiete der römischen Verfassungsgeschichte*, 1847, pp. 44-45). Lo cierto es que la *gens Valeria* tuvo una posición privilegiada en el paso de la monarquía a la república: “Sie berechnen vielmehr zu der Folgerung, dass das valerische Geschlecht in jener Übergangsepoche zwischen der Abschaffung des Königthums und der Einführung des Consulats eine eigentümlich bevorrechtete politische Stellung eingenommen hat. Über diese Stellung genauer zu bezeichnen, ist schwierig” (SCHWEGLER, *Römische Geschichte*, 1856, p. 90).

²⁰ PAIS, *Storia critica di Roma durante i primi cinque secoli*, vol. II, 1915, p. 122. A juicio de MOMMSEN, la historia de los primeros años de la república se basaba en los *cognomina* de los protagonistas: “Die bekannte Fabel richtet grösstentheils sich selbst, zum guten Theil sie aus Beinamerklärung (Brutus, Poplicola, Scaevola) herausgesponnen” (*Römische Geschichte*, vol. I, 1856 [1.ª ed., 1851], p. 228, n. 1). Y en opinión de MÜNZER (*De gente Valeria*, 1891, p. 70) las *permulta mendacia* de la *gens Valeria* eran achacables por otra parte al historiador de la familia, esto es al analista Valerio Ancias. Cf. DE SANCTIS, *Storia dei romani*, vol. I, 1907, p. 410: “E non v’è dubbio che le notizie sul Publicola risalgano in parte alla leggenda popolare; in parte non piccola però, come la gente Valeria prosperava in età storica, sembrano avere per fonte l’orgoglio e le falsificazioni gentilizie e le tarde falsificazioni degli annalisti e soprattutto di Valerio Anziato”.

²¹ FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 51. Publícola no se pudo sustraer a la leyenda de la guerra contra Porsena, “au même titre qu’Horatius Coclès, Mucius Scaevola et Clélie”. Cf. GAGÉ, *Le chute des Tarquins et les origines de la république romaine*, 1976, p. 81: “Prendre la personnalité de ce Poplicola au sérieux, examiner la nature de ses magistratures, les épisodes de sa carrière, n’est ce pas, dès le principe, tomber en une illusion naïve? [...] Nous nous excusons de défendre un point de vue moins pessimiste; aussi bien les méthodes critiques de Pais ne s’appliquent-elles pas avec le même bonheur à tous le cas de “fabrication gentilice””.

²² “It is impossible to decide when the surname of the most illustrious clan really arose” (ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, p. 84). El historiador húngaro relegaba a todos los cónsules del primer año de la república al ámbito de la ficción: “Die ersten Konsulpaare nämlich, M. Iunius Brutus und L. Tarquinius Collatinus sowie die Ersatzmänner

el fruto de los intereses nobiliarios de Valerio Ancias, que había proyectado en su ancestro la evolución política de casi cinco siglos de república.²³

El lapis Satricanus, CIL, I², 2832 a

[...]iei steterai Popliosio Valesiosio
suodales Mamartei

El 13 de octubre de 1977, las excavaciones arqueológicas del templo de *Mater Matuta* en la antigua localidad de Sátrico, en el sur del Lacio, hoy en día Borgo Le Ferriere, llevadas a cabo por el Instituto Holandés de Roma, descubrieron un bloque de toba con una inscripción en latín arcaico, el *lapis Satricanus*, un *ἀνάθημα* o *stips votiva*, que había sido usado en la reconstrucción del templo. Las circunstancias del hallazgo y la forma de las letras fechaban la inscripción hacia 500 a. C. La interpretación estaba dificultada sin embargo por la imposibilidad de determinar el principio mutilado de la primera línea. El *lapis Satricanus* se expone actualmente en el Museo Nacional Romano en las Termas de Diocleciano.²⁴

El templo de *Mater Matuta* de Sátrico ya había sido excavado por arqueólogos italianos entre 1896 y 1898, sin que fueran publicados estudios significativos. Al francés Henri Graillot se debe atribuir no obstante el descubrimiento del edificio el 24 de enero de 1896.²⁵ Aunque en Roma había un templo de *Mater Matuta* en el *forum boarium*, levantado en dos fases, la primera por Servio Tulio entre 580 y 570 a. C., y la segunda por Tarquinio el Soberbio entre 540 y 530 a. C., el gran santuario de la diosa estaba en Sátrico.²⁶ En la acrópolis había de hecho dos templos construidos en el mismo lugar, pero con una orientación algo distinta: el primero fue levantado hacia 550 a. C., y el segundo, o el templo períptero, hacia 500 a. C.²⁷ En los cimientos del templo

Sp. Lucretius Tricipitinus im Jahre 509 sind ebenso eingeschmuggelte fiktive Gestalten wie P. Valerius Publicola und T. Lucretius Tricipitinus” (ALFÖLDI, *Römische Frühgeschichte*, 1976, p. 99).

²³ “Poplicola’s deed comes out from Valerius Antias” (PALMER, *The archaic community of the Romans*, 1970, p. 264). Cf. OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], pp. 12-16, especialmente p. 14.

²⁴ El estudio de referencia es la edición crítica del documento a cargo de STIBBE, COLONNA, DE SIMONE & VERSNEL, con introducción de PALLOTTINO, *Lapis Satricanus*, 1980. STIBBE, DE SIMONE y PALLOTTINO ya habían intercambiado las primeras impresiones sobre el epigrafe en *Archeologia laziale*, vol. I, 1978, pp. 56-59 y 95-99, figs. XXI-XXIV. La posibilidad de que el nombre gentilicio *Popliosio Valesiosio* se pudiera identificar con Publio Valerio Publicola era enorme. “Il faut garder la tête froide et attendre au moins la publication définitive”, advertía POUSET (AC, 49, 1980, p. 315). Véase HEURGON, *CRAI*, 124, 1980, pp. 573-575; DE WAELE, *Gnomon*, 53, 1981, pp. 677-682; GRIMAL, *REL*, 59, 1981, pp. 628-629; OGILVIE, *JRS*, 61, 1981, p. 207; PETERS, *Sprache*, 27, 1981, pp. 101-102; BLOCH, *Latomus*, 42, 1983, pp. 362-371; NEMIROVSKIJ, *DVI*, 163, 1983, pp. 40-51; KRUMMER, *Klio*, 68, 1986, pp. 593-597; WACHTER, *Altlateinische Inschriften*, 1987, pp. 75-77; UNTERMANN, *GGA*, 1986, pp. 24-30; FLORES, *Sileno*, 23, 1997, pp. 253-255; URBANOVA, *Congresso internazionale di epigrafia greca e latina*, 1999, pp. 481-482. GNADE, *The Encyclopedia of ancient history*, 2013, pp. 3908-3911. Cf. LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002.

²⁵ Véase STIBBE, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 21-22, fig. 2, y p. 38, n. 3. Cf. DE WAELE, *Hermeneus*, 50, 1980, p. 12; *Gnomon*, 53, 1981, p. 677; *MededRom*, 43, 1981, pp. 11-19; *Ostraka*, 5, 1996, p. 231, y n. 4; *Satricum, una città latina*, 1982, p. 47; HOLLOWAY, *The archaeology of early Rome and Latium*, 1994, pp. 142-155.

²⁶ “La *Mater Matuta* des origines est, intrinsèquement, à la fois courotrophique et solaire, et cela à la fois à Satricum et à Rome” (CHAMPEAUX, *Latomus*, 61, 2002, p. 559). *Mater Matura* era la diosa de la aurora: *roseam Matuta per oras / aetheris auroram differt et lumina pandit* (Lucr., V 656-657). Los romanos celebraban la festividad el 11 de junio, coincidiendo con las *Matralia*. Acerca del templo de la diosa en el *area sacra* de Sant’ Omobono, véase COARELLI, *Il foro boario*, 1988, pp. 205-437.

²⁷ Véase STIBBE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 38; DE WAELE, *Hermeneus*, 52, 1980, pp. 13-18, figs. 1-3; *Ostraka*, 5, 1996, p. 239, fig. 2; *Satricum, una città latina*, 1982, pp. 47-74; HOLLOWAY, *The archaeology of early Rome and Latium*, 1994, pp. 143-146, figs. 11, 1-11, 5. La fecha de la inscripción se basa en la construcción del primer templo y en la reconstrucción del templo períptero. DE WAELE (*Hermeneus*, 52, 1980, p. 18; *Gnomon*, 53, 1981, pp. 678-679; *Ostraka*, 5, 1996, p. 238) retrasa la reconstrucción hasta 488, o 485 a. C., cuando los volscos de Marcio Coriolano y Atio Tulio destruyeron Sátrico. Cf. COARELLI, *Crise et transformation des sociétés archaïques de l’Italie antique au V^e siècle av. J.-C.*, 1990, p. 150; HOLLOWAY, *The archaeology of early Rome and Latium*, 1994, p. 147. En contra de la cronología baja y la reconstrucción del templo períptero por los volscos, se pronunciaba VERSNEL, *MededRom*, 56, 1997, p. 179: “I have serious doubts concerning the low dating of the destruction of the first temple in 488 B.C., and

períptero se encontraron tres bloques de toba de color grisáceo en el segundo de los cuales estaba grabada la inscripción.²⁸ No es seguro que los bloques pertenecieran a la estructura del primer templo. Tampoco se sabe la naturaleza originaria de los trozos de piedra. Quizá fueran la base de estatuas de esfinges o de leones sedentes que se hallaron en la zona.²⁹ No cabe duda en todo caso de que los bloques fueron reutilizados como material de construcción en la reforma del templo. La inscripción tiene dos líneas, la primera de las cuales está mutilada en el principio. Al parecer, la segunda se conserva entera.³⁰ La escritura es continua de izquierda a derecha, y la disposición de las líneas bastante simétrica.³¹ Se está más o menos de acuerdo en que la inscripción está escrita en latín arcaico con elementos faliscos, oscosabélicos y sabinos.³²

No fueron pocas las vicisitudes del *lapis Satricanus* antes que se exhibiera en la sala segunda del Museo Nazionale Romano alle Terme di Diocleziano. La inscripción fue presentada en Roma el 28 de febrero de 1978 en el Consiglio Nazionale delle Ricerche con motivo del encuentro de la comisión arqueológica. Estuvo depositada primero en el Nederlands Instituut te Rome y en la Soprintendenza Archeologica per il Lazio. Formó parte luego de varias exposiciones en distintos lugares: en Latina, por el cincuentenario de la ciudad, en 1982; en el Rijksmuseum van Oudheden de Leiden, entre 1985 y 1986; en el Palazzo delle Esposizioni de Roma, en la muestra “La grande Roma dei Tarquini”, en 1990; en el Meeting de Rimini, en la exposición “Antichi genti d’Italia”, en 1994, y en el Museo Archeologico Nazionale de Caserta, en 1999.³³

El meollo del *lapis Satricanus* estriba en la exégesis lingüística, que se centra en la integración de la laguna inicial [...]iei, en el hápax *steterai*, el verbo de la inscripción, y en la naturaleza del genitivo -osio del nombre gentilicio *Popliosio Valesiosio*. La reconsideración de la figura de Publicola depende por otra parte de las implicaciones históricas, sociales y religiosas del término *suodales*, a saber, si son una confraternidad marcial (una *Gefolgschaft* o un grupo de partidarios de un clan), o bien una cofradía semejante a los *sodales Titi*, que había sido fundada por el rey Tito Tacio *retinendis Sabinorum sacris* (Tac., *Ann.* 1.76). No son menos importantes asimismo los lazos religiosos, estrechos o no, de la *gens Valeria* con el dios Marte, cuyo nombre en dativo *Mamartei* puede ser una forma sabina. En cuanto al contexto en que fue dedicado el epígrafe, es mera especulación. En fin, parece bastante plausible de entrada la lectura de la inscripción en latín clásico [...]iei *steterunt Publi Valeri sodales Marti*.³⁴

even more with the idea that the Volscians—who as far we know were no fanatic temple builders—themselves started the (re)construction of a magnificent temple, practically at the very moment they had destroyed the first one”.

²⁸ Las medidas de la piedra son 87 (delante) / 86, 5 (detrás) cms. de ancho; 62, 5 (izquierda) / 63, 2 (derecha) cms. de largo, y 15 (delante) / 16, 5 (detrás) cms. de alto. Véase STIBBE, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 18-20, figs. 1, 30-31, 79 y 57, y lám. 1.

²⁹ “La provenienza originaria del *lapis Satricanus* non è assolutamente certa” (LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, p. 22). Cf. DE SIMONE, *SE*, 56, 1995, p. 250. DE WAELE (*Ostraka*, 5, 1996, pp. 235-236) sostiene que la inscripción era la base de un grupo de estatuas de miembros de la *gens Valeria*. Acerca de los grupos escultóricos procedentes del área del templo como antefijas o altorrelieves de arpías, sátiros y ménades, que se conservan en el Museo Nazionale di Villa Giulia, véase *La grande Roma dei Tarquini*, 1990, figs. XXIV-XXVII.

³⁰ Poco antes de la edición crítica, PALLOTTINO (*StudRom*, 27, 1979, p. 12) dejaba entrever la existencia de una laguna en el principio de la segunda línea.

³¹ Véase COLONNA, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 41-42. LUCCHESI & MAGNI (*Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, p. 28) cuestionaban la simetría de las líneas. El estudio epigráfico data la inscripción hacia 500 a. C.

³² Véase BALDI, *The foundations of Latin*, 1999, p. 204. Para LUCCHESI & MAGNI (*Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, p. 16), se trata de un texto “se non propriamente falisco, almeno fortemente influenzato da questa varietà linguistica”. Cf. COLEMAN, *TPhS*, 84, 1986, p. 122: “Since the inscription is not Latin, there is a strong geographical probability that it is Volscian”. Acerca de la existencia de trazos sabinos en las letras, véase ROCCA & SARULLO, *Le lingue dell’Italia antica*, 2008, pp. 151-170.

³³ Véase STIBBE, DE SIMONE & PALLOTTINO, *Archeologia laziale*, vol. I, 1978, pp. 56-59 y 95-99; *Satricum, una città latina*, 1982, pp. 73-74; *Nieuw licht op een oude stad*, 1986, p. 13; *La grande Roma dei Tarquini*, 1990, pp. 23-24; *La collezione epigrafica del Museo Nazionale alle Terme di Diocleziano*, 2001, p. 23; LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, p. 89.

³⁴ La lectura se basa en el verbo *steterunt* o *stetere*, en la aposición *Publi Valeri sodales* y en el complemento indirecto *Marti*. Importa menos la integración de la laguna inicial [...]iei, que DE SIMONE (*Lapis Satricanus*, 1980, pp. 71-94) completó no obstante con un *nomen gentilicium* como *Acilii*. Hay casi veinte lecturas distintas de la inscripción. Véase PERUZZI (*PP*, 33, 1978, pp. 346-350): [*en aid*]e iste terai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *in aede istic terrai Publi Valeri sodales Marti*; PROSDOCIMI (*SE*, 43, 1979, pp. 173-221): [*ho*]i eiste terai *Popliosio Valesiosio suodales*

La discusión sobre el principio mutilado de la inscripción es el caballo de batalla de la crítica. La integración de la laguna inicial [...]iei es completamente incierta. Aunque los primeros estudios arrojaban que había espacio hasta para seis caracteres, faltan como mucho tres o cuatro letras.³⁵ La forma [...]iei se corresponde con el nominativo plural de la declinación temática. Ahora bien, la reconstrucción del sujeto de la inscripción es muy diversa. Han sido propuestos un gentilicio [Aci]iei perteneciente a una familia local de Sátrico relacionada con la gens *Valeria*; unos [soc]iei en cuanto compañeros de armas de Publio Valerio; una facción de los [Sal]iei, de los sacerdotes de Marte, cuya influencia pudo extenderse hasta Sátrico, o un grupo de [iun]iei, de jóvenes al servicio del aristócrata Publio Valerio bajo la égida de Marte y *Mater Matuta*.³⁶ Además, ha sido hipotetizado un gentilicio [Lai]uiiei a partir de una fotografía tomada *in situ* que dejaba entrever una *u* asimétrica.³⁷ Al margen de nombres propios y asociaciones más o menos organizadas, el

Mamartei = *hic istud terrae Publi Valeri sodales Marti*; GUARDUCCI (*RAL*, 35, 1980, pp. 479-489): [soc]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *socii steterunt Publi Valeri sodales Marti*; DE WAELE (*MededRom*, 43, 1981, pp. 7-68; *Gnomon*, 53, 1981, pp. 677-682): [Sal]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *Salii steterunt Publi Valeri sodales Marti*; PISANI (*Glotta*, 1981, pp. 136-140): [iei]ste terai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *ipsius in terra Publi Valeri sodales Marti*; VERSNEL (*Gymnasium*, 89, 1982, pp. 193-235): [he]i steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *hic steterunt Publi Valeri sodales Marti*; PROSDOCIMI (*GIF*, 36, 1984, pp. 183-230): [me h]eu steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *me hic steterunt Publi Valeri sodales Marti*; CAMPANILE (*AION / Ling*, 7, 1985, pp. 89-99): [Sal]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *Salii steterunt Publi Valeri sodales Marti*; LEJEUNE (*REL*, 67, 1990, pp. 60-77): [med p]iei steterai *Popliosio Valesiosio Mamartei* = *me pii statuerunt Publi Valeri sodales Marti*, o [hoce p]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *hoc pii statuerunt sodales Valeri Marti*; FLOBERT (*Latomus*, 50, 1991, pp. 521-543): [...]hei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *hi[c] steterunt Publi Valeri sodales Marti*; SILVESTRI (*Caratteri e diffusione del latino in età arcaiche*, 1993, pp. 97-118): [Sal]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *Salii Steterae Publi Valeri sodales Martii*, o [Mat]rei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *Matri Steterae Publi Valeri sodales Marti*; PROSDOCIMI (*PP*, 49, 1994, pp. 365-377): [Mat]rei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *Matri steterunt Publi Valeri sodales Marti*; COARELLI (*In vino veritas*, 1995, pp. 196-213): [Man]ieis teterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *diis cthoniis Publi Valeri sodales Martii*; LEVI (*RIDA*, 62, 1995, pp. 195-219): [spol]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *spoliae steterunt Publi Valeri sodales Marti*; COLONNA (*SE*, 56, 1995, pp. 350-351): [Lai]uiiei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *Laevii steterunt Publi Valeri sodales Marti*; DE WAELE (*Ostraka*, 5, 1996, pp. 231-242): [Sal]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *Salii statuerunt Publi Valeri sodales Marti*; VERSNEL (*MededRom*, 56, 1997, pp. 177-197): [iun]iei steterai *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* = *iunii steterunt Publi Valeri sodales Marti*. Cf. LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze*, 2002, pp. 83-85; BIFFIS, *Per un catalogo di iscrizioni latine arcaiche*, 2004, pp. 86-89.

³⁵ Véase COLONNA, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 40. “Ha una frattura sul lato sinistro che lascia lo spazio per 6-4 lettere” (LEVI, *RIDA*, 62, 1995, p. 196). No hay espacio sin embargo para más de cuatro caracteres. Véase DE SIMONE, *SE*, 61, 1995, 1996, p. 247; DE WAELE, *Ostraka*, 5, 1996, p. 32, y n. 11; VERSNEL, *MededRom*, 56, 1997, pp. 177-178; ROCCA & SARULLO, *Le lingue dell'Italia antica*, 2008, pp. 155-156. En el Curso de Verano de la Universidad de Málaga “El origen de los pueblos de la Antigüedad clásica”, celebrado en Vélez-Málaga entre los días 24 y 28 de julio de 2006, el profesor AMPOLO confirmaba al autor de este trabajo que solo caben a lo sumo tres o cuatro letras.

³⁶ DE SIMONE (*Lapis Satricanus*, 1980, pp. 81 y 90, n. 3) proponía [Aci]iei. “We know nothing of the prosography of Satricum” (VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 130). GUARDUCCI (*RAL*, 35, 1981, p. 485) sugería [soc]iei leyendo *suodales Mamartei* como una especie de *sodalitium* de Marte, en la que *Mamartei* es un *dativus adnominalis* de *suodales*. “Un gruppo politico-militare detto *Popliosio Valesiosio suodales Mamartei* (nom. pl.) [...]; analoga funzione di rappresentanza svolgono i *socii* di Caso Cantouios” (PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 241). En contra de la fraternidad marcial y del orden sintáctico del sujeto [soc]iei *Popliosio Valesiosio* separado por el verbo *steterai*, véase VERSNEL, *Gymnasium*, 84, 1982, pp. 232-235; BLOCH, *Latomus*, 42, 1983, p. 371; CAMPANILE, *AION / Ling*, 1985, p. 97. DE WAELE (*Gnomon*, 53, 1981, p. 681; *Ostraka*, 5, 1996, p. 232) interpretaba el sintagma *Popliosio Valesiosio suodales* como el complemento directo del verbo *steterai*, cuyo sujeto eran los salios, [Sal]iei. “It is difficult to understand how *suodales* as a personal retinue of the aristocrat Publius Valerius can at the same time function as a religious *sodalitas*. Even more precarious is the question of why a Roman religious *sodalitium* should erect a monument for a Roman aristocrat in the city of Satricum”, objetaba VERSNEL (*MededRom*, 56, 1997, pp. 177-197).

³⁷ Véase COLONNA, *SE*, 61, 1991, p. 351. La hipótesis se basa en una fisura de la piedra durante la extracción de los cimientos del templo. Cf. STIBBE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 27; VERSNEL, *MededRom*, 56, 1997, p. 180; DE WAELE, *Ostraka*, 5, 1996, p. 233, y n. 18; WAARSENBURG, *MededRom*, 56, 1997, pp. 199-200; LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, p. 25; ROCCA & SARULLO, *Le lingue dell'Italia antica*, 2008, pp. 152-156.

principio de la inscripción ha sido reconstruido con el adjetivo [*pi*]iei, como aposición de un sujeto *suodales*, o con el sustantivo [*spo*]iei, en referencia al botín de una victoria militar de Publio Valerio.³⁸

Aun no estando atestiguada en ninguna otra parte, la forma *steterai* es interpretada por lo general como el verbo de la inscripción. Se trata de la tercera persona del plural del pretérito perfecto de los verbos *sto* y *sisto*, un causativo con reduplicación formado por la raíz de *-steH₂* presente en el griego ἵστημι. Es un verbo frecuente en las dedicaciones. En el oscumbro aparece en la forma *sestu* de las Tablas Eugubinas (*eruhu tiçlu sestu iuvepatre*, II b, 22, y *tefe este vitlu vulru sestu*, II b, 24) y en una inscripción celtibérica de Peñalba de Villastar (Teruel) en la forma *sistat* (*sistat luguei tiaso*). Ante las dificultades de una evolución fonética *-ere* > *-erai*, Carlo de Simone sostenía que *steterai* era una variante del “dialetto di Satricum” que se corresponde con el latín *stetere* y se relaciona con el avéstico *-aire* (*-arai).³⁹ A Domenico Silvestri se debe una lectura distinta sobre la base de que la forma *steterai* fuera el dativo singular de un préstamo griego *Στητεῖρα a modo de epíteto de *Mater Matuta*, cuyo nombre se ocultaba en el principio mutilado [*Mat*]rei.⁴⁰ No parece admisible por otra parte la posibilidad de que la forma *steterai* sea la combinación de un adverbio de lugar, o de un pronombre deíctico con un genitivo o un locativo de *terra* relacionado con el templo de *Mater Matuta* en cuanto *Tellus* o *Terra Mater*.⁴¹

El interés del genitivo singular *Popliosio Valesiosio* está en la desinencia *-osio* sin rotacismo, que el latín y el falisco comparten a partir del morfema indoeuropeo **-osyo*, en griego homérico *-oio*. Han sido barajadas dos teorías: o se impuso la desinencia propia del genitivo *-i* frente a la del posesivo *-osio* después de una fase intermedia en la que ambas fueron usadas indistintamente, o hubo de por medio una evolución fonética *-osio* > *-oio* > *-i*. Además, cabe la posibilidad de que sea una forma dialectal del latín donde se encuentra la localidad de Sátrico.⁴²

³⁸ LEJEUNE (*LEC*, 67, 1989, p. 62) argumentaba que la separación entre el sujeto [...]*iei* y la aposición *suodales* *Popliosio Valesiosio* por el verbo *steterai* era algo chocante en una inscripción antigua, de modo que consideraba *suodales Popliosio Valesiosio* como el sujeto del texto restituyendo un adjetivo [...]*iei* como la aposición delante del verbo y admitiendo un pronombre personal [*med...*] en posición inicial. Para LEVI, que aceptaba el sintagma *suodales Mamartei* como “il soggetto, cioè gli autori della dedica e del monumento, in quanto appartenenti a una confraternità di cultori di Marte”, el inicio de la primera línea oculta el término *spoliae*, “che nella iscrizione può essere scritto *spoliet*” (*RIDA*, 62, 1995, p. 195).

³⁹ Véase DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 74-77 y 87; *MededRom*, 56, 1997, p. 201. Cf. GUARDUCCI, *RAL*, 35, 1980, p. 484; BLOCH, *Latomus*, 42, 1983, p. 305; PROSDOCIMI, *PP*, 49, 1994, p. 369. “Grosse difficoltà, sia di ordine fonetico, sia di ordine semantico”, objetaba SILVESTRI (*Caratteri e diffusione del latino in età arcaica*, 1993, p. 110). Para LUCCHESI & MAGNI (*Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, pp. 39-40, la forma *steterai* pertenece al falisco. Aparte de no ver ningún sentido religioso en el verbo *sisto*, FLOBERT (*Latomus*, 50, 1991, pp. 531, n. 23, y 532, n. 4) proponía un analogía con la primera persona del singular *-ai* > *-ei* > *-i*. Cf. DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 73; PROSDOCIMI, *GIF*, 1984, 36, p. 190, n. 6. Acerca de la evolución fonética *-ai* > *-ei* > *-i*, véase P. MONTEIL, *Éléments de phonétique et de morphologique du latin*, París, 1996, p. 275.

⁴⁰ “Una volta attribuito a *Stetera* il suo pausibile valore prezioso epíteto greco, Publio Valerio e i suoi sodali abbiano intenso innalzare un ex-voto (una statua?) alla *Mater Matuta* satricana per grazia ricevuta (sostengo difensivo e “stabilizzante” in qualche evento bellico, cfr. il romano Iuppiter Stator omofunzionale)” (SILVESTRI, *Caratteri e diffusione del latino in età arcaica*, 1993, pp. 111-112). La hipótesis de Silvestri supone la existencia de una *ro*. La posibilidad de que la inscripción hubiera sido dedicada “alla Madre [*Matuta*]” es aceptada por PROSDOCIMI (*PP*, 49, 1994, p. 373), que mantiene no obstante la tercera persona del plural del verbo *steterai*. En contra de la reconstrucción [*Mat*]rei, véase DE SIMONE, *SE*, 61, 1996, pp. 247-253; *MededRom*, 56, 1997, pp. 201-202; VERSNEL, *MededRom*, 56, 1997, 178-179.

⁴¹ PERUZZI (*PP*, 33, 1978, pp. 349-350) sugería que *terai* era el genitivo de la diosa *Terra*, o *Tellus*; *iste* un adverbio de lugar semejante a *hic*, y [*aid*]e el ablativo de *aedes*. “E proprio sullo scoglio dell’integrazione cade l’interpretazione del Peruzzi che, contro il dato epigráfico, integra [*en aid*]e *iste terai*” (CAMPANILE, *AION / Ling*, 7, 1985, p. 94). Para PISANI (*Glotta*, 59, 1981, pp. 137-138), la forma *terai* es el locativo de *terra*, e [...]*ieiste* el genitivo de un pronombre cuya originalidad consiste en la partícula enclítica *-te*.

⁴² Véase DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 81-83, que se basa en una tesis de UNTERMANN (*GGA*, 216, 1964, pp. 178-182) sobre una reseña del estudio de G. GIACOMELLI, *La lingua falisca*, Florencia, 1963. Acerca de la evolución fonética *-osio* > *-oio* > *-i*, véase PISANI, *Glotta*, 59, 1981, p. 130. En contra, PROSDOCIMI, *GIF*, 36, 1984, pp. 217-228; LEJEUNE, *REL*, 67, 1989, pp. 74-77. Para BONFANTE (*RAL*, 33, 1978, pp. 269-272), el genio *-osio* es una forma dialectal. Cf. PUIGVERTI PLANAUGMÀ, *Faventia*, 20, 1998, pp. 79-82, y *Latomus*, 61, 2002, pp. 3-13; LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, pp. 41-48; JIMÉNEZ ZAMUDIO, *Fortunatae*, 15, 2004, pp. 3-13.

La identificación de *Popliosio Valesiosio* es sin duda el asunto más delicado de la inscripción. La mayoría de los historiadores sostienen que se trata de Publio Valerio Publicola, el protagonista de la biografía de Plutarco. No ha habido otro estudioso que haya defendido tanto la historicidad de Publicola como el italiano Massimo Pallottino (1901-1995).⁴³ Otros historiadores de mucha talla como los fallecidos Jacques Heurgon (1903-1995) y Arnaldo Momigliano (1908-1987), o los más jóvenes Timothy J. Cornell y Dominique Briquel, afirman que *Poplios Valesios* no puede ser otro que “el famoso Publio Valerio Publicola que dominó el Estado romano en los primeros años de la república”.⁴⁴ Para Jacques Poucet, que es poco dado a validar la tradición, está probada la existencia de Publicola, a cuyas gestas niega no obstante toda verosimilitud.⁴⁵ Lo cierto es que la *gens Valeria* gozó de influencia en el albor de la república. Entre los miembros de la familia, destacan dos personajes con el mismo nombre gentilicio de *Publius Valerius* que desempeñaron por entonces un papel importante: Publio Valerio Publicola, cuatro veces cónsul entre 509 y 504 a. C., y su hijo homónimo, que participó en la batalla del lago Regilo en 495 a. C., fue cónsul en 475 y 460 a. C., y presidió el interregno en 492 a. C. En consecuencia, no hay motivo alguno para seguir dudando de la historicidad de Publicola, sea el personaje de la inscripción el protagonista de la biografía de Plutarco, como prefieren casi todos los historiadores, sea el hijo homónimo, cuyos méritos no fueron inferiores.⁴⁶

⁴³ “Non mi sento dubitare che qui si tratti proprio del nome del famoso personaggio ricordato dalla storiografia romana come uno degli instauratori della repubblica e tra i consoli del primo anno, cioè di Publio Valerio detto Publicola, al quale Plutarco dedicò una delle sue *Vite*” (PALLOTTINO, *StudRom*, 27, 1979, pp. 12-13. “La storicità di Publio Valerio Publicola [...] può dunque dirsi definitivamente provata” (PALLOTTINO, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 16); “Publius Valérius [...] devient une réalité de l’histoire” (PALLOTTINO, *La Rome des premiers siècles*, 1992, p. 12); “La menzione di un Publio Valerio (*Popliosio Valesiosio*) che può essere identificato con il Publicola della tradizione la cui figura storica risulta comunque accertata” (PALLOTTINO, *Bilancio critico su Roma arcaica fra monarchia e repubblica*, 1993, p. 26); “Ricordiamo anche Satrico per la straordinaria testimonianza del nome di Publio Valerio [...], della cui storicità si ha così una prova certa” (PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma*, 1993, p. 320).

⁴⁴ CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 144 (= *CAH*, 2.^a ed., vol. VII, 2, pp. 99-98). “Un stèle, trouvée à Satricum, sur la quelle on lit le nom d’un Publius Valerius qui a toutes chances d’être Publicola” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 11). En un trabajo anterior, el historiador francés se pronunciaba más explícitamente: “Les noms des principaux responsables ne sont pas sortis de l’imagination d’un historien de temps ultérieurs, ni non plus d’une forme d’élaboration pré littéraire transposant sur le passé de Rome des schémas mythiques. Une trouvaille remarquable est venue le prouver des dernières années à propos de Valerius Publicola. Une inscription latine archaïque utilisée comme matériau de réemploi dans le temple de Mater Matuta à Satricum, qui, d’après le type des lettres et l’état de la langue, remonte aux environs de 500, porte une dédicace au dieu Mars faite par les compagnons [...] d’un certain Publius Valerius: il s’agit selon toute probabilité de Publius Valerius Publicola” (*Histoire romaine*, t. I, 2000, pp. 139-140). El descubrimiento del *lapis Satricanus* replanteaba la vigencia de la tradición sobre los primeros años de la república. “Nous inclinons à reconnaître, dans l’historicité de ce personnage, une nouvelle et toute inattendue confirmation de la tradition” (HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale*, 1993 [1.^a ed., 1969], p. 434). El reconocimiento de la historicidad de Publicola por MOMIGLIANO (*Roma arcaica*, 1989 p. 35 [*CAH*, 2.^a ed., vol. VII, parte 2, 1989, pp. 52-112]) fue un hecho relevante: “Una conferma epigrafica di questa situazione ci è giunta adesso dal periodo in torno al 500 a. C. dal cosiddetto *lapis Satricanus*, una dedica a Satricum da parte dei seguaci di un tale Publio Valerio. È una gran tentazione riconoscere in questo Publio Valerio l’uomo che, secondo la tradizione romana, svolse un ruolo in la fondazione della repubblica romana e addirittura succedette a Bruto e a Colatino nel consolidarla”.

⁴⁵ “L’*épigraphe* a également montré des personnages de la tradition littéraire, comme [...] Publius Valerius, qui, selon toute probabilité, aurait vécu au V^e siècle, l’époque précisément où Publius Valerius Poplicola était cónsul à Rome. [...] L’authenticité d’un nom présent dans la tradition [...] n’entraîne pas *ipso facto* l’authenticité du personnage tel que le dépeint le récit traditionnel, et pas davantage bien sûr celle des réalités que celui-ci lui attribue” (POUCET, *Les rois de Rome*, 2000, pp. 153 y 179-180). “No hay razones suficientes para creer que se trata del mismo personaje, como bien señala Poucet, pero tampoco para rechazar la identificación y dudar de la historicidad de Publicola” (MARTÍNEZ-PINNA, *Gerión*, 19, 2001, p. 696). Cf. MARTÍNEZ-PINNA, *Los orígenes de Roma*, 1999, p. 270.

⁴⁶ “Se tuttavia, invece di essere il Publicola, fosse un fratello o un figlio di costui, l’*epigrafe* porterebbe comunque avanti la classe di un Publio Valerio importante personalità che dispone di *sodales*. Sia o non il Publicola, l’*epigrafe* testimonia comunque che i Valerii svolgevano un certo ruolo attraverso i loro satelliti: sia lui o no, storiograficamente si può dire che l’‘avvenimento’ Publicola corrisponde almeno ad una parte del ‘senso’ Publicola” (FUSCAGNI, *Prometheus*, 21, 1995, p. 44). La posibilidad de que el personaje de la inscripción fuera el hijo homónimo de Publicola fue reconocida desde el principio. Véase PALLOTTINO, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 16; DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 82; VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 129, 137 y 147. Aunque prevalece la identificación del gentilicio

El término *suodales* conserva la grafía *suo-* del nivel fonológico intermedio del latín clásico *so-*, **suedales* > *suodales* > *sodales*. Es la aposición de la laguna inicial [...]iei.⁴⁷ El interés del término estriba en las implicaciones históricas y sociales de los compañeros de Publio Valerio. La forma *suodales* se relaciona con la raíz indoeuropea **swedh* del sánscrito *svadha* ‘*Eigenheit, Gerohnheit*’, una palabra de difícil traducción, o del griego *εἶωθα, ἔθος* ‘hábito, costumbre’, que descansa sobre el sintagma **swe-dheH₁* ‘constituirse propiamente respecto a la sociedad’. No conviene obviar por otra parte la derivación de **swe* ‘de sí mismo’ ni el cotejo con el plural homérico *ἑτης* ‘*compagnons, camarades appartenant au même groupe sociale*’, así como con los términos *ἑταῖρος* ‘*camarade, compagnon*’, o *ἴδιος* ‘*propre à, particulier, privé*’.⁴⁸ La mejor traducción del término latino *sodales* al griego es *ἑταῖρος* en alusión a las *ἐταιρεῖαι* formadas por grupos de jóvenes alrededor de un líder de la nobleza. Los *suodales* de la inscripción se refieren por tanto a una *Gefolgschaft* semejante al séquito de camaradas, familiares y *clientes* (*ἑταῖροί τε καὶ συγγενεῖς καὶ πελάται*, D.H., II 46.3) que acompañaron a los cabecillas sabinos Voluso Valerio, Talo el Tirano y Metio Curcio, y al propio rey Tito Tacio, cuando se instalaron en Roma en tiempos de Rómulo. Plutarco escribe que Públicola se rodeaba también de un numeroso séquito de *clientes* y amigos, a los que se sumaba una nutrida servidumbre: *πελατῶν τε πολλῶν καὶ φίλων ἀεὶ περὶ αὐτὸν ὄντων καὶ θεραπείας συχνῆς* (Publ. 5.1).⁴⁹

Popliosio Valesiosio con el protagonista de la biografía de Plutarco, DE WAELE (*Ostraka*, 5, 1996, pp. 231-242) cree que se trata de Publio Valerio Públicola hijo, de acuerdo con la interpretación del contexto histórico de la inscripción tras la batalla del lago Regilo. La homonimia no es óbice en todo caso para negar la historicidad de Públicola. “Dans l’introduction du livre *Lapis Satricanus* j’ai signalé la possibilité d’une simple homonymie. L’homonymie rend vraisemblable, hautement vraisemblable, cette historicité” (PALLOTTINO, *La Rome des premiers siècles*, 1992, p. 6). Hay sin embargo voces discordantes. “In vero la critica fatta da De Sanctis circa la storicità della persona di P. Valerio Públicola non solo non pare aver perso la sua validità, ma possono ritrovarsi nuovi motivi per accettarla, e, fra questi, si vedrà contare non poco lo stesso *lapis Satricanus*. Anzitutto, i cognomen *Publicola* o *Poplicola* o *Poblecola* è molto sospetto. Appare evidente che il cognomen attribuito al Valerio supposto console della fine del secolo VI a.C., non può essere interpretato nel senso di “amante del popolino”, che corrisponde al latino ciceroniano o liviano, in quanto è chiaro che la *plebes* arcaica, regia e della repubblica, altro non è che l’assieme degli appartenenti alla comunità urbana prima di quell’avvento dei patrizi” (LEVI, *RIDA*, 62, 1995, pp. 199-200). No es admisible la identificación del personaje de la inscripción con Publio Valerio Potito, el tribuno militar con poder consular que conquistó Sático en 386 a. C. “Publius Valerius Potitus Poplicola der sechsmal das Amt des trib. mil. cons. pot. Bekleidete, i. J. 386 neben Camillus an der Eroberung Satricums teilnahm und auch später als Feldherr in der Schlacht bei Satricum kämpfte, ist dem nach in aller Wahrscheinlichkeit identisch mit dem Poplios Valerios der Inschrift” (FERENCZY, *Gymnasium*, 94, 1987, p. 108). “Ferency’s suggestion that the inscription belongs to the fourth century B.C. does not seem to have much merit, and his dismissal of the archaeological evidence, uncertain though it may be, is cavalier” (SMITH, *Early Rome and Latium*, 1996, p. 237).

⁴⁷ Véase DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 77-81. El texto raggiunto offre un aspetto armonioso e, insieme, il vataggio della semplicità, elemento indispensabile in ogni soluzione che aspiri a essere attendibile” (GUARDUCCI, *RAL*, 35, 1980, p. 485). “L’ordre, dans cette formule, est assez étrange” (GRIMAL, *REL*, 59, 1981, p. 62); “L’ordre des mots résultant est un peu gauche: sujet + verb + apposition au sujet + dédicataire” (LEJEUNE, *REL*, 67, 1989, p. 62).

⁴⁸ Véase DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 84; VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 116; BREMMER, *ZPE*, 47, 1982, p. 137. Para LUCCHESI & MAGNI (*Vechie e nuove (in)cetertze sul lapis Satricanus*, 2002, pp. 48-61), el término latino *sodalis* tiene relación con el sánscrito *svadha* de los textos del *Rig Veda*. Cf. BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indoeuropéennes*, vol. I, 1969, pp. 331-332.

⁴⁹ El patriciado romano se caracterizaba por el séquito de *sodales* o *clientes*. “La situazione della *gens Valeria* è analoga a quelle delle altre quattro considerate preminenti nel patriziato romano del V secolo [gli Aemili, i Claudii, i Corneli, i Fabii]: però ora, grazie alla scoperta del *Lapis Satricanus*, questa *gens* ci è nota in un rapporto di carattere devzionale con i suoi dipendenti (*suodales*)” (LEVI, *PP*, 45, 1990, p. 434). Véase VERSNEL, *Hermeneus*, 52, 1980, pp. 226-230; *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 108-127; *Gymnasium*, 89, 1982, pp. 202-208; *MededRom*, 56, 1997, pp. 181-183. El historiador holandés prefería el papel militar de los *sodales* a la fraternidad religiosa “*Fraternité religieuse ou bien “Gefolgschaft”?* Partant à la fois des conclusions de ses collaborateurs et de son étude propre, il opte pour le second terme de l’alternative et selon moi, avec raison” (BLOCH, *Latomus*, 42, 1983, p. 369). Cf. LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)cetertze sul lapis Satricanus*, 2002, p. 60. Acerca de la fraternidad religiosa en cuanto sacerdotes de los salios, véase DE WAELE, *Ostraka*, 5, 1996, p. 232. El sintagma *θεραπείας συχνῆς* se traduce a las lenguas modernas como “numerosos esclavos, criados o sirvientes”. Hace un siglo, PERRIN tradujo sin embargo *θεραπείας συχνῆς* como “a large company of retainers” (*Plutarch. Lives*, vol. I, 1914, p. 513), una expresión en la que *retainer* se puede entender indistintamente como partidario o seguidor, o como sirviente. “Among the Indo-European peoples, the preadult males

El término *suodales* trae inevitablemente a la memoria las palabras de Tito Livio sobre el ejército privado, *privata arma*, que siguió a los trescientos seis miembros de la *gens Fabia* en la estrepitosa expedición contra Veyes en 477 a. C.: *sequebatur turba propria alia cognatorum sodaliumque* (Liv., II 49.5). Dionisio de Halicarnaso se refería a dicho ejército como grupo de *πελατῶν καὶ τε ἑταίρων* (D.H., IX 15.3).⁵⁰ Por un pasaje de Servio, *cum coniurati cum servis et clientibus suis contra Veientes dimicarent, apud Cremeram fluvium interempti sunt* (Serv., Aen. 6.845), la empresa de la *gens Fabia* es definida como una *coniuratio*, esto es, un juramento colectivo que un grupo prestaba a un jefe en una acción de guerra, en contraposición al ejército cívico o *militia legitima*. Años antes, Marcio Coriolano se había convertido en jefe militar de la juventud romana, como refiere Plutarco: *ἡγεμῶν αὐτοῖς καὶ διδάσκαλος εὐμενῆς τῶν πολεμικῶν ἐν ταῖς στρατείαις* (Plu., Cor. 15.7). Pero Coriolano no solo se valió de jóvenes de la nobleza, sino también de *clientes* y de “cuantos otros pudo”, en una expedición contra Ancio que no contaba con el beneplácito de la asamblea: *πρὸς δὲ τὴν στρατείαν παντάπασιν ἀπαγορεύοντων, αὐτὸς ὁ Μάρκιος τοὺς τε πελάτας ἀναλαβὼν καὶ τῶν ἄλλων ὅσους ἔπεισε, κατέδραμε τὴν Ἀντιατῶν χώραν* (Plu., Cor. 13.5). La imagen de Coriolano arrastrando a jóvenes aristócratas y a numerosos *clientes* es descrita por Dionisio de Halicarnaso: *ἦν δὲ περὶ αὐτὸν ἑταιρία μεγάλη νέων εὐγενῶν, οἷς ἦν τὰ μέγιστα τιμήματα βίων καὶ πελάται συχνοὶ συνεστηκότες ἐπὶ ταῖς ἐκ τῶν πολέμων ὠφελίαις* (D.H., VII 21.3). Son muy conocidos por otra parte los frescos de la tumba François de Vulci, en que un tal *Macstarna* o *Mastarna*, el alias de Servio Tulio que se corresponde con el título latino de *magister*, era el *sodalis fidelissimus* de los hermanos Aulo y Celio Vibena, junto a quienes combatió en la Etruria meridional hasta que logró hacerse con el poder en Roma destronando a la *gens Tarquinia*.⁵¹

Así pues, la tradición y la arqueología muestran a personajes considerados como una especie de condottieros o señores de la guerra, que se movieron al margen del patriciado por la Italia central entre los siglos VI y V a. C., y estuvieron al frente de grupos organizados en razias en busca de destrucción y saqueo.⁵² Públicola encaja en el esquema del aristócrata cuyo poder se basaba en seguidores llamados indistintamente en griego *ἑταῖροι*, *πελάται* o *θεράποντες*, y en latín *sodales*, con los que alcanzó el sur del Lacio allende las fronteras de Roma.

often constituted a separate group which occupied a place at the margin of, ever completely outside, society: this marginal position consequently attracted other marginals such as a run-away slaves, outlaws and exiles. This even proved to be the case when the youth functioned as retainers of a noble or a king, a fact which throws an interesting light on the particular position in society of the body of retainers” (BREMNER, *ZPE*, 47, 1982, p. 145).

⁵⁰ Véase VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 120-121; ADAM & ROUVERET, *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au V^e siècle av. J.-C.*, 1990, pp. 328-329 y 347, n. 57. No está del todo claro sin embargo que la *turba propria cognatorum sodalicium* siguiera a los Fabios hasta el río Crémera. “A crowd of spectators”, decía OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 363. Cf. BREMNER, *ZPE*, 47, 1982, p. 136. “L’annalistique n’ignorait pas que des clients de la *gens Fabia* avaient été associés à cette entreprise. Et nous avons toute raison d’étendre ce parallélisme au cas des *sodales*. En effet, dans l’évocation du cortège qui avait accompagné de ses vœux le commando fabien à son départ de Rome et qui ne se confondait donc pas avec lui, Tite-Live se réfère à la *turba cognatorum sodaliciumque*, puis au reste de la foule. Or nous sommes en droit de supposer que, ce faisant, il a faussé une donnée précieuse et que ces *sodales* qui deviennent tout naturellement des *ἑταῖροι* mêlés aux *πελάται* dans le passage correspondant des *Antiquités Romaines* avaient de droit leur place dans ce corps d’élite. Qu’ils se définissent comme une “Gefolgschaft” permanente ou comme un groupe d’*adulescentes* ayant provisoirement lié leur destin à celui d’un clan tout-puissant, tout suggère qu’ils prirent une part active à l’entreprise de la *gens Fabia*” (RICHARD, *Gerión*, 7, 1989, p. 71). Los *sodales* pudieron ser una *Genossenschaft* en tiempos de paza que se transformaba en una *Gefolgschaft* en tiempos de guerra.

⁵¹ La biografía sobre la escena de los hermanos Vibena y Mastarna en la tumba François es muy abundante. Véase ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, pp. 212-231 y figs. VIII-XII; CAPDEVILLE, *La Rome des premiers siècles*, 1992, pp. 47-67; PALLOTTINO, *La Rome des premiers siècles*, 1992, pp. 3-7; HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu’aux guerres puniques*, 1993 [1.^a ed., 1969], pp. 245-247; CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 130-141 y fig. 16; BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, pp. 100-108; WISEMAN, *The myths of Rome*, 2004, pp. 40-45 y figs. 13-14; MARTÍNEZ-PINNA, *La monarquía romana arcaica*, 2009, pp. 37-41.

⁵² “One of the most important features of the society of central Italy in the archaic period is the presence of *condottieri*—aristocratic warlords whose power rested on the support of armed personal dependants, who are variously styled ‘clients’ (*clientes*) or ‘comrades’ (*sodales*). These armed bands formed what were essentially private armies, operating independently of state governments, moving freely across state frontiers, and frequently changing their allegiances” (CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 143-144). Cf. ADAM, *Latomus*, 60, 2001, pp. 877-889.

El nombre de Marte, *Mars* o *Mavors*, está recogido en la inscripción en el dativo singular con reduplicación *Mamartei*. Se trata de un hápax comparable al osco *Μαμερτει*, o al oscosabélico *Mamerti*, cuyo nominativo reduplicado *Mamers* es un doblete de *Mamars*. Se puede referir al culto local del dios itálico de la guerra por las tribus samnitas de la zona, a menos que, como dice Varrón, *Mamartei* sea una forma sabina de las dedicaciones: *Mars ab eo quod moribus in bello praeest, aut quod Sabinis acceptus ibi Mamers* (Varr., *L.L.* 5.73). La *gens Valeria* tenía vínculos de antiguo con el dios Marte.⁵³ Manlio Valerio Tarentino, un antepasado legendario de la familia, curó a sus tres hijos enfermos de peste con agua hirviendo sacada del Tíber en un lugar llamado *Tarentum* o *Terentum*, en el ángulo occidental del Campo de Marte, como cuenta Valerio Máximo en un extenso pasaje que cito abreviadamente:

Valesius [...] ad Martium campum appulit, [...] et ab eo iussus egredi Tarentum, id nomen ei loco est, [...] calice aquam flumine haustam [...] pertulit, [...] calefactamque pueris bibendi dedit. Qua potata salutaris quieti diutina vi morbi repente sunt liberati (Val. Max., II 4.5).

Gracias a esa curación milagrosa, Valesio dedicó en el Tarento un altar a *Dis Pater*, un apodo de Plutón, y a Proserpina: *ad Ditis Patris <et> Proserpinae aram* (Val. Max., II 4.5). Además, estableció unos juegos y un banquete, el lectisternio (*lectisternium*), que duraron tantas noches como hijos sanados: *Tarenti immolavit ludosque et lectisternia continuis tribus, quia totidem filii periculo liberati erant fecit* (Val. Max., II 4.5). Mucho después, durante el primer consulado de Publicola, fue expropiado a Tarquinio el Soberbio una parte del *campus Martius*, que los romanos consagraron al dios, como escribe Plutarco: *τοῦ δ' Ἀρείου πεδίου τὸ ἥδιστον ἐκέκτητο Ταρκύνιος, καὶ τοῦτο τῷ θεῷ καθιέρωσαν* (Publ. 8.1). En la *Historia nueva*, Zósimo escribe que Publicola, siguiendo los pasos del ancestro, sacrificó un buey y una ternera negros en el viejo altar de Plutón y Proserpina para liberar a Roma de una epidemia:

χρόνιος δὲ ὕστερον λοιμοῦ συμβάντος τῇ πόλει τῷ πρώτῳ μετὰ τοῦ βασιλέως ἔτει, Πόπλιος Βαλέριος Ποπλικόλας ἐν τούτῳ βωμῷ θύσας Αἰδὴ καὶ Περσεφόνη μέλανα βοῦν καὶ δάμαλιν ἤλευθέρωσε τῆς νόσου τὴν πόλιν, ἐπιγράψας τῷ βωμῷ ταῦτα. Πόπλιος Βαλέριος Ποπλικόλας τὸ πυρόφορον πεδίου Αἰδὴ καὶ Περσεφόνη καθιέρωσα καὶ θεωρίας ὑπὲρ τῆς Ῥωμαίων ἐλευθερίας (Zos., II 3.3).

Acerca del contexto de la inscripción, solo se puede decir con seguridad que un grupo de desconocidos en calidad de compañeros de Publio Valerio erigieron un monumento en honor de Marte en el templo de *Mater Matuta* de Sátrico, a unos cincuenta kilómetros al sudeste de Roma.⁵⁴ El *lapis Satricanus* se ha relacionado desde el principio con las incursiones de los volscos, un pueblo itálico de origen montaños que descendió desde los Apeninos por el valle del Liris para instalarse en el sur del Lacio a mediados del siglo VI a. C.⁵⁵ Entre las ciudades en el punto de mira de los volscos se encontraba Sátrico, que fue conquistada por Coriolano en 488 a. C. Pese a no aparecer en la historiografía hasta 499, o 496 a. C., en la lista de las veintinueve localidades latinas que se levantaron contra Roma, Sátrico fue una ciudad importante en la época de los reyes,

⁵³ Véase DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 85-87. Acerca de la relación entre la *gens Valeria* y Marte, véase VERSNEL, *Gymnasium*, 89, 1982, pp. 193-235, especialmente pp. 212-228. Cf. WUILLEUMIER, *REL*, 10, 1932, pp. 127-146; ARONEN, *Arctos*, 23, 1989, pp. 19-39; VERSNEL, *Inconsistencies in Greek and Roman religion*, vol. II, 1993, pp. 289-334 y 319-328 [*Visible Religion*, 4-5, 1985-1986, pp. 134-172]; LUCCHESI & MAGNI, *Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, pp. 61-74.

⁵⁴ “Una città laziale relativamente lontana da Roma” (PALLOTTINO, *StudRom*, 27, 1979, p. 13). Véase DE WAELE, *Gnomon*, 53, 1981, p. 677; VERSNEL, *Gymnasium*, 89, 1982, p. 193.

⁵⁵ “We would only wish suggest in passing that it must be considered against the background of the turbulent period around 500 B.C., when the Volsci attacked and partially destroyed the Latin city of Satricum conquering it definitively” (STIBBE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 36). Véase VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 102-107; MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, 1982, p. 164; CORNELL, *CAH*, 2.^a ed., vol. VII, parte 2, 1989, pp. 281-294; COARELLI, *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au V^e siècle av. J.-C.*, 1990, pp. 135-145, especialmente pp. 135-141; CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 304-308; BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, pp. 163-202, especialmente pp. 170-175.

particularmente durante el reinado de Tarquinio el Soberbio, ya que era la puerta para controlar el *ager Pomptinus*.⁵⁶

El Lacio fue objeto de disputa desde tiempos de Rómulo, a quien se atribuye la conquista de Antemnas y Crustumerio, la renovación del tratado de amistad con Lavinio, la victoria contra Fidenas y la paz con Veyes, de la que se anexionó una parte de su territorio. Las guerras contra los latinos continuaron con Anco Marcio y Tulo Hostilio en el norte de la región. Tarquinio Prisco conquistó Apíolas, con cuyo botín celebró unos juegos fastuosos, como escribe Tito Livio (*ludos opulentius instructiusque quam priores reges fecit*, Liv., I 35.7), y comenzó las obras del templo de Júpiter en la colina del Capitolio, como recuerda Valerio Ancias: *ex cuius praeda Capitolium incohaverit* (HRR, I, fr. 11 P.).⁵⁷ La política exterior de Tarquinio el Soberbio en el sur del Lacio fue mucho más ambiciosa, hasta el punto de que se puede hablar de una hegemonía romana desde Árdea hasta Terracina, como demuestra el primer tratado entre Roma y Cartago.⁵⁸ El objetivo de Tarquinio el Soberbio era establecer una alianza de los latinos con sede en el bosque de Ferentia

⁵⁶ “Satricum lay on one of the great routes connecting Rome with Campania, via Politorium, Lavinium, Ardea and Terracina. [...] As far as Satricum’s own development is concerned it is possible that the proximity of one of the earliest ports to develop in Latium, Antium, was of greater consequence. If the cultural prosperity and, consequently, the political importance of Satricum can be documented archaeologically in the sixth century, however, we are immediately struck by the complete absence of Satricum in the historiography on regal Rome” (VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 102). Véase *Satricum, una città latina*, 1982, pp. 17-21; STIBBE, *MededRom*, 47, 1987, pp. 7-16; *La grande Roma dei Tarquini*, 1990, pp. 230-233; HOLLOWAY, *The archaeology of early Rome and Latium*, 1994, pp. 142-155. A lo largo de los siglos V y IV a. C., Sático cambió de manos varias veces, ora fue romana, ora fue volsca, hasta que fue destruida definitivamente por Manio Valerio Corvo en 346 a. C. En cuanto a las ciudades latinas que lucharon contra Roma, la relación completa es recogida por orden alfabético por Dionisio de Halicarnaso (V 61.3). La historicidad de la lista ofrece dudas. “The sovereignty of the Tarquins over Latium is not historical. [...] Nobody has doubted, since it was recognized by Mommsem, that this list is an artificial product, conflated by an annalist” (ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, pp. 12-13). Cf. VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 103; STIBBE, *MededRom*, 47, 1987, p. 13.

⁵⁷ “A town in Latium, placed by Strabo (5.231) in Volscian country near Pometia. Its site is quite unknown” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.ª ed., 1965], pp. 148-149). A principios del siglo XIX, NIEBUHR (*Römische Geschichte*, 1811, p. 525) identificó Apíolas con Suesa Pomecia atribuyendo el doblete al analista Valerio Ancias. Cf. ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, p. 140; HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu’aux guerres puniques*, 1993 [1.ª ed., 1969], p. 243; MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, p. 164; CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 129; MARTÍNEZ-PINNA, *Tarquinio Prisco*, 1996, p. 64. Otro asunto es la identificación de Suesa Pomecia con Sático. Para STIBBE (*MededRom*, 12, 1987, p. 7), “Satricum abbia cambiato nome dopo la conquista volsca nel quinto secolo. Fra i nomi possibili da attribuire alla Satricum latina e prevolsca, quello di Pometia”. La tesis de Stibbe no cayó en saco roto: “Suessa Pometia, oggi convincentemente identificata con Satrico” (TORELLI, *Storia di Roma*, vol. I, 1988, p. 65); “Una chiave a mio avviso risolutiva per la storia della città [Satrico] ci è stata fornita dalla recente identificazione tra Suessa Pometia e Satricum” (COARELLI, *Crise et transformation des sociétés archaïques de l’Italie antique au V^e siècle av. J.-C.*, 1990, 149); “If Pometia is correctly identified with Satricum, which seems likely, recent excavations there are confirmed the richness of the site at this period” (CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 210). A juicio de HERMON (*MEFRA*, 111, 1999, pp. 847-881), Sático se identifica por el contrario con la colonia de Signia o Signuria, fundada por Publicola en 508, o 506 a. C., como escribe Plutarco: *ἐκτιξε πόλιν Σιγνουρίαν* (Publ. 16.3).

⁵⁸ En el tratado romano-cartaginés (509, o 507 a. C.), Polibio no menciona a Sático, que se encontraría no obstante entre los pueblos latinos sujetos a los romanos. “We could account for the absence of Satricum by the fact that the list only includes coastal towns as well as towns situated a little further inland (like Ardea) which are not ‘represented’ by a port. Satricum may have his ‘maritime representation’ in Antium. [...] The text adds to the five cities mentioned: *μηδ’ ἄλλον μηδένα Λατίνων ὅσοι ἂν ὑπήκοοι*, which could imply Satricum” (VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 103 y 106, n. 13). El texto del tratado es como sigue: *Καρχηδόνιοι δὲ μὴ ἀδικεῖτωσαν δῆμον Ἀρδεατῶν, Ἀντιατῶν, Λαρεντίνων, Κιρκαιτῶν, Ταρρακινιτῶν, μηδ’ ἄλλον μηδένα Λατίνων, ὅσοι ἂν ὑπήκοοι· ἐὰν δὲ τινες μὴ ὥσιν ὑπήκοι, τῶν πόλεων ἀπεχέσθωσαν· ἂν δὲ λάβωσι, Ῥωμαίοις ἀποδιδότωσαν ἀκέραιον. φρούριον μὴ ἐνοικοδομεῖτωσαν ἐν τῇ Λατίνῃ. ἐὰν ὡς πολέμιοι εἰς τὴν χώραν εἰσέλθωσιν, ἐν τῇ χώρᾳ μὴ ἐννυκτερενέτωσαν* (Plb., III 22.11-13). “The treaty evidently treats Rome as the ruling power in Latium, and controlling the coast as far south as Terracina, 100 kilometres south of Rome” (CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 210); “Ce traité affirme la souveraineté de Rome sur le Latium. Plusieurs cités, Lavinium, Ardeé, Antium, Circei, Terracine, sont considérées comme ses sujettes. En outre, les Latins d’autres cités, présentés comme non sujets de Rome, sont soumis à une sorte de droit de regard de l’*Vrbs*, qui dans cet acte de relations internationales traite de ce qui les concerne. Ce document donne donc une image de Rome puissance dominante dans le Latium: il correspond à ce qui ressort de la tradition sur le Superbe” (BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, p. 128).

en Aricia. Primero, arrebató Suesa Pomecia a los volscos y desencadenó un conflicto que habría de durar más de dos siglos: *is primus Volscis bellum in ducentos amplius post quam suam aetatem annos movit, Suessamque Pometiam es iis vi cepit* (Liv., I 53.2); luego, sometió Gabios mediante una estratagema y colonizó Signia y Circeyos para salvaguardar la frontera meridional del Lacio en una guerra contra Suesa Pomecia por los continuos ataques de los volscos;⁵⁹ finalmente, fue derrocado mientras sitiaba Árdea.⁶⁰

Parece imposible imaginar que Públicola, cuya carrera política comenzó durante la monarquía, *ὁ Οὐαλέριος [...], βασιλευμένης μὲν ἔτι τῆς Πρώμης, ἐπιφανῆς ἦν διὰ λόγον καὶ πλοῦτον* (Publ. 1.2), no hubiera participado en la colonización del Lacio llevada a cabo por Tarquinio el Soberbio en el último cuarto del siglo VI a. C., ya fuera al frente de las huestes del rey, ya fuera al mando de tropas de *clientes* o de mercenarios.⁶¹ Públicola pudo tomar parte en el sitio de Suesa Pomecia, con independencia de que la ciudad sea indentificada con Sátrico, que concluyó con la ejecución de los varones y la deportación y la esclavización de las mujeres y los niños.⁶² No es descabellado pensar que la presencia de las *gens Valeria* en el conflicto contribuyera a la pacificación de la zona, que volvió a entrar en guerra tras la muerte de Públicola en 503 a. C., a consecuencia de la deserción de las colonias de Suesa Pomecia y Cora.⁶³

La inscripción de Sátrico invita a reflexionar sobre la identidad de Publio Valerio Públicola, al que Dionisio de Halicarnaso define como un conspicuo hombre de acción, *δραστήριος ἀνὴρ καὶ φρόνιμος* (D.H., IV 67.3), que fue elegido junto con Tarquinio Colatino para levantar el ejército tras la muerte de Lucrecia: *οὗτος ἐπὶ στρατόπεδον ὑπ' αὐτῶν πέμπεται τῷ τ' ἀνδρὶ τῆς Λουκρητίας τὰ συμβεβηκότα φράσων καὶ σὺν ἐκείνῳ πράζων ἀπόστασιν τοῦ στρατιωτικοῦ πλήθους ἀπὸ τῶν τυράννων* (D.H., IV 67.3). El golpe de Estado que derrocó al rey estaba organizado por un grupo de aristócratas, Junio Bruto, Tarquinio Colatino, Espurio Lucrecio y el propio Valerio Públicola, que formaban o habían formado parte del gobierno de Tarquinio el Soberbio. Pero cuando estalló la revuelta, Públicola recuerda a Bruto que ninguno de los dos ostentaba magistratura alguna, *οὐδεὶς οὐδεμίαν ἀρχὴν ἔχει* (D.H., IV 71.5) para convocar la asamblea por curias. Bruto asume

⁵⁹ Véase GNADE, *Satricum in the post-archaic period*, 2000, pp. 109-131. En una de las ponencias del congreso “The age of Tarquinius Superbus. A paradigm shift?”, que se celebró en Roma en la Escuela Británica y el Instituto Holandés entre los días 7 y 9 de noviembre de 2013, la profesora CHIABÀ atribuía la fundación de Signia y Circeyos a la amenaza cartaginesa sobre el Tirreno.

⁶⁰ Véase CORNELL, *CAH*, 2.ª ed., vol. VII, parte 2, 1989, pp. 243-257; *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 198-214; MARTÍNEZ-PINNA, *Los orígenes de Roma*, 1999, pp. 255-265; *La monarquía romana arcaica*, 2009, pp. 99-109; BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, pp. 85-130 y 163-202, especialmente pp. 169-179. Tarquinio el Soberbio expandió el *ager Romanus* entre los años 530 y 520 a. C. Públicola se encontraba en Roma durante el sitio de Árdea. Cuando el rey se dirigió a la capital para abortar el golpe de Estado, se quedaron al frente del ejército Tito Herminio y Marco Horacio, a los que Dionisio de Halicarnaso (IV 85.3) llama *ὑπάρχοι*.

⁶¹ “Comme l’a révélé l’inscription du *lapis Satricanus*, les *sodales* de Publicola firent une dédicace au dieu Mars dans cette ville du sud du Latium [Satricum]: cet acte ne peut correspondre qu’à une entreprise guerrière dans ce secteur, laquelle d’ailleurs a des chances de se rapporter à des menées de la part des Volsques qu’aux péripéties de la lutte entre Rome et les autres cités latines. [...] La présence des *sodales* de Valerius Publicola, attestés dans l’inscription de Satricum, dans la région méridionale du Latium, a sans doute à voir avec l’expansion volsque!” (BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, pp. 151 y 173).

⁶² La toma de Suesa Pomecia es considerada por Tito Livio como un logro militar de Tarquinio el Soberbio: *nec ut iniustus in pace rex, ita dux belli pravus fuit; quin ea arte aequasset superiores reges ni degeneratum in allis huic quoque decori offecisset* (Liv., I 53.1). El dinero de la venta del botín, cuarenta talentos de plata (*quadraginta talenta argenti*) fue empleado en la construcción del templo de Júpiter en el Capitolio: *captivam pecuniam in aedificationem eius templi seposuit*. El prolongado asedio de Suesa Pomecia es narrado también por Dionisio de Halicarnaso, que se hace eco de las atrocidades de los romanos: *γενόμενος δὲ τῆς πόλεως ἐγκρατὴς τοὺς μὲν ἐν τοῖς ὅπλοις διέφθειρε, γυναικας δ’ αὐτῶν καὶ τέκνα καὶ τοὺς ὑπομείναντας αἰχμαλώτους γενέσθαι καὶ τὸ τῶν θεραπόντων πλῆθος οὐδ’ ἀριθμηθῆναι ῥάδιον τοῖς στρατιώταις ἐπέτρεψεν ἀπάγεσθαι τήν τ’ ἄλλην κτήσιν τῆς πόλεως ἄγειν καὶ φέρειν, εἴ τις ἐπιτύχοι, τήν τ’ ἐντὸς τείχους καὶ τὴν ἐπὶ τῶν ἀγρῶν ἐφῆκεν* (D.H., IV 50.4).

⁶³ Al parecer, la *gens Valeria* estaba relacionada particularmente con Sátrico: “Precisi interessi della famiglia dei Valerii, forse perchè avevano in quest’area i loro possesi gentilizi” (COARELLI, *Roma sepolta*, 1984, p. 62). A juicio de STIBBE, el *lapis Satricanus* pertenece al periodo comprendido entre el asedio y la insurrección de Suesa Pomecia (“Il monumento può essere eretto durante il precedente periodo di pace, attestando solo l’interesse della *gens Valeria* per Satricum oppure in occasione di un nuovo conflitto (con Pometia) conclusosi con una vittoria romana, alla quale avrebbero contribuito i clienti del fondatore della Repubblica” (*MededRom*, 47, 1987, p. 11).

sin embargo la responsabilidad en cuanto tribuno de los céleres, *tribunus celerum*, un cuerpo de élite de caballería que funcionaba como una especie de guardia de Corps.⁶⁴ Resulta extraño que Publicola, siendo un notable patricio, no desempeñara un cargo gubernamental durante la tiranía de Tarquinio el Soberbio, o no hubiera obtenido si quiera una magistratura en tan dilatada carrera política, que concluyó a edad provecita. Según Plutarco, era abogado y senador en ejercicio cuando cayó la monarquía, ocupaciones que abandonó por desaire a raíz de la elección de Colatino como colega de Bruto en el consulado: *τῆς τε βουλῆς ἀπέστη, καὶ τὰς συνηγορίας ἀπεῖπε* (Publ. 2.1). Además, debía ser un alto mando del ejército, ya que aspiraba a la jefatura del Estado, destinada a un general: *ἐπίδοξος ἦν ὁ δῆμος ἕνα χειροτονήσῃν ἀντὶ τοῦ βασιλέως στρατηγόν* (Publ. 1.3). El término *στρατηγός* es muy impreciso para asegurar el rango militar de Publicola.⁶⁵ Dionisio de Halicarnaso sostiene que mandaba el ala derecha de la caballería en la batalla contra los etruscos de Veyes y Tarquinia: *ἡγεῖτο δὲ τοῦ μὲν δεξίου Ρωμαίων κέρατος Οὐαλέριος* (D.H., V 14.3). Tito Livio afirma que dirigía la infantería, mientras que Bruto estaba al frente de la caballería: *Valerius quadrato agmine peditem ducit: Brutus ad explorandum cum equitatu antecessit* (Liv., II 6.6). Parece como si uno ejerciera el cargo de *dictator*, y otro el de *magister equitum*.⁶⁶ En la toma de Fidenas, Publicola procede como el comandante en jefe del ejército. Enterado por unos desertores de los movimientos de los fidenates, distribuye las fuerzas romanas entre los subordinados en calidad de cónsul *cum imperio*: *ὁ Ποπλικόλας [...] ταχὺ διηρμόσατο πρὸς πάντα καὶ διέμεινε τὴν δύναμιν* (Publ. 22.3). Se produce un reparto de roles en toda regla: Postumio Albo, el yerno, que podía estar a las órdenes de Publicola como *tribunus militum*, tomó la cresta de las colinas con tres mil infantes: *Ποστούμιος μὲν γὰρ Ἄλβος ὁ γαμβρὸς αὐτοῦ τρισχιλίους ὀπλίταις ἐσπέρας ἐτι προελθὼν καὶ καταλαβὼν τοὺς ἀκρολόφους* (Publ. 22.4); Tito Lucrecio, el otro cónsul, se lanzó contra los jinetes de los enemigos como si fuera el *magister equitum*: *ὁ δὲ συνάρχων Λουκρήτιος ἔχων τὸ κουφότατον ἐν τῇ πόλει καὶ νεώτατον ἐτάχθη τοῖς ἐλαύνουσι τὴν λείαν ἵππευσιν ἐπιχειρεῖν* (Publ. 22.4).

Es muy probable Publicola ejerciera las funciones del *magister populi*, la magistratura suprema de Roma solo por debajo del rey.⁶⁷ O sea, el jefe del ejército de tierra bajo la monarquía.⁶⁸ Y quizá

⁶⁴ Tito Livio afirma que Bruto ostentaba el cargo de tribuno de los céleres: *praeco ad tribunum celerum, in quo tum magistratu forte Brutus erat, populum advocavit* (Liv., I 59.7). Cicerón dice que era un *privatus* (Cic., *Rep.* 2.25[46]). “A man who had been regarded as half-witted would not have been entrusted with any responsibility command” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 228). MARTIN defiende que Bruto ejercía el cargo de tribuno de los céleres, “qui n’est pas une invention tardive” (*L’idée de royauté à Rome*, 1982, pp. 65 y 129). Para VALDITARA (*Studi sul magister populi*, 1989, pp. 165-170 y 212-213), era el *magister equitum* de Tarquinio el Soberbio.

⁶⁵ IHNE tradujo *στρατηγός* como *magistratus*: “Das Volk würde einen obersten Magistrat an die Stelle des Vertriebenen wählen” (*Forschungen auf dem Gebiete der römischen Verfassungsgeschichte*, 1847, p. 42). Pero el contexto de la frase de Plutarco es tan ambiguo que solo permite la referencia a un mando militar indeterminado, como es colegido de la *synkrisis*: *Ποπλικόλας δὲ τοὺς μεγίστους ἀγῶνας αὐτὸς καὶ μαχόμενος καὶ στρατηγὼν κατόρθωσε* (Sol.-Publ. 4.1). En la *Vida de Coriolano*, cuyos hechos son una continuación cronológica de la biografía de Publicola, Coriolano es llamado *στρατηγός* en cuanto general de los volsco: *τὰ δ’ ὑπὲρ τῶν Οὐολούσκων ὡς στρατηγός* (Plu., *Cor.* 30.7), y *ὁ Μάρκιος [...] Οὐολούσκων [...] στρατηγός* (Plu., *Cor.* 31.7).

⁶⁶ “This represents (or foreshadows) the division of tasks of the *dictator* and his *magister equitum*. The most curious aspect, however, is that it is the new consul Valerius who was the primary position while the incumbent consul Iunius is assigned the subordinate position of head the cavalry, thus continuing, it seems former role of *tribunus celerum*” (VERSNEEL, *MededRom*, 56, 1997, p. 184).

⁶⁷ “La révolution républicaine, la chute du second Tarquin [...] avaient trouvé aux portes de Rome une autorité spécifique déjà constituée: un chef veillant sur le recrutement et l’entraînement de la jeunesse mobilisable (les fantassins surtout): sans doute un *magister populi*, le terme de *poplicola* servant de doublet familial, semi-argotique, à ce titre. [...] Le comportement exceptionnel—et contradictoire—prêté à Valérius Poplicola dans l’exercice du consulat, n’a de justification et de relative authenticité que dans la mesure où le personnage avait d’abord été au Champ de Mars un *magister populi* prestigieux, assimilé, formellement ou non, à un cónsul” (GAGÉ, *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, pp. 87 y 89). “Ci sono quindi abbastanza dati per considerare questo personaggio un celebre *magister populi* e per intuire che questa carica aveva ormai ereditato dal *rex* quei poteri di comando supremo di tutto l’esercito che le conferivano un particolare influenza nella vita cittadina” (VALDITARA, *Studi sul magister populi*, 1989, p. 316). Cf. MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, p. 319 y n. 264.

⁶⁸ Véase BERNARDI, *Athenaeum*, 30, 1952, pp. 3-58, especialmente p. 25; VALDITARA, *Studi sul magister populi*, 1989, pp. 251-277; GIOVANNINI, *Bilancio critico su Roma arcaica fra monarchia e repubblica*, 1993, pp. 75-96, especialmente pp. 88-89. Cf. DE MARTINO, *ANRW*, 1, 1972, pp. 217-249, especialmente, pp. 242-244.

la principal autoridad del Estado a principios de la república.⁶⁹ Pero la tradición no refiere que Publícola fuera *magister populi* o *ἡγεμὼν τῶν πεζῶν*, en la denominación griega del término, a menos que el cargo en cuestión estuviera detrás del acusativo *τὸν ἡγεμόνα* con que Dionisio de Halicarnaso (V 17.2) alude al general en el triunfo contra los veyentes y los tarquinienses. No es probable, ya que el historiador griego insiste en que Publio Valerio mandaba el ala derecha de la caballería: *Ρωμαίων τε γὰρ οἱ τὸ δεξιὸν κέρας ἔχοντες, ἐφ' οὗ τεταγμένος ἦν ὁ ἕτερος τῶν ὑπάτων Οὐαλέριος* (D.H., V 15.4). Tuvo que haber sin embargo un comandante que dirigiera las unidades de infantería que atacaron por el centro, *μέση μὲν τὴν φάλαγγα τῶν πεζῶν* (D.H., V 14.2). No era otro que Publícola, como dice Tito Livio: *Valerius quadrato agmine peditem ducit* (Liv., II 6.6).⁷⁰

En cuanto militar auxiliar del rey, ejercieron la función de *magister populi* Tarquinio Prisco bajo Anco Marcio y quizá Servio Tulio como ayudante de Tarquinio Prisco. Hay cierta confusión con la terminología. En la época republicana, el *magister populi* se llamaba también *dictator*, como afirma Cicerón basándose en los archivos de los augures: *dictator quidem ab eo appellatur quia dicitur, sed in nostris libris vides eum Laeli magistrum populi appellari* (Cic., *Rep.* 1.40[63]). Festo dice que fue Manio Valerio, un sobrino de Publícola, el que ostentó por primera vez el cargo de *magister populi*, al que el pueblo llamaba *dictator*: *Mani Valerii M. f. Volusi nepotis qui primus fuit magister populi creatus* (Fest., p. 216 L.). Citando fuentes muy antiguas, Tito Livio sostiene que Tito Larcio y Espurio Casio fueron respectivamente el primer *dictator* y el primer *magister equitum* de la república: *apud veterimos tamen auctores T. Larcium dictatorem primum, Sp. Cassium magistrum equitum creatos invenio* (Liv., II 18.5).⁷¹ Era 501, o 499 a. C., solo dos años después de la muerte de Publícola. Sea lo que fuere, la *gens Valeria* ostentó la dictadura en los primeros tiempos de la república en la persona de Manio Valerio Máximo, hermano de Publícola y tío del anterior.⁷² No puede haber por tanto mucho impedimento para que el propio Publícola fuera *magister populi*, el antiguo nombre del dictador.

⁶⁹ La cuestión ha generado un acalorado debate. La república estuvo encabezada un tiempo por dos *praetores*, o por un solo, el *praetor maximus*. Es probable no obstante que hubiera una fase intermedia entre la abolición de la monarquía y la institución del consulado, en la que el gobierno fuera ejercido por un dictador, tal vez el *magister populi* en cuanto heredero del rey. Véase MOMIGLIANO, *Roma arcaica*, 1989, pp. 171-181 [*Studi in onore di Giuseppe Grosso*, vol. I, 1968, pp. 161-175]; HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, 1993 [1.^a ed., 1969], pp. 268-273; OGILVIE, *Roma antigua y los etruscos*, 1976 [*Early Rome and the Etruscans*, 1981], pp. 78-89; DE MARTINO, *ANRW*, 2, 33, 6, 1992, pp. 4447-4486. Cf. CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 226-230 y 232-236; BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, pp. 131-161, especialmente pp. 153-158. A juicio de CORNELL, Roma conoció una época “protorrepublicana” en la que el poder estaba dividido entre un magistrado vitalicio, el *magister populi*, y un rey con atribuciones religiosas, el *rex sacrorum*, comparables respectivamente al *shogun* y al *tenshi o mikado* del Japón medieval. “Cornell has ideas of his own, and expresses them with cogency and eloquence”, ironiza WISEMAN (*AJA*, 9, 1996, p. 310).

⁷⁰ “L'essercito guidato dai due consoli L. Giunio Bruto e P. Valerio Publícola, l'uno a capo della cavalleria, l'atro a capo della fanteria” (MASTROCINQUE, *Lucio Giunio Bruto*, 1988, p. 235). Cf. LEVI, *PP*, 46, 1991, pp. 26-32.

⁷¹ Tito Livio escribe que la *gens Valeria* debía haber propuesto como dictador a Marco Valerio, un hombre de reconocido prestigio, hermano de Publícola y padre de Manio, antes que a su hijo, que ni siquiera había sido cónsul: *eo magis adducor ut credam Larcium, qui consularis erat, potius quam M'. Valerium Marci filium Volesi nepotem, qui nondum consul fuerat, moderatorem et magistrum consulibus appositum; qui si maxime ex ea familia legi dictatorem vellent, patrem multo potius M. Valerium spectatae virtutis et consularem virum legissent* (Liv., II 18.6-7). Véase OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], pp. 281-283. Dionisio de Halicarnaso confirma por otra parte que Tito Larcio fue el primer dictador y Espurio Casio el primer maestro de la caballería: *ὁ Λάρκιος [...] δικτάτωρ πρῶτος [...] ἱππάρχην ἀποδείκνυσσι Σπόριον Κάσιον* (D.H., V 70.1-2).

⁷² En la *Vida de Coriolano*, Manio Valerio es considerado como dictador con el ambiguo término griego de *ἄρχων*: *τὸν ἄρχοντα Μάνιον Οὐαλέριον* (Plu., *Cor.* 5.2). “Μάνιος [...] Οὐαλέριος, frère de Publícola, fut alors nommé dictateur, mais le mot qu'emploie ici Plutarque ἄρχων est vague et peut désigner n'importe quel magistrat” (FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. III, 1964, p. 249). Dionisio de Halicarnaso dice que los cónsules prefirieron elegir como dictador a Manio Valerio, un anciano de carácter moderado y favorable al pueblo (lo cual dulcificaba la condición de por sí terrible de la magistratura) antes que a Apio Claudio para que sofocara la secesión de la plebe: *καὶ μετὰ ταῦτα οἱ ὑπατοὶ κοινῇ γνώμῃ χρῆσάμενοι τῶν πλείστων οἰομένων τὸν Ἀππίον ἀποδεχθῆσθαι δικτάτορα, ὥς μόνον ἐπικρατῆσαι τῆς προστασίας δυνησόμενον, ἐκείνον μὲν ἀπῆλθαν, Μάνιον δ' Οὐαλέριον ἀδελφὸν Ποπλίου Οὐαλερίου τοῦ πρώτου ὑπατεύσαντος καὶ δημοτικώτατον δοκοῦντα ἔσεσθαι καὶ ἄνδρα γηραιὸν ἀπέδειξαν, αὐτὸ τὸ φοβερὸν οἰόμενοι τῆς ἐξουσίας ἀποχρῆναι, ἀνδρὸς δὲ τὰ πάντα ἐπιεικοῦς τοῖς πράγμασι δεῖν, ἵνα μηδὲν ἐξεργᾷσθαι νεώτερον* (D.H., VI 39.2). Manio Valerio contaba con el favor de los senadores de mayor edad por su carácter apacible: *sed curae fuit consulibus*

Pero como los textos no mencionan que Publio Valerio Publicola fuera *magister populi*, hay que recurrir a otros indicios probatorios de que ostentaba el cargo. En primer lugar, el cognomen *Poplicola*, que los autores antiguos aseguran que era una concesión del pueblo por la política democrática de Publio Valerio, *gratae in volgus leges fuere*, fundamentalmente por la *lex de provocatione*.⁷³ No cabe duda de que Publicola fue un político populista con signos de demagogo, cuyo cognomen parece más bien un título honorífico, *ἐπὶ τιμῇ τοῦνομα* (Publ. 1.1).⁷⁴ No está claro sin embargo que el cognomen obedezca tanto al cuidado del pueblo como a la formación de la milicia encomendada a Publio Valerio. El propio prenombre *Poplios* (en latín clásico *Publius*) se ha relacionado con el apelativo etrusco **puple*, que se asemeja a *stirps*. El latín tomó el préstamo en la forma *poplo-* presente en los términos *poplifugia*, *populari*, *Poplicola* o *magister populi*, con el significado de juventud apta para las armas, *waffenfähige Jugend*, de modo que el sentido de *pop(u)lus* en cuanto perteneciente a la comunidad, de *publicus* opuesto a *privatus*, solo aparece en la época preclásica. En Festo, la expresión *pilumnoe poploe* del canto de los salios alude al ejército (*populus*) que blande un arma arrojadiza: *pilumnoe poploe in carmine Saliari Romani, velut pilis uti assueti, vel quia praecipue pellant hostis* (Fest., p. 224 L.). No es extraño por tanto que el verbo denominativo *populari* ‘devastar’ signifique actuar como una armada, al igual que, en alemán, se relaciona *verheeren* con *Heer*.⁷⁵

Poco antes del descubrimiento de la inscripción de Sátrico, el historiador francés Jean Gagé argumentaba que Publio Valerio Publicola era el *magister populi* encargado de reclutar y entrenar a la juventud romana susceptible de ser movilizada, o dicho de otro modo, a grupos de **poplu* para que se integraran en la edad adulta y defendieran la ciudad. A juicio de Gagé, el cognomen *Poplicola* no derivaba sin embargo de *populus*, sino de *publicus* y *pubes*, por lo que significaba originariamente el que honra o cultiva a la *pubes*, a los jóvenes llamados a filas para servir en la infantería. El sobrenombre de Publicola era un “doublet familier, semi-argotique” de la institución del *magister populi*. La formación militar tenía lugar en el Campo de Marte a modo de un “rite d’agrégation”. Aunque la tesis de Gagé pueda ser rechazada por distintos motivos, entre los cuales está la dificultad fonética de que *publicus* derive de *pubes*, corresponde al historiador francés el mérito de haber investido a Publio Valerio de un cargo honorífico vinculado al *magister populi*,

et senioribus patrum, ut imperium sua vi vehemens mansueto permetteretur ingenio: M'. Valerium dictatorem Voles filium creant (Liv., II 30.5).

⁷³ Cicerón no dudaba de la etimología del sobrenombre de Publicola, que relacionaba con la ley de provocación: *in quo fuit Publicola maxime, legem ad populum tulit eam quae centuriatis comitiis prima lata est, ne quis magistratus civem Romanum adversus provocationem necaret neve verberaret* (Cic., Rep. 2.31[53]). Pero a juicio de Tito Livio, el cognomen se originó a raíz de toda la legislación de Publicola: *latae deinde leges, non solum quae regni suspicione consulem absoluerent, sed quae adeo in contrarium verterent ut popularem etiam facerent; inde cognomen factum Publicolae est* (Liv., II 8.1), aunque, ciertamente, la ley de provocación destacaba por su aceptación popular: *ante omnes de provocatione adversus magistratus ad populum* (Liv., II 8.1). Dionisio de Halicarnaso asociaba el apodo al conjunto de las leyes populares de Publicola: *ἐκ τούτων γίνεται τῶν πολιτευμάτων τίμιος τοῖς δημοτικοῖς, καὶ τίθεται αὐτῷ ἐπωνόμιον Ποπλικόλαν· τοῦτο κατὰ τὴν Ἑλληνῶν διάλεκτον βούλεται δηλοῦν δημοκρηδῆ* (D.H., V 19.5). Siguiendo a Dionisio de Halicarnaso, Plutarco llama también a Publicola *δημοκρηδῆς*, *ὥστε καὶ Ποπλικόλαν ἀνηγόρευσεν αὐτὸν· σημαίνει δὲ τοῦνομα δημοκρηδῆ* (Publ. 10.9), pero vincula el sobrenombre a la inclinación de las fascas en la asamblea poco antes de la promulgación de las leyes. La relación del cognomen *Poplicola* con *populus* ha sido rechazada sin embargo por la historiografía hipercrítica. “There can be no doubt that the explanation that the name was obtained *populi colendi causa* is wrong. The common people were not called *populus* in those early times. *Populus* in old Latin and the other related idioms meant the totality of a people including the senate” (ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, p. 84).

⁷⁴ “Chacun des ses actes est aussi ambigu, teintant de démagogie sa sollicitude pour le peuple. [...] Il est même de se demander si son *cognomen* ne serait pas en réalité un titre à partir duquel les deux courants, aristocratique et populaire, de la tradition ont composé une figure qui porte en elle toutes les contradictions d’une République placée dès sa naissance sous le signe du divorce entre plèbe et patriciat” (MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, pp. 317 y 319).

⁷⁵ Véase DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 81. MOMMSEN no aclaraba el significado primitivo de *populus*, que se debía aproximar no obstante al concepto de ejército para explicar la expresión *magister populi* y el verbo *populari*. “Heer und Volk in der Vorstellung sich noch nicht geschieden; in spätern Sprachgebrauch hat es keine spezifisch militärische Beziehung, sondern wird überall gesetzt, wo der Staat als Einheit bezeichnet werden soll. *Magister populi* kann nicht wohl anders verstanden werden und *populari* lässt sich schwerlich von *populus* trennen werden. Die Ableitung von *populus* ist nicht gesichert” (*Römisches Staatsrecht*, vol. III, 1, 1887, p. 3, y n. 2). Cf. VALDITARA, *Studi sul magister populi*, 1989, y n. 19.

o al menos a los altos funcionarios del rey, alejándose de la opinión común de que Públicola era un ‘príncipe del pueblo’.⁷⁶

La figura de Públicola presenta rasgos contradictorios. Por un lado, se puede enmarcar en la *factio Tarquiniana* que sentía nostalgia de la dictadura de Tarquinio el Soberbio y deseaba la continuación del antiguo régimen.⁷⁷ Plutarco recoge el temor del pueblo de que Públicola estaba dispuesto a dificultar el camino de la recién creada república: *λόγον τοῖς πολλοῖς παρασχεῖν καὶ φροντίδα, φοβουμένοις μὴ δι’ ὀργὴν προσθέμενος τοῖς βασιλεῦσιν ἀνατρέψῃ τὰ πράγματα καὶ τὴν πόλιν, ἐπιφαλῶς ἔχουσιν* (Publ. 2.1). Públicola había hecho indudablemente carrera política bajo Tarquinio el Soberbio. No resulta raro por tanto que hubiera amasado una considerable fortuna durante la monarquía, *βασιλευμένης μὲν ἐτι τῆς Ρώμης ἐπιφανῆς ἦν διὰ λόγον καὶ πλοῦτον* (Publ. 1.2), librándose de las delaciones, de las confiscaciones, del exilio, o de la muerte, en resumen de las atrocidades sufridas por los nobles partidarios de Servio Tulio cuando Tarquinio el Soberbio se apoderó del trono, como recuerda Dionisio de Halicarnaso:

ἐπεὶ δ’ ἐγκρατῶς ἤδη κατέχειν ὑπελάμβανε τὴν ἀρχὴν, παρασκευάσας ἐκ τῶν ἐταίρων τοὺς πονηροτάτους δι’ ἐκείνων ἤγεν εἰς ἐγκλήματα καὶ θανάτου δίκας πολλοὺς τῶν ἐπιφανῶν· πρώτους μὲν τοὺς ἐχθρῶς διακειμένους πρὸς αὐτόν, οἷς οὐκ ἦν βουλομένοις Τύλλιον ἐκ τῆς ἀρχῆς ἐκπεσεῖν· ἔπειτα καὶ τῶν ἄλλων, οὓς ὑπελάμβανε βαρεῖαν ἡγεῖσθαι τὴν μεταβολὴν καὶ οἷς πολὺς πλοῦτος ἦν. οἱ δ’ ὑπάγοντες αὐτοὺς ὑπὸ τὰς δίκας ἄλλους ἐπ’ ἄλλαις ψευδέσιν αἰτίαις, μάλιστα δ’ ἐπιβουλεύειν αἰτιώμενοι τῷ βασιλεῖ, κατηγοροῦν ἐπ’ αὐτῷ δικαστῇ. ὁ δὲ τῶν μὲν θάνατον κατεδίκασε, τῶν δὲ φυγὴν, καὶ τὰ χρήματα τοὺς τ’ ἀναιρουμένους καὶ <τοὺς> ἐξελαννομένους ἀφαιρούμενος τοῖς μὲν κατηγοροῖς μικρὰν τινα μοῖραν ἀπέθυεν, αὐτὸς δὲ τὰ πλείω κατεῖχεν. ἐμελλόν δ’ ἄρα πολλοὶ τῶν δυνατῶν, πρὶν ἁλῶναι τὰς ἐπαγομένας σφίσι δίκας, εἰδότες ὅν ἔνεκεν ἐπεβουλεύοντο, καταλείψειν τῷ τυράννῳ τὴν πόλιν ἐκόντες καὶ πολλῶν πλείονες ἐγένοντο τῶν ἐτέρων. ἦσαν δὲ τινες, οἱ καὶ κρύφα διεφθάρησαν ὑπ’ αὐτοῦ κατ’ οἰκίας τε καὶ ἐπ’ ἀγρῶν ἀναρπαζόμενοι, λόγου ἄξιοι ἄνδρες, ὧν οὐδὲ τὰ σώματα ἐγάνη (D H., IV 42.1-3).

Además, Públicola conservaba el puesto de senador, *τῆς τε βουλῆς ἀπέστη* (Publ. 2.1), cuando cayó la monarquía, habiendo purgado el senado Tarquinio el Soberbio apenas hubo alcanzado el poder para rodearse de consejeros leales: *ἐπεὶ δὲ διέφθειρε τὸ κράτιστον τῆς βουλῆς μέρος θανάτοις*

⁷⁶ Véase GAGÉ, *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, pp. 79-105, donde se recogen las ideas expresadas en estudios anteriores sobre la integración de la juventud militarizada en la sociedad de la mano del *magister populi*. Cf. GAGÉ, *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, 1997, pp. 162-184, especialmente p. 182 [RHD, 48, 1970, pp. 5-27]. En cuanto la derivación *pubes* > *publicus*, el sabio francés se ceñía a un trabajo de É. BENVENISTE, “*Pubes et publicus*”, *RPh*, 29, 1955, pp. 7-10. “P. Valérius aurait agi en fait en tant que “magister populi”, ce que traduirait son surnom de Publicola, et aurait été à ce titre chargé en particulier de l’entraînement guerrier des jeunes Romains. Il aurait donc exercé une activité spécifiquement militaire, réunissant autour de sa personne les jeunes recrues, dans une fraternité guerrière. Remarquons que cette hypothèse a été énoncée antérieurement à la publication de l’inscription de Satricum, dans la quelle on est tenté de voir comme une illustration et une confirmation des thèses de J. Gagé” (ADAM, *Latomus*, 60, 2001, p. 885). DE SIMONE se hacía eco también de la ecuación de Benveniste *pop(u)-lus*, *poplice* = *pubes*, **pubice*, pero rechazaba que “*poplicos* denoti originariamente ciò che è proprio all’insiemi dei cittadini, ipotesi chiaramente insostenibile. [...] Il passaggio *popl-* > *publ-* (fase intermedia *poubl-*) è un fenomeno molto recente (II sec. a.C.), il che tende ad escludere le implicazioni istituzionali adottate da Benveniste” (*Lapis Satricanus*, 1980, p. 91, n. 92). Cf. VERSNEL, *Inconsistencies in Greek and Roman religion*, 1993, p. 333 [*Visible Religion*, 4-5, 1985-1986, pp. 134-172]: “A direct derivation from *pubes* is phonetically impossible, but the origin of *publicus* from amalgamation of *populus* and *pubes* is not unlikely”.

⁷⁷ El golpe oligárquico contra la monarquía tuvo disensiones desde el principio, como demuestran el enfrentamiento entre Bruto y Colatino, o las desavenencias entre Públicola y un sector del patriciado partidario de Colatino y Marco Horacio, que, con Tito Herminio, como se ha dicho, fue uno de los hombres de confianza de Tarquinio el Soberbio: *οἱ καταλειφθέντες ὑπὸ τοῦ βασιλέως ὑπαρχοὶ Τίτος Ἑρμίνιος καὶ Μάρκος Ὀράτιος* (D.H., IV 85.3). “L’éviction de Collatin, les réactions négatives suscitées par Publicola montrent que le groupe des premiers chefs républicains connaissait déjà des oppositions de personnes, de clans [...]. La présence de noms étrusques dans les fastes pour les premières années de la République montre que des personnes d’origine étrusque ont continué à faire partie des nouvelles équipes dirigeantes. Les deux consuls de 506, Spurius Larcius et Titus Herminius, portent de noms tyrrhéniens. [...] La participation de Collatin à la direction du nouvel État républicain montre qu’initialement même n’avaient pas été *a priori* exclus” (BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I., 2000, pp. 158-159).

τε καὶ ἀειφυγίαις, ἐτέραν βουλὴν αὐτὸς κατηστήσαντο παραγαγὼν ἐπὶ τὰς τῶν ἐκλιπόντων τιμὰς τοὺς ἰδίους ἐταίρους (D.H., IV 42.4). Quizá fuera uno de los senadores populares afines a Servio Tulio que mantuvo un ostracismo voluntario cuando el tirano decidió gobernar sin el senado:

καὶ οὐδὲ τούτοις μέντοι τοῖς ἀνδράσιν οὔτε πράττειν ἐπέτρεπεν οὔδεν οὔτε λέγειν ὃ τι μὴ κελεύσειεν αὐτός. ὥσθ' ὅποσι κατελείφθησαν ἐν τῷ συνεδρίῳ βουλευταὶ τῶν ἐπὶ Τυλλίου καταλεγέντων, διάφοροι τοῖς δημοτικοῖς τέως ὄντες καὶ τὴν μεταβολὴν τῆς πολιτείας ἐπὶ τῷ σφετέρῳ νομίζοντες ἀγαθῷ γενήσεσθαι· τοιαύτας γὰρ φενακίζων· τότε μαθόντες, ὅτι τῶν κοινῶν οὐδενὸς ἔτι μετεῖχον, ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ τὴν παρρησίαν ἅμα τοῖς δημοτικοῖς ἀφηρέθησαν, ὠδύροντο μὲν καὶ τὰ μέλλοντα τῶν παρόντων δεινότερα ὑπώπτευνον, στέργειν δὲ τὰ παρόντα ἠναγκάζοντο δύναμιν οὐκ ἔχοντες κωλύειν τὰ πραττόμενα (D.H., IV 42.4-5).⁷⁸

Lo cierto es que Tarquinio el Soberbio obtuvo el poder apoyado por un sector de la aristocracia, *ex factione Tarquiniana*, cuya influencia fue ejercida en la política de los primeros años de la república.⁷⁹ La *adfectatio regni* empaña también la figura de Publicola. El intento de gobernar *sine collega*, o con cónsules de poco peso, pudo estar motivado por la aspiración al poder de un hombre que había sido el *magister populi* de Tarquinio el Soberbio.⁸⁰ Publicola es comparado de hecho al antiguo rey por apropiarse de los atributos regios de los fasces y las hachas, y por residir pomposamente, *τραγικώτερον*, en la colina Velia en una casa semejante a un palacio:

οὐκ ἔστι τῆς Βρούτου κληρονόμος ὑπατείας μηδὲν αὐτῷ προσηκούσης, ἀλλὰ τῆς Ταρκυνίου τυραννίδος. καίτοι τί δεῖ λόγῳ μὲν Βρούτον ἐγκωμιάζειν, ἔργῳ δὲ μιμεῖσθαι Ταρκύνιον, ὑπὸ ῥάβδοις ὁμοῦ πάσαις καὶ πελέκεσι κατιόντα μόνον ἐξ οἰκίας τοσαύτης τὸ μέγεθος, ὅσην οὐ καθεῖλε τὴν τοῦ βασιλέως; (Publ. 10.1-2).

La acusación de *adfectatio regni* fue conjurada con la demolición de la casa y la promulgación de leyes dirigidas a favorecer a la plebe, entre las que destaca la *provocatio ad populum*. En las *Academicæ quaestiones*, Cicerón menciona a personajes de distintas épocas, *seditiones cives*, como Flaminio o los hermanos Graco, que se consideraban a sí mismo como amigos del pueblo por servirse de la *provocatio* establecida por Publicola:

⁷⁸ La libertad de expresión, *παρρησία*, caracterizaba a Publicola desde la época de los reyes: *μετα παρρησίας ἀεὶ χρώμενος ὑπὲρ τῶν δικαίων* (Publ. 1.2). La *parrhesia* no casa muy bien con el régimen de Tarquinio el Soberbio. La recomposición del senado, diezmado por Tarquinio el Soberbio, fue la primera medida de Publicola cuando alcanzó el consulado: *πρῶτον μὲν γὰρ ἀνεπλήρωσε τὴν βουλὴν ὀλιγανδροῦσαν· ἐτεθνήκεσαν γὰρ οἱ μὲν ὑπὸ Ταρκυνίου* (Publ. 11.2). Ambos hechos apoyan la tesis de que Publicola era hostil a Tarquinio el Soberbio. Conviene recordar asimismo que la elección de Publicola como pareja de Solón obedece al odio a la tiranía: *τὸ δὲ μισοτύραννον ἐν τῷ Ποπλικόλῳ σφοδρότερον* (Sol.-Publ. 2.4).

⁷⁹ “Vale la pena di porre in rilievo è che l’aspirazione e l’ascesa al trono del nostro Tarquinio costituiscono una prova certa, e potremmo dire la sola prova certa, dell’affermarsi della concezione di una monarchia ereditaria entro il sistema sostanzialmente elettivo che la tradizione attribuisce alla successione di re di Roma, e che noi non abbiamo ragioni per escludere soprattutto che un potere supremo su tutto l’aggregato urbano in corso di formazione doveva essere stato, almeno all’inizio, notevolmente condizionato dai poteri dei capi delle antiche *gentes*, cioè da coloro che daranno denominati *patres* e diverranno il futuro senato. [...] È logico pensare che la reazione antiserviana e conseguentemente antipopolare dovesse orientarsi verso un ritorno al potere dell’aristocrazia tradizionale (cioè dei *patres* secondo le fonti)” (PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma*, 1993, pp. 272-273). La expresión *ex factione Tarquiniana* (Liv., II 18.4) se debe a la desconfianza que transmitían algunos excónsules dictatoriales, cuyos nombres no han trascendido. “Probablemente el silencio fue intencionado”, afirma MARTÍNEZ-PINNA, *La monarquía romana arcaica*, 2009, p. 106.

⁸⁰ “P. Valerio Publicola era certamente un *magister populi*, il che spiega il fatto che possa avere avuto atteggiamenti interpretati come tiranici” (LA ROSA, *QC*, 10, 1998, p. 58). El primer lustro de la república estuvo dominado por la *gens Valeria* y la *gens Lucretia* en condiciones de desigualdad. “Publicola donne effectivement l’impression d’un pouvoir bien au dessus de ce qui sera la norme par les temps ultérieurs: il occupa quatre fois la charge de consul dans les premières années de la République. Cet aspect de pouvoir hors de la norme républicaine est renforcé par l’absence ou l’insignifiance de ses collègues au consulat. Brutus disparut dès les premières mois du nouveau régime. [...] Un Spurius Lucretius lui succéda, qui mourut aussitôt, puis, toujours en 509, on choisit comme consul un Marcus Horatius Pulvillus. [...] Lors de ses consulats ultérieurs, Publicola eut pour collègues des Lucretii parfaitement insignifiants” (BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, p. 133). Cf. MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, pp. 296-298.

Quae cum dixisset, sic rursus exorsus est: "Primum mihi videmini"—me autem [nomine] appellabat—"cum veteres physicos nominatis, facere idem quod seditiosi cives solent cum aliquos ex antiquis claros viros proferunt quos dicant fuisse populares ut eorum ipsi similes esse videantur. Repetunt enim a P. Valerio qui exactis regibus primo anno consul fuit, commemorant reliquos qui leges populares de provocationibus tulerint cum consules essent" (Cic., *Acad.* 2.5[13]).

En cuanto a los fasces y las hachas, fueron sometidas a la asamblea como signo de la *maiestas* del poder del pueblo romano: *τούς τε πελέκεις ἀπέλυσσε τῶν ῥάβδων, αὐτάς τε τὰς ῥάβδους εἰς ἐκκλησίαν παριὼν ὑφῆκε τῷ δήμῳ καὶ κατέκλινε, μέγα ποιῶν τὸ πρόσχημα τῆς δημοκρατίας* (Publ. 10.7). En la *synkrisis*, Plutarco cuida sin embargo que Públicola aparezca como el garante de la democracia que no quiso abusar de la inmensa autoridad que había heredado: *οὐκ ἦττον ὑπάρχει καλὸν Ποπλικόλα τὸ λαβόντα τυραννικὴν ἀρχὴν ποιῆσαι δημοτικωτέραν, καὶ μὴδ' ἐξῆν ἔχοντα χρῆσασθαι* (Sol.-Publ. 2.5). La política social de Públicola recuerda por otra parte las reformas del rey Servio Tulio.⁸¹ Los Valerios representaban el ala 'izquierdista' del patriciado, por decirlo así, legislando a favor de las clases bajas en los primeros tiempos de la república. La filantropía y la magnanimidad, o la moderación y la popularidad, con las que es caracterizado Servio Tulio en las fuentes, son también los atributos elegidos por Plutarco para distinguir a Públicola, al que califica como *δημοτικός γενόμενος νομοθέτης καὶ μέτριος* (Publ. 12.1).

No se puede saber con certeza la forma de gobierno establecida en Roma en los primeros años que siguieron a la caída de los reyes.⁸² No es inverosímil por tanto que, entre la desaparición de la monarquía y la instauración de la república, cuya jefatura del Estado estaría representada por una magistratura doble, el gobierno hubiera sido ejercido por un individuo de la esfera de poder del antiguo régimen. Otro asunto es el incierto papel que desempeñó Larte Porsena en la transición a la república. Lejos de apoyar a la *gens Tarquinia*, Porsena tomó Roma, como sabían bien Tácito, *sedem Iovis Optimi Maximi [...] quam non Porsenna dedita urbe neque Galli capta temerare potuissent* (Tac., *Hist.* 3.72) y Plinio el Viejo, *in foedere, quod expulsis regis populo Romano dedit Porsenna* (Plin., *H.N.* 34.139), donde estableció un gobierno títere o un protectorado que pudo estar encabezado por Públicola en cuanto mano derecha, acaso el hombre de paja, del rey de Clusio.⁸³ Sea lo que fuere, Públicola tuvo el poder propio de un monarca, que Plutarco suavizó argumentando que fue usado para medidas bellas e importantes: *ἐχρήσατο τῇ μοναρχίᾳ πρὸς τὰ κάλλιστα καὶ μέγιστα τῶν πολιτευμάτων* (Publ. 11.1). En la *synkrisis*, el biógrafo escribe incluso que la autoridad y la fama de Públicola, que emanaban de la virtud, eran superiores a las de los potentados de entonces: *Ποπλικόλας δὲ καὶ ζῶν ἐπρώτευσσε δυνάμει καὶ δόξῃ δι' ἀρετὴν Ρωμαίων* (Sol.-Publ. 1.3).

La figura histórica de Públicola no se debía parecer al retrato del personaje de Plutarco, sino a la imagen de un militar de alta graduación, *στρατηγός*, que pudo continuar un tiempo la política autoritaria de Tarquinio el Soberbio.⁸⁴ Quizá fue un *tyrannos*, cuya verdadera personalidad fue

⁸¹ "Publicola fait figure de continuateur du roi "démocrate" Servius", MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, 1982, p. 319. "Sul piano sociale la politica di apertura popolare di Publio Valerio ha presumibilmente il suo punto di partenza nella intenzione di riattivare il programma riformistico di Servio Tullio. [...] Gli orientamenti progressisti di Valerio si siano estesi alla tutela di tutti gli strati inferiori della popolazione inclusi quegli elementi al margine della società dai quali si andava formando la plebe. Questo indirizzo politico diventerà quasi una bandiera familiare" (PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma*, 1993, p. 319).

⁸² "Non è esclusa la possibilità che esistessero uffici civili e militari affidati dal sovrano ai suoi fedeli e chesti uffici, come più volte si è supposto, costituissero gli embrioni di future magistrature repubblicane" (PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma*, 1993, p. 274). Cf. OGILVIE, *Roma antigua y los etruscos*, 1981 [*Early Rome and the Etruscans*, 1976], p. 84: "Lo que siguió después de la expulsión de los Tarquinius es mucho más oscuro. Los escritores latinos suponen un cambio inmediato y pacífico al consulado dual y un avance de Roma, más o menos interrumpido. Pero en rigor es más probable que se hayan producido algunos años de caos y que Roma haya sufrido un retroceso severo, que se habría mantenido a lo largo de más de medio siglo".

⁸³ "Fonction de "second" [...], sans doute, de Porsenna" (MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, 1982, pp. 305-306 y 315). "Porsenna, après sa victoire, laissé les Romains libres de s'organiser comme ils l'entendaient. [...] Il est clair que le roi de Chiuri s'est appuyé sur des dirigeants locaux et n'a jamais cherché à exercer un pouvoir direct sur la cité qu'il avait prise" (BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I., 2000, p. 150).

⁸⁴ "But that local warlord [Poplios Valesios] seems to have little in common with the democratic constitutionalist of the Roman story" (WISEMAN, *G&R*, 14, 1998, p. 24).

maquillada por la tradición.⁸⁵ Lucio Junio Bruto, un oscuro personaje emparentado con la *gens Tarquinia*, se erigió entonces en precursor de la *libertas*. No es posible determinar el papel del pueblo en el levantamiento contra el rey, seguramente menor del atribuido por los historiadores antiguos, pues el golpe de Estado estuvo dirigido por un grupo de la aristocracia hostil a Tarquinio el Soberbio. Públicola se encuadra a la perfección entre ambos polos como el contrapunto entre la clase emergente que aspiraba a gestionar el poder bajo la nueva denominación de *plebs* y la nobleza de rancio abolengo que no estaba dispuesta a ceder un ápice de los privilegios de antaño. La pertenencia al patriciado propició su ascenso al gobierno, donde se mantuvo hábilmente con medidas dirigidas a favorecer a las clases populares. Por eso Plutarco consideró a Públicola como digno destinatario de una biografía a la altura de Solón en cuanto legislador que puso las bases de la república: *καὶ ἄρχων καὶ πολιτευόμενος ἔδρυσεν καὶ κατέστησεν εἰς ἀσφαλὲς τὴν πολιτείαν* (Sol.-Publ. 3.3).⁸⁶

⁸⁵ “Il dominatore unico (oseremmo dire il *tyrannos*?) di Roma per un certo periodo dopo la caduta di Tarquinio il Superbo” (PALLOTTINO, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 17). Cf. COARELLI, *Roma sepolta*, 1984, p. 57; TORELLI, *Storia di Roma*, vol. I, 1988, p. 65.

⁸⁶ “Poplicola avait affermi les lois de la première Rome républicaine, qu’il avait paré aux principaux périls qui pouvaient menacer la liberté, comme Solon à Athènes allégeant des dettes” (GAGÉ, *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, pp. 81-82). De acuerdo con STIBBE, Públicola era “il vero fondatore della Repubblica” (*MededRom*, 47, 1987, p. 11).

2. LAS FUENTES DE LA *VIDA DE PÚBLICOLA*

El estudio de las fuentes, *Quellenforschung*, de las *Vidas romanas* de Plutarco es una empresa ardua, pues la mayoría de los autores citados o bien se conservan en fragmentos, o bien el biógrafo es a menudo reacio a revelar la procedencia de la información, que se oculta por lo general bajo la fórmula *λέγουσιν*.⁸⁷ En la *Vida de Públicola*, solo son mencionados el rétor Anaxímenes de Lámpsaco, el poeta cómico Epicarmo de Siracusa y el filósofo estoico Atenodoro de Sandón, citas meramente eruditas y ornamentales. A mediados del siglo XIX, se arguyó que la *Vida de Públicola* fue tomada del analista Valerio Ancias, que había escrito *ad maiorem gloriam gentis Valeriae*. Pero Plutarco dispuso también de los dos relatos más importantes sobre la caída de la monarquía y la fundación de la república, el *Ab urbe condita* de Tito Livio y las *Antiquitates Romanae* de Dionisio de Halicarnaso, así como de obras diversas que fueron leídas de un modo o de otro. Es seguro que utilizó los *Annales* de Lucio Fenestela; es probable que se sirviera de los *Annales* de Calpurnio Pisón. A veces, Plutarco refiere recuerdos de cuando estuvo en Roma; en ocasiones, es muy difícil determinar el origen de las historias que cuenta. El capítulo que sigue trata de dilucidar el asunto de los documentos que Plutarco tuvo sobre la mesa para redactar la biografía de Públicola, cuya inspiración pudo venir de la lectura de ciertos pasajes del libro quinto de la *Ρωμαϊκὴ Αρχαιολογία* de Dionisio de Halicarnaso.

Valerio Ancias

La historiografía de Valerio Ancias ha sido tachada de tendenciosa y de escasa veracidad.⁸⁸ Plutarco menciona al analista en las biografías de los primeros reyes de Roma. En la *Vida de*

⁸⁷ No es objeto de este trabajo discutir el conocimiento del latín de Plutarco ni si las citas son de primera o de segunda mano. En el proemio de la *Vida de Demóstenes*, Plutarco reconoce que se inició tarde en el latín, *ὀνέ ποτε πόρρω τῆς ἡλικίας ἠρξάμεθα Ρωμαϊκοῖς γράμμασιν ἐντογχάνειν* (Plu., *Dem.* 2.3), cuyo estudio no era fácil: *ἡ μελέτη καὶ ἄσκησις οὐκ εὐχερής* (Plu., *Dem.* 2.3). Hace ya casi tres décadas, DELVAUX (*LEC*, 56, 1988, pp. 27-37) revisó críticamente la cuestión que reducía la *Quellenforschung* a una mera *Formuntersuchung*, esto es, que Plutarco no hubiera leído autores latinos para la composición de las *Vidas romanas*, cuyos materiales procedían de biógrafos anónimos de época de Augusto basados en Tito Livio y Dionisio de Halicarnaso; o la teoría que limitaba el latín de Plutarco a unos cuantos libros indispensables de Livio y Cicerón, a los que no citaba siempre de primera mano, además de lecturas específicas de Fenestela y ocasionales de Varrón. Cf. RAMÓN PALERM, *Plutarco y Nepote*, 1992, pp. 1-15. A raíz de una serie de trabajos de KLOTZ publicados casi sucesivamente en *Rheinisches Museum für Philologie* en la segunda mitad de los años treinta del siglo pasado sobre los personajes romanos de la república arcaica, la Segunda Guerra Púnica y la Segunda Guerra Macedonia, las fuentes se extendieron a los analistas Valerio Ancias y Celio Antípater. Pero Plutarco no tuvo más remedio que familiarizarse con los autores latinos más relevantes. “Sicherlich hat er im Cicero, Caesar, Sallust, August, Livius gelesen, gewiss auch im Varro”, afirmaba ZIEGLER (*Plutarchos von Chaironeia*, 1949, p. 290). Cf. SCHETTINO, *A companion to Plutarch*, 2014, p. 424: “The Latin language was not superficial and allowed him to read, critique, and transpose important passages of historical works written in Latin”. Para FLACELIÈRE & CHAMBRY (*Plutarque. Vies*, t. III, 1964, p. 64), el biógrafo dispuso de numerosos volúmenes griegos y latinos para la composición de las *Vidas paralelas*, si bien se mostraban críticos con “les philologues adonnés à la *Quellenforschung*” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. XXX). Pues no tenía sentido buscar las fuentes históricas de un escritor que nunca quiso ser historiador. En cuanto a la fórmula *λέγουσιν*, aparece siete veces en la *Vida de Públicola*, en que son usadas también otras expresiones como *φασί*, seis veces; *λέγεται*, cinco; *εἰρηται*, dos; *λέγοντες*, *ἱστοροῦσι*, *μυθολογοῦσι*, una; *ἔοικε*, *καλοῦσι*, dos; *δοκῶν*, *δοκοῦντος*, *καλεῖται*, *καλούντων*, *προσαγορεύειν*, una. “References to material not clearly defined”, apostilla SCARDIGLI (*Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 18), conforme a los trabajos de D. A. PAUW, “Impersonal expressions and unidentified spokesman in Greek and Roman historiography”, *AClass*, 23, 1980, pp. 91-95, y T. W. HILLARD, “Plutarch's late-republican *Lives*: between the lines”, *Antichthon*, 2, 1987, p. 28. “Les auteurs anciens ne mentionnent presque jamais leurs sources, même lorsque l'utilisation atteint la paraphrase, un exercice enseigné dans les écoles de rhétorique”, sentencia DELVAUX (*LEC*, 56, 1988, p. 40), en contra de la tesis de A. W. GOMME (*A historical commentary on Thucydides*, vol. I, Oxford, 1945, p. 80) acerca de que los materiales pertenecían al *Gemeingut*. La honestidad de Plutarco no es en todo caso cuestionable. “Quand il n'a pas lui-même un auteur qu'il cite, il nous prévient honnêtement qu'il ne l'utilise que de seconde main” (FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. XII, 1970, p. 6). Plutarco emplea finalmente la primera persona del plural cuando habla de sí mismo: *χρησόμεθα [...] ἱστοροῦντες, εἰδομεν*.

⁸⁸ La presencia del analista Valerio Ancias en la *Vida de Públicola* es una idea de la filología alemana de mediados del siglo XIX. “Totam fere Poplicolae vitam ex Antiatis historiis esse excerptam” (KIESSLING, *De Dionysi Halicarnasei*

Rómulo, para precisar el número de mujeres sabinas raptadas por los romanos: ἀρπασθῆναι δέ φασιν τριάκοντα μόνας, ἀφ' ὧν καὶ φρατρίας ὀνομασθῆναι, Οὐαλλέριος δ' Ἀντίας ἐπτὰ καὶ εἴκοσι καὶ πεντακοσίας (Plu., *Rom.* 14.7); en la *Vida de Numa*, para fijar el número de libros religiosos y de filosofía griega escritos por el rey: οἱ δὲ περὶ Ἀντίαν ἱστοροῦσι δώδεκα μὲν εἶναι βιβλοὺς ἱεροφαντικὰς, δώδεκα δ' ἄλλας Ἑλληνικὰς φιλοσόφους τὰς εἰς τὴν σορὸν συντεθείσας (Plu., *Num.* 22.6).⁸⁹ La lectura es ampliable incluso al episodio de la captura de los *démons* Pico y Fauno (Plu., *Num.* 15.3-7) y a la información sobre la reforma del calendario (Plu., *Num.* 18.3).⁹⁰ En el *De fortuna Romanorum*, Plutarco cita a Ancias en relación con el rostro encendido del rey Servio Tulio, que se durmió consumido de pena mientras velaba a su esposa Gegania en el lecho de muerte:

οἱ δὲ περὶ Ἀντίαν οὐχ οὕτω λέγουσιν, ἀλλὰ τυχεῖν μὲν τῷ Σερούῳ τὴν γυναῖκα Γεγανίαν θνήσκουσιν, αὐτὸν δὲ τῆς μητρὸς παρούσης εἰς ὕπνον ἐκ δυσθυμίας καὶ λύπης ἀποκλιθῆναι· καὶ καθεύδοντος αὐτοῦ ταῖς γυναιξὶν ὀφθῆναι τὸ πρόσωπον αὐγῇ πυρώδει περιλαμπόμενον (Plu., *Fort. Rom.* 10, 323C).⁹¹

En la *Vida de Flaminio*, cuyas fuentes principales son Tito Livio, Cicerón y Polibio, Valerio Ancias es traído a colación para corregir la noticia de que Lucio Flaminio, el hermano depravado del protagonista, no sentía inclinación amorosa por los muchachos, como se decía, sino solo por las mujeres: Οὐαλλέριος δὲ Ἀντίας οὐκ ἐρωμένῳ φησὶν, ἀλλ' ἐρωμένη τοῦτο χαρίσασθαι τὸν Λεύκιον (Plu., *Flam.* 18.8).⁹²

Antiquitatum auctoribus Latinis, 1858, p. 24). Cf. PETER, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1965 [1.^a ed., 1865], p. 45; MÜNZER, *De gente Valeria*, 1891, p. 59; BOCKSCH, *De fontibus Dionysii Halicarnassensis quaestiones variae*, 1895, p. 213. A Valerio Ancias se atribuye la imagen *popularis* de Publicola. El caso es que “the presence among Plutarch’s sources of a writer like Valerius Antias is not enough to explain why Plutarch endowed his Publicola with marked populist sympathies”, según AFFORTUNATI & SCARDIGLI (*Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 120). Pues era al parecer “di tendenze filo-ottimate” (AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 268). Ancias tenía acceso en todo caso al archivo de la *gens Valeria*, cuyas hazañas de los antepasados pudo manipular arbitrariamente. “Valeria igitur gens de re publica Romana optime merita erat omnibusque temporibus domi atque foris excellerebat. Attamen permulta exstant mendacia in rebus eorum, quae e singulis fabulis narrationibusque orta ab uno viro diligenter collecta, exculta, historiae insertae sunt. Fabularum pars de sacris gentiliciis, de caerimoniis funeribus, de aedibus, de statu, de cognominibus, aliis rebus originem ducebant, falsi honores ac triumphus iam in stemmate et elogiis legebantur, res gestae in laudationibus augebantur. Sed is, qui has res omnes congescit, turpiores gloriosiores reddebat, novas addebat, eas quae de aliis tradebantur ad Valerios referebat, vetustiores scriptores eo consilio emendabat, Valerio rum erga plebem favorem laudibus efferebat, certus quidam auctor est, Valerius Antias”, escribía MÜNZER (*De gente Valeria*, 1891, pp. 70-71). Acerca de los *Annales* de Valerio Ancias, véase PETER, *HRR*, vol. I, 1967 [2.^a ed., 1914], pp. CCV-CCCXXXII y 238-275; BARDON, *La littérature latine inconnue*, t. I, 1952, p. 251. Los casi ochenta libros de los *Annales* cubrían la historia de Roma hasta la década de los noventa del siglo I a. C. Aunque la obra es fechada tradicionalmente entre los años 80 y 60 a. C., Ancias pudo estar en activo en la década de los treinta. Véase CLOUD, *LCM*, 2, 1977, p. 227; AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 160, n. 60; WISEMAN, *Eutopia*, 5, 1996, p. 136.

⁸⁹ Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, pp. 55 y 172. “Il est indiscutable que Plutarque a eu connaissance de Valérius Antias” (DELVAUX, *LEC*, 61, 1993, p. 117).

⁹⁰ Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 172. “C’est d’après Antias, précise Arnobe, 5, 1, que le roi aurait capturé les génies Picus et Faunus” (DELVAUX, *LEC*, 61, 1993, p. 120, n. 60).

⁹¹ Véase PETER, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1965 [1.^a ed., 1865], p. 45, n. 2. En el *De fortuna Romanorum*, Plutarco introduce la versión de Ancias con pequeñas diferencias respecto al relato de Dionisio de Halicarnaso (IV 2.4), que coloca la anécdota en el nacimiento del rey. Véase FORNI, *Plutarco. La fortuna dei romani*, 1989, p. 124, n. 101. A juicio de ZIEGLER (*Plutarchos von Chaironeia*, 1949, p. 85), no es una cita directa.

⁹² Véase PETER, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1965 [1.^a ed., 1865], p. 45, n. 2. Puede ser una cita de segunda mano de un pasaje de Tito Livio (XXXIV 43.1): “Capitel 18 werden Valerius Antias, Livius und Cicero mir Namen angeführt. Zweifellos hat Plutarch die beiden letztgenannten selbst eingesehen. Dass Valerius Antias hier nicht selbst benutzt, sondern durch Vermittlung des Livius, hat Nissen mit grosser Wahrscheinlichkeit vermutet, weil Antias an jener Liviusstelle in Gegensatz zur Erzählung genannt wird” (KLOTZ, *RhM*, 84, 1935, p. 47). Pues el fragmento de Ancias ya había sido atribuido a Tito Livio: “Plutarchus in vita Catonis mai. 17 citavit et Ciceronem et Livianam Cationis orationem, in vita Flam. (c. 18) in narratione illum secutus addit Valerii Antiatidis auctoritatem (ex Livio Οὐαλλέριος δὲ Ἀντίας οὐκ ἐρωμένῳ φησὶν ἀλλ' ἐρωμένη τοῦτο χαρίσασθαι τὸν Λεύκιον) atque Livii propter

En la *Vida de Públicola*, Plutarco se sirve de Valerio Ancias para complementar el relato con cifras. La influencia del analista se deja entrever en el número de bajas de las batallas. En la selva Arsia, tras cuya victoria Públicola se quedó solo en el gobierno, cayeron once mil trescientos etruscos, y once mil doscientos noventa y nueve romanos: *τριακόσιοι μὲν χιλίοις καὶ μύριοις οἱ τῶν πολεμίων, οἱ δὲ Ῥωμαίων παρ' ἓνα τοσοῦτοι* (Publ. 9.8); contra los sabinos, que fueron derrotados por Marco Valerio, el hermano de Públicola, murieron trece mil enemigos, y ningún romano: *μηδένα Ῥωμαίων ἀπολαβὼν τρισχιλίους ἐπὶ μυρίοις τῶν πολεμίων ἀνείλε* (Publ. 20.1).⁹³ No son los únicos guarismos de la biografía. En la guerra contra Fidenas, Postumio Albo, el yerno de Públicola, tomó de noche una colina con tres mil soldados de infantería, *τρισχιλίους ὀπλίταις* (Publ. 22.4).⁹⁴ En cuanto a la fecha de la batalla de la selva Arsia, la víspera de las calendas de marzo, el 31 de diciembre del 509 a. C., el día de Año Nuevo, procede seguramente de Valerio Ancias, que se podía ocultar detrás de la tercera persona del plural de *λέγουσι*: *ταύτην τὴν μάχην λέγουσι γενέσθαι πρὸ μιᾶς καλανδῶν Μαρτίων* (Publ. 9.8).⁹⁵ No es extraño que fueran también de Ancias la cifra de los setecientos colonos enviados a la colonia de Signuria, *ἑπτακοσίους ἀποίκους ἀπέστειλεν* (Publ. 16.3), o el número de cinco mil etruscos aniquilados en el preludio del cerco de Roma, *τοῖς δὲ Τυρρηνοῖς ἐπέξῃλθε καὶ συμβαλὼν ἐτρέψατο καὶ πεντακισχιλίους αὐτῶν ἀνείλε* (Publ. 17.1). Se pudo deber asimismo a Ancias la acción heroica de Valeria, la hija de Públicola, que escapó de la celada de Tarquinio el Soberbio contra los rehenes romanos: *ἡ Πολικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία διὰ μέσων ὁρμήσαι τῶν μαχομένων ἀπέφυγε* (Publ. 19.5).⁹⁶

La mano de Valerio Ancias no se reduce solo a unas cuantas cifras ni fechas, ya que Plutarco se sumergió en la lectura de los *Annales*, cuyos datos preciosos sobre la *gens Valeria* conservados en el archivo familiar se hubieran perdido de otro modo. El Campo de Marte surgió cuando los cónsules Bruto y Públicola expropiaron una finca de recreo que Tarquinio el Soberbio tenía junto al Tíber: *τοῦ δ' Ἀρείου πεδίου τὸ ἥδιστον ἐκέκτητο Ταρκύνιος, καὶ τοῦτο τῷ θεῷ καθιέρωσαν* (Publ. 8.1). La consagración del Campo de Marte trajo consigo la formación de la isla Tiberina por la acumulación de los materiales que fueron arrojados en el río. Se trata de una historia que conocían también Tito Livio (II 5.2) y Dionisio de Halicarnaso (V 13.2). Pero Plutarco ofrece otra versión según la cual los hechos sucedieron más tarde, cuando la vestal Tarquinia cedió al pueblo un terreno colindante con la finca del rey: *ἐνιοὶ δὲ τοῦτο συμπεσεῖν ἱστοροῦσιν οὐχ ὅτε τὸ Ταρκυνίου καθιερώθη πεδίον, ἀλλὰ χρόνιοις ὕστερον ἄλλο χωρίον ὁμοροῦν ἐκείνῳ Ταρκυνίας ἀνείσης* (Publ. 8.7). Lo cierto es que Valerio Ancias se oculta bajo la fórmula *ἐνιοὶ ἱστοροῦσιν*. En la *Historia naturalis*, citando unos *Annales*, Plinio el Viejo dice que los romanos erigieron una estatua a la vestal Gaya Taracia, que no es otra que Tarquinia, por haber donado el Campo Tiberino o de Marte: *meritum eius ipsi ponam annalium verbis: quod campum Tiberinum gratificata esset ea populo* (Plin., *H.N.* 34.25). En las *Noctes Atticae*, Aulo Gelio confirma que Ancias es el autor de la noticia:

orationem Catonis” (PETER, *HRR*, vol. I, 1967 [2.^a ed., 1914], p. 269). A juicio de DELVAUX, es poco probable que “le biographe a[il] consulté simultanément trois auteurs latins pour narrer un fait divers; il aura plutôt trouvé l’érudit amalgame dans un ouvrage unique qu’il tient habituellement à la portée de la main” (LEC, 63, 1995, p. 106).

⁹³ Véase KIESSLING, *De Dionysi Halicarnasei Antiquitatum auctoribus Latinis*, 1858, p. 24; PETER, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1965 [1.^a ed., 1865], p. 48; “Numeri in ingens aucti aut subtiliter computati, [...] in Plutarchi vita non desunt: [...] 11300 Etruscorum, 11299 Romanorum occisi; 11300 Sabinorum, ne quidem Romanus” (BOCKSCH, *De fontibus Dionysii Halicarnassensis quaestiones variae*, 1895, pp. 180-181); “Valérius Antias, féru de chiffres fantaisistes” (DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, p. 106).

⁹⁴ “Unde accepisse Plutarchus putandus est, siquidem Postumi Albi nec apud Livium nec apud Dionysium ulla occurrit mentio? Certe nemo tam bene Valerorum stemma novit quam Antias et ipse e Valeria gente ortus” (KIESSLING, *De Dionysi Halicarnasei Antiquitatum auctoribus Latinis*, 1858, p. 25).

⁹⁵ “Il est donc à tout le moins fort douteux que P. Valérius ait figuré dans les *Fastes* de l’an 1 comme cónsul ordinaire, mais que tel ait été le cas ou non, la conclusion qui s’impose à ce point de l’analyse est que la tradition relative à son premier triomphe fut retouchée et définitivement mise en forme par Valérius Antias. Dans ces conditions le seul problème qui subsiste est de déterminer si cette information fut pur artifice ou si cet analiste put s’aider d’informations qui avaient trait à des croyances ou à des rites particuliers aux *Valerii* de l’ancien temps” (RICHARD, *MEFRA*, 106, 1994, p. 417).

⁹⁶ “Entschieden aus Antias ist wieder der mittlere Teil der Erzählung von *ἐπεὶ δὲ σωθεῖσai bis περιεποίησεν τοὺς Ῥωμαίους* [Publ. 19.3-5]. Denn tritt der Valerische Charakter der Darstellung in der Verherrlichung der Valerier sehr deutlich, selbst gegenüber Dionys. V.33, obwohl doch auch bei diesem die Valerier eine bedeutende Rolle spielen” (BOCKSCH, *Griechische Studien Hermann Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht*, 1894, p. 170).

Accae Larentiae et Gaiae Taraciae, sive illa Fufetia est, nomina in antiquis annalibus celebra sunt. [...] Taraciae autem vivae amplissimi honores a populo Romano habiti [...] quod campum Tiberinum sive Martium condonasset [...], ut in Antiatia historia scriptum est (Gell., VII 7.1-6).⁹⁷

A Valerio Ancias se debe también la información de la casa que construyó Publícola donde se levantó luego el templo de *Vica Pota* (Publ. 10.6), o la anécdota de la puerta de la casa de Marco Valerio, que se abría hacia la calle a modo de privilegio (Publ. 20.3), si bien el asunto aparece en Dionisio de Halicarnaso (V 39.4).⁹⁸ En los *Annales* de Ancias, pudo estar incluida asimismo la noticia de la institución de los *ludi Saeculares* por Publícola: *ἐκ τῶν Σιβελλείων ὁ Ποπλικόλας ἰλασάμενος τὸν Αἰδην, καὶ τινὰς ἀγῶνας πυθοχρήστους ἀγαγὼν* (Publ. 21.1).⁹⁹

En fin, hay muchos episodios de la Roma arcaica que fueron reelaborados para que miembros de la *gens Valeria* asumieran el papel principal. Se trata del llamado ‘palimpsesto’ de Valerio Ancias reflejado en hitos históricos como la preponderancia de Volusio Valerio en los acuerdos de paz entre los reyes Rómulo y Tacio, la intervención de Publícola en la expulsión de Tarquinio el Soberbio, en la conjuración contra la república, en la gesta de Cocles y en la emigración de Apio Claudio, o la posibilidad de que la estatua de la vía Sacra representara a Valeria, la hija de Publícola, en perjuicio de Clelia: *ἀνάκειται δὲ τὴν ἱερὰν ὁδὸν πορευομένοις εἰς Παλάτιον ἀνδρῶς αὐτῆς ἔριππος, ὃν τινες οὐ τῆς Κλοιλίας, ἀλλὰ τῆς Οὐαλερίας εἶναι λέγουσιν* (Publ. 19.8).¹⁰⁰

Dionisio de Halicarnaso

Las *Antigüedades romanas* de Dionisio de Halicarnaso son sin duda el contrapunto de la *Vida de Publícola*. La lectura del historiador griego es apreciada también en las biografías del resto de los personajes de la Roma primitiva como Rómulo, Numa, Camilo y Coriolano.¹⁰¹ Dionisio de

⁹⁷ “Denn dass bei Gellius den antiquis annalibus die des Antias zu verstehen sind, der in demselben Capitel als Gewährsmann für den Verdienst der Acca Larentia angeführt wird und auch im folgenden Capitel auszubeuten, keinem Zweifel” (PETER, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1965 [1.^a ed., 1865], pp. 47-48). Cf. BOCKSCH, *De fontibus Dionysii Halicarnassensis quaestiones variae*, 1895, p. 183; FLACELIÈRE, *RPh*, 23, 1949, p. 128. Valerio Ancias es el responsable de la historia pese a la confusión del nombre de la vestal. “Nous trouvons une nouvelle citation, textuelle cette fois, des *Annales* (*ipsis annalium verbis*). Le rapprochement de certains détails de notre texte avec ceux d’Aule-Gelle et de Plutarque qui rapportent les mêmes faits est trop significatif pour que ces divers auteurs n’aient pas tiré parti d’un exposé unique, oeuvre d’un annaliste, qui serait encore Antias. Les noms *Fufetia* et *Taracia* sont probablement d’origine étrusque. L’histoire de *Taracia Gaia*, rapporté aussi par Plutarque à une certaine vestale *Tarquinia*, qui doit être la même personne, est un doublet de celle d’*Acca Larentia* qu’Aule-Gelle raconte au même chapitre” (GALLET DE SANTERRE & LE BONNIEC, *Plinie l’Ancien. Histoire naturelle*, 1953, pp. 35 y 185-186).

⁹⁸ Asconio Pediano dice que la noticia dependía de Valerio Ancias: <M.> *Valerio Maximo, ut Antias tradidit, inter alios honores domus quoque publice aedificata est in Palatio, cuius exitus, quo magis insignis esset, in publicum versus declinaretur, hoc est, extra privatum aperiretur* (Ascon., p. 12 K.). A continuación, el gramático habla de la casa concedida a Publícola por el pueblo bajo la Velia, que se convirtió luego en el templo de *Vica Pota*, o de la Victoria: <et> *P. Valerio Volesi filio Publicolae aedium publice locum sub Veliis, ubi nunc aedis Victoriae, populum ex lege quam ipse tulerat concessisse* (Ascon., p. 12 K.). Véase KIESSLING, *De Dionysii Halicarnasei Antiquitatum auctoribus Latinis*, 1858, p. 21; PETER, *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1865, p. 46; BOCKSCH, *De fontibus Dionysii Halicarnassensis quaestiones variae*, 1895, p. 181.

⁹⁹ “La fonte di Plutarco è qui probabilmente Valerio Anziato” (COARELLI, *Spectacles sportifs et scéniques dans le monde étrusco-italique*, 1993, p. 222). La noticia, que no se encuentra ni en Tito Livio ni en Dionisio de Halicarnaso, es referida por Valerio Máximo (II 4.5), Censorino (17.10) y Zósimo (II 3.3), que se basan en Valerio Ancias. A juicio de WISEMAN (*Eutopia*, 5, 1996, pp. 137-139), el pasaje de la *Vida de Publícola* no procede sin embargo de Ancias, sino de una fuente indeterminada de mediados del siglo I d. C.

¹⁰⁰ “Dieses *τινὲς λέγουσιν* bezeichnet hier also nicht den Übergang zu einer Neben-sondern die Rückkehr zur Hauptquelle” (BOCKSCH, *Griechische Studien Hermann Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht*, 1894, p. 170). WISEMAN analiza “dodici episodi di storia romana antica [...] alterati, o riscritti per far sì che in ciascuno di essi un membro della famiglia patrizia dei Valerii assumesse il ruolo principale” (*Eutopia*, 5, 1996, pp. 117-141). A los anteriores hay que añadir la designación de Numa, la muerte de Lucrecia, la titularidad del Campo de Marte, el nombramiento del primer dictador, la batalla del lago Regillo, la secesión de la plebe en el Capitolio y la historia de Coriolano.

¹⁰¹ Dionisio de Halicarnaso es la fuente principal de las biografías de los héroes romanos antiguos. “Plutarque s’est documenté chez Denys d’Halicarnasse, dont l’ouvrage était certainement sous ses yeux lorsqu’il écrivait cette *Vie de*

Halicarnaso es resumido, corregido y adaptado. La biografía de Publicola fue cotejada con el prolijo relato del historiador griego por la filología alemana hace más de un siglo.¹⁰² Conviene señalar no obstante un dato revelador. Plutarco enmienda a Dionisio de Halicarnaso, que se oculta tras el impersonal *λέγεται*, en la noticia sobre la antigüedad de la *oratio funebris* de los romanos en relación con el *logos epitaphios* de los griegos, cuya invención Anaxímenes de Lámpsaco atribuía a Solón: *λέγεται δὲ καὶ τῶν Ἑλληνικῶν ἐπιταφίων ἐκεῖνος γενέσθαι πρεσβύτερος, εἶγε μὴ καὶ τοῦτο Σόλωνός ἐστιν, ὡς Ἀναξιμένης ὁ ῥήτωρ ἰστόρηκεν* (Publ. 9.11 = fr. 5 M. = FGrH 72 F 24).¹⁰³ No es la única vez que Plutarco rectifica a Dionisio de Halicarnaso. En la *Vida de Rómulo*, el historiador griego es corregido con motivo de la celebración del triunfo del rey sobre un carro: *Ῥωμύλον δ' οὐκ ὀρθῶς φησιν ἄρματι χρῆσασθαι Διονύσιος* (Plu., *Rom.* 16.7).¹⁰⁴ En la *Vida de Numa*, en que Dionisio de Halicarnaso no es nombrado, sino que está de nuevo detrás del verbo *λέγεται*, la corrección responde a la forma redonda del templo de Vesta, que imitaba el círculo de la tierra, en contra de la creencia de los pitagóricos que relacionaban el diseño del edificio con la imagen del universo:

Νομᾶς δὲ λέγεται καὶ τὸ τῆς Ἑστίας ἱερὸν ἐγκύκλιον περιβαλέσθαι τῷ ἀσβέστῳ πυρὶ φρουράν, ἀπομιμούμενος οὐ τὸ σχῆμα τῆς γῆς ὡς Ἑστίας οὔσης, ἀλλὰ τοῦ σύμπαντος κόσμου, οὐ μέσον οἱ Πυθαγορικοὶ τὸ πῦρ ἰδρῦσθαι νομίζουσι, καὶ τοῦθ' Ἑστίαν καλοῦσι καὶ μονάδα (Plu., *Num.* 11.1).¹⁰⁵

En la comparación de la *Vida de Coriolano*, la mención explícita de Dionisio de Halicarnaso obedece a una justificación de la doblez del protagonista: *Μάρκιος δ' ὅτι μὲν ἀπάτη καὶ αὐτὸς ἐξεπολέμωσε Ῥωμαίους καὶ Οὐλούσκους, διαβαλὼν ψευδῶς τοὺς ἤκοντας ἐπὶ τὴν θέαν, Διονύσιος*

Romulus]” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 54); “En écrivant la *Vie de Numa*, Plutarque a eu constamment sous les yeux le livre de la *Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία* de Denys” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p.171); “Plutarque [...] a utilisé les deux récits qui nous restent des faits de Publicola, Tite-Live, 2, 2-16, et Denys d’Halicarnasse, 4, 67-5, 48. [...] Cependant Plutarque es plus souvent en accord avec Denys qu’avec Tite-Live, et il semble naturel qu’il ait consulté de façon plus continue l’auteur grec” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, pp. 53-54); “Comme pour les biographies de Romulus, de Numa, de Publicola et de Camille, Plutarque, pour la *Vie de Coriolan*, a sans doute utilisé l’Histoire de Tite-Live, mais surtout la *Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία* de Denys d’Halicarnasse, dont le récit est beaucoup plus long, détaillé et abondant” (FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. III, 1964, p. 166); “Bien qu’il nous reste que quelques fragments de livres de Denys d’Halicarnasse qui renfermaient le récit de l’époque de Camille, on peut montrer que Plutarque a utilisé cet écrivain, comme il le fit pour les *Vies* de Romulus, de Numa et de Publicola, ainsi que nous l’avons vu” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 146). Cf. SCHETTINO, *A companion to Plutarch*, 2014, p. 422: “Dionysius of Halicarnassus, [...] cited four times, but the possible comparisons are numerous between the Plutarchean passages and Dionysian works. An almost exclusive source for the ancient history of Rome, he is cited once in the *Life of Romulus*, twice in that of *Phyrrus*, and once in that of *Coriolanus*. However, much more numerous are the passages related to Dionysius that can be detected in the biographies of Numa (thirty-four), Publicola (eight), Coriolanus (six), and Camillus (four)”.

¹⁰² Véase BOCKSCH, *De fontibus Dionysii Halicarnassensis quaestiones variae*, 1895, cap. IV (*Comparantur inter se Plutarchi Valerii Publicolae vita et Dionysii Hal. ant. Rom. V I-43*), pp. 213-220; SOLTAU, *Die Quellen Plutarchs in der Biographien des Valerius Poplicola*, 1905, cap. IV (*Dionysius als eine der Hauptquellen Plutarchs*), pp. 8-13.

¹⁰³ “Je suis même convaincu qu’en 9, 11, à propos de l’invention du genre de l’oraison funèbre, l’opinion que veut rectifier Plutarque est celle que Denys exprime en 5,17 (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 54).

¹⁰⁴ “Il signale que Denys, 2, 34, s’est trompé en représentant Romulus triomphant sur un char. C’était une habitude fort répandue chez les auteurs anciens de mettre à profit les ouvrages de leurs prédécesseurs en ne les citant nommément que lorsqu’ils pouvaient être pris en faute” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 54). Cf. FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 54, n. 1. Plutarco peca de pedante, o tal vez de exceso de celo, enmendando a Dionisio de Halicarnaso con una fuente latina anónima. “L’érudit qu’est Plutarque n’est pas toujours exempt de pédanterie; dans la *Vie de Romulus*, 16, 7, il signale que Denys est trompé au sujet du cérémonial du triomphe, et il ne cite pas la source latine à laquelle fait confiance” (DELVAUX, *LEC*, 56, 1988, p. 43).

¹⁰⁵ “Il arrive aussi à Plutarque de corriger une opinion rapportée par Denys, comme il le fait *Romulus*, 16, 7, mais ici sans le nommer: c’est au chapitre 11, à propos de la forme du temple de Veste, qui imiterait celle de la terre (cf. Denys, 2, 66), tandis que, pour les Phytagoriciens, approuvés par notre auteur, elle imite plutôt celle de l’univers” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 172). Cf. FLACELIÈRE, *REG*, 61, 1948, pp. 420-422.

ιστόρηκεν (Plu., *Alc.-Cor.* 2.4).¹⁰⁶ Y en la *Vida de Camilo*, el término *ὑπόθεσιν* de los manuscritos es corregido por *ἐπίθεσιν* conforme al texto de las *Antigüedades romanas*: *ἐπίθεσιν τυραννίδος ἐποίησατο κοινήν καὶ συνήθη* (Plu., *Cam.* 36.3).¹⁰⁷ En resumen, aunque, ciertamente, en la *Vida de Publícola* hay noticias que no están en Dionisio de Halicarnaso, se puede decir que la *Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία* es el trasfondo de la biografía, mucho más que los *Annales* de Ancias.

Tito Livio

Parece imposible imaginar que Plutarco no hubiera leído a Tito Livio, cuyas citas no han sido consideradas siempre de primera mano.¹⁰⁸ Cotejando los relatos de Plutarco y Tito Livio sobre Publícola, solo hay un detalle que no recogen el resto de las fuentes. La dedicación del templo de Júpiter en el Capitolio fue sorteada entre los cónsules Horacio y Publícola, a quien la suerte deparó partir a una expedición: *ἐνιοὶ δὲ φασὶ κληρῶ τῶν ὑπάτων λαχεῖν ἐκεῖνον ἐπὶ τὴν στρατείαν ἄκοντα, τοῦτον δ' ἐπὶ τὴν καθιέρωσιν* (Publ. 14.5). Apartándose de la fuente principal, Plutarco introduce el asunto del sorteo con la frase *ἐνιοὶ δὲ φασὶ* para justificar la ausencia de Publícola. Tito Livio es el único escritor que habla del sorteo: *nondum dedicata erat in Capitolio Iovis aedes; Valerius Horatiusque consules sortiti uter dedicaret. Horatio sorte evenit: Publicola ad Veientum bellum profectus* (Liv., II 8.6). En conclusión, aunque la presencia de Livio no se deja entrever demasiado en la *Vida de Publícola*, es innegable que Plutarco leyó al historiador paduano para componer las biografías de los personajes de la Roma arcaica desde Rómulo a Coriolano.¹⁰⁹

¹⁰⁶ “Quand il signale une acte de fourberie de la part de Coriolan, il invoque, pour la seule fois, l'autorité de Denys”, sostiene DELVAUX (*LEC*, 56, 1988, p. 42). Cf. FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. III, 1964, p. 166. “In the *Comparison of Coriolanus and Alcibiades* (2, 4), Dionysius is mentioned by name (for once) as the authority for this version, which Plutarch now apparently accepts, adding, however, a motivation not in Dionysius, namely that Coriolanus acted *ὀργῇ χαριζόμενος*—which made his action all the more reprehensible” (RUSSELL, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 35 [JRS, 53, 1963, pp. 21-28]).

¹⁰⁷ “Et c'est même grâce à Denys que l'on corrige, chez Plutarque, *ὑπόθεσιν* des manuscrits en *ἐπίθεσιν*”, en opinión de FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX (*Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 146).

¹⁰⁸ “Livius hat er schwerlich selbst eingesehen” (ZIEGLER, *Plutarchos von Chaironeia*, 1949, p. 85). La cita de Livio cuestionada está en el *De fortuna Romanorum* a propósito de la retirada de los galos de Roma gracias a la intervención de Camilo: *ἀλλὰ τί δέῃ περὶ ταῦτα διατρίβειν, ἃ σαφὲς οὐδὲν οὐδ' ὀρισμένον ἔψει τῷ καὶ τὰ γράμματα διαφθαρήναι τῶν Ῥωμαίων καὶ συγχυθῆναι τοὺς ὑπ' αὐτῶν ὑπομνηματισμούς, ὥς Λίβιος ἰστόρηκεν* (Plu., *Fort. Rom.* 13, 326A). Véase FORNI, *Plutarco. La fortuna dei romani*, 1989, pp. 126-127. Tito Livio es citado también en los *Aetia Romana* con motivo de los *dies postridui*: *ὥς οἱ πλεῖστοι νομίζουσι καὶ Λίβιος ἰστορεῖ* (Plu., *Aet. Rom.* 25, 269E). Tampoco es tenida por una cita de primera mano. “Livy is drawn upon in this indirect fashion”, dice ROSE (*The Roman Questions of Plutarch*, 1924, p. 22). En la *Vida de Marcelo*, es citado varias veces. Primero, sobre las pérdidas cartaginesas en el batalla de Nola: *ὁ δὲ Λίβιος οὕτω μὲν διαβεβαιοῦται γενέσθαι μεγάλην ἦτταν οὐδὲ πεσεῖν νεκροὺς τοσοῦτους τῶν πολεμίων* (Plu., *Marc.* 11.8); después, a propósito de la carta que Marcelo envía al senado sobre la muerte del procónsul Fulvio: *καὶ ταῦτα μὲν ὁ Λίβιος φησὶν ἀναγνώσθεντα τὰ γράμματα μὴ τῆς λύπης ἀφαλεῖν, ἀλλὰ τῷ φόβῳ προσθεῖναι* (Plu., *Marc.* 24.5); finalmente, en la *synkrisis*, para oponer el testimonio de Polibio a la opinión del historiador paduano: *ἡμεῖς δὲ Λίβιῳ καὶ Καίσαρι καὶ Νέπωτι καὶ τῶν Ἑλληνικῶν τῷ βασιλεῖ Ἰόβῳ πιστεύομεν* (Plu., *Pel.-Marc.* 1.8). “Je crois que Posidonios, Polybe et Tite-Live ont été les principales sources de Plutarque pour cette biographie, mais il est certain qu'il a consulté aussi Corn. Nepos, Valère Maxime, Auguste et Juba, ainsi que plusieurs autres auteurs qu'il n'a pas nommés” (FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. IV, 1966, p. 186). Plutarco pudo conocer la obra de Livio antes de empezar a escribir las *Vidas paralelas*. “Plutarch began early in life to study Roman political history. His reading and investigations in Roman historians and antiquarian writers are already apparent in his declamation *The Fortune of the Romans* [...]. The speech demonstrates an exceptional familiarity with major figures in Roman history, from Romulus to Augustus [...]. The Roman authors Valerius Antias and Livy are cited [...]. Plutarch must have begun reading in these works, as well as the histories, now lost, treating first-century history that he would have needed for the *Lives of the Caesars*, while visiting Rome, or even before. They indicate further that his knowledge of Latin already had progressed sufficiently to allow him to do his research” (STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 11). Para PELLING, la lectura de Livio no debió ser muy asidua: “The reading of the great Roman historians was work which still lay in front of Plutarch, reading which he would have to conduct ‘for’ the Roman Lives” (*Plutarch and history*, 2002, p. 2 [JHS, 99, 1979, pp. 74-69]). Cf. JONES, *Plutarch and Rome*, 1972, p. 70.

¹⁰⁹ “Plutarque est plus souvent en accord avec Denys qu'avec Tite-Live, et il semble naturel qu'il ait consulté de façon plus continue l'auteur grec” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1961, p. 54). Pero entre las fuentes de los héroes romanos antiguos, está contrastada la presencia de Tito Livio. Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY

Fenestela

No hay duda de que Plutarco tuvo en el escritorio los *Annales* de Lucio Fenestela, de quien es discutido si era un anticuario o un historiador en regla.¹¹⁰ En las *Vidas* de los personajes de la república tardía, Fenestela es citado para incluir un dato o una anécdota que no aparecen en la fuente principal. En la *Vida de Sila*, se dice que el hijo de Mario no pudo participar en la batalla en que fue derrotado por el dictador por haberse dormido a causa de la fatiga:

ἐνιοι δὲ φασιν, ὧν καὶ Φεneseτέλλας ἐστίν, οὐδ' αἰθέσθαι τῆς μάχης τὸν Μάριον ἀλλ' ἐξ ἀγρυπνιῶν καὶ κόπων ὑπὸ σκιᾷ τινι χαμαὶ κατακλινέντα τοῦ συνθήματος δοθέντος ἐνδοῦναι πρὸς ὕπνον, εἴτα μόλις ἐξεγείρεσθαι τῆς φυγῆς γενομένης (Plu., *Sull.* 28.14).¹¹¹

En la *Vida de Craso*, son mencionadas dos esclavas que sirvieron al joven Craso cuando estuvo escondido en una cueva en el sur de España: *τούτων φησὶ τὴν ἑτέραν ἤδη πρεσβῦτιν οὖσαν ὁ Φεneseτέλλας ἰδεῖν αὐτὸς καὶ πολλάκις ἀκοῦσαι μεμνημένης ταῦτα καὶ διεξιούσης προθύμως* (Plu., *Crass.* 5.6).¹¹² En los *Aetia Romana*, Plutarco repite por otra parte un pasaje sobre las monedas romanas antiguas y los nombres personales de origen animal, *διὸ καὶ τῶν ὀνομάτων πολλὰ τοῖς παλαιοῖς Σὺλλοι καὶ Βούβολκοι καὶ Πόρκιοι ἦσαν, ὥς Φεneseτέλλας εἶρηκεν* (Plu., *Aet. Rom.* 41, 274F-275A), que es prácticamente un borrador de un fragmento de la *Vida de Públicola* en el que no es nombrado el historiador romano:

διὸ καὶ τὰς οὐσίας ἄχρι νῦν ἀπὸ τῶν προβάτων πεκούλια κάλουσι, καὶ τῶν νομισμάτων τοῖς παλαιωτάτοις βοῦν ἐνεχάραιτον ἢ πρόβατον ἢ σὺν. ἐτίθεντο δὲ καὶ παισὶν αὐτῶν Σὺλλους καὶ Βουβούλκους καὶ Καπραρίους ὀνόματα καὶ Πορκίους, κάπρας μὲν τὰς αἴγας, πόρκους δὲ τοὺς χοίρους ὀνομάζοντες (Publ. 11.6-7).

En el capítulo siguiente de la biografía, se habla de la designación del erario público en el templo de Saturno y de la elección de los primeros cuestores, Publio Veturio y Minucio Marco, unos completos desconocidos en las fuentes: *ταμειὸν μὲν ἀπέδειξε τὸν τοῦ Κρόνου ναόν. [...] καὶ ἀπεδείχθησαν οἱ πρῶτοι Πούπλιος Οὐετούριος καὶ Μινούκιος Μᾶρκος* (Publ. 12.3). Plutarco pudo tomar la información de Fenestela, ya que el asunto aparece también en los *Aetia Romana*, sin que sean mencionados los cuestores: *πρῶτος δὲ ταμειὸν ἀπέδειξε τὸ Κρονίον [...] Οὐαλέριος Ποπλικόλας* (Plu., *Aet. Rom.* 42, 275B). En el pasaje de la *Vida de Públicola*, se añade que se empadronaron ciento treinta mil contribuyentes: *τρισκαίδεκα [...] ἀπεγράψαντο μυριάδες* (Publ. 12.4). Aunque Dionisio de Halicarnaso recoge la misma cifra, *εὐρήθη τῶν ἐν ἡβῇ Ῥωμαίων περὶ τρισκαίδεκα μυριάδας* (D.H., V 20.1), la información se correspondería con Fenestela, que pudo escribir una historia sobre las finanzas romanas.¹¹³ Aun así, es arriesgado afirmar que “Fenestella

& JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I; 1957, pp. 47-58 y 167-178; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque Vies*, t. II, 1961, pp. 141-152; FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. III, 1966, pp. 165-175. Acerca de las fuentes de Livio, entre las cuales se encontraba Valerio Ancias, véase OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.ª ed., 1965], pp. 5-16.

¹¹⁰ Véase DELVAUX, *LEC*, 56, 1988, p. 48; *LEC*, 57, 1989, pp. 130-132. La confusión se debe al interés del historiador por la “matière varronienne”. AFFORTUNATI & SCARDIGLI creen en cambio que la obra de Fenestela es “predominantly antiquarian and institutional” (*Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 120). En esa línea se pronunciaba BARDON, que relacionaba al escritor “aux amateurs de singularités plutôt qu’aux historiens” (*La littérature latine inconnue*, t. II, 1956, p. 147). El *floruit* de Fenestela se sitúa a principios del siglo I d. C. Los más de veintidós libros de los *Annales* arrancaban en los orígenes de Roma y se centraban en el periodo tardorrepblicano. Véase PETER, *HRR*, vol. II, 1957 [1.ª ed., 1906], pp. CVIII-CXIII y 79-87; BARDON, *La littérature latine inconnue*, t. II, 1956, pp. 147-148.

¹¹¹ DELVAUX (*LEC*, 57, 1989, pp. 141-142) dice que la cita de la *Vida de Sila* es una “histoire incroyable” procedente de un escrito antidemocrático

¹¹² DELVAUX (*LEC*, 57, 1989, p. 129) afirma que Plutarco se vio obligado a citar la fuente de Fenestela en la *Vida de Craso* por la excepcionalidad de la anécdota, que solo conserva el biógrafo.

¹¹³ Véase ALFISI, *CSDIR*, 1974-1975, pp. 28-29. “Cette hypothèse [una historia sobre las finanzas romanas] paraît aussi peu justifiée qu’un autre prêtant à l’annaliste une monographie de luxe, alors que son oeuvre est une histoire générale mise par Asconius sur le même pied que Salluste et Tite-Live: c’est cet ouvrage que Plutarque consulte et cite” (DELVAUX, *LEC*, 57, 1989, p. 138). A juicio de AFFORTUNATI & SCARDIGLI, los pasajes de Fenestela de la *Vida de Públicola* pudieron ser citados “perhaps only indirectly” (*Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 121). PETER ya se preguntaba si Plutarco había leído verdaderamente a Fenestela: “Num Plutarchus praeter tres locos, quibus eum

aurait eu plus d'importance que Denys lui-même”, porque era un escritor de estilo varroniano que complementaba los relatos de Tito Livio y Dionisio de Halicarnaso tanto como Valerio Ancias.¹¹⁴

Calpurnio Pisón

El analista Calpurnio Pisón es citado en la *Vida de Numa* sobre la muerte del octogenario rey de Roma: ὑπὸ γήρωσ καὶ νόσου μαλακῆς ἀπομαραινόμενος, ὡς ἱστορήκε Πείσων (Plu., *Num.* 21.7).¹¹⁵ La huella de Pisón ha sido vista por otra parte en la imagen negativa de Publicola en relación con la *adfectatio regni* en el episodio de la casa en la colina Velia (*Publ.* 10.1-6).¹¹⁶ No es descartable sin embargo que la actitud de Publicola proceda de Tito Livio, cuyo relato presenta trazos pisonianos.¹¹⁷ Hay otros dos pasajes en la biografía que invitan también a intuir la lectura de Pisón. El primero se refiere a las cuarenta mil libras de plata que Tarquinio el Soberbio gastó en la cimentación del templo de Júpiter en el Capitolio: λέγεται δὲ Ταρκυνίου εἰς τοὺς θεμελίους ἀναλῶσαι λίτρας ἄργυρίου τετρακισμυρίας (*Publ.* 15.3). Pero la forma impersonal λέγεται puede aludir de nuevo a Livio, que menciona dicha cifra para corregir precisamente a Calpurnio Pisón (*magis Fabio [...] crederim [...] quam Pisoni, qui quadraginta milia pondo argenti seposita in eam rem scribit*, Liv., I 55.8-9), si no se refiere a Dionisio de Halicarnaso, cambiando libras por talentos: τὸ δὲ τοῖς θεοῖς δεκατευθὲν ἄργυριον τετρακοσίων οὐ μείων γενέσθαι ταλάντων (D.H., IV 50.5). El otro pasaje tiene que ver con la historia de Clelia, que Pisón narraba en el libro segundo de los *Annales*, y Plutarco en el *Mulierum virtutes* (14, 250A-F), un tratado que fue escrito unos años después de la biografía de Publicola.¹¹⁸ En el episodio confluyen distintas fuentes de difícil

citavit, eum inspexerit, nescimus” (*HRR*, vol. II, 1967 [1.^a ed., 1906], p. CXII). Pero las citas son de primera mano. “Considering the use which Plutarch makes of this author [Fenestella] in the lives of Crassus and Sulla it may well be that he quotes directly here [*The Roman Quaestions*] from some passages in the *Annales*” (ROSE, *The Roman Questions of Plutarch*, 1924, p. 35). Conviene recordar por otra parte que Dionisio de Halicarnaso no menciona a los cuestores Publio Veturio y Minucio Marco, ni tampoco dice que el erario fuera establecido por Publicola en el templo de Saturno. Curiosamente, un tal Gayo Minucio fue el primero que habló en la asamblea para rechazar la embajada de Tarquinio el Soberbio: πρῶτος ιδιώτης ἀνὴρ εἶπεν ἐν δήμῳ τότε Γάιος Μινούκκιος (*Publ.* 3.3). Véase DELVAUX, *LEC*, 57, 1989, p. 138, y n. 50. Aparte de las monedas antiguas y los nombres propios de origen animal, FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX (*Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 53) cuestionan que haya otras referencias de Fenestela en la *Vida de Publicola*.

¹¹⁴ Las palabras entrecuilladas pertenecen a DELVAUX (*LEC*, 63, 1995, p. 107), para quien Fenestela, “une espèce de historien et d'encyclopediste à la fois”, era el escritor de cabecera de Plutarco, que hizo de intermediario de las obras de Cicerón, Varrón y los analistas, incluidos Pisón y Valerio Ancias. “De Pison ou de Sylla à Plutarque, la chaîne a perdu deux maillons: Antias et Fénestella” (DELVAUX, *LEC*, 61, 1993, p. 120). La obra de Fenestela estuvo en boga entre los eruditos hasta entrado el siglo V d. C. Por lo visto, los *Annales* no desmerecían del *Ab Urbe condita* de Tito Livio, del que eran una *Überarbeitung*. La huella del enciclopedista se puede encontrar en Dion Casio, como sostiene LIBOUREL (*AJP*, 95, 1975, p. 393), o en el anónimo *De viris illustribus*. “Les correspondences entre Plutarque et l'auteur du *De vir. ill.* n'étaient pas fortuites: elles résultent de la permanence, en amont, d'un source commun, Fénestella” (DELVAUX, *LEC*, 61, 1993, p. 127).

¹¹⁵ Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, pp. 170-172; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 53. A juicio de DELVAUX (*LEC*, 1993, p. 120), la cita es de segunda mano por mediación de Ancias. Acerca de Calpurnio Pisón, véase PETER, *HRR*, vol. I, 1967 [2.^a ed., 1914], pp. CLXXI-CXCII; BARDON, *La littérature latine inconnue*, t. I, 1952, pp. 93 y 103-104.

¹¹⁶ “Dass das teilweise negative, aus Calpurnius Piso stammende Urteil, durch das Poplicola zum hochmütigen und tyranischen Patrizier gestempelt wird” (SCARDIGLI, *Die Römerbiographien Plutarchs*, 1979, p. 28). Cf. AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1994, p. 119. El descrédito de la figura de Publicola se debe a la propaganda senatorial presente en Cicerón, “dont la source commun semble être Pison” (MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, 1982, p. 316, n. 211).

¹¹⁷ Véase BOSCHERINI, *StudUrb*, 49, 1975, pp. 141-150, especialmente pp. 147-150, donde el motivo del cese de Tarquinio Colatino deriva también de Calpurnio Pisón.

¹¹⁸ Véase STADTER, *Plutarch's historical methods*, 1965, pp. 81-82, y n. 180, basándose en BOCKSCH, *Griechische Studien Hermann Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht*, 1894, pp. 171-172, que rechazaba la cronología propuesta por PETER (*Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, 1865, p. 49). Parece aceptada la tesis de que Plutarco compuso el *Mulierum virtutes* en los últimos años de su vida, tal vez en 110 d. C. Véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Πολυπραγμοσύνη*, 2016, p. 556, n. 15, que cita las ediciones de J. BOULOGNE, *Plutarque. Œuvres morales. Conduites méritoires des femmes. Étiologies romaines. Étiologies grecques. Parallèles mineurs*, t. IV, París, 2002, pp. 25-29, y F. TANGA, *Plutarco. Le virtù delle donne*, Nápoles, en prensa, n. 3 y 121, así como los trabajos de E. KAPETANOPOULOS,

identificación que se remontan al historiador Fabio Píctor.¹¹⁹ El detalle del caballo a lomos del cual Clelia cruzó el Tíber no aparece ni en Livio ni en Dionisio de Halicarnaso, de modo que Plutarco se aparta de la fuente principal, *ἐνιοι δὲ φασὶ μίαν αὐτῶν ὄνομα Κλολίαν ἵππῳ διεξέλασαι τὸν πόρον* (Publ. 19.2), como hará en el *Mulierum virtutes*, en que la sustitución de la frase *ἐνιοι δὲ φασὶ* por el participio *οἱ λέγοντες* verifica un cambio de fuente: *εἰσὶ δ' οἱ λέγοντες ἵππου τὴν Κλολίαν εὐπορήσασαν αὐτὴν μὲν ἐπιβῆναι καὶ διεχελαύνειν ἥρέμα* (Plu., *Mul. virt.* 14, 250C).

Autopsía

Plutarco estuvo por última vez en Roma a principios de la década de los años noventa del siglo I d. C.¹²⁰ La descripción de lugares, instituciones o costumbres relacionados con la toponimia de la urbe o la etiología obedecen al recuerdo de aquellos días.¹²¹ Las referencias contemporáneas se expresan mediante el adverbio de tiempo *νῦν*, las locuciones adverbiales *ἄχρι νῦν* y *μέχρι νῦν*, las fórmulas con el pronombre de la primera persona del plural *εἰς ἡμᾶς* y *καθ' ἡμᾶς*, o el aoristo del verbo *ὁράω*, en la forma del aoristo gnómico *εἶδεν* y en la primera personal del plural *εἶδομεν*.¹²²

No son pocos los lugares de Roma mencionados en la biografía de Publicola. Plutarco disfrutó de los paseos por la isla Tiberina, a la que llama *μέσῃ δυνεῖν γεφυρῶν*, o *inter duos pontes* en la denominación en latín, por los puentes Cestio y Fabricio que conectaban el paraje con la ciudad: *τοῦτο νῦν νησὶς ἐστὶν ἱερὰ κατὰ τὴν πόλιν, ἔχει δὲ καὶ ναοὺς θεῶν καὶ περιπάτους, καλεῖται δὲ φωνῇ τῇ Λατίνων μέσῃ δυνεῖν γεφυρῶν* (Publ. 8.6). Vio también el templo de *Vica Pota*, que ocupaba el mismo solar donde Publicola había construido antaño una casa: *τόπον ἔδωκεν ὁ δῆμος αὐτῷ καὶ κατεσκεύασεν οἰκίαν ἐκείνης μετριώτεραν, ὅπου νῦν ἱερὸν ἐστὶν Οὐίκας Πότας ὀνομαζόμενον* (Publ. 10.6). El edificio del erario público continuaba en el templo de Saturno desde que fue inaugurado siglos atrás por Publicola: *ταμιεῖον μὲν ἀπέδειξε τὸν τοῦ Κρόνου ναόν, ᾧ μέχρι νῦν χρώμενοι διατελοῦσι* (Publ. 12.3). En la historia del auriga de Veyes, Plutarco habla por otra parte de la *porta Ratumena*, cuya ubicación exacta es incierta, si bien no debía estar lejos del Capitolio: *τῷ Καπιτωλίῳ προσμειζάντες ἐξέβαλον αὐτὸν ἐνταῦθα περὶ τὴν πύλην ἣ νῦν Ρατουμένην καλοῦσι* (Publ. 13.4). La digresión sobre los incendios del templo de Júpiter en el Capitolio se prestaba asimismo a la información de primera mano. Plutarco visitó el edificio que estaba siendo restaurado por Domiciano, y el palacio del emperador, seguramente en compañía de Aruleno Rústico: *ὁ μέντοι θαυμάσας τὴν τοῦ Καπιτωλίου πολυτέλειαν, εἰ μίαν εἶδεν ἐν οἰκίᾳ Δομετιανοῦ στοὰν ἣ βασιλικὴν ἣ βαλανεῖον ἣ παλλαδικῶν δίαίταν* (Publ. 15.5).¹²³ Antes, había visto en Atenas las columnas de mármol del Pentélico que fueron empleadas en la restauración

“Klea and Leontis: two ladies from Delphi”, *BCH*, 90, 1966, pp. 119-130, y C. RUIZ MONTERO & A. M. JIMÉNEZ, “*Mulierum virtutes* de Plutarco: aspectos de estructura y composición de la obra”, *Myrtia*, 23, 2008, pp. 101-120, especialmente pp. 103-104.

¹¹⁹ “Horatius Cocles seems to be glorified by Ennius and Pictor; Cloelia also belongs to the old inventory” (ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1965, p. 82).

¹²⁰ “Im Anfang der 90er Jahre” (ZIEGLER, *Plutarchos von Chaironeia*, 1949, p. 20); Cf. BARROW, *Plutarch and his times*, 1967, p. 38; JONES, *Plutarch and Rome*, 1972, p. 23. La estancia coincidió con el consulado de Aruleno Rústico en 92 d. C. Véase STADTER, *A companion to Plutarch*, 2014, p. 16 (= *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 8).

¹²¹ “Plutarch frequently reminds his readers of his experiences in the imperial capital, in which he moved in aristocratic circles. He concentrated his attention during his sojourn there upon his usual interests in topography, especially regarding the buildings and monuments of the city” (BUCKLER, *ANRW*, 2, 33, 6, 1992, p. 4821); “At the same time, his personal contacts with Romans would have enriched his general knowledge of Roman customs, traditions, and practices” (STADTER, *A companion to Plutarch*, 2014, p. 16).

¹²² AFFORTUNATI & SCARDIGLI (*Plutarch and the historical tradition*, 1992, pp. 109 y 123, n. 4) atribuyen las continuas referencias contemporáneas, más de media docena, a la falta de material biográfico disponible. “Muy pocas veces emplea Plutarco una forma verbal tan explícita como *ὁρῶμεν*, en primera persona, para manifestar que ha visto algo”. Cf. ALCALDE MARTÍN, “La mirada de Plutarco: significado y funciones de su testimonio visual en las *Vidas paralelas*”, *Euphrosyne*, 44, 2016, pp. 83-102.

¹²³ “Peut-être pendant les travaux de construction” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 75, n. 2). Cf. FLACELIÈRE, *RPh*, 23, 1949, p. 131. “Lors de son séjour à Rome, sous Domitien, il assista d’ailleurs à la construction de son quatrième état (DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, p. 107). Cf. ZIEGLER, *Plutarchos von Chaironeia*, 1949, p. 20; JONES, *Plutarch and Rome*, 1972, p. 23. Junio Aruleno Rústico, como refiere Plutarco en el *De curiositate*, fue ejecutado por Domiciano en 93 d. C.: *Πούστικος ἐκεῖνος ὃν ὕστερον ἐπέκτεινε Δομετιανός* (Plu., *Curios.* 15, 522D). Véase STADTER, *A companion to Plutarch*, 2014, p. 16 (= *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 8 y 233).

del templo: οἱ δὲ κίονες ἐκ τοῦ Πεντελῆσιν ἐτμήθησαν λίθου, κάλλιστα τῷ πάχει πρὸς τὸ μῆκος ἔψοντες· εἶδομεν γὰρ αὐτοὺς Ἀθήναςιν (Publ. 15.4).¹²⁴

En la *Vida de Publícola*, son referidas también algunas instituciones y costumbres de la Roma arcaica. El nombre de la *manumissio vindicta* aún era usado cuando Plutarco escribía el episodio del esclavo Vindicio, a quien se debe dicha denominación, si bien la información fue tomada de una fuente desconocida: ἡ δὲ παντελής ἀπελευθέρωσις ἄχρι νῦν οὐνδίκτα λέγεται δι' ἐκεῖνον ὥς φασι τὸν Οὐνδίκιον (Publ. 7.8). En la época imperial, seguía la costumbre de bajar los fasces en la asamblea, tal como había instituido Publícola: αὐτάς τε τὰς ῥάβδους εἰς ἐκκλησίαν παριὼν ὑφῆκε τῷ δήμῳ καὶ κατέκλινε, μέγα ποιῶν τὸ πρόσχημα τῆς δημοκρατίας. καὶ τοῦτο μέχρι νῦν διαφυλάττουσιν οἱ ἄρχοντες (Publ. 10.7). Además, el cónsul de mayor edad continuaba llevando los fasces en recuerdo de Espurio Lucrecio, que murió al poco de haber accedido al consulado: καὶ τοῦτο διέμεινεν εἰς ἡμᾶς τὸ πρεσβεῖον ἀπ' ἐκείνου τοῖς γεραιτέροις φυλαττόμενον (Publ. 12.5). En los días de Plutarco, no se había perdido el nombre del peculio alusivo a la posesión de ganado, que era acuñado en las monedas antiguas: καὶ τὰς οὐσίας ἄχρι νῦν ἀπὸ τῶν προβάτων πεκούλια καλοῦσι, καὶ τῶν νομισμάτων τοῖς παλαιότατοις βοῶν ἐνεχάραιον ἢ πρόβατον ἢ σὺν (Publ. 11.6). Y antes de vender los bienes públicos se mantenía la costumbre de proclamar los *bona Porsennae* en honor del rey de Clusio, que había abandonado las trincheras repletas de víveres tras el sitio de Roma: καθ' ἡμᾶς ἐτι πωλοῦντες τὰ δημόσια πρῶτα κηρύττουσι τὰ Πορσίννα χρήματα, τιμὴν τῷ ἀνδρὶ τῆς χάριτος αἰδίων [ἐν] τῇ μνήμῃ διαφυλάττοντες (Publ. 19.10). El derecho de sepultura de la gens *Valeria* en el *pomerium*, junto a la *Velia*, donde había sido enterrado Publícola, ya no tenía vigencia en tiempos de Plutarco: νῦν δὲ θάπτεται μὲν οὐδεὶς τῶν ἀπὸ γένους (Publ. 23.6). En fin, pasados seiscientos años, los miembros más destacados de la administración imperial llevaban el cognomen *Publicola* en señal de nobleza: ἐν τοῖς ἐπιφανεστάτοις γένεσι καὶ στέμμασιν ἐτι καὶ καθ' ἡμᾶς Ποπλικόλαι καὶ Μεσσάλαι καὶ Οὐαλέριοι δι' ἐτῶν ἑξακοσίων τῆς εὐγενείας τὴν δόξαν ἀναφέρουσι (Sol.-Publ. 1.3).

Fuentes desconocidas

Hay ocasiones en que es imposible determinar las fuentes de la biografía, como en la historia de Mucio Escévola, a la que Plutarco trata de conferir verosimilitud porque circulaban muchas versiones sobre el episodio: τὸ δὲ περὶ Μούκιον εἶρηται μὲν ὑπὸ πολλῶν καὶ διαφόρως, λεκτέον δ' ἢ μάλιστα πεπίστευται καὶ ἡμῖν (Publ. 17.2). En los *Parallela minora* atribuidos al biógrafo, se sigue diferentemente el relato según el libro tercero de las *Historiae* de Aristides de Mileto: καθάπερ ἱστορεῖ Ἀριστείδης ὁ Μιλήσιος ἐν τρίτῃ ἱστοριῶν (Plu., *Par. min.* 2, 305E-F = *FHG*, IV, p. 320 = *FGrH* 286 F 2).¹²⁵ En la literatura latina, el testimonio más antiguo se debe a Casio Hémina, que no nombra sin embargo a Escévola: *censuit sese regem Porsennam occidere* (HRR, I, fr. 16 P.). Conviene tener en cuenta por otra parte que el *exemplum virtutis* de Escévola era un lugar común en las obras morales de Plutarco como el *De fortuna Romanorum*, καὶ Μούκιος ἐκεῖ Σκαιόλας τὴν φλεγομένην χεῖρα δείκνυσιν βοῶν μὴ καὶ ταύτην τῇ τύχῃ χαρίζῃ (Plu., *Fort. Rom.* 3, 310D), o el *De cohibenda ira*, καλὰ δὲ καὶ Πορσίννα τὰ πρὸς Μούκιον (Plu., *Coh. ira* 9, 458A). En la biografía de Publícola, es llamativo en todo caso el recurso a la fuente para explicar el sobrenombre de Escévola, que había perdido la mano derecha en el fuego: καὶ διὰ τοῦτο φασιν αὐτῷ γενέσθαι τὸν Σκαιόλαν ἐπὶ κλησιν, ὅπερ ἐστὶ Λαιόν (Publ. 17.5). Pues sorprende que Plutarco no relacionara *scaevus* con *σκαιός*, que es la etimología más frecuente, según Varrón: *a Graeco est, quod hi sinistram vocant σκαιάν* (Varr., *L.L.* 7.97). Las divergencias entre Plutarco y Varrón se podrían aclarar por un intermediario, o Juba, cuyas *Ὁμοιότητες* trataban la materia varroniana, o Fenestela.¹²⁶

¹²⁴ “Plutarch had himself seen them in position, for he says that they had been made too slender and tapering” (BARROW, *Plutarch and his times*, 1967, p. 38). Cf. BUCKLER, *ANRW*, 2, 33, 6, 1992, p. 4825: “The emperor has fitted the temple with columns that Plutarch had earlier seen in Athens. These stones had been recut and polished in Rome for reuse, deeds that led Plutarch to regret their loss of beauty and symmetry”.

¹²⁵ La autoría de los *Parallela minora* es discutible. La *communis opinio* es que son espurios. “Molti sono gli indizi contro, pochi quelli a favore”, afirma DE LLAZER (*Plutarco. Paralleli minori*, 2000, p. 21). Para BOULOGNE (*Plutarque. Œuvres morales*, t. IV, 2002, pp. 238-241), se pudieron deber a un “équipe de secrétaires” que trabajaba para Plutarco.

¹²⁶ El rey Juba de Mauritania, al que Plutarco consideraba como ὁ πάντων ἱστορικώτατος βασιλέων (Plu., *Sert.* 9.10), escribió también una *Ῥωμαϊκὴ ἱστορία*. No se conservan ninguna de las dos obras, que pudieron estar entre las fuentes de los *Aetia Romana*. Véase ROSE, *The Roman Questions of Plutarch*, 1924, pp. 20-27. En la *Vida de Rómulo*, es citado

Entre las fuentes inidentificables de la biografía, se encuentra el ignoto historiador Anio Fecial, que es por lo visto solo un nombre mencionado por Plinio el Viejo en un pasaje de la *Historia naturalis* (34.29) sobre la imagen de la estatua ecuestre de la vía Sacra, atribuible por igual a Clelia o a Valeria. Plutarco se hace eco de la noticia: ὃν τινες οὐ τῆς Κλοιλίας, ἀλλὰ τῆς Οὐαλερίας εἶναι λέγουσιν (Publ. 19.8). Es completamente improbable sin embargo que el biógrafo hubiera leído la información en Fecial, cuya obra no conocía ni siquiera Plinio el Viejo, que pudo citar al historiador de segunda mano, seguramente a través de Varrón.¹²⁷ No menos incierta es la lectura de las memorias de Marco Valerio Mesala Corvino sobre la Guerra Civil, en función de un pasaje de la *synkrisis* en el que es mencionada una rama de la *gens Valeria*, de cognomen *Mesala*, que se remontaba a Públicola: Ποπλικόλαι καὶ Μεσσάλαι καὶ Οὐαλέριοι (Sol.-Publ. 1.3).¹²⁸

tres veces. Primero, para comparar la cifra de Valerio Ancias sobre el número de mujeres sabinas que fueron raptadas por los romanos: Οὐαλέριος δ' Αντίας ἐπτά καὶ εἴκοσι καὶ πεντακοσίας, Ἰόβας δὲ τρεῖς καὶ ὀγδοήκοντα καὶ ἐξακοσίας παρθένους (Plu., Rom. 14.7); después, para explicar el grito de Talasio que profirieron los raptadores: ἅπαντες οὖν ἐβόων τὸν Ταλάσιον οἱ τὰς παρθένους κομίζοντες· καὶ διὰ τοῦτο τοῖς γάμοις παραμένειν τὸ ἔθος· οἱ δὲ πλείστοι νομίζουσιν, ὧν καὶ Ἰόβας ἐστὶ, παρακλήσιν εἶναι παρακέλευσιν εἰς φιλεργίαν καὶ ταλάσιαν (Plu., Rom. 15.4); finalmente, para referir la condena por traición de Tarpeyo, noticia que Juba tomó del historiador Sulpicio Galba: ἐάλω δὲ καὶ Ταρπήσιος προδοσίας ὑπὸ Ρωμύλου διωχθεῖς, ὡς Ἰόβας φησὶ Γάλβαν Σουλπίκιον ἱστορεῖν (Plu., Rom. 17.5). En la *Vida de Numa*, es citado a propósito de las capas que llevaban los sacerdotes, καὶ γὰρ αἱ ἐφόρουσι οἱ ἱερεῖς λαίνας ὃ Ἰόβας χλαίνας φησὶν εἶναι (Plu., Num. 7.11) y del nombre de un tipo de escudo llamado *ancilia*, ἥ διὰ τὸν ἀγκῶνα περὶ ὃν περιφέρονται ταῦτα γὰρ ὃ Ἰόβας εἶρηκε γλιχόμενος ἐξελληνίσαι τοῦνομα (Plu., Num. 13.9). Acerca de la posible presencia de Juba en la biografía, véase SOLTAU, *Die Quellen Plutarchs in der Biographien des Valerius Poplicola*, 1905, pp. 16-18.

¹²⁷ “Plutarque signale que, d’après certains auteurs, la statue equestre dite de Clélia aurait représenté en réalité Valérie, fille de Publicola: au nombre de ces auteurs figurait Anniius Fetialis, d’après Pline, mais comme celui-ci, toujours d’après Pline, localisait cette statue à un endroit tout autre que celui de Plutarque, il est douteux que notre auteur ait puisé ce renseignement chez Anniius Fetialis” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 53). El episodio de Clelia es bastante complejo. Plutarco dice que la estatua estaba en la vía Sacra en dirección al Palatino: ἀνάκειται δὲ τὴν ἱερὰν ὁδὸν πορευομένοις εἰς Παλάτιον ἀνδριὰς αὐτῆς ἔφιππος (Publ. 19.8). En el *Mulierum virtutes*, ofrece la misma ubicación: ἀνέκειτο γοῶν γοῶν ἔφιππος εἰκὼν γυναικὸς ἐπὶ τῆς ὁδοῦ ἱερᾶς λεγομένης (Plu., *Mul. virt.* 14, 250E). Plutarco coincide con Tito Livio, *in summa Sacra via posita fuit virgo insidens equo* (Liv., II 13.11) y Dionisio de Halicarnaso, *Κλοιλία δὲ τῇ παρθένῳ στάσιν εἰκόνας χαλκῆς ἔδοσαν, ἣν ἀνέθεσαν ἐπὶ τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ τῆς εἰς τὴν ἀγορὰν φερούσης* (D.H., V 35.2). Plinio precisa que la estatua se encontraba frente al templo de Júpiter *Stator*, en la entrada de la residencia de Tarquinio el Soberbio: *contra Iovis Statoris aedem in vestibulo Superbi domus* (Plin., *H.N.* 34.29). El templo de Júpiter *Stator* estaba a la derecha de la vía Sacra en dirección a la *Regia*, al foro y al Palatino. La fuentes coinciden por tanto en la localización de la vía Sacra, la arteria de Roma que conectaba el foro con la colina Velia, pese a la anotación de la edición Budé de que “la voie Sacré, qui traverse le Forum, ne montait pas au Palatin, mais au Capitole” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX (*Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 80, n. 1). El principal escollo del episodio estriba no obstante en la autoría de la noticia sobre la posibilidad de que la estatua no fuera de Clelia, sino de Valeria. Ni Tito Livio ni Dionisio de Halicarnaso dicen nada al respecto. A primera vista, cabe pensar en Valerio Ancias. En el texto de Plinio hay dos versiones, una canónica de Calpurnio Pisón, otra favorable a la *gens Valeria* del desconocido Anio Fecial: *nisi Cloelia quoque Piso traderet ab iis positam qui una obsides fuissent, redditus a Porsina in honorem eius, e diverso Anniius Fetialis equestrem, quae fuerit contra Iovis Statoris aedem in vestibulo Superbi domus, Valeriae fuisse Publicolae consulis filiae* (Plin., *H.N.* 34.29). Pero la fuente de Plinio no es Pisón ni Fecial, sino Varrón. “Forsitan illa ex usu Pisonis, Fetialis, Antiatis Varroniano repetenda sit” (PETER, *HRR*, vol. II, 1957 [1.ª ed., 1906], p. CCCXXI, y n. 1). Cf. GALLET DE SANTERRE & LE BONNIEC, *Pline l’Ancien. Histoire naturelle*, 1953, pp. 32-33.

¹²⁸ Marco Valerio Mesala Corvino (64 a. C.-8 d. C.) fue un político contemporáneo de Octavio Augusto, que, “outre ses Mémoires sur les guerres civiles, pouvait avoir laissé une oeuvre où était glorifié son gran ancêtre” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX (*Plutarque. Vies*, t. II, 1961, pp. 54-55 y 86, n. 2). Cf. AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 394; PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 228, n. 195. Valerio Mesala es citado repetidas veces en la *Vida de Bruto*. Entre las citas, destaca una velada en la casa de Bruto en la que estaban presentes Gayo Casio y el propio Mesala: καὶ Βροῦτος μὲν ἐν ἐλπίσι καλαῖς καὶ λογισμοῖς φιλοσόφοις γενόμενος παρὰ τὸ δεῖπνον ἀνεπαύετο· Κάσσιον δὲ Μεσσάλας φησὶ δειπνεῖν τε καθ’ ἑαυτὸν ὀλίγους τῶν συνήθων παραλαβόντα, καὶ σύννον ὀρᾶσθαι καὶ σιωπηλὸν, οὐ φύσει τοιοῦτον ὄντα (Plu., *Brut.* 40.1). “We also know little about the memoirs of [...] M. Valerius Messala [...]. Since he cites [him], it is probable that Plutarch knew [this work] at first hand” (SCARDIGLI, *Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, p. 23). Pero en la *Vida de Publicola*, no son citados los ὁποπνήματα ni Mesala, de modo que Plutarco se pudo basar en “some oral information”. En un trabajo anterior, SCARDIGLI no se mostraba favorable a una lectura de las memorias de Mesala: “Sehr naheliegend ist dieser Gedanke nicht, weil man

En la biografía hay tres casos en los que el pronombre indefinido *ἐνιοι* es usado para enmendar o matizar la fuente principal. En la narración del primer triunfo de Publícola, Plutarco contraviene a quienes decían que la ceremonia molestó a los espectadores que se habían congregado para ver la parada militar: *καὶ τὸ πρᾶγμα σεμνὴν καὶ μεγαλοπρεπῆ παρέσψεν ὄψιν, οὐκ ἐπίφθονον οὐδ' ἀνιάσασαν, ὥς ἐνιοι λέγουσιν, τοὺς ὀρῶντας* (Publ. 9.9).¹²⁹ Por el contexto, se podría referir a Dionisio de Halicarnaso. Pero en el historiador griego no hay nada que dé pie al comentario de Plutarco. El otro caso tiene que ver con el episodio de Clelia, *ἐνιοι δὲ φασὶ μίαν αὐτῶν ὄνομα Κλοιλίαν ἵππῳ διεξελάσαι τὸν πόρον* (Publ. 19.2), en que pueden confluír dos o tres versiones distintas.¹³⁰ En la gesta de Cocles concurren también varias fuentes que son difíciles de identificar, algunas de las cuales explican el sobrenombre de Cocles o porque era tuerto o porque era chato y cejijunto: *ἐν πολέμῳ τῶν ὀμμάτων θάτερον ἐκκοπεῖς· ὥς δ' ἐνιοι λέγουσι, διὰ σιμότητα τῆς ῥίνος ἐνδεοκυίας, ὥστε μηδὲν εἶναι τὸ διόριζον τὰ ὄμματα καὶ τὰς ὀφρῦς συγκεχύσθαι* (Publ. 16.7). Aunque la mayoría de los editores no leen *ἐνιοι*, sino la variante *ἕτεροι*, el cambio de fuente lleva inevitablemente al anonimato.¹³¹

Citas de erudición

El vasto conocimiento de la literatura griega de Plutarco aflora en las citas de tres autores de más o menos célebres: Anaxímenes, Epicarmo y Atenodoro. El rétor Anaxímenes de Lámpsaco, que es reconocido como maestro del actor Arquitas en la *Vida de Demóstenes* y es llamado sofista en la *synkrisis* de la *Vida de Cicerón*, es citado para corregir la noticia de Dionisio de Halicarnaso sobre el origen del discurso fúnebre, que Plutarco atribuye a Solón: *λέγεται δὲ καὶ τῶν Ἑλληνικῶν ἐπιταφίων ἐκεῖνος γενέσθαι πρεσβύτερος, εἶγε μὴ καὶ τοῦτο Σόλωνός ἐστιν, ὥς Ἀναξιμένης ὁ ῥήτωρ ἰστόρηκεν* (Publ. 9.11 = fr. 5 M. = FGrH 72 F 24).¹³² En cuanto al poeta cómico Epicarmo de Siracusa, es referido en un refrán sobre el manirroto dirigido contra el despótico Domiciano, *οἷόν ἐστι τὸ λεγόμενον Ἐπιχάρμου πρὸς τὸν ἄσωτον· οὐ φιλάνθρωπος τὴ γ' ἔσσ'· ἔχεις νόσον· χαίρεις διδούς* (Publ. 15.5 = CGF 1, 1, p. 142, fr. 247 Kaibel = Vors. 23 B 31 D.-K.), que es reproducido en el *De garrulitate* (15, 510C), sin que sea nombrado el autor.¹³³ Finalmente, el filósofo estoico

sich in dem auf eine ganz knappe Zeitspanne begrenzten Memorienwerk des Corvinus einen ausführlichen Exkurs über Poplicola schlecht vorstellen kann" (*Die Römerbiographien Plutarchs*, 1979, p. 28).

¹²⁹ "Etiam hic, nisi fallor, habemus Antiatem contra priores scriptores, qui nondum tanto erga Valerios studio et pietate ducebantur, pugnantem" (BOCKSCH, *De fontibus Dionysii Halicarnassensis quaestiones variae*, 1895, p. 190).

¹³⁰ El detalle del caballo señalado por las frases *ὥς δὲ φασὶ* y *οἱ μόνην τὴν Κλοιλίαν λέγοντες ἵππῳ διεξελάσαι τὸν ποταμόν* se aparta de la fuente principal. Al menos un tercio del capítulo se podría deber a Valerio Ancias. "Entschieden aus Antias ist wieder der mittlere Teil der Erzählung von *ἐπεὶ δὲ σωθεῖσαι bis περιεποισε τοὺς Ρωμαίους*. [...] Denn hier tritt der valerische Charakter der Darstellung in der Verherrlichung der Valerier sehr deutlich hervor, selbst gegenüber Dionys. V 33, obwohl doch auch bei diesem die Valerier eine bedeutende Rolle spielen" (BOCKSCH, *Griechische Studien Hermann Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht*, 1894, p. 170). En cuanto a la frase *ὅν τινας οὐ τῆς Κλοιλίας, ἀλλὰ τῆς Οὐαλερίας εἶναι λέγουσιν* sobre la estatua ecuestre en la vía Sacra, "dieses *τινὲς λέγουσιν* bezeichnet hier also nicht der Übergang zu einer Neben-sondern die Rückkehr zur Hauptquelle".

¹³¹ La lectura *ἐνιοι λέγουσι* de PERRIN (*Plutarch. Lives*, vol. I, 1914, p. 544) es reproducida por TRAGLIA (*Plutarco. Vite*, vol. I, 1992, p. 338). La variante *ἕτεροι* es preferida por ZIEGLER & GÄRTNER (*Plutarchus. Vitae parallelae*, vol. I, fasc. 1, 2000 [4.^a ed., 1969], p. 143), y por FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX (*Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 77).

¹³² Anaxímenes de Lámpsaco (h. 380-320 a. C.) es el autor del *Ars rethorica*. La cita de la *Vida de Demóstenes* es un alarde de erudición: *Ἑρμιππος δὲ τὸν Ἀρχίαν ἐν τοῖς Λακρίτου τοῦ ῥήτορος μαθηταῖς ἀναγράφει· Δημήτριος δὲ τῆς Ἀναξιμένης διατριβῆς μετεσχηκέναι φησὶν αὐτόν* (Plu., *Dem.* 28.3). En la *synkrisis* de la *Vida de Cicerón*, la cita no deja en buen lugar al romano, más preocupado por la elocuencia que por el destino del pueblo: *τελευτῶν δ' οὐ τὰ ἔργα καὶ τὰς πράξεις μόνον, ἀλλὰ καὶ τοὺς λόγους ἐπαινεῖ τοὺς εἰρημένους ὑφ' αὐτοῦ καὶ γεγραμμένους, ὥσπερ Ἰσοκράτης καὶ Ἀναξιμένης τοῖς σοφισταῖς διαμειρακιευόμενος, οὐ τὸν Ρωμαίων δῆμον ἄγειν ἄξιον καὶ ὀρθόν* (Plu., *Dem.-Cic.* 2.2). Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, pp. 52 y 215; AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 348, n. 71; PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 193, n. 58.

¹³³ Epicarmo (mediado el siglo VI a. C.) fue uno de los ilustres visitantes del círculo de Hierón I de Siracusa. Su obra se conserva en fragmentos reunidos en unos cuarenta títulos, la mitad de los cuales corresponden a temas mitológicos. Véase E. W. HANDLEY, "Comedia. Epicarmo y otros", en P. E. EASTERLING & B. M. W. KNOX (eds.), *Historia de la literatura clásica. Literatura griega* (Cambridge University), vol. I, Madrid, 1990, pp. 403-407. En cuanto a los versos citados por Plutarco, se trata del único "ornament poétique de la *Vie de Publicola*" (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 57, n. 3). En el *De garrulitate*, se refieren al charlatán, *πρὸς τὸν φλύαρον* (Plu., *Garr.* 15,

Atenodoro de Sandón, que fue preceptor de Augusto, es recordado para ofrecer una variante del sobrenombre de Escévolos: τοῦτον τὸν ἄνδρα Μούκιον ὁμοῦ τι πάντων καὶ Σκαιόλαν καλούντων, Ἀθηνόδορος ὁ Σάνδωνος ἐν τῷ πρὸς Ὀκταβίαν τὴν Καίσαρος ἀδελφὴν καὶ Ὀψίγονον ὀνομάσθαι φησὶν (Publ. 17.8 = FHG, III, p. 487 = FGrH 746 F 2).¹³⁴

Vistas las fuentes de la *Vida de Publicola*, toca abordar ahora el asunto del encaje de la pareja en las *Vidas paralelas*. Parece que Plutarco pudo haber tenido dificultades con la elección del personaje romano por las desemejanzas existentes entre Solón y Publicola.¹³⁵ Se ha pensado que la inspiración vino de la lectura de los tratados filosóficos y políticos de Cicerón, en que la presencia de Solón y Publicola estaba muy próxima, sin que hubiera no obstante una conexión directa entre ambos personajes.¹³⁶ En el *De re publica* (2.31[53]), Cicerón refiere las leyes populares de Publicola contra la tiranía; poco después, discute la solución de Solón del problema de la esclavitud por deudas. En el *De legibus* (2.23[58]), habla de la prohibición de las Doce Tablas de inhumar o cremar un cadáver en el interior de la ciudad en referencia a un antiguo privilegio de Publicola; a continuación, compara los elementos del duelo en Solón y las Doce Tablas (Cic., *Leg.* 2.23[59]). La figura de Solón era muy conocida en Roma desde antiguo. Tito Livio dice que los decenviros enviaron una embajada a Atenas en 454 a. C. para que copiara las famosas leyes de Solón y conociera las instituciones y las costumbres griegas: *misi legati Athenas iussique inclitas leges Solonis describere et aliarum Graeciae civitatum instituta mores iuraque noscere* (Liv., III 31.8).

Pero el nexo entre Solón y Publicola en los pasajes de Cicerón es muy laxo. El rey Servio Tulio estaba sin duda más próximo al legislador ateniense.¹³⁷ En las *Antigüedades romanas*, la reforma constitucional de Servio Tulio, que no es nombrado, recuerda las primeras medidas de Solón,

510C). Véase AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 368, n. 147; PÉREZ JIMÉNEZ, *Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 206, n. 109. En la *Vida de Numa*, la cita de Epicarmo alude a un discurso sobre el pitagórico Antenor: ὧν ἐν μὲν ἐστὶν ὅτι Πυθαγόραν τῇ πολιτείᾳ Ρωμαῖοι προσέγραψαν, ὡς ἱστορήκεν Ἐπίχαρμος ὁ κωμικὸς ἐν τινὶ λόγῳ πρὸς Ἀντήνορα γεγραμμένῳ, παλαιὸς ἀνὴρ καὶ τῆς Πυθαγορικῆς διατριβῆς μετεσχηκός (Plu., *Num.* 8.17). “Plutarque fait état d’un ouvrage, probablement apocryphe, d’Épicharme” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 173). Cf. PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1985, p. 359, n. 57. Acerca de la lectura de Epicarmo, véase RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN, *Estudios sobre Plutarco*, 1994, pp. 559-569.

¹³⁴ No se sabe mucho de Atenodoro de Sandón (siglo I d. C.), que pudo ser discípulo de Posidonio. Y aún menos de la obra que dedicó a Octavia, la hermana de Augusto que estuvo casada con Marco Antonio. Es una cita rara. Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarco. Vies*, t. II, 1961, pp. 53 y 216; AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 376, n. 175-176; PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 213, n. 138.

¹³⁵ “He himself must have been aware of the difficulty that sometimes he had to find a counterpart for a man who simply could not be left out of the series, a constraint which may explain why such dissimilarities as that of Solon-Publicola were acceptable”, escribía VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF (*Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, p. 59 [Reden und Vorträge, vol. II, 1910, pp. 247-279]). Cf. AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 259; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, p. 291, y n. 27. La falta de prólogo, como en la *Vida de Publicola*, refleja en principio el encaje forzado de la pareja.

¹³⁶ Véase AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 110: “Cicero’s passages dedicated to personages of the first Roman republic could have inclined Plutarch to review Cicero’s work in his search for a suitable partner for the Greek legislator”. A juicio de las profesoras italianas, Plutarco estaba leyendo a Cicerón mientras tomaba cuerpo la biografía de Publicola. Cf. AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 260; PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 16. En los *Aetia Romana*, que tienen muchos puntos en común con la *Vida de Publicola*, Cicerón se encontraba entre las fuentes. “Some of Cicero’s works”, decía ROSE (*The Roman Questions of Plutarch*, 1924, p. 12). Cf. DELVAUX, *LEC*, 56, 1988, p. 30; *LEC*, 57, 1989, p. 136, n. 42. La lectura de Cicerón se deja entrever en el detalle del juramento sangriento del episodio de la conspiración contra la república, que formaba parte de la leyenda de la conjuración de Catilina, y no recogieron ni Tito Livio ni Dioniso de Halicarnaso: ὅρκον ὁμοῦσαι μέγαν ἔδοξε πᾶσι καὶ δεινόν, ἀνθρώπου σφαγέντος ἐπισπείσαντας αἷμα καὶ τῶν σπλάγγων θιγόντας (Publ. 4.1). Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1957, pp. 52 y 61, n. 2. “Cicero seems to show knowledge of many of Cicero’s own writings. A large portion of the account of Catiline seems to be based on Cicero’s essay ‘On his Consulship’ (περὶ ὑπατείας) [...]. Once read for Cicero, this material might be recalled, and exploited, in later Lives” (PELLING, *Plutarch and history*, 2002, p. 16 [JHS, 99, 1979, pp. 74-69]).

¹³⁷ GAGÉ sugería que “Lycurgue, qu’il a comparé à Numa, aurait bien mieux mérité que Solon, à notre avis, d’être comparé avec Poplicola pour le soin avec lequel il avait veillé sur la “formation” de jeunes gens, sur leur discipline” (*La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, p. 82)

sobre todo la condonación de las deudas, la llamada *σεισάχθεια*, y la prohibición de la esclavitud por préstamos. En la *Vida de Solón*, se dice que ningún prestamista ofrecerá en adelante dinero tomando como garantía la persona del deudor: *πρὸς δὲ λοιπὸν ἐπὶ τοῖς σώμασι μηδένα δανίζειν* (Plu., *Sol.* 15.2). Se trata de la misma ley promulgada por Servio Tulio: *καὶ νόμον θήσομαι μηδένα δανείζειν ἐπὶ σώμασι* (D.H., IV 9.7). En el *Brutus*, Cicerón establece de pasada una relación cronológica entre Solón y Tulio: el ateniense floreció *Servio Tulio regnante* (Cic., *Brut.* 10[39]). Servio Tulio reinó en verdad entre los años 578 y 534 a. C., mientras que el arcontado de Solón se fecha alrededor de 594 a. C.¹³⁸ Las reformas otorgaron a Servio Tulio el reconocimiento de gobernante leal y justo con la gente de bien, *πιστὸς ἦν καὶ δίκαιος περὶ τοὺς εὐεργέτας* (D.H., IV 10.1); de filántropo y magnánimo con la población sin recursos, *φιλόανθρωπος καὶ μεγαλόψυχος εἰς τοὺς ἀπόρους* (D.H., IV 10.1), y de moderado y popular con los más humildes, *μέτριος καὶ δημοτικὸς πρὸς τοὺς ταπεινότερους* (D.H., IV 10.1). Tales son las características de Publicola, *ἀνὴρ φιλόανθρωπός τε καὶ μέτριος καὶ δημοτικός*, del que Plutarco dice además que era amable con los necesitados y no rehusaba la conversación ni el trato con los humildes: *πᾶσιν εὐπρόσδοτος ἦν τοῖς δεομένοις, καὶ τὴν οἰκίαν ἀνεωγμένην ἀεὶ παρεῖχε, καὶ λόγον οὐδὲ χρεῖαν ἀπερρίπτει τῶν ταπεινῶν* (Publ. 4.5). Pero el biógrafo prefirió emparejar a Solón con Publicola antes que con Servio Tulio, de quien disponía de abundante material y tenía bastante conocimiento. En el *De fortuna Romanorum*, es elogiada por ejemplo la labor legislativa y el espíritu sabio del rey Tulio:

Σέρβιος δὲ Τύλλιος, ἀνὴρ τῶν βασιλέων μάλιστα καὶ τὴν δύναμιν αὐξήσας τοῦ δήμου καὶ τὸ πολίτευμα κοσμήσας καὶ τάξιν μὲν ἐπιθεὶς ταῖς ψηφοφορίαις τάξιν δὲ ταῖς στρατείαις, τιμητὴς δὲ πρῶτος καὶ βίῳν ἐπίσκοπος καὶ σωφρονιστὴς γενόμενος καὶ δοκῶν ἀνδρείοτατος εἶναι καὶ φρονιμώτατος (Plu., *Fort. Rom.* 10, 322E).

La dignidad de rey perjudicó gravemente a Servio Tulio. Publicola permitía a Plutarco tratar mejor el tema de la lucha contra la tiranía.¹³⁹ El programa del biógrafo es claro en dos pasajes de la *synkrisis*, en el primero de los cuales, Solón y Publicola se complementan en la organización del Estado democrático: *οὕτω μὲν ὁ Σόλων κεκόσμηκε τὸν Ποπλικόλαν, τὸν Σόλωνα δ' αὖ πάλιν ἐκεῖνος, ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδειγμάτων κάλλιστον ἀνδρὶ κοσμοῦντι δημοκρατίαν θέμενος* (Sol.-Publ. 2.1); en el segundo, Publicola supera a Solón en el odio a la tiranía: *τὸ δὲ μισοτύραννον ἐν τῷ Ποπλικόλῳ σφοδρότερον* (Sol.-Publ. 2.4).¹⁴⁰

La posibilidad de que Quinto Sosio Seneción, a quien Plutarco dedicó las *Vidas paralelas* y las *Quaestiones convivales*, hubiera insinuado o solicitado el emparejamiento de Solón con Publicola es una idea muy sugestiva, pero indemostrable.¹⁴¹ La hipótesis se basa en que la segunda persona del singular del imperativo del verbo *ὁράω* que aparece en una frase del comienzo de la *synkrisis* se refiere a Seneción: *ὄρα γάρ, ἦν Σόλων ἐξήνεγκε περὶ εὐδαιμονίας ἀπόφασιν πρὸς Κροῖσον, ὡς Ποπλικόλῳ μᾶλλον ἢ Τέλλῳ προσήκει* (Sol.-Publ. 1.1).¹⁴² Pero es imposible saber si Seneción

¹³⁸ Cicerón debió usar la cronología errónea de Heródoto que fechaba la *ἀκμή* de Solón alrededor de 600 a. C. “Cioè più di trent’anni dopo la data effettiva” (RUSCHENBUSCH, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 111). “Servio Tullio, quasi contemporaneo e come emulo di Solone opera prima una cancellazione dei debiti, quindi l’abolizione della schiavitù per debiti” (FRASCHETTI, *Metis*, 9, 1994, p. 130).

¹³⁹ “Le *Vite* [...] di Solone e di Publicola sono chiaramente accostate per la parte fondamentale sostenuta dai due personaggi nell’istaurazione della democrazia in Atene e in Roma” (SENZASO, *Plutarco a la seva època*, 2005, p. 647).

¹⁴⁰ “Publicola develops the opposition to tyranny found in Solon, but also makes Publicola the leader who is most successful at putting Solon’s advice into practice” (STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 127). Acerca de la aversión de Plutarco por los tiranos, véase PÉREZ JIMÉNEZ, *O retrato e a biografia como estratégia de teorização política*, 2004, pp. 49-64.

¹⁴¹ Véase NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, pp. 297, y n. 48 y 304. La *Vida de Publicola* está incluida entre las biografías que “were written for the sake of others, δι’ ἑτέρους, which must imply that others, most probably his Roman friends, asked Plutarch to compose the biographies of certain illustrious men. Senecio himself or other Roman friends could also have furnished Plutarch some of the source material required”. Cf. JONES, *Plutarch and Rome*, 1972, p. 86. NIKOLAIDIS contradice a GEIGER (*Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, pp. 165-190, especialmente pp. 177-183 [*Hermes*, 109, 1981, pp. 85-104]), que proponía que Plutarco pudo haber elegido a los héroes romanos que no habían sido incluidos entre las biografías de Nepote.

¹⁴² Sosio Seneción es nombrado, ὁ Σόσιε Σενεκίων, en la *Vida de Demóstenes* (1.1), de *Teseo* (1.1) y de *Dion* (1.1); es aludido por el pronombre personal σοι en el prefacio de la *Vida de Timoleón*, ὃν ἐν τῷ παρόντι προεχειρίσμεθά σοι

recomendó a Plutarco que leyera a Dionisio de Halicarnaso para descubrir posibles semejanzas entre Solón y Publicola, o si el biógrafo ya había encontrado el personaje romano entre las páginas del historiador mientras recopilaba *ὑπομνήματα* para los *Aetia Romana*.¹⁴³ Sea lo que fuere, la conexión entre ambos personajes se encontraba en Marco Valerio, el hijo de Publicola. En 498, o 496 a. C., los embajadores romanos no conseguían reclutar tropas entre los aliados para sostener la guerra contra los latinos. La ciudad se soliviantó cuando los deudores y los menesterosos se negaron a enrolarse en el ejército para apoyar a los patricios. Los senadores más juiciosos y de mediana fortuna, *ἐπεικεῖς τὴν φύσιν καὶ μέτριοι τοῖς τιμήμασι τῶν βίων* (D.H., V 63.2) aconsejaron condonar las deudas de los pobres, *ἀφεῖναι τὰ χρέα τοῖς πένησι* (D.H., V 63.2). El grupo de senadores estaba encabezado por “Marco Valerio, el hijo de Publio Valerio, uno de los patricios que habían acabado con la tiranía, al que llamaron Publicola por la benevolencia con el pueblo”: *Μάρκος Οὐαλέριος, υἱὸς Ποπλίου Οὐαλερίου, ἐνὸς τῶν καταλυσάντων τὴν τυραννίδα, τοῦ κληθέντος διὰ τὴν εἰς τὸ δημοτικὸν εὐνοίαν Ποπλικόλα* (D.H., V 64.1). Marco Valerio se hizo eco entonces de la demanda de los necesitados, según la cual la libertad individual, *τὴν ἐλευθερίαν τοῖς σώμασι* (D.H., V 64.2), estaba por encima de la victoria contra los enemigos y la autoridad del Estado. De nada servía la igualdad si los ciudadanos no eran económicamente libres: *εἰ τοῖς δανεισταῖς ἀγώγιμοι πρὸς τὰ χρέα γενησόμεθα* (D.H., V 64.2).¹⁴⁴ Marco Valerio continuó la arenga diciendo que era preferible ganarse el favor del pueblo a que la muchedumbre, seducida por las promesas de los tiranos, se levantara contra la aristocracia, y puso el ejemplo de Atenas, *τὴν Ἀθηναίων πόλιν μεγίστου τότε τυχάνουσαν ὀνόματος ἐπὶ σοφία* (D.H., V 65.1), que había condonado las deudas de los pobres a instancias de Solón, sin que la ciudad hubiera perdido un ápice de grandeza ni el legislador de prudencia ni de sabiduría:

ἄφεσιν χρεῶν ψηφισαμένην τοῖς ἀπόροις Σόλωνος καθηγησάμενον, καὶ οὐθένα τῇ πόλει τοῦ πολιτεύματος τούτου ἐπιτιμᾶν οὐδὲ τὸν εἰσηγησάμενον αὐτὸ δημοκόπον καὶ πονηρὸν ἀποκαλεῖν, ἀλλὰ καὶ τοῖς πεισθεῖσι πολλὴν φρόνησιν ἅπαντας μαρτυρεῖν καὶ τῷ πείσαντι μεγάλην σοφίαν (D.H., V 65.1).¹⁴⁵

Aquellos hechos sucedieron una generación antes, *οὐ πρὸ πολλῶν χρόνων, ἀλλὰ κατὰ τοὺς πατέρας αὐτῶν* (D.H., V 65.1). Aunque no es del todo exacto, ya que la *ἀκμή* de Publicola dista unos ochenta años del arcontado de Solón, ambos personajes estaban casualmente emparejados. Plutarco hizo un esfuerzo improbable seleccionando los materiales para la composición de la *Vida de Publicola*, dadas las diferencias existentes, en la estructura y el contenido, con la biografía de Solón.¹⁴⁶

Τιμολέοντος τοῦ Κορινθίου καὶ τὸν Αἰμίλιον Παῦλον βίον (Plu., *Tim.* 1.6), o por la segunda persona del singular del verbo en la *Vida de Agis*, *ταῦτα μὲν οὖν ἐπικρινεῖς αὐτὸς ἐκ τῆς διηγήσεως* (Plu., *Agis* 2.9) y en la *Comparación de Agis, Cleómenes y los Gracos*, *συνορᾷς μὲν οὖν καὶ αὐτὸς ἐκ τῶν εἰρημένων τὴν διαφορὰν* (Plu., *Agis-Cleom.-CG-TG* 5.6). Véase FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. XXV; FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. IV, 1966, p. 237. Cf. DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, p. 97.

¹⁴³ “As the time of composition [of the *Roman Questions*], Plutarch must have already had at least the *Roman Antiquities* of Dionysius of Halicarnassus, which has much in common with the *Life of Publicola*”, afirman AFFORTUNATI & SCARDIGLI (*Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 110). Para AFFORTUNATI, el emparejamiento entre Solón y Publicola es “originale di Plutarco” (*Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 261).

¹⁴⁴ La soflama no está exenta de cierta demagogia que deja entrever “toni graccani ed echi dell’episodio catilinario” (GABBA, *Dionigi e la storia di Roma arcaica*, 1996, p. 124). Marco Valerio insistió al senado a que viera que era mejor hacer algunas concesiones al pueblo antes que encender la revolución, y aún más cuando no había otra solución ni las medidas menoscababan el honor de la nobleza. A veces, la necesidad es más fuerte que la naturaleza humana: *τὰς γὰρ ἀνάγκας κρείττους εἶναι τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως* (D.H., V 64.3). En la *synkrisis*, Plutarco recoge una idea semejante: *οὐδὲν γὰρ ὄφελος νόμων ἰσότητα παρεχόντων, ἣν ἀφαιρεῖται τὰ χρέα τοῖς πένητας* (Sol.-Publ. 3.1).

¹⁴⁵ El discurso de Marco Valerio tuvo la réplica de Apio Claudio, al que Publicola había introducido recientemente en el senado. Claudio se negó a la remisión de las deudas de los pobres, como cuenta Dionisio de Halicarnaso (V 66-68). Véase WISEMAN, *Clio’s cosmetics*, 1979, pp. 57-76, especialmente pp. 65-66. Marco Valerio hereda por tanto las ideas progresistas de Publicola. “Publius Valerius and Appius Claudius, patrician senators respectively liberal and conservative in their policies” (WISEMAN, *The myths of Rome*, 2004, p. 67).

¹⁴⁶ “Solon was a desirable subject; to parallel him, Plutarch thought of Publicola, though the material was obviously thin” (RUSSELL, *Plutarch*, 1973, p. 113). Solón no salió bien parado de la comparación con Publicola, por mucho que el romano fuera un “hombre [...] belicoso y de acción” (GARCÍA LÓPEZ, *Estudios sobre Plutarco*, 1996, p. 314).

El método de composición de la *Vida de Publicola* no fue muy distinto del empleado más tarde en la *Vida de Coriolano*, considerada como el modelo de la técnica biográfica de Plutarco.¹⁴⁷ La fuente principal, que nunca es citada, es Dionisio de Halicarnaso.¹⁴⁸ Además, Plutarco consultó a autores latinos que habían aportado información para los *Aitia Romana* o para el *De fortuna Romanorum*, y se hicieron familiares en la redacción de las *Vidas* de los personajes de la Roma arcaica.¹⁴⁹ Los datos revelan por otra parte la lectura de diferentes analistas. Plutarco tuvo ante los ojos los *Annales* de Valerio Ancias, que dieron colorido a la narración con anécdotas y cifras fabulosas. Es incuestionable la presencia de Fenestela, a quien se pueden atribuir con seguridad las noticias propias de un anticuario. No se puede descartar asimismo el uso esporádico de Tito Livo y Calpurnio Pisón. Ni tal vez de Varrón y Cicerón. En cuanto a la procedencia de algunos relatos, como dice el propio Plutarco, εἴρηται [...] ὑπὸ πολλῶν καὶ διαφόρως (*Publ.* 17.2). La biografía se completa por último con recuerdos vividos en primera persona o en conversaciones con amigos, y con citas de erudición.

¹⁴⁷ “Coriolanus affords a unique opportunity of studying Plutarch’s methods. The *Life* is a transposition of the single historical narrative [*The Roman Antiquities* of Dionysius of Halicarnassus], this must be understood with certain fairly obvious limitations. Of course there is a good deal of alien matter. On a rough calculation, it is about 20 per cent. Most of it can be identified at sight; it consists of antiquarian and philosophical digressions and moral reflections. The longest pieces are those on cognomina, inspiration, and miracles. These are typically Plutarchian themes” (RUSSELL, *Essays on Plutarch’s Lives*, 1995 pp. 357-356, y n. 5 [*JRS*, 53, 1963, pp. 21-28]). Cf. WOLMAN, *Studi classici in onore di Quintino Cataudella*, 1972, p. 677; DELVAUX, *LEC*, 56, 1988, p. 40; 1993, p. 118. Conviene recordar por otra parte que “dans le cadre chronologique de l’histoire [...] de la Rome archaïque, la vie de Coriolan succède immédiatement à celle de Publicola [...]. En effet, Publicola, second fondateur, après Brutus, de la république crée en 509 avant J.-C., meurt en 503, et le premier combat où s’illustre Coriolan, d’après Plutarque, est celui du lac Régille, en 499” (FLACELIÈRE & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. III, 1964, p. 165). Acerca del método de composición de Plutarco, véase PELLING, *Plutarch and history*, 2002, pp. 1-44, especialmente pp. 19-26 [*JHS*, 99, 1979, pp. 74-69].

¹⁴⁸ “Plutarch would have read the standard Greek histories of the Roman world some time before he began the *Lives*. If [...] *On the Fortune of the Romans* is a youthful work, he already knew Dionysius of Halicarnassus, and probably Polybius, at that time” (PELLING, *Plutarch and history*, 2002, p. 1 [*JHS*, 99, 1979, 1979, pp. 74-69]). Al margen de la fecha de composición del *De fortuna Romanorum*, en todo caso antes de 96 d. C., los historiadores griegos Dionisio de Halicarnaso y Polibio fueron respectivamente los modelos para la historia de la Roma arcaica y de la época de la expansión de la república. “We can recognize the use of [...] Polybius and Dionysius of Halicarnassus” (STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 124). Plutarco tuvo que tener presente el capítulo V.48 de las *Antigüedades romanas* de Dionisio de Halicarnaso sobre la muerte de Públicola, todo un retrato encomiástico del héroe romano, que se adaptaba a la obligación del historiador de describir tanto βίοι como πράξεις. “Dionysius of Halicarnassus [...] gives a sketch of Publicola which is a kind of obituary and encomium in one” (WARDMAN, *CQ*, 21, 1971, p. 257).

¹⁴⁹ “The *Roman Questions*, written after the death of Domitian in A.D. 96, draws on the reading in Roman sources that underlay the *Parallel Lives*. The 112 short investigations span a broad spectrum of issues related to Roman practices and customs and furnish further evidence that Plutarch had immersed himself not only in Roman history but also in its antiquarian lore. Varro appears to have been an important source” (STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 11).

3. LA CRONOLOGÍA DE LA *VIDA DE PÚBLICOLA*

El asunto de la fecha y del orden de composición de las *Vidas paralelas* aún no ha sido resuelto satisfactoriamente. Se está de acuerdo si acaso en que Plutarco compuso las *Vidas* en la madurez, pasada la cincuentena, entre 96 y 120 d. C.¹⁵⁰ En cuanto al orden de composición, es establecido por las referencias cruzadas, *Selbstzitate*, de unas biografías a otras mediante la fórmula *ὥς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνων γέγραπται*, o alguna semejante, y por los intereses de Plutarco, cualesquiera que fuesen.¹⁵¹

Plutarco escribió la *Vida de Publicola* tras el asesinato de Domiciano en septiembre del año 96 d. C., ya que tilda al despótico emperador de presuntuoso, *οὐκ εὐσεβὴς οὐδὲ φιλότιμος τὴ γ' ἐσσί* (*Publ.* 15.6), parafraseando unos versos del cómico Epicarmo sobre el manirroto: *οὐ φιλότιμος τὴ γ' ἐσσί· ἔχεις νόσον· χαίρεις διδούς* (*Publ.* 15.5 = *CGF* 1, 1, p. 142, fr. 274 Kaibel = *Vors.* 23 B 31 D.-K.).¹⁵² Se puede precisar la fecha de redacción prestando atención a los números redondos que Plutarco ofrece en la *synkrisis* sobre el tiempo transcurrido desde la muerte de Publicola, *δι' ἐτῶν ἑξακοσίων* (*Sol.-Publ.* 1.3). Como el héroe murió tradicionalmente en 503, o 501 a. C., el lapso de seiscientos años arroja 96, o 98 d. C., bajo el efímero reinado de Nerva, o a principios del imperio de Trajano.¹⁵³

¹⁵⁰ “They are clearly a work of late maturity; if we date them unter Trajan [(98-117 d. C.)] we shall hardly go wrong” (RUSSELL, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 76 [G&R, 13, 1966, pp. 139-154]). Cf. JONES, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, pp. 114 y 123 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]; STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 121. Según DELVAUX (*LEC*, 63, 1995, p. 97), Plutarco solo empleó un lustro para la redacción de las *Vidas paralelas*, entre 110 y 115 d. C., coincidiendo con el último consulado (107 d. C.) y con la muerte (116 d. C.) de Quinto Sosio Seneción, el amigo romano a quien estaba dedicada la obra. Véase VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 56 [*Reden und Vorträge*, vol. II, 1901, pp. 247-279]; PICCIRILLI, *ASNP*, 7, 1977, p. 999, n. 5. A fines del siglo XIX, el alemán VON CHRIST ya había propuesto un breve periodo de redacción de diez años, entre 105 y 115 d. C.: “Plutarchos sämtliche Lebensbeschreibungen in einem nicht allzu weit ausgedehnten Zeitraum, und zwar unter Traianus in den Jahren 105-115 geschrieben hat und als ein Ganzes angesehen wissen wollte”, *Geschichte der griechischen Literatur*, vol. II, [1889] 1920, pp. 519-520. “Certes Plutarque écrivait vite, mais tout de même une période de dix ans paraît bien courte pour un ensemble si important et fondé sur une documentation si abondante” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. XXII).

¹⁵¹ “De verborum ὥς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνων γέγραπται formula eiusque consimilibus, quae saepe leguntur in Plutarchi vitis”, escribía H. G. PLASS en una disquisición de 1856 citada por MICHAELIS (*De ordine Vitarum parallelarum*, 1875, p. 3) y ZIEGLER (*Plutarchos von Chaironeia*, 1949, p. 263). Acerca de las referencias cruzadas como criterio fiable de la cronología, véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, p. 79; DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, pp. 98-102; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, p. 317.

¹⁵² “Nevertheless, the *Parallel Lives* were not composed until after Domitian's death. Clearly Plutarch believed that Domitian's absolutism would not tolerate the freedom of judgement he had exercised in the *Caesars*”, asevera STADTER (*A companion to Plutarch*, 2014, p. 19). Cf. FLACELIÈRE, *RPh*, 23, 1949, p. 131; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 57; JONES, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 112 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]; PICCIRILLI, *ASNP*, 7, 1977, p. 1004. En el *De curiositate*, Domiciano es tachado de envidioso, *Δομιτιανὸς φθονήσας* (Plu., *Curios.* 15, 522E). Plutarco no habría hablado de ese modo si Domiciano hubiera estado vivo. Pero el *terminus post quem* no es significativo, ya que la composición de las *Vidas paralelas* pudo comenzar precisamente en 96 d. C. “The whole series probably begun after 96” (JONES, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 114 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]). Los versos de Epicarmo se repiten en el *De garrulitate* (15, 510C), pero extrapolados al charlatán.

¹⁵³ Véase FLACELIÈRE, *RPh*, 23, 1949, p. 132; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, p. 304, y n. 76. “The reference to Poplicola's death as an event of 600 years ago [...] cannot be pressed”, pensaba JONES (*Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 112 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]). A juicio de PICCIRILLI (*ASNP*, 7, 1977, p. 1004, n. 50), las *Vidas de Solón y Publicola* fueron escritas entre 97 y 110 d. C. El estudioso italiano sostenía que solo había dos fechas seguras en las biografías de Plutarco. La primera, en la *Vida de Sila*, cuando son referidos los casi doscientos años transcurridos desde la batalla de Orcómenos en 86 a. C., *σχεδὸν ἐτῶν διακοσίων ἀπὸ τῆς μάχης ἐκείνης διαγεγονότων* (Plu., *Sull.* 21.8), que fijaba la biografía “con tutta probabilità” entre 104 y 114 d. C.; la segunda, en la *Vida de Solón*, cuando se dice que los atenienses dejaron sin acabar el templo de Zeus Olímpico, *ἡ πόλις τῶν Ἀθηναίων τὸ Ὀλυμπίειον ἐν πολλοῖς καὶ καλοῖς μόνον ἔργον ἀτελεῖς ἔσχισεν* (Plu., *Sol.* 32.2), que fue terminado por Adriano en 132 d. C. No hay motivo alguno sin embargo para aceptar la cifra aproximada *σχεδὸν ἐτῶν διακοσίων* y dudar de los números redondos *δι' ἐτῶν ἑξακοσίων*, ya que la muerte de Publicola en el consulado de Tuberto y Lanato es tan cierta como la victoria de Sila en Orcómenos. Queda por saber si Plutarco tenía en la mente la cronología tradicional de Tito Livio, o seguía la datación por olimpiadas de Dionisio de Halicarnaso. La fecha de composición de la *Vida de Publicola*

Plutarco, como es bien sabido, solo menciona el orden de composición de tres parejas en el prólogo de la biografía del primer personaje. En el quinto lugar, fueron escritas las *Vidas de Demóstenes y Cicerón*, διὸ καὶ γράφοντες ἐν τῷ βιβλίῳ τούτῳ, τῶν παραλλήλων βίων ὄντι πέμπτῳ, περὶ Δημοσθένους καὶ Κικέρωνος (Plu., *Dem.* 3.1); en el décimo, las *Vidas de Pericles y Fabio Máximo*, τοῦτο τὸ βιβλίον δέκατον συντετάξαμεν, τὸν Περικλέους βίον καὶ τὸν Φαβίου Μαξίμου περιέχον (Plu., *Per.* 2.5), y en el duodécimo, las *Vidas de Dion y Bruto*, ἐν τούτῳ δὲ δωδεκάτῳ τῶν παραλλήλων βίων (Plu., *Dio* 2.7). Desde el siglo XIX, el orden de composición del resto de las biografías ha sido establecido por criterios internos como las referencias cruzadas, o bien por criterios externos como los intereses de Plutarco.¹⁵⁴ Los resultados han sido dispares, sobre todo en relación con las biografías de Solón y Publícola, que ocupan indistintamente el tercero, el séptimo, el octavo, el noveno, el undécimo, o entre el décimo quinto y el vigésimo tercer lugar.¹⁵⁵

A simple vista, no existen referencias de otras biografías en las *Vidas de Solón y Publícola*, la segunda de las cuales es citada en la *Vida de Coriolano*, Ποπλικόλας μὲν οὖν ἐτεθνήκει πρότερον, ὥς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου γεγραμμένοις ἱστορήκαμεν (Plu., *Cor.* 33.2), considerada como una de las últimas biografías escritas por Plutarco.¹⁵⁶ Pero la frase de la *synkrisis* καὶ πάνυ συμβεβηκὸς ἐτέρᾳ τῶν ἀναγεγραμμένων (*Sol.-Publ.* 1.1) parece una cita singular, mediante la cual no son referidas otras biografías, sino otras *synkriseis* escritas antes. Aunque el verbo con prefijo ἀναγράφω no es usado nunca en las referencias cruzadas, el participio de perfecto pasivo de γράφω aparece hasta cuatro veces en la fórmula ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου γεγραμμένοις referida a una biografía anterior.¹⁵⁷

se acerca en todo caso al año 98 d. C. Para SENZASO (Plutarco a la seva època, 2005, p. 650), la posición ideológica de las *Vidas de Solón y Publícola* se basa en dos tratados políticos “poco anteriori o contemporanee”, en el *De unius in republica dominatione* y en los *Praecepta gerendae reipublicae*. El tratado *De unius in republica dominatione* “si coloca agli inizi della riflessione plutarchea sull’arte politica. Coincide bene con il periodo del principato di Nerva (96-98 d. C.), o con gli inizi del principato di Traiano (98 d. C.)”, como dice CAIAZZA (*Plutarco. Monarchia, democrazia, oligarchia*, 1993, p. 11); en cuanto a los *Praecepta gerendae reipublicae* pudieron ser escritos “no mucho después de la muerte de Domiciano (96 d. C.)”, como cree GASCÓ (*Plutarco. Consejos políticos*, 1991, p. 19). Cf. JONES, *Essays on Plutarch’s Lives* 1995, p. 120 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74].

¹⁵⁴ Véase MICHAELIS, *De ordine Vitarum parallelarum*, 1875; MUHL, *Plutarchische Studien*, 1885, pp. 9-21; MEWALDT, *Hermes*, 42, 1907, pp. 564-578; STOLTZ, *Zur relativen Chronologie der Parallelbiographien Plutarchs*, 1929; THEANDER, *Eranos*, 56, 1958, pp. 12-20; JONES, *Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, pp. 95-123 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]; VAN DER VALK, *Studi in onore di Aristide Colonna*, 1982, pp. 301-337; DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, pp. 97-113; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, pp. 283-324. Cf. ZIEGLER, *Plutarchos von Chaironeia*, 1949, pp. 71-82; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, pp. XXI-XXVI; PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, pp. 78-85.

¹⁵⁵ Véase MEWALDT, *Hermes*, 42, 1907, p. 575: en el tercero; THEANDER, *Eranos*, 56, 1958, p. 19: en el séptimo; DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, pp. 105-106: en el séptimo; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, pp. 304 y 318: en el octavo; VAN DER WALK, *Studi in onore di Aristide Colonna*, 1982, p. 303: en el noveno; JONES, *Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, pp. 110-112 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]: en el undécimo, o entre el décimo sexto y el vigésimo tercero; MICHAELIS, *De ordine Vitarum parallelarum*, 1875, pp. 39 y 49: en el décimo noveno, o entre el décimo quinto y el décimo octavo. Hay cierta preferencia por el undécimo lugar. Véase PICCIRILLI, *ASNP*, 7, 1977, p. 1004; AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 260, y n. 5.

¹⁵⁶ La *Vida de Coriolano* figura generalmente entre el décimo sexto y el vigésimo tercer lugar. Véase MEWALDT, *Hermes*, 42, 1907, p. 575; JONES, *Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, p. 111 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]; DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, p. 105; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, pp. 286-287. En opinión de MICHAELIS, fue la última biografía que escribió Plutarco: “Sed si recte coniecimus, per Solonem et Publicolam ad Lycurgum et Numam pervenisse Plutarchum, sequitur, ut Lycurgi, Numae, Thesei Romulique vitae, nullis aliis interiectis excipiant Publicolam, Antonius vero et Demetrius et Coriolanus et Alcibiades agmen totum claudant” (*De ordine Vitarum parallelarum*, 1875, p. 53). AFFORTUNATI & SCARDIGLI (*Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 123, n. 5) sostienen que la *Vida de Publícola* “must have written at nearly the same time as the Coriolanus”, basándose en el prólogo de la biografía de FLACELIÈRE & CHAMBRY (*Plutarque. Vies*, t. III, 1964, pp. 165-175). No he encontrado nada sin embargo que lleve a semejante conclusión en la *notice* de la *Vie de Coriolan*.

¹⁵⁷ A juicio de NIKOLAIDIS (*Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, pp. 318-32), la expresión ἐτέρᾳ τῶν ἀναγεγραμμένων no constituye una referencia a una biografía anterior, puesto que solo son considerados como *cross-references* los participios pasivos del verbo γράφω de la *Vida de Pericles*: ὁ γὰρ [Μαρκέλλος], ὥσπερ ἐν τοῖς περὶ αὐτοῦ γεγραμμένοις εἴρηται, περιλαμπὲς τὸ δραστήριον ἔχων (Plu., *Per.* 19.2); de la *Vida de César*: ἰδίᾳ τι καὶ μίσους ἔχων πρὸς Καίσαρα, δι’ αἰτίας ἃς ἐν τοῖς περὶ Βρούτου γεγραμμένοις δεδηλώκαμεν (Plu., *Caes.* 59.4), y de la *Vida de Coriolano*: Ποπλικόλας μὲν οὖν ἐτεθνήκει πρότερον, ὥς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου γεγραμμένοις ἱστορήκαμεν (Plu., *Cor.* 33.2),

Cabe preguntarse por tanto cuántas *synkriseis* llevaba escritas Plutarco. Solo dos si se toma *stricto sensu* el dativo singular *ἐτέρα* [συγκρίσει].¹⁵⁸

La reconstrucción del orden de composición de las *Vidas paralelas* se basa también en los intereses de Plutarco. Aceptando que las *Vidas de Epaminondas y Escipión*, perdidas hoy en día, eran la primera pareja en cuanto figuras más representativas de Grecia y Roma, los motivos esgrimidos para la composición del resto de las biografías no son otra cosa que mera especulación, que alcanza naturalmente a las *Vidas de Solón y Publicola*. Parece claro por otra parte que el personaje de Publicola era un añadido, de modo que el interés de Plutarco por Solón determina el orden de composición de la pareja.¹⁵⁹ Han sido barajadas varias hipótesis. Las *Vidas de Solón y Publicola* eran la antesala de los tiempos fabulosos de Licurgo, Numa, Teseo y Rómulo; o el colofón de los fundadores míticos de Esparta, Atenas y Roma, con vocación de legisladores y hombres de Estado; o el resultado del gusto de Plutarco por la erudición y las digresiones, una vez biografiados los grandes héroes locales y nacionales, Pelópidas, Marcelo, Cimón, Lúculo, Filopemen o Flaminio.¹⁶⁰ La cuestión estriba por tanto en saber cuándo surgió el interés por Solón, antes o después de haber zanjado la deuda con los personajes que representaban la vieja gloria de Grecia y Roma, o que se habían erigido en benefactores de la patria chica de Beocia y Queronea.¹⁶¹ Admitiéndose la premisa de que las primeras biografías carecerían de referencias cruzadas, Plutarco se debió poner pronto a escribir sobre Solón, y por ende sobre Publicola.¹⁶²

υ ὁρος τοῦ μακροτάτου πένθους ὃν ὄρισε Νομᾶς Πομπήλιος, ὡς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου γεγραμμένοις δεδῆλωται (Plu., Cor. 39.11). Pero el profesor griego no pone objeción alguna a que “we take all present perfects [...] (γέγραπται, γεγράφαμεν, δεδῆλωται, δεδηλώκαμεν, εἴρηται, ἱστορήκαμεν, διηκριβῶται) as referring back to an earlier *Life*” (*Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, p. 285).

¹⁵⁸ La tesis de MEWALDT de que las *Vidas de Solón y Publicola* fueron compuestas en tercer lugar ha sido rechazada por unanimidad. Véase JONES, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 110, y n. 56 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]; PICCIRILLI, *ASNP*, 7, 1977, p. 1004, n. 50; VAN DER VALK, *Studi in onore di Aristide Colonna*, 1982, p. 307, n. 28. “Such early position, unless *ἐτέρα* is interpreted so literary” (NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, p. 304). Rechazando el tercer lugar por la frase de la *synkrisis*, FLACELIÈRE (*RPh* 23, 1949, p. 132) reconocía que “les *Vies* écrites avant celles de Solon et de Publicola doivent être assez peu nombreuses”, al tiempo que consideraba la tesis de MEWALDT como “très séduisante” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1951, p. XXVI).

¹⁵⁹ “The impulse to pair Solon and Publicola must have germinated from Plutarch's interest in Solon” (AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 110). Cf. FLACELIÈRE, *RPh* 23, 1949, p. 132; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, p. 304. A juicio de GEIGER (*Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 174, y n. 30 [*Hermes*, 109, 1981, pp. 85-104]), Solón pudo haber tenido una posición especial en la selección de héroes griegos que no habían sido incluidos en las biografías de Nepote. Como ha demostrado AGUILAR (*Fortunatae*, 2, 1991, pp. 11-21), la obra de Solón es citada veintidós veces en las *Vidas paralelas*, y siete en los *Moralia*.

¹⁶⁰ Véase MICHAELIS, *De ordine Vitarum parallelarum*, 1875, p. 50; VAN DER VALK, *Studi in onore di Aristide Colonna*, 1982, p. 303, y n. 15; AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, [1994] 2000, p. 259; DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, p. 106. Cf. WOLMAN, *Studi classici in onore di Quintino Cataudella*, 1972, p. 675.

¹⁶¹ “For the initial pair, now lost, were Epaminondas and Scipio, outstanding leaders in both peace and war who are known for their cultural interests. The choice of the first five pairs seem also to have influenced, if not dictated, by a Boetian connection” (STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 123). Para DELVAUX, las *Vidas de Lisandro y Sila* fueron escritas entre las cinco primeras biografías: “Sylla, à l'égal de Lucullus, est, aux yeux de Plutarque, une espèce de gloire locale” (*LEC*, 63, 1995, p. 103). Pero NIKOLAIDIS sostiene que Sila es “a bad man with bits of virtue [...]”. This is why I find difficult to accept that *Lysander-Sulla* is an early pair, belonging to the first stage of Plutarch's biographical project, which must have started with more or less indisputable models for imitation” (*A companion to Plutarch*, 2014, p. 367, n. 35).

¹⁶² “In my opinion the lives of Lycurgus-Numa constitute the sixth book of the collection [...] and are the first lives that present references” (VAN DER VALK, *Studi in onore di Aristide Colonna*, 1982, p. 328, n. 119). Como ya había demostrado STOLTZ (*Zur relativen Chronologie der Parallelbiographien Plutarchs*, 1929, p. 135), las *Vidas de Epaminondas y Marcelo*, de Cimón y Lúculo, de Solón y Publicola, y de Demóstenes y Cicerón tienen en común la ausencia de referencias de otras biografías, siempre que la expresión *ἐτέρα τῶν ἀναγεγραμμένων* no sea considerada como una referencia cruzada. A dichas biografías hay que añadir las *Vidas de Epaminondas y Escipión*, que no se conservan, y las *Vidas de Sertorio y Éumenes*, que ocupan generalmente los últimos lugares. Véase MICHAELIS, *De ordine Vitarum parallelarum*, 1875, pp. 26-28; MEWALDT, *Hermes*, 42, 1907, p. 575; JONES, *Essays on Plutarch's Lives* [JRS, 56, 1996, pp. 61-74], 1995, p. 111; DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, p. 113; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, pp. 315-316 y 318. En la *Vida de Filopemen*, que suele ocupar uno de los seis primeros lugares, es citada la *Vida de Arato*: Ἀρατος μὲν γὰρ κατειργάσατο τῶν πραγμάτων, ὡς ἐν τοῖς ἐκείνου

El establecimiento del orden de composición de las *Vidas* de Plutarco es un rompecabezas en el que falta la pieza clave, las *Vidas de Epaminondas y Escipión*. La confusión aumenta con las *Vidas de Solón y Publícola*, colocadas en casi todos los lugares posibles, entre las primeras, las intermedias o las últimas. Parece sensato por tanto adherirse a la opinión de Flacelière de que es “vain de proposer une liste chronologique des *Vies parallèles*”, un intento que excedería por lo demás el objetivo de este trabajo.¹⁶³ Conviene no obstante hacer una observación. La mayoría de los eruditos creen que las *Vidas de Solón y Publícola* son el epílogo de una serie compuesta por las biografías de Licurgo y Numa, de Teseo y Rómulo, y de Temístocles y Camilo.¹⁶⁴ Quizá no cerraban la serie, sino que iban delante, a juzgar por ciertos detalles que han sido pasados por alto. En primer lugar, resulta extraño que Plutarco, cuya memoria era prodigiosa, desconociera el nombre completo del antepasado del protagonista, al que alude vagamente como un antiguo Valerio, *Οὐαλερίον τῶν παλαιῶν ἀνδρός* (Publ. 1.1), teniendo en cuenta que, en la *Vida de Numa*, que, al parecer, había sido escrita poco antes, era llamado por el prenombre de Veleso, *Οὐέλεσος, Οὐέλέσῳ* (Plu., Num. 5.1), el preboste sabino que aspiraba al trono de Roma tras la muerte de Rómulo.¹⁶⁵ En un pasaje de la *Vida de Rómulo* sobre el triunfo de *Caecinensibus*, en el que coinciden hasta tres fuentes, de las cuales solo es identificable Dionisio de Halicarnaso, Plutarco conocía por otra parte la noticia de que Publícola fue el primero que celebró el triunfo sobre un carro, *ἑτεροι δὲ πρῶτον ἐφ' ἄρματος θριαμβεῦσαι Ποπλικόλαν* (Plu., Rom. 16.8), como afirma con

γέραπται (Plu., Phil. 8.6). “As a single biography written for an special purpose, may antedate (albeit with some caution) the *Parallel Lives*” (NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, p. 216, n. 118). En la *Vida de Lisandro*, que ocupa también los primeros lugares, hay una cita sobre la corrupción del dinero, *περὶ μὲν οὖν τούτων καὶ δι' ἑτέρας πον γραφῆς ἡψάμεθα Λακεδαιμονίων* (Plu., Lys. 17.11), que puede corresponder a los *Aprophthegmata Laconica* (42, 239E-F). “Le renvoi rencontré dans la *Vie de Lysandre* a donc le même sens que les autres de son espèce; le biographe a en vue non pas une *Vie*, mais un ouvrage traitant des Spartiates; or au sein des *Moralia*, le seul écrit qui corresponde au renvoi de Plutarque, de façon plus satisfaisante, [...] ce sont [...] les *Αποφθέματα Λακωνικά*” (DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, p. 102).

¹⁶³ FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. XXVI. “Neither their absolute nor relative their chronology can be determined with certainty, though there are certain fixed points” (RUSSELL, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 76 [G&R, 13, 1966, pp. 139-154]).

¹⁶⁴ A raíz del participio de aoristo *ἐκδόντες* del prólogo de la *Vida de Teseo*, *ἐπεὶ δὲ τὸν λόγον περὶ Λυκούργου τοῦ νομοθέτου καὶ Νομᾶ τοῦ βασιλέως λόγον ἐκδόντες, ἐδοκοῦμεν οὐκ ἀλόγως, τῷ Ρωμύλῳ προσαναβῆναι, πλησίον τῶν χρόνων αὐτοῦ τῇ ἱστορίᾳ γεγονότες* (Plu., Tes. 1.4), al que se atribuyó valor de presente fue suscitada la polémica de que las biografías de Licurgo, Numa, Teseo y Rómulo fueron publicadas simultáneamente. “Wie oben *ἐδόκει* steht für das ebensogut mögliche, aber nicht ebenso die Vergangenheit mit umfassende *δοκεῖ*, so hier *ἐδοκοῦμεν* für *δοκοῦμεν*. Hatte der Schriftsteller aber einmal dieses vielsagende Imperfectum gewählt, so konnte er das ihm untergeordnete Participium nicht in das Praesens, sondern nur in den Aorist *ἐκδόντες* setzen. Dieses Tempus, das *ἀόριστον*, passt also auch, wenn der Lykurg gleichzeitig mit dem Theseus herausgekommen ist” (MEWALDT, *Hermes*, 42, 1907, p. 572). Véase STOLTZ, *Zur relativen Chronologie der parallelbiographien Plutarchs*, 1929, pp. 63-68; FLACELIÈRE, *REG*, 61, 1948, p. 68; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 12; DELVAUX, *LEC*, 63, 1995, pp. 99-101. La redacción simultánea pudo alcanzar también a la *Vida de Camilo*. “Plutarch might have issued one group consisting of *Themistocles-Camillus*, *Lycurgus-Numa*, and *Theseus-Romulus*. Since the *Lycurgus-Numa* had already appeared, the *Themistocles-Camillus* must have published simultaneously with the *Theseus-Romulus*” (JONES, *Essays on Plutarch's Lives* 1995, pp. 107-108 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]). Cf. PELLING, *Plutarch and history*, 2002, pp. 8 y 33, n. 49-50 [JHS, 99, 1979, pp. 74-69]. A juicio de NIKOLAIDIS, (*Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, pp. 291-292 y 304), las *Vidas de Temístocles y Camilo* cerraban la serie de los personajes sobre la Roma arcaica. Aunque la biografía de Camilo hubiera sido escrita antes, Plutarco no emparejó al romano con Temístocles hasta que no hubo terminado el resto de personajes que componían la serie.

¹⁶⁵ Plutarco gozaba de una “phenomenally good memory” (RUSSELL, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 359 [JRS, 53, 1963, pp. 21-28]). “The trained and constantly exercised memory of the ancient man of letters played a larger part than we can easily imagine” (RUSSELL, *Plutarch*, 1973, p. 42). Cf. PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, pp. 19 y 86. Aún es mayor la extrañeza considerando que “Plutarque a eu constamment sous les yeux le livre II de la *Ρωμαϊκή Αρχαιολογία* de Denys” (FLACELIÈRE, JUNEUX & CHAMBRY, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 171). Si la frase de la *synkrisis* *ὅρα γάρ, ἣν Σόλων ἐξήνεγκεν περὶ εὐδαιμονίας ἀπόφασιν πρὸς Κροῖσον, ὡς Ποπλικόλα μᾶλλον ἢ Τέλλῳ προσήκει* (Sol.-Publ. 1.1) estaba dirigida a Sosio Seneción, como cree NIKOLAIDIS (*Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, pp. 297, y n. 48, y 304), las *Vidas de Solón y Publícola* encajarían bien en el sexto lugar, inmediatamente después de las *Vidas de Demóstenes y Cicerón*, en la primera de las cuales es nombrado por primera vez el destinatario de las biografías.

ligeros matices en la *Vida de Publícola*: ἐθριάμβευσε δ' ἀπ' αὐτῆς Οὐαλέριος, εἰσέλασας τεθρίπῳ πρῶτος ὑπάτων (Publ. 9.9). En la *Vida de Bruto*, Plutarco refiere asimismo el carácter inflexible y cruel de Lucio Junio Bruto, el antepasado del personaje objeto de la biografía, que incurrió en un filicidio por odio a Tarquinio el Soberbio: σκληρὸν ἐκ φύσεως καὶ οὐ μαλακὸν ἔχων ὑπὸ λόγου τὸ ἦθος ἄχρι παιδοφονίας ἐξώκειλε τῷ θυμῷ τῷ κατὰ τῶν τυράννων (Plu., Brut. 1.1).¹⁶⁶ El término filicidio, παιδοφονία, es usado también en la *Vida de Publícola*, cuando el protagonista endilga a Colatino que hubiera puesto a Bruto en la tesitura de matar a sus propios hijos, τῷ συνάρχοντι παιδοφονίας ἀνάγκην προστριψάμενος (Publ. 7.3). Otra circunstancia que conviene tener presente es el hecho de que Plutarco no mencione el apodo de Sila, al que llamaban el Afortunado, cuando compara la distinta suerte que corrieron Sila y Vespasiano en la digresión sobre las sucesivas destrucciones del templo de Júpiter en el Capitolio: Οὐεσπασιανὸς ἐξ ἀρχῆς ἄχρι τέλους ἀναγαγὼν ἐπεῖδε γενόμενον, καὶ φθειρόμενον μετ' ὀλίγον οὐκ ἐπεῖδε, ἀλλὰ τοσοῦτον εὐτυχίᾳ Σύλλαν παρέσχεν (Publ. 15.2). Sorprende que el biógrafo no aprovechara un dato que conocía de sobra, como demuestra en la *Vida de Sila*, καὶ πέρας ἐκέλευσεν ἑαυτὸν ἐπὶ τούτοις Εὐτυχῇ προσαγορεύσθαι· τοῦτο γὰρ ὁ Φῆλιξ μάλιστα βούλεται δηλῶν (Plu., Sull. 34.3), que es colocada por lo general entre el séptimo y el vigésimo primer lugar.¹⁶⁷ No es descabellado pensar por tanto que las *Vidas de Solón y Publícola* abrieran la segunda serie de las *Vidas paralelas*, compuesta por las biografías de los personajes de la Roma arcaica a hilo de la lectura de Dionisio de Halicarnaso.

¹⁶⁶ La *Vida de Bruto*, que ocupa el duodécimo lugar de las *Vidas paralelas*, pudo ser preparada al mismo tiempo que otras cinco biografías de personajes sobre la república tardía como Pompeyo, Catón el Menor, Craso, César y Antonio. Véase PELLING, *Plutarch and history*, 2002, p. 11 [JHS, 99, 1979, pp. 74-69]; STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 123. A juicio de DELVAUX (LEC, 63, 1995, p. 105), dichas biografías son englobadas en la tercera serie de las *Vidas paralelas*.

¹⁶⁷ A excepción de DELVAUX (LEC, 63, 1995, pp. 103-105), que defiende que las *Vidas de Lisandro y Sila* fueron escritas en cuarto lugar, el resto de los estudiosos modernos prefiere un lugar por debajo del sexto. Véase JONES, *Essays on Plutarch's Lives*, 1995, p. 111 [JRS, 56, 1966, pp. 61-74]; VAN DER VALK, *Studi in onore di Aristide Colonna*, 1982, p. 307; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, pp. 307-309 y 318. El motivo que aduce DELVAUX para la elección de la pareja Solón y Publícola es el interés de Plutarco por las digresiones, entre las cuales menciona “les relèvements successifs du temple de Jupiter Capitolin” (LEC, 63, 1995, p. 103).

SEGUNDA PARTE
TEXTO GRIEGO Y TRADUCCIÓN

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ

ΠΟΠΛΙΚΟΛΑΣ

1. Τοιούτῳ δὲ γενομένῳ τῷ Σόλωνι τὸν Ποπλικόλαν παραβάλλομεν, ὃ τοῦτο μὲν ὕστερον ὁ Ῥωμαίων δῆμος ἐξεῦρεν ἐπὶ τιμῇ τοῦνομα, πρὸ τοῦ δὲ Πόπλιος Οὐαλέριος ἐκαλεῖτο, Οὐαλερίου δοκῶν ἀπόγονος εἶναι τῶν παλαιῶν, ἀνδρὸς αἰτιωτάτου γενομένου Ῥωμαίους καὶ Σαβίνους ἐκ πολεμίων ἓνα γενέσθαι δῆμον· ὁ γὰρ μάλιστα τοὺς βασιλεῖς εἰς ταῦτο πείσας συνελθεῖν καὶ διαλλάξας ἐκεῖνός ἐστι. 2. τοῦτῳ δὴ κατὰ γένος προσήκων ὁ Οὐαλέριος ὥς φασι, βασιλευομένης μὲν ἔτι τῆς Ῥώμης ἐπιφανῆς ἦν διὰ λόγον καὶ πλοῦτον, ὧν τῷ μὲν ὀρθῶς καὶ μετὰ παρρησίας ἀεὶ χρώμενος ὑπὲρ τῶν δικαίων, ἀφ' οὗ δὲ τοῖς δεομένοις ἐλευθερίως καὶ φιланθρώπως ἐπαρκῶν, δῆλος ἦν εὐθύς, εἰ γένοιτο δημοκρατία, πρωτεύσων. 3. ἐπεὶ δὲ Ταρκύνιον Σούπερβον, οὔτε λαβόντα τὴν ἀρχὴν καλῶς, ἀλλ' ἀνοσίως καὶ παρανόμως, οὔτε χρώμενον αὐτῇ βασιλικῶς, ἀλλ' ὑβρίζοντα καὶ τυραννοῦντα, μισῶν ὁ δῆμος καὶ βαρυνόμενος ἀρχὴν ἀποστάσεως ἔλαβε τὸ Λουκρητίας πάθος, ἐαυτὴν ἐπὶ τῷ βιασθῆναι διεργασαμένης, καὶ Λεύκιος Βρούτος ἀπτόμενος τῶν πραγμάτων τῆς μεταβολῆς ἐπὶ πρῶτον ἦλθε τὸν Οὐαλέριον, καὶ χρησάμενος αὐτῷ προθυμοτάτῳ συνεξέβαλε τοὺς βασιλεῖς, μέχρι μὲν ἐπίδοξος ἦν ὁ δῆμος ἓνα χειροτονήσιν ἀντὶ τοῦ βασιλέως στρατηγόν, ὁ Οὐαλέριος ἡσυχίαν ἤγεν, ὡς τῷ Βρούτῳ μᾶλλον ἄρχειν προσήκον, ἡγεμόνι τῆς ἐλευθερίας γεγεννημένῳ. 4. δυσχεραينوμένου δὲ τοῦ τῆς μοναρχίας ὀνόματος, καὶ δοκοῦντος ἂν ἀλυπότερον τοῦ δήμου μερισθεῖσαν ὑπομεῖναι τὴν ἀρχὴν, καὶ δύο προβαλλομένου καὶ καλοῦντος, ἐλπίζων μετὰ τὸν Βρούτον αἰρεθῆσθαι καὶ συνυπατεῦσιν διήμαρτεν. 5. ἤρεθθη γὰρ ἄκοντι τῷ Βρούτῳ συνάρχων ἀντὶ τοῦ Οὐαλερίου Ταρκύνιος Κολλατίνος ὁ Λουκρητίας ἀνὴρ, οὐδὲν ἀρετῇ Οὐαλερίου διαφέρων· ἀλλ' οἱ δυνατοί, δεδιότες τοὺς βασιλεῖς ἔτι πολλὰ πειρώντας ἐξῶθεν καὶ μαλάσσοντας τὴν πόλιν, ἐβούλοντο τὸν ἐντονώτατον αὐτοῖς ἐχθρὸν ἔχειν στρατηγόν ὡς οὐχ ὑψητόμενον.

2. Ἀγανακτῶν οὖν ὁ Οὐαλέριος, εἰ μὴ πιστεύεται πάντα πράττειν ἔνεκα τῆς πατρίδος, ὅτι μὴδὲν ἰδίᾳ κακὸν ὑπὸ τῶν τυράννων πέπονθε, τῆς τε βουλῆς ἀπέστη, καὶ τὰς συνηγορίας ἀπέειπε, καὶ τὸ πράττειν τὰ κοινὰ παντελῶς ἐξέλιπεν, ὥστε καὶ λόγον τοῖς πολλοῖς παρασχεῖν καὶ φροντίδα, φοβουμένοις μὴ δι' ὀργὴν προσθέμενος τοῖς βασιλεῦσιν ἀνατρέψῃ τὰ πράγματα καὶ τὴν πόλιν, ἐπισφαλῶς ἔχουσιν. 2. ἐπεὶ δὲ καὶ πρὸς ἑτέρους τινὰς ὑποψίαν ἔχων ὁ Βρούτος ἐβούλετο διὰ σφαγίων ὀρκῶσαι τὴν βουλὴν καὶ προεῖπεν ἡμέραν, καταβὰς μάλα φαιδρὸς εἰς ἀγορὰν ὁ Οὐαλέριος, καὶ πρῶτος ὁμόσας μὴδὲν ἐνδῶσειν μηδ' ὑφήσεσθαι Ταρκυνίοις, ἀλλὰ πολεμήσειν κατὰ κράτος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας, ἡδονὴν τε τῇ βουλῇ καὶ θάρσος ἅμα τοῖς ἀρχουσι παρέσχεν. 3. εὐθύς δὲ καὶ τὰ ἔργα τὸν ὄρκον ἐβεβαίον. πρέσβεις γὰρ ἦκον ἀπὸ Ταρκυνίου, γράμματα κομίζοντες ἐπαγωγὰ τοῦ δήμου καὶ λόγους ἐπεικεῖς, οἷς μάλιστα τοὺς πολλοὺς ᾤοντο διαφθερεῖν, λεγομένοις παρὰ βασιλέως ἀφεικέναι τὸ φρόνημα καὶ μετρίων δεῖσθαι δοκοῦντος. 4. τοὺτους εἰς τὸ πλῆθος οἰομένων δεῖν τῶν ὑπάτων προαγαγεῖν, οὐκ εἶσεν ὁ Οὐαλέριος, ἀλλ' ἐνέστη καὶ διεκώλυεν ἀνθρώποις πένησι καὶ βαρυνομένοις μᾶλλον τῆς τυραννίδος τὸν πόλεμον ἀρχὰς καὶ προφάσεις νεωτερισμῶν ἐγγενέσθαι.

3. Μετὰ δὲ ταῦτα πρέσβεις ἦκον ἕτεροι, τῆς τε βασιλείας ἀφίστασθαι καὶ πολεμοῦντα παύεσθαι τὸν Ταρκύνιον λέγοντες, ἀπαιτεῖν δὲ τὰ χρήματα καὶ τὰς οὐσίας αὐτῷ καὶ φίλοις καὶ οἰκείοις, ἀφ' ὧν διαβιώσονται φεύγοντες. 2. ἐπικλωμένων δὲ πολλῶν καὶ μάλιστα τοῦ Κολλατίνου συναγορευόντος, ἄτρεπτος ὢν ἀνὴρ καὶ τραχὺς ὀργὴν ὁ Βρούτος ἐξέδραμεν εἰς ἀγορὰν, προδότην ἀποκαλῶν τὸν συνάρχοντα, πολέμου καὶ τυραννίδος ἀφορμὰς χαριζόμενον οἷς δεινὸν ἦν ὄντως ἐφόδια φυγῆς ψηφίσασθαι. 3. συνελθόντων δὲ τῶν πολιτῶν, πρῶτος ἰδιώτης ἀνὴρ εἶπεν ἐν δήμῳ τότε Γάιος Μινούκιος, τῷ τε Βρούτῳ διακελευόμενος καὶ τοῖς Ῥωμαίοις παραινῶν ὁρᾶν, ὅπως τὰ χρήματα μετ' αὐτῶν ὄντα πολεμοίῃ πρὸς τοὺς τυράννους μᾶλλον ἢ μετ' ἐκείνων πρὸς αὐτούς. οὐ μὴν ἀλλ' ἔδοξε τοῖς Ῥωμαίοις, τὴν ἐλευθερίαν ἔχουσιν ὑπὲρ ἧς ἐπολέμουν, μὴ προέσθαι τὴν εἰρήνην ἔνεκα χρημάτων, ἀλλὰ συνεκβαλεῖν καὶ ταῦτα τοῖς τυράννοις. 4. ἦν δ' ἄρα Ταρκυνίῳ λόγος μὲν ἐλάχιστος τῶν χρημάτων, ἡ δ' ἀπαίτησις ἅμα πείρα τοῦ δήμου καὶ κατασκευὴ προδοσίας. καὶ ταῦτ' ἔπραττον οἱ πρέσβεις, ὑπομένοντες ἐπὶ τῇ τῶν χρημάτων προφάσει, τὰ μὲν ἀποδίδοσθαι, τὰ δὲ φυλάττειν, τὰ δ' ἀποπέμπειν φάσκοντες, ἄχρι οὗ διέφθειραν οἴκους δύο τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν νομιζομένων, τὸν Ἀκυιλίων, τρεῖς ἔχοντα βουλευτάς, καὶ δύο τὸν Οὐιτελλίων. 5. οὗτοι πάντες ἦσαν ἀπὸ μητέρων ἀδελφιδῶν Κολλατίνου τοῦ ὑπατεύοντος, ἰδίᾳ δ' Οὐιτελλίοις ἑτέρα πρὸς Βρούτον οἰκειότης ὑπῆρχεν. ἀδελφὴν γὰρ αὐτῶν ὁ Βρούτος εἶχε καὶ παῖδας ἐξ αὐτῆς πλείονας· ὧν δύο τοὺς ἐν ἡλικίᾳ συγγενεῖς ὄντας ἅμα καὶ συνήθεις οἱ Οὐιτέλλιοι

προσηγάγοντο καὶ συνέπεισαν ἐν τῇ προδοσίᾳ γενέσθαι, καὶ καταμείζαντας ἑαυτοὺς εἰς γένος μέγα τὸ Ταρκυνίων καὶ βασιλικὰς ἐλπίδας ἀπαλλαγῆναι τῆς τοῦ πατρὸς ἀβελτερίας καὶ χαλεπότητος· χαλεπότητα μὲν τὸ ἀπαραίτητον αὐτοῦ πρὸς τοὺς πονηροὺς λέγοντες· τῇ δ' ἀβελτερίᾳ προσποιήματι καὶ παρακαλύμματι πολὺν χρόνον ὥς ἔοικε χρησάμενος ἀσφαλείας ἔνεκα πρὸς τοὺς τυράννους, οὐδ' ὕστερον ἔφυγεν αὐτῆς τὴν ἐπωνυμίαν.

4. Ὡς οὖν συνεπίσθη τὰ μειράκια καὶ τοῖς Ἀκυιλίοις εἰς λόγους ἦλθεν, ὄρκον ὁμόσαι μέγαν ἔδοξε πᾶσι καὶ δεινόν, ἀνθρώπου σφαγέντος ἐπισπεύσαντας αἷμα καὶ τῶν σπλάγχνων θιγόντας. ἐπὶ τούτοις εἰς τὴν Ἀκυιλίων οἰκίαν συνήλθον. 2. ἦν δ' ὁ οἶκος ἐν ᾧ ταῦτα δράσειν ἔμελλον οἶον εἰκὸς ὑπέρημος καὶ σκοτώδης. ἔλαθεν οὖν αὐτοὺς οἰκέτης ὄνομα Οὐνιδίκιος ἔνδον ἀποκρύψας ἑαυτόν, οὐ κατ' ἐπιβουλὴν ἢ προαίσθησιν τινα τοῦ μέλλοντος, ἀλλ' ἔνδον ὦν ἔτυχε, καὶ προσιοῦσιν αὐτοῖς μετὰ σπουδῆς ὀφθῆναι φοβηθεῖς, ὑπέστη λάρνακα κενὴν πρὸ αὐτοῦ ποιησάμενος, ὥστε καὶ τῶν πραττομένων θεατῆς γενέσθαι καὶ τῶν βουλευμάτων ἐπήκοος. 3. ἔδοξε δ' αὐτοῖς τοὺς ὑπάτους ἀναιρεῖν, καὶ ταῦτα δηλοῦσας γράψαντες ἐπιστολὰς πρὸς τὸν Ταρκύνιον ἔδωκαν τοῖς πρέσβεσι· καὶ γὰρ ὤκουν αὐτόθι, τῶν Ἀκυιλίων ξένοι γεγονότες, καὶ τότε τῇ συνωμοσίᾳ παρήσαν. 4. ὥς δὲ ταῦτα πράξαντες ἀπηλλάγησαν, ὑπεξελθὼν ὁ Οὐνιδίκιος λάθρα χρήσασθαι τοῖς προσπεσοῦσιν οὐκ εἶχεν, ἀλλ' ἤπορεῖτο, δεινὸν μὲν ἡγούμενος, ὥσπερ ἦν, πρὸς πατέρα Βροῦτον υἱὼν ἐξάγιστα κατηγορεῖν, ἢ πρὸς θεῖον ἀδελφιδῶν τὸν Κολλατῖνον, ιδιώτην δὲ Ῥωμαίων οὐδένα νομίζων ἐχέγγυον ἀπορρήτων τηλικούτων. 5. πᾶν δ' αὖ μᾶλλον ἢ δυνατός ὦν ἡσυχίαν ἄγειν, ἐλαυνόμενος δὲ τῷ συνειδῶτι τοῦ πράγματος, ὥρμησέ πως πρὸς τὸν Οὐαλέριον, μάλιστα τοῖς κοινοῖς καὶ φιλανθρώποις ἐπαχθεῖς τοῦ ἀνδρός, ὅτι πᾶσιν εὐπρόσδοος ἦν τοῖς δεομένοις, καὶ τὴν οἰκίαν ἀνεωγμένην αἰεὶ παρείχε, καὶ λόγον οὐδενὸς οὐδὲ χρεῖαν ἀπερρίπτει τῶν ταπεινῶν.

5. Ὡς οὖν ἀνέβη πρὸς αὐτόν ὁ Οὐνιδίκιος καὶ κατεῖπε πάντα, Μάρκου τε τοῦ ἀδελφοῦ παρόντος αὐτῷ μόνου καὶ τῆς γυναικός, ἐκπλαγεῖς καὶ δέισας ὁ Οὐαλέριος οὐκέτι προήκατο τὸν ἄνθρωπον, ἀλλὰ κατακλείσας εἰς τι οἶκημα, καὶ φύλακα τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα ταῖς θύραις ἐπίστησας, τὸν μὲν ἀδελφὸν ἐκέλευσε τὴν βασιλικὴν ἑπαυλιν περισχόντα τὰ γράμματα λαβεῖν, ἂν δυνατόν ἦ, καὶ τοὺς οἰκέτας παραφυλάττειν· αὐτὸς δέ, πελατῶν τε πολλῶν καὶ φίλων αἰεὶ περὶ αὐτὸν ὄντων καὶ θεραπείας συχνῆς, ἐβάδιζε πρὸς τὴν οἰκίαν τῶν Ἀκυιλίων, οὐκ ἔνδον ὄντων. 2. διὸ μηδενὸς ἂν προσδοκῆσαντος ὥσάμενος διὰ θυρῶν, ἐπιτυγχάνει τοῖς γράμμασι, κειμένοις ὅπου κατέλυνον οἱ πρέσβεις. ταῦτα δ' αὐτοῦ πράττοντος, οἱ Ἀκυίλλιοι δρόμῳ προσεφέροντο, καὶ περὶ τὰς θύρας συμμερίζαντες, ἐζήτουν ἀφελέσθαι τὰς ἐπιστολὰς· 3. οἱ δ' ἡμύνοντο καὶ τὰ ἱμάτια περιβαλόντες αὐτῶν τοῖς τραχήλοις, ὑπὸ βίας καὶ μόλις ὠθούμενοι καὶ ὠθύντες, διὰ τῶν στενωπῶν εἰς τὴν ἀγορὰν ἐνέβαλον. 4. τὰ δ' αὐτὰ καὶ περὶ τὴν ἑπαυλιν ἅμα τὴν βασιλικὴν ἐγίνετο, τοῦ Μάρκου γραμμάτων ἐτέρων ἐν τοῖς σκεύεσι κομιζομένων ἐπιλαμβανομένου καὶ τῶν βασιλικῶν ὅσους δυνατός ἦν ἔλκοντος εἰς τὴν ἀγορὰν.

6. Ἐπεὶ δὲ τὸν θόρυβον κατέπαυσαν οἱ ὕπατοι, καὶ τοῦ Οὐαλερίου κελεύσαντος ἐκ τῆς οἰκίας ὁ Οὐνιδίκιος προήχθη, καὶ γενομένης κατηγορίας ἀνεγνώσθη τὰ γράμματα, καὶ πρὸς οὐδὲν ἐτόλμησαν ἀντειπεῖν οἱ ἄνδρες, ἦν μὲν κατήφεια καὶ σιωπὴ τῶν ἄλλων, ὀλίγοι δὲ βουλόμενοι τῷ Βρούτῳ χαρίζεσθαι φυγῆς ἐμέμνηντο. 2. καὶ τι καὶ Κολλατῖνος αὐτοῖς ἐλπίδος ἐπαικοῦς ἐνεδίδου δεδακρυσμένος καὶ Οὐαλέριος σιωπῶν. ὁ δὲ Βρούτος ὀνομαστὶ τῶν υἱῶν ἐκάτερον προσεipῶν, 'ἄγ' ὦ Τίτε' εἶπεν, 'ἄγ' ὦ Τιβέριε, τί οὐκ ἀπολογεῖσθε πρὸς τὴν κατηγορίαν;' 3. ὥς δ' οὐδὲν ἀπεκρίναντο τρεῖς ἐρωτηθέντες, οὕτως πρὸς τοὺς ὑπηρέτας ἀποστρέψας τὸ πρόσωπον, 'ὑμέτερον ἦδη' εἶπεν 'τὸ λοιπὸν ἔργον.' 4. οἱ δὲ εὐθὺς συλλαβόντες τοὺς νεανίσκους περιερρήγγουν τὰ ἱμάτια, τὰς χεῖρας ἀπῆγον ὀπίσω, ῥάβδοις κατέξαινον τὰ σώματα, τῶν μὲν ἄλλων οὐ δυναμένων προσορᾶν οὐδὲ καρτεροῦντων, ἐκεῖνον δὲ λέγεται μῆτε τὰς ὄψεις ἀπαγαγεῖν ἀλλαχόσε, μῆτ' οἰκτῶ τι τρέψαι τῆς περὶ τὸ πρόσωπον ὀργῆς καὶ βαρυτύτης, ἀλλὰ δεινὸν ἐνορᾶν κολαζομένοις τοῖς παισίν, ἄχρι οὐ κατατείναντες αὐτοὺς ἐπὶ τοῦδαφος πελέκει τὰς κεφαλὰς ἀπέκοψαν. 5. οὕτω δὲ τοὺς ἄλλους ἐπὶ τῷ συνάρχοντι ποιησάμενος, ὥχεται ἑξαναστάς, ἔργον εἰργασμένος οὗτ' ἐπαινεῖν βουλομένοις ἀξίως οὔτε ψέγειν ἐφικτόν. ἢ γὰρ ἀρετῆς ὕψος εἰς ἀπάθειαν ἐξέστησε τὴν ψυχὴν, ἢ πάθους μέγεθος εἰς ἀναληγσίαν. οὐδέτερον δὲ μικρὸν οὐδ' ἀνθρώπινον, ἀλλ' ἢ θεῖον ἢ θηριῶδες. 6. δίκαιον δὲ τῇ δόξῃ τοῦ ἀνδρός τὴν κρίσιν ἐπεσθαι μᾶλλον ἢ τὴν ἀρετὴν ἀσθενεῖα τοῦ κρίνοντος ἀπιστεῖσθαι. Ῥωμαῖοι γὰρ οὐ τοσοῦτον ἔργον οἴονται Ῥωμύλου γενέσθαι τῆς πόλεως τὴν ὕδρισιν, ὅσον Βρούτου τὴν κτίσιν τῆς πολιτείας καὶ κατάστασιν.

7. Ὡς δ' οὖν ἀπῆλθεν ἐξ ἀγορᾶς, τότε πολὺν μὲν χρόνον ἐκπληξίς εἶχε καὶ φρίκη καὶ σιωπὴ πάντας ἐπὶ τοῖς διαπεπραγμένοις· πρὸς δὲ τὴν τοῦ Κολλατίνου μαλακίαν καὶ μέλλησιν ἀνεθάρρηνσαν οἱ Ἀκυῖλλιοι, καὶ χρόνον ἤξιουν λαβόντες ἀπολογήσασθαι, καὶ τὸν Οὐινδίκιον αὐτοῖς ἀποδοθῆναι δοῦλον ὄντα, καὶ μὴ παρὰ τοῖς κατηγοροῖς εἶναι. 2. βουλομένου δὲ ταῦτα συγχωρεῖν καὶ διαλύοντος ἐπὶ τούτοις τὴν ἐκκλησίαν, ὁ Οὐαλέριος οὔτε τὸν ἄνθρωπον οἶός τ' ἦν ἀφεῖναι τῷ περὶ αὐτὸν ὄχλῳ καταμειγμένον, οὔτε τὸν δῆμον εἶα προέμενον τοὺς προδότας ἀπελθεῖν. 3. τέλος δὲ τοῖς σώμασι ἐπιβαλὼν τὰς χεῖρας, ἐπεκαλεῖτο τὸν Βροῦτον, καὶ τὸν Κολλατῖνον ἐβόα δεινὰ ποιεῖν, εἰ τῷ συνάρχοντι παιδοφονίας ἀνάγκην προστριψάμενος, αὐτὸς οἶεται δεῖν καταχαρίζεσθαι ταῖς γυναιξὶ τοὺς προδότας καὶ πολεμίους τῆς πατρίδος. 4. ἀγανακτοῦντος δὲ τοῦ ὑπάτου καὶ κελεύοντος ἀπάγεσθαι τὸν Οὐινδίκιον, οἱ μὲν ὑπηρέται διωσάμενοι τὸν ὄχλον ἤπτοντο τοῦ ἀνθρώπου καὶ τοὺς ἀφαιρουμένους ἔτυπτον, οἱ δὲ φίλοι τοῦ Οὐαλερίου προέστησαν ἀμυνόμενοι, καὶ ὁ δῆμος ἐβόα κελεύων παρεῖναι τὸν Βροῦτον. 5. ἦκεν οὖν αὐθις ὑποστρέψας, καὶ γενομένης αὐτῷ σιωπῆς, εἶπεν ὅτι τοῖς μὲν υἱοῖς αὐτὸς ἀποχρῶν ἦν δικαστής, περὶ δὲ τῶν ἄλλων τοῖς πολίταις ἐλευθέρους οὔσι ψῆφον δίδωσι· λεγέτω δ' ὁ βουλούμενος καὶ πειθέτω τὸν δῆμον. οὐκέτι μέντοι λόγων ἐδέησεν, ἀλλὰ τῆς ψήφου δοθείσης, πάσαις ἀλόντες ἐπελεκίσθησαν. 6. ὁ δὲ Κολλατῖνος ἦν μὲν ὡς ἔοικε ἐν ὑποψίᾳ τινὶ καὶ διὰ συγγένειαν τῶν βασιλέων, ἤχθοντο δ' αὐτοῦ καὶ τῷ δευτέρῳ τῶν ὀνομάτων, ἀφοσιούμενοι τὸν Ταρκύνιον. ὥς δὲ καὶ ταῦτα συνέβη, παντάπασι προσκρούσας ἀφῆκε τὴν ἀρχὴν ἐκὼν καὶ τῆς πόλεως ὑπεξῆλθεν. 7. οὕτω δὴ πάλιν ἀρχαιρεσιῶν γενομένων, ὑπατος ἀπεδείχθη λαμπρῶς ὁ Οὐαλέριος, ἀξίαν ἀπολαβὼν τῆς προθυμίας χάριν· ἥς οἰόμενός τι δεῖν ἀπολαῦσαι τὸν Οὐινδίκιον, ἐψηφίσατο πρῶτον ἀπελευθέρων ἐκεῖνον ἐν τῇ Ῥώμῃ γενέσθαι πολίτην καὶ φέρειν ψῆφον, ἢ βούλοιτο φρατρία προσνεμηθέντα. 8. τοῖς δ' ἄλλοις ἀπελευθέρους ὅψε καὶ μετὰ πολὺν χρόνον ἐξουσίαν ψήφου δημαγωγῶν ἔδωκεν Ἄππιος. ἡ δὲ παντελὴς ἀπελευθέρωσις ἄχρι νῦν οὐινδίκτα λέγεται δι' ἐκεῖνον ὡς φασὶ τὸν Οὐινδίκιον.

8. Ἐκ τούτου τὰ μὲν χρήματα τῶν βασιλέων διαρπάσαι τοῖς Ῥωμαίοις ἔδωκαν, τὴν δ' οἰκίαν κατέσκαψαν καὶ τὴν ἑπαυλιν. τοῦ δ' Ἀρείου πεδίου τὸ ἡδιστὸν ἐκέκτητο Ταρκύνιος, καὶ τοῦτο τῷ θεῷ καθιέρωσαν. 2. ἔτυχε δὲ τεθερισμένον ἄρτι, καὶ κειμένων ἐτι τῶν δραγμάτων, οὐκ ᾤοντο δεῖν ἄλοᾶν οὐδὲ χρῆσθαι διὰ τὴν καθιέρωσιν, ἀλλὰ συνδραμόντες ἐφόρουν τὰς ἀμάλλας εἰς τὸν ποταμόν. 3. ὥς δ' αὐτως καὶ τὰ δένδρα κόπτοντες ἐνέβαλλον, ἀργὸν παντάπασι τὸ χωρίον ἀνιέντες τῷ θεῷ καὶ ἄκαρπον. 4. ὠθυμένων δὲ πολλῶν ἐπ' ἀλλήλοις καὶ ἀθρόων, ὑπήγαγεν ὁ ῥοῦς οὐ πολὺν τόπον, ἀλλ' ὅπου τὰ πρῶτα συνενεχθέντα καὶ περιπεσόντα τοῖς στερεοῖς ὑπέστη, τῶν ἐπιφερομένων διέξοδον οὐκ ἐχόντων, ἀλλ' ἐνισχομένων καὶ περιπλεκομένων, ἐλάβμβανεν ἡ σύμπηξις ἰσχὺν καὶ ῥίζωσιν, αὐξανομένην ὑπὸ τοῦ ῥεύματος. 5. ἰλὺν τε γὰρ ἐπήγαγε πολλήν, ἣ προσισταμένη τροφήν παρείχεν ἅμα καὶ κόλλησιν, αἱ τε πληγαὶ σάλον οὐκ ἐποίουν, ἀλλὰ μαλακῶς πιέζουσιν συνήλαντον εἰς ταῦτ' πάντα καὶ συνέπλαττον. 6. ὑπὸ δὲ μεγέθους καὶ στάσεως ἕτερον αὐτῷ μέγεθος ἐκτάτο καὶ χώραν ἀναδεχομένην τὰ πλεῖστα τῶν ὑπὸ τοῦ ποταμοῦ καταφερομένων. τοῦτο νῦν νήσός ἐστιν ἱερὰ κατὰ τὴν πόλιν, ἔχει δὲ καὶ ναοὺς θεῶν καὶ περιπάτους, καλεῖται δὲ φωνῇ τῇ Λατίνων μέση δυεῖν γεφυρῶν. 7. ἐνιοὶ δὲ τοῦτο συμπεσεῖν ἱστοροῦσιν οὐχ ὅτε τὸ Ταρκυνίου καθιερώθη πεδίον, ἀλλὰ χρόνοις ὕστερον ἄλλο χωρίον ὁμοροῦν ἐκεῖνῳ Ταρκυνίας ἀνείσης. ἡ δὲ Ταρκυνία παρθένος ἦν ἱέρεια, μία τῶν Ἑστιάδων, ἔσχε δὲ τιμὰς ἀντὶ τούτου μεγάλας, ἐν αἷς ἦν καὶ τὸ μαρτυρίαν αὐτῆς δέχεσθαι μόνης γυναικῶν· τὸ δ' ἐξεῖναι γαμείσθαι ψηφισαμένων οὐ προσεδέξατο. καὶ ταῦτα μὲν οὕτω γενέσθαι μυθολογοῦσι.

9. Ταρκύνιον δὲ τὴν ἐκ προδοσίας ἀπογόνοντα τῆς ἀρχῆς ἀνάληψιν ἐδέξαντο Τυρρηνοὶ προθύμως, καὶ μεγάλη δυνάμει κατήγον. 2. ἀντεξήγον δὲ τοὺς Ῥωμαίους οἱ ὑπατοὶ καὶ παρέταξαν ἐν χωρίοις ἱεροῖς, ὧν τὸ μὲν Ὀράτιον ἄλσος, τὸ δὲ Ναιούιον λειμῶνα προσαγορεύουσιν. 3. ἀρχομένων δ' αὐτῶν συνάγειν εἰς χεῖρας, Ἄρρων ὁ Ταρκυνίου παῖς καὶ Βροῦτος ὁ Ῥωμαίων ὑπατος, οὐ κατὰ τύχην ἀλλήλοις περιπεσόντες, ἀλλ' ὑπ' ἔχθους καὶ ὀργῆς, ὁ μὲν ὡς ἐπὶ τύραννον καὶ πολέμιον τῆς πατρίδος, ὁ δὲ τῆς φυγῆς ἀμυνόμενος, ὥρμησαν ὁμόσε τοῖς ἵπποις. 4. θυμῷ δὲ μᾶλλον ἢ λογισμῷ προσμειξάντες, ἠφειδῆσαν αὐτῶν καὶ συναπέθανον ἀλλήλοις. οὕτω δὲ δεινοῦ γενομένου τοῦ προάγωνος, οὐκ ἔσχεν ὁ ἀγὼν τέλος ἐπιεικέστερον, ἀλλὰ καὶ δράσαντες ἴσα καὶ παθόντες οἱ στρατοὶ διεκρίθησαν ὑπὸ χειμῶνος. 5. ἦν οὖν ἐν ἀπόροις ὁ Οὐαλέριος, οὐκ εἰδὼς τὸ τῆς μάχης πέρας, ἀλλὰ τοὺς στρατιώτας ὁρῶν τοῖς μὲν αὐτῶν νεκροῖς ἀθυμοῦντας, ἐπαιρομένους δὲ τοῖς τῶν πολεμίων· οὕτως ἄκριτος ἦν καὶ παράλληλος ὑπὸ πλήθους ὁ φόνος. 6. οὐ μὴν ἀλλ' ἐκατέροις ἐγγύθεν ὁρώμενα τὰ οἰκεῖα μᾶλλον ἐβεβαίου τὴν ἥτταν ἢ τὴν νίκην εἰκαζόμενα τὰ τῶν πολεμίων. ἐπελθοῦσης δὲ νυκτὸς οἷαν εἰκὸς οὕτω μεμαχημένοις, καὶ γενομένων ἐν ἡσυχίᾳ τῶν στρατοπέδων, λέγουσι σεισθῆναι τὸ ἄλσος, ἐκ δ' αὐτοῦ φωνὴν ἐκπεσεῖν μεγάλην, φράζουσιν ὡς

ἐνὶ πλείους ἐν τῇ μάχῃ τεθνήκασι Τυρρηγῶν ἢ Ῥωμαίων. 7. ἦν δ' ἄρα θεῖόν τι τὸ φθεγγόμενον· εὐθύς [τε] γὰρ ὑπ' αὐτοῦ τοῖς μὲν ἀλαλάξαι παρέστη μέγα καὶ θαρσαλέον, οἱ δὲ Τυρρηγοὶ περίφοβοι γενόμενοι καὶ συνταραχθέντες ἐξέπεσον τοῦ στρατοπέδου, καὶ διεσπάρησαν οἱ πλείστοι. τοὺς δὲ καταλειφθέντας ὀλίγῳ πεντακισχιλίων ἐλάσσους ἐπελθόντες εἶλον οἱ Ῥωμαῖοι καὶ τὰλλα διήρπασαν. 8. οἱ δὲ νεκροὶ διαριθμηθέντες εὐρέθησαν τριακόσιοι μὲν ἐπὶ χιλίοις καὶ μυρίοις οἱ τῶν πολέμιων, οἱ δὲ Ῥωμαίων παρ' ἓνα τοσοῦτοι. ταύτην τὴν μάχην λέγουσι γενέσθαι πρὸ μιᾶς καλανδῶν Μαρτίων. 9. ἐθριάμβευσε δ' ἅπ' αὐτῆς Οὐαλέριος, εἰσελάσας τεθρίπῳ πρῶτος ὑπάτων, καὶ τὸ πρᾶγμα σεμνὴν καὶ μεγαλοπρεπῆ παρέσχευ ὄψιν, οὐκ ἐπίφθονον οὐδ' ἀνιάσασαν, ὥς ἐνιοὶ λέγουσι, τοὺς ὀρώντας· οὐ γὰρ ἂν ἔσχε ζῆλον τοσοῦτον οὐδὲ φιλοτιμίαν εἰς ἔτη πάμπολλα διαμένουσιν. 10. ἀπεδέξαντο δὲ τοῦ Οὐαλερίου καὶ τὰς εἰς τὸν συνάρχοντα τιμάς, αἷς ἐκκομιζόμενον καὶ θαπτόμενον ἐκόσμησε, καὶ λόγον ἐπ' αὐτῷ διεξῆλθεν ἐπιτάφιον, ὃς οὕτως ὑπὸ Ῥωμαίων ἠγαπήθη καὶ τοσαύτην ἔσχε χάριν, ὥστε πᾶσι τοῖς ἀγαθοῖς καὶ μεγάλοις ὑπάρχειν ἐξ ἐκείνου τελευτήσασιν ὑπὸ τῶν ἀρίστων ἐγκωμιάζεσθαι. 11. λέγεται δὲ καὶ τῶν Ἑλληνικῶν ἐπιταφίων ἐκείνος γενέσθαι πρεσβύτερος, εἶγε μὴ καὶ τοῦτο Σόλωνός ἐστι, ὥς Ἀναξιμένης ὁ ῥήτωρ (fr. 5 M. = FGh 72 F 4) ἰστόρηκεν.

10. Ἀλλὰ δι' ἐκεῖνα μᾶλλον ἤχθοντο τῷ Οὐαλερίῳ καὶ προσέκρου, ὅτι Βρούτος μὲν, ὃν πατέρα τῆς ἐλευθερίας ἐνόμιζεν ὁ δῆμος, οὐκ ἤξιώσε μόνος ἄρχειν, ἀλλὰ καὶ πρῶτον αὐτῷ συνάρχοντα προσεῖλετο καὶ δεῦτερον· οὐτοσί δ' ἔφασαν, ἑῖς ἑαυτὸν ἅπαντα συνενεγκάμενος, οὐκ ἔστι τῆς Βρούτου κληρονόμος ὑπατείας μηδὲν αὐτῷ προσηκούσης, ἀλλὰ τῆς Ταρκυνίου τυραννίδος. 2. καίτοι τί δεῖ λόγῳ μὲν Βρούτον ἐγκωμιάζειν, ἔργῳ δὲ μιμῆσθαι Ταρκύνιον, ὑπὸ ῥάβδοις ὁμοῦ πάσαις καὶ πελέκεσι κατιόντα μόνον ἐξ οἰκίας τοσαύτης τὸ μέγεθος, ὅσῃν οὐ καθεῖλε τὴν τοῦ βασιλέως; 3. καὶ γὰρ ὄντως ὁ Οὐαλέριος ὥκει τραγικώτερον ὑπὲρ τὴν καλουμένην Οὐελίαν οἰκίαν ἐπικρεμαμένην τῇ ἀγορᾷ καὶ καθορῶσαν ἐξ ὕψους ἅπαντα, δυσπρόσοδον δὲ πελάσαι καὶ χαλεπὴν ἐξωθεν, ὥστε καταβαίνοντος αὐτοῦ τὸ σχῆμα μετέωρον εἶναι καὶ βασιλικὸν τῆς προπομπῆς τὸν ὄγκον. 4. ὅσον οὖν ἐν ἀρχῇ καὶ πράγμασι μεγάλοις ἀγαθὸν ἦν ἔχειν ὥτα παρρησίαν ἀντὶ κολακείας προσιέμενα καὶ λόγους ἀληθεῖς, ἔδειξεν. 5. ἀκούσας γὰρ ὅτι τοῖς πολλοῖς ἀμαρτάνειν ἐδόκει τῶν φίλων διεξιόντων, οὐκ ἐφιλονίκησεν οὐδ' ἠγανάκτησεν, ἀλλὰ ταχὺ πολλοὺς συναγαγὼν τεχνίτας, ἔτι νυκτὸς οὔσης, κατέβαλε τὴν οἰκίαν καὶ κατέσκαψεν εἰς ἔδαφος πᾶσαν, ὥστε μεθ' ἡμέραν τοὺς Ῥωμαίους ὀρώντας καὶ συνισταμένους, τοῦ μὲν ἀνδρὸς ἀγαπᾶν καὶ θαυμάζειν τὴν μεγαλοφροσύνην, ἄχθεσθαι δὲ τῆς οἰκίας καὶ ποθεῖν τὸ μέγεθος καὶ τὸ κάλλος, ὥσπερ ἀνθρώπου διὰ φθόνον οὐ δικαίως καταλελυμένης, τοῦ δ' ἄρχοντος ὥσπερ ἀνεστίου παρ' ἐτέροις οἰκοῦντος. 6. ἐδέχοντο γὰρ οἱ φίλοι τὸν Οὐαλέριον, ἄχρι οὗ τόπον ἔδωκεν ὁ δῆμος αὐτῷ καὶ κατεσκεύασεν οἰκίαν ἐκείνης μετριωτέραν, ὅπου νῦν ἱερόν ἐστιν Οὐίκας Πότας ὀνομαζόμενον. 7. βουλόμενος δὲ μὴ μόνον ἑαυτὸν, ἀλλὰ καὶ τὴν ἀρχὴν ἀντὶ φοβερᾶς χειροῦ καὶ προσφιλεῖ ποιεῖν τοῖς πολλοῖς, τοὺς τε πελέκεις ἀπέλυσε τῶν ῥάβδων, αὐτὰς τε τὰς ῥάβδους εἰς ἐκκλησίαν παριῶν ὑψῆκε τῷ δήμῳ καὶ κατέκλινε, μέγα ποιῶν τὸ πρόσχημα τῆς δημοκρατίας. καὶ τοῦτο μέχρι νῦν διαφυλάττουσι οἱ ἄρχοντες. 8. ἐλάνθανε δὲ τοὺς πολλοὺς οὐχ ἑαυτὸν ὥς ᾧοντο ποιῶν ταπεινόν, ἀλλὰ τὸν φθόνον τῇ μετριότητι ταύτῃ καθαιρῶν καὶ κολούων, ἑαυτῷ δὲ προστιθεὶς τοσοῦτον μέγεθος δυνάμεως, ὅσον ἀφαιρεῖν ἐδόκει τῆς ἐξουσίας, ὑποδυομένου μεθ' ἡδονῆς αὐτῷ τοῦ δήμου καὶ φέροντος ἐκουσίως. 9. ὥστε καὶ Ποπλικόλαν ἀνηγόρευσε αὐτόν· σημαίνει δὲ τοῦνομα δημοκηδὴ· καὶ τοῦτο μᾶλλον ἰσχυσε τῶν ἀρχαίων ὀνομάτων, ὃ καὶ ἡμεῖς χρῆσόμεθα, τὸν λοιπὸν βίον τοῦ ἀνδρὸς ἰστοροῦντες.

11. Ὑπατεῖαν μὲν γὰρ ἔδωκε μετιέναι καὶ παραγγέλλειν τοῖς βουλομένοις· πρὸ δὲ τῆς καταστάσεως τοῦ συνάρχοντος οὐκ εἰδὼς τὸν γενησόμενον, ἀλλὰ δεδιὼς ἀντίπραξιν ὑπὸ φθόνου τινὸς ἢ ἀγνοίας, ἐχρήσατο τῇ μοναρχίᾳ πρὸς τὰ κάλλιστα καὶ μέγιστα τῶν πολιτευμάτων. 2. πρῶτον μὲν γὰρ ἀνεπλήρωσε τὴν βουλὴν ὀλιγανδροῦσαν· ἐτεθνήκεσαν γὰρ οἱ μὲν ὑπὸ Ταρκυνίου πρότερον, οἱ δ' ἑναγχος ἐν τῇ μάχῃ. τοὺς δ' ἐγγραφέντας ὑπ' αὐτοῦ λέγουσιν ἑκατὸν καὶ ἐξήκοντα τέσσαρας γενέσθαι. 3. μετὰ δὲ ταῦτα νόμους ἔγραψεν, ὧν μάλιστα μὲν ἰσχυροὺς ἐποίησε τοὺς πολλοὺς ὁ τὸν δῆμον ἀπὸ τῶν ὑπάτων τῷ φεύγοντι δίκην ἐπικαλεῖσθαι διδούς· δεῦτερος ὁ τοὺς ἀρχὴν ἀναλαβόντας, ἦν ὁ δῆμος οὐκ ἔδωκεν ἀποθνήσκειν κελεύων· τρίτος δὲ μετὰ τούτους, ὃς ἐβόηθησε τοῖς πένησι, ὃ τὰ τέλη τῶν πολλῶν ἀφεῖλε καὶ προθυμότερον ἄπτεσθαι τῶν ἐργασιῶν ἐποίησε ἅπαντας. 4. ὁ δὲ γραφεὶς κατὰ τῶν ἀπειθούντων τοῖς ὑπάτοις οὐχ ἦττον ἔδοξε δημοτικὸς εἶναι καὶ πρὸς τῶν πολλῶν μᾶλλον ἢ δυνατῶν γεγράφθαι. ζημίαν γὰρ ἀπειθείας ἔταξε βῶν πέντε καὶ δυεῖν προβάτων ἀξίαν. 5. ἦν δὲ τιμὴ προβάτου μὲν ὀβολοὶ δέκα, βοδὸς δ' ἑκατόν, οὐπω νομίσματι χρωμένων πολλῷ τότε Ῥωμαίων, ἀλλὰ προβατείας καὶ κτηνοτροφίας εὐθενούντων. 6. διὸ καὶ τὰς οὐσίας ἄχρι νῦν ἀπὸ τῶν προβάτων πεκούλια καλοῦσι, καὶ τῶν νομισμάτων τοῖς

παλαιοτάτοις βοῦν ἐνεχάρατον ἢ πρόβατον ἢ σὺν. 7. ἐτίθεντο δὲ καὶ παισὶν αὐτῶν Σύνιλλους καὶ Βουβούλκους καὶ Καπραρίους ὀνόματα καὶ Πορκίους, κάπρας μὲν τὰς αἴγας, πόρκους δὲ τοὺς χοίρους ὀνομάζοντες.

12. Οὕτω δὲ περὶ ταῦτα δημοτικὸς γενόμενος νομοθέτης καὶ μέτριος, ἐν τῷ μετρίῳ τὴν τιμωρίαν ὑπερέτεινεν. ἔγραψε γὰρ νόμον ἄνευ κρίσεως κτείνειν διδόντα τὸν βουλόμενον τυραννεῖν, κτείναντα δὲ φόνου καθαρὸν ἐποίησεν, εἰ παράσχοιτο τοῦ ἀδικήματος τοὺς ἐλέγχους. 2. ἐπεὶ γὰρ οὐ δυνατόν ἐπιχειροῦντα τηλικούτοις λαθεῖν ἅπαντας, οὐκ ἀδύνατον δὲ τὸ μὴ λαθόντα τοῦ κριθῆναι φθάσαι κρείττονα γενόμενον, ἦν ἀναιρεῖ τὸ ἀδίκημα κρίσιν προλαβεῖν ἔδωκε τῷ δυναμένῳ κατὰ τοῦ ἀδικοῦντος.

3. Ἐπηνέθη δὲ καὶ διὰ τὸν ταμειυτικὸν νόμον. ἐπεὶ γὰρ ἔδει χρήματα πρὸς τὸν πολεμὸν εἰσενεγκεῖν ἀπὸ τῶν οὐσιῶν τοὺς πολίτας, οὗτ' αὐτὸς ἄψασθαι τῆς οἰκονομίας οὔτε τοὺς φίλους ἔᾶσαι βουλόμενος, οὐθ' ὅλως εἰς οἶκον ιδιώτου παρελθεῖν δημόσια χρήματα, ταμειὸν μὲν ἀπέδειξε τὸν τοῦ Κρόνου ναόν, ᾧ μέχρι νῦν χρώμενοι διατελοῦσι, ταμίας δὲ τῷ δήμῳ δύο τῶν νέων ἔδωκεν ἀποδεῖξαι· καὶ ἀπεδείχθησαν οἱ πρῶτοι Πούπλιος Οὐετούριος καὶ Μινούκιος Μάρκος, καὶ χρήματα συνήχθη πολλά· 4. τρισκαίδεκα γὰρ ἀπεγράψατο μυριάδες, ὀρφανοῖς παισὶ καὶ χήραις γυναῖξιν ἀνεθείσης τῆς εἰσφορᾶς.

5. Ταῦτα δὲ διοικήσας, ἀπέδειξεν ἑαυτῷ συνάρχοντα τὸν Λουκρητίας πατέρα Λουκρήτιον, ᾧ τῆς ἡγεμονικωτέρας ἐξιστάμενος ὄντι πρεσβυτέρῳ τάξεως παρέδωκε τοὺς καλουμένους φάσκης· καὶ τοῦτο διέμεινεν εἰς ἡμᾶς τὸ πρεσβεῖον ἀπ' ἐκείνου τοῖς γεραιτέροις φυλαττόμενον. 6. ἐπεὶ δ' ὀλίγαις ἡμέραις ὕστερον ἐτελεύτησεν ὁ Λουκρήτιος, πάλιν ἀρχαιρεσιῶν γενομένων ἡρέθη Μάρκος Ὀράτιος, καὶ συνήρχε τῷ Ποπλικόλῳ τὸν ὑπολειπόμενον χρόνον τοῦ ἐνιαυτοῦ.

13. Ταρκυνίου δὲ Ῥωμαίοις δεύτερον πόλεμον ἐν Τυρρηνίᾳ κινούντος, μέγα σημεῖον λέγεται γενέσθαι. βασιλεύων γὰρ ἔτι καὶ τὸν νεῶν τοῦ Καπιτωλίου Διὸς ἔχων ὁ Ταρκύνιος ὅσον οὐπὼ συντετελεσμένον, εἴτε μαντείας γενομένης, εἴτ' αὐτῷ δόξαν ἄλλως, ἄρμα κατὰ κορυφὴν ἐπιστήσαι κεραμεοῦν ἐξέδωκε Τυρρηνοῖς τισιν ἐξ Οὐηίων δημιουργοῖς, εἴτ' ὀλίγον ὕστερον ἐξέπεσε τῆς ἀρχῆς. 2. τῶν δὲ Τυρρηνῶν διαπεπλασμένον τὸ τέθριππον ἐμβαλόντων εἰς κάμινον, οὐκ ἔπαθεν ἃ προσήκει πάσχειν πηλὸν ἐν πυρί, πυκνοῦσθαι καὶ συνιζάνειν ἐκτηκομένης τῆς ὑγρότητος, ἀλλ' ἐξέστη καὶ ὥδησε καὶ μέγεθος ἔσχεν ἅμα ῥώμῃ καὶ σκληρότητι τοσοῦτον, ὥστε μόλις ἐξαιρεθῆναι, τὴν ὀροφὴν ἀποσκευασαμένων τῆς καμίνου καὶ τῶν τοίχων περιαιρεθέντων. 3. ὥς οὖν ἔδοκει τοῖς μάντεσι θεῖον εἶναι σημεῖον εὐτυχίας καὶ δυνάμεως παρ' οἷς ἔσοιτο τὸ τέθριππον, ἔγνωσαν οἱ Οὐηῖοι μὴ προέσθαι τοῖς Ῥωμαίοις ἀπαιτοῦσι, καὶ ἀπεκρίναντο τοῦτο Ταρκυνίοις, οὐ τοῖς Ταρκυνίοις ἐκβαλοῦσι προσήκειν. 4. ὀλίγαις δ' ὕστερον ἡμέραις ἦσαν ἵππων ἀγῶνες αὐτοῖς, καὶ τὰ μὲν ἄλλα θέαν καὶ σπουδὴν <τὴν> εἰωθυῖαν παρεῖχε, τὸ δὲ νικῆσαν τέθριππον ὁ μὲν ἡνίοχος ἐξήλαυνε τοῦ ἵπποδρόμου σχέδην ἐστεφανωμένος, οἱ δ' ἵπποι πτοηθέντες ἀπ' οὐδεμιᾶς ἐμφανοῦς προφάσεως, ἀλλὰ κατὰ δὴ τι δαιμόνιον ἢ τυχαῖον, ἵεντο παντὶ τάχει πρὸς τὴν Ῥωμαίων πόλιν ἔχοντες τὸν ἡνίοχον, ὥς [δ'] οὐδὲν ἦν ἔργον αὐτοῦ κατατείνοντος οὐδὲ παρηγοροῦντος, ἀλλ' ἤρπαστο, δόντα τῇ ῥύμῃ καὶ φερόμενον, μέχρι οὗ τῷ Καπιτωλίῳ προσμείξαντες ἐξέβαλον αὐτὸν ἐνταῦθα περὶ τὴν πύλην ἦν νῦν Ῥατουμέναν καλοῦσι. 5. γενομένου δὲ τούτου θαυμάσαντες οἱ Οὐηῖοι καὶ φοβηθέντες, ἐπέτρεψαν ἀποδοῦναι τὸ ἄρμα τοῖς τεχνίταις.

14. Τὸν δὲ νεῶν τοῦ Καπιτωλίου Διὸς εὗξατο μὲν ἀναθήσειν Ταρκύνιος ὁ Δημαράτου πολεμῶν Σαβίνοις, ὠκοδόμησε δὲ Ταρκύνιος ὁ Σούπερβος, υἱὸς ὢν ἢ υἱωνὸς τοῦ εὗξαμένου, καθιερώσαι δ' οὐκ ἐφθασεν, ἀλλὰ μικρὸν ἀπελείπετο τοῦ τέλος ἔχειν, ὅτε Ταρκύνιος ἐξέπιπτεν. 2. ὥς οὖν ἀπείργαστο τελῶς καὶ τὸν προσήκοντα κόσμον ἀπεῖχεν, ἦν τῷ Ποπλικόλῳ φιλοτιμία πρὸς τὴν καθιέρωσιν. 3. ἐφθόνουν δὲ πολλοὶ τῶν δυνατῶν, καὶ ἤχθοντο ταῖς μὲν ἄλλαις τιμαῖς ἤττον, ἅς νομοθετῶν καὶ στρατηγῶν ἐκ προσηκόντων εἶχε, ταύτην δ' οὔσαν ἁλλοτρίαν οὐκ ὥντο δεῖν αὐτῷ προσγενέσθαι, καὶ τὸν Ὀράτιον προετρέποντο καὶ παρώξυνον ἀντιποεῖσθαι τῆς καθιερώσεως. 4. γενομένης οὖν τῷ Ποπλικόλῳ στρατείας ἀναγκαίας, ψηφισάμενοι τὸν Ὀράτιον καθιεροῦν ἀνήγαγον εἰς τὸ Καπιτώλιον, ὥς οὐκ ἂν ἐκείνου περιγενόμενοι παρόντος. 5. ἔνιοι δὲ φασι κλήρῳ τῶν ὑπάτων λαχεῖν ἐκείνον ἐπὶ τὴν στρατείαν ἄκοντα, τοῦτον δ' ἐπὶ τὴν καθιέρωσιν. ἔξεστι δὲ περὶ τούτων ὅπως ἔσχεν εἰκάζειν τοῖς πρᾶχθεῖσι περὶ τὴν καθιέρωσιν. 6. εἰδοῖς οὖν Σεπτεμβρίαις—ὁ συντυγχάνει περὶ τὴν πανσέληνον μάλιστα τοῦ Μεταγεινιῶνος—συνηθροισμένων ἀπάντων εἰς τὸ Καπιτώλιον, ὁ μὲν Ὀράτιος σιωπῆς γενομένης τὰ τ' ἄλλα δράσας καὶ τῶν θυρῶν ἀψάμενος, ὥσπερ ἔθος ἐστίν, ἐπεφθέγγετο τὰς νενομισμένας ἐπὶ τῇ καθιερώσει φωνάς· ὁ δ' ἀδελφὸς τοῦ Ποπλικόλα Μάρκος, ἐκ πολλοῦ παρὰ τὰς θύρας ὑφεστῶς

καὶ παραφυλάττων τὸν καιρὸν, ὧ ὑπατεῖ εἶπεν, ὁ υἱός σου τέθνηκεν ἐν τῷ στρατοπέδῳ νοσήσας. 7. τοῦτο πάντας ἠνίασε τοὺς ἀκούσαντας· ὁ δ' Ὀράτιος οὐδὲν διαταραχθεὶς, ἀλλ' ἢ τοσοῦτον μόνον εἰπὼν, ῥίψατε τοῖνυν ὅπου βούλεσθε τὸν νεκρὸν, ἐγὼ γὰρ οὐ προσίεμαι τὸ πένθος, ἐπέβαινε τὴν λοιπὴν καθιέρωσιν. 8. ἦν δὲ τὸ προσηγγελλόμενον οὐκ ἀληθές, ἀλλ' ὁ Μᾶρκος ὡς ἀποστήσων τὸν Ὀράτιον ἐψεύσατο. θαυμαστὸς οὖν ὁ ἀνὴρ τῆς εὐσταθείας, εἴτε τὴν ἀπάτην ἐν καιρῷ βραχεῖ συνείδεν, εἴτε πιστευθεὶς ὁ λόγος οὐκ ἐκίνησεν αὐτόν.

15. Ἔοικε δὲ καὶ περὶ τὸν δεῦτερον ναὸν ὁμοία τύχη γενέσθαι τῆς καθιερώσεως. τὸν μὲν γὰρ πρῶτον, ὡς εἴρηται, Ταρκυνίου κατασκευάσαντος, Ὀρατίου δὲ καθιερώσαντος, ἐν τοῖς ἐμφυλίοις πολέμοις πῦρ ἀπώλεσε. τὸν δὲ δεῦτερον ἀνέστησε μὲν Σύλλας, ἐπεγράφη δὲ τῇ καθιερώσει Κάτουλος Σύλλα προαποθανόντος. 2. τοῦτου δὲ πάλιν ἐν ταῖς κατὰ Οὐιτέλλιον στάσεσι διαφθαρέντος, τὸν τρίτον, τῇ πρὸς τὰ ἄλλα κὰν τούτῳ χρησάμενος εὐποτμία, Οὐεσπασιανὸς ἐξ ἀρχῆς ἄχρι τέλους ἀναγαγὼν ἐπεῖδε γενόμενον, καὶ φθειρόμενον μετ' ὀλίγον οὐκ ἐπεῖδεν, ἀλλὰ τοσοῦτον εὐτυχία Σύλλαν παρήλθεν, ὅσον ἐκείνον μὲν τῆς ἀφιερώσεως τοῦ ἔργου, τοῦτον δὲ τῆς ἀναιρέσεως προαποθανεῖν. 3. ἅμα γὰρ τῷ τελευτῆσαι Οὐεσπασιανὸν ἐνεπρήσθη τὸ Καπιτώλιον. ὁ δὲ τέταρτος οὗτος ὑπὸ Δομετιανοῦ καὶ συνετελέσθη καὶ καθιερώθη. λέγεται δὲ Ταρκύνιον εἰς τοὺς θεμελίους ἀναλῶσαι λίτρας ἀργυρίου τετρακισμυρίας, τοῦτου δὲ τοῦ κατ' ἡμᾶς τὸν μέγιστον <ἀν> ἐν Ῥώμῃ τῶν ιδιωτικῶν πλούτων ἐκλογισθέντα μὴ τελέσαι τὸ τῆς χρυσώσεως ἀνάλωμα, πλεόν ἢ δισχιλίων καὶ μυρίων ταλάντων γενόμενον. 4. οἱ δὲ κίονες ἐκ τοῦ Πεντελῆσιν ἐτμήθησαν λίθου, κάλλιστα τῷ πάχει πρὸς τὸ μῆκος ἔχοντες· εἶδομεν γὰρ αὐτοὺς Αθήνησιν. ἐν δὲ Ῥώμῃ πληγέντες αὐθις καὶ ἀναξεσθέντες, οὐ τοσοῦτον ἔσχον γλαφυρίας, ὅσον ἀπώλεσαν συμμετρίας τοῦ καλοῦ, διάκενοι καὶ λαγαροὶ φανέντες. 5. ὁ μέντοι θαυμάσας τὴν τοῦ Καπιτωλίου πολυτέλειαν, εἰ μίαν εἶδεν ἐν οἰκίᾳ Δομετιανοῦ στοὰν ἢ βασιλικὴν ἢ βαλανεῖον ἢ παλλαδικὴν δίαιταν, οἷόν ἐστι τὸ λεγόμενον <ὑπ> Ἐπιχάρμου πρὸς τὸν ἄσωτον (CGF 1, 1 p. 142 fr. 274 Kaibel = Vors. 23 B 31 D.-K.).

οὐ φιλότιμος τίς γ' ἔσσι· ἔχεις νόσον· χαίρεις
διδοῦς·

6. τοιοῦτον ἂν τι πρὸς Δομετιανὸν εἰπεῖν προήχθη· οὐκ εὐσεβὴς οὐδὲ φιλότιμος τίς γ' ἔσσι· ἔχεις νόσον· χαίρεις κατοικοδομῶν, ὥσπερ ὁ Μίδας ἐκεῖνος ἅπαντά σοι χρυσᾶ καὶ λίθινα βουλόμενος γενέσθαι· ταῦτα μὲν οὖν περὶ τούτων.

16. Ὁ δὲ Ταρκύνιος μετὰ τὴν μεγάλην μάχην, ἐν ἣ καὶ τὸν υἱὸν ἀπώλεσε μονομαχήσαντα Βρούτῳ, καταφυγὼν εἰς Κλούσιον ἰκέτευσεν Λάραν Πορσίναν, ἄνδρα καὶ δύναμιν ἔχοντα μεγίστην τῶν Ἰταλικῶν βασιλέων, καὶ δοκοῦντα χρηστὸν εἶναι καὶ φιλότιμον· ὁ δ' ὑπέσχετο βοηθήσειν. 2. καὶ πρῶτον μὲν ἔπεμψεν εἰς Ῥώμην κελεύων δέχεσθαι τὸν Ταρκύνιον· ὡς δ' οὐχ ὑπήκουσαν οἱ Ῥωμαῖοι, καταγγείλας αὐτοῖς πόλεμον καὶ χρόνον ἐν ᾧ καὶ τόπον εἰς ὃν ἐμελλεν ἐμβαλεῖν, ἀφίκετο μετὰ πολλῆς δυνάμεως. 3. Ποπλικόλας δ' ἡρέθη μὲν ἀπὼν ὑπατος δεῦτερον, καὶ σὺν αὐτῷ Τίτος Λουκρήτιος· ἐπανελθὼν δ' εἰς Ῥώμην καὶ βουλόμενος τῷ φρονήματι πρῶτον ὑπερβαλέσθαι τὸν Πορσίναν, ἐκτιζε πόλιν Σιγνουρίαν, ἥδη πλησίον ὄντος αὐτοῦ, καὶ τειχίσας μεγάλῳ ἀναλώμασιν, ἐπτακοσίους ἀποίκους ἀπέστειλεν, ὡς ῥαδίως φέρων καὶ ἀδεῶς τὸν πόλεμον. 4. οὐ μὴν ἀλλὰ προσβολῆς ὀξείας τῷ Ἰανούκλῳ γενομένης, ἐξεώσθησαν μὲν οἱ φύλακες ὑπὸ τοῦ Πορσίνα, καὶ φεύγοντες ὀλίγου συνεπεσπᾶσαντο τοὺς πολεμίους εἰς τὴν πόλιν. 5. ἔφθη δὲ πρὸ τῶν πυλῶν ἐκβοηθήσας ὁ Ποπλικόλας, καὶ μάχην συνάψας παρὰ τὸν ποταμὸν, ἀντείχετο πλήθει βιαζομένοις τοῖς πολεμίοις, ἄχρι οὗ τραύμασι νεανικοῖς περιπεσὼν ἀπεκομίσθη φοράδην ἐκ τῆς μάχης. 6. τὸ δ' αὐτὸ καὶ Λουκρητίου τοῦ συνάρχοντος αὐτῷ παθόντος, ἀθυμία τοῖς Ῥωμαίοις ἐνέπεσεν, καὶ φυγῇ πρὸς τὴν πόλιν ἔσφζον ἑαυτούς. ὠθουμένων δὲ τῶν πολεμίων διὰ τῆς ξυλίνης γεφύρας, ἐκινδύνευσεν ἡ Ῥώμη κατὰ κράτος ἀλῶναι. πρῶτος δὲ Κόκλης Ὀράτιος καὶ σὺν αὐτῷ δύο τῶν ἐπιφανεστάτων ἀνδρῶν, Ἑρμίνιος καὶ Λάρκιος, ἀντέστησαν περὶ τὴν ξυλίνην γέφυραν. 7. ὁ δ' Ὀράτιος τὸν Κόκλην ἐπωνύμιον ἔσχεν, ἐν πολέμῳ τῶν ὁμμάτων θάτερον ἐκκοπεῖς· ὡς δ' ἕτεροι λέγουσι, διὰ σιμότητα τῆς ῥινόδ' ἐνδεδουκίας, ὥστε μὴδὲν εἶναι τὸ διορίζον τὰ ὄμματα καὶ τὰς ὀφρὺς συγκεχῆσθαι, Κύκλωπα βουλόμενοι καλεῖν αὐτὸν οἱ πολλοὶ, τῆς γλώσσης ὀλισθανούσης, ἐκράτησαν <ὑπὸ> πλήθους Κόκλην καλεῖσθαι. 8. οὗτος ἐστὼς πρὸ τῆς γεφύρας ἡμύνετο τοὺς πολεμίους, ἄχρι οὗ διέκοψαν οἱ σὺν αὐτῷ κατόπιν τὴν γέφυραν. οὕτω δὲ μετὰ τῶν ὅπλων ἀφείξεν ἑαυτὸν εἰς τὸν ποταμὸν, ἀπενήξατο καὶ προσέμειξε τῇ πέραν ὄχθῃ, δόρατι Τυρρηρικῷ βεβλημένος τὸν γλουτόν. 9. ὁ δὲ Ποπλικόλας τὴν ἀρετὴν θαυμάσας, παραυτίκα μὲν εἰσηγήσατο Ῥωμαίους ἅπαντας, ὅσων ἕκαστος ἐν ἡμέρᾳ τροφὴν ἀνήλiske, δοῦναι

συνεισενεγκόντας, ἔπειτα τῆς χώρας ὅσῃν αὐτὸς ἐν ἡμέρᾳ περιάρόσειεν. πρὸς δὲ τούτοις εἰκόνα χαλκῇν ἀνέστησαν αὐτῷ ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἡφαίστου, τὴν γενομένην ἐκ τοῦ τραύματος χωλότητα τῷ ἀνδρὶ μετὰ τιμῆς παρηγοροῦντες.

17. Ἐπικειμένου δὲ τοῦ Πορσίννα τῇ πόλει, καὶ λιμὸς ἦπτετο τῶν Ῥωμαίων, καὶ Τυρρηγῶν ἕτερος στρατὸς αὐτὸς καθ' αὐτὸν εἰς τὴν χώραν ἐνέβαλε. Ποπλικόλας δὲ τὸ τρίτον ὑπατεύων, Πορσίννα μὲν ἀτρεμῶν καὶ φυλάττων τὴν πόλιν ὤετο δεῖν ἀντεχεῖν, τοῖς δὲ Τυρρηνοῖς ἐπεξῆλθε καὶ συμβαλὼν ἐτρέψατο καὶ πεντακισχιλίους αὐτῶν ἀνείλε.

2. Τὸ δὲ περὶ Μούκιον εἴρηται μὲν ὑπὸ πολλῶν καὶ διαφόρως, λεκτέον δ' ἡ μάλιστα πεπίστευται καὶ ἡμῖν. ἦν ἀνὴρ εἰς πᾶσαν ἀρετὴν ἀγαθός, ἐν δὲ τοῖς πολεμικοῖς ἄριστος. ἐπιβουλεύων δὲ τὸν Πορσίνναν ἀνελεῖν, παρεισῆλθεν εἰς τὸ στρατόπεδον, Τυρρηνίδα φορῶν ἐσθῆτα καὶ φωνῇ χρώμενος ὁμοίᾳ. 3. περιελθὼν δὲ τὸ βῆμα τοῦ βασιλέως καθεζομένου, καὶ σαφῶς μὲν αὐτὸν οὐκ εἰδώς, ἐρέσθαι δὲ περὶ αὐτοῦ δεδιώς, ὃν ᾤθη μάλιστα τῶν συγκαθεζομένων ἐκεῖνον εἶναι, σπασάμενος τὸ ξίφος ἀπέκτεινεν. 4. ἐπὶ τούτῳ δὲ συλληφθεὶς ἀνεκρίνετο, καὶ τινος ἐσχαρίδος πῦρ ἐχούσης μέλλοντι τῷ Πορσίννᾳ θῦειν κεκοκισμένης, ὑπερσχὼν τὴν δεξιὰν καιομένης τῆς σαρκὸς εἰστήκει πρὸς τὸν Πορσίνναν ἀποβλέπων ἰταμῷ καὶ ἀτρέπτῳ τῷ προσώπῳ, μέχρι οὗ θαυμάσας ἀφῆκεν αὐτὸν καὶ τὸ ξίφος ἀποδιδούς ὥρεξεν ἀπὸ τοῦ βήματος· ὁ δὲ τὴν εὐώνυμον προτείνας ἐδέξατο. 5. καὶ διὰ τοῦτό φασιν αὐτῷ γενέσθαι τὸν Σκαιόλαν ἐπὶ κλησιν, ὅπερ ἐστὶ Λαιόν. ἔφη δὲ τὸν φόβον τοῦ Πορσίννα νενικηκῶς ἠττάσθαι τῆς ἀρετῆς, καὶ χάριτι μηνύειν ἃ πρὸς ἀνάγκην οὐκ ἂν ἐξηγόρευσε. 6. ῥητοὶ γὰρ Ῥωμαίων ἔφη τὴν αὐτὴν ἐμοὶ γνώμην ἔχοντες ἐν τῷ στρατοπέδῳ σου πλανῶνται, καιρὸν ἐπιτηροῦντες· ἐγὼ δὲ κλήρῳ λαχὼν καὶ προεπιχειρήσας, οὐκ ἄχθομαι τῇ τύχῃ, διαμαρτῶν ἀνδρὸς ἀγαθοῦ καὶ φίλου μᾶλλον ἢ πολεμίου Ῥωμαίοις εἶναι πρέποντος. 7. ταῦθ' ὁ Πορσίννας ἀκούσας ἐπίστευσε καὶ πρὸς τὰς διαλύσεις ἥδιον ἔσχεν, οὐ τοσοῦτόν μοι δοκεῖ φόβῳ τῶν τριακοσίων, ὅσον ἀγασθεὶς καὶ θαυμάσας τὸ φρόνημα καὶ τὴν ἀρετὴν τῶν Ῥωμαίων. 8. τοῦτον τὸν ἄνδρα Μούκιον ὁμοῦ τι πάντων καὶ Σκαιόλαν καλούντων, Ἀθηνόδωρος ὁ Σάνδων<ος> (FHG III 487 = FGrH 746 F 2) ἐν τῷ πρὸς Ὀκταουίαν τὴν Καίσαρος ἀδελφὴν καὶ Ὀψίγονον ὠνομάσθαι φησίν.

18. Ὁ μέντοι Ποπλικόλας αὐτός, οὐχ οὕτω πολέμιον ὄντα τὸν Πορσίνναν βαρὺν ἡγούμενος, ὥς ἄξιον πολλοῦ τῇ πόλει φίλον γενέσθαι καὶ σύμμαχον, οὐκ ἔφενγεν ἐπ' αὐτοῦ δίκη κριθῆναι πρὸς Ταρκύνιον, ἀλλ' ἐθάρρει καὶ προῦκαλεῖτο πολλάκις, ὥς ἐξελέγξων κάκιστον ἀνδρῶν καὶ δικαίως ἀφαιρεθέντα τὴν ἀρχὴν. 2. ἀποκριναμένου δὲ τοῦ Ταρκυνίου τραχύτερον, οὐδένα ποιεῖσθαι δικαστὴν, ἥκιστα δὲ Πορσίνναν, εἰ σύμμαχος ὢν μεταβάλλεται, δυσχεράνας καὶ καταγνοὺς ὁ Πορσίννας, ἅμα δὲ τοῦ παιδὸς Ἄρροντος δεομένου καὶ σπουδάζοντος ὑπὲρ τῶν Ῥωμαίων, κατελύσατο τὸν πόλεμον, ἐξισταμένοις ἢς ἀπετέμοντο τῆς Τυρρηνίδος χώρας καὶ τοὺς αἰχμαλώτους ἀποπέμπουσι, κομιζομένοις δὲ τοὺς αὐτομόλους. 3. ἐπὶ τούτοις ὁμήρους ἔδωκαν ἐξ εὐπατριδῶν περιπορφύρους δέκα καὶ παρθένους τοσαύτας, ὧν ἦν καὶ Ποπλικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία.

19. Πραπτομένων δὲ τούτων, τοῦ τε Πορσίννα πᾶσαν ἤδη τὴν πολεμικὴν ἀναικίτος παρασκευὴν διὰ πίστιν, αἱ παρθέναι τῶν Ῥωμαίων κατήλθον ἐπὶ λουτρόν, ἐνθα δὴ μνηοειδὴς τις ὄχθη περιβάλλουσα τὸν ποταμὸν ἡσυχίαν μάλιστα καὶ γαλήνην τοῦ κύματος παρείχεν. 2. ὥς δ' οὔτε τινὰ φυλακὴν ἐώρων οὔτε παριόντας ἄλλως ἢ διαπλέοντας, ὁρμὴν ἔσχον ἀπονήξασθαι πρὸς ῥεῦμα πολὺ καὶ δίνας βαθείας. ἔνιοι δὲ φασὶ μίαν αὐτῶν ὄνομα Κλοιλίαν ἵππῳ διεξελάσαι τὸν πόρον, ἐγκελευομένην ταῖς ἄλλαις νεοῦσαις καὶ παραθαρρύνουσιν. 3. ἐπεὶ δὲ σωθεῖσαι πρὸς τὸν Ποπλικόλαν ἦκον, οὐκ ἐθαύμασεν οὐδ' ἡγάπησεν, ἀλλ' ἠνιάθη, ὅτι Πορσίννα κακίων ἐν πίστει φανείται, καὶ τὸ τόλμημα τῶν παρθένων αἰτίαν ἔξει κακούργημα Ῥωμαίων γεγονέναι. 4. διὸ καὶ συλλαβὼν αὐτὰς πάλιν ἀπέστειλε πρὸς τὸν Πορσίνναν. ταῦτα δ' οἱ περὶ τὸν Ταρκύνιον προαισθόμενοι, καὶ καθίσαντες ἐνέδραν τοῖς ἄγουσι τὰς παῖδας, ἐν τῷ περᾶν ἐπέθεντο πλείονες ὄντες. 5. ἐκεῖνων δ' ὁμῶς ἀμυνομένων, ἡ Ποπλικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία διὰ μέσων ὁρμήσασα τῶν μαχομένων ἀπέφυγε, καὶ τρεῖς τινες οἰκέται συνδιεκπεσόντες ἔσφζον αὐτήν. 6. τῶν δ' ἄλλων οὐκ ἀκινδύνως ἀναμειγμένων τοῖς μαχομένοις, αἰσθόμενος Ἄρρουν ὁ Πορσίννα υἱὸς ὀξέως προσεβοήθησε, καὶ φυγῆς γενομένης τῶν πολεμίων περιποίησε τοὺς Ῥωμαίους. 7. ὥς δὲ τὰς παρθένους κομισθεῖσας ὁ Πορσίννας εἶδεν, ἐζήτει τὴν καταρξαμένην τῆς πράξεως καὶ παρακελευσαμένην ταῖς ἄλλαις. ἀκούσας δὲ τὸ ὄνομα τῆς Κλοιλίας, προσέβλεψεν αὐτὴν ἰλεῶ καὶ φαιδρῷ τῷ προσώπῳ, καὶ κελεύσας ἵππον ἀχθῆναι τῶν βασιλικῶν κεκοσμημένον εὐπρεπῶς ἐδωρήσατο. 8. τοῦτο ποιοῦνται μαρτύριον οἱ μόνον τὴν Κλοιλίαν λέγοντες ἵππῳ διεξελάσαι τὸν ποταμόν. οἱ δ' οὐ φασιν, ἀλλὰ τιμῆσαι τὸ ἀνδρῶδες αὐτῆς τὸν Τυρρηγόν. ἀνάκειται δὲ τὴν ἱερὰν

ὁδὸν πορευμένοις εἰς Παλάτιον ἀνδριάς αὐτῆς ἔφιππος, ὃν τινες οὐ τῆς Κλοιλίας, ἀλλὰ τῆς Οὐαλερίας εἶναι λέγουσιν.

9. Ὁ δὲ Πορσίνας διαλλαγείς τοῖς Ῥωμαίοις ἄλλην τε πολλὴν ἑαυτοῦ μεγαλοφροσύνην ἐπεδείξατο τῇ πόλει, καὶ τὰ ὅπλα τοὺς Τυρρηνοὺς ἀναλαβεῖν κελεύσας, ἄλλο δὲ μηδὲν, ἀλλ' ἐκλιπεῖν τὸν χάρακα σίτου τε πολλοῦ καὶ χρημάτων γέμοντα παντοδαπῶν, παρέδωκε τοῖς Ῥωμαίοις. 10. διὸ καὶ καθ' ἑμᾶς ἔτι πωλοῦντες τὰ δημόσια πρῶτα κηρύττουσι τὰ Πορσίνα χρήματα, τιμὴν τῷ ἀνδρὶ τῆς χάριτος αἰδίων [έν] τῇ μνήμῃ διαφυλάττοντες. εἰστίκει δὲ καὶ χαλκοὺς ἀνδριάς αὐτοῦ παρὰ τὸ βουλευτήριον, ἀπλοὺς καὶ ἀρχαῖκός τῃ ἐργασίᾳ.

20. Μετὰ δὲ ταῦτα Σαβίνων ἐμβαλόντων εἰς τὴν χώραν, ὕπατος μὲν ἀπεδείχθη Μᾶρκος Οὐαλέριος, ἀδελφὸς Ποπλικόλα, καὶ Ποστούμιος Τούβετος. πραττομένων δὲ τῶν μεγίστων γνώμη καὶ παρουσίᾳ Ποπλικόλα, δυσὶ μάχαις μεγάλαις ὁ Μᾶρκος ἐνίκησεν, ὧν ἐν τῇ δευτέρᾳ μηδὲνα Ῥωμαίων ἀποβαλὼν τρισχιλίους ἐπὶ μυρίοις τῶν πολεμίων ἀνείλε. 2. καὶ γέρας ἔσχεν ἐπὶ τοῖς θριάμβοις, οἰκίαν αὐτῷ γενέσθαι δημοσίοις ἀναλώμασιν ἐν Παλατίῳ. 3. τῶν δ' ἄλλων τότε θυρῶν εἴσω τῆς οἰκίας εἰς τὸ κλισίον ἀνοιγομένων, ἐκείνης μόνης τῆς οἰκίας ἐποίησαν ἐκτὸς ἀνοίγεσθαι τὴν αὐλειον, ὥς δὴ κατὰ τὸ συγχώρημα τῆς τιμῆς αἰεὶ τοῦ δημοσίου προσεπιλαμβάνοι. 4. τὰς δ' Ἑλληνικὰς πρότερον οὕτως ἔχειν ἀπάσας λέγουσι, ἀπὸ τῶν κωμωδιῶν λαμβάνοντες, ὅτι κόπτουσι καὶ ψοφοῦσι τὰς αὐτῶν θύρας ἐνδοθεν οἱ προϊέναι μέλλοντες, ὅπως αἰσθησὶς ἔξω γίνοιτο τοῖς παρερχομένοις ἢ προεστῶσι, καὶ μὴ καταλαμβάνοιντο προϊούσας τὰς κλισιάσιν εἰς τὸν στενωπὸν.

21. Τῷ δ' ἔξης ἔτει πάλιν ὑπάτευε Ποπλικόλας τὸ τέταρτον· ἦν δὲ προσδοκία πολέμου Σαβίνων καὶ Λατίνων συνισταμένων. 2. καὶ τις ἅμα δεισιδαιμονία τῆς πόλεως ἦψατο· πᾶσαι γὰρ αἱ κυοῦσαι τότε γυναῖκες ἐξέβαλλον ἀνάπηρα, καὶ τέλος οὐδεμία γένεσις ἔσχεν. 3. ὅθεν ἐκ τῶν Σιβυλλείων ὁ Ποπλικόλας ἱλασάμενος τὸν Ἄϊδην, καὶ τινὰς ἀγῶνας πυθοχρήστους ἀγαγών, καὶ ταῖς ἐλπίσι πρὸς τὸ θεῖον ἡδίονα καταστήσας τὴν πόλιν, ἤδη τοῖς ἀπ' ἀνθρώπων φοβεροῖς προσεῖχε. μεγάλη γὰρ ἐφαίνετο κατασκευὴ τῶν πολεμίων καὶ σύστασις. ἦν οὖν Ἀππίος Κλαῦσος ἐν Σαβίνοις ἀνὴρ χρήμασί τε δυνατὸς καὶ σώματος ῥώμῃ πρὸς ἀλκὴν ἐπιφανής, ἀρετῆς δὲ δόξη μάλιστα καὶ λόγου δεινότητι πρωτεύων. 5. ὁ δὲ πᾶσι συμβαίνει τοῖς μεγάλοις, οὐ διέφυγε παθεῖν, ἀλλ' ἐφθονεῖτο, καὶ τοῖς φθονοῦσιν αἰτίαν παρέσχε καταπαύων τὸν πόλεμον αὖξιν τὰ Ῥωμαίων ἐπὶ τυραννίδι καὶ δουλώσει τῆς πατρίδος. 6. αἰσθόμενος δὲ τοὺς λόγους τούτους βουλομένῳ τῷ πλήθει λεγομένους καὶ προσκρούοντα τοῖς πολλοῖς καὶ πολεμοποιοῖς καὶ στρατιωτικοῖς ἑαυτὸν, ἐφοβεῖτο τὴν κρίσιν, ἑταιρείαν δὲ καὶ δύναμιν φίλων καὶ οἰκείων ἔχων ἀμύνουσαν περὶ αὐτὸν ἐστασίαζε. 7. καὶ τοῦτ' ἦν τοῦ πολέμου διατριβὴ καὶ μέλλησις τοῖς Σαβίνοις. ταῦτ' οὖν ὁ Ποπλικόλας οὐ μόνον εἰδέναι ποιούμενος ἔργον, ἀλλὰ καὶ κινεῖν καὶ συνεξορμᾶν τὴν στάσιν, εἶχεν ἄνδρας ἐπιτηδεῖους οἱ τῷ Κλαύσῳ διελέγοντο παρ' αὐτοῦ τοιαῦτα· 'σὲ Ποπλικόλας ἄνδρα χρηστὸν ὄντα καὶ δίκαιον οὐδενὶ κακῷ δεῖν οἶεται τοὺς σεαυτοῦ πολίτας ἀμύνεσθαι καίπερ ἀδικοῦμενον· 8. εἰ δὲ βούλοιο σφῶν σεαυτὸν μεταστῆναι καὶ φυγεῖν τοὺς μισοῦντας, ὑποδέξεται σε δημοσίᾳ καὶ ἰδίᾳ τῆς τε σῆς ἀρετῆς ἀξίως καὶ τῆς Ῥωμαίων λαμπρότητος.' 9. ταῦτα πολλάκις διασκοποῦντι τῷ Κλαύσῳ βέλτιστα τῶν ἀναγκαίων ἐφαίνετο, καὶ τοὺς φίλους συμπαρακαλῶν, ἐκείνων τε πολλοὺς ὁμοίως συναναπειθόντων, πεντακισχιλίους οἴκους ἀναστήσας μετὰ παίδων καὶ γυναικῶν, ὅπερ ἦν ἐν Σαβίνοις ἀθόρυβον μάλιστα καὶ βίου πρᾶου καὶ καθεστῶτος οἰκεῖον, εἰς Ῥώμην ἦγε, προειδὸς τοῦ Ποπλικόλα καὶ δεχομένου φιλοφρόνως καὶ προθύμως ἐπὶ πᾶσι δικαίοις. 10. τοὺς μὲν γὰρ οἴκους εὐθὺς ἀνέμειξε τῷ πολιτεύματι, καὶ χώραν ἀπένειμεν ἐκάστῳ δυεῖν πλῆθρον περὶ τὸν Ἀνίωνα ποταμὸν, τῷ δὲ Κλαύσῳ πλέθρα πέντε καὶ εἴκοσι γῆς ἔδωκεν, αὐτὸν δὲ τῇ βουλῇ προσέγραψεν, ἀρχὴν πολιτείας λαμβάνοντα ταύτην, ἣ χρώμενος ἐμφρόνως ἀνέδραμεν εἰς τὸ πρῶτον ἀξίωμα, καὶ δύναμιν ἔσχεν μεγάλην, καὶ γένος οὐδενὸς ἀμαυρότερον ἐν Ῥώμῃ τὸ Κλαυδίων ἀφ' αὐτοῦ κατέλιπε.

22. Τὰ δὲ Σαβίνων οὕτω διακριθέντα τῷ μετοικισμῷ τῶν ἀνδρῶν οὐκ εἶσαν οἱ δημαγωγοῦντες ἀτρεμῆσαι καὶ καταστῆναι, σχετλιάζοντες εἰ Κλαῦσος, ὃ παρὼν οὐκ ἔπεισε, διαπράζεται φυγὰς γενόμενος καὶ πολέμιος, μὴ δοῦναι δίκην Ῥωμαίους ὧν ὕβριζουσιν. 2. ἄραντες οὖν στρατῷ μεγάλῳ περὶ Φειδήνας κατηγλίσαντο, καὶ τινὰ λόχον θέμενοι πρὸ τῆς Ῥώμης ἐν χωρίοις συνηρεφέσι καὶ κοῖλοις δισχιλίους ὀπλίτας, ἔμελλον ἅμ' ἡμέρᾳ φανερώς ἱππεῦσιν ὀλίγοις λείαν ἐλαύνειν. 3. εἴρητο δ' αὐτοῖς, ὅταν τῇ πόλει προσελάσωσιν, ὑποφεύγειν, ἕως ἐμβάλωσιν εἰς τὴν ἐνέδραν τοὺς πολεμίους. ταῦθ' ὁ Ποπλικόλας αὐθημερὸν πυθόμενος παρ' αὐτομόλων, ταχὺ διηρμόσατο πρὸς πάντα καὶ διένειμε τὴν δύναμιν. 4. Ποστούμιος μὲν γὰρ Ἄλβος ὁ γαμβρὸς αὐτοῦ τρισχιλίους ὀπλίταις ἐσπέρας ἔτι προελθὼν καὶ καταλαβὼν τοὺς ἀκρολόφους ὑφ' οἷς ἐνήδρευον

οἱ Σαβίνοι, παρεφύλαττον· ὁ δὲ συνάρχων Λουκρήτιος ἔχων τὸ κουφότατον ἐν τῇ πόλει καὶ νεώτατον ἐτάχθη τοῖς ἐλαύνουσι τὴν λείαν ἱπεῦσιν ἐπιχειρεῖν, αὐτὸς δὲ τὴν ἄλλην ἀναλαβὼν στρατιὰν κύκλῳ περιῆλθε τοὺς πολεμίους. 5. καὶ κατὰ τύχην ὁμίχλης βαθείας ἐπιπεσοῦσης περὶ ὄρθρον, ἅμα Ποστούμιος τε τοὺς ἐνεδρεύοντας ἐμβοήσας ἔβαλεν ἀπὸ τῶν ἄκρων, καὶ τοῖς προῖπασαμένοις ἐφῆκε τοὺς περὶ αὐτὸν ὁ Λουκρήτιος, καὶ Ποπλικόλας προσέβαλε τοῖς στρατοπέδοις τῶν πολέμιων. 6. πάντῃ μὲν οὖν ἑκακοῦντο τὰ Σαβίνων καὶ διεφθείρετο· τοὺς δ' ἐνταῦθα μὴδ' ἄμυνομένους, ἀλλὰ φεύγοντας εὐθὺς ἔκτεινον οἱ Ῥωμαῖοι, τῆς ἐλπίδος αὐτοῖς ὀλεθριωτάτης γενομένης. 7. σφῶζεσθαι γὰρ οἰόμενοι τοὺς ἐτέρους οἱ ἕτεροι τῷ μάχεσθαι καὶ μένειν οὐ προσεῖχον, ἀλλ' οἱ μὲν ἐκ τῶν ἐρυμάτων πρὸς τοὺς ἐνεδρεύοντας, οὗτοι δὲ πάλιν ὡς ἐκείνους εἰς τὸ στρατόπεδον θέοντες, ἐναντίοι φεύγουσιν ἐνέπιπτον πρὸς οὓς ἔφυγον, καὶ βοηθείας δεομένοις οὓς ἠλπίζον αὐτοῖς βοηθήσειν. 8. τὸ δὲ μὴ πάντας ἀπολέσθαι τότε Σαβίνους, ἀλλὰ καὶ περιγενέσθαι τινάς, ἡ Φειδηνάτων πόλις ἐγγὺς οὕσα παρέσχε, καὶ μάλιστα τοῖς ἐκ τῶν στρατοπέδων ὅθ' ἠλίσκετο διεκπίπτουσιν. ὅσοι δὲ Φειδηνῶν διήμαρτον, ἡ διεφθάρησαν ἢ ζῶντες ἀπήχθησαν ὑπὸ τῶν λαβόντων.

23. Τοῦτο τὸ κατόρθωμα Ῥωμαῖοι, καίπερ εἰωθότες ἅπασιν τοῖς μεγάλοις ἐπιφημίζουσιν τὸ δαιμόνιον, ἐνὸς ἔργον ἡγοῦντο τοῦ στρατηγοῦ γεγονέναι, καὶ τῶν μεμαχημένων ἦν ἀκούειν, ὅτι κωφούς καὶ τυφλοὺς αὐτοῖς καὶ μόνον οὐ καθεῖρξας τοὺς πολεμίους Ποπλικόλας παρέδωκε χρῆσθαι τοῖς ξίφεσιν. 2. ἐρρώσθη δὲ καὶ χρήμασιν ὁ δῆμος ἐκ τοῦ λαφύρων καὶ τῶν αἰχμαλώτων. 3. ὁ δὲ Ποπλικόλας τὸν τε θρίαμβον ἀγαγὼν καὶ τοῖς μετ' αὐτὸν ἀποδειχθεῖσιν ὑπάτοις παραδούς τὴν πόλιν, εὐθὺς ἐτελεύτησεν, ὡς ἐφικτόν ἐστιν ἀνθρώποις μάλιστα τοῖς νενομισμένοις καλοῖς κάγαθοις τὸν ἑαυτοῦ βίον ἐκτελειώσας. 4. ὁ δὲ δῆμος ὥσπερ οὐδὲν εἰς ζῶντα τῶν ἀξίων πεποιηκώς, ἀλλὰ πᾶσαν ὀφείλων χάριν, ἐψηφίσατο δημοσίᾳ ταφῆναι τὸ σῶμα, καὶ τεταρτημόριον ἕκαστος ἐπὶ τιμῇ συνεισήνεγκεν. αἱ δὲ γυναῖκες ἰδίᾳ πρὸς ἑαυτὰς συμφρονήσασαι διεπένθησαν ἐνιαυτὸν ὅλον ἐπὶ τῷ ἀνδρὶ πένθος ἐντιμον καὶ ζηλωτόν. ἐτάφη δὲ καὶ τοῦτο τῶν πολιτῶν ψηφισαμένων ἐντὸς ἅστεος παρὰ τὴν καλουμένην Οὐελίαν, ὥστε καὶ γένει παντὶ τῆς ταφῆς μετεῖναι. 6. νῦν δὲ θάπτεται μὲν οὐδεὶς τῶν ἀπὸ γένους, κομίσαντες δὲ τὸν νεκρὸν ἐκεῖ κατατίθενται, καὶ δῶδά τις ἡμένην λαβὼν ὅσον ὑπήνεγκεν, εἴτ' ἀναιρεῖται, μαρτυρόμενος ἔργῳ τὸ ἐξεῖναι, φεῖδεσθαι δὲ τῆς τιμῆς, καὶ τὸν νεκρὸν οὕτως ἀποκομίζουσιν.

ΣΟΛΩΝΟΣ ΚΑΙ ΠΟΠΛΙΚΟΛΑ ΣΥΓΚΡΙΣΙΣ

24 (1). Ἄρ' οὖν ἰδίον τι περὶ ταύτην τὴν σύγκρισιν ὑπάρχει καὶ μὴ πάνυ συμβεβηκὸς ἑτέρα τῶν ἀναγεγραμμένων, τὸν ἕτερον μιμητὴν γεγονέναι τοῦ ἑτέρου, τὸν ἕτερον δὲ μάρτυν; ὅρα γάρ, ἦν Σόλων ἐξήνεγκεν περὶ εὐδαιμονίας ἀπόφασιν πρὸς Κροῖσον, ὡς Ποπλικόλα μᾶλλον ἢ Τέλλῳ προσήκει (fr. 46 W.). 2. Τέλλου μὲν γάρ, ὃν εἶπε γεγονέναι μακαριώτατον δι' εὐποτείαν καὶ ἀρετὴν καὶ εὐτεκνίαν, οὐδ' αὐτὸς ἐν τοῖς ποιήμασιν ὡς ἀνδρὸς ἀγαθοῦ λόγον ἔσχεν, οὐδὲ παῖδες οὐδ' ἀρχὴ τις εἰς δόξαν ἦλθεν. 3. Ποπλικόλας δὲ καὶ ζῶν ἐπρώτευσεν δυνάμει καὶ δόξῃ δι' ἀρετὴν Ῥωμαίων, καὶ τεθνηκότος ἐν τοῖς ἐπιφανεστάτοις γένεσι καὶ στέμμασιν ἔτι καὶ καθ' ἡμᾶς Ποπλικόλαι καὶ Μεσσάλοι καὶ Οὐαλέριοι δι' ἐτῶν ἑξακοσίων τῆς εὐγενείας τὴν δόξαν ἀναφέρουσι. 4. καὶ Τέλλος μὲν ὑπὸ τῶν πολέμιων ὡς ἀνὴρ ἀγαθὸς ἐν τάξει μένων καὶ μαχόμενος κατέστρεψε· Ποπλικόλας δὲ τοὺς μὲν πολεμίους ἀποκτείνας, ὃ τοῦ πεσεῖν εὐτυχέστερόν ἐστι, τὴν δὲ πατρίδα νικῶσαν ἐπιδὼν δι' αὐτὸν ἄρχοντα καὶ στρατηγοῦντα, τιμηθεὶς δὲ καὶ θριαμβεύσας, ἔτυχε τῆς ζηλουμένης ὑπὸ Σόλωνος καὶ μακαριζομένης τελευτῆς. 5. ἔτι τοίνυν, οἷς πρὸς Μίμερμον ἀντειπὼν περὶ χρόνου ζωῆς ἐπιπεφώνηκε (fr. 22, 5 D. = 21 W. = 27 G.-P.),

μηδὲ μοι ἄκλαυστος θάνατος μόλοι, ἀλλὰ φίλοισι
ποιήσαιμι θανὼν ἄλγεα καὶ στοναχάς,

εὐδαίμονα τὸν Ποπλικόλαν ἄνδρα ποιῇ. 6. τελευτήσας γὰρ οὐ φίλοις οὐδ' οἰκείοις μόνον, ἀλλὰ καὶ τῇ πόλει πάσῃ, μυριάσι πολλαῖς, δάκρυα καὶ πόθον καὶ κατήφειαν ἐφ' αὐτῷ παρέσχε· αἱ γὰρ Ῥωμαίων γυναῖκες ἐπένθησαν αὐτόν, ὥσπερ υἱὸν ἀδελφὸν ἢ πατέρα κοινὸν ἀποβαλοῦσαι. 7. 'χρήματα δ' ἰμείρειν μὲν ἔχειν' φησὶν ὁ Σόλων (fr. 1, 7 D. = G.-P. = 13, 7 W.), 'ἀδίκως δὲ πεπᾶσθαι οὐκ ἐθέλειν', ὡς δίκης ἐπιούσης· Ποπλικόλα δ' ὑπῆρχεν οὐ μόνον μὴ κακῶς πλουτεῖν, ἀλλὰ καὶ καλῶς ἀναλίσκειν εὖ ποιοῦντι τοὺς δεομένους. 8. ὥστ' εἰ σοφώτατος ἀπάντων ὁ Σόλων, εὐδαιμονέστατος ὁ Ποπλικόλας. ἃ γὰρ εὗξατο τῶν ἀγαθῶν ἐκεῖνος ὡς κάλλιστα καὶ μέγιστα, ταῦτα καὶ κτήσασθαι Ποπλικόλα καὶ φυλάξαι χρωμένῳ μέχρι τέλους ὑπῆρξεν.

25 (2). Οὕτω μὲν ὁ Σόλων κεκόσμηκε τὸν Ποπλικόλαν, τὸν Σόλωνα δ' αὖ πάλιν ἐκεῖνος, ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδειγμάτων κάλλιστον ἀνδρὶ κοσμοῦντι δημοκρατίαν θέμενος· τῆς μὲν γὰρ ἀρχῆς τὸν ὄγκον ἀφελών, εὐμενῇ πᾶσι καὶ ἄλυπον κατέστησε, νόμοις δὲ πολλοῖς ἐχρήσατο τῶν ἐκεῖνου. 2. καὶ γὰρ ἀρχόντων καταστάσεως κυρίους ἐποίησε τοὺς πολλοὺς, καὶ τοῖς φεύγουσι δίκην ἐπικαλεῖσθαι τὸν δῆμον, ὥσπερ ὁ Σόλων τοὺς δικαστάς, ἔδωκε, καὶ βουλὴν μὲν ἑτέραν οὐκ ἐποίησεν ὥσπερ ὁ Σόλων, τὴν δ' οὖσαν ἠΐξῃσεν ἀριθμῶ μικροῦ διπλασιάσας. 3. ἢ τε τῶν ταμιῶν ἐπὶ τοῖς χρήμασι κατάστασις ἐκείθεν ἦλθεν, ὅπως ὁ ἄρχων μὴτ', εἰ χρηστός ἐστιν, ἀσχολίαν ἔχη πρὸς τὰ μείζω, μὴτ' εἰ φαῦλος, ἀφορμὰς τοῦ ἀδικεῖν μᾶλλον, καὶ τῶν πράξεων καὶ τῶν χρημάτων κύριος γενόμενος.

4. Τὸ δὲ μισοτύραννον ἐν τῷ Ποπλικόλῳ σφοδρότερον. εἰ γὰρ τις ἐπιχειροίη τυραννεῖν, ὁ μὲν ἀλόντι τὴν δίκην ἐπιτίθῃσιν, ὁ δὲ καὶ πρὸ τῆς κρίσεως ἀνελεῖν δίδωσι. 5. σεμνυνομένου δὲ τοῦ Σόλωνος ὀρθῶς καὶ δικαίως, ὅτι καὶ τῶν πραγμάτων αὐτῷ διδόντων τυραννεῖν καὶ τῶν πολιτῶν οὐκ ἀκουσίως δεχομένων ἀπέειπεν, οὐχ ἥττον ὑπάρχει καλὸν τῷ Ποπλικόλῳ τὸ λαβόντα τυραννικὴν ἀρχὴν ποιῆσαι δημοτικωτέραν, καὶ μὴδ' οἷς ἐξῆν ἔχοντα χρήσασθαι. 6. καὶ τοῦτο δ' ἔοικε συνιδεῖν πρότερος ὁ Σόλων (fr. 5, 7 D. = 6, 1 W. = 8, 1 G.-P.), ὅτι ὁ δῆμος

ὥδ' ἂν ἄριστα σὺν ἡγεμόνεσσιν ἔποιτο,
μήτε λίην ἀνεθείς μήτε πιεζόμενος'.

26 (3). Ἴδιον δὲ τοῦ Σόλωνος ἢ τῶν χρεῶν ἄνεσις, ἢ μάλιστα τὴν ἐλευθερίαν ἐβεβαίωσε τοῖς πολίταις. οὐδὲν γὰρ ὄφελος νόμων ἰσότητα παρεχόντων, ἣν ἀφαιρεῖται τὰ χρέα τοὺς πένητας, ἀλλ' ὅπου μάλιστα χρῆσθαι τῇ ἐλευθερίᾳ δοκοῦσι, δουλεύουσι μάλιστα τοῖς πλουσίοις, ἐν τῷ δικάζειν καὶ ἄρχειν καὶ λέγειν ἐπιταττόμενοι καὶ ὑπηρετοῦντες. 2. τούτου δὲ μείζον, ὅτι πάση χρεῶν ἀποκοπῇ στάσεως ἐπομένης, ἐκείνῃ μόνῃ καθάπερ φαρμάκῳ παραβόλῳ μὲν, ἰσχυρῷ δὲ χρησάμενος, εὐκαίρως καὶ τὴν οὖσαν στάσιν ἔλυσε, τῇ περὶ αὐτὸν ἀρετῇ καὶ δόξῃ τῆς τοῦ πραγμάτων ἀδοξίας καὶ διαβολῆς περιγενόμενος.

3. Τῆς δ' ὅλης πολιτείας τῇ μὲν ἀρχῇ λαμπρότερος ὁ Σόλων· ἡγήσατο γὰρ καὶ οὐκ ἠκολούθησε, καὶ καθ' αὐτόν, οὐ μεθ' ἑτέρων, ἔπραξε τὰ πλεῖστα καὶ μέγιστα τῶν κοινῶν. 4. τῷ τέλει δ' ἄτερος εὐτυχῆς καὶ ζηλωτός· τὴν μὲν γὰρ Σόλωνος πολιτείαν αὐτὸς ἐπέιδε Σόλων καταλυθεῖσαν, ἢ δὲ Ποπλικόλα μέχρι τῶν ἐμφυλίων πολέμων διεφύλαξεν ἐν κόσμῳ τὴν πόλιν. ὁ μὲν γὰρ ἅμα τῷ θέσθαι τοὺς νόμους ἀπολιπὼν ἐν γράμμασι καὶ ξύλοις ἐρήμους τοῦ βοηθοῦντος, ὥχετ' ἀπὼν ἐκ τῶν Ἀθηνῶν, ὁ δὲ μένων καὶ ἄρχων καὶ πολιτευόμενος ἵδρυσεν καὶ κατέστησεν εἰς ἀσφαλὲς τὴν πολιτείαν. 5. ἔτι δ' ἐκείνῳ μὲν οὐδὲ μέλλοντα κωλύσαι προαισθημένῳ Πεισίστρατον ὑπῆρξεν, ἀλλ' ἠτήθη συνισταμένης τῆς τυραννίδος· οὗτος δὲ βασιλείαν ἰσχύουσαν ἐκ πολλῶν ἤδη χρόνων καὶ κρατοῦσαν ἐξέβαλε καὶ κατέλυσεν, ἀρετὴν μὲν ἴσην καὶ προαίρεσιν ὁμοίαν παρασχόμενος, τύχῃ δὲ καὶ δυνάμει τελεσιουργῶ πρὸς τῇ ἀρετῇ χρησάμενος.

27 (4). Τῶν μέντοι πολεμικῶν Σόλωνι μὲν οὐδὲ τὰ πρὸς Μεγαρεῖς Δαίμαχος ὁ Πλαταιεὺς (FGH 65 F 7) μεμαρτύρηκεν, ὥσπερ ἡμεῖς διεληλύθαμεν· Ποπλικόλας δὲ τοὺς μεγίστους ἀγῶνας αὐτὸς καὶ μαχόμενος καὶ στρατηγῶν κατώρθωσε. 2. καὶ μὴν ἔτι πρὸς τὰς πολιτικὰς πράξεις ὁ μὲν ἐν παιδιᾷ τινι τρόπῳ καὶ προσποίημα μανίας ἀναλαβὼν ὑπὲρ Σαλαμῖνος ἔρων προῆλθεν· ὁ δ' αὐτόθεν ἀναρρίψας τὸν περὶ τῶν μεγίστων κίνδυνον, ἐπανεστή τε Ταρκυνίους καὶ τὴν προδοσίαν ἐφώρασε, καὶ τοῦ κολασθῆναι καὶ μὴ διαφυγεῖν τοὺς πονηροὺς αἰτιώτατος γενόμενος, οὐ τὰ σώματα μόνον τῶν τυράννων ἐξέβαλε τῆς πόλεως, ἀλλὰ καὶ τὰς ἐλπίδας ἐξέκοπεν. 3. οὕτω δὲ τοῖς δεχομένοις πράγμασιν ἀγῶνα καὶ θυμὸν καὶ ἀντίταξιν ἐρρωμένως καὶ ἀτενῶς ἀπαντήσας, ἔτι βέλτιον ἐχρήσατο τοῖς ὁμιλίαις ἀπολέμου καὶ πειθοῦς ὑπεικούσης δεομένοις, ἄνδρα Πορσίνναν ἄμαχον ὄντα καὶ φοβερὸν ἐμμελῶς προσαγαγόμενος καὶ μεταστήσας εἰς φιλίαν.

4. Καίτοι φήσιν τις ἐνταῦθα τὸν μὲν Σόλωνα προεμένους ἀναλαβεῖν Ἀθηναίους Σαλαμῖνα, τὸν δὲ Ποπλικόλαν ἥς ἐκέκτηντο Ῥωμαῖοι χώρας ἀποστήναι. δεῖ δὲ πρὸς τοὺς ὑποκειμένους καιροὺς τὰς πράξεις θεωρεῖν. 5. ποικίλος γὰρ ὢν ὁ πολιτικὸς ὧ τρόπῳ τῶν ὄντων ἕκαστον εὐληπτόν ἐστι μεταχειρίσασθαι, καὶ μέρους ἀφέσει πολλάκις ἔσωσε τὸ πᾶν, καὶ μικρῶν ἀποστάς μείζονων ἔτυχεν, ὥσπερ ἐκεῖνος ὁ ἀνὴρ τότε τῆς μὲν ἀλλοτρίας χώρας ἀποστάς ἔσωσε τὴν ἑαυτοῦ βεβαίως ἅπασαν, οἷς δ' ἦν μέγα τὴν πόλιν διαφυλάξαι προσεκλήσατο τὸ τῶν πολιορκούντων στρατόπεδον, ἐπιτρέψας δὲ τῷ πολεμῷ δικαστῇ γενέσθαι καὶ περιγενόμενος τῇ δίκῃ, προσέλαβεν ὅσα δόντας ἀγαπητόν ἦν νικῆσαι· 6. καὶ γὰρ τὸν πόλεμον ἔλυσε, καὶ τὴν παρασκευὴν τοῦ πολέμου κατέλιπεν αὐτοῖς διὰ πίστιν ἀρετῆς καὶ καλοκαγαθίας, ἣν ὁ ἄρχων ὑπὲρ πάντων ἐνεποίησεν αὐτῷ.

PLUTARCO

PUBLÍCOLA

1. Tal fue Solón, al que comparamos con Públicola, a quien el pueblo romano honró más tarde con ese nombre, antes del cual se llamaba Publio Valerio. Al parecer, era descendiente de un antiguo Valerio que fue el principal artífice de que los romanos y los sabinos se convirtieran en enemigos en un solo pueblo. Pues aquel fue el que persuadió a los reyes para que se reunieran con ese fin y se reconciliaran. 2. Cuando Roma aún estaba gobernada por los reyes, Valerio, que, según dicen, pertenecía a esa familia, era conocido por su palabra y su riqueza; de la primera de las cuales se servía siempre con rectitud y franqueza a favor de la justicia, con la otra ayudaba a los necesitados con generosidad y filantropía. Era evidente que estaría entre los primeros en cuanto llegara la república. 3. Cuando el pueblo, que estaba oprimido y odiaba a Tarquinio el Soberbio, que no había obtenido el poder con justicia, sino sacrílega e ilegalmente, ni lo ejercía como un rey, sino con insolencia y tiranía, tomó como principio de la revuelta la muerte de Lucrecia, que se suicidó por haber sido violada, Lucio Bruto emprendió el cambio de gobierno y se dirigió primero al muy resolutivo Valerio, gracias al cual expulsó a los reyes. En tanto fuera probable que el pueblo votara un solo general, Valerio estaba tranquilo, ya que el poder correspondía más bien a Bruto, que había sido el guía de la libertad. 4. Pero como el nombre de la monarquía era odioso, y el pueblo creía que soportaría más fácilmente el poder si estuviera dividido, fueron propuestos y nombrados dos generales. Valerio, que esperaba ser elegido tras Bruto y participar en el consulado, se sintió decepcionado. 5. Pues, en contra de la voluntad de Bruto, fue elegido como colega, en lugar de Valerio, Tarquinio Colatino, el marido de Lucrecia, cuyos méritos no diferían de los de Valerio. Pero los poderosos, temiendo a los reyes, que aún realizaban ataques desde el exterior y trataban de debilitar la ciudad, querían tener como general al enemigo más enconado del rey, con la idea de que no se rendiría.

2. Así pues, Valerio, indignado por la desconfianza de que no se esforzaba por la patria porque no había sufrido personalmente ningún mal de los tiranos, renunció al senado, dejó la abogacía y se retiró del todo de la vida pública, de modo que provocó habladurías y preocupación entre la muchedumbre, que temía que se pasara al bando de los reyes por ira y alterara el gobierno y la ciudad, que andaba inestable. 2. Pero cuando Bruto, que sospechaba también de algunos otros, decidió fijar una fecha para que el senado prestara juramento mediante sacrificios de sangre, Valerio bajó muy radiante al foro y fue el primero que juró que no claudicaría ni se rendiría ante los Tarquinios, sino que lucharía con todas sus fuerzas por la libertad. Lo cual satisfizo al senado y al mismo tiempo infundió valor a los magistrados. Los hechos confirmaron al instante el juramento. Pues habían llegado unos embajadores de Tarquinio portando documentos para seducir al pueblo y palabras amables dichas en nombre del rey, que, al parecer, había abandonado la arrogancia y hacía peticiones mesuradas, y destinadas sobre todo a corromper a la masa. 4. Como los cónsules querían llevarlos ante la plebe, Valerio no lo permitió, sino que se opuso para impedir que surgieran principios y pretextos de una revolución entre los pobres, que estaban más oprimidos por la guerra que por la tiranía.

3. Después llegaron otros embajadores diciendo que Tarquinio renunciaba al trono y cesaba en la guerra, pero reclamaba sus bienes y su hacienda, así como los de sus amigos y sus familiares. 2. Como la mayoría se doblegaba y sobre todo Colatino, que sostenía la misma opinión, Bruto, que era un hombre inflexible y con arrebatos de ira, corrió al foro llamando traidor a su colega, que apoyaba, con recursos de guerra y tiranía, a quienes era terrible ciertamente conceder provisiones para el exilio. 3. Reunidos los ciudadanos, el primero que tomó entonces la palabra fue un particular, Gayo Minucio, que exhortaba a Bruto e invitaba a los romanos a que vieran que podían hacer la guerra contra los tiranos si se quedaban con los bienes, y no al revés. Sin embargo, con la libertad por la que habían luchado, los romanos no dejaron escapar la paz por unos bienes y se los quitaron de encima junto con los tiranos. 4. Tarquinio tenía en verdad muy poco interés en los bienes, y la reclamación era un medio para tantear al pueblo y al mismo tiempo preparar la conspiración. Tal era el cometido de los embajadores, que permanecían en Roma con el pretexto de los bienes, afirmando que vendían unos, conservaban otros y enviarían fuera el resto, hasta que corrompieron a dos familias consideradas nobles: los Aquilios, con tres senadores, y los Vitelios, con dos. 5. Todos ellos eran sobrinos maternos de Colatino. Entre los Vitelios y Bruto existía

particularmente otro vínculo familiar. Pues Bruto estaba casado con una hermana de los Vitelios, con la que tenía muchos hijos, de los cuales los Vitelios se atrajeron a dos mayores de edad, parientes y amigos, a los que mezclaron en las expectativas de la gran familia de los Tarquinius y convencieron para que entraran en la conjuración y se alejaron de la severidad y la estupidez de su padre. Dicen que la severidad de Bruto estaba en la severidad con los malhechores. En cuanto a la estupidez, parece que fue simulada y encubierta durante mucho tiempo por seguridad frente a los tiranos. Luego no se pudo librar de ese apodo.

4. Así pues, cuando los jóvenes hubieron sido persuadidos y se hubieron puesto de acuerdo con los Aquilios, todos decidieron hacer un juramento solemne y terrible: degollar a un hombre, libar su sangre y tocar sus entrañas. Con ese fin, se reunieron en la casa de los Aquilios. 2. La casa donde pensaban llevar a cabo el juramento, como es natural, era solitaria y sombría. Por tanto, no advirtieron que un criado llamado Vindicio se ocultaba dentro, no porque estuviera confabulado o presintiera lo que iba a suceder, sino que estaba dentro por casualidad. Como temía ser visto por los conjurados, que se acercaban con rapidez, se escondió agenciándose una caja vacía, de modo que se convirtió en espectador de los hechos y en oyente de la trama. 3. Resolvieron matar a los cónsules y escribieron a Tarquinio unas cartas probatorias que entregaron a los embajadores, que se hospedaban en la casa de los Aquilios y presenciaban entonces la conjuración. En cuanto hubieron terminado, se alejaron. Vindicio salió a escondidas sin saber qué hacer con lo que le había caído de repente, y estaba confuso porque pensaba que era terrible naturalmente acusar a los hijos de Bruto de cargos tan execrables ante su padre, o los sobrinos de Colatino ante su tío, y comprendía que un romano particular no era garantía alguna de hechos tan extraordinarios. 5. Pero como era capaz de todo antes que no hacer nada, y se guiaba por lo que sabía del asunto, se dirigió a Valerio—supongo—atraído sobre todo por la sociabilidad y la filantropía de aquel hombre, que era accesible a todos los necesitados, que tenía siempre la casa abierta y no rechazaba la palabra de nadie ni el trato con los humildes.

5. Así pues, cuando Vindicio subió a su casa y se lo contó todo ante la sola presencia de su hermano Marco y de su mujer, Valerio, atónito y temeroso, ya no dejó marchar al esclavo, sino que lo encerró en una habitación, puso a su mujer como guardián en la puerta y ordenó a su hermano Marco rodear la residencia de los reyes y, si fuera posible, vigilar a los criados. Él se encaminó con muchos clientes y amigos que tenía siempre alrededor, y con numerosos camaradas, hacia la casa de los Aquilios, que no estaban dentro. 2. Así que echó la puerta abajo sin previo aviso y encontró los documentos donde se alojaban los embajadores. Entretanto, los Aquilios llegaron a toda prisa y pretendían recuperar las cartas emprendiendo una pelea en la puerta. 3. Pero los amigos de Valerio se defendieron arrojándoles las togas al cuello y, por la fuerza y a duras penas entre golpes, salieron por los callejones al foro. 4. Sucedió lo mismo en la residencia de los reyes. Marco cogió el resto de los documentos, que viajaban con el equipaje, y a cuantos seguidores del rey pudo, a los que arrastró hasta el foro.

6. Después que los cónsules aplacaron el tumulto, y Valerio ordenó que Vindicio fuera escoltado desde la casa, se presentó la acusación y fueron leídos los documentos. Los conjurados no tuvieron valor de decir nada; en los demás había un triste silencio, y unos pocos, que querían complacer a Bruto, habían pensado en el exilio. 2. Las lágrimas de Colatino y el silencio de Valerio daban una posibilidad a la esperanza. Pero Bruto se dirigió a sus hijos por su nombre y les dijo: “¡Vamos, Tito, vamos, Tiberio!, ¿por qué no os defendéis de la acusación?”. 3. Como no respondieron nada después de haber sido interrogados tres veces, volvió la cara hacia los lictores y les dijo: “Ya es vuestro el resto del trabajo”. 4. Los lictores prendieron enseguida a los jóvenes, les rasgaron los vestidos, les pusieron las manos en la espalda y les azotan el cuerpo con varas. El espectáculo era insoportable. Bruto, según dicen, no desvió la mirada hacia ninguna otra parte ni cambió el gesto airado y grave por compasión, sino que contempló impertérrito el suplicio de sus hijos hasta que los tendieron en el suelo y les cortaron la cabeza con la segur. 5. Entonces, dejando al resto de los conjurados en manos de su colega, se levantó y se fue después de haber hecho algo que no es fácil, se quiera o no, de elogiar ni de censurar apropiadamente. Pues o bien una elevada virtud le hizo perder la razón hasta la impasibilidad, o bien un enorme sufrimiento hasta la insensibilidad. Ni lo uno ni lo otro es banal ni humano, sino propio de los dioses, o de las bestias. Pero es más justo emitir un juicio favorable por la fama de aquel hombre que desconfiar de su virtud por debilidad de quien los juzga. Pues los romanos no creen que fuera una empresa

tan grande la fundación de la ciudad por Rómulo como la instauración y el establecimiento de la república por Bruto.

7. Así pues, cuando hubo abandonado el foro, todos se quedaron entonces sin palabras un buen rato, consternados y estremecidos por lo que había sucedido. Ante la debilidad y la vacilación de Colatino, los Aquilios recobraron el ánimo y pretendían tomarse un tiempo para defenderse; que les fuera entregado Vindicio, que era su esclavo, y no estuviera entre los acusadores. 2. Como quería concederles lo que pedían y disolver luego la asamblea, Valerio no estaba dispuesto a entregar al esclavo ni iba a permitir al pueblo que se fuera dejando escapar a los traidores. 3. Finalmente, agarrándolos del cuerpo con las manos, llamaba a Bruto y decía a voces que Colatino se comportaría vilmente si pensaba que debía favorecer a las mujeres de los traidores y los enemigos de la patria después de haber obligado a su colega a un filicidio. 4. Cuando el cónsul ordenó indignado que se llevaran a Vindicio, los lictores trataron de prender al esclavo dispersando a la multitud y golpeaban a quienes se lo impedían, pero los amigos de Valerio se pusieron delante para defenderlo, y el pueblo ordenaba a gritos que se presentara Bruto. 5. Así que regresó Bruto y, cuando se le hubo prestado silencio, dijo que tenía bastante con haber juzgado a sus hijos; que hablara quien quisiera y persuadiera al pueblo. Sin embargo, ya no se necesitaron palabras, sino que, depositado el voto, fueron condenados por todos los sufragios, y decapitados. 6. Colatino, según parece, no solo estaba bajo cierta sospecha por su parentesco con los reyes, sino que era una carga por su segundo nombre, ya que los romanos querían purgarse de cuanto les recordaba a Tarquinio. A raíz de lo sucedido, y enfrentado con todos, cesó voluntariamente en el consulado y se fue de la ciudad. 7. Celebrados de nuevo los comicios, Valerio fue nombrado brillantemente cónsul y obtuvo un merecido reconocimiento por su tesón. Como pensaba que Vindicio debía disfrutar algo del éxito, decretó que fuera el primer liberto de Roma y tuviera voto como ciudadano libre en la tribu en que quisiera inscribirse. 8. El demagogo Apio concedió mucho tiempo después el derecho al voto a los demás libertos. La liberación completa, según dicen, se llama hoy en día *vindicta* por aquel Vindicio.

8. Acto seguido, permitieron a los romanos que saquearan los bienes de los reyes y destruyeron de arriba abajo el palacio y la residencia. Dedicaron a la divinidad la parte más amena del Campo de Marte, que había pertenecido a Tarquinio. 2. Había sido segado casualmente poco antes, pero, aunque aún se encontraban allí los manojos de la siega, no querían aventar el grano ni usar la cosecha debido a la dedicación, sino que llevaron de común acuerdo las gavillas al río. 3. Asimismo, talaron también los árboles, que fueron arrojados al río, y dejaron el terreno completamente yermo y baldío para el dios. 4. Como se habían acumulado muchos materiales compactos los unos sobre los otros, el curso del río no avanzó mucho trecho, sino que los materiales que habían caído primero se posaron en el fondo y se sedimentaron, y los siguientes, como no podían pasar, sino que estaban trabados y enlazados, formaron una montaña densa y enraizada que aumentaba por la corriente. 5. Pues arrastraba abundante lodo que proporcionaba sobrepuesto sostén y soldadura, y las olas no hacían flujo, sino que lo empujaban todo hacia el mismo lugar, con suave presión y moldura. 6. Había adquirido tanto espacio por el tamaño y la posición que recibía la mayoría de los materiales que bajaban por el río. Ese trozo de tierra es hoy en día la isla sagrada que está frente a la ciudad. Hay incluso templos dioses y lugares de paseo, y se llama en la lengua latina “Entre dos puentes”. 7. Algunos dicen que no sucedió cuando fue dedicado el campo de Tarquinio, sino que Tarquinia consagró años más tarde otro terreno colindante con aquel. 8. Tarquinia era una sacerdotisa virgen, una de las vestales, que obtuvo grandes honores a cambio de la consagración, entre los cuales estaba que se admitiera su testimonio en un tribunal, algo excepcional para las mujeres. Se decretó que se pudiera casar, pero no aceptó. Cuentan que fue de ese modo.

9. Los etruscos acogieron resolutivamente a Tarquinio, que había renunciado a recuperar el poder mediante traición, y descendieron con un gran ejército. 2. Los cónsules condujeron a los romanos al frente, y se colocaron en formación para entrar en combate en unos campos sagrados, a uno de los cuales llaman bosque Horacio, a otro prado Nevio. 3. Apenas trabado el combate, Arrunte, el hijo de Tarquinio el Soberbio, y Bruto, el cónsul romano, volvieron a verse las caras, no por casualidad, sino por odio y por ira, el uno contra el tirano y enemigo de la patria, el otro para vengarse del exilio, y se lanzaron al encuentro a caballo. 4. Acometiéndose con más ardor que cálculo y despreciando su propia vida, se mataron el uno al otro. Tan terrible preludio fue el

anuncio de un combate que no tuvo un final mejor. Los ejércitos se separaron por una tormenta después de haber hecho y sufrido los mismos daños. 5. Valerio estaba en apuros porque no sabía el resultado de la batalla, sino que veía a los soldados desanimados por la muerte de los compañeros, y enardecidos por la de los enemigos. 6. Para unos y otros, ver de cerca los cadáveres de los suyos aseguraba más la derrota que imaginar la victoria de los enemigos. Cuando cayó la noche, y los campamentos estuvieron en calma, como es natural entre quienes tanto habían combatido, dicen que se estremeció el bosque, de donde salió una voz grave anunciando que había en la batalla un muerto más entre los etruscos que entre los romanos. 7. Era en efecto la voz de un dios que arengó a los romanos a que dieran al instante estridentes alaridos de ánimo. Los etruscos salieron del campamento muy asustados y aturcidos, y la mayoría se dispersaron. Los romanos capturaron de un golpe a los que se habían quedado rezagados en la retaguardia, unos cinco mil, y saquearon el resto. 8. El recuento de cadáveres demostró que habían muerto once mil trescientos etruscos, y un romano menos. Dicen que esa batalla tuvo lugar el día anterior a las calendas de marzo. 9. Gracias a la cual, Valerio celebró el triunfo y fue el primer cónsul que entró en Roma en una cuadriga. La ceremonia ofreció un espectáculo solemne y magnífico, que no provocó envidia ni molestó a los asistentes, como dicen algunos. Pues no hubiera tenido la emulación ni la fama que se ha mantenido tantos años. 10. Recibieron también favorablemente los honores dispensados por Valerio a su colega, con los que adornó la procesión y el entierro. Pronunció en su recuerdo un discurso fúnebre que fue muy estimado por los romanos, y tuvo tanto reconocimiento que los mejores ciudadanos dedican desde entonces unas palabras de elogio en las exequias de los grandes hombres. 11. Dicen que es más antiguo que el discurso fúnebre griego, a menos que, como refiere el rétor Anaxímenes, eso no se deba también a Solón.

10. Pero los romanos estaban molestos y enojados con Valerio por el hecho de que Bruto, al que el pueblo consideraba como el padre de la libertad, no juzó digno gobernar solo ni dejó en ningún momento de elegir a un colega. “Pero este”, decían, “ha concentrado todo el poder en su persona y no es el heredero del consulado de Bruto, por el que no tiene interés, sino de la tiranía de Tarquinio”. 2. “¿Por qué tiene que elogiar a Bruto de palabra e imitar a Tarquinio de hecho cada vez que desciende solo de una casa tan grande como el palacio del rey que acaba de destruir, juntando todos los fasces y las segures?” 3. Pues Valerio vivía ciertamente con mucha ostentación en la colina llamada Velia, en una casa de acceso arduo y difícil desde el exterior que estaba colgada sobre el foro y dominaba la ciudad desde arriba, de modo que, cuando bajaba, la apariencia era altiva y regía el fasto de la escolta. 4. Así que demostró que era conveniente en el ejercicio del poder y en los asuntos importantes prestar atención a la franqueza y las palabras sinceras de los amigos antes que a la adulación. 5. Pues cuando oyó como los amigos decían que la plebe creían que se equivocaba, no discutió ni se enfadó, sino que, reuniendo de inmediato a un grupo de obreros, cuando aún era de noche, ordenó derribar y destruir toda la casa hasta los cimientos; de modo que, al día siguiente, los romanos que se habían congregado para ver qué había hecho recibieron la magnanimidad de Valerio con aprecio y admiración, pero estaban enfadados y echaban de menos la belleza y la esbeltez de la casa, que había sido derruida injustamente por envidia, como si fuera un hombre, el magistrado que vivía sin domicilio fijo en casa de otros. 6. Pues Valerio fue acogido por los amigos hasta que el pueblo le dio un solar en el que contruyó una casa más modesta que la anterior, donde está hoy en día el templo llamado de *Vica Pota*. 7. Como quería que el gobierno fuera grato y llevadero en lugar de terrible, no solo para sí mismo, sino también para la masa, quitó los fasces de las segures y, cuando se presentaba en la asamblea, ponía los propios fasces a ras del suelo ante el pueblo para engrandecer la imagen de la república. Los magistrados mantienen hoy en día esa costumbre. La muchedumbre no advertía que Valerio, como pensaban, no se humillaba, sino que, limpiando y cortando de raíz la envidia con semejante moderación, adquiriría tanto poder como parecía perder autoridad, y el pueblo se echaba gustosamente a sus pies y se sometía de buen grado. 9. De modo que fue llamado Publicola, que significa “el que se preocupa por el pueblo”. Ese apodo, que será usado el resto de la biografía, prevaleció sobre el antiguo nombre.

11. Permitió a cualquiera aspirar y acceder al consulado. Pero antes de nombrar a un colega, como no sabía quién sería elegido, sino que temía cierta oposición por envidia, o por ignorancia, ejerció el poder en solitario para las más grandes y bellas medidas. 2. Completó primero el senado, que contaba con pocos miembros. Pues unos habían muerto en la época de Tarquinio, y otros recientemente en la batalla. Dicen que Publicola inscribió a ciento sesenta y cuatro senadores. 3.

Luego dictó leyes con las que fortaleció sobre todo a la masa. La primera permitía al acusado de un delito apelar al pueblo contra la sentencia de los cónsules. La segunda establecía la pena de muerte contra quien se apropiara del poder que no hubiera sido concedido por el pueblo. La tercera, que estaba destinada a ayudar a los pobres, eximía a la plebe de los impuestos para que se dedicaran más activamente a sus oficios. 4. No parece que fuera menos popular la ley contra quien desobedeciera a los cónsules, que había sido dictada para favorecer a la masa antes que a los poderosos. Pues impuso una pena de cinco bueyes y dos ovejas en caso de desobediencia. 5. El precio de una oveja era de diez óbolos, y el de un buey cien. Los romanos de entonces no usaban mucho las monedas, sino que tenían abundantes ganaderías y forrajes. 6. Por eso, llaman hoy en día peculio a la hacienda, y acuñaban un buey, una oveja o un cerdo en las monedas más antiguas. 7. Como llaman *caprae* a las cabras, y *porci* a los cerdos, ponían a sus hijos nombres como Suilo, Bubulco, Caprario o Porcio.

12. Aun siendo un legislador tan popular y moderado, excedió los límites de la mesura en el castigo de ciertos delitos. Pues dictó una ley que permitía matar sin juicio previo a quien aspirara a la tiranía. Si presentaba las pruebas del delito, el asesino era declarado inocente. 2. Como no era posible que quien emprendiera tales actos pasara despercebido ni imposible que los poderosos se librasen de ser juzgados si fueran descubiertos, permitió a quien pudiera actuar contra el infractor anticiparse al juicio en que sería eximido de la culpabilidad del crimen.

3. Fue elogiado también por la ley de la cuestura. Como era necesario que los ciudadanos aportaran dinero de su bolsillo para la guerra, y Publícola no quería encargarse de la economía ni dejar el asunto en manos de los amigos, ni mucho menos que el dinero entrara en casa de un particular, designó como erario el templo de Saturno, que tiene hoy en día el mismo uso, y concedió al pueblo que designara a dos jóvenes cuestores. Fueron nombrados los primeros Publio Veturio y Minucio Marco, y fue recaudado mucho dinero. 4. Pues se inscribieron ciento treinta mil ciudadanos, estando exentos del tributo los huérfanos y las viudas.

5. Cuando hubo organizado eso, designó como colega a Lucrecio, el padre de Lucrecia, al que cedió el rango principal y entregó los llamados fasces porque era más viejo. Este privilegio, que está reservado para el magistrado de mayor edad, se ha mantenido hasta nuestra época. Como Lucrecio murió a los pocos días, celebrados de nuevo los comicios, fue elegido Marco Horacio, que gobernó con Publícola el resto del año.

13. Cuando Tarquinio promovía en Etruria la segunda guerra contra los romanos, se dice que hubo una gran señal. Tarquinio, que aún reinaba y tenía casi terminado el templo de Júpiter en el Capitolio, o bien por una profecía, o bien de otro modo por cuenta propia, encargó a unos artesanos etruscos de Veyes que pusieran un carro de terracota en lo alto del frontón. Poco después, fue arrojado del poder. 2. Cuando los etruscos metieron la cuadriga modelada en el horno, no pasó lo que tiene que pasar: que la arcilla se densifique y se condense con el fuego cuando se disipa la humedad, sino que se expandió, se hinchó y tomó a un tiempo tanto volumen, vigor y fuerza que fue sacada a duras penas del horno, después que hubieron arrancado la boveda y echado abajo la pared del honor. 3. Como los adivinos creían que era una señal divina de prosperidad y poder para quienes tuvieran la cuadriga, los veyentes no atendieron la petición de los romanos y respondieron que pertenecía a los Tarquinius, no a los que habían expulsado a los Tarquinius. 4. Pocos días después, se celebraron carreras de caballos que ofrecieron el interés y el espectáculo acostumbrados. Pero cuando el auriga coronado conducía lentamente la cuadriga vencedora fuera del hipódromo, los caballos corrieron a galope tendido hacia Roma con el auriga, sin motivo aparente, sino por algo divino o fortuito. Como no servía de nada el esfuerzo por tener las riendas ni apaciguar a voces los caballos, mermadas las fuerzas, fue llevado en volandas hasta que se acercaron al Capitolio, y arrojaron al auriga junto a la puerta que llaman hoy en día Ratumena. 5. Atónitos y asustados, los veyentes permitieron a los artesanos que devolvieran el carro.

14. Tarquinio Demarato prometió que levantaría el templo de Júpiter durante la guerra contra los sabinos. Fue construido por Tarquinio el Soberbio, que era hijo o nieto del que hizo la promesa, pero no llegó dedicarlo, sino que faltaba poco para que estuviera terminado cuando fue derrocado. 2. Como aún no había sido acabado del todo ni adornado convenientemente, Publícola abrigaba la ambición de la dedicación. 3. Muchos poderosos sentían envidia y estaban molestos por el resto de sus honores, que había merecido oportunamente como general y legislador, pero

creían que no debía corresponderle también ese honor, e incitaban y animaban a Horacio para que reclamara la dedicación. 4. Así que, como Publícola se hallaba en una expedición necesaria, decretaron que Horacio dedicara el templo y lo acompañaron hasta el Capitolio, pensando que no lo conseguiría si Publícola estaba presente. 5. Algunos dicen que uno obtuvo la expedición militar en contra de su voluntad mediante un sorteo, y otro la dedicación. Es posible imaginar qué sucedió sobre este asunto por los hechos relativos a la dedicación. 6. En los idus de septiembre, que coinciden con el plenilunio de metagitnión, todos se congregaron en el Capitolio. Cuando hubo silencio, Horacio cumplió los ritos: tocó las puertas, como es costumbre, y pronunció las palabras habituales en la dedicación. Marco, el hermano de Publícola, que se había colocado mucho antes junto a las puertas y aguardaba la ocasión, le dijo: “¡Cónsul, tu hijo ha muerto enfermo en el campamento!” 7. Eso afligió a cuantos lo oyeron. Pero Horacio no se alteró, sino que solo dijo lo siguiente: “Arrojad el cadáver adonde queráis, que yo no me someto al duelo”. Y terminó el resto de la dedicación. 8. La noticia no era cierta. Marco mintió para detener a Horacio. La firmeza de aquel hombre fue admirable, ya sea porque se dio cuenta al instante del engaño, ya sea porque se creyó el cuento y no se inmutó.

15. Parece que el segundo templo tuvo también una suerte semejante a la que corrió la dedicación. Construido por Tarquinio el Soberbio, como se ha dicho, y dedicado por Horacio, el fuego destruyó el primer templo en la Guerra Civil. Sila erigió el segundo, pero Cátulo fue inscrito en la dedicación porque Sila ya había muerto. 2. Se destruyó de nuevo en las revueltas bajo Vitelio. Gracias a la buena suerte que tenía en todo lo demás, Vespasiano levantó de principio a fin el tercer templo, y lo vio acabado, pero no destruido poco después, sino que su buena suerte superó a la de Sila: uno murió antes de la dedicación, otro de la destrucción. 3. Pues a poco de morir Vespasiano, el Capitolio se incendió. Este cuarto templo fue completado por Domiciano. Se dice que Tarquinio el Soberbio gastó cuarenta mil libras de plata en los cimientos. La mayor fortuna privada conocida en Roma no hubiera podido pagar el coste de los dorados, que llegó a más de doce mil talentos. 4. Las columnas fueron cortadas de mármol del Pentélico, y eran tan bellas en grosor como en altura, pues las vi en Atenas. Cinceladas y pulidas de nuevo en Roma, no ganaron tanta finura cuanto perdiendo en belleza y simetría, ya que parecían huecas y endebles. 5. Quien haya admirado el lujo del Capitolio, si ha visto un pórtico, un baño, una sala o una cámara de las concubinas del palacio de Domiciano, estaría obligado a decir a Domiciano algo como los versos de Epicarmo al manirroto: “Tú no eres filántropo; estás enfermo, pues te alegras dando”. 6. “Tú no eres piadoso ni honorable, pues te alegras edificando”. Al igual que aquel Midas, quieres que todo se convierta en piedra y oro. Nada más sobre este asunto.

16. Después de la gran batalla en que perdió a un hijo en combate cuerpo a cuerpo contra Bruto, Tarquinio el Soberbio se refugió en Clusio y pidió ayuda a Larte Porsena, que tenía el mayor ejército de los reyes itálicos y era al parecer complaciente y amigo de honores. 2. Porsena prometió ayudarlo, pero envió antes a Roma la orden de que recibieran a Tarquinio. Como los romanos no hicieron caso, declaró la guerra señalando el día y el lugar en que atacaría, y se presentó con un numeroso ejército. 3. Publícola, que se había ausentado de la ciudad, fue elegido cónsul por segunda vez con Tito Lucrecio. Como quería superar primero la arrogancia de Porsena, que ya estaba cerca, de nuevo en Roma, fundaba la ciudad de Signuria, que amuralló con grandes gastos, y envió doscientos colonos, con la idea de que aceptaba la guerra de buen grado y sin miedo. 4. Sin embargo, se produjo un ataque relámpago al Janículo, y Porsena expulsó a la guarnición, que estuvo a punto de introducir en la huida a los enemigos en la ciudad. 5. Publícola salió a ayudar a las puertas y emprendió un combate junto al río contra los enemigos, que llegaban en masa, hasta que cayó gravemente herido y fue sacado en camilla del campo de batalla. 6. Como le sucedió lo mismo a su colega Lucrecio, el desánimo cayó sobre los romanos, que trataban de ponerse a salvo huyendo hacia la ciudad. Cuando los enemigos avanzaban por el puente de madera, Roma corrió el peligro de ser tomada por la fuerza. Horacio Cocles, en primer lugar, y junto a él, Herminio y Larcio, dos hombres muy ilustres, arrostraron el peligro en el puente. 7. Horacio tenía el epónimo de Cocles porque había perdido un ojo en la guerra o, según otros autores, por la nariz roma y hundida, de modo que no había separación entre los ojos, y se juntaban las cejas. La mayoría quería llamarlo Cíclope, pero prevaleció que fuera llamado Cocles por la plebe debido a un error lingüístico. 8. Él rechazó a los enemigos apostado en el puente, hasta que fue roto por la retaguardia por quienes lo acompañaban. Así que se lanzó con las armas al río y llegó nadando a la orilla alcanzado por una lanza en el glúteo. 9. Admirado de su valor, Publícola

propuso al instante a todos los romanos que reunieran y le entregaran la comida que cada cual consumía en un día, y luego el terreno que él mismo pudiera arar en un día. Además, le erigieron una estatua de bronce en el templo de Vulcano para compensar la cojera producida por la herida.

17. Cuando Porsena asediaba la ciudad, el hambre se apoderó de los romanos, y otro ejército etrusco invadió el país por su cuenta. Publicola, que era cónsul por tercera vez, pese a creer que debía hacer frente a Porsena manteniendo la posición y protegiendo la ciudad, salió a combatir contra los etruscos, a los que puso en fuga y mató en un número de cinco mil. 2. El episodio de Mucio ha sido contado muchas veces de manera distinta. Lo relataré según es más creíble para mí. Mucio era un hombre bueno en todas las virtudes, y el mejor en el arte de la guerra. Como tramaba acabar con Porsena, se introdujo en el campamento vestido con ropas etruscas e imitando su lengua. 3. Cuando llegó a la tribuna donde estaba el rey, como no sabía con certeza quién era Porsena y temía preguntar por él, sacó un puñal y mató al que creía que era el rey entre los que estaban sentados juntos. 4. Fue prendido e interrogado de inmediato. Había un brasero encendido que habían llevado a Porsena para hacer un sacrificio. Allí metió la mano derecha y permaneció firme ante Porsena mientras ardía la carne, mirándolo con rostro altivo e inmutable, hasta que Porsena, admirado, lo dejó marchar y le devolvió el puñal desde la tribuna. 5. Mucio extendió la mano izquierda, y dicen que por eso le pusieron el nombre de Escévola, que significa “zurdo”. Dijo que había vencido el miedo a Porsena, pero había sido capturado por su virtud, y declaró en agradecimiento lo que no había revelado a la fuerza: “Trescientos romanos acechan el campamento aguardando la ocasión con mi mismo propósito. Yo lo intenté primero porque me tocó por sorteo, y no culpo a la suerte de haber errado ante un buen hombre, más digno de ser amigo que enemigo de los romanos”. 7. Al oír eso, Porsena se mostró confiado y estuvo más dispuesto a la reconciliación, no tanto por el miedo a los trescientos como asombrado y maravillado por el orgullo y la virtud de los romanos. Casi todos llaman a ese hombre Mucio Escévola, pero en la obra dedicada a Octavia, la hermana del César, Atenodoro de Sandón dice que se llamaba también Opsígono.

18. Como Publicola pensaba en verdad que Porsena no era tan cruel enemigo como muy digno amigo y aliado de la ciudad, no rechazaba someterse a su juicio frente a Tarquinio, sino que se mostraba seguro y pedía ser citado con frecuencia para probar que había sido el peor de los hombres y arrojado justamente del poder. 2. Como Tarquinio respondió airado que no reconocía a nadie como juez, y mucho menos a Porsena si rompía la alianza para cambiarse de bando, Porsena, enfadado y profiriendo maldiciones, a instancias de su hijo Arrunte, que había tomado partido por los romanos, puso fin a la guerra, a condición de que se retiraran del territorio de Etruria que habían ocupado y devolvieran a los prisioneros a cambio de recuperar a los desertores. 3. Además, los romanos entregaron como rehenes a diez jóvenes patricios, y a otras tantas muchachas, entre las cuales estaba Valeria, la hija de Publicola.

19. Mientras se hacía eso, y cuando Porsena hubo licenciado lealmente todo el ejército, las jóvenes bajaron a tomar un baño adonde una orilla con forma de media luna que rodeaba el río ofrecía tranquilidad, y no había olas. 2. Como no vieron guardianes ni transeúntes ni navegantes, tuvieron el impulso de echarse a nadar contra la abundante corriente y los profundos remolinos. Algunos dicen que una de las jóvenes, de nombre Clelia, atravesó a caballo el río incitando a las demás a que nadaran. 3. Una vez a salvo, se presentaron ante Publicola, que no se asombró ni se alegró, sino que se enfadó porque la lealtad quedaba en entredicho a ojo de Porsena y la osadía de las jóvenes traería consigo la acusación de que había sido una fechoría de los romanos. 4. Por eso, reunió y devolvió a las jóvenes a Porsena. Enterados del asunto los partidarios de Tarquinio, se emboscaron y cortaron el paso a la escolta de las chicas, pues eran mayoría. 5. Pese a todo, ellos se defendieron. Valeria, la hija de Publicola, huyó lanzándose en medio de los combatientes y fue salvada por tres sirvientes que salieron de la refriega. 6. Como las otras se habían mezclado peligrosamente entre los combatientes, Arrunte, el hijo de Porsena, que se había dado cuenta, fue presto en su ayuda y, poniendo en fuga los enemigos, salvó a los romanos. 7. Cuando Porsena vio que las jóvenes habían sido devueltas, buscó a la que había comenzado la acción y dirigido a las demás. Al oír el nombre de Clelia, mirándola con rostro radiante y risueño, ordenó que trajeran de las caballerizas reales un caballo convenientemente enjaezado y se lo regaló. 8. Tal es el testimonio de quienes dicen que Clelia fue la única que atravesó el río. Otros afirman que Porsena

honró su valentía. En la vía Sacra, en dirección al Palatino, hay una estatua ecuestre que, según algunos, no es de Clelia, sino de Valeria.

9. Reconciliado con los romanos, Porsena dio otra muestra de su gran magnanimidad ordenando a los etruscos que solo recogieran las armas y dejaran la empalizada llena de abundante trigo y de toda clase de bienes, que entregó a los romanos. Por eso, aún hoy en día, cuando venden fondos públicos, anuncian primero los bienes de Porsena para mantener en la memoria el honor de eterna gratitud hacia aquel hombre. Le erigieron junto al senado una estatua sencilla y de ejecución arcaica.

20. Después, cuando los sabinos invadieron el país, fueron nombrados cónsules Marco Valerio, el hermano de Publicola, y Postumio Tuberto. Los asuntos más importantes eran tratados bajo dictamen y en presencia de Publicola. Marco venció en dos grandes batallas, en la segunda de las cuales mató a trece mil enemigos sin perder a ningún romano. 2. Además del triunfo, obtuvo el privilegio de recibir una casa en el Palatino a expensas públicas. 3. Mientras que el resto de las puertas de entonces abrían hacia el interior de la casa, hacia el atrio, hicieron que la puerta principal de aquella sola casa abriera hacia fuera para que tomara siempre posesión del suelo público en virtud del honor concedido. 4. A raíz de las comedias, dicen que todas las puertas griegas antiguas eran idénticas porque los que iban a salir golpeaban y aporreaban las puertas para que se percataran los que pasaban, o estaban delante, y no chocaran contra las hojas cuando se abrieran hacia la calle.

21. Al año siguiente, Publicola fue de nuevo cónsul por cuarta vez. Existía la sospecha de que habría una guerra porque los sabinos y los latinos se estaban organizando. Al mismo tiempo, cierta superstición se apoderó de la ciudad. Pues todas las mujeres que estaban entonces embarazadas abortaban fetos deformes, y ningún nacimiento llegó a término. 3. Publicola sosegó la ciudad con las esperanzas puestas en los dioses, propiciando conforme a los libros sibilinos y celebrando unos Juegos Pitios, y prestó más atención a los temores de los hombres. Pues parecía grande el dispositivo militar y la organización de los enemigos. Entre los sabinos, estaba Apio Clauso, un hombre poderoso por sus bienes y célebre por su vigoroso cuerpo, que sobresalía por la fama de su virtud y la pericia de su elocuencia. 5. No escapó del sufrimiento que padecen los grandes hombres, sino que era envidiado y daba a los envidiosos la excusa de que aumentaría el poder de Roma y esclavizaría la patria si quería parar la guerra. 6. Como se dio cuenta de que esas palabras se habían dicho con el beneplácito de la plebe, y de que estaba enfrentado a una mayoría belicista y militarista, temió un enjuiciamiento y provocó una sedición con la compañía y la fuerza de amigos y familiares, que actuaban en su defensa. Tal fue la causa de la demora y del aplazamiento de la guerra por los sabinos. Publicola, que no solo se ocupó de estar enterado del asunto, sino de promover e incitar la sedición, disponía de hombres apropiados que hablaban con Clauso en su nombre como sigue: “Publicola cree que tú, que eres un hombre justo y honesto, por más que sufras injusticia, no debes vengarte de tus ciudadanos por ningún mal. Si quieres ponerte a salvo, vete y escapa de quienes te odian. Publicola te recibirá pública y privadamente, conforme a tu virtud y al esplendor de los romanos”. 9. Examinado el asunto muchas veces, Clauso creyó que esa propuesta era la mejor salida posible. Invitando a amigos, que conocían a su vez a otros muchos, emigró con cinco mil familias, incluidos mujeres y niños, que eran precisamente las más apacibles y acostumbradas a una vida sencilla, y llegó a Roma. En previsión, Publicola lo recibió amistosa y resueltamente con todos los derechos. 10. Al instante, incorporó a las familias en la política y distribuyó a cada una diez yugadas de tierra junto al río Anio. Concedió veinticinco yugadas e inscribió en el senado a Clauso, que inició una carrera política ejercida prudentemente, escaló a los principales cargos y obtuvo un gran poder. De él procede la *gens Claudia*, que no es menos brillante que cualquier otra de Roma.

22. Los demagogos no permitieron que el asunto de los sabinos, que había sido resuelto con la emigración de aquellos hombres, dejara de moverse y estuviera tranquilo. Se quejaban de que Clauso, que se había convertido en un exiliado y un enemigo, pudiera conseguir lo que no había logrado estando presente: perdonar la insolencia de los romanos. 2. Reclutado un gran ejército, acamparon cerca de Fidenas y apostaron frente a Roma dos mil soldados de infantería emboscados en vaguadas cubiertas de vegetación. Al alba, iban a llevar a cabo al descubierto una incursión de pillaje con unos pocos jinetes. 3. Se les había ordenado que cabalgaran cerca de la ciudad y se retiraran, hasta que introdujeran a los enemigos en la emboscada. Enterado de los planes ese

mismo día gracias a unos desertores, Públicola distribuyó enseguida a todos los efectivos en sus puestos y dividió el ejército. 4. Al atardecer, su yerno Postumio Albo avanzó con tres mil soldados de infantería y tomó la cresta de las colinas, en cuyas faldas estaban emboscados los sabinos, para vigilar de cerca; su colega Lucrecio se encargó de atacar a los jinetes que perseguían el botín con las tropas más ligeras y jóvenes de la ciudad; él rodeó a los enemigos con el resto del ejército. 5. Al alba, cuando caía por casualidad una espesa niebla, Postumio se lanzó a grito limpio desde la cresta de las montañas sobre los que estaban emboscados, al tiempo que Lucrecio y los suyos cargaban contra el avance de la caballería, y Públicola atacaba el campamento enemigo. 6. Así que los sabinos encontraron por doquier la destrucción y la muerte. Los que se encontraban allí no se defendieron, sino que fueron aniquilados de inmediato por los romanos en la huida. La esperanza fue su mayor ruina. 7. Pues como creían que los demás estaban a salvo, ningún grupo trató de luchar ni de mantener la posición. Los que estaban en los parapetos corrían hacia los que estaban emboscados, que corrían a su vez hacia los que estaban en el campamento. Como corrían en todas direcciones, los que huían tropezaban unos con otros, y los que pedían ayuda con los que iban a ayudarlos. 8. La proximidad de la ciudad de Fidenas permitió que no murieran entonces todos los sabinos, sino que algunos sobrevivieron, sobre todo los que lograron escapar cuando fue tomado el campamento. Los que no llegaron a Fidenas, fueron muertos o apresados por los captores.

23. Aunque estaban acostumbrados a atribuir las grandes hazañas a los dioses, los romanos consideraban que ese éxito había sido de un único general, y se podía oír como los combatientes decían que, a falta de que hubieran sido atados, Públicola les había entregado a los enemigos ciegos y sordos para que fueran pasados a cuchillos. 2. El pueblo se fortaleció con los bienes procedentes del botín y de los prisioneros. 3. Al poco de celebrar el triunfo y entregar la ciudad a los cónsules que fueron nombrados en su lugar, murió Públicola completando una vida con el reconocimiento de hermosas y buenas acciones, en la medida que está al alcance de los hombres. 4. El pueblo decretó que su cuerpo fuera enterrado a expensas públicas, como si no le hubiera hecho nada digno en vida y le debiera eterna gratitud, y cada cual contribuyó con un cuadrante en su honor. Las mujeres acordaron en privado llevar por aquel hombre un luto honroso y envidiable durante todo el año. 5. Fue enterrado en el interior de la ciudad junto a la llamada Velia por decreto de los ciudadanos, de modo que el derecho de sepultura correspondiera también a toda su familia. 6. Pero hoy en día no hay enterrado ningún familiar. Allí llevan y exponen el cadáver, y alguien coloca debajo por un instante una tea encendida, que retira después, para atestiguar de hecho el privilegio y la renuncia al honor. De ese modo conducen el cadáver a otro lugar.

COMPARACIÓN ENTRE SOLÓN Y PUBLÍCOLA

24 (1). ¿Acaso no hay en esta comparación algo particular e imprevisto en relación a otras que he escrito antes, que el primero se ha convertido en imitador del segundo, y este en su testigo? 2. Pues fijate que la sentencia que Solón dedicó a Creso sobre la felicidad tiene que ver más con Públicola que con Telo. No mencionó a Telo, de quien dijo que había sido el más feliz por su fortuna, su virtud y su numerosa prole, como un buen hombre en sus poemas, ni sus hijos ni ninguna de sus magistraturas alcanzaron la gloria. 3. En cambio, Públicola fue en vida el primero de los romanos en poder y gloria por su virtud, y seiscientos años después de su muerte, los nombres de Públicola, de Mesala y de Valerio rememoran aún hoy en día la gloria de su nobleza entre las familias más famosas. 4. Telo murió a manos de los enemigos combatiendo y resistiendo en el frente; Públicola mató a los enemigos, lo cual es más afortunado que caer muerto, y alcanzó la muerte que Solón consideraba envidiable y dichosa tras haber visto a la patria victoriosa gracias a su pericia como magistrado y general, y haber sido colmado de honores y triunfos. 5. Aquellos versos con los que responde a Mimnermo sobre la duración de la vida, convierten a Públicola en un hombre feliz:

Que no me venga una muerte sin lágrimas; a los amigos
quisiera dejar al morir dolor y lamento.

6. Pues cuando murió, no solo provocó lágrimas, nostalgia y tristeza a sus amigos, sino también a miles de almas de toda la ciudad. Pues las mujeres romanas le guardaron luto como si hubieran

perdido a un hijo, a un hermano o a un padre en común. 7. “Riquezas deseo tener”, dice Solón, “pero obtenerlas injustamente no quiero”, ya que a continuación viene el castigo. Públicola no solo no se enriqueció de mala manera, sino que incluso gastó el dinero haciendo el bien a los necesitados. 8. De modo que si Solón fue el más sabio de los hombres, Públicola fue el más feliz. Pues los bienes que aquel había deseado como más bellos e importantes, Públicola los adquirió y conservó hasta su muerte.

25 (2). Así ha engalanado Solón a Públicola, y este a su vez a Solón, al que puso como el ejemplo más bello de hombre de Estado que gobierna una república. Pues convirtió el poder, desprovisto de fasto, en algo más favorable a todos y sin motivos de aflicción, y se sirvió de muchas leyes de Solón. En efecto, hizo soberana a la mayoría en el nombramiento de los magistrados, y concedió a los acusados el derecho de apelar al pueblo, como Solón a los jueces. No creó un senado nuevo, como Solón, sino que aumentó el existente casi duplicando su número. 3. La cuestura se estableció para que los magistrados dedicaran el tiempo a los asuntos importantes si eran honestos, y no tuvieran la ocasión de equivocarse haciéndose cargo de la política y las finanzas si eran viles.

4. El odio a la tiranía fue más fuerte en Públicola que en Solón. Pues si alguien intentaba convertirse en tirano, uno imponía una pena contra quien fuera sorprendido en el delito; otro permitía matarlo sin juicio. 5. Si Solón se vanagloriaba recta y justamente de que rehusó convertirse en tirano, aun cuando las circunstancias se lo permitían y los ciudadanos lo recibían de buen grado, no es menos hermoso que Públicola hiciera más democrático el poder tiránico que había heredado y no usara los privilegios de los que disponía. 6. Parece que Solón fue el primero que se dio cuenta de que “el pueblo seguirá mejor a sus jefes si no lo aflojan ni lo aprietan demasiado”.

26 (3). La abolición de las deudas con las que aseguró sobre todo la libertad de los ciudadanos fue exclusiva de Solón. Pues no sirven de nada unas leyes que ofrecen una igualdad que las deudas arrebatan a los pobres, sino que, cuanto más parece que usan la libertad en los tribunales de justicia, en el ejercicio del poder o en la oratoria, más esclavos son de los ricos, de los que reciben órdenes que obedecen. 2. Y aún hay algo más importante: como quiera que toda cancelación de deudas es seguida por una sedición, sirviéndose de ello solo como si fuera una medicina peligrosa, pero eficaz, resolvió oportunamente la sedición que había y superó la infamia y la calumnia suscitada por el asunto gracias a su virtud y su fama.

3. En cuanto a la actividad política, Solón fue al principio más brillante, ya que allanó un camino que no fue seguido y llevó a cabo los más grandes e importantes asuntos de Estado sin competencia alguna. 4. El otro fue al final afortunado y digno de emulación. Pues Solón vio como era derogada su constitución, pero Públicola mantuvo la ciudad en orden hasta las Guerras Civiles. Pues al tiempo que fueron promulgadas y grabadas en tablas de madera, uno se marchó de Atenas sin que fueran defendidas por nadie; otro asentó y fortaleció la república manteniéndose como magistrado y político en la ciudad. 5. Y aunque conocía de antemano a Pisistrato, aquel no pudo impedir sus intenciones, sino que se rindió a padecer la tiranía; este expulsó y abolió una monarquía fortalecida en el poder desde hacía mucho tiempo.

27 (4). En cuanto a la guerra, Dáimaco de Platea no atestigua por cierto la expedición contra los megarenses, como he hecho yo. Públicola dirigió con éxito como general grandes batallas en las combatió personalmente. 2. Por cierto, en cuanto a la actividad política, uno se fingió loco y se puso a hablar de Salamina; otro, asumiendo desde el principio el riesgo de los asuntos más importantes, se levantó contra los Tarquinius y, erigiéndose en el principal responsable de que los criminales no huyeran y de que fueran castigados, descubrió la conjuración, expulsó a los tiranos de la ciudad y puso fin a las esperanzas de un reino. 3. Y si se enfrentó de ese modo a los asuntos que requerían lucha, coraje y resistencia, aún mejor se encargó de los que necesitaban argumentos pacíficos y persuasivos, con los cuales se atrajo apropiadamente a un hombre como Porsena, al que convirtió de invencible y temible en amigo.

4. Ahora se puede decir en verdad que Solón recuperó Salamina para los atenienses, que la daban por perdida, y que Públicola abandonó un territorio que había pertenecido a los romanos. Pero conviene considerar los hechos de acuerdo con las circunstancias en que sucedieron. 5. Pues el político hábil, que actúa según el modo en que las cosas son fáciles de obtener, salva muchas veces el todo perdiendo una parte, y consigue lo más importante renunciando a lo pequeño, como

aquel hombre que, renunciando entonces a un territorio ajeno, conservó entero el propio y adquirió además el campamento de los sitiadores para quienes lo más importante era conservar la ciudad, y encomendándose al enemigo para que hiciera de juez, salió airoso del juicio y obtuvo cuanto hubieran dado para que fuera grata la victoria. 6. Pues Porsena cesó en la guerra y les dejó el dispositivo militar por la confianza en la virtud y el carácter noble que le inspiró el magistrado en nombre de todos los romanos.

TERCERA PARTE

LECTURA DE LA *VIDA DE PÚBLICA*

1. ESTRUCTURA FORMAL

La *Vida de Públicola* comprende veintitrés capítulos, algunos de los cuales no están dedicados expresamente a Públicola, cuya presencia es marginal o difícil de justificar, y otros son digresiones o no tienen nada que ver con el protagonista. La biografía no carece sin embargo de cohesión, ya que Plutarco supo organizar el escaso material disponible intercalando los excursos, “que a veces ocupan capítulos enteros”, en una estructura no exenta de cierta simetría, según el esquema que sigue:

I. Introducción.

I, 1. Origen y etopeya de Públicola (1.1-2).

II. Núcleo.

1.^a parte.

II, 1, 1. Expulsión de Tarquinio el Soberbio. Fundación de la república. Juramento contra los reyes (1.3-2.4).

II, 1, 2. Conjuración de los Aquilios, los Vitelios y los hijos de Bruto. Dimisión de Colatino. Consulado de Públicola (3.1-7.8).

II, 1, 3. Destrucción de los bienes de los reyes. Consagración del Campo de Marte. Formación de la isla Tiberina (8.1-7).

II, 1, 4. Guerra contra Tarquinio el Soberbio. Muerte de Bruto. Triunfo de Públicola. Funeral de Bruto (9.1-11).

2.^a parte.

II, 2, 1. Intento de tiranía. Origen del sobrenombre. Reformas de Públicola (10. 1-12. 6).

II, 2, 2. Dedicación del templo de Júpiter en el Capitolio. Historia del auriga Ratumena. Destrucciones del templo (13.1-15.6).

II, 2, 3. Guerra contra Porsena. Episodios de Cocles, Escévola y Clelia (16.1-19.10).

II, 2, 4. Consulado de Marco Valerio. Emigración de la familia Claudia. Guerra contra los sabinos (20.1-22.8).

III. Desenlace.

III, 1, 1. Muerte y funeral de Públicola (23.1-6).

I. INTRODUCCIÓN

I, 1. Origen y etopeya de Publicola (1.1-2)

Plutarco apenas dedica dos párrafos del primer capítulo a modo de exordio a mencionar a la pareja y al antepasado de Publicola, así como a esbozar sus características principales. El rancio abolengo y el honor de Publicola, cuyo sobrenombre fue un regalo del pueblo romano, son establecidos desde el principio. La personalidad del protagonista destaca en el primer lustro de la república, cuyos cimientos se deben al personaje biografiado por Plutarco. La caracterización de Publicola se basa en la rectitud y la franqueza en cuanto a la palabra, y en la generosidad y la filantropía en cuanto a la riqueza.

La *Vida de Publicola* comienza recordando el emparejamiento del protagonista con Solón, *τοιούτῳ δὲ γενομένῳ τῷ Σόλῳ τὸν Ποπλικόλαν παραβάλλομεν* (Publ. 1.1), que se pudo deber a la lectura de las *Antigüedades Romanas* de Dionisio de Halicarnaso. Ha sido objetado que la *Vida de Publicola* carece de un prólogo propiamente dicho por las desemejanzas de los personajes biografiados.¹⁶⁸ El dativo *τῷ Σόλῳ* de la frase *τοιούτῳ δὲ γενομένῳ τῷ Σόλῳ τὸν Ποπλικόλαν παραβάλλομεν* indica que la biografía de Publicola fue escrita en segundo lugar.¹⁶⁹ Aunque la partícula *δέ* asegura la continuidad narrativa de las biografías, el pronombre correlativo y el participio de aoristo, *τοιούτῳ γενομένῳ*, muestran la independencia de la pareja y la conclusión de la *Vida de Solón*.¹⁷⁰ El verbo *παραβάλλομεν* pone a los dos personajes al mismo nivel. La igualdad se rompe sin embargo en la *synkrisis*, en que el héroe romano supera al griego.¹⁷¹ El sobrenombre de Publicola, *Poplicola* o *Publicola*, en griego *Ποπλικόλας*, fue una invención del pueblo romano para honrar a Publio Valerio, *τοῦτο μὲν ὕστερον ὁ Ῥωμαίων δῆμος ἐξεῦρεν ἐπὶ τιμῇ τοῦνομα, πρὸ τοῦ δὲ Πόπλιος Οὐαλέριος ἐκαλεῖτο* (Publ. 1.1), cuyo gentilicio latino, *Valesius* o *Valerius*, se ha relacionado etimológicamente con *valere* ‘estar fuerte’.¹⁷² El sustantivo *ὄνομα* es un complemento directo raro del verbo *ἐξευρίσκω*, que es usado en el *Septem sapientum convivium* en un contexto moral sobre el carácter, *ὅσα χαλεπώτερόν ἐστιν ἡθεῖ τὸν πρέποντα κόσμον ἢ σώματι τὸν περιττὸν ἐξευρεῖν καὶ ἄχρηστον* (Plu., *Sep. sap. conv.* 2, 147E), y metafóricamente sobre la amistad, *καὶ τοῦ Λάκωνος ἔση φανλότερος, ὃς ἐν χορῷ τινι κατασταθεὶς εἰς τὴν ἐσχάτην χώραν ὑπὸ τοῦ ἄρχοντος ‘εὐ γ’ ἔειπεν ‘ἐξεῦρες, ὡς καὶ αὐτὰ ἐντιμος γένηται’* (Plu., *Sep. sap. conv.* 3, 149A). Además, se encuentra en dos pasajes del *De defectu oraculorum* en un contexto religioso sobre la naturaleza de los *démons*:

¹⁶⁸ “Dissimilarities of Solon-Publicola” (VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF, *Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, p. 59 [Reden und Vorträge, vol. II, 1901], pp. 247-279); “Un’introduzione generale che manca” (DESIDERI, *ANRW*, 2, 33, 6, 1992, p. 4481); “Absence of a formal proem, lack of similarities” (NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, p. 304).

¹⁶⁹ Véase NIKOLAIDIS, *Historical and biographical values of Plutarch’s works*, 2005, pp. 304 y 313, n. 107. Los personajes de las biografías escritas primero aparecen en dativo, como en la *Vida de Teseo*, *ἐφαίνετο τὸν τῶν καλῶν καὶ αἰοιδίμων οἰκεστὴν Ἀθηναίων ἀντιστῆσαι καὶ παραβαλεῖν τῷ πατρὶ τῆς ἀνικῆτου καὶ μεγαλοδόξου Ῥώμης* (Plu., *Tes.* 1.5), y *ἐδοκεῖ δ’ οὖν ὁ Θησεὺς τῷ Ῥωμύλῳ κατὰ πολλὰς ἐναρμόστιν ὁμοιότητας* (Plu., *Tes.* 2.1); o en la *Vida de Nicias*, *ἐπεὶ δοκοῦμεν τῷ Νικίᾳ τὸν Κράσσον παραβάλλειν* (Plu., *Nic.* 1.1). La *Vida de Flaminio* pudo ser una excepción, *ὃν δὲ παραβάλλομεν αὐτῷ, Τίτος Κοῖντιος Φλαμινῖος* (Plu., *Flam.* 1.1).

¹⁷⁰ Véase J. D. DENNISTON, *The Greek particles*, 2.^a ed., Oxford, 1954, pp. 162-165. Cf. PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, p. 100, n. 180.

¹⁷¹ “Παραβάλλειν [...] implies sameness and equity [...]. Occasionally, it is true, an overall preference for one subject over the other does seem to be implicit in the discussion. The most obvious example is this *synkrisis* to the Solon-Publicola, where Publicola seems to emerge as morally superior to Solon” (DUFF, *Plutarch’s Lives*, 1999, pp. 253, n. 35, y 260). Cf. AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 110; DUFF, *Rhetorical theory and praxis in Plutarch*, 2000, p. 142, n. 8; NIKOLAIDIS, *Historical and biographical aspects of Plutarch’s works*, 2005, p. 304. Acerca de la flaqueza de Solón, véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Treballs en honor de Virgilio Bejerano*, 1991, pp. 687-696.

¹⁷² “Name eines alten patrizischen Geschlechtes, das unter König Tatius [...] nach Rom eingewandert sein soll. Der Name, abgeleitet vom alten Individualnamen *Valesus* / *Valerus*, lautete urspr. *Valesios* [...]. Der Name in der Ant. (etym. korrekt) von *valere*, “stark sein”, abgeleitet wurde, galt er bes. in mil. Bereich als gutes Vorzeichen” (DNP, 12, 1, 2002, col. 1091). Parafraseando a Cicerón (*Div.* 1.102), Valerio es un *boni ominis nomen*. “È appena necessario rilevare che la connessione etimologica della *gens Valeria* con il latino *valere* [...] è priva di qualsiasi fondamento” (DE SIMONE, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 91, n. 104).

εὖ μὲν οὖν λέγουσι καὶ οἱ λέγοντες, ὅτι Πλάτων τὸ ταῖς γεννωμέναις ποιότησιν ὑποκείμενον στοχεῖον ἐξευρών, ὃ νῦν ὕλην καὶ φύσιν καλοῦσιν, πολλῶν ἀπῆλλαξε καὶ μεγάλων ἀποριῶν τοὺς φιλοσόφους (Plu., *Def. orac.* 10, 414F).

ἐμοὶ δὲ δοκοῦσι πλείονας λῦσαι καὶ μείζονας ἀπορίας οἱ τὸ τῶν δαιμόνων γένος ἐν μέσῳ θεῶν καὶ ἀνθρώπων τρόπον τινὰ τὴν κοινωνίαν ἡμῶν συνάγον εἰς ταὐτὸ καὶ συνάπτον ἐξευρόντες (Plu., *Def. orac.* 10, 415A).

El sobrenombre significa *δημοκρηδής* ‘el que se preocupa por el pueblo’, como se dice más abajo: *σημαίνει δὲ τοῦνομα δημοκρηδῆ* (Publ. 10.9). El adjetivo *δημοκρηδής* procede seguramente de un pasaje de Dionisio de Halicarnaso en el que los términos *ἄνθρωπος* y *τιμή* aparecen en bajo los adjetivos *δημοτικός* y *τίμιος*: *ἐκ τούτων γίνεται τῶν πολιτευμάτων τίμιος τοῖς δημοτικοῖς καὶ τίθενται αὐτῷ ἐπωνύμιον Ποπλικόλαν· τοῦτο κατὰ Ἑλλήνων διάλεκτον βούλεται δηλοῦν δημοκρηδῆ* (D.H., V 19.5). En el epítome de Zonaras sobre la *Historia romana* de Dion Casio, el significado es *δημοκρηδής* o *δημοτικώτατος* ‘el más democrático’: *Ποπλικόλας προσωνομάσθη· δηλοῖ δ’ ἡ κλησις ἐξελληνισμένη δημοκρηδῆ ἢ δημοτικώτατον* (D.C., *Epit.* 7.12).

La etimología de *Publicola* en cuanto *plebicola* es bastante discutible.¹⁷³ El sobrenombre ha sido interpretado como un diminutivo de *populus* o de *Publius*, o como un nombre geográfico semejante a *agricola* con el sentido de *Volksbauer* ‘el granjero del pueblo’.¹⁷⁴ Hay historiadores modernos que niegan que hubiera sido obtenido *populi colendi causa* por la imposibilidad de que la gente común fuera llamada *populus* en un tiempo tan remoto.¹⁷⁵ Resulta extraño por otra parte que hubiera sido aplicado también al hijo homónimo, que llevaba el apodo *Publicola* como un blasón, según un pasaje de Livio: *memorem cognominis quo populi colendi velut hereditaria cura sibi a maioribus tradita esset* (Liv., III 18.6).¹⁷⁶ Parece por tanto como si la *gens Valeria* tuviera en los genes *velut hereditaria cura* la obligación de velar por el pueblo. En la *synkrisis*, Plutarco dice que el sobrenombre era frecuente entre las familias más distinguidas de la época imperial: *ἐν τοῖς ἐπιφανεστάτοις γένεσιν καὶ στέμμασιν ἔτι καὶ καθ’ ἡμᾶς Ποπλικόλαι* (Sol.-Publ. 1.3).

Existen otras interpretaciones. Tal vez significaba algo como ‘el servidor del pueblo’, al que *Publicola* debía obediencia tras la sujeción de los fasces a la asamblea; o se relacionaba con el

¹⁷³ Véase VOLKMANN, *RE*, 8, A, 1, 1955, col. 180. “*Plebicola* is apparently a later name formed on the analogy of *Publicola*” (CHASE, *HSCPh*, 8, 1897, p. 107). El cognomen *Publicola* se ha relacionado con los nombres griegos de *Δημόφιλος*, *Φιλόδημος* o incluso *Ποίμανδρος*. “A favore di una quasi contemporaneità o comunque di una data molto antica potrebbe giuocare il nome di uno degli artefici greci del tempio di Cerere, Libero e Libera sull’Aventino, *Damophilos*, che corrisponde a *Publicola* como esatta traduzione e che non può essere una tarda invenzione erudita” (PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma*, 1993, p. 319). El templo de Ceres, *Liber* y *Libera* fue levantado en 493 a. C. Véase ORLIN, *Temples, religion and politics in the Roman Republic*, 1997, pp. 97 y 100-101.

¹⁷⁴ Véase CORNELIUS, *Untersuchungen zur frühen römischen Geschichte*, 1940, pp. 11 y 123, n. 6. El cognomen en cuanto *Volksbauer* pertenecía primero al hijo homónimo de Publio Valerio, y luego fue transferido al padre. No aparece en los Fastos Capitolinos hasta 460 a. C., cuando el sabino Apio Herdonio ocupó el Capitolio, en cuya liberación murió Publio Valerio *Publicola* hijo. Véase POUCEY, *Recherches sur la légende sabine des origines de Rome*, 1967, pp. 106-113; PERUZZI, *PP*, 42, 1987, pp. 440-449; *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, pp. 259-279.

¹⁷⁵ “The fable based on that name, which is interpreted as *plebicola*, is a forgery” (ALFOLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, p. 84). Cf. PALMER, *The archaic community of the Romans*, 1970, p. 264; LEVI, *RIDA*, 62, 1995, pp. 199-200.

¹⁷⁶ Véase OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 253. El cognomen *Publicola* es una evidencia de “las inclinaciones liberales de la familia Valeria”. PALLOTTINO creía no obstante que fue Marco Valerio, el otro hijo de *Publicola*, el que continuó la política ‘izquierdista’ de su padre: “Gli orientamenti progressisti di Valerio si siano estesi alla tutela di tutti gli stratti della popolazione inclusi quegli elementi al margine della società dai quali si andava formando la plebe. Questo indirizzo politico diventerà quasi una bandiera familiare. Il figlio di Publio Valerio, Marco Valerio lo continuerà con decisione dopo la morte del padre tentandone l’affermazione sul piano legislativo. Ma la potente opposizione dell’aristocrazia sbarrerà la strada ad ogni progetto innovativo, aprendo la porta a quella contestazione della plebe che nei primi anni del V secolo si manifesterà con i leggendari episodi della secessione sull’Aventino” (*Origini e storia primitiva di Roma*, 1993, p. 319). En la república arcaica, entre los miembros de la *gens Valeria* con el cognomen *Publicola* destacan el nieto del protagonista de la biografía de Plutarco, Lucio Valerio *Publicola* Potito, cónsul en 449 a. C., que, junto con Marco Horacio Barbato, fue el coautor de las leyes Valerio-Horacias, que estabilizaron el sistema político romano hasta la Segunda Guerra Púnica, o Lucio Valerio *Publicola*, que fue tribuno consular cinco veces entre 394 y 380 a. C., y *magister equitum* de Furio Camilo en 390 a. C.

sustantivo *pubes*, esto es, la juventud en condiciones de ser movilizada, conforme al papel de Publicola en la instrucción de grupos de jóvenes.¹⁷⁷ La acepción geográfica del sufijo *-cola* en los sustantivos *caelicola* o *canalicola* podría haber sido recuperada por otra parte en el sobrenombre *Publicola* con la traducción del que habita en el suelo público, ya que la casa de Publio Valerio ocupaba el foro, que era considerado como el lugar público de Roma por antonomasia.¹⁷⁸ Es probable que la polisemia del verbo *colo* ‘honrar, habitar’, sobre cuya raíz se forma la segunda parte del sobrenombre, hubiera contribuido a la confusión.¹⁷⁹ Los historiadores antiguos pudieron olvidar el sentido primitivo del apodo, que se asoció a la idea de *Volksfreund* y se convirtió en la etimología habitual. Pero la relación entre el sobrenombre *Publicola* y el concepto de *populus* es compleja en el latín arcaico. Aunque el epíteto debía ser muy antiguo, es muy dudoso que el significado de amigo del pueblo tuviera que ver con la acepción de *populus* en cuanto comunidad de ciudadanos.

La biografía comienza naturalmente por el γένος del protagonista, que se adscribe a la gens *Valeria*.¹⁸⁰ El fundador de la familia es aludido de un modo impreciso mediante el participio del verbo *δοκέω* como un antiguo sabino de la época de Rómulo: *Οὐαλέριον δοκῶν ἀπόγονος εἶναι τῶν παλαιῶν, ἀνδρὸς αἰτιωτάτου γενομένου Ρωμαίους καὶ Σαβίνους ἐκ πολέμων ἔνα γενέσθαι* (*Publ.* 1.1). Lo cual resulta llamativo porque Plutarco se apoya en las fuentes, *τοῦτω δὲ κατὰ γένος προσήκων ὁ Οὐαλέριος ὡς φασι* (*Publ.* 1.2). Parece como si el biógrafo desconociera el nombre del antepasado del protagonista, seguramente por dos pasajes de Dionisio de Halicarnaso en los que es aludido también como un ἀπόγονος lejano, *Πόπλιος Οὐαλέριος ἐνὸς τῶν ἅμα Τατίῳ παραγενομένων εἰς Ρώμην ἀπόγονος* (D.H., IV 67.3), y *Πόπλιον Οὐαλέριον, ἀπόγονον, ὡς καὶ πρότερον εἶπον, τοῦ Σαβίνου Οὐαλέριον* (D.H., V 12.3).¹⁸¹ La tradición refiere que el ancestro, un hombre principal, *ἀνὴρ αἰτιώτατος*, se llamaba Voluso Valerio, el cabecilla de una ilustre familia de origen sabino que se instaló en Roma a mediados del siglo VIII a. C., junto con el rey Tito Tacio y los generales Metio Curcio y Talo el Tirano, acompañado por familiares, camaradas y clientes, y gozando de honores hereditarios, como escribe Dionisio de Halicarnaso:

¹⁷⁷ DUMÉZIL llamaba a Publicola “cortisan du peuple” (*Mythe et épopée*, vol. III, 1973, p. 282). Para el comparatista francés, el sometimiento de los fasces consulares ante la asamblea suponía *populi quam consulis maiestatem vimque maiorem esse* (Liv., II 7.7). Acerca de la hipótesis de que el cognomen se relacione más con *pubes* que con *populus*, véase GAGÉ, *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, pp. 79-81, que se basa en un trabajo de É. BENVENISTE, “*Pubes et publicus*”, *RPh*, 39, 1955, pp. 7-10.

¹⁷⁸ Véase MASTROCINQUE (*PP*, 39, 1984, pp. 217-220), conforme al antiguo sentido intransitivo del sufijo *-cola*: “Gli antichi interpretavano questo soprannome come un equivalente di *plebicola*, ricollegandolo alle riforme popolari introdotte da Valeri agli inizi della repubblica. Tale interpretazione è certamente falsa. Il suffisso *-cola*, dato che il suo significato ‘transitivo’ ‘veneratore di’ è relativamente tardo, è stato prevalentemente inteso dai moderni come un diminutivo, analogo ai suffissi *-clo* o *-culus*, oppure gli stato attribuito il senso ‘intransitivo’, che è quello assunto più anticamente dal suffisso di ‘coltivatore di’”. GAGÉ ya había predicho que el cognomen podía significar “celui qui habite en public”, por la excepcional apertura de la nueva casa de Publicola en el foro (*La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, pp. 79-80). En contra de la tesis de MASTROCINQUE, véase VALDITARA, *Studi sul magister populi*, 1989, p. 315, n. 47: “Senza argomentazioni decisive”; LEVI, *RIDA*, 62, 1995, p. 197, n. 2: “Non è accettabile”.

¹⁷⁹ BRIQUEL sostiene que el premio de la donación de una casa en el foro estuvo precedido por una *lex Valeria de domo publica*, que fue votada por el propio Publicola (*Mythe et révolution*, 2007, p. 191). “Il gagna par là son surnom de Publicola, que nos sources comprennent comme signifiant ‘dévoué au peuple’, alors que le sens a pu être ‘qui habite sur terrain public’: le verbe latin colere, sur lequel est formée la partie finale du nom, peut aussi bien signifier ‘honorer’ que ‘habiter’. La tradition veut en effet que le terrain sur lequel la maison fut édifée lui ait été donné par l’État” (BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, p. 133).

¹⁸⁰ Véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, p. 101; *Estudios sobre Plutarco*, 1996, p. 257. Cf. AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 270. Aparte de γένος, en la *Vida de Publicola*, es usado también el sustantivo ἀπόγονος referido a un lejano ascendiente.

¹⁸¹ Tal vez Plutarco llamara simplemente Οὐαλέριος al ancestro de Publicola. Véase MANFREDINI & PICCIRILLI, *Le Vite di Licurgo e Numa*, 1980, p. 301; PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 250, n. 13. Cf. PERRIN, *Plutarch. Lives*, vol. I, 1914, p. 503: “Publius Valerius [...] was reputed to be a descendant of that ancient Valerius”; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 58: “P. Valerius [...] passait pour descendre de ce Valerius”; TRAGLIA, *Plutarco. Vite*, vol. I, 1992, p. 311: “Si credeva fosse discendente da quell’antico Valerio”; AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 323: “Publio Valerio [...] discendeva, a quanto pare, da quel Valerio”; PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 173: “Publio Valerio contaba, según parece, entre sus antiguos antepasados a Valerio”.

καὶ οἱ μὲν ἄλλοι τὰς δυνάμεις ἀναλαβόντες ἡγεμόνες ἀπῆγον ἐπ' οἴκου, Τάτιος δὲ ὁ βασιλεὺς καὶ σὺν αὐτῷ τρεῖς ἄνδρες οἴκων τῶν διαφανεστάτων ὑπέμειναν ἐν Ῥώμῃ καὶ τιμὰς ἔσχον, ὥς τὸ ἀπ' αὐτῶν ἐπαρκοῦντο γένος, Οὐδόλοσος Οὐαλέριος καὶ Τάλλος τύραννος ἐπὶ κλησὶν καὶ τελευταῖος Μέττιος Κούρτιος, [...] οἷς παρέμεινεν ἑταῖροί τε καὶ συγγενεῖς καὶ πελάται, τῶν ἐπιχωρίων οὐκ ἐλάττους (D.H., II 46.3).

En la *Vida de Numa*, Plutarco llama al antepasado Veleso, Οὐέλεσος (Plu., *Num.* 5.2). Hay cierta confusión con el prenombre del fundador de la estirpe, que es conocido como Veleso o Voleso, *P. Valerio Volesi filio* (Liv., II 58.6), si bien Voluso, *Volusus*, cuya transcripción en griego es Οὐδόλοσος, es la opción preferida. La *gens Valeria* era natural de la región de Sabina, entre el río Tíber y los montes Apeninos. Se cree que Voluso procedía de la localidad de Ereto, *Eretum*, hoy en día Grotta Marozza, en el extremo suroeste de la región, en la vía Salaria, a raíz de un pasaje de Valerio Máximo: *habitabat enim in villa sua propter vicum Sabinae regionis Eretum* (Val. Max., II 4.5). Pero lo cierto es que el texto no se refiere a Voluso Valerio, sino a Manio Valesio Tarentino, un personaje semihistórico que es tenido por el ancestro de la familia.¹⁸² No es imposible sin embargo que la *gens Valeria* fuera eretina. Es discutido asimismo que el apellido *Valerius* sea una corrupción de *Falerius*, por lo que la familia sería oriunda de la ciudad de Falerios, *Falerii*, actualmente Civitá Castellana, y entonces la capital de los faliscos, en la Etruria meridional.¹⁸³ *Volusus* podría ser de hecho un patronímico etrusco.¹⁸⁴ Dionisio de Halicarnaso se hace eco por otra parte de la leyenda según la cual ciertas costumbres sabinas como el gusto por la guerra o la vida dura y austera eran de origen espartano debido a un grupo escindido de lacedemonios que se instaló entre los sabinos en tiempos de Licurgo: *πολλὰ τῶν νομίμων εἶναι Σαβίνων Λακωνικὰ, μάλιστα δὲ τὸ φιλοπόλεμόν τε καὶ λιτοδίαιτον καὶ παρὰ πάντα τὰ ἔργα τοῦ βίου σκληρόν* (D.H., II 49.5). Plutarco conocía también la noticia del origen espartano y del carácter belicoso y temerario de los sabinos, como refiere en la *Vida de Rómulo*: *οἱ Σαβῖνοι κώμας οἰκοῦντες διὰ τὸ μέγα φρονεῖν ὡς Λακεδαιμονίων ἄποικοι* (Plu., *Rom.* 7.3).¹⁸⁵ En la *Vida de Numa*, dice que los sabinos se jactaban de ser “colonos de los lacedemonios”, *Λακεδαιμονίων ἀποίκους* (Plu., *Num.* 2.8). Por eso, Silio Itálico llama a Publicola “vástago espartano del gran Voleso”, *ingentis Volesi Spartana propago* (Sil., II 8).¹⁸⁶

Aunque la *gens Valeria* era de origen sabino, no es probable que Voluso Valerio llegara a Roma en el siglo VIII a. C., como sostenía Dionisio de Halicarnaso, que había colocado al ancestro de Publicola en el origen de la ciudad. Plutarco afirma incluso que tuvo un papel determinante en la reconciliación y el ‘sinecismo’ entre los romanos y los sabinos tras el enfrentamiento de ambos pueblos por el rapto de las sabinas: *ἀνδρὸς αἰτιωτάτου γενομένου Ῥωμαίους καὶ Σαβίνους ἐκ πολέμων ἕνα γενέσθαι δήμον· ὁ γὰρ μάλιστα τοὺς βασιλεῖς εἰς ταῦτ' οὐκ ἐκείνους συνέλθειν καὶ διάλλαζας ἐκείνους ἐστὶ* (Publ. 1.1).¹⁸⁷ Los sabinos eligieron a Voluso para que aspirara al trono de

¹⁸² Véase AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 322, n. 2. Manio Valesio Tarentino, como ya se ha dicho, pasaba por ser el fundador de un culto de *Dis* y Proserpina en un rincón del Campo de Marte llamado *Tarentum* o *Terentum*.

¹⁸³ LUCCHESI & MAGNI sostienen que una rama de la *gens Valeria* era originaria de Falerios (*Vecchie e nuove (in)certezze sul lapis Satricanus*, 2002, p. 80). “A perfectly possible hypothesis but cannot be proved” (VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 128). Antes, GAGÉ ya se había pronunciado sobre el origen falisco de Valerio Publicola: “Que Valérius Poplicola, d’ailleurs, ait disposé de son côté de groupes de jeunes éphèbes de caractère analogue, nous le croyons volontiers, et nous essaierons un jour d’en recueillir les indices: ce chef probablement falisque n’est sans doute pas sans parenté, à l’origine, avec ce pseudo-maître d’école de Faléries qui entraînait des jeunes adolescentes, prépubères apparemment, en des tours réglés, et dignes de Luperques, autour du *pomerium* de sa ville” (*Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, 1977, p. 257 [RHD, 33, 1955, pp. 20-50 y 165-194]).

¹⁸⁴ Véase VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 128 y 137, n. 8, según los trabajos de W. SCHULZE, *Zur Geschichte der lateinischen Eigennamen*, Berlín, 1904, p. 106 y A. J. PFIFFIG, *Einführung in die Etruskologie. Probleme, Methode, Ergebnisse*, Darmstadt, 1972, p. 52.

¹⁸⁵ “La prétendue origine lacédémonienne du peuple sabine” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1957, p. 230).

¹⁸⁶ La *gens Claudia* se decía también de origen espartano para darse aires de rancia estirpe sabina. Véase PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 250.

¹⁸⁷ En los relatos de Livio (I 13-15), Dionisio de Halicarnaso (II 45.1-6) y Ovidio (*Fast.* 3.215-224), las sabinas fueron las que instaron a los reyes a que se reunieran y firmaran la paz. La súplica de Hersilia, *μακρὰν καὶ συμπαθῆ διεξελθε δέησιν*, conmovió a los suyos. Plutarco puso sin embargo la *oratio suasoria* de Hersilia en boca del patriarca

Roma, que estaba vacante tras la muerte de Rómulo, cuyos partidarios se inclinaron por Junio Proclo como rey, dignidad que fue ofrecida finalmente por Valerio y Proclo al anciano Numa. Al parecer, Voluso Valerio estuvo a punto de reinar, como cuenta Plutarco:

τῷ Νόμα ἦκον ἀπὸ Ρώμης οἱ πρέσβεις, παρακαλοῦντες ἐπὶ τὴν βασιλείαν. τοὺς δὲ λόγους ἐποιήσατο Πρόκλος καὶ Οὐέλεσος, ὧν πρότερον ἐπίδοξος ἦν ὁ δῆμος αἰρήσεσθαι τὸν ἕτερον βασιλέα, Πρόκλῳ μὲν τῶν Ρωμύλου λαῶν, Οὐελέσῳ δὲ τῶν Τατίου μάλιστα προσεγόντων (Plu., Num. 5.1-2).

La figura de Voluso es un misterio.¹⁸⁸ Se debe tratar de una falsificación anacrónica de Valerio Ancias, de la que no participó sin embargo Tito Livio, para quien Publicola fue el primer miembro importante de la *gens Valeria* a fines de la época monárquica.¹⁸⁹ No hay muchos más datos del γένος del protagonista, que se encuentran dispersos en la biografía o en las fuentes, o dependen de las hipótesis de los modernos. Publicola pudo haber nacido entre 560 y el 550 a. C., mediado el reinado de Tarquinio Prisco (616-578 a. C.), sin que sea descartable que se pueda adelantar el nacimiento unos años antes o incluso una década.¹⁹⁰ No entró en la historia hasta 509 a. C., durante los últimos días de Tarquinio el Soberbio, en cuya administración, como se ha dicho arriba, pudo ocupar un puesto relevante en calidad de *magister populi*. Dionisio de Halicarnaso dice que Publicola murió de muerte natural en 503, o 501 a. C., Πόπλιος Οὐαλέριος Ποπλικόλας ἐπικαλούμενος νοσήσας ἐτελεύτα (D.H., V 48.1).¹⁹¹ La biografía de Plutarco solo cuenta los últimos seis años de la vida de Publicola, esto es, el primer lustro de la república, que estuvo dominada “por personajes que habían ejercido cargos bajo el régimen monárquico”.¹⁹² Publicola debía de haber entrado en años cuando acudió a Colacia con su amigo Espurio Lucrecio, *fidelis amicus*, un anciano que falleció a poco de ser elegido cónsul en 509 a. C.¹⁹³

de la *gens Valeria*. “Valeve la pena di minimizzare i seni scoperti e i poveri bambini al fine di celebrare i Valeri” (WISEMAN, *Eutopia*, 5, 1996, p. 122). El episodio es recogido por Plutarco en la *Vida de Rómulo* (19.1-8), sin que Voluso tenga papel alguno en las conversaciones de paz. “Il s’agit évidemment de l’ancêtre de la *gens Valeria*, mais la date de son introduction à Rome était déjà discutée dans l’Antiquité. Si la tradition reflétée par Denys d’Halicarnasse est reprise et même développée par Plutarque, qui attribue au personnage un rôle éminent dans la réconciliation romano-sabine et dans la succession de Romulus, Tite-Live en ignore toute” (POUCET, *Recherches sur la légende sabine des origines de Rome*, 1967, pp. 294-295). En la *Vida de Coriolano*, Valeria, la hermana de Publicola, evoca que la reconciliación entre los romanos y los sabinos se debió a las sabinas: ὁμῖν δὲ πεισθείσαις ἐπιφανεστέραν φέροντα δόξαν ἥς αἱ Σαβίνων θυγατέρες ἔσχον, εἰς φιλίαν καὶ εἰρήνην ἐκ πολέμων συναγαγοῦσαι πατέρας καὶ ἄνδρας (Plu., Cor. 33.5).

¹⁸⁸ “Il vaudrait la peine de rechercher d’où provient la figure apparemment sabine de ce Vélésus (Volésus?)” (GAGÉ, *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, 1977, p. 161 [AC, 41, 1972, pp. 49-77]).

¹⁸⁹ “Tite-Live, o sa source, date de la fin de la période royale l’entrée en scène du premier Valérius, le futur Publicola” (POUCET, *Les origines de Rome*, 1985, pp. 269-270); Cf. POUCET, *Recherches sur les origines de Rome*, 1967, p. 295; LEC, 39, 1971, p. 308, n. 27. “I Valerii ritenevano che la famiglia fosse a Roma dalla campagna sabina al seguito di Tito Tazio, ma fecero la loro prima giunta a Roma solo dopo la fondazione di Roma, cioè con il consolato di P. Valerio Publicola” (MOMIGLIANO, *Roma arcaica*, 1989, p. 29). Dejando a un lado el episodio legendario del rapto de las sabinas, CORNELL no descarta la presencia de familias aristocráticas como los Valerios durante el periodo monárquico: “There is no good reason to deny the possibility of a significant Sabine component in the population of monarchic Rome. The infiltration of Sabines is documented at the end of the sixth century by the arrival of the Claudii, which need nor have been the first episode of this kind. Other aristocratic families claimed a Sabine origin; the include the patrician Valerii, who are said to have been established in Rome long before the Claudii” (*The beginnings of Rome*, 1995, p. 76).

¹⁹⁰ Véase VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 134. La fecha de nacimiento de Publio Valerio Publicola es fijada en función de la edad que tenía el hijo homónimo cuando accedió al primer consulado en 475 a. C., “between his thirtieth and fortieth year”. Publio Valerio Publicola hijo debía unos cuarenta años, ya que Dionisio de Halicarnaso dice que era embajador en Sicilia en 492 a. C., con veintitrés años. En opinión de VERSNEL, “this son would have been born between 515 and 505 B.C., the former date being more likely”.

¹⁹¹ Véase VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 139, n. 68. Cf. DE WAELE, *Ostraka*, 5, 1996, p. 233.

¹⁹² “L’examen des Fastes de la première génération de la république permet de dessiner trois périodes. La première période est marquée dans la tradition par l’écrasante personnalité de Publicola” (MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, pp. 299-300).

¹⁹³ “An influential friend, P. Valerius Publicola” (CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 215). Espurio Lucrecio y Publicola acudieron juntos desde Roma para socorrer a Lucrecia, *Lucretia maesta tanto malo nuntium Roman eundem ad patrem Ardeam ad virum mittit, ut cum singulis amicis veniant. Sp. Lucretius cum P. Valerio venit* (Liv., I 58.5-6).

Entre los familiares de Publícola, son conocidos sus hermanos Marco y Manio, que participaron activamente en la política de los primeros años de la república, y su hermana, Valeria, cuya enérgica actitud fue determinante para que Volumnia convenciera a Coriolano de que cesara de la guerra contra Roma. Marco Valerio fue elegido cónsul en 505, o 503 a. C., y gobernó, según Plutarco, al dictado de los consejos de Publícola: ὑπατος ἀπεδείχθη Μάρκος Οὐαλέριος, ἀδελφὸς Ποπλικόλα, πραττομένων δὲ τῶν μεγίστων γνώμη καὶ παρουσίᾳ Ποπλικόλα (Publ. 20.1). Murió atravesado por una lanza cuando mandaba la caballería romana en funciones de *magister equitum* en la batalla del lago Regilo en 496, o 498 a. C., ἐν τούτῳ τῷ ἀγῶνι ὃ τε πρεσβευτὴς Μάρκος Οὐαλέριος δοράτι πληγὴς πίπτει (D.H., VI 12.1).¹⁹⁴ En cuanto a Manio Valerio, Tito Livio dice que alcanzó la dictadura en el 494 a. C., *M. Valerium dictatorem Volesi filium creant*, (Liv., II 30.5). Para Dionisio de Halicarnaso, fue nombrado dictador por unanimidad porque era un hombre experto y cercano al pueblo: Μάνιον δὲ Οὐαλέριον ἀδελφὸν Ποπλίου Οὐαλερίου τοῦ πρώτου ὑπατεύσαντος καὶ δημοτικώτατον δοκοῦντα ἔσσεσθαι καὶ ἄνδρα γηραιὸν ἀπέδειξαν (D.H., VI 39.2).¹⁹⁵ Murió siendo augur durante la epidemia de peste que asoló Roma en 463 a. C.: *haud minor Romae fit morbo strages [...]; mortui et alii clari viri, M' Valerius T. Verginius Rutulus augures* (Liv., III 7.6). En fin, en la *Vida de Coriolano*, Plutarco refiere que Valeria era una matrona digna del honor y de la reputación de la familia: ἡ δὲ Οὐαλερία δόξαν εἶχεν ἐν τῇ πόλει καὶ τιμὴν, δοκοῦσα τῷ βίῳ μὴ κατασχύνειν τὸ γένος (Plu., Cor. 33.2).

Publícola tuvo tres hijos, dos varones llamados Marco y Publio, que compartía el cognomen de su padre, y una hembra de nombre Valeria. Dionisio de Halicarnaso cuenta que Marco Valerio murió en la batalla del lago Regilo tratando de socorrer a su tío Marco:

περὶ δὲ τῷ πτώματι αὐτοῦ γίνεται καρτερὸς ἀγὼν Ποπλίου καὶ Μάρκου τῶν Ποπλικόλα παίδων τὸν θεῖον ὑπερασπισάντων. ἐκεῖνον μὲν οὖν ἀσχύλευτόν τε καὶ μικρὸν ἔτι ἐμπνέοντα τοῖς ὑπασπισταῖς ἀναθέντες ἀπέστειλαν ἐπὶ τὸν χάρακα, αὐτοὶ δ' εἰς μέσους τοὺς πολεμίους ὑπὸ ληματός τε καὶ προθυμίας ὥσάμενοι καὶ πολλὰ τραύματα λαβόντες, ἀθρόων περιχυθέντων σφίσι τῶν φυγᾶδων, ἀποθνήσκουσιν ἅμα (D.H., VI 12.2).

Pero el historiador griego se equivoca afirmando que Publio, el otro hijo, pereció también en la batalla, pues fue embajador en Sicilia en 492 a. C., y cónsul dos veces, en 475 y 460 a. C.¹⁹⁶ En el segundo consulado, se produjo la sedición de Apio Herdonio en el Capitolio, en cuyo asalto cayó muerto Publio Valerio hijo cuando avanzaba por el atrio del templo, *in vestibulum perrumperant templi cum P. Valerius inter primores pugnam ciens interficitur* (Liv., III 18.8), o tal vez cuando fue alcanzado por una piedra arrojada desde la cumbre, ἐπικαταραγείς αὐτῷ πέτρος ὑπερμεγέθους ἐπιβαίνοντι τοῦ περιτειχίσματος ἅμα τὴν νίκην αὐτὸν ἀφείλετο καὶ τὴν ψυχὴν (D.H., X 16.7). En cuanto a Valeria, se encontraba entre los rehenes entregados a Porsena para que cesara del sitio de Roma: ὁμήρους ἐξ εὐπατρίδων περιπορφύρους δέκα καὶ παρθένους τοσαύτας, ὧν ἦν καὶ Ποπλικόλαν θυγάτηρ Οὐαλερία (Publ. 18.3). Dionisio de Halicarnaso asegura que tenía edad de casarse: Ποπλίου Οὐαλερίου τὴν θυγατέρα γάμων ἔχουσα ὥραν (D.H., V 32.3).¹⁹⁷ Fue la esposa del dictador Postumio Albo, al que Plutarco consideraba como yerno de Publícola: Ποστούμιος μὲν γὰρ Ἄλβος ὁ γαμβρὸς αὐτοῦ (Publ. 22.4).¹⁹⁸

La estrecha con Lucrecio, un hombre de edad propecta, *creatus Sp. Lucretius consul, qui magno natu, non sufficientibus iam viribus ad consularia munera obeunda, intra paucos dies moritur* (Liv., II 8.4), permite pensar que Publícola era un hombre mayor cuando apareció por primera vez en la historia. Los cónsules del primer año de la república combinan la juventud de Bruto, *iuvēnis*, y Colatino, *vigor iuventae*, con la experiencia de Lucrecio y Publícola.

¹⁹⁴ Marco Valerio era *legatus* del dictador Aulo Postumio, pero asumió el mando de la caballería cuando Tito Ebucio, el *magister equitum*, fue herido por Octavo Mamilio, que estaba al frente de la caballería etrusca. El cargo era “di vitale importanza”, como dice VALDITARA (*Studi sul magister populi*, 1989, p. 163), para que estuviera vacante en el combate.

¹⁹⁵ Tito Livio dice que los cónsules y los senadores veteranos prefirieron elegir a un hombre de talante apacible como Manio Valerio (*mansueto ingenio*, Liv., II 30.4) a Apio Clauso, *natura immitis et effēratu plebis odio* (Liv., II 29.9). Véase OGILVIE, *A commentary on Livy*, [1965] 1970, pp. 306-307; WISEMAN, *Clio's cosmetics*, 1979, pp. 65-69.

¹⁹⁶ Véase VOLKMANN, *RE*, 8, A, 1, 1955, col. 178; VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, pp. 128-129. “P. Valerius Jr. cannot have fallen in battle” (DE WAELE, *Ostraka*, 5, 1996, p. 235, n. 30).

¹⁹⁷ Si Valeria era núbil en 508, o 506 a. C., debía ser la benjamina de familia tenida en la madurez.

¹⁹⁸ Postumio Albo fue dictador en 499 a. C. Mandaba el ejército romano que se enfrentó a los latinos en la batalla del lago Regilo en 496 a. C. Marco y Publio, los dos hijos de Publícola, sirvieron por consiguiente a las órdenes de su cuñado.

En contra del esquema biográfico, no cabe esperar ni fisonomía ni educación ni formación del protagonista, noticias de las que seguramente carecía Plutarco. Hay sin embargo un retrato que representa a Publio Valerio Publicola. Se trata de una estatua de mármol de un tipo enjuto y de rostro adusto, en el que resaltan los enormes surcos de la barbilla y la frente, los ojos hundidos y pegados a los párpados, y los labios soldados. El personaje luce toga y vestido plisado hasta los pies, del que sobresale el brazo derecho apoyado sobre el pecho.¹⁹⁹ Siendo un retrato idealizado, define a la perfección a ese hombre frugal y austero, *τῆς αὐταρκείας τοῦ βίου*, del que hablaba Dionisio de Halicarnaso.

A falta de una descripción física, Plutarco traza la etopeya del protagonista. No hay modo de saber si la caracterización es fruto de una formación de juventud de la que, como se ha dicho, no existen datos, o sale a buen seguro de la pluma del biógrafo. La personalidad de Publicola se formó en todo caso en la época de Tarquinio el Soberbio, en que ya era un hombre conocido en los círculos aristocráticos y de poder: *βασιλευομένης μὲν ἔτι τῆς Πρώμης ἐπιφανῆς ἦν διὰ λόγον καὶ πλοῦτον, ὃν τῷ μὲν ὀρθῶς καὶ μετὰ παρρησίας ἀεὶ χρώμενος ὑπὲρ δίκαιον, ἀφ' οὗ δὲ τοῖς δεομένοις ἐλευθερίως καὶ φιλανθρωπῶς ἐπαρκῶν* (Publ. 1.2). Publicola debía la fama a la elocuencia y a la riqueza, de las que no se servía en beneficio propio, sino por amor de la justicia y a favor de los necesitados. A partir de estas facultades, una espiritual, otra material, por decirlo así, Plutarco distingue al protagonista con cuatro virtudes cardinales: por un lado, la rectitud y la franqueza en el uso de la palabra, *ὀρθότης* y *παρρησία*; por otro, la generosidad y la filantropía en cuanto al dinero, *ἐλευθεριότης* y *φιλανθρωπία*. No son las únicas cualidades de Publicola, sino las más singulares. El resto se distribuye en la narración de los hechos de la biografía.²⁰⁰

¹⁹⁹ Véase BOMBARDI, *ArchClas*, 46, 1994, pp. 169-168 y figs. 2-6. La estatua perteneció a la familia Santacroce, que se vanagloriaba de descender de Publicola. La obra se encontró en el siglo XV en la iglesia de Santa Maria in Poplicolis, que se llamaba antes Santa Maria "in publico o de lo publico", junto al palacio Santacroce en la vía dei Falegnami, en el barrio judío, en el centro de Roma. Cf. CHIOFFI, *RAA*, 71, 1998-1999, p. 245.

²⁰⁰ Véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, pp. 101-102, y n. 182, según la tesis doctoral de A. WEIZSÄCKER, *Untersuchungen über Plutarchs biographische Technik*, Berlín, 1931.

II. NÚCLEO

PRIMERA PARTE

II. 1, 1. *Expulsión de Tarquinio el Soberbio. Fundación de la república. Juramento contra los reyes (1.3-2.4)*

El bloque que abre la narración contiene tres apartados: el derrocamiento de Tarquinio el Soberbio por la violación de Lucrecia, la elección de los primeros cónsules, Bruto y Colatino, y el juramento contra Tarquinio el Soberbio. El episodio versa sobre la caída de la monarquía, en que el pueblo juega un papel principal, y Publícola se erige junto con Bruto en el artífice de la expulsión de los reyes. En cuanto a la primera pareja consular, Plutarco excusa a Bruto de la elección de Colatino, arremetiendo contra una facción de la aristocracia enfrentada a Publícola, *οἱ δυνατοί*, un motivo recurrente que se repite en el episodio de la dedicación del templo de Júpiter en el Capitolio. La elección de Colatino desaira tanto a Publícola que se ve obligado a jurar solemnemente contra la restauración de la monarquía para librarse de la acusación de traición que se había extendido por el pueblo.

Expulsión de Tarquinio el Soberbio

En cuanto fuera proclamada la república, Publícola estaba llamado a convertirse en uno de los próceres del nuevo régimen: *δηλος ἦν εὐθύς, εἰ γένοιτο δημοκρατία, πρωτεύσων* (Publ. 1.2). El término *δημοκρατία* es raro en Plutarco, y no siempre positivo. En las biografías de los personajes romanos, solo aparece en la *Vida de Gayo Graco* en oposición a *ἀριστοκρατία*, que es considerada como la forma de gobierno de la clase dirigente:

μικρὰ παραγκλίσσει καὶ μεταθέσει σχήματος μέγα πρᾶγμα κίνησας, καὶ μετενεγκὼν τρόπον τινὰ τὴν πολιτείαν ἐκ τῆς ἀριστοκρατίας εἰς τὴν δημοκρατίαν, ὡς τῶν πολλῶν δέον, οὐ τῆς βουλῆς, στοχάζεσθαι τοὺς λέγοντας (Plu., CG 5.4).²⁰¹

Tito Livio llama *libertas* al nuevo régimen, cuyos fundamentos descansan en la periodicidad del gobierno y en el imperio de la ley frente a la tiranía de Tarquinio el Soberbio: *liberi iam hinc populi Romani res pace belloque gestas, annuos magistratus, imperiaque legum potentiora quam hominum peragam. Quae libertas ut laetior esset proximi reges superbia fecerat* (Liv., II 1.1-2).²⁰² Se trata de la traducción latina del término *ἐλευθερία* con que Plutarco caracteriza a Bruto. *ἡγεμόνι τῆς ἐλευθερίας* (Publ. 1.4), de quien no es cuestionado el liderazgo hacia la libertad: *Βροῦτος, ὃν πατέρα τῆς ἐλευθερίας ἐνόμιζεν ὁ δῆμος* (Publ. 10.1).²⁰³ Poco después, Publícola

²⁰¹ Véase BOTTERI & RASKOLNIKOFF, *Demokratie et aristokratie*, 1983, pp. 90-91. La democracia es juzgada de un modo más positivo con Publícola, “seguramente por la falta de experiencia real”, dice PLÁCIDO SUÁREZ (*Poder y discurso en la Antigüedad clásica*, 2008, p. 191). En la *synkrisis*, el término *δημοκρατία* significa la forma de gobierno del Estado romano: *ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδειγμάτων κάλλιστον ἀνδρὶ κοσμοῦντι δημοκρατίαν θέμενος* (Sol.-Publ. 2.1). Para Plutarco, el concepto etimológico de *ἀριστοκρατία* es favorable. En la *Vida de Dion*, escribe que la aristocracia es el régimen más sano: *οὐκ ἐπαινῶν μὲν δημοκρατίαν, πάντως δὲ βελτίω τυραννίδος ἡγούμενος τοῖς διαμαρτάνουσιν ὑγιαίνουσιν ἀριστοκρατίας* (Plu., Dio 12.2). “For Plutarch an aristocratic government, and that is by definition a good and temperate government, deserves preference over a democratic polity, and that he abhors an aristocracy that has degenerated into an oligarchy” (AALDERS, *Plutarch's political thought*, 1982, p. 32).

²⁰² “Liberty is the theme of the second book” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 233); “The relation of *res publica* and *libertas* was inseparable” (LIND, *Studies in Latin literature and Roman history*, 1986, p. 48). El término *libertas* aparece por primera vez en latín en un pasaje del *Phoenix* de Enio, en el que la *libertas* se fundamenta en la *virtus*, un concepto genuinamente romano: *ea libertas est qui pectus purum et firmum gestitat* (Enn., Trag. fr. 137). Al parecer, el término *libertas* no era una mera traducción de la palabra griega correspondiente, *ἐλευθερία*, que Eurípides no usó en la tragedia homónima.

²⁰³ En la *synkrisis*, se habla de *ἐλευθερία* en referencia a la abolición de las deudas llevada a cabo por Solón: *ἴδιον δὲ τοῦ Σόλωνα χρέων ἄνεσις, ἣ μάλιστα τὴν ἐλευθερίαν ἐβεβαίωσε τοῖς πολιταῖς* (Sol.-Publ. 3.1). Acerca de la relación entre *δημοκρατία* y *ἐλευθερία*, véase MUSTI, *Demokratia*, 2000 [*Demokratia*, 1995], p. 18: “La definición formal de democracia estriba ya en Grecia en la identificación con el gobierno de la mayoría, que se calcula entre la totalidad de la población libre, residente y de origen ciudadano, es decir, sobre la base del criterio fundamental de la *eleutheria*”.

manifestará también luchar a toda costa por la libertad, o dicho de otro modo, por la república, *πολεμήσειν κατὰ κράτος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας* (Publ. 2.2). Dionisio de Halicarnaso dedica cuatro capítulos a la formalización del nuevo régimen (IV 72-75). Rechazada la posibilidad de restaurar la vieja monarquía y el gobierno del senado, la asamblea propone entonces el modelo de la democracia ateniense, entendiéndose como sinónimos los términos *δημοκρατία* e *ἰσονομία*. La ciudad de Atenas es el ejemplo de un Estado libre, *ἐλευθέρα πόλις*, que asegura la convivencia frente a los atropellos de la oligarquía y los desmanes de la plebe:

δημοκρατίαν δὲ συνέβουλευον ὥσπερ Ἀθήνασι καταστήσαι, τὰς ὕβρεις καὶ τὰς πλεονεξίας τῶν ὀλίγων προφερόμενοι καὶ τὰς στάσεις τὰς γινομένας τοῖς ταπεινοῖς πρὸς τοὺς ὑπερέχοντας ἐλευθέρα τε πόλει τὴν ἰσονομίαν ἀποφαίνοντες ἀσφαλεστάτην οὖσαν καὶ πρεπωδεστάτην τῶν πολιτειῶν (D.H., IV 72.3).

Para Dionisio de Halicarnaso, el nuevo régimen significa la liberación de la patria del yugo de Tarquinio el Soberbio, como remarca en las palabras de Bruto, primero en la conversación con los cabecillas de la sublevación, *περὶ τῆς πατρίδος ἐλευθερίαν* (D.H., IV 71.4), y luego en el discurso ante la asamblea, *ἐλευθέραν πατρίδα* (D.H., IV 75.2). Plutarco es consciente de la dificultad de aplicar los conceptos griegos a la realidad romana. En el opúsculo *De unius in republica dominatione*, solo es considerado como una verdadera democracia el sistema político de la Atenas de Pericles: *αὐτόνομον καὶ ἄκραστον δημοκρατίαν* (Plu., *Un. in rep. dom.* 3, 826E). Imbuido en el pensamiento de Platón (Plt. 302e-303a), el Queronense se inclina por la superioridad de la monarquía como el único régimen capaz de sostener el tono verdaderamente perfecto y estable de la virtud sin plegarse a los convencionalismos:

οὐκ ἂν ἄλλην ἔλοιτο πλὴν μοναρχίαν, Πλάτωνι πειθόμενος, τὴν μόνην δυναμένην τὸν ἐντελῆ καὶ ὀρθιον ἐκείνιον ὡς ἀληθῶς τῆς ἀρετῆς τόνον ἀνασχέσθαι καὶ μῆτε πρὸς ἀνάγκην μῆτε πρὸς χάριν ἀρμόσαι τοῦ συμφέροντος (Plu., *Un. in rep. dom.* 4, 827B).²⁰⁴

El igualitarismo degenera en anarquía, *δημοκρατίαν δ' ἀναρχίαν ἢ ἰσότης* (Plu., *Un. in rep. dom.* 3, 827A). La democracia solo es mejor cuando la monarquía, una vez perdida la esencia original, se reviste de aristocracia o de oligarquía. En la *Vida de Publicola*, el uso del término *δημοκρατία* no es sin embargo baladí. Aun no siendo favorable a la democracia como la forma de gobierno ideal, Plutarco reconoce el mérito del pueblo en la lucha contra los regímenes autoritarios como la tiranía, encarnada en Roma por la figura de Tarquinio el Soberbio, *Ταρκύνιον Σούπερβον μισῶν ὁ δῆμος καὶ βαρυνόμενος* (Publ. 1.3). Publio Valerio recibe por otra parte el sobrenombre de Publicola gracias al favor del pueblo, del que es el principal valedor, hasta el punto que se convierte en un *δημοτικός*, traducción griega del adjetivo latino *popularis*, por dictar leyes que favorecían a la plebe frente a los poderosos, *οὐχ ἦττον ἔδοξε δημοτικός εἶναι καὶ πρὸς τῶν πολλῶν μᾶλλον ἢ δυνατῶν γέγραπθαι* (Publ. 11.4).²⁰⁵ En virtud de esas leyes democráticas, *δημοτικός νομοθέτης*, Publicola se ganó las simpatías del pueblo, *Ποπλικόλαν ἀνηγόρευσε αὐτόν*.

En la *Vida de César*, Bruto es reconocido como el libertador de la tiranía de Tarquinio el Soberbio: *Βροῦτος ἦν ὁ καταλύσας τὴν τῶν βασιλέων διαδοχὴν καὶ τὸ κράτος εἰς βουλὴν καὶ δῆμον ἐκ μοναρχίας καταστήσας* (Plu., *Caes.* 61.5).

²⁰⁴ Véase BRAVO GARCÍA, *CFC*, 5, 1973, p. 163; AALDERS, *Plutarch's political thought*, 1982, p. 33; PLÁCIDO SUÁREZ, *Poder y discurso en la Antigüedad clásica*, 2008, pp. 188-189. Acerca de la autenticidad de la obra y de la transmisión del pasaje, véase CAIAZZA, *Plutarco. Monarchia, democrazia, oligarchia*, 1993, pp. 7-12 y 72-75. El elogio de la monarquía, formulada a veces como *βασιλεία*, es apasionado. En el *An seni respublica gerenda sit*, es definida como *τελεωτάτη πασῶν οὐσα καὶ μεγίστη τῶν πολιτειῶν* (Plu., *An seni resp.* 11, 790 A). La monarquía es el lugar de la armonía. “Plutarque semble ne pas vouloir se détacher de la métaphore empruntée à la musique et pour lui, précisément, de même que le meilleur instrument produit le son le plus agréable, de même, parmi les régimes, la monarchie est seule susceptible de procurer le bonheur à tous. La monarchie lui paraît être le régime le plus équilibrée, c’est-à-dire bannie toute sorte d’excès, lequel caractérise plutôt le gouvernement tyrannique” (TEIXEIRA, *DHA*, 1995, p. 142). Conviene aclarar que el término *μοναρχία* es considerado generalmente como el poder absoluto, en tanto que *βασιλεία* designa el reino. Véase SENZASONO, *Plutarco a la seva època*, 2005, p. 647.

²⁰⁵ El papel del pueblo, *δῆμος*, determina la caracterización de los personajes romanos que formaban parte de las filas de los *populares*, sobre todo en la república tardía. Véase PELLING, *Plutarch and history*, 2002, pp. 207-236 [*Past perspectives*, 1986, pp. 159-187]. Acerca del programa político de los *populares*, véase N. MACKIE, “Popularis ideology and popular politics at Rome in the first century B.C.”, *RhM*, 135, 1992, pp. 49-73.

σημαίνει δὲ τοῦνομα δημοκηδῆ (Publ. 10.9). En la *synkrisis*, los elogios de Públicola se deben asimismo a que supo evitar el despotismo transformando una tiranía heredada en una democracia: οὐχ ἦττον ὑπάρχει καλὸν τῷ Ποπλικόλῳ τὸ λαβόντα τυραννικὴν ἀρχὴν ποιῆσαι δημοτικωτέραν, καὶ μὴδ' οἷς ἐξῆν ἔχοντα χρῆσασθαι (Sol.-Publ. 2.5).

Plutarco resume la caída de la monarquía en doce líneas, mientras que Tito Livio dedica cuatro capítulos (I 57-60), y Dionisio de Halicarnaso veintidós (IV 64-V 1). La causa fue la violación y el suicidio de Lucrecia: τὸ Λουκρητίας πάθος, ἐαυτὴν ἐπὶ τῷ βιασθῆναι διεργασμένης (Publ. 1.3).²⁰⁶ En el *Mulierum virtutes*, se habla de nuevo del πάθος de Lucrecia con unos pocos detalles: ἐβιάσθη μὲν γὰρ ὑφ' ἐνὸς τῶν Ταρκυνίων παίδων ἐπιξενωθέντος αὐτῇ· φράσσα δὲ τοῖς φίλοις καὶ οἰκείοις τὸ πάθος εὐθύς ἀπέσφασεν ἐαυτήν (Plu., *Mul. virt.* 14, 250A).²⁰⁷ El hijo de Tarquinio el Soberbio aludido en el pasaje es Sexto Tarquinio, que, según Dionisio de Halicarnaso, se hospedaba en Colacia, de donde procedía Tarquinio Colatino, el marido de Lucrecia. Entre el grupo de familiares y amigos, τοῖς φίλοις καὶ οἰκείοις, todos varones muy notables que se habían reunido en la casa paterna de Espurio Lucrecio en Roma, τῶν ἐπιφανεστάτων ἀνδρῶν εἰς τὴν οἰκίαν συνελθόντων (D.H., IV 67.1), se encontraba Publio Valerio, ἦν δὲ τις ἐν αὐτοῖς Πόπλιος Οὐαλέριος (D.H., IV 67.3), al que el historiador griego define como un sagaz hombre de acción, δραστήριος ἀνὴρ καὶ φρόνιμος (D.H., IV 67.3). Dionisio de Halicarnaso afirma que Públicola fue elegido para anunciar a Colatino la muerte de Lucrecia y sublevar el ejército, que se encontraba en el sitio de Árdea: οὗτος ἐπὶ στρατόπεδον ὑπ' αὐτῶν πέμπεται τῷ τ' ἀνδρὶ τῆς Λουκρητίας τὰ συμβεβηκότα φράσων καὶ σὺν ἐκείνῳ πράζων ἀπόστασιν τοῦ στρατιωτικοῦ πλήθους ἀπὸ τῶν τυράννων (D.H., IV 67.3). La participación de Públicola en los hechos es corroborada por Tito Livio, para quien que el aristócrata acudió con Espurio Lucrecio desde Roma para socorrer a Lucrecia cuando Bruto y Colatino regresaban de Árdea: *Sp. Lucretius cum P. Valerio Volesi filio, Collatinus cum L. Iunio Bruto venit* (Liv., I 58.6). Pero correspondió a Bruto la sublevación del

²⁰⁶ “La violación de Lucrecia es puro melodrama” (OGILVIE, *Roma antigua y los etruscos*, 1981 [*Early Rome and the Etruscans*, 1976], p. 78). La historia, que pudo haber sido literaturizada por primera vez por Fabio Pictor, fue objeto de una *fabula praetexta* de Acio titulada *Brutus*, de la que solo se conservan cuatro fragmentos con veinticuatro versos. Véase ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, pp. 82 y 153; OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1965 [1970], pp. 218-219. Acerca del *Brutus* de Acio, véase POCINA, *El tragediógrafo latino Lucio Acio*, Granada, 1984, pp. 193-195. La trama de la caída de Tarquinio el Soberbio descansaba en modelos griegos sobre la casa de Atreo. “La tradizione su Bruto fosse ispirata a temi e situazioni proprie della tragedia greca. [...] Accio aveva a disposizione la materia delle tragedie greche sugli Atridi per rappresentare il dramma dei Tarquini” (MASTROCINQUE, *Athenaeum*, 61, 1983, p. 463, y n. 28, que cita un antiguo trabajo de W. SOLTAU, *Die Anfänge der römischen Literatur*, Leipzig, 1901, pp. 36-40 y 93-94). La pieza de Acio pudo haber influido en el argumento de Livio sobre la caída de Tarquinio el Soberbio, a menos que “he has manipulated his material to secure the impression of a play, an impression which has deceived an actual play” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.ª ed., 1965], p. 219). A Dionisio de Halicarnaso se debe el segundo relato extenso sobre el fin de Tarquinio el Soberbio, en que es citado Fabio Pictor. Pero dadas las diferencias entre ambas versiones, no solo en localización de los hechos y el tratamiento de los sentimientos de Lucrecia, sino también en el arranque del episodio y las palabras intimidatorias de Sexto Tarquinio, el historiador griego tuvo que disponer de otras fuentes, acaso analistas de la segunda generación como Elio Tuberón o Licino Macro, o incluso Valerio Ancias. En el *De republica* (II 25[46]), Cicerón apenas dedica un capítulo al episodio, que es protagonizado exclusivamente por Lucrecia, Bruto y Tarquinio el Soberbio. La historia de Lucrecia ha fascinado a escritores de todas las épocas. De Livio dependen los versos de los *Fasti* (2. 690-851) de Ovidio, y los relatos de Floro (I 1[7]), del anónimo *De viris illustribus* (9.1-5), de Orosio (II 4.12), o de Eutropio (I 8.2). En Valerio Máximo (VI 1.1) y en el resumen de Zonaras sobre la *Historia romana* de Dion Casio (II 11.13-19 y D.C., *Epit.* 7.11), confluyen las versiones de Livio y Dionisio de Halicarnaso. Servio (*Aen.* 8.646) ofrece un relato distinto en la que la ofensa se atribuye a Arrunte, otro de los hijos de Tarquinio el Soberbio. Véase MASTROCINQUE, *Athenaeum*, 62, 1984, pp. 210-229, especialmente pp. 210-214. Cf. GROH, *Athenaeum*, 16, 1928, pp. 289-324. A partir de los textos de Livio y Ovidio, William Shakespeare escribió el poema narrativo *The Rape of Lucretia* (1594). Véase WISEMAN, *The myths of Rome*, 2004, p. 136. Los elementos fundamentales del relato ya estaban presentes en el episodio de Gíges y Candaules que narra Heródoto (I 8-13). Véase SCHUBERT, *RhM*, 134, 1991, pp. 80-96. Existen incluso tres urnas etruscas que cuentan el drama de la infortunada joven. Véase SMALL, *AJA*, 80, 1976, pp. 349-360. Para VOISIN (*La Rome des premiers siècles*, 1992, pp. 257-261), el suicidio de Lucrecia, ejemplo de *obstinata pudicitia*, no obedecía a la venganza contra el tirano, sino a la expiación de una probable condena, ya que el adulterio, sea cual fuera la causa, escapaba al derecho penal público, pero no al familiar.

²⁰⁷ Aunque Plutarco no aprovecha ciertamente el episodio de la violación de Lucrecia ni en la *Vida de Públicola* ni el *Mulierum virtutes*, el motivo es recurrente en los espurios *Parallela minora* como expresión del πάθος erótico. Véase IBÁÑEZ CHACÓN, *Ploutarchos*, 6, 2008-2009, pp. 3-14.

ejército contra el tirano: *ad concitandum inde adversus regem exercitum Ardeam in castra est profectus* (Liv., I 59.12). Plutarco concede a Publicola una función predominante en la expulsión de Tarquinio el Soberbio en cuanto colaborador necesario de Bruto por su decisión y su firmeza: *καὶ Λεύκιος Βροῦτος ἀπτόμενος τῶν πραγμάτων τῆς μεταβολῆς ἐπὶ πρῶτον ἦλθε τὸν Οὐαλέριον, καὶ χρησάμενος αὐτῷ προθυμοτάτῳ συνεξέβαλε τοὺς βασιλεῖς* (Publ. 1.3). El papel de Publicola es exagerado por el biógrafo, o por la fuente, para distinguir al protagonista desde el principio.²⁰⁸

A raíz de la violación de Lucrecia, el pueblo se levantó contra Tarquinio el Soberbio, que no había tomado legalmente el poder ni se comportaba como un rey, sino que gobernaba Roma como un tirano:

ἐπεὶ δὲ Ταρκύνιον Σούπερβον, οὔτε λαβόντα τὴν ἀρχὴν καλῶς, ἀλλ' ἀνοσίως καὶ παρανόμως, οὔτε χρώμενον αὐτῇ βασιλικῶς, ἀλλ' ὑβρίζοντα καὶ τυραννοῦντα, μισῶν ὁ ἄνθρωπος καὶ βαρυνόμενος ἀρχὴν ἀποστάσεως ἔλαβε τὸ Λουκρητίας πάθος (Publ. 1.3).²⁰⁹

El tema del *odium regni* es un lugar común de la historiografía republicana.²¹⁰ Se trata de una aversión, una *ira inveterata* (Cic., *Tusc.* 4.9[21]), a todo cuanto se asemejara a un régimen monárquico por el nefasto gobierno de Tarquinio el Soberbio, como escribe Cicerón: *tu non vides unius importunitate et superbia Tarquinii nomen huic populo in odium venisse regium* (Cic., *Rep.* 1.40[62]). Más adelante, Plutarco retomará el asunto para incidir en el rechazo que representaba el *nomen Tarquiniorum* en la dimisión de Colatino: *ὁ δὲ Κολλατῖνος ἦν μὲν ὡς εἴκοιεν ἐν ὑποψίᾳ τινὶ καὶ διὰ συγγένειαν τῶν βασιλέων, ἤχθοντο δ' αὐτοῦ καὶ τῷ δευτέρῳ τῶν ὀνομάτων, ἀφισοῦμενοι τὸν Ταρκύνιον* (Publ. 7.6).

Fundación de la república

El pueblo emprende un cambio de gobierno basado en una magistratura doble propicia para un equilibrio de poder: *ἐπίδοξος ἦν ὁ δῆμος ἕνα χειροτονήσκειν ἀντὶ τοῦ βασιλέως στρατηγόν [...]. δυσχεραينوμένου δὲ τοῦ τῆς μοναρχίας ὀνόματος, καὶ δοκοῦντος ἂν ἀλυπτότερον τοῦ δήμου μερισθεῖσαν ὑπομεῖναι τὴν ἀρχὴν, καὶ δύο προβαλλομένου καὶ καλλοῦντος*, Publ. 1.3-4). Bruto tenía asegurado un lugar en el nuevo gobierno por haber liderado la revolución: *τῷ Βρούτῳ μᾶλλον ἄρχειν προσήκον, ἡγεμόνι τῆς ἐλευθερίας γεγεννημένῳ* (Publ. 1.3). Publicola, que se había mantenido al margen consciente del liderazgo de Bruto, *ὁ Ποπλικόλας ἡσυχίαν ἤγεν* (Publ. 1.3) aspiraba en vano al otro: *ἐλπίζων μετὰ τὸν Βροῦτον αἰρεθῆσθαι καὶ συνπατεῦσκειν διέμαρτεν* (Publ. 1.4). Pues en contra de la voluntad de Bruto, *ἄκοντι τῷ Βρούτῳ* (Publ. 1.5), fue elegido para el cargo Tarquinio Colatino, cuyos méritos no diferían de los de Publicola, *οὐδὲν ἀρετῇ Οὐαλερίου διαφέρων* (Publ. 1.5). El matrimonio con Lucrecia garantizaba sin embargo a una

²⁰⁸ El bizantino Zonaras comenta, siguiendo a Plutarco, que Bruto se sirvió del consejo y de la diligencia de Publicola para expulsar a los Tarquinos: *καὶ τῷ Ποπλίῳ συμβούλῳ καὶ προθύμῳ πρὸς τοῦργον ὁ Βροῦτος χρησάμενος* (D.C., *Epit.* 7.11). Véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 174, n. 3.

²⁰⁹ El retrato de Plutarco sobre Tarquinio el Soberbio parece una reelaboración de las palabras que Bruto pronunció en la asamblea tras la muerte de Lucrecia en la versión de Dionisio de Halicarnaso: *Ταρκύνιον οὔτε κατὰ τοὺς πατρίους ἡμῶν ἔθισμους καὶ νόμους τὴν δυναστείαν κατασχόντα οὐτ', ἐπειδὴ κατέσχευ ὅπως δὴ ποτε λαβόν, καλῶς αὐτῇ καὶ βασιλικῶς χρώμενον, ἀλλ' ὑπερβεβληκότα πάντας ὕβρει τε καὶ παρανομίᾳ τοὺς ὅπου δὴ ποτε γενομένους τυράννους* (D.H., IV 78.1). “Le tyran est inférieur moralement parce qu’en contradiction avec le δίκαιον. Au contraire, le roi, le βασιλεύς, est le juste, car en lui domine l’élément philosophique. [...] Il ne faudra pas l’oublier en lisant un Denys d’Halicarnasse, un Plutarque, un Dion Cassius, etc. Parlant de faits romaines, il sont enclins tout naturellement à les interpréter à la grecque et, en particulier, il ne faut pas se prévaloir de l’identité *regnum* = *τυραννίς* pour assimiler sans plus [...] Tarquin à un tyran grec” (BÉRANGER, *REL*, 13, 1935, p. 86). Los historiadores tardorrepublicanos describieron al rey Tarquinio el Soberbio como un tirano griego, si bien el término *rex* ya se había relacionado con *τύραννος* desde la Segunda Guerra Púnica. Tarquinio el Soberbio era el tirano por antonomasia por su golpe de Estado y su despótico gobierno. Véase DUNKLE, *TAPhA*, 98, 1967, pp. 151-171. “El odio de Plutarco hacia los tiranos no es indiscriminado. No los condena por su nombre, sino por sus hechos. Su actitud se hace visceral con las monarquías despóticas, sumidas en la corrupción y en la degradación moral. En esta categoría entran tiranos y reyes como Tarquinio” (PÉREZ JIMÉNEZ, *O retrato literário e a biografia como estratégia de teorização política*, 2004, p. 58).

²¹⁰ Véase MARTIN, *L’idée de royauté à Rome et séductions monarchiques*, 1994, pp. 3-11. Antes de convertirse en un elemento fundamental de la ideología republicana, el *odium regni* fue un sentimiento colectivo que mantuvo siempre una poderosa afección.

facci3n de la aristocracia que Colatino se opondr3a mejor a Tarquinio el Soberbio, que trataba de recuperar el poder atacando desde el exterior y atray3ndose desde dentro la ciudad: ἄλλ' οἱ δυνατοὶ, δεδιότες τοὺς βασιλεῖς ἔτι πολλὰ πειρῶντας ἔξωθεν καὶ μαλάσσοντας τὴν πόλιν, ἐβούλοντο τὸν ἐντονώτατον αὐτοῖς ἐχθρὸν ἔχειν στρατηγὸν ὡς οὐχ ὑψησόμενον (Publ. 1.5). Tito Livio dice que Tarquinio el Soberbio hizo cuanto pudo por sofocar la revuelta, pero se encontr3 con las puertas cerradas y la notificaci3n del destierro: *harum rerum nuntiis in castra perlatis cum re nova trepidus rex pergerat Romam ad comprimendos motus [...]. Tarquinius clausae portae exsiliumque indictum* (Liv., I 60.1-2). Los soldados abarrotaban las almenas, como cuenta Dionisio de Halicarnaso, que incide en la desesperanza de Tarquinio el Soberbio por recuperar el trono: ἐλαύνων τοὺς ἵππους ἀπὸ ῥυτῆρος, ὡς φθάσων τὴν ἀπόστασιν. εὐρὼν δὲ κεκλεισμένας τὰς πύλας καὶ μεστὰς ὀπλῶν τὰς ἐπάλξεις ὄχετο πάλιν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ὡς εἶχε τάχους οἰμῶζων καὶ δεινοπαθῶν (D.H., IV 85.1). As3 que tom3 el camino del destierro hacia la ciudad de Gabios: ἀποσθεὶς δὴ καὶ ταύτης ὁ βασιλεὺς τῆς ἐλπίδος φεύγει σὺν ὀλίγοις εἰς Γαβίων πόλιν, D. H., IV 85.4). Tito Livio dice que Sexto Tarquinio fue el 3nico que se march3 a Gabios, donde fue asesinado, ya que Tarquinio el Soberbio se exili3 en Cere con sus otros dos hijos, Arrunte y Tito: *duo patrem secuti sunt qui exsulatum Caere in Etruscos ierunt. Sex. Tarquinius tamquam in suum regnum profectus ab ultoribus veterum simultatium, quas sibi ipse caedibus rapinisque concierat, est interfectus* (Liv., I 60.2).²¹¹ Para Dionisio de Halicarnaso, Tarquinio el Soberbio pas3 un tiempo en Gabios antes de refugiarse en Tarquinia, de donde proced3a su familia materna: χρόνον μὲν τινα οὐ πολλὸν ἐν πόλει Γαβίοις διέτριβε [...]. εἰς Τυρρηνικὴν καταφεύγει πόλιν Ταρκυνίοις, ἐξ ἧς τὸ πρὸς μητρὸς αὐτῷ γένος ἦν (D.H., V 3.1), y donde reinaba su hijo Sexto, ταῦτα πράζας καὶ βασιλεῖα τῶν Γαβίων τὸν υἱὸν Σέξτον ἀποδείξας ἀπῆγε τὴν δύναμιν (D.H., IV 85.4). En cuanto a los seguidores del rey, Zonaras dice que todos huyeron salvo Tulia, la hija de Servio Tulio, que se suicid3: ὁ δὲ γε Ταρκύνιος [...] πρὸς τοὺς Ταρκυνησίους μετὰ τῶν παίδων καὶ τῶν ἄλλων ὁμοφρόνων κατέφυγε, μόνῃς τῆς Τυλλίας, ὡς λόγος, ἑαυτὴν ἀνελοῦσης (D.C., Epit. 7.11).²¹²

Plutarco es el 3nico autor que alega motivos personales para impedir el nombramiento consular de Publ3cola. Tito Livio, *duo consules inde comitiis centuriatis praefecto urbis ex commentariis Ser. Tulli creati sunt, L. Iunius Brutus et L. Tarquinius Collatinus* (Liv., I 60.3) y Dionisio de Halicarnaso, Λεύκιον Ἰούνιον Βροῦτον καὶ Λεύκιον Ταρκύνιον Κολλατῖνον (D.H., IV 76.1) afirman que Tarquinio Colatino fue la pareja de Bruto en el primer consulado de la rep3blica.²¹³ Polibio, que es la fuente m3s antigua, menciona a Bruto y Marco Horacio, coincidiendo el consulado con el primer tratado romano-cartagin3s y la dedicaci3n del templo de J3piter en el Capitolio: γίνονται τοιγαροῦν συνθήκαι καὶ Καρχηδονίοις πρῶται κατὰ Λεύκιον Ἰούνιον Βροῦτον καὶ Μάρκον Ὁράτιον, τοὺς πρῶτους κατασταθέντας ὑπάτους μετὰ τὴν βασιλείαν κατάλυσιν, ὑφ' ᾧ συνέβη καθιερωθῆναι καὶ τὸ τοῦ Διὸς ἱερὸν τοῦ Καπετωλίου (Plb., III 22.1).²¹⁴ Para Valerio M3ximo, *Publicola [...] primus consul fuit [...] cum Iunio Bruto* (Val. Max., II 4.5 y IV 1.4), igual que para Plinio el Viejo: *P. Valerio Publicola, primo consule cum L. Bruto* (Plin., H.N. 36.112).²¹⁵ Corri3

²¹¹ “A remarkable tomb, founded in 1850, contains a series of fifth to third inscriptions of the Tarcna family [...]. Although the latinized form at Caere is Tarquitus, there is no doubt that it is the same name as the Roman Tarquinius [...] and hence a reasonable probability exists that the family both originated from Caere and did in fact take refuge there” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], pp. 229-230).

²¹² Cuando Tarquinio el Soberbio asesin3 a Servio Tulio para acceder al trono, Tulia ultraj3 el cad3ver de su padre pasando por encima un carro y ofreci3 la sangre del parricidio a los dioses penates: *Tullia per patris corpus carpentum egisse fertur, partemque sanguinis ac caedis paternae cruento vehiculo, contaminata ipsa respersaque, tulisse ad penates suos virique sui* (Liv., I 48.7). Poco despu3s de la muerte de Lucrecia, abandon3 el palacio entre insultos: *Tullia domo profugit exsecrantibus quaecumque incendebat invocantibusque parentum furias viris mulieribus* (Liv., I 59.13).

²¹³ Se trata de la *communis opinio* refrendada por Eutropio, *fuerunt igitur anno primo expulsis regibus consules L. Iunius Brutus, qui maxime egerat, ut Tarquinius pelleretur, et Tarquinius Collatinus, maritus Lucretiae* (Eutr., I 9.3), o Zonaras, que alude a la hostilidad de Colatino contra el rey como el motivo de la elecci3n: ὁ μὲν οὖν Ταρκύνιος πέντε καὶ εἴκοσι τυραννήσας ἑνιαυτοὺς οὕτως ἐξέπεσε τῆς ἀρχῆς, οἱ Ῥωμαῖοι δὲ πρὸς τὸν Βροῦτον ἀπέκλιναν καὶ αὐτὸν εἰλοντο ἄρχοντα. ἵνα δὲ μὴ μοναρχία βασιλεία δοκῇ, καὶ συνάρχοντα αὐτῷ ἐψηφίσαντο τὸν τῆς Λουκρητίας ἐκείνης ἄνδρα τὸν Κολλατῖνον Ταρκύνιον, ὡς ἀπεχθῶς πρὸς τοὺς τυράννους πιστευόμενον ἔχειν διὰ τὴν βίαν τῆς γυναικός (D.C., Epit. 7.12). Floro pone a Bruto y a Colatino al mismo nivel: *Bruto Collatinoque ducibus et auctoribus* (Flor. I 3[I 9]).

²¹⁴ Aquello sucedi3 en 507 a. C.: ταῦτα δ' ἔστι πρότερα τῆς Ξέρξου διαβάσεως εἰς τὴν Ἑλλάδα τριάκοντ' ἔτεσι λείπουσι δεῖν (Plb., III 22.2). V3ase WALBANK, *A historical commentary on Polybius*, vol. I, 1957, pp. 339-340.

²¹⁵ El compa3ero de Bruto en el primer consulado var3a seg3n las fuentes: Lucio Tarquinio Colatino, Publio Valerio Publ3cola y Marco Horacio Pulvilo. V3ase BROUGHTON, *The magistrates of the Roman Republic*, vol. I, 1951, p. 1. El

el año 509 a. C., según la datación de Tito Livio, *L. Tarquinius Superbos regnavit annos quinque et viginti. regnatum Romae ab condita urbe ad liberatam annos ducentos quadraginta quattuor* (Liv., I 60.3), o tal vez el año 507 a. C., según la cronología de Dionisio de Halicarnaso, que fecha el advenimiento de la república el año de la victoria en el estadio de Isómaco de Crotona en la LXVIII Olimpiada y del arcontado de Iságoras en Atenas:

ἡ μὲν βασιλικὴ Ῥωμαίων πολιτεία διαμείνασα μετὰ τὸν οἰκισμὸν τῆς Πρώμης ἐτῶν τεττάρων καὶ τεταράκοντα καὶ διακοσίων ἀριθμόν, ἐπὶ δὲ τοῦ τελευταίου βασιλέως τυραννὶς γενομένη διὰ ταύτας τὰς προφάσεις καὶ ὑπὸ τούτων κατελύθη τῶν ἀνδρῶν, Ὀλυμπιάδος μὲν ὀγδόης καὶ ἐξήκοστῆς ἐνεστώσης, ἣν ἐνίκα στάδιον Ἰσόμαχος Κροτωνιάτης, Ἀθήνησι δὲ τὴν ἐνιαύσιον ἀρχὴν ἔχοντος Ἰσαγόρου (D.H., V 1.1).²¹⁶

Juramento contra los reyes

La elección de Colatino ofendió sobremanera a Publícola, que se retiró por completo de la vida pública, dejando de ejercer la abogacía y abandonando el senado:

ἀγανακτῶν οὖν Οὐαλέριος, εἰ μὴ πιστεύεται πάντα πράττειν ἔνεκα τῆς πατρίδος, ὅτι μηδὲν ἰδίᾳ κακὸν ὑπὸ τῶν τυράννων πέπονθε, τῆς τε βουλῆς ἀπέστη, καὶ τὰς συνηγορίας ἀπέειπε, καὶ τὸ πράττειν τὰ κοινὰ παντελῶς ἐξέλειπεν (Publ. 2.1).

La salida de Publícola de la escena política es interpretada por la masa como una alianza con el rey para desestabilizar la ciudad: ὥστε καὶ λόγον τοῖς πολλοῖς παρασχεῖν καὶ φροντίδα, φοβουμένοις μὴ δι' ὀργὴν προσθέμενος τοῖς βασιλεῦσιν ἀνατρέψει τὰ πράγματα καὶ τὴν πόλιν, ἐπισφαλῶς ἔχουσιν (Publ. 2.1). Las sospechas de una conspiración llegan a oídos de Bruto, πρὸς ἑτέρους τινὰς ὑποψίαν ἔχων ὁ Βροῦτος (Publ. 2.2), que prepara un juramento contra los reyes. Publícola fue el primero que juró ante los cónsules y el senado que combatiría a Tarquinio el Soberbio:

καταβὰς μάλα φαιδρὸς εἰς ἀγορὰν ὁ Οὐαλέριος, καὶ πρῶτος ὁμόςας ἐνδώσειν μηδ' ὑφίσεσθαι Ταρκυνίος, ἀλλὰ πολεμήσειν κατὰ κράτος ὑπὲρ ἐλευθερίας, ἡδονὴν τε τῇ βουλῇ καὶ θάρσος τοῖς ἀρχουσι παρέσχεν (Publ. 2.2).

Plutarco descontextualiza el asunto del juramento. Para Tito Livio, los cabecillas del golpe de Estado prestaron un dramático juramento en Colacia a instancias de Bruto, que puso a los dioses por testigos blandiendo el puñal con la sangre de Lucrecia:

Brutus illis occupatis, cultrum ex vulnere Lucretiae extractum manante cruore prae se tenens, 'Per hunc' inquit 'castissimum ante regiam iniuriam sanguinem iuro, vosque, di, testes facio me L. Tarquinium Superbum cum scelerata coniuge et omni liberorum stirpe ferro igni quacumque dehinc vi possim exsecuturum, nec illos nec alium quemquam regnare Romae passurum.' Cultrum deinde Collatino tradit, inde Lucretio ac Valerio, stupentibus miraculo rei, unde novum in Bruti pectore ingenium. Ut praeceptum erat iurant; totique ab luctu in iram, Brutum iam inde ad expugnandum regnum sequuntur duces (Liv., I 59.1-2).

paso de la monarquía a la república no fue tan sencillo. Tras la expulsión de los reyes hubo un periodo de transición que pudo estar dirigido por una magistratura única. Plutarco menciona a un στρατηγός, tal vez el *praetor maximus*, el *praefectus urbis*, el *magister equitum* o el *magister populi*. Véase GIOVANNINI, *Bilancio critico su Roma arcaica fra monarchia e repubblica*, 1993, pp. 75-96.

²¹⁶ Para BESSONE la expulsión de los reyes y el establecimiento de la república tuvieron lugar en los últimos meses del 510 a.C.: "La cronologia repubblicana ha lasciato cadere l'ultimo quadrimestre del 510 anno regio, corrispondente all'ultimo bimestre del 510 e al primo del 509 in anni solari. Questo risultò in tal modo, paradossalmente, periodo regio a tutti gli effetti, tranne che per la reale assenza del re, sostituito da Bruto e Collatino" (GFF, 4, 1981, p. 18). Cf. TRAGLIA, *Plutarco. Vite*, 1992, vol. I, p. 310, n. 1: "La cacciata dei re, secondo la cronologia tradizionale, avviene nel 510 a.C.". He preferido sin embargo seguir la datación de Tito Livio (509 a. C.), restando dos años cuando la fecha es ofrecida por Dionisio de Halicarnaso. Acerca de la duración de la monarquía romana y de la datación del establecimiento de la república, véase DE CAZANOVE, *La Rome des premiers siècles*, 1992, pp. 69-98.

Poco después, cuando Tarquinio Colatino se vio obligado a dimitir porque corría el rumor entre la plebe de que era una amenaza en el poder, Bruto instó a la asamblea a jurar contra la restauración de la monarquía: *sollicitamque suspicione plebem Brutus ad contionem vocat. Ibi omnium primum ius iurandum populi recitat neminem regnare passurus nec esse Romae unde periculum libertati foret* (Liv., II 2.4-5). Dionisio de Halicarnaso repite prácticamente el mismo relato. Bruto invitó a los rebeldes a que juraran sobre la daga suicida, por Marte y los otros dioses, la expulsión de los Tarquinius para vengar la muerte de Lucrecia, cuyo cadáver yacía a la vista de todos en la casa de su padre en Roma:

ταυτ' εἰπὼν καὶ λαβὼν τὸ ξιφίδιον, ᾧ διεχρήσατο ἑαυτὴν ἢ γυνή, καὶ τῷ πτώματι προσελθὼν αὐτῆς· ἔτι γὰρ ἔκειτο ἐν φανερῷ θέαμα οἰκτιστὸν· ὤμοσε τὸν τ' Ἄρη καὶ τοὺς ἄλλους θεοὺς πᾶν ὅσον δύναται πράξειν ἐπὶ καταλύσει τῆς Ταρκυνίων δυναστείας, καὶ οὐτ' αὐτὸς διαλλαττομένοις ἐπιτρέψειν, ἀλλ' ἐχθρὸν ἠγέσασθαι τὸν μὴ ταῦτά βουλόμενον καὶ μέχρι θανάτου τῇ τυραννίδι καὶ τοῖς συναγωνιζομένοις αὐτῇ διεχθρεύσειν. εἰ δὲ παραβαίῃ τὸν ὄρκον τοιαύτην αὐτῷ τελευτὴν ἠράσατο τοῦ βίου γενέσθαι καὶ τοῖς αὐτοῦ παισίν, οἷας ἔτυχεν γυνή (D.H., IV 70.5).

ταυτ' εἰπὼν ἐκάλει καὶ τοὺς ἄλλους ἅπαντας ἐπὶ τὸν αὐτὸν ὄρκον· οἱ δὲ οὐδὲν ἔτι ἐνδοιάσαντες ἀντίσταντο καὶ τὸ ξίφος δεχόμενοι παρ' ἀλλήλων ὤμνουν (D.H., IV 71.1).²¹⁷

Unos días más tarde, expulsados los reyes, los cónsules Bruto y Colatino, así como el resto de los ciudadanos reafirmaron solemnemente en la asamblea, con ritos purificatorios y víctimas propiciatorias, el juramento de la abolición de la monarquía y del destierro de la familia real:

καὶ μετὰ τοῦτο καθαρμοὺς τῆς πόλεως ποιησάμενοι καὶ ὄρκια τεμόντες αὐτοὶ τε πρῶτοι στάντες ἐπὶ τῶν τομίων ὤμοσαν καὶ τοὺς ἄλλους πολίτας ἐπεισαν ὁμόσαι, μὴ κατὰζειν ἀπὸ τῆς φυγῆς βασιλέα Ταρκύνιον μήτε τοὺς παῖδας αὐτοῦ μήτε τοὺς ἐξ ἐκείνων γεννησομένους, βασιλέα τε τῆς Ῥωμαίων πόλεως μηκέτι καταστήσειν μηθένα μηδὲ τοῖς καθιστάναι βουλομένοις ἐπιτρέψειν. ταῦτα μὲν περὶ ἑαυτῶν τε καὶ τῶν τέκνων καὶ τοῦ μεθ' ἑαυτοῦς γένους ὤμοσαν (D.H., V 1.3).

Al poco, una embajada de Tarquinio el Soberbio se presentó en Roma con documentos y buenas palabras dichas en nombre del rey con la intención de ganarse a la plebe:

εὐθὺς δὲ καὶ τὰ ἔργα τὸν ὄρκον ἐβεβαίουν. πρέσβεις γὰρ ἦκον ἀπὸ Ταρκυνίου, γράμματα κομίζοντες ἐπαγωγὰ τοῦ δήμου καὶ λόγους ἐπεικεῖς, οἷς μάλιστα τοὺς πολλοὺς ᾔοντο διαφθερεῖν, λεγομένοις παρὰ βασιλέως ἀφεικέναι τὸ φρόνημα καὶ μετρίων δεῖσθαι δοκοῦντος (Publ. 2.2-3).

La legación etrusca hizo mella en los cónsules Bruto y Colatino, que habrían permitido a los embajadores dirigirse a la asamblea si no hubiera sido por la oposición de Publícola, que impidió que surgiera el germen de una revolución entre los pobres, a los que la guerra civil pesaba más que la propia tiranía:

τούτους εἰς τὸ πλῆθος οἰομένων δεῖν τῶν ὑπάτων προαγαγεῖν, οὐκ εἶασεν ὁ Οὐαλέριος, ἀλλ' ἐνέστη καὶ διεκόλυσεν ἀνθρώποις πένησι καὶ βαρυνομένοις μᾶλλον τῆς τυραννίδος τὸν πόλεμον ἀρχὰς καὶ προφάσεις νεωτερισμῶν ἐγγενέσθαι (Publ. 2.4).²¹⁸

²¹⁷ A juicio de BRIQUEL, la versión de Tito Livio es preferible a la de Dionisio de Halicarnaso porque “la grandiose scène du suicide et du serment juré sur le poignard dégouttant de sang perd de son intensité dramatique au profit de morceaux d'éloquence qui, à nos yeux, retardent l'action” (*Mythe et révolution*, 2007, pp. 211-212).

²¹⁸ Aunque Plutarco no habla de guerra civil, *στάσις*, el término *νεωτερισμός* contiene el mismo sentido de sedición. “Nous avons vu qu'en grec, *stasis* signifie tout genre de discorde intestine. Évidemment, il existe d'autres termes pour exprimer l'idée des désordres internes, comme par exemple *ταραχή*, *κίνησις*, *νεωτερισμός* (*νεωτερισμός* mériterait à lui seul une étude, surtout par rapport à sa traduction latine *res novae*), etc., mais c'est surtout *stasis* qui s'oppose à *polemos*” (BOTTERI, *Metis*, 4, 1989, p. 90). Plutarco se inserta en una larga tradición de autores griegos que repudian la *στάσις*, cuya consideración es inferior a la del *πόλεμος*, la “guerra exterior”, hasta el punto que la “guerra interior”, *πόλεμος ἐμφύλιος* o *ἐμφύλιος*, además de ilegal, es peor que el poder absoluto, *μοναρχία*, como dice en la *Vida de Bruto*:

II, 1, 2. Conjuración de los Aquilios, los Vitelios y los hijos de Bruto. Dimisión de Colatino. Consulado de Publícola (3.1-7.8).

El segundo bloque narrativo contiene tres apartados relacionados entre sí. En primer lugar, la conjuración de los Aquilios, los Vitelios y los hijos de Bruto. Se trata de un relato sobre la traición castigada por un padre en el que el peso de la ley está por encima de las relaciones familiares. El elemento principal es la delación llevada a cabo por el esclavo Vindicio ante Publícola, a la sazón un ciudadano particular. En la historia hay motivos comunes de la literatura como el juramento con la sangre de una víctima humana o las cartas inculpatorias, ambos presentes en el episodio de los alógbres de la conjuración de Catilina. En segundo lugar, la dimisión de Colatino refiere el ostracismo instigado por Bruto con reminiscencias de la expulsión de la familia de Pisístrato tras la instauración de la democracia en Atenas. El episodio, que puede ser un precedente de hechos acaecidos en la época de Sila, sirve para implicar a Colatino en la conjuración y despejar a Publícola el camino del consulado. En tercer lugar, el nombramiento de Publícola como cónsul es el colofón de las circunstancias anteriores. El bloque se cierra con un relato etiológico sobre la *manumissio vindicta*, cuyo origen se atribuye al esclavo liberado por Publícola.

Conjuración de los Aquilios, los Vitelios y los hijos de Bruto

La primera prueba de fuego de la república fue la conjuración de los Aquilios, los Vitelios y los hijos de Bruto auspiciada desde el exterior por Tarquinio el Soberbio y fomentada en Roma por los embajadores, que habían regresado a la ciudad para reclamar la devolución de las propiedades de los reyes, con objeto de que pudieran vivir deshagadamente en el exilio, una vez que Tarquinio el Soberbio había renunciado al trono y cesado de las hostilidades:

μετὰ δὲ ταῦτα πρέσβεις ἦκον ἕτεροι, τῆς βασιλείας ἀφίστασθαι καὶ πολεμοῦντα παύεσθαι τὸν Ταρκύνιον λέγοντες, ἀπαιτεῖν δὲ τὰ χρήματα καὶ τὰς οὐσίας αὐτῷ καὶ φίλοις καὶ οἰκείοις, ἀφ' ὧν διαβιώσονται φεύγοντες (Publ. 3.1).

En las fuentes no se habla de una segunda embajada, o mejor dicho, no existe la primera embajada mencionada por Plutarco, por lo que los únicos embajadores llegados a Roma fueron los que reclamaron de mala gana las propiedades de Tarquinio el Soberbio, como dice Tito Livio: *aegris animis legati ab regibus superveniunt, sine mentione redditus bona tantum repetentes* (Liv., II 3.4). Dionisio de Halicarnaso discrepa de Livio en cuanto a la petición de regreso, *sine mentione redditus*. El rey solo pretendía evitar el exilio manteniendo el poder bajo el régimen de gobierno establecido por los ciudadanos, o permaneciendo en la ciudad bajo la república con la hacienda intacta: *ὥς οὐδὲν ἄξιον εἶργαται φυγῆς [...]. εἰ μὲν ἀπόδωσιν αὐτῷ τὴν βασιλείαν αὐθις, ἄρξειν ἐφ' οἷς ἂν ὀρίσῃσιν οἱ πολῖται δικαίοις [...]. μένων ἐν τῇ πόλει πατρίδι οὐσῇ καὶ τὸν ἴδιον οἶκον ἔχων πολιτεύσεσθαι μετὰ πάντων ἐξ ἴσου, φυγῆς δ' ἀπηλλάχθαι καὶ πλάνης* (D.H., V 4.2). Tito Livio afirma que el senado deliberó durante varios días sobre la restitución de los bienes de los reyes. Unos senadores se inclinaron por aceptar la petición de los embajadores para no dar pie a la guerra; otros se negaron porque financiarían de ese modo la contienda: *eorum verba postquam in senatu audita sunt, per aliquot dies ea consultatio tenuit, ne non reddita belli causa, reddita belli materia et adiumentum esset* (Liv., II 3.5). En la versión de Dionisio de Halicarnaso, los embajadores solicitaron primero permiso al senado para que Tarquinio el Soberbio se pudiera defender personalmente de las acusaciones de los romanos:

οὗτοι οἱ ἄνδρες εἰς Πρώμην ἐλθόντες ἔλεγον ἐπὶ τῆς βουλῆς, ὅτι Ταρκύνιος ἄξιοι λαβὼν ἄδειαν ἐλθεῖν σὺν ὀλίγοις πρῶτον μὲν ἐπὶ τὸ συνέδριον, ὥσπερ ἐστὶ δίκαιον· ἔπειτ' ἂν λάβῃ παρὰ τῆς βουλῆς τὸ συγχώρημα τότε καὶ ἐπὶ τὴν ἐκκλησίαν ἐλθεῖν λόγον ὑφέξων ὑπὲρ πάντων ὧν ἔπραξεν, ἀφ' οὗ τὴν ἀρχὴν παρέλαβε, καὶ δικασταῖς χρησόμενος εἰάν τις αὐτοῦ κατηγορήσῃ πᾶσι Ρωμαίοις (D.H., V 4.1).

χειρὸν μοναρχίας παράνομον πόλεμον ἐμφύλιον (Plu., Brut. 12.3). Es tarea de la ciencia política prevenir las sediciones: *κράτιστον δὲ προνοεῖν ὅπως μηδέποτε στασιάζωσι, καὶ τοῦτο τῆς πολιτικῆς ὥσπερ τέχνης μέγιστον ἡγεῖσθαι καὶ κάλλιστον* (Plu., Praec. ger. reip. 32, 824B). Pero Plutarco no es un pacifista a ultranza, ya que no condena todos los enfrentamientos bélicos, sino que la guerra, fruto de la sociedad o los vicios de los hombres, es un mal evitable, y la paz, *εἰρήνη*, “un bien deseable que permite gozar de otros bienes apetecibles” (BRAVO GARCÍA, CFC, 5, 1973, p. 187).

Pero Bruto rechazó el regreso de los Tarquinius porque la asamblea ya se había pronunciado al respecto exiliando de por vida a los reyes, y no iba a romper el juramento que habían prestado:

ὁ Βροῦτος ἔφη περὶ μὲν εἰσόδου Ταρκυνίων εἰς τὴνδε πόλιν παύσασθε, ἄνδρες Τυρρηνοί, τὰ πλείω λέγοντες. ἐπὶ γὰρ ἤδη ψῆφος αἰδίων κατ' αὐτῶν ὀρίζουσα φυγὴν, καὶ θεοὺς ὁμωμόκαμεν ἅπαντες μὴτ' αὐτοὶ κατὰζειν τοὺς τυράννους μηδὲ τοῖς κατάγουσιν ἐπιτρέψειν (D.H., V 5.1).

Los embajadores renunciaron al regreso de los reyes. A cambio, solicitaron la devolución de los bienes heredados de Demarato. Lo cual no contravenía la ley ni violaba el juramento:

ἐπεὶ δ' οὕτως ὑμῖν δοκεῖ, περὶ μὲν εἰσόδου Ταρκυνίων οὐδὲν ἔτι λιπαροῦμεν, προκαλοῦμεθα δ' ὑμᾶς εἰς ἕτερόν τι δίκαιον, ὑπὲρ οὗ τὰν ἐντολὰς ἡμῖν ἔδωκεν ἡ πατρίς, καὶ οὔτε νόμος ὁ κωλύσων αὐτὸ ποιεῖν ὑμᾶς ἐστὶν οὐθ' ὄρκος, ἀποδοῦναι τῷ βασιλεῖ τὴν οὐσίαν, ἣν ὁ πάππος αὐτοῦ πρότερον ἐκέκτητο οὐθὲν τῶν ὑμετέρων οὔτε βία κατασχὼν οὔτε λάθρα, παρὰ δὲ τοῦ πατρὸς διαδεξάμενος καὶ πρὸς ὑμᾶς μετενέγκας (D.H., V 5.2).²¹⁹

Además, apostillaron que Tarquinio el Soberbio reclamaba los bienes para vivir en paz sin perturbar a los romanos: *ἀπόχρη γὰρ αὐτῷ τὰ ἑαυτοῦ κομισαμένῳ ζῆν ἐτέρωθί που μακαρίως μὴθὲν ἐνοχλοῦντι ὑμῖν (D.H., V 5.2).* Pero el discurso de los legados sembró la discordia entre los cónsules. Bruto era partidario de confiscar los bienes de los Tarquinius para sancionar los daños causados en el pasado y precaver la guerra que se cerniera en el futuro: *τῶν δ' ὑπάτων Βροῦτος μὲν κατέχειν τὰ χρήματα συνεβούλευσε τιμωρίας τε χάριν ἀνθ' ὧν οἱ τύραννοι τὸ κοινὸν ἠδίκησαν πολλῶν ὄντων καὶ μεγάλων, καὶ τοῦ συμφέροντος, ἵνα μὴ γένοιτ' αὐτοῖς ἀφορμὴ πρὸς τὸν πόλεμον (D.H., V 5.3).* Pues no confiaba en que Tarquinio el Soberbio se comportara como un ciudadano particular ni renunciara a recuperar el trono por la fuerza: *διδάσκων ὥς οὐκ ἀγαπήσουσι Ταρκύνιοι τὰς οὐσίας ἀπολαβόντες οὐδ' ὑπομενοῦσιν ἰδιώτην βίον ζῆν, ἀλλὰ πόλεμον ἐπάξουσιν Ῥωμαίοις ἄλλοεθνή καὶ περιράσσονται βία κατελθεῖν ἐπὶ τὴν ἀρχὴν (D.H., V 5.3).* Colatino pretendía evitar en cambio que la confiscación de los bienes fuera la causa de una declaración de guerra:

Κολλατῖνος δὲ τάναντία παρῆνει λέγων, ὥς οὐδὲν τὰ χρήματα τῶν τυράννων ἠδίκηει τὴν πόλιν, ἀλλὰ τὰ σώματα, φυλάττεσθαί τ' αὐτοὺς ἀξίων ἀμφοτέρω, μὴ δόξης τε πονηρᾶς παρὰ πάντων τύχωσιν ὥς διὰ τὸν πλοῦτον ἐξεληλακότες ἐκ τῆς ἀρχῆς Ταρκυνίους, καὶ πρόφασιν πολέμου δικαίαν παράσχουσιν αὐτοῖς ὥς ἀποστερουμένοις τῶν ἰδίων (D.H., V 5.4).

La devolución no garantizaba la paz, pero la confiscación aseguraba la guerra: *ἄδηλον μὲν εἶναι φάσκων, εἰ κομισάμενοι τὰ χρήματα πολεμεῖν ἐπιχειρήσουσιν ἔτι πρὸς αὐτοὺς περὶ τῆς καθόδου, πρόδηλον δὲ θάτερον ὥς οὐκ ἀξιώσουσιν εἰρήνην ἄγειν τὰς οὐσίας ἀφαιρεθέντες (D.H., V 5.4).* El asunto fue remitido al senado, que se inhibió en favor de la asamblea para que decidiera entre la conveniencia defendida por Bruto o la justicia representada por Colatino: *ἡ βουλὴ καὶ ἐφ' ἡμέρας συχνὰς σκοποῦσα, ἐπεὶ συμφορώτερα μὲν ὁ Βροῦτος ἐδόκει λέγειν, δικαιότερα δ' ὁ Κολλατῖνος παρῆνει, τελευτῶσα διέγνω τὸν δῆμον ποιῆσαι τοῦ συμφέροντος καὶ τοῦ δικαίου κριτὴν (D.H., V 6.1).* Oídos los cónsules, las curias determinaron por estrecho margen la devolución de los bienes de los reyes: *πολλῶν δὲ λεχθέντων ὑφ' ἑκατέρου τῶν ὑπάτων ἀναλαβοῦσαι ψῆφον αἱ φράτραι τριάκοντα οὔσαι τὸν ἀριθμὸν οὕτω μικρὰν ἐποίησαν τὴν ἐπὶ θάτερα ροπήν, ὥστε μιᾷ ψήφῳ πλείους γενέσθαι τῶν κατέχειν τὰ χρήματα βουλομένων τὰς ἀποδιδόναι κελευούσας (D.H., V 6.2).²²⁰*

²¹⁹ “Avant d’avoir appartenu à Tarquin le Superbe, ces richesses avaient été celles de son père Tarquin l’Ancien, et avant lui celles du père de celui-ci, Démarate. [...] L’aspect héréditaire des *bona Tarquiniorum* est un caractère important de cette fortune familiale dans le cadre de la controverse autour de leur restitution. [...] Dans le souci manifesté par la famille de l’ancien roi de récupérer ces “biens des Tarquins”, on reconnaît la volonté, constamment affirmée dans les grandes familles romaines, de transmettre aux descendants les biens légués par les ancêtres, cette richesse familiale passant de génération en génération qu’exprime le terme de patrimoine, *patrimonium*” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, pp. 307-308).

²²⁰ “As there were thirty curiae, the vote could not have been carried by a majority of one. What Dionysius probably had in mind was that the change of a single vote would have reversed the result” (CARY, *Dionysius of Halicarnassus. Roman Antiquities*, vol. III, 1940, pp. 16-17, n. 1).

Plutarco aprovecha el motivo de las divergencias entre los cónsules que brindaba la versión de Dionisio de Halicarnaso para que Bruto, en un acceso de cólera, acuse vehementemente a Colatino de traición por tratar de armar a los Tarquinius para una guerra de acuerdo con la opinión de la mayoría de la asamblea, que defendía también la devolución de las propiedades de los reyes:

ἐπικλωμένων δὲ πολλῶν καὶ μάλιστα τοῦ Κολλατίνου συναγορευόντος, ἄτρεπτος ὢν ἀνὴρ καὶ τραχὺς ὀργὴν ὁ Βροῦτος ἐξέδραμεν εἰς ἀγοράν, προδότην ἀποκαλὼν τὸν συνάρχοντα, πολέμου καὶ τυραννίδος ἀφορμὰς χαριζόμενον οἷς δεινὸν ἦν ὄντως ἐφόδια φυγῆς ψηφίσασθαι (Publ. 3.2).

Además, atribuye a un particular, un tal Gayo Minucio, el discurso de Bruto en la asamblea sobre la conveniencia de confiscar las propiedades para afrontar una guerra eventual contra los Tarquinius: *συνελθόντων δὲ τῶν πολιτῶν, πρῶτος ἰδιώτης ἀνὴρ εἶπεν ἐν τῷ δήμῳ τότε Γάιος Μινούκιος, τῷ τε Βρούτῳ διακελευόμενος καὶ τοῖς Ῥωμαίοις παραινῶν ὅρᾶν, ὅπως τὰ χρήματα μετ' αὐτῶν ὄντα πολεμοίῃ πρὸς τοὺς τυράννους μᾶλλον ἢ μετ' ἐκείνων πρὸς αὐτοὺς* (Publ. 3.3).²²¹ Pero el consejo de Minucio no fue tenido en cuenta por los romanos, que decidieron finalmente desprenderse de los bienes de los reyes en aras de la paz y la libertad: *οὐ μὴν ἄλλ' ἔδοξε τοῖς Ῥωμαίοις, τὴν ἐλευθερίαν ἔχουσιν ὑπὲρ ἧς ἐπολέμουν, μὴ προέσθαι τὴν εἰρήνην ἔνεκα χρημάτων, ἀλλὰ συνεκβαλεῖν καὶ ταῦτα τοῖς τυράννοις* (Publ. 3.3).

La reclamación de los bienes era una excusa para que los embajadores prepararan un golpe de Estado contra la república, *ἣ δ' ἀπαίτησις ἅμα πείρα τοῦ δήμου καὶ κατασκευὴ προδοσίας* (Publ. 3.4), tocando los resortes de una conspiración mientras permanecían en Roma como testafierros de los Tarquinius: *καὶ ταῦτ' ἔπραττον οἱ πρέσβεις, ὑπομένοντες ἐπὶ τῇ τῶν χρημάτων προφάσει, τὰ μὲν ἀποδίδοσθαι, τὰ δὲ φυλάττειν, τὰ δ' ἀποπέμπειν φάσκοντες* (Publ. 3.4).²²² En la conjuración se enrolaron miembros de las clases dirigentes como los Aquilios y los Vitelios, que tenían vínculos familiares con el cónsul Colatino: *διέφθειραν οἴκους δύο τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν νομιζομένων, τὸν Ἀκυιλίων, τρεῖς ἔχοντας βουλευτάς, καὶ δύο τὸν Οὐτέλλιων. οὗτοι πάντες ἦσαν ἀπὸ μητέρων ἀδελφιδῶν Κολλατίνου τοῦ ὑπατεύοντος* (Publ. 3.5).²²³ Según Livio, el germen de la conjuración estaba formado por jóvenes de la nobleza próximos a los hijos del rey y acostumbrados a satisfacer placeres y caprichos: *erant in Romana iuventute adulescentes aliquot, nec ii tenui loco orti, quorum in regno libido solutior fuerat, aequales sodalesque adulescentium Tarquiniorum, adsueti more regio vivere* (Liv., II 3.2). Los embajadores se dirigieron por tanto a esos jóvenes de vida regalada para que introdujeran clandestinamente en Roma a los Tarquinius: *et tamquam ad id quod agi videbatur ambientes, nobilium adulescentium animos temptabant. A quibus placide oratio accepta est, iis litteras ab Tarquinis reddunt et de accipiendis clam nocte in urbem regibus colloquuntur* (Liv., II 3.6-7). Dionisio de Halicarnaso abre el círculo de los conjurados a

²²¹ “Le désir de priver le tyran des ressources qui lui permettraient de financer la guerre qu’il s’apprêtait à lancer contre la jeune république, que Tite-Live attribue aux sénateurs et que Denys d’Halicarnasse et Plutarque font exprimer par Brutus, relayé, chez le second auteur, par C. Minucius, comme justification du rejet de la demande, doit être relativisé par ce que l’étude de la signification des amendes, voir de la privation totale des biens infligée à un aristocrate qu’on voulait punir, a bien montré: ce qui était visé par la, c’était avant tout faire déchoir l’individu ainsi condamné, et après lui sa famille, de la position sociales qui était la sienne. [...] Privée de ses biens après avoir été chassée du pouvoir, la famille des Tarquins se voyait ainsi annihilée socialement, amputée de la base économique, indispensable, de tout rôle important” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 309).

²²² La intención de los embajadores de intrigar en la ciudad por orden de Tarquinio el Soberbio mientras gestionaban el patrimonio del rey es recogida por Dionisio de Halicarnaso: *λαβόντες δὲ παρὰ τῶν ὑπάτων τὰς ἀποκρίσεις οἱ Τυρρηνοὶ καὶ πολλὰ τὴν πόλιν ἐπαινέσαντες, ὅτι τὰ δίκαια πρὸ τῶν συμφερόντων εἴλοντο, Ταρκυνίῳ μὲν ἐπέστειλαν τοὺς ἀποληψομένους τὰ χρήματα πέμπειν, αὐτοὶ δ' ἐπέμειναν ἐν τῇ πόλει συναγωγὴν τε τῶν ἐπίπλων καὶ διάθεσιν τῶν μὴ δυναμένων ἀγασθῆναι τε καὶ φέρεσθαι σκητόμενοι· ὥς δὲ τάληθές εἶχε ταράττοντες καὶ σκευωρούμενοι τὰ κατὰ τὴν πόλιν, ὥς ὁ τύραννος αὐτοῖς ἐπέστειλε* (D.H., V 6.2). Tito Livio habla en términos semejantes: *interim legati alia moliri; aperte bona repentes clam recipiendi regni consilia struere* (Liv., II 3.6).

²²³ Tito Livio escribe que los Aquilios y los Vitelios eran los cabecillas de la conspiración: *Vitelliis Aquiliisque fratribus primo commisa res est* (Liv., II 4.1). “The Aquilii were indeed an old family. [...] It is quite otherwise with the Vitellii” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 242). Pues los Aquilios eran una gran familia de origen etrusco que había engrosado el viejo patriciado latino-sabino. Véase PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma*, 1993, pp. 317 y 322. Dionisio de Halicarnaso afirma que Marco y Manio Vitelio estaban capacitados para gobernar: *Οὐτέλλιοι τε δύο Μάρκος καὶ Μάνιος, ἀδελφοὶ τῆς Βρούτου γυναικός, ἱκανοὶ τὰ κοινὰ πράττειν* (D.H., V 6.4).

gente sin convicciones ni recursos y a nostálgicos de la tiranía: *συνιόντες δὲ πολλοὺς εἰς ὁμίλιαν καὶ διάπειραν αὐτῶν τῆς προαιρέσεως λαμβάνοντες, οὗς εὐρίσκοιεν εὐαλότους δι' ἀσθένειαν γνώμης ἢ βίου σπάνιν ἢ πόθον τῶν ἐν τῇ τυραννίδι πλεονεξιῶν* (D.H., V 6.3). Todos fueron corrompidos con promesas y sobornos: *ἐλπίδας τε χρηστὰς ὑποτείνοντες αὐτοῖς καὶ χρήματα διδόντες ἐπεχείρουν διαφθεῖρειν* (D.H. V 6.3). Además de los Aquilios y los Vitelios, fueron captados por los conspiradores los dos hijos mayores de Bruto, a los que dieron esperanza de que escaparían de la tutela y la estupidez de su padre participando en el nuevo gobierno:

ἰδίᾳ δ' Οὐιτελλίοις ἑτέρᾳ πρὸς Βροῦτον οἰκειότης ὑπῆρχεν. ἀδελφὴν γὰρ αὐτῶν ὁ Βροῦτος εἶχε καὶ παῖδας ἐξ αὐτῆς πλείονας· ὧν δύο τοὺς ἡλικία συγγενεῖς ὄντας ἅμα καὶ συνήθεις οἱ Οὐιτελλιοὶ προσηγάγοντο καὶ συνέπεισαν ἐν τῇ προδοσίᾳ γενέσθαι, καὶ καταμείζαντας ἑαυτοὺς εἰς γένος μέγα Ταρκυνίων καὶ βασιλικὰς ἐλπίδας ἀπαλλαγῆναι τῆς τοῦ πατρὸς ἀβελτερίας καὶ χαλεπότητος (Publ. 3.5).²²⁴

La severidad de Bruto era proverbial contra los malhechores: *χαλεπότητα μὲν τὸ ἀπαραίτητον αὐτοῦ πρὸς τοὺς πονηροὺς λέγοντες* (Publ. 3.5). En cuanto a la estulticia que refleja el apodo, fue un hábil recurso contra los tiranos para sobrevivir en la corte: *τῇ δ' ἀβελτερίᾳ προσποιήματι καὶ παρακαλύμματι πολὺν χρόνον ὡς εἴκοι χρησάμενος ἀσφαλείας ἔνεκα πρὸς τοὺς τυράννους, οὐδ' ὕστερον ἐφυγεν αὐτῆς τὴν ἐπωνυμίαν* (Publ. 3.5). La estupidez fingida de Bruto era un asunto muy conocido que Plutarco pudo haber leído en Dionisio de Halicarnaso: *ὁ Βροῦτος εἰς τὴν Ἑλληνικὴν διάλεκτον ἡλίθιος* (D.H., IV 67.4).²²⁵ Cicerón dice que bajo la máscara de la necedad se ocultaba un hombre muy inteligente: *summam prudentiam simulatione stultitiae texerit* (Cic., Brut. 14[53]). Y para Valerio Máximo, Bruto escondía elevadas virtudes: *obtusi se cordis esse simulavit eaque fallacia maximas virtutes suas texit* (Val. Max., VII 3.2). Aparte de extrapolar el episodio, que Tito Livio cuenta como preámbulo del sitio de Ardea, y Dionisio de Halicarnaso tras la muerte de Lucrecia, Plutarco atribuye el enrolamiento de los hijos en la conspiración a la estupidez de Bruto.²²⁶ Las fuentes coinciden no obstante en que Bruto se fingió idiota muy pronto

²²⁴ Los hijos de Bruto, de nombre Tito y Tiberio, participaron en la conjuración por la presión de sus tíos maternos: *Vitelliorum soror consuli nupta Bruto erat, iamque ex eo matrimonio adulescentes erant liberi, Titus Tiberiusque; eos quoque in societatem consili avunculi adsumunt* (Liv., II 4.1). Dionisio de Halicarnaso dice que acaban de llegar a la mayoría de edad como los dos Aquilios, Lucio y Marco: *ἐν οἷς ἦσαν Τοῦνιοί τε δύο Τίτος καὶ Τιβέριος Βρούτου παῖδες τοῦ ὑπατεύοντος ἀρτίως ἀρχόμενοι γενεῖαν [...], καὶ Κολλατίνου θατέρου τῶν ὑπᾶτων ἀδελφῆς υἱοὶ δύο Λεύκιος καὶ Μάρκος Ἀκύλλιοι τὴν αὐτὴν ἔχοντες τοῖς Βρούτου παισὶν ἡλικίαν* (D.H., V 6.4). En las sociedades primitivas, la influencia del hermano de la madre representaba el residuo de un matriarcado basado en el afecto, frente al sistema patriarcal sostenido por el respeto y el miedo. Véase FRANCIOSI, *Studi in onore di Aldo Biscardi*, vol. IV, 1983, pp. 489-494. En la conjuración intervinieron también otros jóvenes de la nobleza, cuyos nombres se han perdido por la antigüedad de los hechos: *praeterea aliquot nobiles adulescentes conscii adsumpti, quorum vetustate memoria abiit* (Liv., II 4.2). Los cabecillas de la trama estaban relacionados en todo caso con la *gens Tarquinia*, ya que Bruto era sobrino materno de Tarquinio el Soberbio, y Colatino, nieto de Arrunte Tarquinio Egerio, de modo que la conjuración se convirtió en un asunto de familia. Véase GANTZ, *Historia*, 24, 1975, pp. 539-554.

²²⁵ En la *Vida de César*, se dice que el nombre de Bruto era un insulto tan notorio como Cimeo: *ἐπὶ τούτῳ Καῖσαρ παροξυνθεὶς τὴν μὲν ἀρχὴν ἀφείλετο τῶν περὶ τὸν Μάρυλλον, ἐν δὲ τῷ κατηγορεῖν αὐτῶν καὶ τὸν δῆμον ἐφωβρίζων πολλάκις Βρούτους τε καὶ Κυμαίους ἀπεκάλει τοὺς ἄνδρας* (Plu., Caes. 61.5). Pues los habitantes de Cime eran conocidos por ser bastante obtusos: *σκόπεται δ' εἰς ἀναισθησίαν ἡ Κύμη* (Str., XIII 3.6). La noticia sobre la severidad de Bruto pudo venir por otra parte de un pasaje de Dionisio de Halicarnaso alusivo a que los hijos del cónsul no se librarían de la pena de muerte por la rigurosa observancia del padre en la aplicación de leyes contra los malhechores: *πάντα τὰ περὶ τιμωρίας ἔθνη καὶ νόμιμα φυλάττων* (D.H., V 8.5).

²²⁶ En las fuentes, la historia del cognomen de Bruto se incluye en la consulta del oráculo de Delfos por Tarquinio el Soberbio a cuento de un terrible prodigio, *portentum terribile*. El rey envió a sus hijos Tito y Arrunte a Delfos para acalorar el significado de una visión sobre una serpiente que provocaba el pánico en el palacio. Dionisio de Halicarnaso habla de una epidemia, *ὅπερ τοῦ λοιμοῦ*. Bruto acompañó a los hijos del rey para amenizar el viaje con sus chanzas y tonterías. Cuando hubieron cumplido el encargo paterno, los jóvenes interpellaron al oráculo sobre la transmisión del poder en Roma. El dios repondió que el poder supremo correspondería a quien besara primero a su madre: *imperium summum Romae habebit qui vestrum primus [...] osculum matri tulerit* (Liv., I 56.10). Los jóvenes, o no entendieron la respuesta, como sostiene Dionisio de Halicarnaso, o guardaron el secreto para que su hermano Sexto no entrara en la lucha por el poder, como dice Tito Livio. Pero lo cierto es que Bruto, que había comprendido las palabras del dios, se inclinó y besó la tierra, que esmadre de todos los hombres: *ἀπάντων ἀνθρώπων [...] μητέρα* (D.H., IV 59.4).

para evitar la suerte que corrieron su padre y su hermano, que fueron asesinados porque Tarquinio el Soberbio ansiaba las riquezas de la *gens Iunia*. La estupidez simulada duró hasta que Bruto encontró la oportunidad de quitarse el disfraz, como cuenta Dionisio de Halicarnaso:

ἐπεὶ δὲ Τύλλιον ἀποκτείνας Ταρκύνιος σὺν ἄλλοις ἀνδράσι πολλοῖς καὶ ἀγαθοῖς καὶ τὸν ἐκείνου πατέρα διεχρήσαντο ἀφανεῖ θανάτῳ δι' οὐδὲν μὲν ἀδίκημα, τοῦ δὲ πλούτου προαχθεὶς εἰς ἐπιθυμίαν, ὃν ἐκ παλαιᾶς τε καὶ προγονικῆς παραλαβὸν εὐτυχίας ἐκέκτητο, καὶ σὺν αὐτῷ τὸν πρεσβύτερον υἱὸν εὐγενές τι φρόνημα διαφαίνοντα καὶ τὸ μὴ τιμωρῆσαι τῷ θανάτῳ τοῦ πατρὸς οὐκ ἂν ὑπομείναντα, νέος ὢν ὁ Βροῦτος ἔτι καὶ κομιδῇ βοηθείας συγγενικῆς ἔρημος ἔργον ἐπεχείρησε ποιῆσαι πάντων φρονιμώτατον, ἐπίθετον ἑαυτοῦ καταψεύσασθαι μωρίαν· καὶ διέμεινεν ἅπαντα τὸν ἐξ ἐκείνου χρόνον, ἕως [οὗ] τὸν ἐπιτήδειον ἔδοξε καιρὸν ἔχειν, φυλάττων τὸ προσποιῆμα τῆς ἀνοίας, ἐξ οὗ ταύτης ἔτυχε τῆς ἐπωνυμίας· τοῦτ' αὐτὸν ἐρρύσατο μηδὲν δεινὸν ὑπὸ τοῦ τυράννου παθεῖν πολλῶν καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν ἀπολλυμένων (D.H., IV 68.2).

A juicio de Tito Livio, Tarquinio el Soberbio mató a los principales de la ciudad y al hermano de Bruto, que, desconfiando de la justicia, no quiso arriesgarse a morir bajo su tío por disputar la fortuna familiar, de modo que no tuvo más remedio que humillarse renunciando a los bienes y fingiendo la estupidez reflejada en el cognomen, a la espera de que llegara la hora de la venganza:

Is cum primores civitatis, in quibus fratrem suum, ab avunculo interfectum audisset, neque in animo suo quicquam regi timendum neque in fortuna concupiscendum relinquere statuit contemptuque tutus esse ubi in iure parum praesidii esset. Ergo ex industria factus ad imitationem stultitiae, cum se suaque praedae esse regi sineret, Bruti quoque haud abnuuit cognomen ut sub eius obtentu cognominis liberator ille populi Romani animus latens opperitur tempora sua (Liv., I 56.8-9).

Diodoro de Sicilia cuenta que Bruto temió por sus riquezas cuando Tarquinio el Soberbio se apoderó de las posesiones de los ciudadanos acaudalados contra los que había cursado previamente acusaciones falsas. Pero no acalara si la horfandad se debió a las tropelias del tirano: διόπερ Λέγκιος Βροῦτος, ὀρφανὸς ὢν καὶ πάντων Ῥωμαίων πλουσιώτατος, δι' ἁμφοτέρα τὴν τοῦ Ταρκύνιου πλεονεξίαν ὑπόπτεινεν (D.S., X 22). La estupidez fingida obedecía en todo caso a un doble propósito: no suscitar la envidia de sus verdaderas capacidades y aguardar el momento oportuno de conquistar el trono: ἀδελφιδοῦς δ' ὢν αὐτοῦ καὶ παρ' ἑκάστα τῷ βασιλεῖ συνών, προσεποιήθη μωρὸς εἶναι, ἅμα μὲν βουλόμενος τὸν ὑπὲρ τοῦ δύνασθαί τι φθόνον ἐκκλίνειν, ἅμα δ' ἀνυπονοήτως τὸ πραττόμενον καὶ τοῖς τῆς βασιλείας ἐφεδρεῦειν καιροῖς (D.S., X 22). Huérfano y despojado sus bienes, Bruto fue criado bajo la tutela del rey para que sirviera de distracción de sus hijos como si fuera el bufón de la corte: ἵνα γέλωτα παρέχη τοῖς μεираκίοις λέγων τ' ἀνόητα πολλὰ καὶ πράττων ὅμοια τοῖς κατ' ἀλήθειαν ἡλιθίοις (D.H., IV 68.1).²²⁷

El primer paso de los conjurados fue prestar un juramento sobre las vísceras de una víctima humana: ὥς οὖν συνεπίσθη τὰ μεираκία καὶ τοῖς Ἀκυλλίοις εἰς λόγους ἦλθεν ὁμοσαι ἔδοξε πᾶσι καὶ δεινόν, ἀνθρώπου σφαγέντος ἐπισπείσαντας αἷμα καὶ τῶν σπλάγχων θιγόντας (Publ. 4.1). La casa de los Aquilios, que era oscura y solitaria, fue el lugar elegido para el crimen: ἐπὶ τοῦτοις εἰς τὴν Ἀκυλλίων οἰκίαν συνῆλθον. ἦν δ' οἶκος ἐν ᾧ ταῦτα δράσειν ἔμελλον οἷον εἰκὸς ὑπέρημος καὶ σκοτώδης (Publ. 4.1-2). Aunque las fuentes no mencionan la cuenta alianza referida por Plutarco, el juramento se ha relacionado con un conocido pasaje de la conjuración de Catilina contra la república (en 62 a. C.), en el que Salustio habla de sangre mezclada con vino:

Fuere ea tempestate qui dicerent Catilinam, oratione habita, cum ad iusiurandum popularis sceleris sui adigeret, humani corporis sanguinem vino permixtum in pateris

²²⁷ El cognomen *Brutus* significa estúpido: *stultitiam finxit, unde Brutus dictus* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 10.1). Tarquinio el Soberbio mató al padre y al hermano de Bruto, que se fingió idiota para evitar la muerte. Por eso, fue acogido en el palacio como *harmlosen Spassmacher*, de los hijos del tirano. Véase SCHUR, *RE*, suppl. 5, 1931, col. 357. La estulticia simulada es un lugar común del folclore europeo. La historia del falso idiota que espera el momento oportuno para vengarse de un rey inicuo es el argumento de *Hamlet* (1601), de William Shakespeare, que se inspiró en la leyenda de Amlóthi recogida por Saxo Gramático en las *Gesta Danorum* (1220). Como dice el refrán, *aut fatuum aut regem nasci oportet*. Véase BETTINI, *Il protagonismo nella storiografia classica*, 1987, pp. 71-120.

circumtulisse; inde cum post execrationem omnes degustavissent, sicuti in sollemnibus sacris fieri consuevit, aperuisse consilium suum, atque eo dictare fecisse quo inter se fidi magis forent, alius alii tanti facinoris conscii (Sall., Cat. 22).²²⁸

Dionisio de Halicarnaso dice que los conjurados se reunían de noche en la casa de los Aquilios: *παρ' οἷς αἱ σύνοδοι τὰ πολλὰ ἐγίνοντο πατρὸς οὐκέτι περιόντος αὐτοῖς καὶ τὰ περὶ τῆς καθόδου τῶν τυράννων βουλευμάτων συνετίθετο. [...] παρ' Ἀκυλλίοις οἱ κορυφαϊότατοι τῶν ἐν τῇ συνωμοσίᾳ κατήγοντο* (D.H., V 6.4). Tito Livio sitúa la acción en la casa de los Vitelios la víspera de la partida de los embajadores: *cum pridie quam legati ad Tarquinius proficiscerentur cenatum forte apud Vitellios esset, coniuratique ibi, remotis arbitris, multa inter se de novo, ut fit, consilio egissent* (Liv., II 4.5). Los conjurados no tuvieron la cautela de advertir la presencia fortuita de un esclavo de nombre Vindicio, que se convertiría en el principal testigo de cargo de la acusación:

ἔλαθεν οὖν αὐτοὺς οἰκέτης ὄνομα Οὐνδίκιος ἔνδον ἀποκρύψας ἑαυτόν, οὐ κατὰ ἐπιβουλὴν ἢ προαίσθησιν τινα τοῦ μέλλοντος, ἀλλὰ ἔνδον ὧν ἔτυχε, καὶ προσιοῦσιν αὐτοῖς μετὰ σπουδῆς ὀφθῆναι φοβηθεῖς, ὑπέστη λάρνακα κενὴν πρὸ αὐτοῦ ποιησάμενος, ὥστε καὶ τῶν πραττόμενων θεατῆς γενέσθαι καὶ τῶν βουλευμάτων ἐπήκοος (Publ. 4.2).

Aunque Plutarco se afana en atribuir la presencia del esclavo a la fortuna, las fuentes afirman que estaba en la casa deliberadamente para sorprender a los conjurados con una prueba definitiva de la fechoría que tramaban. Tito Livio dice que el esclavo sospechaba de la conspiración: *sermonem eorum ex servis unus excepit, qui iam antea id senserat agi, sed eam occasionem, ut litterae legatis darentur quae deprehensae rem coarguere possent, expectabat* (Liv., II 4.6). Para Dionisio de Halicarnaso, las sospechas de Vindicio, que era un escanciador de Cenina, surgieron cuando los conjurados ordenaron a la servidumbre que se retirara. Entonces escuchó como hablaban entre ellos y vio por la juntura de la puerta como escribían unas cartas:

μετὰ δὲ τὴν ἐστίασιν ἐξελθεῖν ἐκ τοῦ συμποσίου κελεύσαντες τοὺς διακόνους καὶ πρὸ τῶν θυρῶν τοῦ ἀνδρῶνος ἀπελθεῖν [...]. ἐν τούτῳ δὲ τῷ χρόνῳ τῶν θεραπόντων τις οἶνοχόος ἐκ πόλεως Καινίνης αἰχμάλωτος ὄνομα Οὐνδίκιος ὑποπεύσας τοὺς ἀνδρας βουλευεῖν πονηρὰ τῇ μεταστάσει τῶν διακόνων ἔμεινε μόνος ἔξω παρὰ ταῖς θύραις καὶ τοὺς τε λόγους παρ' αὐτῶν ἠκροάσατο καὶ τὰς ἐπιστολὰς εἶδεν ὑπὸ πάντων γραφομένας, ἀρμῶ τινι τῆς θύρας διαφανεῖ τὴν ὄψιν προσβαλὼν (D.H., V 7.3).

El asunto de las cartas que sirven de base para la acusación es un tópico del que se vale también Plutarco: *ἔδοξε δ' αὐτοῖς τοὺς ὑπάτους ἀναιρεῖν, καὶ ταῦτα δηλοῦσας γράψαντες ἐπιστολὰς πρὸς τὸν Ταρκύνιον ἔδοσαν τοῖς πρέσβεσι· καὶ γὰρ ὥκουν αὐτόθι, τῶν Ἀκυλλίων ξένοι γεγονότες* (Publ. 4.3). Las cartas autógrafas sobre el número de conjurados y la fecha del golpe de Estado fueron un despropósito que desbarató la conjuración, como señala Dionisio de Halicarnaso:

τοσαύτη γὰρ ἄνοια καὶ θεοβλάβεια τοὺς δυστήνους ἐκείνους κατέσχευεν, ὥσθ' ὑπέμειναν ἐπιστολὰς γράψαι πρὸς τὸν τύραννον αὐτογράφους δηλοῦντες αὐτῷ τὸ πλῆθος τε τῶν μετεχόντων τῆς συνωμοσίας καὶ χρόνον, ἐν τῷ τὴν κατὰ τῶν ὑπάτων ἐπίθεσιν ἔμελλον

²²⁸ Véase FLACELIÈRE, CHAMBRÉ & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 61. Es tentador pensar que la tradición manuscrita de la *Vida de Publicola* podría haber transmitido la forma *ἐσθιόντας* en lugar de *θιγόντας*, en consonancia con *ἐγεύσαντο*. En la *Vida de Cicerón*, Plutarco se hace eco del sacrificio de una víctima humana y de la antropofagia de los conjurados: *τοῦτον οὖν προστάτην οἱ πονηροὶ λαβόντες ἄλλας τε πίστεις ἀλλήλοις ἔδοσαν καὶ καταθύσαντες ἄνθρωπον ἐγεύσαντο τῶν σαρκῶν* (Plu., Cic. 10.3). Parece una reelaboración del texto de Salustio: *ἄνθρωπον* responde a *humano corporis* y *ἐγεύσαντο* a *degustavissent*, en tanto que *τῶν σαρκῶν* es más truculento que *sanguinem*. Plutarco pudo tener presente el pasaje de la *Vida de Cicerón* en la redacción del juramento de los conjurados, si bien es asunto debatido que hubiera leído a Salustio para escribir el episodio de la conjuración de Catilina, como sostiene DELVAUX, que atribuye a Fenestela la *Cicerosforschung* (LEC, 61, 1993, p. 22). Dionisio de Halicarnaso solo habla por otra parte de ritos y sacrificios, *ἱερὰ καὶ θυσίαν* (D.H., V 7.2), que fueron el pretexto por el cual los cabecillas de la conjuración se reunieron en la casa de los Aquilios. Acerca de los sacrificios humanos en la antigua Grecia, véase A. HENRICHES, "Human sacrifice in Greek religion", en J. RUDHARDT & O. REVERDIN (eds.), *La sacrifice dans l'Antiquité*, Vandoeuvres, Ginebra, 1981, pp. 195-235; D. D. HUGHES, *Human sacrifices in ancient Greece*, Londres & Nueva York, 1991; P. BONNECHÈRE, *Le sacrifice humaine en Grèce ancienne* (Kernos, suppl. 3), Atenas & Lieja, 1994.

ποιήσεσθαι, πεισθέντες ὑπὸ τῶν ἀφικομένων ὡς αὐτοὺς παρὰ τοῦ τυράννου γραμμάτων, ὅτι βούλεται προειδέναι, τίνας αὐτῷ προσήκει Ῥωμαίων εὖ ποιεῖν κατασχόντι τὴν ἀρχήν (D.H., V 7.1).

Los Aquilios se encargaron de entregar a los embajadores las cartas escritas de puño y letra por los conjurados: *διεφέροντό τε πρὸς ἀλλήλους ὑπὲρ τῆς καταγωγῆς τῶν τυράννων καὶ τὰ δόξαντα εἰς ἐπιστολάς κατεχώριζον αὐτογράφους, ἃς ἔδει τοὺς Ἀκυλλίους λαβόντας ἀποδοῦναι τοῖς ἐκ Τυρρηνίας πρέσβεσιν, ἐκείνους δὲ Ταρκυνίῳ* (D.H., V 7.2). Cuando hubo terminado la reunión, Vindicio abandonó la casa de noche cerrada, *ἐξέλθων δὲ πολλῆς ἔτι νυκτὸς οὖσης* (D.H., V 7.4), temiendo afrontar la responsabilidad de acusar sin éxito a los hijos de Bruto y a los sobrinos de Colatino:

ὥς δὲ ταῦτα πράξαντες ἀπηλλάγησαν, ὑπεξελθὼν ὁ Οὐνιδίκιος λάθρα χρῆσασθαι τοῖς προσπεσοῦσιν οὐκ εἶχεν, ἀλλ' ἤπορεῖτο, δεινὸν μὲν ἡγούμενος, ὥσπερ ἦν, πρὸς πατέρα Βροῦτον υἱῶν ἐξάγιστα κατηγορεῖν, ἢ πρὸς θεῖον ἀδελφιδῶν τὸν Κολλατῖνον, ιδιώτην δὲ Ῥωμαίων οὐδένα νομίζων ἐχέγγυνον ἀπορρήτων τηλικούτων (Publ. 4.4).

Las dudas de Vindicio se debían al temor de que los cónsules mataran al mensajero para encubrir a los suyos: *πρὸς μὲν τοὺς ὑπάτους ὥκνησεν ἐλθεῖν δεδιώς, μὴ συγκρῦσαι τὸ πρᾶγμα βουλόμενοι διὰ τὴν εὐνοίαν τῶν συγγενῶν τὸν μηνύσαντα τὴν συνωμοσίαν ἀφανίσωσιν* (D.H., V 7.4). Así que se confió a Publicola, que había participado en la expulsión de los reyes y garantizaba su seguridad: *ἀφικόμενος δ' ὡς Πόπλιον Οὐαλέριον, ὃς ἐν τοῖς πρώτοις τέτταρσιν ἦν τῶν τυραννίδα καταλυσάντων, δεξιῶσει καὶ δι' ὅρκων τὸ πιστὸν παρ' αὐτοῦ λαβὼν ὑπὲρ ἀσφαλείας τῆς ἑαυτοῦ μηνυτῆς ὧν τ' ἤκουσε καὶ ὧν εἶδε γίνεται* (D.H., V 7.4).²²⁹ Plutarco aprovecha la noticia de Dionisio de Halicarnaso para subrayar la sociabilidad y la filantropía de Publicola, que no dudó en abrir la puerta de su casa al esclavo:

πάν δ' αὖ μᾶλλον ἢ δυνατός ὢν ἡσυχίαν ἄγειν, ἐλαυνόμενος δὲ τῷ συνειδότη τοῦ πράγματος, ὥρμησε πρὸς τὸν Οὐαλέριον, μάλιστα τοῖς κοινοῖς καὶ φιланθρώποις ἐπαχθεῖς τοῦ ἀνδρός, ὅτι πᾶσιν εὐπρόσδοος ἦν τοῖς δεομένοις, καὶ τὴν οἰκίαν ἀνεωγμένην αἰεὶ παρεῖχε, καὶ λόγον οὐδενὸς οὐδὲ χρεῖαν ἀπερρίπτει τῶν ταπεινῶν (Publ. 4.5).²³⁰

Tito Livio desmiente dicha versión. Pues en cuanto el esclavo vio como las cartas habían sido entregadas a los embajadores, delató a los conjurados ante los cónsules, que eran a la sazón Bruto y Publicola: *postquam datas sensit, rem ad consules detulit* (Liv., II 4.6). La conjuración fue abortada discretamente, sin que fuera destruida la prueba acusatoria de las cartas, *consules ad deprehendos legatos coniuratosque profecti domo sine tumultu rem omnem oppressere; literarum in primis habita cura ne interciderent* (Liv., II 4.7), y los conjurados fueron encarcelados de inmediato, *proditoribus extemplo in vincla coiectis* (Liv., II 4.7). Pese a la gravedad de los hechos, se respetó el derecho internacional de los embajadores: *de legatis paululum addubitatum est; et quamquam visi sunt commisisse ut hostium loco essent, ius tamen gentium valuit* (Liv., II 4.7).

La figura de Publicola emerge en el episodio de la conjuración contra la república. Disipadas las dudas iniciales, Vindicio se apresta a revelar el plan de los conjurados: *ὥς οὖν ἀνέβη πρὸς αὐτὸν ὁ Οὐνιδίκιος καὶ κατεῖπε πάντα, Μάρκου τε τοῦ ἀδελφοῦ παρόντος αὐτῷ μόνου καὶ τῆς γυναικός* (Publ. 5.1). Plutarco otorga a Publicola la distribución de papeles entre los miembros de

²²⁹ A juicio de GAGÉ (RHD, 55, 1997, pp. 613-625), Vindicio era un empleado a las órdenes de Valerio Publicola, acaso un espía, en lugar de un escanciadore que servía en la casa de los Aquilios, de modo que era natural que se dirigiera a su jefe para denunciar la conjuración.

²³⁰ Publicola reúne las cualidades propias de un hombre de Estado. En los *Praecepta gerendae reipublicae*, en que aparece el tópico de la casa abierta para los necesitados, la afabilidad, *εὐπροσηγορία*, y la solicitud, *κηδεμονία*, se suman a la sociabilidad, *κοινωνία* y la filantropía, *φιλανθρωπία*: *οὐ γὰρ αὐθάδης οὐδ' ἐπαχθῆς ὁ χρηστός, οὐδ' αὐθέκατος ὁ σώφρων ἀνὴρ [...], ἀλλὰ πρῶτον μὲν εὐπροσηγορός καὶ κοινὸς ὢν πελάσαι καὶ προσελθεῖν ἅπασιν, οἰκίαν τε παρέχων ἄκλειστον ὡς λιμένα φύξιμον αἰεὶ τοῖς χρήζουσι, καὶ τὸ κηδεμονικὸν καὶ φιλάνθρωπον οὐ χρεῖαις οὐδὲ πράξει μόνον, ἀλλὰ καὶ τῷ συναλγεῖν πταίονσι καὶ κατορθοῦσι συγχαίρειν, ἐπειδεικνύμενος* (Plu., *Praec. ger. reip.* 31, 823A). Véase AALDERS, *Plutarch's political thought*, 1982, pp. 45-47. El motivo de la casa abierta noche y día como un puerto para los necesitados aparece también en los *Aitia Romana*: *ὅθεν οὐδ' οἰκίας αὐτοῦ κλείεσθαι νενόμισται θύραν, ἀλλὰ καὶ νύκτωρ ἀνέφερε καὶ μεθ' ἡμέραν ὥσπερ λιμὴν καὶ καταφυγὴ τοῖς δεομένοις* (Plu., *Aet. Rom.* 81, 283D).

su familia para desbaratar la trama. A su mujer correspondió retener al esclavo en la casa: *ἐκπλαγείς καὶ δέισας ὁ Οὐαλέριος οὐκέτι προήκατο τὸν ἄνθρωπον, ἀλλὰ κατακλείσας εἰς τι οἶκημα, καὶ φύλακα τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα ταῖς θύραις ἐπιστήσας (Publ. 5.1)*; a su hermano Marco, dirigirse al palacio real para impedir que salieran de Roma las cartas que probaban la participación del rey en la conjura: *τὸν μὲν ἀδελφὸν ἐκέλευσε τὴν βασιλικὴν ἔπαυλιν περισχόντα τὰ γράμματα λαβεῖν, ἂν δυνατόν ᾗ, καὶ τοὺς οἰκέτας παραφυλάττειν (Publ. 5.1)*. El mismo se encaminó hacia la casa de los Aquilios con un grupo de seguidores para arrestar a los cabecillas de la conjuración: *αὐτὸς δέ, πελατῶν τε πολλῶν καὶ φίλων ἀεὶ περὶ αὐτὸν ὄντων καὶ θεραπείας συχνῆς, ἐβάδιζε πρὸς τὴν οἰκίαν τῶν Ἀκυιλίων, οὐκ ἔνδον ὄντων (Publ. 5.1)*.²³¹ Recuperados los documentos que los embajadores guardaban en la casa, se produjo una reyerta con los Aquilios, que trataron de recuperar las cartas: *διὸ μηδενὸς ἂν προσφοκῆσαντος ὡσάμενος διὰ θυρῶν, ἐπιτυγχάνει τοῖς γράμμασι, κειμένοις ὅπου κατέλυνον οἱ πρέσβεις. ταῦτα δ' αὐτοῦ πράττοντος, οἱ Ἀκυίλλιοι δρόμῳ προσεφέροντο, καὶ περὶ τὰς θύρας συμμείξαντες, ἐζήτουν ἀφελέσθαι τὰς ἐπιστολάς (Publ. 5.2)*. Los Aquilios, que no pudieron zafarse de los amigos de Públicola, fueron conducidos a golpes al foro: *οἱ δ' ἡμύνοντο καὶ τὰ ἱμάτια περιβαλόντες αὐτῶν τοῖς τραχήλοις, ὑπὸ βίας καὶ μόλις ὠθούμενοι καὶ ὠθούμενοι, διὰ τῶν στενοπῶν εἰς τὴν ἀγορὰν ἐνέβαλον (Publ. 5.3)*.

Dionisio de Halicarnaso dice que Públicola se presentó al amanecer en la casa de los Aquilios, que se encontraban dentro. No hubo ningún altercado callejero, como escribe Plutarco, sino que los Aquilios fueron sorprendidos por la irrupción de los seguidores de Públicola, que cogieron las cartas y llevaron a los jóvenes ante los cónsules:

ὁ δὲ ἔμαθεν οὐδεμίαν ἀναβολὴν ποιησάμενος ἐπὶ τὴν οἰκίαν τῶν Ἀκυιλίων σὺν χειρὶ πολλῇ πελατῶν τε καὶ φίλων παραγίνεται περὶ τὸν ὄρθρον καὶ παρελθὼν εἰσὼ τῶν θυρῶν ὡς ἐπ' ἄλλην τινὰ χρεῖαν παρὼν ἀκωλύτως κατ' οἶκον ἔτι τῶν μεираκίων ὄντων ἐγκρατὴς γίνεται τῶν ἐπιστολῶν καὶ τοὺς νεανίσκους συλλαβὼν καθίστησιν ἐπὶ τοὺς ὑπάτους (D.H., V 7.5).

Marco recuperó el resto de los documentos, que habían sido embalados en valija diplomática, y arrestó a un grupo de monárquicos, que fueron llevados al foro: *τὰ δ' αὐτὰ καὶ περὶ τὴν ἔπαυλιν ἅμα τὴν βασιλικὴν ἐγίνετο, τοῦ Μάρκου γραμμάτων ἐτέρων ἐν τοῖς σκεύεσι κομιζομένων ἐπιλαμβανομένου καὶ τῶν βασιλικῶν ὅσους δυνατός ᾗ ἔλκοντος εἰς τὴν ἀγορὰν (Publ. 5.4)*.

El ajusticiamiento de los conjurados contra la república es el episodio más dramático de la biografía. Es una reelaboración del relato de Dionisio de Halicarnaso. Al día siguiente, Bruto, que presidía el juicio contra los conjurados, ordenó al secretario que leyera públicamente las cartas que comprometían a sus hijos en la conjuración:

ἐπειδὴ γὰρ ἡμέρα τάχιστα ἐγένετο, καθίσας ἐπὶ τὸ βῆμα καὶ τὰς ἐπιστολάς τῶν ἐν τῇ συνωμοσίᾳ διασκεπτόμενος, ὡς εὔρε τὰς ὑπὸ τῶν υἱῶν γραφείσας ταῖς σφραγίσιν γνῶρισας καὶ μετὰ τὸ λῦσαι τὰ σημεῖα τοῖς χειρογράφοις, ἀναγνώσθηναι πρῶτον ἐκέλευσεν ἀμφοτέρας ὑπὸ τοῦ γραμματέως εἰς ἀπάντων τῶν παρόντων ἀκοήν (D.H., V 8.2).

Para Plutarco, el juicio estuvo precedido por un alboroto de la masa, que fue apaciguado por los cónsules, y por la presencia de Públicola, que se encargó de traer escoltado ante el tribunal a Vindicio, el testigo principal de la acusación. Además, no distingue entre las cartas inculpatorias de los hijos de Bruto y las de los demás conjurados, sino que todas fueron leídas a la vez: *ἐπεὶ δὲ τὸν θόρυβον κατέπαυσαν οἱ ὑπάτοι, καὶ τοῦ Οὐαλερίου κελεύσαντος ἐκ τῆς οἰκίας ὁ Οὐινδίκιος προήχθη, καὶ γενομένης κατηγορίας ἀνεγνώσθη τὰ γράμματα, καὶ πρὸς οὐδὲν ἐτόλμησαν ἀντειπεῖν οἱ ἄνδρες (Publ. 6.1)*. Ante el mutismo de los reos, el público se dividió entre quienes se mantuvieron en silencio y una minoría favorable a Bruto que insinuaba la posibilidad del exilio: *ἦν μὲν κατῆφεια καὶ σιωπὴ τῶν ἄλλων, ὀλίγοι δὲ βουλομένοι τῷ Βρούτῳ χαρίζεσθαι φυγῆς (Publ. 6.1)*. El motivo del silencio aparece también en Dionisio de Halicarnaso, que atribuye a Bruto el aplacamiento de la multitud cuando era presentada la sentencia de muerte de sus hijos, que, entre sollozos, no tuvieron el valor de negar la acusación:

²³¹ El grupo de *clientes*, camaradas y amigos se ha relacionado con los *sodales* de la inscripción de Sátrico. La escolta de Públicola es referida también por Dionisio de Halicarnaso: *σὺν χειρὶ πολλῇ πελατῶν τε καὶ φίλων* (D.H., V 7.5). Véase VERSNEL, *Lapis Satricanus*, 1980, p. 120, que habla de una “military *coniuratio* de *sodales* and *clientes*”.

ὥς δ' οὐκ ἐτόλμησεν αὐτῶν οὐδέτερος πρὸς ἄρνησιν ἀναιδῆ τραπέσθαι, ἀλλὰ κατεψηφικότες ἑαυτῶν ἐκλαιον ἀμφοτέροι, ὀλίγον δ' ἐπισχὼν χρόνον ἀνίσταται καὶ σιωπὴν προκηρύξας ἐκδεχομένων ἀπάντων, τί τέλος ἐξοίσει, θάνατον ἔφη καταδικάζειν τῶν τέκνων (D.H., V 8.3).

Al oír la sentencia, la multitud pidió a gritos y al unísono el perdón para los hijos de Bruto, al que consideraban como víctima, no como verdugo, de los hechos acaecidos en la conjura: ἐφ' ᾧ πάντες ἀνέκραγον οὐκ ἀχιοῦντες τοιοῦτον ἄνδρα ζημιωθῆναι τέκνων θανάτῳ καὶ χαρίζεσθαι τὰς ψυχὰς τῶν μειρακίων ἐβούλοντο τῷ πατρί (D.H., V 8.3). Plutarco dice que las lágrimas de Colatino y el silencio de Publícola abrieron una vía de esperanza para los conjurados: καὶ τι καὶ Κολλατίνος αὐτοῖς ἐλπίδος ἐπιεικοῦς ἐνεδίδου δεδακρυμένου καὶ Οὐαλέριος σιωπῶν (Publ. 6.2). Pero la obcecación de los hijos de Bruto por ignorar los repetidos requerimientos de su padre para que se defendieran condenó a los jóvenes a una muerte segura:

ὁ δὲ Βροῦτος ὀνομαστὶ τῶν υἱῶν ἐκάτερον προσεipών, 'ἄγ' ὦ Τίτε' εἶπεν. 'ἄγ' ὦ Τιβέριε, τί οὐκ ἀπολογεῖσθε πρὸς τὴν κατηγορίαν;' ὥς δ' οὐδὲν ἀπεκρίναντο τρὶς ἐρωτηθέντες, οὕτως πρὸς τοὺς ὑπηρέτας ἀποστρέψας τὸ πρόσωπον, 'ὕμετρον ἤδη', εἶπεν, 'τὸ λοιπὸν ἔργον' (Publ. 6.2-3).

La escena de Plutarco difiere del relato de Dionisio de Halicarnaso. Los jóvenes se aferraron a la vida con llantos y súplicas de cariño, que no cambiaron sin embargo el propósito de Bruto: ὁ δ' οὔτε τὰς φωνὰς αὐτῶν οὔτε τὰς οἰγωνὰς ἀνασχόμενος ἐκέλευσε τοῖς ὑπηρέταις ἀπάγειν τοὺς νεανίσκους ὀλοφυρομένους καὶ ἀντιβολοῦντας καὶ τὰς φιλτάταις αὐτὸν ἀνακαλουμένους προσηγορίαις (D.H., V 8 4). La admirable firmeza de Bruto, que hizo caso omiso de la petición de clemencia del pueblo, y de sus propios hijos, se vio reforzada si cabe en la ejecución de la sentencia de muerte: θαυμαστὸν μὲν καὶ τοῦτο πᾶσιν ἐφάνη τὸ μηδὲν ἐνδοῦναι τὸν ἄνδρα μήτε πρὸς τὰς δεήσεις τῶν πολιτῶν μήτε πρὸς τοὺς οἴκτους τῶν τέκνων, πολλῶ δ' ἐτι τούτου θαυμασιώτερον τὸ περὶ τὰς τιμωρίας αὐτῶν ἀμείλικτον (D.H., V 8.4). Los lictores se emplearon sin duda con extrema dureza en el castigo de los jóvenes, que fueron desnudados y decapitados ante la mirada impertérrita de Bruto:

οἱ δ' εὐθὺς συλλαβόντες τοὺς νεανίσκους περιερρήγνυνον τὰ ἱμάτια, τὰς χεῖρας ἀπῆγον ὀπίσω, ῥάβδοις κατέζαινον τὰ σώματα, τῶν μὲν ἄλλων οὐ δυναμένων προσορᾶν οὐδὲ καρτεροῦντων, ἐκεῖνον δὲ λέγεται μήτε τὰς ὄψεις ἀπαγαγεῖν ἀλλαχόσε, μήτ' οἴκῳ τι τρέψαι τῆς περὶ τὸ πρόσωπον ὀργῆς καὶ βαρύτητος, ἀλλὰ δεινὸν ἐνορᾶν κολαζομένοις τοῖς παισίν, ἄχρι οὗ κατατείναντες αὐτοὺς ἐπὶ τοῦδαφος πελέκει τὰς κεφαλὰς ἀπέκοψαν (Publ. 6.4).

Dioniso de Halicarnaso escribe que Bruto se quedó en el foro durante el ajusticiamiento público de sus hijos: οὔτε γὰρ ἄλλοθι πού συνεχώρησεν ἀπαχθέντας τοὺς υἱοὺς ἐξω τῆς ἀπάντων ὄψεως ἀποθανεῖν, οὔτ' αὐτὸς ἐκ τῆς ἀγορᾶς ὑπανεχώρησεν, ἕως ἐκεῖνοι κολασθῶσι (D.H. V 8.5). En cuanto a los jóvenes, recibieron el castigo de la tortura y la decapitación, que estaba reservado a unos malechores cualesquiera:

τὴν δεινὴν θεᾶν ἐκτρεπόμενος, οὔτ' ἄνευ προπηκαλισμοῦ ἀφῆκεν αὐτοῖς τὴν ἐψηφισμὴν ἐκπληρῶσαι μοῖραν· ἀλλὰ πάντα τὰ περὶ τὰς τιμωρίας ἔθη καὶ νόμιμα φυλάττων, ὅσα τοῖς κακούργοις ἀπόκειται παθεῖν, ἐν ἀγορᾷ πάντων ὁρώντων αἰκισθέντας τὰ σώματα πληγαῖς, αὐτὸς ἅσας τοῖς γιγνομένοις παρών, τότε συνεχώρησε τοὺς αὐχένας τοῖς πελέκεσιν ἀποκοπῆναι (D.H., V 8.5).

El historiador griego recoge por otra parte la firmeza inquebrantable reflejada en la mirada y el rostro de Bruto, que no se dejó llevar por las lágrimas del público ni por la soledad que embargaría la casa tras la desaparición de sus hijos:

ὕπερ ἅπαντα δὲ τὰ παράδοξα καὶ θαυμαστά τοῦ ἀνδρὸς τὸ ἀτενὲς τῆς ὄψεως καὶ ἄτεγκτον ἦν· ὅς γε τῶν ἄλλων ἀπάντων ὅσοι τῷ πάθει παρεγένοντο κλαιόντων μόνος οὔτ' ἀνακλαυσάμενος ὥφθη τὸν μόρον τῶν τέκνων οὔτ' ἀποιμώζας ἑαυτὸν τῆς καθεζούσης τὸν οἶκον ἐρημίας οὔτ' ἄλλο μαλακὸν οὐθὲν ἐνδύς, ἀλλ' ἄδακρὺς τε καὶ ἀστένακτος καὶ ἀτενῆς διαμένων εὐκαρδίως ἤνεγκε τὴν συμφορὰν (D.H., V 8.6).

La ejecución de los hijos de Bruto merece un breve excursus moral.²³² Para Plutarco, la acción del cónsul no escapa fácilmente al elogio ni a la censura: *ἔργον εἰργασμένος οὔτε ἐπαινεῖν βουλομένοις ἀξίως οὔτε ψέγειν ἐφικτόν* (Publ. 6.5). A juicio del Queronense, o bien la virtud llevó a Bruto a perder la razón hasta la impasibilidad, *ἀπάθεια*, o bien el sufrimiento fue la causa de la insensibilidad demostrada en la escena: *ἡ γὰρ ἀρετῆς ὕψος εἰς ἀπάθεια ἐξέστηκεν τὴν ψυχὴν, ἡ πάθος μεγέθους εἰς ἀναλγησίαν* (Publ. 6.5). Bruto careció por tanto de humanidad comportándose como un dios o como una bestia: *οὐδέτερον δὲ μικρὸν οὐδ' ἀνθρώπινον, ἀλλ' ἢ θεῖον ἢ θηριῶδες* (Publ. 6.5). En el *De profecto in virtute*, la impasibilidad es descrita como algo grande y divino, *ἀπάθεια μέγα καὶ θεῖον* (Plu., *Prof. virt.* 13, 8E), que se presenta “comme un idéal inaccessible”.²³³ La *ἀπάθεια* es considerada en un plano teórico ajeno al alma, ya que tal virtud, por elevada que sea, no solo es imposible, sino incluso perjudicial para la naturaleza humana: *βουλομένου τὸ πάθος ἐξαίρειν παντάπασιν, οὔτε γὰρ δυνατόν οὐτ' ἄμεινον* (Plu., *Virt. mor.* 4, 443C).²³⁴ Pero Plutarco redime a Bruto de la censura porque la obra de instauración de la república era comparable a la empresa de Rómulo de fundación de la ciudad:

δίκαιον δὲ τῇ δόξῃ τοῦ ἀνδρὸς τὴν κρίσιν ἔπεσθαι μᾶλλον ἢ τὴν ἀρετὴν ἀσθενείᾳ τοῦ κρίνοντος ἀπιστεῖσθαι. Ῥωμαῖοι γὰρ οὐ τοσοῦτον ἔργον οἶονται Ῥωμύλου γενέσθαι τῆς πόλεως τὴν ἰδρύσιν, ὅσον Βρούτου τὴν κτίσιν τῆς πολιτείας καὶ κατάστασιν (Publ. 6.6).

Dimisión de Colatino

La dimisión de Colatino es uno de los ejes de la biografía, ya que permite a Públicola obtener el consulado que había sido negado al principio por motivos espurios: *ἡρέθη γὰρ ἄκοντι Βρούτου συνάρχων ἀντὶ τοῦ Οὐαλερίου Ταρκύνιος Κολλατῖνος ὁ Λουκρητίας ἀνὴρ, οὐδὲν ἀρετῇ Οὐαλερίου διαφέρων* (Publ. 1.5). A diferencia de Tito Livio (II 3.7-10), que coloca la dimisión de Colatino antes de la conjuración, Plutarco inserta el episodio inmediatamente después de la ejecución de los hijos de Bruto, apoyándose en una fuente distinta, o bien reelaborando el relato de Dionisio de Halicarnaso (V 9.1-3), en que Colatino defiende a los Aquilios.

El estupor por la acción de Bruto se apoderó de los ciudadanos que se habían congregado en el foro: *ὥς δὲ οὖν ἀπῆλθεν ἐξ ἀγορᾶς τότε, πολλὸν χρόνον ἐκπληξίς εἶχε καὶ φρίκη καὶ σιωπὴ πάντας ἐπὶ τοῖς διαπεπραγμένοις* (Publ. 7.1). Ni Tito Livio ni Dionisio de Halicarnaso mencionan que Bruto abandonara el foro tras la ejecución de sus hijos. Pero Plutarco prefiere dejar solos en la escena a Públicola y a Colatino. Los Aquilios se aprovecharon entonces del asombro del público y de la pusilanimidad de Colatino para preparar la defensa y excluir al esclavo Vindicio de los testigos de la acusación: *πρὸς δὲ τὴν τοῦ Κολλατίνου μαλακίαν καὶ μέλλουσιν ἀνεθάρρουν οἱ Ἀκνίλλιοι, καὶ χρόνον ἡξίου λαβόντες ἀπολογήσασθαι, καὶ τὸν Οὐινδίκιον αὐτοῖς ἀποδοθῆναι δοῦλον ὄντα, καὶ μὴ παρὰ τοῖς κατηγοροῖς εἶναι* (Publ. 7.1). La blandenguería, *μαλακία*, de Colatino ya había sido apuntada en cierto sentido al principio de la biografía, cuando Tarquinio

²³² El episodio es analizado por PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarch's statesman and his aftermath*, vol. I, 2004, pp. 129-130: “La posible crítica hacia Bruto es que, por la justicia, renuncia absolutamente a los sentimientos y a las elecciones propias de su condición humana como padre. Pero en el extremo opuesto están los casos de Colatino, en la misma *Vida*, y de Coriolano. En efecto, si la conducta de Bruto no merece aplauso inmediato e incondicional, tampoco la valoración negativa de Colatino es decisiva. Al biógrafo se le brinda la posibilidad de contraste—recurso retórico utilizado con frecuencia por los escritores antiguos, y por el mismo Plutarco en otros casos—entre ambas conductas. De haber sido esa su intención, era fácil decir que Bruto renunciaba a sus hijos por la patria, mientras Colatino anteponía a esta por los hijos de su hermana. De hecho, Dionisio de Halicarnaso (V 8.2-6) aprovecha el rigor de Bruto para encomiar su rectitud y Floro (I 3[19]) considera el hecho como prueba de que Bruto se convirtió en padre del Estado, al colocar al pueblo en lugar de sus hijos. Pero mientras que sobre Bruto se cierne, como decíamos, la sombra de su impasibilidad casi divina o salvaje, a Colatino no se le critica su debilidad humana (*μαλακία*) y su condescendencia con las hermanas, aunque se sugiere que de ambas se aprovecharon sus sobrinos para evitar el mismo destino que tuvieron los hijos de Bruto. Lo que se condena del colega de Bruto es la repercusión social de su actitud, que lo hace sospechoso por su parentesco con los Tarquinius”.

²³³ La comparación corresponde a BABUT, *Plutarque et le stoïcisme*, 1969, p. 321.

²³⁴ Véase BABUT, *Plutarque. De la vertu étique*, 1969, p. 147, n. 63-69; BECCHI, *Plutarco. La virtù etica*, 1990, pp. 90-91, n. 13-19. El profesor italiano ha abordado el asunto de los perjuicios de la *ἀναλγησία* y la *ἀπάθεια* en varios trabajos. Véase BECCHI, *Atene e Roma*, 35, 1990, pp. 1-16, y recientemente *Immagini letteraria e iconografia nelle opere di Plutarco*, 2017, pp. 25-34.

el Soberbio trató de frustrar la revolución: *τοὺς βασιλεῖς [...] μαλάσσοντας τὴν πόλιν* (Publ. 1.5). Colatino, que había sido puesto en el poder por las fuerzas vivas de la ciudad por ser enemigo acérrimo del rey, *ἐβούλοντο τὸν ἐντονώτατον αὐτοῖς ἐχθρόν ἔχειν στρατηγὸν ὥς οὐχ ὑψησόμενον* (Publ. 1.5), se convierte en el abogado de los traidores contra la república. Dionisio de Halicarnaso dice que los Aquilios se arrodillaron ante Colatino para pedir clemencia por consejo de un amigo, o tal vez de mutuo acuerdo: *ὥς δὲ προήχθησαν οἱ νεανίσκοι πρὸς τὸ βῆμα, εἴθ' ὑποθεμένον τινὸς τῶν φίλων εἴτ' αὐτοὶ συμφρονήσαντες τοῖς γόνασι τοῦ θείου προσπίπτουσιν ὥς δι' ἐκείνου σωθησόμενοι* (D.H., V 9.1). El relato de Dionisio de Halicarnaso es bastante retórico y dramático. Colatino se hace cargo de la defensa de los Aquilios alegando por un lado que se habían involucrado en la conjuración por la ignorancia de la juventud y las malas influencias de los amigos, *διὰ νεότητος ἄνοιαν καὶ πονηρὰς φίλων ὁμιλίας* (D.H., V 9.2), y aduciendo por otro que la ejecución de los conjurados provocaría la indignación de los familiares, que eran muchos y poderosos en la ciudad. A cambio de la pena de muerte, Colatino pidió un castigo acorde con la sentencia contra Tarquinio el Soberbio, que había sido condenado al destierro: *ἄτοπον εἶναι λέγων τοὺς μὲν τυράννους φυγαῖς ἐξημιῶσθαι, τοὺς δὲ τῶν τυράννων φίλους θανάτῳ* (D.H., V 9.3). Pero Bruto se mostró inflexible en suavizar el castigo o demorar la ejecución de la pena de muerte, como había solicitado en última instancia Colatino, que, reprochando a Bruto su maldad y su crueldad, decide finalmente liberar a los Aquilios en virtud de su poder consular: *ἐπεὶ σκαιὸς εἶ καὶ πικρὸς ἐγὼ τὰ μειράκια ἀφαιροῦμαι τῆς αὐτῆς ἐξουσίας ἧς σὺ κύριος ὢν* (D.H., V 9.3).²³⁵

Plutarco resume la escena en dos genitivos absolutos para concluir que Colatino abogaba por los Aquilios y quería disolver la asamblea: *βουλομένου δὲ ταῦτα συγχωρεῖν καὶ διαλύοντος ἐπὶ τούτοις τὴν ἐκκλησίαν* (Publ. 7.2). La debilidad de Colatino choca sin embargo con la firmeza de Publicola, que no está dispuesto a entregar al esclavo, que se había integrado en el séquito de sus amigos, ni a permitir la liberación de unos reos acusados de traición: *ὁ Οὐαλέριος οὔτε τὸν ἄνθρωπον οἷός τ' ἀφῆναι τῷ περὶ αὐτὸν ὄχλῳ καταμεμειγμένον, οὔτε τὸν δῆμον εἶα προέμενον τοὺς προδότας ἀπελθεῖν* (Publ. 7.2). Además, echa en cara a Colatino la responsabilidad de la ejecución de los hijos de Bruto y la liberación de los enemigos de la patria: *καὶ τὸν Κολλατῖνον ἐβόα δεινὰ ποιεῖν, εἰ τῷ συνάρχοντι παιδοφονίας ἀνάγκην προστριψάμενος, αὐτὸς οἶεται δεῖν καταχαρίζεσθαι ταῖς γυναιξὶ τοὺς προδότας καὶ πολεμίους τῆς πατρίδος* (Publ. 7.3). Ante el cariz que toma el asunto, Colatino ordena a los lictores que arresten al esclavo, que consigue sin embargo escapar gracias a los amigos de Publicola: *ἀγανακτοῦντος δὲ τοῦ ὑπάτου καὶ κελεύοντος ἀπάγεσθαι τὸν Οὐνιδίκιον, οἱ μὲν ὑπηρεταὶ διωσάμενοι τὸν ὄχλον ἤπτοντο τοῦ ἀνθρώπου καὶ τοὺς ἀφαιρομένους ἔτυπον, οἱ δὲ φίλοι τοῦ Οὐαλερίου προέστησαν ἀμυνόμενοι* (Publ. 7.4).

El silencio escalofriante que había atravesado el foro no hacía mucho, *ἔκπληξις καὶ φρίκη καὶ σιωπή*, se convierte de pronto en alboroto por la persecución a golpes de Vindicio, que se había ocultado entre la multitud, y por los gritos de Publicola, que hicieron al pueblo expresarse como si fueran una misma persona, el uno increpando a Colatino, el otro reclamando a Bruto: *καὶ τὸν Κολλατῖνον ἐβόα δεινὰ ποιεῖν, [...] καὶ ὁ δῆμος ἐβόα κελεύων παρεῖναι τὸν Βροῦτον* (Publ. 7.4). La llegada de Bruto trajo de nuevo el silencio necesario para que el consul dijera que se excusaba del castigo de quienes no eran sus hijos y delegaba en el pueblo la facultad para enjuiciar al resto de los conjurados: *ἤκεν οὖν αὐθις ὑποστρέψας, καὶ γενομένης αὐτῷ σιωπῆς, εἶπεν ὅτι τοῖς μὲν νίοις αὐτοῖς ἀποχρῶν ἦν δικαστής, περὶ δὲ τῶν ἄλλων τοῖς πολίταις ἐλευθέρους οὗσι ψῆφον δίδωσι· λέγω δ' ὁ βουλούμενος καὶ πειθέτω τὸν δῆμον* (Publ. 7.5).²³⁶

Plutarco condensa en apenas unas líneas el largo discurso de Bruto en la asamblea, desarrollado por Dionisio de Halicarnaso en un capítulo entero (V 10.1-7). No hubo debate, ya que el pueblo, por empatía con Bruto, condenó a muerte por unanimidad a los conjurados: *οὐκέτι μέντοι λόγων ἐδέησεν, ἀλλὰ τῆς ψήφου δοθείσης, πάσαις ἀλόντες ἐπελεκίσθησαν* (Publ. 7.5). Dionisio de Halicarnaso (V 8.1-6) no da crédito a la acción de Bruto, mientras que Tito Livio, cuyo relato es

²³⁵ Bruto condenó a sus hijos conforme a la patria potestad; Colatino quiso librar en cambio a sus sobrinos de la pena de muerte para proteger a sus hermanas. En la conjuración, intervienen dos modelos culturales representados por el tío materno, *avunculus*, que se muestra indulgente con sus sobrinos, y por el padre, *pater*, que asiste imperturbable a la ejecución de sus hijos. Véase BETTINI, *Athenaeum*, 62, 1984, pp. 468-491.

²³⁶ La decisión de Bruto de dejar el juicio de los conjurados en manos de la asamblea es prácticamente una *provocatio ad populum*, o sea, el derecho de apelación establecido poco después por Publicola en casos de alta traición, o *perduellio*, con objeto de reivindicar la figura *popularis* del cónsul que pudo ser elaborada en la época de los Gracos. Véase AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, pp. 241-244. “Bruto rivela un atteggiamento filopopolare, in particolare nella lotta contro il tirano” (AFFORTUNATI, *Prometheus*, 15, 1989, p. 240).

aún más dramático que el del historiador griego, escribe que no pudo contener los sentimientos paternos: *eminente animo patrio inter publicae poenae ministerium* (Liv., II 5.8).

Colatino cayó en desgracia y se vio obligado a dimitir por el parentesco con los reyes y por la inquietud que suscitaba el apellido de Tarquinio en el pueblo: *ὁ δὲ Κολλατίνος ἦν μὲν ὡς ἔοικε ἐν ὑποψίᾳ τινὶ καὶ διὰ συγγένειαν τῶν βασιλέων, ἤχθοντο δ' αὐτοῦ καὶ τῷ δευτέρῳ τῶν ὀνομάτων, ἀφοσιούμενοι τὸν Ταρκύνιον. ὥς δὲ καὶ ταῦτα συνέβη, παντάπασι προσκρούσας ἀφῆκε τὴν ἀρχὴν ἐκὼν καὶ τῆς πόλεως ὑπεξῆλθεν* (Publ. 7.6). El tema del *nomen Tarquiniorum* como causa de la dimisión de Tarquinio Colatino es aducido también por Tito Livio, para quien Bruto convocó la asamblea en aras de la libertad para tratar el asunto por la inquietud de la plebe: *nescire Tarquinius privatos vivere; non placere nomen, periculosum libertati esse* (Liv., II 2.4). Bruto se escuda por tanto en la *libertas*, que estaba amenazada si Colatino, de estirpe real, se mantenía en el cargo y en la ciudad: *non credere populum Romanum solidam libertatem recipere esse; regium genus, regium nomen non solum in civitate sed etiam in imperio esse; id officere, id obstare libertati*, Liv., II 2.6). Finalmente, recurriendo al dramatismo del estilo directo, Tito Livio pone en boca de Bruto unas palabras amigables de despedida de Colatino, a quien agradece su colaboración en la expulsión de los reyes, promete el incremento de su patrimonio una vez abandonada Roma:

'Hunc tu' inquit 'tua voluntate, L. Tarquini, remove metum. Memiminimus, fatemur: eiecisti reges; absolute beneficium tuum, aufer hinc regium nomen. Res tuas tibi non solum reddent cives tui auctore me, sed si quid deest munifice augebunt. Amicus abi; exonera civitatem vano forsitan metu; ita persuasum est animis cum gente Tarquinia regnum hinc abiturum' (Liv., II 2.7).

Pero no bastaron las palabras de Bruto ni los ruegos de los nobles para que Colatino dejara el cargo: *consuli primo tam novae rei ac subitate admiratio incluserat vocem; dicere deinde incipientem primores civitatis circumsistunt, eadem multis precibus orant. Et ceteri quidem movebant minus* (Liv., II 2.8-9). Hizo falta la experiencia de Espurio Lucrecio para que cediera a los deseos de los ciudadanos temiendo la pérdida de los bienes y la afrenta pública:

Postquam Sp. Lucretius, maior aetate ac dignitate, socer praeterea ipsius, agere variae rogando alternis suadendoque coepit ut vinci se consensu civitatis pateretur, timens consul ne postmodum privato sibi eadem illa cum bonorum amissione additaque alia insuper ignominia acciderent, abdicavit se consulatu (Liv., II 2.9-10).

Colatino, que era sobrino tercero de Tarquinio el Soberbio, fue víctima de la persecución de la *gens Tarquinia* en los primeros años de la república. Pues no en vano Tito Livio dice que *Brutus ex senatu consultu ad populum tulit ut omnes Tarquiniae gentis exsules essent* (Liv., II 2.11). Pero Bruto, que era por cierto sobrino carnal de Tarquinio el Soberbio, *parens et ipse Tarquini*, no se vio afectado por el decreto. Es dudoso por tanto si Colatino dimitió, o más bien fue cesado y exiliado.²³⁷ Calpurnio Pisón, que es la fuente más antigua sobre el asunto, transmite una versión según la cual Bruto pidió a su colega Tarquinio Colatino que se fuera de la ciudad por el recelo que su *nomen gentilicium* inspiraba a los romanos: *L. Tarquinium, collegam suum, quia Tarquinio nomine esset, metuere eumque orat, uti sua voluntate Roma concedat* (HRR, I, fr. 19 P.). En el *De re publica*, Cicerón dice que Bruto decretó el exilio de toda la *gens Tarquinia* para liberar a los ciudadanos del yugo de la monarquía, cuya nefasta memoria estaba grabada en el *nomen Tarquiniorum*:

Itaque cum maior eius filius Lucretiae Tricipitini filiae Conlatini uxori vim attulisset mulierque pudens et nobilis ob illam iniuriam sese ipsa morta multavisset, tum vir ingenio

²³⁷ "The account of Collatinus' voluntary or forced resignation from the consulship, which anticipates the election of Publicola [...] can be compared to the dismissal of Octavius by Tib. Gracchus [...]. The account seems to suggest that there came together in Plutarch different versions, derived on the one hand from the *populares* tradition and on the other from that of the *optimates*, both of which would have been intent on finding a precedent for the abrogation of a magistracy on the part of Gracchus. The latter group would have traced the cause of the precedent to an illegal deposition of a colleague, while the former (as in the tradition followed in the Life of Publicola) would have traced it to a voluntary decision to leave the post" (AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, pp. 113-114).

et virtute vir ingenio et virtute praestans L. Brutus depulit a civibus suis iniustum illud durae servitutis iugum. Qui cum privatus esset, totam rem publicam sustinuit primusque in haec civitate docuit in conservanda civium libertate esse privatum neminem. Quo auctore et principe concitata civitas et hac recenti querella Lucretiae patris ac propinquorum et recordatione superbiae Tarquini multarum iniuriarum et ipsius et filorum exulem et regem ipsum et liberos eius et gentem Tarquiniorum esset iussit (Cic., Rep. 2.25[46]).

Bruto destituyó y desterró por tanto a Colatino por tener un nombre inapropiado (*Conlatinum innocentem suspicione cognationis expulerunt et reliquos Tarquinius offensione nominis*, Cic., Rep. 2.31[52]), por más que el cese se presentara bajo la persuasiva elocuencia republicana: *qui collegae suo imperium abrogaverit, ut e civitate regalis nominis memoriam tolleret; quod certe effici non potuisset, nisi esset oratione persusum* (Cic., Brut. 14[50]). En el *De officiis*, Cicerón dice que Colatino se plegó a la exigencia de Bruto porque era la única salida airosa:

*Cum Collatino collegae Brutus imperium abrogabat, poterat videri facere id iniuste; fuerat enim in regibus expellendis socius Bruti consiliorum et adiutor. Cum autem consilium hoc principes cepissent, cognationem Superbi nomenque Tarquiniorum et memoriam regni esse tollendam, quod erat utile, patriae consulere, id erat honestum ut etiam ipsi Collatino placere deberet (Cic., Off. 3.10[40]).*²³⁸

En Dionisio de Halicarnaso aparecen ambas tradiciones: Colatino dejó el cargo entre lamentos por haberse mostrado compasivo con sus familiares, y sin haber cometido delito alguno, *ὁ μὲν Κολλατῖνος πολλὰ κατολοφυρόμενος ἑαυτὸν, εἰ διὰ συγγενῶν ἔλεον ἐκλιπεῖν ἀναγκασθήσεται τὴν πατρίδα μηδὲν ἀδικῶν, ἀποτίθεται τὴν ἀρχήν* (D.H., V 12. 1); Bruto elogió la decisión de Colatino, a quien pidió que no guardara rencor ni tomara el abandono de la patria como un destierro o un exilio, sino como un largo viaje, pues, por lejos que fuera, su espíritu permanecería:

ὁ δὲ Βροῦτος ἐπαινέσας αὐτὸν ὡς τὰ κράτιστα καὶ συμφορώτατα ἑαυτῷ τε καὶ τῇ πόλει βεβουλευμένον παρεκάλει μὴτ' αὐτῷ τῇ πατρίδι μνησικακεῖν· ἑτέραν δὲ μεταλαβόντα οἴκησιν τὴν καταλειπομένην πατρίδα ἡγεῖσθαι, μηδενὸς μὴτ' ἔργου μῆτε λόγου κοινωνοῦνται τοῖς ἐχθροῖς κατ' αὐτῆς· τὸ δ' ὅλον ἀποδημίαν ὑπολαβόντα τὴν μετάναστασιν, οὐκ ἐξορισμὸν οὐδὲ φυγὴν, τὸ μὲν σῶμα παρὰ τοῖς ὑποδεξαμένοις ἔχειν, τὴν δὲ ψυχὴν παρὰ τοῖς προπέμπουσι (D.H., V 12.2).

Tarquino Colatino se marchó finalmente a Lavinio, la antigua metrópolis de Roma, hoy en día Pratica di Mare, donde murió anciano: *Ταρκύνιος μὲν δὴ Κολλατῖνος τοιαύτη τύχη περιπεσὼν εἰς Λαουίνιον ὄχρετο τὴν μετρόπολιν τοῦ Λατίνων γένους, ἐν ᾗ γηραιὸς ἐτελεύτα* (D.H., V 12.3). No fueron confiscados sus bienes, *rebusque suis omnibus Lavinium translatis civitate cessit* (Liv., II 2.10), y recibió una gran suma de dinero, veinticinco talentos, concedidos por el pueblo y por el propio Bruto: *πεῖθει τὸν δῆμον εἴκοσι τάλαντων δοῦναι αὐτῷ δωρεὰν καὶ αὐτὸς πέντε τάλαντα προστίθουσιν ἐκ τῶν ἰδίων* (D.H., V 12.2).²³⁹

²³⁸ Colatino no cayó en desgracia por la conjuración, sino que fue víctima de llevar el execrable nombre de Tarquino. "Collatinus' offence was simply his name, but instead of abdicating, his *imperium* was forcibly abrogated by Brutus" (OGILVIE, *A commentary on Livy*, [1965] 1970, p. 239). Tal es la opinión de Floro: *tantumque libertatis novae gaudium incesserat, ut vix mutati status fidem caperent alterumque ex consulibus, Lucretiae maritum, tantum ob nomen et genus fascibus abrogatis urbe dimitterent* (Flor., I 3[I 9]); Eutropio: *Tarquinius Collatino statim sublata est dignitas. Placuerat enim, ne quisquam in urbe remaneret, qui Tarquinius vocaretur* (Eutr., I 9.4), o san Agustín: *Iunius Brutus consul Lucium Tarquinium Collatinum, [...] collegam suum, bonum atque innocentem virum, propter nomen et propinquitatem Tarquiniorum coegit magistratu se abdicare nec vivere in civitate permisit* (Aug., Civ. Dei 2.17). En los autores antiguos, queda por siempre la duda de que el cónsul fue destituido injustamente por Bruto. La dimisión de Colatino puede ser considerada en todo caso como un precedente de abrogación del poder consular originado en el periodo de los Gracos y usado de nuevo en la acción del senado contra Helvio Cina en la república tardía. Véase BAUMAN, *AClas*, 9, 1966, pp. 129-141. En una versión muy hostil, Zonaras escribe que el pueblo se negó a matar al cónsul, como pedía Bruto, a cambio de la dimisión: *ὅθεν ὁ Βροῦτος οὕτω κατ' αὐτοῦ τὸν δῆμον παρώξυνεν ὡς μικροῦ καὶ αὐτοχειρίᾳ αὐτὸν ἀνείλεν. ἀλλὰ τοῦτο μὲν οὐκ ἐποίησαν, τὴν δ' ἀρχὴν ἠνάγκασαν αὐτὸν ἀπεῖπεν* (D.C., Epit. 7.12).

²³⁹ Eutropio corrobora que conservó íntegro su patrimonio: *accepto omni patrimonio suo ex urbe migravit* (Eutr., I 9.4). El exilio parece más una recompensa que un castigo. Véase DUBOURDIEU, *Latomus*, 53, 1984, pp. 733-750.

Consulado de Publicola

Publicola es nombrado cónsul en los comicios: οὕτω δὲ πάλιν ἀρχαιρεσιῶν γενομένων, ὕπατος ἀπεδείχθη λαμπρῶς ὁ Οὐαλέριος, ἀξίαν ἀπολαβὼν τῆς προθυμίας χάριν (Publ. 7.7). El nombramiento buscaba recompensar a Publicola por haber malogrado la conjuración contra la república, y por el papel que tuvo en la caída de la monarquía: Λένκιος Βροῦτος ἀπτόμενος τῶν πραγμάτων τῆς μεταβολῆς ἐπὶ πρῶτον ἦλθε τὸν Οὐαλέριον, καὶ χρησάμενος αὐτῷ προθυμοτάτῳ συνεξέβαλε τοὺς βασιλεῖς (Publ. 1.3). Tito Livio recuerda sin embargo que la elección de Publicola se produjo a petición de Bruto antes de la dimisión de Colatino: Brutus [...] collegam sibi comitiis centuriatis creavit P. Valerium, quo adiutore reges eiecerat (Liv., II 2.11). Quizá Publicola fue nombrado a dedo por Bruto, que no quería ser acusado de gobernar solo después de haber forzado la dimisión de Colatino, como afirma Dionisio de Halicarnaso:

ὁ δὲ Βροῦτος οὐκ ἀξίων μόνος ἄρχειν οὐδ' εἰς ὑπόνοιαν ἐλθεῖν τοῖς πολίταις ὅτι μοναρχίας ὑπαθρεῖς πόθῳ τὸν συνύπατον ἐξήλασεν ἐκ τῆς πατρίδος, καλέσας τὸν δῆμον εἰς τὸ πεδῖον ἐνθα σύνηθες αὐτοῖς ἦν τοὺς τε βασιλεῖς τὰς ἄλλας ἀρχὰς καθιστάναι, συνάρχοντα αἰρεῖται Πόπλιον Οὐαλέριον (D.H., V 12.3).

El denuedo de Publicola encuentra justo premio, ἀξίαν τῆς προθυμίας χάριν, en la dignidad de cónsul. Consciente de que el descubrimiento de la conjuración no hubiera sido posible sin Vindicio, decretó la liberación y la ciudadanía del esclavo, al que concedió la facultad de elegir la tribu en que quería ser adscrito: ἥς οἰόμενός τι δεῖν ἀπολαῦσαι τὸν Οὐνδίκιον, ἐψηφίσατο πρῶτον ἀπελευθέρων ἐκεῖνον ἐν τῇ Ῥώμῃ γενέσθαι πολίτην καὶ φέρειν ψῆφον, ἥ βούλοιο φρατρία προσεμνηθέντα (Publ. 7.7). Además, fue recompensado con dinero de la hacienda pública, como dicen Tito Livio, *praemium indicis pecunia ex aerario, libertas et civitas data* (Liv., II 5.9), y Dionisio de Halicarnaso, καὶ τὸν μνηύσαντα τὴν συνωμοσίαν δοῦλον ἐλευθερίᾳ τε καὶ πολιτείᾳ μεταδόσει καὶ χρήμασι πολλοῖς ἐτίμησαν (D.H., V 13.1). Los *Scholia in Iuvenalem* recogen por otra parte una tradición según la cual Bruto fue el que manumitió a Vindicio, que fue crucificado luego por delator: *servum autem ut conservatorem patriae manumisit et ut delatorem dominorum cruci affixit, quod factum matronae planxerunt* (Iuv., Schol. 8.268).²⁴⁰ El episodio concluye con una nota sobre la *manumissio vindicta*, cuyo nombre se debe al esclavo liberado por Publicola, no a Apio Claudio el Ciego, al que Plutarco tilda de demagogo: τοῖς δ' ἄλλοις ἀπελευθέροις ὅψε καὶ μετὰ πολὺν χρόνον ἐξουσίαν ψήφου δημαγωγῶν ἔδωκε Ἀππίος. ἡ δὲ παντελής ἀπελευθέρωσις ἄχρι νῦν οὐνδίκτα λέγεται δι' ἐκεῖνον ὥς φασιν τὸν Οὐνδίκιον (Publ. 7.8).²⁴¹

²⁴⁰ “Bei dem Zusatz über die Kreuzigung handelt es sich zweifellos um eine Anlehnung an die späteren Bestimmungen über die Bestrafung eines Sklaven, der gegen seinen Herren als *delator* aufgetreten war” (GUNDEL, *RE*, 9, A, 1, 1961, col. 38).

²⁴¹ La *manumissio vindicta* era una forma de liberación de los esclavos, cuyo nombre los autores antiguos remontan a Vindicio: *ille primum dicitur vindicta liberatus; quidam vindictae quoque nomen tractum ab illo putant; Vindicio ipsi nomen fuisse* (Liv., II 5.10). El término *vindicta* se relaciona generalmente con una vara (*virga* o *festuca*) que el esclavo tocaba en la ceremonia de liberación. “I would postulate a verb **vindicere* parallel to *vindicare* and a noun *vindicta* formed by the omission of some substantive such a *lis*, which often meant the subject of a lawsuit. Hence *agere per vindicta* would be ‘to proceed by way of a formal assertion of claim’” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 247). Tito Livio dice por otra parte que Apio Claudio el Ciego abrió las tribus urbanas a los libertos, a los que concedió el derecho al voto, y trató incluso de introducir a sus hijos en el senado: *Ap. Claudii censura vires nacta, qui senatum primus libertinorum filiis lectis inquinaverat et, posteaquam eam lectionem nemo ratam habuit nec in curia adeptus erat quas petierat opes urbanas, humilibus per omnes tribus divisit forum et campum corruptit* (Liv, IX 46.10). A juicio de Diodoro de Sicilia, Apio Claudio se ufanaba de haber inscrito a los hijos de los libertos en la asamblea: εἰς κοινὴν εὐχρηστίαν φιλοτιμηθεῖς. κατέμιξε δὲ καὶ τὴν σύγκλητον, οὐ τοὺς εὐγενεῖς καὶ προέχοντας τοῖς ἀξιώμασι προσφράφων μόνον, ὧν ἦν ἔθος, ἀλλὰ πολλοὺς καὶ τῶν ἀπελευθέρων υἱοὺς ἀνέμιξεν (D.S., XX 36.3). Acerca de la improbable relación de Publicola con la *manumissio vindicta*, véase MASI DORIA, *Civitas operae obsequium*, 1993, pp. 20-22. Cf. DAUBE, *JRS*, 36, 1946, pp. 57-75, especialmente pp. 74-75.

II, 1, 3. Destrucción de los bienes de los reyes y consagración del Campo de Marte. Formación de isla Tiberina (8.1-8)

El tercer bloque de la primera parte del núcleo ocupa por entero el capítulo octavo, que incluye dos apartados relacionados entre sí. Se habla primero de la destrucción de los bienes de los reyes y de la consagración del Campo de Marte, acontecimientos que no se pueden desligar en el texto. En represalia por la conjuración contra la república, los romanos se apropiaron de los *bona Tarquiniorum*, entre los que había un terreno junto al Tíber, *ager Tarquiniorum*, que consagraron al dios Marte. El siguiente apartado es un relato etiológico sobre la formación de la isla Tiberina, *insula Tiberina*, por la acumulación de los materiales que fueron arrojados al río. Plutarco ofrece dos versiones. En la primera, es ampliado el relato de Dionisio de Halicarnaso; en la segunda, que aparece también en la *Historia naturalis* de Plinio el Viejo y en las *Noctes Atticae* de Aulo Gelio, a partir de los *Annales* de Valerio Anicias, es referida la leyenda de Tarquinia, una vestal que se asocia al culto de Tiberino, cuya festividad se celebraba el 8 de diciembre. El excursus sirve de transición entre la crisis de la conjuración monárquica y la guerra contra Tarquinio el Soberbio, en que Publícola participa desde el poder en la narración de los hechos.

Destrucción de los bienes de los reyes y consagración del Campo de Marte

Abortada la conjuración contra la república, y ajusticiados los traidores, los cónsules Bruto y Publícola permitieron a los romanos destruir todas las propiedades de los reyes, tanto los bienes muebles como los inmuebles, *ἐκ τούτου τὰ μὲν χρήματα τῶν βασιλέων διάρπασαι τοῖς Ῥωμαίοις ἔδωκαν, τὴν δ' οἰκίαν κατέσκαψαν καὶ τὴν ἔπαυλιν* (Publ. 8.1), a excepción de la parcela de recreo de Tarquinio el Soberbio en el Campo de Marte, que fue consagrada a la divinidad: *τοῦ δ' Ἀρείου πεδίου τὸ ἡδιστὸν ἐκέκτητο Ταρκύνιος, καὶ τοῦτο τῷ θεῷ καθιέρωσαν* (Publ. 8.1). Tito Livio cuenta que el asunto de los bienes de los reyes fue debatido de nuevo en el senado después de la despedida de los embajadores. El senado se negó a que fueran devueltos o engrosaran el tesoro, de modo que fueron entregados a la plebe para que la destrucción de los bienes sirviera para siempre de escarmiento de conformidad y unión con los Tarquinius.

Los romanos trataron los bienes de los reyes como un botín de guerra en el que entraron a saco: *de bonis regis, quae reddi ante cesuerant, res integra refertur ad patres. Ibi victi ira vetuere reddi, vetuere in publicum redigi. Diripienda plebi sunt data, ut contacta regia praeda spem in perpetuum cum iis pacis amitteret* (Liv., II 5.1-2).²⁴² Excluyeron del pillaje el *ager Tarquiniorum*, la finca de la *gens Tarquinia* entre el Tíber y la ciudad que se convirtió en el Campo de Marte: *ager Tarquiniorum qui inter urbem ac Tiberim, consecratus Marti, Martius deinde campus fuit* (Liv., II 5.2).²⁴³ Dionisio de Halicarnaso dice que los bienes fueron arrebatados para reconciliar a los ciudadanos y debilitar a los enemigos: *τούς τ' ἐν τῇ πόλει πάντας ὁμονοεῖν παρεσκεύασαν καὶ τὰς τῶν ἐχθρῶν ἐταιρίας ἐμείωσαν* (D.H., V 13.2).²⁴⁴ Se trataba de una *publicatio bonorum*, o

²⁴² Para OGILVIE, el episodio es un doblete de los *bona Porsennae*. “The origin of the tradition is obscure. Gage’s conjecture that is based on Latin etymology of an Etruscan *bonorek = παιδέρως may be remarked” (*A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965] p. 244). “Si les biens des Tarquins ne furent finalement pas rendus à leurs propriétaires, ce fut à la suite de la découverte du complot, et donc, peut-on estimer, en justes représailles contre la perfide tyrant qui avait profité de la occasion, au mépris des règles du droit international, pour tenter de renverser par la subversion cette république qui venait de se montrer aussi respectueuse de la justice” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 301).

²⁴³ Vid. LIOU-GILLE, *MH*, 1988, p. 38, n. 7. Tito Livio no precisa la parte del terreno que fue consagrada a Marte, sino que estaba *inter urbem ac Tiberim*. Es la misma ubicación de Dionisio de Halicarnaso: *μεταξὺ τῆς πόλεως καὶ τοῦ ποταμοῦ* (D.H., V 13.2). Plutarco menciona un lugar placentero, *τὸ δ' Ἀρείου πεδίου τὸ ἡδιστὸν*. Para GAGÉ, no se puede hablar del *ager Tarquiniorum*, sino del *ager Taraciorum*, el lugar donde se ejercitaban los jóvenes partidarios de Tarquinio el Soberbio que juraban *per Taraciam* (*La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, pp. 67-69). Sea lo que fuere, el futuro Campo de Marte era un terreno que había pertenecido a la *gens Tarquinia*, como afirma Servio: *mos fuerat, ut viris fortibus sive regibus pro honore daretur aliqua publici agri particula, ut habuit Tarquinius Superbus in campo Marte* (Serv., *Aen.* 9.272). Véase KUBITSCHKE, *RE*, 14, 2, 1930, col. 2028.

²⁴⁴ No fue la única medida en pro del bien común. Los cónsules aumentaron el senado ascendiendo al patriciado a los mejores plebeyos y amnistiaron a los exiliados bajo Tarquinio el Soberbio, siempre que regresaran en veinte días so pena de destierro perpetuo y confiscación de los bienes: *καὶ τοῖς μετὰ τοῦ τυράννου πεφηνγόσι Ῥωμαίων κάθοδον εἰς τὴν πόλιν ἐπ' ἀδείᾳ τε καὶ ἀμνηστία παντὸς ἀμαρτήματος ἔδωκαν χρόνον ὀρίσαντες ἡμέρων εἴκοσι· εἰ δὲ μὴ κατέλθοιεν ἐν ταύτῃ τῇ προθεσμίᾳ, τιμωρίας αὐτοῖς ὥρισαν αἰδίους φυγὰς καὶ κτημάτων ὧν ἐκέκτηντο δημεύσεις* (D.H., V 13.4).

entramiento de bienes, por la que los ciudadanos se pudieron apropiarse de cuanto había pertenecido a los Tarquinius con dos excepciones: las tierras, que fueron distribuidas entre quienes no tenían nada, y la llanura al borde del Tíber, que había sido consagrada antaño a Marte para el galope de los caballos y el ejercicio de los jóvenes con las armas:

ἔπειτα τὰς οὐσίας τῶν τυράννων εἰς τὸν κοινὸν ἅπασιν τοῖς πολίταις φέροντες ἔθεσαν συγχωρήσαντες ὅσον λάβοι τις ἐξ αὐτῶν ἔχειν· καὶ τὴν αὐτῶν γῆν ὅσῃν ἐκέκτηντο τοῖς μηδὲνα κλῆρον ἔχουσι διέμειναν, ἐν μόνον ἐξελόμενοι πεδίον, ὃ κεῖται μεταξὺ τῆς τε πόλεως καὶ τοῦ ποταμοῦ. τοῦτο δ' Ἄρεος ὑπάρχειν ἱερὸν οἱ πρότερον ἐψηφίσαντο ἵπποις τε λειμῶνα καὶ νέοις ἀσκοῦσι τὰς ἐνοπλίους μελέτας γυμνάσιον ἐπιτηδειότατον (D.H., V 13.2).²⁴⁵

El episodio presenta diferencias según el autor del relato.²⁴⁶ Para Livio y Plutarco, los bienes inmuebles fueron entregados al saqueo por orden de los cónsules, o bien por iniciativa del senado. Dionisio de Halicarnaso separa sin embargo el pillaje de los edificios de la confiscación de las tierras, que fueron puestas a disposición de los ciudadanos sin recursos.²⁴⁷ Plutarco habla por otra parte de bienes de cualquier tipo, τὰ χρήματα, que se pueden referir tanto al dinero como al palacio de los Tarquinius, τὴν οἰκίαν, que se encontraba en el Esquilino, o a la casa de campo, τὴν ἐπαυλιν, que estaba en el *ager Tarquiniorum*.²⁴⁸ Además, no se puede asegurar que la finca de Tarquinio el Soberbio a la vera del Tíber fuera arrasada del todo, ya que Plutarco insiste en que la parcela más grata, una especie de *locus amoenus*, fue dedicada a la divinidad: τοῦ δ' Ἀρείου πεδίου τὸ ἥδιστον τοῦτο τῷ θεῷ καθιέρωσαν.

Formación de la isla Tiberina

El resto del capítulo es una digresión sobre la formación de la isla Tiberina por la sedimentación de los materiales de la siega del Campo de Marte que fueron arrojados al río. Plutarco refiere que los romanos no quisieron aprovechar la cosecha por respeto a la divinidad, de modo que echaron al Tíber los manojos de la siega y la tala del terreno, que se quedó completamente yermo y baldío:

²⁴⁵ La notion de *publicatio bonorum* est elle-même de date beaucoup plus tardive. La *publicatio bonorum* est la confiscation des biens appartenant à un particulier au profit du trésor public. Étant que “laïque”, elle n’a pas le caractère irréversible de la *consecratio*” (LIOU-GILLE, *MH*, 55, 1988, p. 38, n. 4, de acuerdo con el estudio de F. SALERNO, *Dalla consecratio alla publicatio bonorum*, Nápoles, 1990, p. 37 y cap. 3, pp. 9-126). La rendición y la confiscación del patrimonio eran propias de las condenas por alta traición, *perduellio*, que acarreaban también la pena de muerte. Véase MUSTAKALLIO, *Death and disgrace*, 1994, p. 30. Pero no está claro que las prácticas de equitación y el entrenamiento armado impliquen una *consecratio* a Marte. “Il est fort possible que le futur Champ de Mars ait servi antérieurement à des courses de chars (de triges) et à l’entraînement militaire des *iuvenes*. Il n’était besoin d’une consécration au dieu Mars pour cela”. Acerca de la ubicación de las carreras de trigas en el *Trigarium*, “all’interno della zona occidentale del Campo Marzio, in prossimità del Tevere”, véase COARELLI, *MEFRA*, 89, 1977, pp. 805-846.

²⁴⁶ Los textos fueron cotejados por BESNIER, *L’île Tibérine dans l’Antiquité*, 1902, pp. 13-31. Cf. BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, pp. 303-304.

²⁴⁷ No hay motivo alguno para pensar que Publicola promoviera la confiscación de los bienes de los reyes sobre la base de un texto muy mutilado de Festo, *Tarquini Superbi ... regis ... Marti consecravit ... cos., quod populus Romanus in ...* (Fest., p. 440 L.), como sostiene AFFORTUNATI: “La demolizione delle dimore reali trova anzi la sua controparte nella storia della casa di Publicola, dove si ricorda appunto che a distruggere il palazzo di Tarquinio è stato Publicola” (Plutarco. *Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 278). Aunque el pueblo reprochaba a Publicola la destrucción de la residencia de los reyes, καθεῖλε τὴν τοῦ βασιλέως (Publ. 10.2), la orden de confiscación de los bienes partió de ambos cónsules: τὰ μὲν χρήματα τῶν βασιλέων διάρπασαι τοῖς Ῥωμαίοις ἔδωκαν (Publ. 8.1). Plutarco sigue la versión de Dionisio de Halicarnaso: εἰς τὸν κοινὸν ἅπασιν τοῖς πολίταις φέροντες ἔθεσαν (D.H., V 13.2). La tercera persona del plural de los aoristos de δίδωμι y τίθημι es bastante explícita sobre la autoría compartida de dicha medida.

²⁴⁸ La residencia de Tarquinio el Soberbio estaba en la colina del Esquilino, en la cuesta Pulia, junto al lago Fagutal, como dice Solino: *Tarquinius Superbus, et ipse Esquilinus supra clivum Pulium ad Fagutalem lacum* (Sol. I 26). No se encontraba lejos de la casa que Servio Tulio habitaba en la cuesta Urbia: *ad summam Cyprium vivum, ubi Dianium nuper fuit, in Urbium clivum in collem Esquiliarum* (Liv., I 48.6). A Servio Tulio se debe por cierto la anexión de la colina del Esquilino a la ciudad: τῇ τε πόλει προσέθηκε δύο λόφους, τὸν τε Οὐμίλιον καλούμενον καὶ τὸ Ἰσχυλῖνον· ἔνθα καὶ αὐτὸς ἐποίησατο τὴν οἰκισιν ἐν τῷ κρατίστῳ τῆς Ἰσχυλίας τόπῳ (D.H., IV 13.2). Véase COARELLI, *Il foro romano*, 1992 [1.ª ed., 1983], pp. 56-58. En cuanto a la casa de campo de Tarquinio el Soberbio, se debe tratar de la residencia donde se alojaron los embajadores que vinieron a reclamar los bienes de los reyes.

ἔτυχε δὲ τεθερισμένον ἄρτι, καὶ κειμένων ἔτι τῶν δραγμάτων, οὐκ ᾤοντο δεῖν οὐδὲ χρῆσθαι διὰ τὴν καθιέρωσιν, ἀλλὰ συνδραμόντες ἐφόρουν τὰς ἀμάλλας εἰς τὸν ποταμόν. ὡς δ' αὐτοὺς καὶ δένδρα κοπτόντες ἐνέβαλλον, ἀργὸν παντάπασι τὸ χωρίον ἀνιέντες τῷ θεῷ καὶ ἄκαρπον (Publ. 8.2-3).

Tito Livio se hace eco de los escrúpulos de los romanos por el consumo de la cosecha de trigo justo antes de la siega. Por eso echaron cestos llenos de mies y paja al Tíber, que bajaba con poco caudal a mediados de verano: *forte ibi tum reges farris dicitur fuisse matura messi. Quem campi fructum quia religiosum erat consumere, desectam cum stramento magna vis hominum simul immisa cordibus fudere in Tiberim tenui fluentem, ut mediis caloribus solet* (Liv., II 5.3). El relato de Dionisio de Halicarnaso es distinto. Tarquinio el Soberbio decidió cultivar el Campo de Marte, que era un lugar sagrado. De modo que los cónsules prohibieron al pueblo que se llevara el grano, ya estuviera en las eras o en las espigas, ya hubiera sido trillado, y decretaron que fuera arrojado al río porque estaba maldito y no convenía que entrara en el hogar de los romanos:

ὅτι δὲ καὶ πρότερον ἱερὸν ἦν τοῦδε τοῦ θεοῦ, Ταρκύνιος δὲ σφετερισάμενος ἔσπειρεν αὐτὸ μέγιστον ἡγοῦμαι τεκμήριον εἶναι τὸ πραχθὲν ὑπὸ τῶν ὑπάτων τότε περὶ τοὺς ἐν αὐτῷ καρπούς. ἅπαντα γὰρ ἐπιτρέψαντες τῷ δήμῳ τὰ τῶν τυράννων ἄγειν τε καὶ φέρειν, τὸν ἐν τούτῳ γενόμενον τῷ πεδίῳ σίτον τὸν μὲν ἐπὶ ταῖς καλάμαις, τὸν δ' ἐπὶ ταῖς ἔτι ἄλωσιν κείμενον καὶ τὸν ἤδη κατειργασμένον οὐκ ἐπέτρεψαν οὐδενὶ φέρειν, ἀλλ' ὡς ἐξάριστόν τε καὶ οὐχ ὡς ἐπιτήδειον εἰς οἰκίας εἰσενεχθῆναι, εἰς τὸν ποταμὸν καταβαλεῖν ἐψηφίσαντο (D.H., V 13.2-3).²⁴⁹

Dionisio de Halicarnaso se detiene en la iniquidad de Tarquinio el Soberbio, que no tuvo pudor en apoderarse de un terreno de uso público consagrado a la divinidad. La santidad del lugar, *τοῦτο δ' Ἄρεος ἱερὸν*, provocó el prurito de los cónsules de impedir el consumo de la cosecha y devolver el terreno al *ager publicus*. La piedad es la causa esgrimida por Plutarco, *διὰ τὴν καθιέρωσιν*, y por Tito Livio, que habla incluso de sacrilegio, *religiosum erat consumere*, una frase que coincide con la expresión de Dioniso de Halicarnaso *ὡς ἐξάριστόν τε καὶ ὡς οὐχ ἐπιτήδειον*, motivo por el cual los cónsules se deshicieron de la cosecha.²⁵⁰

La descripción de Plutarco sobre la formación de la isla Tiberina es muy prolija. Las gavillas y los troncos que fueron arrojados al río se posaron en el fondo hasta formar un montículo que adquirió solidez y altura por el empuje del lodo y de los materiales arrastrados por la corriente:

ὠθουμένων δὲ πολλῶν ἐπ' ἀλλήλοις καὶ ἀθρώων, ὑπήγαγεν ὁ ῥόος οὐ πολὺν τόπον, ἀλλ' ὅπου τὰ πρῶτα συνενεχθέντα καὶ περιπεσόντα τοῖς στεροῖς ὑπέστη, τῶν ἐπιφερομένων διεξοδὸν οὐκ ἔχόντων, ἀλλ' ἐνισχομένων καὶ περιπλεκομένων, ἐλάμβανεν ἡ σύμπηξις ἰσχύον καὶ ῥίζωσιν, αὐξάμενην ἅμα καὶ κόλλησιν, αἱ τε γὰρ ἐπήγαγε πολλήν, ἡ προσισταμένη τροφήν παρείχεν ἅμα καὶ κόλλησιν, αἱ τε πληγαὶ σάλον οὐκ ἐποίουν, ἀλλὰ μαλακῶς πιέζουσιν συνήλαντον εἰς ταῦτό πάντα συνέπλαττον. ὑπὸ δὲ μεγέθους καὶ στάσεως ἕτερον αὐτῷ μέγεθος καὶ χώραν ἀναδεχομένην τὰ πλεῖστα τῶν ὑπὸ τοῦ ποταμοῦ καταφερομένων (Publ. 8.4-6).²⁵¹

²⁴⁹ Para Dionisio de Halicarnaso, Tarquinio el Soberbio incurrió en una grave falta transformando el Campo de Marte en un labrantío, *Ταρκύνιος σφετερισάμενος ἔσπειρεν αὐτό*. “Il Tarentum faceva parte del Campo Marzio, una zona pianeggiante che avrebbe dovuto essere da Tarquinio il Superbo” (MASTROCINQUE, *Lucio Giunio Bruto*, 1988, p. 53). “Secondo una tradizione, Tarquinio avrebbe messo sacrilegamente a coltura il Campo Marzio, che fue consacrato a Marte ed adibito a luogo di riunioni militari e di esercitazioni” (MASTROCINQUE, *Romolo*, 1993, p. 117). Dejando el terreno estéril e impropio para el cultivo, como dice Plutarco, *ἀργὸν παντάπασι τὸ χωρίον ἀνιέντες τῷ θεῷ καὶ ἄκαρπον* (Publ. 8.3), los cónsules pretendieron que la zona recuperara la antigua función militar que los antepasados de Tarquinio el Soberbio habían asignado al Campo de Marte.

²⁵⁰ OGILVIE (*A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 245) afirmaba que la acción de echar la cosecha al río era una reacción de los detentadores de la antigua forma de explotación de la tierra basada en el pastoreo contra la agricultura introducida por los Tarquinius. Pero tal idea es rechazada por BRIQUEL (*Mythe et révolution*, 2007, p. 305), que interpreta la actuación de los romanos como una consagración a la divinidad, puesto que el trigo arrojado al río representaba al culpable declarado *sacer*, que era expulsado de la comunidad por la voluntad de los dioses.

²⁵¹ La detallada explicación de Plutarco sobre la formación de la isla contrasta con la breve descripción de Dionisio de Halicarnaso, cuya fuente de información se basa en un escueto *φασίν: καὶ ἔστι νῦν μνημεῖον ἐμφανὲς τοῦ πότε ἔργου*

Aparte del trigo acumulado y del fango arrastrado por el río, Tito Livio afirma que la mano del hombre se percibía en los diques que posibilitaron que la isla tuviera templos y pórticos: *postea credo additas moles manuque adiutum, ut tam eminens area firma templis quoque ac porticibus sustinendis esset* (Liv., II 5.4). Pues la isla Tiberina era una zona sagrada y de esparcimiento con templos y paseos, que se llamaba en latín *inter duos pontes*, como dice Plutarco: *τοῦτο νῦν νῆσος ἐστὶν ἱερὰ κατὰ τὴν πόλιν, ἔχει δὲ καὶ ναοὺς θεῶν περιπάτους, καλεῖται δὲ φωνῇ τῇ Λατίνων μέση δυνεῖν γεφυρῶν* (Publ. 8.6). Allí se hallaban los templos de Esculapio, de *Iuppiter Iurarius* y de Fauno, así como la capilla de Tiberino, cuyas festividades se celebraban el 1 de enero (Esculapio y *Iuppiter Iurarius*), el 18 de febrero (Fauno) y el 8 de diciembre (Tiberino). Como el templo más antiguo estaba dedicado a Esculapio, la isla era llamada también *insula Aesculapii*.²⁵² Dionisio de Halicarnaso escribe que estaba consagrada por entero al dios de la medicina, *νῆσος Ἀσκληπιοῦ ἱερὰ* (D.H., V 13.4). En cuanto a la denominación de Plutarco *μέση δυνεῖν γεφυρῶν*, se debe a los puentes Fabricio y Cestio, que, a finales de la república, reemplazaron los viejos puentes de madera que unían la isla con la ciudad.²⁵³ El *pons Fabricius* es hoy en día el *ponte dei quattro capi*, que da al teatro Marcelo, al barrio judío y al Capitolio; el *pons Cestius* es el *ponte de san Bartolomeo*, por donde se accede al barrio del Trastévere y a la colina del Janículo.

La erudición lleva a Plutarco a ofrecer otra versión sobre la formación de la isla Tiberina según la cual los hechos no sucedieron en la época de Tarquinio el Soberbio, sino años después cuando la vestal Tarquinia cedió al pueblo romano un terreno colindante con el del rey: *ἐνιοὶ δὲ τοῦτο συμπεσεῖν ἱστοροῦσιν οὐχ ὅτε τὸ Ταρκυνίου καθιερώθη πεδίον, ἀλλὰ χρόνοις ὕστερον ἄλλο χωρίον ὁμοροῦν ἐκείνῳ Ταρκυνίας ἀνείσης* (Publ. 8.7).²⁵⁴ En esta segunda versión, el Campo de Marte es

νῆσος εὐμεγέθης Ἀσκληπιοῦ ἱερὰ, περίκλυτος ἐκ τοῦ ποταμοῦ, ἣν φασιν ἐκ τοῦ σωροῦ τῆς καλᾶμης σαπίσης καὶ ἔτι καὶ τοῦ ποταμοῦ προσλιπαίνοντος αὐτῇ ἰλὸν γενέσθαι (D.H., V 13.4). LE GALL dio crédito al relato tradicional sobre la formación de la isla: “Le récites sont donc vraisemblables. A cela s’ajoute une considération historique qui est passée inaperçue: parmi les cultes qui ont été groupés dans l’île, aucun ne paraît d’origine étrusque. Ceci ne peut être dû à un hasard: on ne peut le comprendre que si l’île n’existait pas à l’époque où les Toscans dominaient Rome” (*Recherches sur le culte du Tibre*, 1953, p. 103). Para BESNIER, la isla se había formado en cambio por un proceso natural como prolongación de la colina del Capitolio: “Sous l’épaisse couche de sables et de limon, de tourbe et de graviers, que le travail séculaire du fleuve a entassé sans trêve, apparaissent des lambeaux de tuf volcanique. Les étages inférieurs de l’île appartient, par la nature des roches, et sans doute aussi par la direction de leurs signes principales, au même système que le Capitole, le Quirinal, toutes les collines de la rive gauche. L’île n’est que en quelque sorte que leur prolongement atténué à l’ouest” (*L’île Tibérine dans l’Antiquité*, 1902 pp. 25-26, conforme al estudio de H. JOURDAN, *Topographie der Stadt Rom in Altertum*, vol. I, 1, Berlín, 1871, pp. 394 y 403). La isla, o más bien el islote, *νησίδιον*, como dice Dion Casio, es de dimensiones reducidas, aproximadamente 270 m. de largo x 70 m. de ancho. Cf. WEISS, *RE*, 6, A, 1, 1936, col. 782

²⁵² El culto de Esculapio fue introducido en Roma 291 a. C. A raíz de una epidemia de peste acaecida dos años antes, fueron consultados los libros sibilinos, que ordenaron recurrir a Esculapio en Epidaurio. Una embajada trajo desde la Argólida una de las serpientes que representaban al dios. Cuando la nave arribaba a la orilla izquierda del Tíber, la serpiente alcanzó a nado la isla y desapareció. Al poco cesó la epidemia y los romanos dedicaron un templo a Esculapio en la isla Tiberina. Plutarco conocía la historia en los *Aetia Romana*: *διὰ τί τοῦ Ἀσκληπίου τὸ ἱερὸν ἔξω πόλεως ἐστὶ; [...] ἢ ὅτι τοῦ δράκοντος ἐκ τῆς τριήρους κατὰ τὴν νῆσον ἀποβάντος καὶ ἀφανισθέντος αὐτὸν ᾤοντο τὴν ἰδρυσιν ὑφεγεῖσθαι τὸν θεόν;* (Plu., *Aet. Rom.* 94, 286D). Véase BESNIER, *L’île Tibérine dans l’Antiquité*, 1902, pp. 152-184; WEISS, *RE*, 6, A, 1, 1936, col. 784; LE GALL, *Recherches sur le culte du Tibre*, pp. 103-104.

²⁵³ Véase BESNIER, *L’île Tibérine dans l’Antiquité*, 1902, pp. 93-105 y pp. 106-119. El *pons Fabricius* fue construido en 62 a. C., en la ribera derecha del Tíber; el *pons Cestius*, entre 62 y 27 a. C., en la ribera izquierda. El nombre de los puentes antiguos se debe a los *curatores viarum* de la República que estuvieron al frente de las obras. El *pons Cestius* es llamado también *pons Gratiani* por una reconstrucción del siglo IV d. C., ordenada por el emperador Graciano. Cf. WEISS, *RE*, 6, A, 1, 1936, col. 782.

²⁵⁴ A juicio de FLACELIÈRE (*RPh*, 23, 1949, pp. 127-128), la lectura *Ταρκία* es mejor que *Ταρκυνία*, cuya explicación solo se basa en un error del amanuense, que había escrito el nombre de *Ταρκύνιος* en la línea anterior. Cf. FLACELIÈRE, CHAMBRÉ & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, pp. 214-215. A pesar del error del manuscrito, AFFORTUNATI (*Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], pp. 344-345) prefiere la forma *Ταρκυνία*, en tanto que PÉREZ JIMÉNEZ (*Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 188, n. 38) admite que el nombre de la vestal era Taracia. Para GAGÉ, el error se debió al propio Plutarco, que confundió el *ager Tarquiniorum* con el *ager Taraciorum* (*La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, p. 69, n. 33). “Errorem Plutarchi verisimile est” (ZIEGLER & GÄRTNER, *Plutarchus. Vitae parallelae*, vol. I, 1, 2000 [4.ª ed., 1969], p. 30). “Il ne faut pas corriger le nom de la vestale tel qu’il apparaît dans le texte de Plutarque, Tarquinia. La tradition avait dû se former autour de la figure d’une Tarquinia”

resultado de una cesión legal realizada por un miembro de la *gens Tarquinia*.²⁵⁵ En la *Historia naturalis* de Plinio el Viejo, la vestal es llamada indistintamente Gaya Taracia o Fufecia: *Invenitur statua decreta et Taracia Gaiae sive Fufetia virgini Vestali, ut poneretur ubi vellet, quod adiectum non minus honoris habet quam feminae esse decretam. Meritum eius ponam annalium verbis: quod campum Tiberinum gratificata esset a populo* (Plin., *H.N.* 34.25).²⁵⁶ Y en las *Noctes Atticae*, Aulo Gelio añade que Taracia fue honrada con la posibilidad de testificar en un juicio, abandonar el sacerdocio y casarse por haber donado el *campum Tiberinum sive Martium*:

Qua lege ei plurimi honores fiunt, inter quos ius quoque testimonii dicendi tribuitur, 'testabilisque' una omnium feminarum ut sit datur. Praeterea si quadraginta annos nata sacerdocio abire ac nubere voluisset, ius ei potestasque exaugurandi atque nubendi facta est munificentiae et beneficii gratia, quod campum Tiberinum sive Martium populo condonasset (Gell., VII 7.3-4).²⁵⁷

Son los mismos privilegios mencionados por Plutarco, que recalca la presencia insólita de una mujer en un tribunal y la negativa de la vestal a renunciar al celibato: *ἡ δὲ Ταρκυνία παρθένος ἦν ἰέρεια, μία τῶν Ἑστιάδων, ἔσχεν δὲ τιμὰς ἀντὶ τοῦτου μεγάλας, ἐν αἷς ἦν καὶ τὸ μαρτυρίαν αὐτῆς δέχεσθαι μόνης γυναικῶν· τὸ δ' ἐξεῖναι γαμεῖσθαι ψηφισαμένων οὐ προσεδέξατο* (Publ. 8.8).

II, 1, 4. Guerra contra Tarquinio el Soberbio. Muerte de Bruto. Triunfo de Publícola y funerales de Bruto (9.1-11)

El capítulo noveno se divide en tres partes distintas. En la primera, son narrados los movimientos de los ejércitos romano y etrusco antes de entrar en combate en un lugar incierto en las inmediaciones del Janículo, así como el choque a caballo entre Bruto y Arrunte, que lleva a ambos a la muerte. En la segunda, Publícola se pone al frente del ejército. La narración se centra en la descripción de una voz misteriosa que otorga la victoria a los romanos. En la tercera, el héroe de Plutarco protagoniza los acontecimientos celebrando el triunfo contra los etruscos y presidiendo los funerales de Bruto. El final del capítulo se cierra con una breve nota de erudición sobre el origen del discurso fúnebre. Los hechos son recogidos extensamente por Tito Livio (II 6-II 7.4) y Dionisio de Halicarnaso (V 14-17), y parcialmente por Valerio Máximo (V 6.1), Floro (I 4[I 10]), el anónimo *De viris illustribus* (10.6) y Eutropio (I 10.1). El interés de la narración radica en que Publícola se convierte en el protagonista de los primeros años de la República tras la muerte de Bruto. Además, aparece por primera vez el tema de la envidia, *φθόνος*, que hilvana en buena medida la biografía.

Guerra contra Tarquinio el Soberbio

Después del intento frustrado por recuperar el trono, Tarquinio el Soberbio se refugió en Etruria, desde donde tenía la intención de volver al poder mediante el empleo de la fuerza: *Ταρκύνιον δὲ τὴν ἐκ προδοσίας ἀπογόντα τῆς ἀρχῆς ἀνάληψιν ἐδέξατο Τυρρηνοὶ προθυμῶς, καὶ μεγάλῃ δυνάμει κατήγον* (Publ. 9.1). Dionisio de Halicarnaso escribe que el rey buscó aliados por toda Etruria, *ἐξ ἀπασῶν τῶν ἐν Τυρρηνίᾳ πόλεων* (D.H., V 14.1). A juicio de Tito Livio, Tarquinio

(BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 302, n. 14). El caso es que Plutarco conoce las dos versiones sobre la formación de la isla Tiberina: la primera es canónica; la segunda, más antigua, fue transmitida por Valerio Ancias.

²⁵⁵ “Une tentative de conciliation maladroite” (LE GALL, *Recherches sur le culte du Tibre*, 1953, p. 97).

²⁵⁶ A juicio de MASTROCINQUE (*Romulo*, 1993, p. 118), el verdadero nombre de la vestal era Gaya Fufecia, ya que Taracia se debe a un sobrenombre derivado de *Tarax*, otra denominación del *Tarentum*, la zona del Campo de Marte donde se desarrolla la historia. Acerca de que Gaya Taracia no fuera una vestal, sino una divinidad llamada *Gaia* y relacionada con el *ager Tarax* y Tiberino, véase MOMIGLIANO, *Roma arcaica*, 1989 pp. 371-394, especialmente pp. 377-383 [*Miscellanea della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Torino*, 2, 1938, pp. 3-28]

²⁵⁷ Véase MARTINI, *Latomus*, 56, 1997, pp. 245-263 y 477-503. Seis vestales eran elegidas mediante sorteo entre las jóvenes romanas (a veces las familias nobles ofrecían a sus hijas) e ingresaban en el *atrium Vestae*, donde custodiaban el fuego eterno de la diosa durante treinta años. Llevaban el pelo al rape, vestían de blanco con ínfulas y se mantenían vírgenes. El sacerdocio era un rito ‘tribal’, por el que las vestales atestiguaban el mantenimiento del orden de Roma en cuanto representantes de los *cives Romani*. Acerca de la virginidad de este *rite de passage*, véase BEARD, *JRS*, 70, 1980, pp. 12-27, con la adenda de *Women in antiquity*, 1995, pp. 166-177.

el Soberbio pidió ayuda como si fuera un suplicante: *bellum aperte moliendum ratus circumire supplex Etruriae urbes* (Liv., II 6.2). Pero solo dos ciudades se ofrecieron abiertamente con un contingente considerable, Tarquinia y Veyes. En cuanto al resto de las ciudades etruscas, se alistaron voluntarios o mercenarios: *καὶ δύο μὲν πόλεις ἐκ τοῦ φανεροῦ συλλαμβάνειν αὐτοῖς τῆς καθόδου, Ταρκυνιήτας τε καὶ Οὐιεντανούς, ἀξιοχρέοις δυνάμεσιν, ἐκ τῶν ἄλλων ἐθέλοντάς τινας, οὓς μὲν ὑπὸ φίλων παρασκευασθέντας, οὓς δὲ μισθοφόρους* (D.H., V 14.1). Se trata de las dos únicas ciudades que, según Tito Livio, enviaron sendos ejércitos para restaurar a Tarquinio el Soberbio y guerrear contra los romanos: *duo duarum civitatum exercitus ad repetendum regnum belloque persequendos Romanos secuti Tarquinium* (Liv., II 6.5). No es extraño que Tarquinio el Soberbio embarcara en la empresa a los tarquinienses y a los veyentes, *orare maxime Veientes Tarquiniensesque, ne se ortum ex Etruscis, eiusdem sanguinis, [...] ante oculos suos perire sinerent* (Liv., II 6.2), ya que Tarquinia era la cuna de la *gens Tarquinia, Tarquiniensis nomen ac cogitato movet: pluchrum videbatur suos Romae regnare* (Liv., II 6.4), y Veyes se podía vengar de las inveteradas ofensas de los romanos: *suas quoque veteres iniurias ultrum irent, totiens caesas legiones, agrum ademptum* (Liv., II 6.3).²⁵⁸

Los cónsules Bruto y Valerio, que habían salido al encuentro de los etruscos, apostaron el ejército en un lugar llamado indistintamente bosque Horacio o prado Nevio: *ἀντεξήγον δὲ τοὺς Ρωμάνους οἱ ὕπατοι καὶ παρέταξεν ἐν χωρίοις ἱεροῖς, ὧν τὸ μὲν Ὀράτιον ἄλσος, τὸ δὲ Ναιούιον λειμῶνα προσαγορεύουσιν* (Publ. 9.2). Tito Livio dice que el ejército se colocó en un lugar indeterminado del territorio romano: *postquam in agrum Romanorum ventum est, obviam hosti consules eunt* (Liv., II 6.5). Poco después, menciona una *silva Arsia* (Liv., II 7.2), donde se produjo el choque. La noticia es refrendada por Valerio Máximo: *proxima silva Arsia* (Val. Max., I 8.5). Pero Dionisio de Halicarnaso precisa que el lugar donde acampó el ejército romano se llamaba prado Nevio, junto a un encinar dedicado al héroe Horacio: *κατεστρατοπέδευσαν πλησίον Τυρρηγῶν ἐν λειμῶνι καλουμένῳ Ναιβίῳ παρὰ δρυμὸν ἥρωος Ὀρατίου* (D.H., V 14.1). Puede haber hasta tres fuentes distintas sobre la batalla: una es seguida por Tito Livio, otra por Dionisio de Halicarnaso, y otra por Plutarco, a menos que, como es probable, el biógrafo no estuviera leyendo al historiador griego. En los manuscritos de Plutarco, aparece la forma *Οὔρσον*, que fue corregida por *Ἀρσιον*.²⁵⁹ Pero como el topónimo *Οὔρσος*, latinizado en *Ursus*, es completamente desconocido, los editores modernos aceptan la corrección *Ὀράτιον* de acuerdo con el texto de Dionisio de Halicarnaso.²⁶⁰ Es imposible determinar por otra parte la ubicación exacta de la *silva Arsia*, que no debía estar sin embargo lejos del Janículo.²⁶¹ En cuanto al prado Nevio, *Ναιούιον λειμῶνα*, las dos lecturas de los manuscritos de Plutarco, *Ἀνσούιον* y *Αἰσούειον*, fueron corregidas también según el texto de Dionisio de Halicarnaso, atribuyéndose el error al

²⁵⁸ “The tyrants had family connexions with Tarquini and an agressive Rome could threaten Veii’s salt-trade” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.ª ed., 1965], p. 247). Cf. MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, p. 168; BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, pp. 133-134. Veyes pretendía en efecto resarcirse de años de guerra, *belloque amissa repetenda* (Liv., II 6.6) y recuperar Fidenas, que fue objeto de disputa durante los primeros decenios de la república. Tito Livio dice irónicamente que los veyentes estaban *vinci ab Romano milite adsueti* (Liv., II 6.11). Acerca del conflicto entre Roma y Veyes, véase CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 309-313.

²⁵⁹ “Ἀρσιον Amyot [...] after Livy’s *silva Arsia*” (PERRIN, *Plutarch. Lives*, vol. I, 1914, p. 522, n. 1). En la traducción de RANZ ROMANILLOS publicada en la colección Austral (*Plutarco. Vidas paralelas*, 1948, p. 57) se lee “selva Arsia”; en cambio, en la edición de los Clasicos Universales Planeta (*Plutarco. Vidas paralelas*, 1990, p. 127) la traducción es extrañamente “bosque Urso”.

²⁶⁰ Véase FLACELIÈRE, *RPh*, 23, 1949, p. 129; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 67. Aunque la corrección de FLACELIÈRE es admitida por ZIEGLER, en la adenda de la edición Teubneriana elaborada por GÄRTNER (*Plutarchus. Vitae parallelae*, vol. I, 1, 2000 [4.ª ed., 1969], p. 30), es tenida en cuenta con objeciones la lectura de Amyot, *Ἀρσιον λειμῶνα*, que fue adoptada por PERRIN, “the Arsian grove” (*Plutarch. Lives*, vol. I, 1914, pp. 522-523). Véase TRAGLIA, *Plutarco. Vite*, vol. I, 1992, p. 322; AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, [1994] 2000, p. 365, y n. 62; PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 189, y n. 40. OGILVIE continuaba leyendo *Οὔρσον ἄλσος* (*A commentary on Livy*, 1970 [1.ª ed., 1965], p. 249).

²⁶¹ “The locality is unknown” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.ª ed., 1965], p. 249); “Gli eserciti romano ed etrusco si trovarono schierati l’uno di fronte dell’altro, presso la selva Arsia, che non sapremo dove localizzare con precisione” (MASTROCINQUE, *Lucio Giunio Bruto*, 1986, p. 230). A juicio de BRIQUEL, se trata de un lugar “bien localisé du Latium” (*Mythe et révolution*, 2007, p. 245). El profesor francés no aporta sin embargo las coordenadas del paraje, que BAYET se atrevió a ubicar “no loin du Janicule” (*Tite-Live. Histoire romaine*, t. II, 1941, p. 11, n. 1), y TRAGLIA “fra Roma e Veio” (*Plutarco. Vite*, vol. I, 1992, p. 322, n. 11).

amanuense de cualquiera de los dos escritores.²⁶² En el *De lingua Latina*, Varrón dice que el nombre de la puerta Nevia procedía del bosque Nevio: *porta Nevia, quod in nemoribus Naevis* (Varr., *L.L.* 5.34). La *porta Naevis* se encontraba en el Aventino, entre la *porta Capena* y la *porta Raudusculana*. En el *De significatione verborum*, Festo sitúa el bosque Horacio junto a Roma: *Naevis silva dicta iuxta urbem, quod Naevi cuiusdam fuerit* (Fest., p. 170 L.). En cuanto al encinar consagrado a Horacio que menciona Dionisio de Halicarnaso, se debe tratar del *campus Horatiorum*, en el sur de la ciudad, que estaba dedicado a los héroes vencedores de los Curiacios en Alba Longa. El avance de los etruscos desde Tarquinia y Veyes, que se hallan al noroeste de Roma, y el movimiento del ejército romano descrito por Dionisio de Halicarnaso, *καὶ πρὶν ἐκείνους διαβῆναι τὸν ποταμὸν αὐτοὶ τὰς δυνάμεις διαβιβάσαντες ἐχώρουν πρόσω* (D.H., V 14.1) favorecen la idea de que el campo de batalla estaba *trans Tiberim* en la margen derecha del río, en los alrededores del Janículo. Dionisio de Halicarnaso asegura que los cónsules reunieron el ejército en la llanura al pie de la ciudad: *ὕπὸ τῇ πόλει τὰς δυνάμεις συνεῖχον ἐν τοῖς πεδίοις* (D.H., V 14.1). Es posible conjeturar por tanto que los romanos se aprestaron a la defensa del sur de la ciudad, y cuando hubo noticias de que los etruscos emprendieron la ofensiva, salieron al encuentro en dirección al Janículo, cruzando el Tiber por el *pons Sublicius*.

Otro asunto es la identidad de la voz salida del bosque. Tito Livio dice que pertenecía a Silvano: *Silvani vocem eam creditam* (Liv., II 7.2). Dionisio de Halicarnaso atribuye la voz o bien a Horacio o bien a Fauno, el *δαίμων* que, según los romanos, provocaba ataques de pánico y se manifestaba con apariciones terribles y sobrenaturales:

ἐκ τοῦ δρυμοῦ, παρ' ὃν ἐστρατοπεδεύσαντο, φωνή τις ἠκούσθη ταῖς δυνάμεσιν ἀμφοτέραις γεγρονῖα, ὥσθ' ἅπαντας αὐτοὺς ἀκούειν εἴτε τοῦ κατέχοντος τὸ τέμενος ἥρωος εἴτε τοῦ καλουμένου Φαύνου. τοῦτ' ἄρ' ἀνατιθέασι τῷ δαίμονι Ῥωμαῖοι τὰ πανικά καὶ ὅσα φάσματα μορφᾶς ἄλλοτε ἄλλοιᾶς ἴσχοντα εἰς ὅσιν ἀνθρώπων ἔρχεται δαίματα φέροντα, ἢ φωναὶ δαιμόνιοι ταραττοῦσι τὰς ἀκοὰς τοῦτον φασὶν εἶναι τοῦ θεοῦ τὸ ἔργον (D.H., V 16.2-3).

Fauno era un dios profético, cuya voz se oía en las batallas, como dice Cicerón: *saepe in proeliis Fauni auditi* (Cic., *Fat.* 1.101). En los *Aetia Romana*, Plutarco llama a Fauno adivino, *Φαύνου [...] τοῦ μαντέως* (Plu., *Aet. Rom.* 20, 268E). Y en los *Commentarii in Aeneidem*, Servio explica el nombre de Fauno por la voz que predecía el futuro: *Faunus ἀπὸ τῆς φωνῆς dictus quod voce, non signis futura ostendit* (Serv., *Aen.* 7.81). Es irrelevante sin embargo que la voz perteneciera a Silvano o a Fauno, ya que, aun siendo dioses diferentes, se confundieron y se identificaron con Pan en el panteón romano helenizado.²⁶³ Sea lo que fuere, en las cercanías de Roma había un bosque consagrado a Silvano, *lucus Silvani*, un lugar solitario en una espesura de sauces, fuera de las murallas y alejado del camino, como se lee en la *Aulularia* de Plauto: *Silvani lucus extra murum est avius / crebro salicto oppletus* (Plaut., *Aul.* 673-674). Se debe tratar del mismo paraje descrito por Virgilio en la *Eneida* como un bosque consagrado por los primitivos pelasgos a Silvano, el dios de los campos y las bestias, que se hallaba cercado por colinas y abetos negros, no lejos del río de la ciudad etrusca de Cere, en la ribera derecha del Tíber:

*Est ingens gelidum lucus prope Caeritis amnem,
religione patrum late sacer; undique colles*

²⁶² Véase FLACELIÈRE, *RPh*, 23, 1949, p. 129; FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 67. PERRIN leyó en cambio *Αἰσούειον λειμῶνα* (Plutarch. *Lives*, 1914, p. 522). Hay de nuevo dos versiones diferentes en la traducción de RANZ ROMANILLOS: en la colección Austral, “prado Esuvio” (Plutarco. *Vidas paralelas*, 1948, p. 57), y en la colección de los Clásicos Universales Planeta, “prado Ansvio” (Plutarco. *Vidas paralelas*, 1990, p. 127).

²⁶³ Véase BAYET, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, 1969 [1.^a ed., 1957], pp. 68 y 78-79; LATTE, *Römische Religionsgeschichte*, 1976 [1.^a ed., 1960], pp. 83-84. La voz sobrenatural se pudo deber incluso al propio Pan: *φωνή τις ἠκούσθη [...] τοῦ καλουμένου Φαύνου. τοῦτ' ἄρ' ἀνατιθέασι τῷ δαίμονι Ῥωμαῖοι τὰ πανικά* (D.H., V 16.2-3), cuya semejanza con Fauno era muy antigua. “Les *Fauni* sont formellement assimilés aux satyres à partir d’Horace (*Ars poet.*, 235 et 244) et à ce titre enrôles dans le thiasse (*Ep.*, I, 9, 4). Mais cette assimilation a toutes les chances d’être plus ancienne, si l’on considère que l’*interpretatio* des *Fauni* en *Pânes* [...] doit être parallèle à l’*interpretatio* de *Faunus* en Pan” (DE CAZANOVE, *L’association dionysiaque dans les sociétés anciennes*, 1986, p. 184, n. 22). Pues no en vano se cree que la batalla de la selva Arsis es un *locus parallelus* de la de Maratón (490 a. C.), en que Pan se apareció a Fidípides: *ὡς αὐτὸς τε ἔλεγε Φειδιππίδης καὶ Ἀθηναῖοισι ἀπήγγελε, περὶ τὸ Παρθένιον ὄρος τὸ ὑπὲρ Τεγέης ὁ Πᾶν περιπίπτει* (Hdt., VI 105). Véase MASTROCINQUE, *Lucio Giunio Bruto*, 1988, pp. 34 y 236-237.

*inclusere cavi et nigra nemus abiete cingunt.
Silvano fama est veteres sacrasse Pelasgos,
arvorum pecorisque deo, lucumque diemque,
qui primi finis aliquando habuere Latinos*
(Verg., *Aen.* 8.597-602).²⁶⁴

Plutarco adapta el prodigio a su propias ideas religiosas diciendo que la voz enorme que estremeció el bosque era algo divino: λέγουσι σεισθῆναι τὸ ἄλσος, ἐκ δ' αὐτοῦ φωνὴν ἐκπεσεῖν μεγάλην [...]. ἦν δ' ἄρα θεῖόν τι τὸ φθεγζόμενον (*Publ.* 9.6).²⁶⁵ Este algo divino, θεῖόν τι, se puede relacionar tal vez con la providencia, πρόνοια. En el *De sera numinis vindicta*, Plutarco entiende la providencia como la manifestación del poder de la divinidad en el universo por encima del azar y del destino.²⁶⁶ En el *De fato*, un tratado atribuido falsamente a Plutarco, se distinguen tres clases de providencia: la providencia primera, o dicho de otro modo la inteligencia y la voluntad divinas, ἔστιν οὖν πρόνοια ἢ μὲν ἀνώτατω καὶ πρώτῃ τοῦ πρώτου θεοῦ νόησις εἴτε καὶ βούλῃσις οὐσα εὐεργέτις πάντων, καθ' ἣν πρώτως ἕκαστα τῶν θείων διὰ πάντος ἄριστά τε καὶ κάλλιστα κεκόσμηται (*Plu., Fat.* 9, 572F); la providencia segunda, que corresponde a los dioses celestes, ἢ δὲ δευτέρα δευτέρων θεῶν τῶν κατ' οὐρανὸν ἰόντων, καθ' ἣν τὰ τε θνητὰ γίνεται τεταγμένως καὶ ὅσα πρὸς διαμοιρῆν καὶ σωτηρίαν ἑκάστων τῶν γενῶν (*Plu., Fat.* 9, 572 F-573A), y la providencia tercera, que tiene que ver con los daίμονες que guardan y protegen a los seres humanos, τρίτῃ δ' ἂν εἰκότως ρηθεῖν πρόνοιά τε καὶ προμήθεια τῶν ὅσοι περὶ γῆν δαίμονες τεταγμένοι τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων φύλακές τε καὶ ἐπισκοποὶ εἰσι (*Plu., Fat.* 9, 573A). Es más difícil pensar que la voz perteneciera a Marte, pese a la estrecha vinculación de la *gens Valeria* con el dios de la guerra y el importante papel que Plutarco concede a Publicola en la consagración del antiguo *ager Tiberinus*, convertido en *Campus Martius* tras la expulsión de Tarquinio el Soberbio.²⁶⁷

Muerte de Bruto

La muerte de Bruto es narrada en tonos manifiestamente épicos.²⁶⁸ Dionisio de Halicarnaso escribe que los ejércitos romano y etrusco estaban igualados en número y en ardor: ἐτύγχανον δὲ πλῆθει τε ἀγχώμαλοι μάλισθ' αἱ δυνάμεις αὐτῶν οὐσαι καὶ προθυμία ὁμοία χωροῦσαι πρὸς τὸν ἀγῶνα ἀμφοτέραι (*D.H.*, V 14.2). Publicola dirigía el ala derecha de la caballería frente a los veyentes, mientras que Bruto se encargaba del ala derecha frente a las huestes del ejército etrusco capitaneado por los hijos de Tarquinio el Soberbio: ἡγεῖτο δὲ τοῦ μὲν δεξίου Ῥωμαίων κέρατος Οὐαλέριος [...] ἐναντίαν στάσιν ἔχων Οὐιεντανοῖς, τοῦ δ' εὐωνύμου Βροῦτος, καθ' ὃ μέρος ἢ

²⁶⁴ “La forêt est donc un lieu naturel de rencontre avec le divin, se prête naturellement à une hiérophanie” (BRIQUEL, *Les bois sacrés*, 1993, p. 78). Sobre la naturaleza del bosque sagrado, véase SCHEID, *Les bois sacrés*, 1993, pp. 13-20.

²⁶⁵ En el *Non posse suaviter vivi secundum Epicurum*, Plutarco dice por boca de Teón que la naturaleza de lo divino es favorecer y ayudar: οὐ τοίνυν ὀργαῖς, <ὅτι> καὶ χάρισι, συνέχεται τὸ θεῖον, ἀλλ' ὅτι χαρίζεσθαι καὶ βοηθεῖν πέφυκεν (*Plu., Suav. viv. Epic.* 22, 1102E). “The divine as incapable of anything other than *philanthropia*” (BRENK, *In mist appalled*, 1977, p. 259). Parece sin embargo que la divinidad solo estuvo al lado de los romanos de Publicola.

²⁶⁶ En el *De sera numinis vindicta*, Olímpico, uno de los interlocutores del diálogo, se lamenta de que la tardanza de la divinidad en castigar a los malvados quite fe a la providencia: τὴν πίστιν ἢ βραδυτῆς ἀφαιρεῖ τῆς προνοίας (*Plu., Ser. num. vind.* 3, 549B). El asunto se relaciona con unos versos de Eurípides acerca de que la justicia alcanza con paso lento a los malvados: ἡ Δίκη [...] / βραδεῖ ποδὶ / στείχουσα μάρψει τοὺς κακοὺς, ὅταν τύχῃ (*Eur.*, fr. 979 N.). Para Olímpico, la justicia de que hablaba Eurípides se asemeja más a una especie de azar que a la providencia: ἢ δ' ἀτρέμα καὶ 'βραδεῖ ποδὶ' κατ' Εὐριπίδην καὶ ὥς ἔτυχεν ἐπιπίπτουσα Δίκη τοῖς πονηροῖς τῷ αὐτομάτῳ μᾶλλον ἢ τῷ κατὰ πρόνοιαν ὁμοιον ἔχει τὸ πεπλανημένον καὶ ὑπερήμερον καὶ ἄτακτον (*Plu., Ser. num. vind.* 3, 549D).

²⁶⁷ A partir de un pasaje de Catón, *Marti Silvano in silva interdus in capita singula boum votum facito* (Cato, *R.R.* 83), PERUZZI sugería que la voz emanada de la selva Arsia pertenecía a Marte en calidad de *Mars Silvanus*, a quien los compañeros de Publicola dedicaron la inscripción de Sátrico (*PP*, 33, 1978, p. 348). “Non mi convince la spiegazione del Peruzzi [...]. La tradizione non parla affatto di Marte, ma di una voce misteriosa, ritenuta quella di Silvano o di Fauno” (MASTROCINQUE, *Lucio Giunio Bruto*, 1988, p. 236, n. 6). Véase HOOPER & ASH, *Cato and Varro. On agriculture*, 1934, p. 87, n. 79, donde son citados W. WARDE FOWLER, *The religious experience of the Roman people from the earliest times to age of Augustus*, Londres, 1911, pp. 132-133, y E. E. BURRIS, “Cato, *De agri cultura* 83”, *CJ*, 21, 1925-1926, p. 221”, que identifican a Silvano con Marte.

²⁶⁸ Véase BRIQUEL, *Dulce et decorum pro patria mori*, 1990, pp. 127-133, junto con el capítulo dedicado a Bruto en *Mythe et révolution*, 2007, pp. 242-296.

Ταρκυνιητῶν δύναμις ἦν· ἡγεμόνες δ' αὐτὴν ἐκόσμουσαν οἱ Ταρκυνίου τοῦ βασιλέως παῖδες (D.H., V. 14.3). Tito Livio difiere de Dioniso de Halicarnaso atribuyendo a Públicola el mando de la infantería, *Valerius quadrato agmine peditum ducit* (Liv., II 6.6), que estaba colocada en el centro, μέσην μὲν τὴν φάλαγγα τῶν πεζῶν (D.H., V 14.2), en tanto que Bruto se hizo cargo de la caballería: *Brutus [...] cum equitatu* (Liv., II 6.6). No pasó mucho tiempo desde que se inició el combate cuando Bruto y Arrunte se acometieron a caballo movidos por el odio y la ira:

ἀρχομένων δ' αὐτῶν συνάγειν εἰς χεῖρας, Ἄρρων ὁ Ταρκυνίου παῖς καὶ Βροῦτος ὁ Ῥωμαίων ὑπάτος, οὐ κατὰ τύχην ἀλλήλοις περιπεσόντες, ἀλλ' ὑπ' ἔχθους καὶ ὀργῆς, ὁ μὲν ὥς ἐπὶ τύραννον καὶ πόλεμον τῆς πατρίδος, ὁ δὲ τῆς φυγῆς ἀμυνόμενος, ὥρμησαν ὁμόσε τοῖς ἵπποις (Publ. 9.3).

En el duelo, aflora la vieja enemistad entre Bruto y los Tarquinios, así como el reproche del exilio al que fue condenada la familia real. El relato de Livio, que recoge el tema de la ira y del destierro, es mucho más dramático por el uso del estilo directo. Cuando Bruto se adelantó con la caballería para explorar el terreno fue visto por Arrunte a causa de la escolta de los lictores:

Brutus ad explorandum cum equitatu antecessit. Eodem modo primus eques hostium agminis fuit; praeerat Arruns Tarquinius filius regis [...]. Arruns [...] ex lictoribus procul consulem esse, deinde iam proprius ac certius facie quoque Brutum cognovit (Liv., II 6.7).

Al reconocer a Bruto, que portaba los estandartes de los reyes, Arrunte, encendido de cólera, clamó venganza contra el cónsul, al que responsabilizaba del destierro de su familia: *inflammatus ira 'Ille est vir' inquit 'qui nos extorres expulit patria. Ipse en ille nostris decoratus insignibus magnifice incedit. Di regum ultores adeste'* (Liv., II 6.7). Aunque Arrunte fue el primero que picó espuelas, Bruto no evitó la lucha por el honor debido a los generales y se lanzó ansioso contra el etrusco: *concitata calcaribus equum atque in ipsum infestus consulem derigit. Sensit in se iri Brutus; decorum erat tum ipsi capessere pugnam ducibus; avide itaque se certamini offert* (Liv., II 6.8). Dionisio de Halicarnaso concede asimismo la iniciativa a Arrunte, que tildó a Bruto de cobarde y monstruo, por tener las manos manchadas de la sangre de sus propios hijos:

μελλόντων δ' αὐτῶν εἰς χεῖρας ἰέναι προελθὼν ἐκ τῆς τάξεως τῶν Τυρρηνῶν εἰς τῶν Ταρκυνίου παίδων, Ἄρρους ὄνομα, Ῥωμὴν τε κράτιστος καὶ ψυχὴν λαμπρότατος τῶν ἀδελφῶν, ἐγγὺς τῶν Ῥωμαίων ἐλάσας τὸν ἵππον, ὅθεν μορφήν τε καὶ φωνὴν ἅπαντες ἐμελλον αὐτοῦ συνήσειν, λόγους ὑβριστὰς εἰς τὸν ἡγεμόνα τῶν Ῥωμαίων Βροῦτον ἀπερρίπτει, θηρίον ἄγριον ἀποκαλῶν καὶ τέκνων αἵματι μιαρὸν, ἀνανδρίαν τ' ἐν ταῦτ' καὶ δειλίαν ὀνειδίζων, καὶ τελευτῶν εἰς τὸ ὑπὲρ πάντων ἀγῶνα προὔκαλεῖτο μόνον αὐτῷ συνοισόμενον (D.H., V 15.1).

No fue el cumplimiento del deber, sino los insultos de Arrunte, el motivo por el cual Bruto, desoyendo el consejo de sus amigos, abandonó la formación para encontrar la muerte: *κακείνους οὐκ ἀξίων τοὺς ὀνειδισμοὺς ὑπομένειν ἤλαυνε τὸν ἵππον ἐκ τῆς τάξεως, ὑπεριδὼν καὶ τῶν ἀποτρεπόντων φίλων ἐπὶ τὸν κατεψηφισμένον ὑπὸ τῆς μοίρας θάνατον ἐπειγόμενος* (D.H., V 15.2). Ni Arrunte ni Bruto tuvieron miramiento en la embestida y se mataron el uno al otro: *θυμῷ δὲ μᾶλλον ἢ λογισμῷ προσμείζαντες ἠφείδην αὐτῶν καὶ συνεπέθανον ἀλλήλοις* (Publ. 9.4). En efecto, como escribe Livio, la violencia del choque y el desprecio por la vida hizo caer a ambos contendientes de los caballos heridos de muerte: *adeoque infestis animis concurrerunt, neuter dum hostem vulneraret sui protegendum corporis memor, ut contrario icti per parmam uterque transfixus duabus haerentes hastis moribundi ex equis lapsi sint* (Liv., II 6.9). Dionisio de Halicarnaso precisa que Arrunte hundió la lanza en el costado de Bruto, que atravesó a su vez las costillas de Arrunte. Los caballos, encabritados, hicieron a los jinetes morder el polvo:

ὁμοίῳ δ' ἀμφοτέροι θυμῷ φερόμενοι καὶ λογισμὸν οὐχ ὧν πείσονται λαβόντες, ἀλλ' ὧν ἐβούλοντο δρᾶσαι, συρράττουσι τοὺς ἵππους ἐξ ἐναντίας ἐλαύνοντες καὶ φέρουσι ταῖς σαρίσαις ἀφύκτους κατ' ἀλλήλων πληγὰς ἀμφοτέροι δι' ἀσπίδων τε καὶ θωράκων, ὁ μὲν εἰς τὰ πλευρὰ βάψας τὴν αἰχμήν, ὁ δ' εἰς λαγόνας· καὶ οἱ ἵπποι αὐτῶν ἐμπλέξαντες τὰ στήθη τῇ ῥύμῃ τῆς φορᾶς ἐπὶ τοῖς ὀπισθίοις ἀνίστανται ποσὶ καὶ τοὺς ἐπιβάτας ἀναχαιτίσαντες ἀποσεισόνται (D.H., V 15.2).

La muerte de los generales no frenó el ímpetu de los ejércitos, que lucharon sin resultado cierto hasta que se desencadenó una tormenta: οὕτω δὲ δεινοῦ γενομένου τοῦ πρόαγωνος, οὐκ ἔσχεν ὁ ἀγὼν τέλος ἐπιεικέστερον, ἀλλὰ καὶ δράσαντες ἴσα καὶ πάθοντες οἱ στρατοὶ διεκρίθησαν ὑπὸ χειμῶνος (Publ. 9.4). Tito Livio dice que la caballería entró primero en combate, y a continuación la infantería: *simul et cetera equestris pugna coepit, neque ita multo post et pedites superveniunt* (Liv., II 6.10). No hubo forma de conocer al vencedor, pues la batalla había sido muy equilibrada: *ibi varia victoria et velut aequo Marte pugnatum est* (Liv., II 6.10). Plutarco escribe que la incertidumbre invadió a Públicola, que presenciaba los altibajos de ánimo de los soldados, tan pronto eufóricos por las bajas de los enemigos como abatidos por las de los compañeros: ἦν οὖν ἐν ἀπόροις ὁ Οὐαλέριος, οὐκ εἰδὼς τὸ τῆς μάχης πέρας, ἀλλὰ τοὺς στρατιώτας ὁρῶν τοῖς μὲν αὐτῶν νεκροῖς ἀθυμοῦντας, ἐπαιρομένους δὲ τοῖς τῶν πολέμιων (Publ. 9.6). La matanza imposibilitaba distinguir y contar los cadáveres: οὕτως ἄκριτος ἦν καὶ παράλληλος ὑπὸ πλήθος ὁ φόνος (Publ. 9.5). Parece no obstante que se impuso el ala derecha de los ejércitos, de modo que los romanos pusieron en fuga a los veyentes, mientras que los etruscos de Tarquinia hicieron retroceder a los romanos: *dextera utrimque cornua vicere, laeva superata. Veientes, vinci ab Romano milite adsueti, fusi fugatique: Tarquiniensis, novus hostis, non stetit solum sed etiam ab sua parte Romanum pepulit* (Liv., II 6.11). No difiere mucho el relato de Dionisio de Halicarnaso. Al ver a los generales en el suelo, la infantería y la caballería de ambos ejércitos se acometieron entonando alaridos con igual suerte: αἱ δ' ἄλλαι δυνάμεις ὡς τοὺς ἡγεμόνας εἶδον συμπεσόντας, ὥθουνται σὺν ἀλαλαγμῷ καὶ πατάγῳ, καὶ γίνεται μέγιστος ἀπάντων ἀγὼν πεζῶν τε καὶ ἵππεων καὶ τύχη περὶ ἀμφοτέρους ὁμοία (D.H., V 15.3). Dionisio de Halicarnaso dice que Públicola sembraba la muerte entre los veyentes, que fueron perseguidos hasta el campamento: *Ῥωμαίων τε γὰρ οἱ το δεξιὸν κέρας ἔχοντες, ἐφ' οὗ τεταγμένος ἦν ὁ ἕτερος τῶν ὑπάτων Οὐαλέριος, ἐνίκων τοὺς Οὐιεντανοὺς καὶ μέχρι τοῦ στρατοπέδου διώξαντες ἐπλήρωσαν νεκρῶν τὸ πεδῖον* (D.H., V 15.4). El ala derecha de los etruscos estuvo a punto de tomar el fuerte de los romanos, que resistieron el asalto:

Τυρρηγῶν τε οἱ τὴν τοῦ δεξίου κέρατος ἔχοντες στάσιν, ὧν ἡγοῦντο Τίτος καὶ Σέξτος οἱ Ταρκυνίου τοῦ βασιλέως παῖδες, ἐτρέψαντο τοὺς ἐπὶ τοῦ λαιοῦ ὄντας Ῥωμαίων κέρατος, καὶ πλησίον τοῦ χάρακος αὐτῶν γενόμενοι πείρας μὲν οὐκ ἀπέστησαν, εἰ δύναιτο ἐλεῖν τὸ ἔρυμα ἐξ ἐφόδου, πολλὰς δὲ πληγὰς λαβόντες ὑποστάντων αὐτοὺς τὸν ἐνδον ἀπετράποντο (D.H., V 15.4).

Dionisio de Halicarnaso escribe que el combate no cesó por una tormenta, sino que se prolongó hasta el ocaso: ἤδη δὲ περὶ καταφορὰν ὄντος ἡλίου (D.H., V 16.1). Sea lo que fuere, el desaliento se apoderó de los soldados, que no acertaban en conjeturar la victoria viendo en derredor los cadáveres de los compañeros: οὐ μὴν ἀλλ' ἐκάτεροις ἐγγύθεν ὁρῶμενα τὰ οἰκεῖα μᾶλλον ἐβεβαίουν τὴν ἥτταν ἢ τὴν νίκην εἰκαζόμενα τὰ τῶν πολέμιων (Publ. 9.6). El texto de Plutarco es una reelaboración de una frase de Dionisio de Halicarnaso sobre la pesadumbre de los soldados por el número de bajas en el combate: *πρὸς τοὺς ἐαυτῶν ἀνέστρεψαν ἐκάτεροι χάρακας, ὅσον ἐπὶ τῷ πλήθει τῶν ἀπολωλότην ἀχθόμενοι* (D.H., V 15.1). Dionisio de Halicarnaso añade que muchos supervivientes no se encontraban con fuerzas para afrontar otra batalla por las heridas recibidas: *εἰ δεήσειεν αὐτοῖς ἐτέρας μάχης, οὐχ ἱκανοὺς ἡγούμενοι τὸν ἀγῶνα ἄρασθαι τοὺς περιλειπομένους σφῶν τραυματίας τοὺς πολλοὺς ὄντας* (D.H., V 16.1). Además, el desánimo y la desesperanza se cebaron en los romanos por la muerte de Bruto, hasta el punto que la mayoría no dejaba de pensar en la retirada antes del amanecer: *πλείων δ' ἦν περὶ τοὺς Ῥωμαίους ἀθυμία καὶ ἀπόγνωσις τῶν πραγμάτων διὰ τὸν τοῦ ἡγεμόνος θάνατον· καὶ λογισμὸς εἰσῆει πολλοῖς, ὡς ἄμεινον εἴη σφίσιν ἐκλιπεῖν τὸν χάρακα πρὶν ἡμέραν γενέσθαι* (D.H., V 16.2). Al caer la noche, una voz emanada del bosque interrumpió la calma del campamento para anunciar la victoria *in extremis* de los romanos: *ἐπελθοῦσης δὲ νυκτὸς οἶαν εἰκὸς οὕτω μεμαχημένοις καὶ γενομένων ἐν ἡσυχίᾳ τῶν στρατοπέδων, λέγουσι σεισθῆναι τὸ ἄλσος, ἐκ δ' αὐτοῦ φωνὴν ἐκπεσεῖν μεγάλην, φράζουσαν ὡς ἐνὶ πλείους ἐν τῇ μάχῃ τεθνήκασιν Τυρρηγῶν ἢ Ῥωμαίων* (Publ. 9.8). Tito Livio, que incide en la tranquilidad de la noche, atribuye la voz portentosa a Silvano, *addiciunt miracula huic pugnae: silentio proximae noctis ex silva Arsia ingentem editam vocem; Silvani vocem eam creditam: uno plus Tuscorum cecidisse in acie; vincere bello Romanum* (Liv., II 7.2). Dionisio de Halicarnaso dice que los soldados aún discutían la idea de abandonar la contienda cuando se oyó en ambos campamentos una voz divina que animó a los romanos a recobrar la confianza porque los enemigos había sufrido una baja más en la batalla:

τοιαῦτα δ' αὐτῶν διανουμένων καὶ διαλεγομένων πρὸς ἀλλήλους περὶ τὴν πρώτην που μάλιστα φυλακὴν ἐκ τοῦ δρυμοῦ, παρ' ὃν ἐστρατοπεδεύσαντο, φωνή τις ἠκούσθη ταῖς δυνάμεσιν ἀμφοτέραις γεγωνῖα, ὥσθ' ἅπαντας αὐτοὺς ἀκούειν [...]. ἡ δὲ τοῦ δαιμονίου φωνὴ θαρρεῖν παρεκελεύετο τοῖς Ῥωμαίοις ὡς νενικηκόσιν, ἐνὶ πλείους εἶναι τοὺς τῶν πολεμίων ἀποφαίνουσα νεκρούς (D.H., V 16.2-3).

A juicio de Dionisio de Halicarnaso, la voz era o bien del héroe a quien estaba destinado el encinar o bien de Fauno: εἴτε τοῦ κατέχοντος τὸ τέμενος ἥρωος εἴτε τοῦ καλουμένου Φαύνου (D.H., V 16.2). Plutarco no entra en disquisiciones sobre el origen de la voz, sino que se limita a aceptar de buen grado la divinidad del prodigio, ἦν δ' ἄρα θεῖόν τι τὸ φθεγζόμενον (Publ. 9.6), que no se había equivocado sobre la victoria de los romanos, tal y como demostró el recuento de cadáveres: οἱ δὲ νεκροὶ διαριθμηθέντες εὐρέθησαν τριακόσιοι μὲν ἐπὶ χιλίοις καὶ μυρίοις οἱ τῶν πολεμίων, οἱ δὲ Ῥωμαίων παρ' ἓνα τοσοῦτοι (Publ. 9.8). El desánimo del día anterior se convirtió en euforia y gritos de guerra que provocaron la estampida de los etruscos: εὐθὺς [τε] γὰρ ὑπ' αὐτοῦ τοῖς μὲν ἀλαλάζαι παρέστη μέγα καὶ θαρσαλέον, οἱ δὲ Τυρρηνοὶ περίφοβοι γενόμενοι καὶ συνταραχθέντες ἐξέπεσον τοῦ στρατοπέδου, καὶ διεσπάρησαν οἱ πλεῖστοι (Publ. 9.7). No menos de cinco mil de los que estaban en la retaguardia cayeron en manos de los romanos, que saquearon el campamento: τοὺς δὲ καταλειφθέντας ὀλίγω πεντακισχιλίων ἐλάσσους ἐπελθόντες εἶλον οἱ Ῥωμαῖοι καὶ τὰλλα διήρπασαν (Publ. 9.8). Dionisio de Halicarnaso, apoyándose en las fuentes, dice que Publicola, llevado por la voz, tomó la iniciativa de lanzarse de noche cerrada contra el campamento de los etruscos, del que se apoderó tras haber aniquilado o expulsado a los ocupantes: ταύτῃ λέγουσι τῇ φωνῇ τὸν Οὐαλέριον ἐπαρθέντα νυκτὸς ἐπὶ πολλῆς ἐπὶ τὸν χάρακα τῶν Τυρρηνῶν ὥσασθαι καὶ πολλοὺς μὲν ἀποκτείναντα ἐξ αὐτῶν, τοὺς δὲ λοιποὺς ἐκβαλόντα κρατῆσαι τοῦ στρατοπέδου (D.H., V 16.3). Tito Livio, que no da crédito al prodigio, escribe que los romanos se consideraron como vencedores cuando no vieron a los enemigos a la mañana siguiente, de modo que Publicola se limitó a recoger los despojos: *ita certe inde abiēre, Romani ut victores, Etrusci pro victis, nam postquam inluxit nec quisquam hostium in conspectu erat, P. Valerius consul spolia legit* (Liv., II 7.3). Pero lo cierto es que los etruscos, aterrados por la cruenta batalla, habían abandonado de noche el campamento y regresado a Tarquinia y Veyes sin esperar el resultado del combate: *ita cum pugnatum esset, tantus terror Tarquinium atque Etruscos incessit ut omissa inrita re nocte ambo exercitus, Veiens Tarquiniensisque, suas quisque abierent domos* (Liv., II 7.1). La batalla tuvo lugar la víspera de las calendas de marzo del año 509 a. C.: ταύτην τὴν μάχην λέγουσι γενέσθαι πρὸ μιᾶς καλανδῶν Μαρτίων (Publ. 9.8).

Triunfo de Publicola y funerales de Bruto

Tras la batalla de la *silva Arsia*, Publicola se convirtió en el primer cónsul que celebró el triunfo en una cuadriga: ἐθριάμβευσε δ' ἀπὸ αὐτῆς Οὐαλέριος, εἰσελάσας τεθρίπῳ πρῶτος ὑπάτων (Publ. 9.9). Era el día de Año Nuevo, las calendas de marzo, el 1 de marzo del año 509 a. C. En los Fastos Capitolinos, consta que la victoria se produjo contra Veyes y Tarquinia, de donde procedía la mayor parte del contingente etrusco que apoyó a Tarquinio el Soberbio: *P. Valer[ius Volusi f. n. Poplicola] co(n)s(ul) d[e Veientib(us) et Tarquiniensib(us) k. Mart. a. CCXLIV]*. En el anónimo *De viris illustribus*, se dice erróneamente que la victoria solo se celebró contra Veyes: *primo de Veientibus [...] triumphavit* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 15.1). Plutarco resalta dos elementos del triunfo de Publicola: por un lado, el dativo τεθρίπῳ, y por otro el predicativo πρῶτος matizado por el genitivo partitivo ὑπάτων. La noticia de que Publicola fue el primer cónsul que celebró el triunfo conduciendo una cuadriga no aparece ni en Tito Livio, *P. Valerius spolia legit triumphansque inde Romam rediit* (Liv., II 4.3) ni en Dionisio de Halicarnaso, que señala que el triunfo fue decretado por el senado, y la asamblea acordó por unanimidad recibir al ejército con un ágape: ὑπήντα δ' αὐτοῖς ἡ τε βουλὴ θριάμβου καταγωγῇ ψηφισαμένη κοσμεῖν τὸν ἡγεμόνα, καὶ δῆμος ἅπας κρατῆσι καὶ τραπέζαις ὑποδεχόμενος τὴν στρατιάν (D.H., V 17.2). El triunfo de Publicola se asemeja a los de Rómulo y Tarquinio Prisco. Rómulo celebró el triunfo contra los cecineses del rey Acrón, cuyos despojos, *spolia opima*, fueron consagrados a Júpiter Feretrio, como dice Dionisio de Halicarnaso, que atribuye al rey la primera entrada triunfal en una cuadriga:

τελευταῖος δὲ τῆς πόμπης αὐτὸς ἐπορεύετο ἐσθῆτα μὲν ἠφιεσμένος ἀλουργῇ, δάφνη δὲ κατεστεμμένος τὰς κόμας καὶ ἵνα τὸ βασιλείον ἀξίωμα σῶζῃ τεθρίπῳ παρεμβεβηκώς. [...]

ἡ μὲν οὖν ἐπινίκιος τε καὶ τροπαιοφόρος πομπὴ καὶ θυσία, ἣν καλοῦσι Ῥωμαῖοι θριάμβον, ὑπὸ Ῥωμύλου πρῶτον κατασταθεῖσα τοιαύτη τις ἦν (D.H., II 34.2-3).

El triunfo de Tarquinio Prisco se produjo contra los sabinos de Colacia: *bello Sabino perfecto Tarquinius triumphans Roman redit* (Liv., I 38.3). Eutropio precisa que fue el primer triunfo que se celebró en Roma: *primus triumphans Romam intravit* (Eutr., I 6.1). En la *Vida de Rómulo*, Plutarco corrige a Dionisio de Halicarnaso afirmando que la pompa del triunfo no se debió a Rómulo, sino a Tarquinio Prisco, que introdujo la cuadriga en la ceremonia, a menos que, según una fuente que no es citada, seguramente Valerio Ancias, la iniciativa del carro del triunfo se debiera a Públicola, ya que Rómulo llevó los *spolia opima* a pie:

Κόσος μὲν οὖν καὶ Μάρκελλος ἤδη τεθρίπποις εἰσήλαυνον, αὐτοὶ τὰ τρόπαια φέροντες· Ῥωμύλου δ' οὐκ ὀρθῶς φησιν ἄρματι χρῆσασθαι Διονύσιος. Ταρκύνιον γὰρ ἱστοροῦσι τὸν Δημαράτου τῶν βασιλέων πρῶτον εἰς τοῦτο τὸ σχῆμα καὶ τὸ ὄγκον ἐξᾶραι τοὺς θριάμβους· ἕτεροι δὲ πρῶτον ἐφ' ἄρματος θριαμβεῦσαι Ποπλικόλαν. τοῦ δὲ Ῥωμύλου τὰς εἰκόνας ὁρᾶν ἔστιν ἐν Ῥώμῃ τὰς τροπαιοφόρους πεζὰς ἀπάσας (Plu., Rom. 16.7-8).²⁶⁹

Los datos apuntan que Tarquinio Prisco celebró el triunfo en una cuadriga bañada en oro, como escribe Floro: *aureo curru, quattuor equis triumphatur* (Flor., I 1[I 5]). No hay competencia entre Tarquinio Prisco y Públicola en la introducción de la cuadriga en la ceremonia del triunfo. A usanza de los reyes, Públicola se valió por primera vez del *currus triumphalis* en la recién inaugurada república, pero fue en verdad el *πρῶτος ὑπάτων*. Antes de Tarquinio Prisco, no hubo al parecer ninguna ceremonia de triunfo. Plutarco, o más bien su fuente, quiso comparar el triunfo de Rómulo de *Caeninensibus* con el de Públicola de *Veientibus et Tarquiniensibus* sirviéndose de dos paralelismos que no podían pasar desapercibidos: la fecha de la celebración y el alcance de la victoria. Pues ambos celebraron el triunfo el día de Año Nuevo, el uno en 753 a. C., el otro en 509 a. C. Se trata de una fecha solemne que refuerza la idea de que ambos son los fundadores de Roma en épocas complementarias. Rómulo es el *conditor* por antonomasia, mientras que Públicola se encargó de la refundación de la ciudad sobre la base de la *libertas*, por encima incluso de Bruto, que había sido reconocido como *ἡγεμὼν τῆς ἐλευθερίας*. Tal usurpación no es del todo cierta, ya que Plutarco es consciente del papel de Bruto en la instauración del nuevo régimen. Al igual que Rómulo había fundado Roma más de dos siglos atrás, el mérito de establecer la república era atribuible a Bruto: *Ῥωμαῖοι γὰρ οὐ τοσοῦτον ἔργον οἶονται Ῥωμύλου γενέσθαι τῆς πόλεως τὴν ἰδρύσιν, ὅσον Βροῦτον τὴν κτίσιν τῆς πολιτείας καὶ κατάστασιν* (Publ. 6.6). Ahora bien, si Bruto puso la primera piedra del nuevo régimen, Públicola fue el artífice de una república que habría de durar casi quinientos años, como recuerda Plutarco en la *synkrisis*: *ἡ δὲ [πολιτεία] Ποπλικόλα μέχρι τῶν ἐμφυλίων πολέμων διεφύλαξεν ἐν κόσμῳ τὴν πόλιν. [...] ὁ δὲ μένων καὶ ἄρχων καὶ πολιτεύματος ἰδρύσεν καὶ κατέστησεν εἰς ἀσφαλὲς τὴν πολιτείαν* (Sol.-Publ. 3.4).²⁷⁰ En Públicola, coinciden por igual tanto las tareas de *ἰδρύσιν* como de *κτίσιν* y *κατάστασιν*, que Plutarco atribuyó respectivamente a Rómulo y a Bruto.

Funeral de Bruto

Al triunfo siguió el funeral de Bruto, *ἀπεδέξαντο δὲ τοῦ Οὐαλερίου καὶ τὰς εἰς τὸν συνάρχοντα τιμὰς, αἷς ἐκκομιζόμενον καὶ θαπτόμενον ἐκόσμησε* (Publ. 9.10), cuyo punto álgido fue el discurso fúnebre que pronunció Públicola por la emoción con que fue recibido por los romanos y la emulación que tuvo en las exequias venideras de grandes hombres: *καὶ λόγον ἐπ' αὐτῷ διεξῆλθεν ἐπιτάφιον, ὃς οὕτως ὑπὸ Ῥωμαίων ἡγαπήθη καὶ τοσαύτην ἔσχε χάριν, ὥστε πᾶσι τοῖς ἀγαθοῖς καὶ μεγάλοις ὑπάρχειν ἐξ ἐκείνου τελευτήσασιν ὑπὸ τῶν ἀρίστων ἐγκωμιάζεσθαι* (Publ. 9.10). El

²⁶⁹ Véase VERSNEL, *Triumphus*, 1970, pp. 304-313. La ceremonia de los *spolia opima*, que eran dedicados a Júpiter Feretrio, es en cierto sentido un antecedente del *triumphus* propiamente dicho.

²⁷⁰ “L’image dominante que les témoignages anciens suggèrent de Publicola est en définitive celle de l’organisateur de la République naissante, du père d’une “constitution” (πολιτεία) [...] qui devait assurer à Rome les bienfaits de l’ordre” (RICHARD, *MEFRA*, 106, 1994, p. 411). Cf. BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, especialmente pp. 283-228, que compara a Bruto y Públicola desde la perspectiva trifuncional de la ideología indoeuropea de Dumézil. “On peut définir Brutus—tout comme Romulus—comme un personnage varunien, Publicola—tout comme Numa—comme un personnage mitrien”. La idea de “un segundo Rómulo” en cuanto *conditor* se ajusta más a la figura de Servio Tulio.

funeral de Bruto fue el origen de los funerales de Estado. Dionisio de Halicarnaso apunta que el sepelio tuvo lugar el día siguiente de la celebración del triunfo, el 2 de marzo del año 509, o 507 a. C. El cadáver de Bruto fue expuesto en el foro, donde Publicola, de luto, pronunció desde la tribuna un discurso fúnebre ante los miembros de la asamblea: *τῇ δ' ἐξῆς ἡμέρᾳ φαιὰν ἐσθῆτα λαβὼν καὶ τὸ Βρούτου σῶμα προθεὶς ἐν ἀγορᾷ κεκοσμημένον ἐπὶ στρωμνῆς ἐκπρεποῦς συνεκάλει τὸν δῆμον εἰς ἐκκλησίαν καὶ προελθὼν ἐπὶ τὸ βῆμα τὸν ἐπιτάφιον ἔλεξεν ἐπ' αὐτῷ λόγον* (D.H., V 17.2). Publicola pudo introducir la costumbre de pronunciar un discurso fúnebre en los funerales de Estado, o bien que el discurso fúnebre de los romanos era más antiguo que el de los griegos:

εἰ μὲν οὖν Οὐαλέριος πρῶτος κατεστήσατο τὸν νόμον τόνδε Ρωμαίοις ἢ κείμενον ὑπὸ τῶν βασιλέων παρέλαβεν, οὐκ ἔχω τὸ σαφὲς εἰπεῖν· ὅτι δὲ Ρωμαίων ἐστὶν ἀρχαῖον εὖρημα τὸ παρὰ τὰς ταφὰς τῶν ἐπισήμων ἀνδρῶν ἐπαίνους τῆς ἀρετῆς αὐτῶν λεγέσθαι καὶ οὐχ Ἕλληνες αὐτὸ κατεστήσαντο πρῶτοι, παρὰ τῆς κοινῆς ἱστορίας οἶδα μαθόν, ἦν ποιητῶν τε οἱ παλαιότατοι καὶ συγγραφέων οἱ λογιώτατοι παραδεδώκασι (D.H., V 17.4).

Pero Plutarco corrige a Dionisio de Halicarnaso atribuyendo la invención del discurso fúnebre a Solón, como dice el rétor Anaxímenes de Lámpsaco: *λέγεται δὲ καὶ τῶν Ἑλληνικῶν ἐπιταφίων ἐκεῖνος γενέσθαι πρεσβύτερος, εἶγε μὴ καὶ τοῦτο Σόλωνός ἐστιν, ὡς Ἀναξιμένης ὁ ῥήτωρ* (fr. 5 M. = FGrH 72 F 24) *ἰστόρηκεν* (Publ. 9.11).²⁷¹

II, 2, 1. Intento de tiranía. Origen del cognomen. Reformas de Publicola (10.1-12.6)

El primer bloque de la segunda parte es la *ἀκμή* de la biografía, el meollo que justifica la elección de Publicola como pareja de Solón. Hay tres apartados. Primero, el intento de tiranía de Publicola, *adfectatio regni*, por gobernar *sine collega* y vivir en la casa sobre la colina Velia. Segundo, el origen del sobrenombre *Poplicola* o *Publicola* que recibió por preocuparse por el pueblo. Tercero, las leyes de Publicola, entre las que destaca la *lex de provocatione*. Afluyen por otra parte los motivos morales con que Plutarco gusta caracterizar al protagonista de la biografía como la oposición a la adulación, *κολακεία*, gracias a la amistad y la franqueza, *φιλία καὶ παρρησία*, o el espíritu moderado y popular, *μέτριος καὶ δημοτικός*, reflejado en la legislación. Además, sigue presente el tema de la envidia, *φθόνος*. En el bloque hay lugar también para una breve digresión sobre las antiguas monedas romanas.

Intento de tiranía

El punto débil de Publicola es la acusación de aspirar a la tiranía, *adfectatio regni*, por gobernar *sine collega* y habitar en la colina Velia. A diferencia de Bruto, el padre de la libertad, *πατέρα τῆς ἐλευθερίας*, que había compartido siempre el consulado, Publicola se apoderó del poder en cuanto pudo y se convirtió a ojo del pueblo en heredero de la tiranía de Tarquinio el Soberbio:

ἀλλὰ δ' ἐκεῖνα μᾶλλον ἤχθοντο τῷ Οὐαλερίῳ καὶ προσέκρουν, ὅτι Βρούτος μὲν, ὃν πατέρα τῆς ἐλευθερίας ἐνόμιζον ὁ δῆμος, οὐκ ἠξίωσε μόνος ἄρχειν, ἀλλὰ καὶ πρῶτον αὐτῷ προσεῖλετο καὶ δεύτερον· 'οὐτοσί δ'', ἔφασαν, 'εἰς ἑαυτὸν ἅπαντα συνενεγκάμενος, οὐκ ἔστι τῆς Βρούτος κληρονόμος ὑπατείας μηδὲν αὐτῷ προσηκούσης, ἀλλὰ τῆς Ταρκυνίου τυραννίδος (Publ. 10.1).

²⁷¹ La *laudatio funebris*, que los romanos dedicaban a todos los hombres ilustres, *πᾶσι τοῖς ἐνδόξοις ἀνδράσιν* (D.H., V 17.6), y el *λόγος ἐπιτάφιος*, que los griegos pronunciaban en honor de los caídos en combate, *ἐπὶ τοῖς ἐκ τῶν πολέμων θαπτομένοις* (D.H., V 17.5), puede que no sean el mismo tipo de discurso: uno era individual y aristocrático, y otro estaba dirigido a la ciudad. Véase ARCE, *Memoria de los antepasados*, 2000, pp. 43-56. Los atenienses pronunciaron los primeros discursos fúnebres con ocasión de la batalla de Maratón (490 a. C.), o tras las victorias de Artemisio (480 a. C.), Salamina (480 a. C.), o Platea (479 a. C.), unos quince años después del funeral de Bruto: *ὅψε γὰρ ποτε Ἀθηναῖοι προσέθεσαν τὸν ἐπιτάφιον ἔπαινον τῷ νόμῳ, εἴτ' ἀπὸ τῶν ἐπ' Ἀρτεμισίῳ καὶ περὶ Σαλαμίνα καὶ ἐν Πλαταιαῖς ὑπὲρ τῆς πατρίδος ἀποθανόντων ἀρξάμενοι, εἴτ' ἀπὸ τῶν περὶ Μαραθῶνα ἔργων. ὕστερεϊ δὲ καὶ τὰ Μαραθῶνια τῆς Βρούτου ταφῆς, εἰ δὴ ἀπὸ τούτων πρῶτων ἤρξαντο οἱ ἔπαινοι λέγεσθαι τοῖς ἀπογενομένοις, ἐκκαίδεκα ἔτεσιν* (D.H., V 17.4). La costumbre romana es más razonable por cuanto la virtud se muestra en el trascurso de la vida, no solo en la gloria de la muerte: *ἐξ ἀπάσης τῆς περὶ τὸν βίον ἀρετῆς οἰόμενοι δεῖν ἐπαινεῖσθαι τοὺς ἀγαθοὺς, οὐκ ἐκ μιᾶς τῆς περὶ τὸν θάνατον εὐκλείας* (D.H., V 17.6).

El intento de tiranía de Publicola se asienta en la tradición. Tito Livio dice que la acusación de *adfectatio regni* surge de la volubilidad del populacho, *mutabilis volgi animi* (Liv., II 7.5), que es proclive a los rumores: *regnum eum adfectare fama ferebat, quia nec collegam subrogaverat in locum Bruti* (Liv., II 7.6). En Dionisio de Halicarnaso, la ambición de Publicola por el reino es fruto de las sospechas del pueblo: *μετὰ δὲ τὴν Βρούτου τελευτὴν ὁ συνύπατος αὐτοῦ Οὐαλέριος ὑποπτος γίνεται τοῖς δημοτικοῖς ὡς βασιλείαν κατασκευαζόμενος* (D.H., V 19.1). El recuerdo de Bruto, que no consintió gobernar solo, está omnipresente: *πρῶτον μὲν ὅτι μόνος κατέσχευε τὴν ἀρχὴν δέον εὐθὺς ἐλέσθαι τὸν συνύπατον, ὥσπερ ὁ Βρούτος ἐποίησε Κολλατῖνον ἐκβαλὼν* (D.H., V 19.1). Aunque que los textos son muy parecidos, ya que la oración referida a Bruto *οὐκ ἤξιωσε μόνος ἄρχειν* (Publ. 10.1) reproduce la frase aplicada a Publicola *μόνος κατέσχευε τὴν ἀρχὴν* (D.H., V 19.1), y la oración *πρῶτον αὐτῷ συνάρχοντα προσεῖλετο* (Publ. 10.1) es prácticamente un calco de *δέον εὐθὺς ἐλέσθαι τὸν συνύπατον* (D.H., V 19.1), Plutarco consigue más dramatismo con el estilo directo frente a la narración en tercera persona de Tito Livio y Dionisio de Halicarnaso. De nada sirve el elogio de Bruto si Publicola reúne en su persona los atributos propios de un rey como los fasces, las hachas o la casa descomunal que no desmerecía al palacio recién derribado de Tarquinio el Soberbio: *καίτοι τί δεῖ λόγῳ μὲν Βρούτον ἐγκωμιάζειν, ἔργῳ δὲ μιμεῖσθαι Ταρκύνιον, ὑπὸ ῥάβδοις ὁμοῦ πάσαις καὶ πελέκεσι κατιόντα μόνον ἐξ οἰκίας τοσαύτης τὸ μέγεθος ὄσσην οὐ καθεῖλε τὴν τοῦ βασιλέως;* (Publ. 10.2).

El segundo motivo de la acusación de *adfectatio regni* es la residencia en la Velia, un lugar escabroso y de difícil acceso, desde donde Publicola podía dominar por completo el foro: *καὶ γὰρ ὄντως ὁ Οὐαλέριος ᾧκει τραγικώτερον ὑπὲρ τὴν καλουμένην Οὐελίαν ἐπικρεμαμένην τῇ ἀγορᾷ καὶ καθορῶσαν ἐξ ὕψους ἅπαντα δυσπρόσοδος δὲ πελάσαι καὶ χαλεπὴν ἐξῶθεν* (Publ. 10.3). A la ostentación de la vivienda, *ᾧκει τραγικώτερον*, se añaden la altivez y la pompa peculiares de un rey, con las que se desplazaba a la ciudad: *ὥστε καταβαίνοντος αὐτοῦ τὸ σχῆμα μετέωρον εἶναι καὶ βασιλικὸν τῆς προπομπῆς τὸν ὄγκον* (Publ. 10, 3). En el *De haruspicum responsis*, Cicerón escribe que Publicola comenzó a construir una casa por suscripción popular en la colina Velia: *P. Valerio pro maximis in rem publicam beneficii data domus est in Velia* (Cic., *Har. resp.* 16). Y en el *De re publica*, afirma que estaba en el mismo lugar elevado donde había vivido el rey Tulo Hostilio: *in excelsiore loco Velia coepisset eo loco rex Tullus habitaverat* (Cic., *Rep.* 2.31[53]). Tito Livio refiere que la casa aún estaba en construcción: *aedificabat in summa Velia: ibi alto et munito loco arcem inexpugnabile fieri* (Liv., II 7.6). Dionisio de Halicarnaso dice en cambio que ya había sido terminada en un lugar de la Velia expuesto a la envidia por la altura y las escarpas del terreno, que permitían el control del foro: *τὴν οἰκίαν ἐπ' ἐπιφθόνῳ τόπῳ κατεσκευάσατο λόφον ὑπερκείμενον τῆς ἀγορᾶς ὑψηλὸν ἐπεικῶς καὶ περίτομον, ὃν καλοῦσι Οὐελίαν ἐκλεξάμενος* (D.H., V 19.1). No cabe duda en todo caso de que la casa de Publicola era una especie fortaleza, *domum in Velia tutissimo loco* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 15.2). La Velia era una de las siete colinas de Roma, *Septimontium*, situada al este del foro y al norte del Palatino.²⁷² Hoy en día no se conserva la elevación del cerro por las nivelaciones del terreno.

La reacción de Publicola fue inmediata. Alertado por los amigos de que se equivocaba residiendo en la Velia, no esperó a que amaneciera para derribar la casa hasta los cimientos: *ἀκούσας γὰρ ὅτι τοῖς πολλοῖς ἀμαρτάνειν ἐδόκει τῶν φίλων διεξιόντων, οὐκ ἐφιλονίκησεν οὐδ' ἡγανάκτησεν, ἀλλὰ ταχὺ πολλοὺς συναγαγὼν τεχνίτας, ἔτι νυκτὸς οὕσης κατέβαλε τὴν οἰκίαν καὶ κατέσκαψεν εἰς ἔδαφος πᾶσαν* (Publ. 10.5). El motivo de los amigos que aconsejan a Publicola sobre la desazón del pueblo está presente en Dionisio de Halicarnaso, que añade que el cónsul se trasladó a los pies de la colina para ser apedreado desde arriba si cometía en adelante alguna

²⁷² El *Septimontium* comprendía las dos cimas del Palatino, el Gérmalo, la Velia, el Celio y las tres elevaciones del Esquilino, el Opio, el Cispio y el Fagutal. Los habitantes de estas colinas celebraban el 11 de diciembre la fiesta de la unificación, como escribe Festo: *Septimontium, ut ait Antius Labeo, hisce montibus feriae: Paltio, cui sacrificium quod fit, Palatuar dicitur; Veliae, cui item sacrificium; Fagutali, Suburae, Cermallo, Oppio, Caelio monti, Cispio monti* (Fest., pp. 474-476 L.). La Subura, que había sido incluido entre las siete colinas, era un valle. Véase CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 73-75 y 416, n. 93. Es probable por otra parte que el nombre de la Velia se relacione con la raíz del término griego ἔλος ‘marisma’, ya que la zona del foro donde se ubicaba era originariamente una ciénaga. Véase OGILVIE, *A commentary on Livy*, [1965] 1970, p. 251. En el *De lingua Latina*, Varrón prefiere la etimología de *vellus* ‘vellón’: *Veliae unde essent plures accepi causas, in quis quod ibi pastores ex ovibus ante tonsuram inventam vellere lanam sint soliti, a quo vellera dicuntur* (Varr., *L.L.* 5.8). La Velia era entonces “le quartier aristocratique de la Rome la plus ancienne” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 69, n. 1).

injusticia: *πυθόμενος δὲ παρὰ τῶν ἐπιτηδείων, ὅτι ταῦτα λυπεῖ τὸν δῆμον, [...] τὴν οἰκίαν ἀπὸ τοῦ μετεώρου τοῖς λίθοις, ἐάν τι λάβωσιν ἀδικοῦντα* (D.H., V 19.2). La indignación de los ciudadanos es recogida también por Tito Livio, que prescinde del tema de la amistad para incidir en la determinación de Publícola de desistir de la construcción de la casa en la colina atormentado por el malestar del pueblo: *haec dicta volgo creditaque cum indignitate angerent consulis animum* (Liv., II 7.7). Publícola vivió hospedado por los amigos hasta que recibió por parte del pueblo un solar donde construyó una nueva casa más modesta, que no se conservaba en la época de Plutarco, ya que el lugar era ocupado entonces por el templo de *Vica Pota*, en la falda del Palatino, no lejos de la Velia: *ἐδέχοντο γὰρ οἱ φίλοι τὸν Οὐαλέριον, ἄχρι οὗ τόπον ἔδωκεν ὁ δῆμος αὐτῷ καὶ κατεσκεύασεν οἰκίαν μετριώτεραν, ὅπου νῦν ἱερόν ἐστιν Οὐίκας Πότας ὀνομαζόμενον* (Publ. 10.6). Tito Livio confirma que Publícola dejó a medio hacer la casa sobre la colina y comenzó a construir la nueva residencia con los antiguos materiales a los pies de la Velia, donde fue levantado luego el templo de *Vica Pota*: *delata confestim materia omnis infra Veliam et, ubi nunc Vicae Potae <aedes> est, domus in infimo clivo aedificata* (Liv., II 7.12).²⁷³

Reformas de Publícola

La primera medida de Publícola fue la restitución del senado, que había mermado a la mitad por las purgas de Tarquinio el Soberbio y por la batalla de la *silva Arsia*: *πρῶτον μὲν γὰρ ἀνεπλήρωσε τὴν βουλὴν ὀλιγανδροῦσαν· ἐτεθνέκεσαν γὰρ οἱ μὲν ὑπὸ Ταρκυνίου πρότερον, οἱ δ' ἑναγχος ἐν τῇ μάχῃ* (Publ. 11.2). El senado era el órgano consultivo más antiguo de Roma, ya que había sido fundado por Rómulo en el siglo VIII a. C.²⁷⁴ Se componía originalmente de cien miembros. Tuvo diferentes *lectiones* durante la historia hasta alcanzar el número canónico de trescientos miembros. El aumento de Publícola consistió en inscribir ciento sesenta y cuatro nuevos individuos para completar los trescientos senadores de la época de los reyes: *τοὺς δ' ἐγγραφέντας ὑπ' αὐτοῦ λέγουσιν ἑκατὸν καὶ ἐξήκοντα τέσσαρας γενέσθαι* (Publ. 11.2). En 81 a. C., Sila elevó la cifra a seiscientos miembros para compensar a los leales y a los seguidores en las Guerras Civiles y dirigir mejor el imperio, que ya era de considerable magnitud.²⁷⁵ Festo afirma que los nuevos senadores inscritos por Publícola fueron los llamados *conscripti* de la república: *Qui patres, qui conscripti vocati sunt in curiam? Quo tempore regibus urbe expulsis, P. Valerius consul propter inopiam patriciorum ex plebe adlegit in numerum senatorum C et LX et IIII, ut expleret senatorum trecentorum et duo genera appellaret [esse]* (Fest., p. 304 L.).

El origen y la composición del senado es un asunto controvertido. Bajo la república, los senadores eran conocidos como *patres conscripti*, una expresión que se relaciona con *maiores gentes* y *minores gentes*. No hay unanimidad sin embargo ni en los historiadores antiguos ni en los modernos sobre el significado de la fórmula *patres conscripti*. Rómulo encargó a las tres tribus y a las treinta curias de Roma que eligiesen, por mor de la edad o de la virtud, *διὰ γῆρας* [...] ἢ δι' ἀρετὴν (D.H., II 12.3), a noventa y nueve senadores entre los patricios, que fueron llamados *patres conscripti*: *οἱ δὲ μετέχοντες τοῦ βουλευτηρίου πατέρες ἔγγραφοι προσηγορεύθησαν καὶ μέχρις ἐμοῦ ταύτης ἔτυχανον τῆς προσηγορίας* (D.H., II 12.3). El propio Rómulo se reservó la elección de presidente del órgano de gobierno de la ciudad. Al principio, como se ha dicho arriba, se trataba por tanto de un senado de cien miembros. Tras la fusión de los romanos y los sabinos, los reyes Rómulo y Tito Tacio decidieron duplicar el patriciado añadiendo un número igual de las mejores familias sabinas recién llegadas a los antiguos romanos de alcurnia, a los que llamaron nuevos

²⁷³ *Vica Pota* era una divinidad alegórica muy antigua asimilada a la Victoria, como recuerda Cicerón: *quodsi figenda nomina sint, adsciscenda potius Vicae Potae et [vicendi atque potiundi] Statae [standi] cognominaque Statoris et Invicti Iovis, rerumque expetendarum nomina, Salutis, Honoris, Opis, Victoriae, quoniamque expectatione rerum bonarum erigitur animus* (Cic., *Leg.* 2.11[28]). El templo fue construido en el Palatino en 294 a. C., inmediatamente después de la guerra contra los samnitas. Véase ORLIN, *Temples, religion and politics in the Roman Republic*, 1997, pp. 127-128.

²⁷⁴ Véase OGILVIE, *Roma antigua y los etruscos*, [1976] 1981, p. 55. El senado era un consejo de ancianos. “Un re, in una società tribale, ha il suo consiglio di anziani” (MOMIGLIANO, *Roma arcaica*, [1967] 1989, p. 215). Plutarco se hace eco del significado original del término latino en la *Vida de Rómulo*: *ὁ μὲν οὖν σενάτος ἀπρεκῶς γερονσίαν* (Plu., *Rom.* 13.3). En el *De lingua Latina*, Varrón ya aclaraba que el *senatus* era la *γερονσία*: *senatus dictum ut γερονσία apud Graecos* (Varr., *L.L.* 5.156).

²⁷⁵ Hay pocos datos para saber la procedencia de los senadores inscritos por Sila, que pudo prever “la renovación de las plazas senatoriales mediante el acceso automático de veinte cuestores al año” (CRAWFORD, *La república romana*, Madrid, 1981 [*The Roman Republic*, 1978], p. 151).

patricios: νεωτέρους οὓς ἐκάλεσαν πατρικίους (D.H. II 47.1).²⁷⁶ El senado se componía entonces de doscientos miembros. Dionisio de Halicarnaso recoge por otra parte la noticia minoritaria de que los senadores inscritos no fueron cien, sino ciento cincuenta: *περὶ μὲν τούτων ὀλίγου δεῖν πάντες οἱ συγγράψαντες τὰς Ῥωμαϊκὰς ἱστορίας συμπεφωνήκασιν, ὀλίγοι δέ τινες τοῦ πλήθους τῶν προσκαταγραφέντων βουλευτῶν διαφέρονται* (D.H., II 47.2).

Apenas hubo accedido al trono, Tarquinio el Soberbio acabó con los principales senadores porque sospechaba que eran partidarios de Servio Tulio, como refiere Tito Livio: *primoresque patrum, quos Servi rebus favisse credebat, interfecit* (Liv., I 49.2). El senado se quedó disminuido y desacreditado hasta la llegada de la república: *patrum numero imminuito statuit nullos patres legere, quo contemptior paucitate ipsa ordo esset minusque per se nihil agi indignaretur* (Liv., I 49.6). Dionisio de Halicarnaso añade que algunos senadores fueron exiliados de por vida, *διέθειρε τὸ κράτιστον τῆς βουλῆς μέρος θανάτοις τε καὶ ἀεφυγίαις* (D.H., IV 42.4), al tiempo que las vacantes del senado fueron cubiertas por camaradas del rey: *ἐτέραν βουλὴν αὐτὸς κατεστήσαντο παραγαγὼν ἐπὶ τὰς τῶν ἐκλιπόντων τιμὰς τοὺς ἰδίους ἐταίρους. καὶ οὐδὲ τούτοις μέντοι τοῖς ἀνδράσιν οὔτε πράττειν ἐπέτρεπεν οὐδὲν οὔτε λέγειν ὃ τι μὴ κελεύσειν αὐτός* (D.H., IV 42.2).

La *lectio* de Publicola es atribuida a Bruto por Tito Livio, que aduce las ejecuciones de Tarquinio el Soberbio, *deinde quo plus virium in senatu frequentia etiam ordinis faceret, caedibus regis deminutum patrum numerum primoribus equestris gradus lectis ad trecentorum summam explevit* (Liv., II 1.10), y se hace eco del sorprendente entusiasmo del senado y del pueblo por la medida: *id mirum quantum profuit ad concordiam civitatis iugendos patribus plebis animos*, Liv., II 1.11). El número de trescientos senadores fue restablecido con los miembros más distinguidos del orden ecuestre. Para Dionisio de Halicarnaso, dimitido Colatino, el aumento del senado se debió a los cónsules Bruto y Publicola, que elevaron al patriciado a los mejores plebeyos: *πρῶτον μὲν ἐκ τῶν δημοτικῶν τοὺς κρατίστους ἐπιλέξαντες πατρικίους καὶ συνεπλήρωσαν ἐξ αὐτῶν τὴν βουλὴν τοὺς τριακοσίους* (D.H., V 13.2). Festo dice que los inscritos procedían de la plebe por la falta de patricios: *propter inopiam patriciorum ex plebe*, Fest., p. 304 L.).

Después de la ampliación del senado, Publicola dictó leyes para favorecer al pueblo. La primera, y la más importante de cuantas fueron promulgadas, fue la *lex Valeria de provocatione*, una especie de *habeas corpus* de la Antigüedad: *μετὰ δὲ ταῦτα νόμους ἔγραψεν, ὧν μάλιστα μὲν ἰσχυροὺς ἐποίησε τοὺς πολλοὺς ὁ τὸν δῆμον ἀπὸ τῶν ὑπάτων τῷ φεύγοντι δίκην ἐπικαλεῖσθαι διδούς* (Publ. 11.3). En el *De republica*, Cicerón afirma que los comicios centuriados de la república se estrenaron aprobando la ley de Publicola: *legem ad populum tulit eam quae centuriatis comitiis prima lata est, ne quis magistratus civem Romanum adversus provocationem necaret neve verberaret* (Cic., Rep. 2.31[53]). Valerio Máximo usa prácticamente los mismos términos que Cicerón: *legem etiam comitiis centuriatis tulit, ne quis magistratus civem Romanum adversus provocationem verberare aut necaret vellet* (Val. Max., IV 1.1). Tito Livio es bastante sintético, *de provocatione adversus magistratus ad populum* (Liv., II 8.2), mientras que Dionisio de Halicarnaso se muestra más explícito sobre el contenido de la ley diciendo que los magistrados no podían condenar a muerte, someter a tortura, o ni siquiera multar a ningún ciudadano sin la aprobación de la asamblea: *ἐάν τις ἄρχων Ῥωμαίων τινὰ ἀποκτείνειν ἢ μαστιγοῦν ἢ ζημιῶν εἰς χρήματα θέλῃ, ἐξεῖναι τῷ ιδιώτῃ προκαλεῖσθαι τὴν ἀρχὴν ἐπὶ τὴν τοῦ δήμου κρίσιν, ἕως ἂν ὁ δῆμος ὑπὲρ αὐτοῦ ψηφίσῃται* (D.H., V 19.4).²⁷⁷ A juicio del historiador griego, la *lex de provocatione*

²⁷⁶ Es de suponer que entre los νεώτεροι πατρίκιοι se encontraba Voleso Valerio, el patriarca de la gens Valeria, que, según la tradición, llegó a Roma en la época de Rómulo. “The fact that the patricians belonged to particular clans is reflected in the tradition that the patriciate developed gradually during the regal period, with the addition of aristocratic clans from outside Rome. The Valerii claimed a Sabine origin; they would have been among the new families who, according to some sources, were added to the patriciate after the war between Romulus and Titus Tatius” (CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 245). Acerca de la distinción entre los términos *patres conscripti* y *minores gentes*, véase MUSTI, *MEFRA*, 101, 1989, pp. 207-227.

²⁷⁷ La *lex Valeria de provocatione* es un doblete de la misma ley promulgada por Marco Valerio Corvo en 300 a. C. “Tradition records that in the first year of the Republic the *comitia centuriata* became a court of appeal in capital cases, as a result of a law proposed by P. Valerius Publicola, one of the first consuls [...] The historicity of the Lex Valeria has been questioned on various grounds, some of them hypercritical; the most serious objection is that similar Valerian laws granting a right of appeal (*provocatio*) to the people are also recorded under 499 and 300 B.C. Only one of these, that of 300, is reckoned to be authentic, the two earlier ones being ‘duplications’ or ‘anticipations’. [...] Naturally the historicity of the Lex Valeria is uncertain, but there are good grounds for supposing that some sort of right of appeal existed in the early Republic, and it is hypercritical to dismiss the Lex Valeria out of hand” (CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995,

dio pie luego a la creación de la dictadura, ya que el senado pensaba que el pueblo gozaba de demasiado poder frente a la autoridad de los cónsules:

τὰ δ' ἀναγκάσαντα αὐτὴν ἐπὶ τῷ καταλῦσαι τὸ τυραννικὸν πόλεμον αὐθαίρετον ὑπομεῖναι τυραννίδα πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα ἦν, ὑπὲρ ἅπαντα δ' ὁ κυρωθεὶς ὑφ' ἐνὸς τῶν ὑπάτων Ποπλίου Οὐαλερίου τοῦ κληθέντος Ποπλικόλα νόμος, ὑπὲρ οὗ κατ' ἀρχὰς ἔφην. ὅτι τὰς τῶν ὑπάτων γνώμας ἀκύρους ἐποίησε, μὴ τιμωρεῖσθαι Ῥωμαίων τινὰ πρὸ δίκης, ἐπιτρέψας τοῖς ἀγομένοις ἐπὶ τὰς κολάσεις ὑπ' αὐτῶν προκαλεῖσθαι τὴν διάγνωσιν ἐπὶ τὸν δῆμον, καὶ τέως ἂν ἡ πληθὺς ἐνέγκῃ ψῆφον ὑπὲρ αὐτῶν σώμασί τε καὶ βίοις τὸ ἀσφαλὲς ἔχειν (D.H., V 70.2).

La segunda ley de Publicola, *lex Valeria de sacrando cum bonis capite*, previa la pena de muerte para quien intentara un golpe de Estado: δεύτερος ὁ τοὺς ἀρχὴν ἀναλαβόντας, ἦν ὁ δῆμος οὐκ ἔδωκεν, ἀποθνήσκειν κελεύων (Publ. 11.3). Se trata de la misma ley de la que habla Dionisio de Halicarnaso sobre la usurpación del poder en contra de la voluntad del pueblo, que era castigada con la pena capital: διαρρήδην ἀπεῖπεν ἄρχοντα μηδένα εἶναι Ῥωμαίων, ὃς ἂν παρὰ τοῦ δῆμου λάβῃ τὴν ἀρχήν, θάνατον ἐπιθείς ζημίαν, ἔάν τις παρὰ ταῦτα ποιῇ, καὶ τὸν ἀποκτείναντα τούτων τινὰ ποιῶν ἄθῳ (D.H., V 19.4). Tito Livio llama a esta ley *sacrandoque cum bonis capite eius qui regni occupandi consilia inisset* (Liv., II 8.2), que, además de la *poena capitis*, conllevaba la confiscación de los bienes. A hilo de Dioniso de Halicarnaso, Plutarco desarrolla el texto afirmando que se podía matar impunemente a quien aspirara a la tiranía si se presentaban las pruebas del delito: ἔγραψε γὰρ νόμον ἄνευ κρίσεως κτείνειν διδόντα τὸν βουλόμενον τυραννεῖν, κτείναντα δὲ φόνον καθαρὸν ἐποίησες, εἰ παράσχοιτο τοῦ ἀδικήματος τοὺς ἐλέγχους (Publ. 12.1). La ley contradice en cierto sentido la *provocatio ad populum*, ya que el culpable era condenado a muerte sin un proceso judicial.²⁷⁸ Pese a la oscuridad del pasaje, el biógrafo censura la severidad de Publicola, que puso en peligro la popularidad y la medida que había mostrado hasta entonces, δημοτικὸς γενόμενος νομοθέτης καὶ μέτριος, ἐν τῷ μετρίῳ τιμωρίαν ὑπερέτεινεν (Publ. 12.1). A simple vista, la ley pretendía que los poderosos pudieran eludir ser juzgados si trataban de hacerse con el poder: ἐπεὶ γὰρ οὐ δυνατόν ἐπιχειροῦντα τηλικούτοις λαθεῖν ἅπαντας, οὐκ ἀδύνατον δὲ τὸ μὴ λαθόντα τοῦ κριθῆναι φθάσαι κρείττονα γενόμενον, ἦν ἀναιρεῖ τὸ ἀδίκημα κρίσιν προλαβεῖν ἔδωκε τῷ δυναμένῳ κατὰ τοῦ ἀδικοῦντος (Publ. 12.2).

Plutarco justifica el tiranicidio llevado por el rechazo visceral a la tiranía: τὸ δὲ μισοτύραννον ἐν τῷ Ποπλικόλῳ σφοδρότερον. εἰ γὰρ τις ἐπιχειροίη τυραννεῖν, ὁ μὲν ἀλόντι τὴν δίκην ἐπιτίθησιν, ὁ δὲ καὶ πρὸ τῆς κρίσεως ἀνελεῖν δίδωσι (Sol.-Publ. 2.4). A continuación, Publicola promulgó leyes de orden económico a favor de los pobres. La *lex Valeria de vectigalibus* eximía a la plebe del pago de impuestos: τρίτος δὲ μετὰ τούτους, ὃς ἐβοήθησε τοῖς πένησιν, ᾧ τὰ τέλη τῶν πολλῶν ἀφείλε καὶ προθυμότερον ἄπτεσθαι τῶν ἐργασιῶν ἐποίησεν ἅπαντας (Publ. 11.3).²⁷⁹ En cuanto a

pp. 196 y 226). La apelación al pueblo era la piedra angular de la república, que se convertía por primera vez en una democracia con un cierto equilibrio de poderes: la *auctoritas* correspondía al senado, la *potestas* a los consules y la *libertas* al pueblo. Acerca de la *lex de provocatione*, véase MARTIN, *Hermes*, 98, 1970, pp. 72-96; BAUMAN, *Historia*, 1973, pp. 34-47; DEVELIN, *Mnemosyne*, 31, 1978, pp. 45-60; CLOUD, *Sodalitas*, vol. III, 1984, pp. 1365-1376; LA ROSA, *QC*, 10, 1988, pp. 37-77, especialmente pp. 58-76; HUBERT, *MEFRA*, 100, 1988, pp. 431-503; GIOVANNINI, *Bilancio critico su Roma arcaica fra monarchia e repubblica*, 1993, pp. 75-96, especialmente, pp. 93-96.

²⁷⁸ Véase LIOU-GILLE, *PP*, 51, 1996, pp. 161-197. Se trata de una *lex sacra*, cuya sanción de naturaleza religiosa convertía al reo en un *homo sacer*, esto es, en una víctima propiciatoria o una ofrenda para la divinidad. El castigo recaía incluso en la familia y en las propiedades del condenado, como dice Festo: *sacrae leges sunt quibus sanctum est, qui ad adversus eas fecerit, sacer aluui deorum sicut familia pecuniaeque* (Fest., p. 422 L.). Aunque ya existían bajo los reyes, las *leges sacrae* se generalizaron a principios de la república para salvaguardar la libertad y el poder tribunicio. Los aspirantes a la tiranía eran desposeídos de sus bienes y podían ser ajusticiados por un particular que salía inmune del crimen. Al correr el tiempo, las *leges sacrae* se desacralizaron, pero no perdieron el antiguo espíritu 'libertario', como demuestran los casos de Espurio Casio, Espurio Melio y Manlio Capitolino, que fueron condenados en juicios sin demasiadas garantías procesales y ejecutados por el delito de *adfectatio regni*. Véase MUSTAKALLIO, *Death and disgrace*, 1994, pp. 30-58. El caso de Espurio Melio, que fue matado por Gayo Servilio Ahala en 436 a. C., es el antecedente del asesinato de Julio César por Bruto el 15 de marzo del año 44 a. C. Véase LOVISI, *Contribution à l'étude de la peine de mort sous la République romaine*, 1999, pp. 26-28 y 54-56.

²⁷⁹ En el contexto de la guerra contra Porsena, Tito Livio dice que los pobres fueron eximidos del pago de impuestos y contribuciones gracias a la benevolencia del senado, que buscaba la *concordia ordinum* ante el inminente asedio de la ciudad: *multa igitur blandimenta plebi per id tempus ab senatu data. [...] portoriisque et tributo plebis liberata, ut*

la *lex Valeria de multae maximae dictione*, era un tributo a las clases pudientes, que fijaba una multa de cinco bueyes y dos ovejas contra la desobediencia a la autoridad de los cónsules: *ὁ δὲ γραφεὶς κατὰ τῶν ἀπειθούντων τοῖς ὑπάτοις οὐχ ἦττον ἔδοξε δημοτικὸς εἶναι καὶ πρὸς τῶν πολλῶν μᾶλλον ἢ δυνατῶν γεγράφθαι. ζημίαν γὰρ ἀπειθείας ἔταξε βοῶν πέντε καὶ δυεῖν προβάτων ἀξίαν* (Publ. 11.4). El relato se adorna con una breve digresión sobre la riqueza de los romanos en ganadería y forraje, sobre el origen de la palabra *peculio* referida a la hacienda, sobre los grabados de animales domésticos en las monedas antiguas, y sobre los nombres como *Caprarius* o *Porcius*:

ἦν δὲ τιμὴ προβάτου μὲν ὀβολοὶ δέκα, βοὸς δ' ἑκατόν, οὕτω νομίσματι χρωμένων πολλῶ τότε Ῥωμαίων, ἀλλὰ προβατείαις καὶ κτηνοτροφίαις εὐθενοῦντων. διὸ καὶ τὰς οὐσίας ἄχρι νῦν ἀπὸ τῶν προβάτων πεκούλια καλοῦσι, καὶ τῶν νομισμάτων τοῖς παλαιστοτάτοις βοῶν ἐνεχάραιον ἢ πρόβατον ἢ σὺν. ἐτίθεντο δὲ καὶ παισὶν αὐτῶν Συῖλλους καὶ Βουβούλκους καὶ Καπραρίους ὀνόματα καὶ Πορκίους, κάπρας μὲν τὰς αἰγας, πόρκους δὲ τοὺς χοίρους ὀνομάζοντες (Publ. 11.5-7).

En el *De re publica*, Cicerón cuenta que Rómulo ya imponía multas en ovejas y bueyes porque el patrimonio de los romanos consistía en la posesión de ganado y fincas: *multaque dictione ovium et boum, quod tunc erat res in pecore et locorum possessionibus, ex quo pecuniosi et locupletes vocabantur, non vi et suppliciis coercerat* (Cic., *Rep.* 2.9[16]). Plinio el Viejo recoge la noticia de que Servio Tulio fue el primero que acuñó monedas con figuras de animales: *Servius rex ovium boumque effigie primum aes signavit* (Plin., *H.N.* 18.12). El término *πεκούλια* es la transcripción del neutro plural latino *peculia*, cuyo neutro singular *peculium* era literalmente “[the] property in cattle”, o la bolsa que el padre o el señor permitían al hijo o al esclavo como fruto de pequeños ahorros, al igual que *pecunia* era la riqueza consistente en ganado y por ende la riqueza en general, la fortuna, la hacienda o el patrimonio. Ambos términos proceden de *pecus* ‘ganado’, sobre todo el ganado menor: *peculium servorum est pecore item dictum est ut pecunia patrum familiae* (Fest., p. 249 L.).²⁸⁰ En cuanto a los nombres Suilo, Bubulco, Caprario y Porcio, los lectores griegos no necesitaban una explicación del significado de los dos primeros, ya que procedían de *σῶς* ‘puerco, verraco o jabalí’, y *βοῦς* ‘buey’. Pero Caprario deriva de *capra*, y Porcio de *porcus*, términos latinos que se traducen al griego como *αἰζ* ‘cabra’ y *χοῖρος* ‘cerdo’, de modo que hacía falta una aclaración.²⁸¹ En el *De re rustica*, Varrón aumenta la lista de los nombres propios romanos de animales procedentes del ganado tales como Ovinio, o Caprilio, y del ganado mayor como Equitio, Taurio, o Asinio, y añade que Cabra, Tauro, o Vitulio se usaban también de cognomen:

Et quod nomina multa habemus ab utroque pecore, a maiore et a minore; a minore Porcius, Ovinus, Caprilus; sic a maiore Equitius, Taurus, Asinus; et idem cognomina quod dicuntur, ut Anni Caprae, Statili Tauri, Pomponi Vituli, sic a pecudibus alia multa? (Varr., *R.R.* 2.1.10).

En los *Aetia Romana*, Plutarco reproduce casi al pie de la letra el texto, excluyendo el nombre de Caprario y citando la fuente de Fenestela:

divites conferrent qui oneri ferendo essent: pauperes satis stipendii pendere, si liberos educent (Liv., II 9.6). Dionisio de Halicarnaso habla de exención de impuestos para sostener la guerra y atribuye la medida a los cónsules Publicola y Marco Horacio: *τά τ' ἐντὸς τείχους ἐπὶ τὸ δημοτικώτερον καθίσταντο πολλὰ πολιτευόμενοι φιλόφρονες πρὸς τοὺς πένητας, ἵνα μὴ μεταβάλαιντο πρὸς τοὺς τυράννους ἐπὶ τοῖς ἰδίους κέρδεσι πεισθέντες προδοῦναι τὸ κοινόν· καὶ γὰρ ἀτελεῖς αὐτοὺς ἀπάντων ἐψηφίσαντο εἶναι τῶν κοινῶν τελῶν, ὅσα βασιλευμένης τῆς πόλεως ἐτέλουν, καὶ ἀνεσφόρους τῶν εἰς τὰ στρατιωτικά καὶ τοὺς πολέμους ἀναλισκομένων ἐποίησαν, μέγα κέρδος ἡγουμένοι τοῖς κοινοῖς, εἰ τὰ σώματα μόνον αὐτῶν ἔξοις προκινδυνεύοντα τῆς πατρίδος* (D.H., 22.1-2).

²⁸⁰ AFFORTUNATI (Plutarco. *Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 255, n. 89) anota que Plutarco no relaciona *pecus* con *pecunia*, siendo *peculium* y *pecunia* casi sinónimos. Véase LEWIS & SHORT, *A Latin dictionary*, 1879, p. 1322.

²⁸¹ FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX (Plutarque. *Vies*, t. II, 1961, p. 71, n. 1) hablan de *συῖδιον* y *βουβότης*. Véase CHANTRAINE, *DELG*, 1999, pp. 190-191 y 1072, que no recoge sin embargo el vocablo *συῖδιον*. AFFORTUNATI (Plutarco. *Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 355, n. 1) aclara por otra parte que no es conocido ningún Suilo hasta la época imperial, *Publius Suillius Rufus*, que vivió bajo Nerón, y que Suilo no es un nombre de pila, como sugiere Plutarco, sino un apellido. Cf. PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 199, n. 75. En cuanto a Porcio, se trata del gentilicio de la *gens Porcia*, de origen plebeyo. La familia tuvo bajo la república representantes tan egregios como Marco Porcio Catón el Viejo.

ἑτέρῳ δ' ἐχρήσατο νομίσματι βοὺν ἔχοντι καὶ πρόβατον καὶ ὕν παράσημον, εὐποροῦντες ἀπὸ τῶν θρεμμάτων μάλιστα καὶ τὴν περιουσίαν ἀπὸ τούτων ἔχοντες· διὸ καὶ τῶν ὀνομάτων πολλὰ τοῖς παλαιοῖς Σύλλιοι καὶ Βουβολκοὶ καὶ Πόρκιοι ἦσαν, ὥς Φενεστέλλας εἶρηκεν (Plu., *Aet. Rom.* 41, 274 F-275A).

La ley de la cuestura, *lex Valeria de quaestoribus aerarii*, solo es referida por Plutarco. Aunque la mayoría de los ciudadanos habían sido eximidos de los impuestos, τὰ τέλη τῶν πολλῶν ἀφείλε (Publ. 11.3), era necesario contribuir con los gastos militares. Pero como Públicola no quería encargarse personalmente de la economía ni que cayera en manos de amigos o particulares para que no acumularan poder, sino que prefería la gestión pública, estableció el erario en el templo de Saturno y concedió al pueblo nombrar a los primeros cuestores, Publio Veturio y Minucio Marco, que se encargaron de la recaudación:

ἐπηνέθη δὲ καὶ διὰ τὸν ταμειυτικὸν νόμον. ἐπεὶ γὰρ ἔδει χρήματα πρὸς τὸν πόλεμον εἰσενεγκεῖν ἀπὸ τῶν οὐσιῶν τοὺς πολίτας, οὐτ' αὐτὸς ἄψασθαι τῆς οἰκονομίας οὔτε τοὺς φίλους ἔᾶσαι βουλόμενος, οὐθ' ὅλως εἰς οἶκον ἰδιώτου παρελθεῖν δημόσια χρήματα, ταμεῖον μὲν ἀπέδειξε τὸν τοῦ Κρόνου ναόν, ᾧ μέχρι νῦν χρώμενοι διατελοῦσι, ταμίας δὲ τῷ δήμῳ δύο τῶν νέων ἔδωκεν ἀποδείξαι· καὶ ἀπεδείχθησαν οἱ πρῶτοι Πούπλιος Οὐετούριος καὶ Μινούκιος Μάρκος, καὶ χρήματα συνήχθη πολλά (Publ. 12.5).

El templo de Saturno se encontraba en el extremo occidental del foro al pie del Capitolio. No se sabe si fue levantado por Tulo Hostilio o por Tarquinio el Soberbio, y dedicado a principios de la república por el dictador Tito Larcio. Quizá la iniciativa correspondió al senado, que delegó el asunto en el tribuno Lucio Furio, como dice Macrobio, que se decanta por Tulio Hostilio, siguiendo una fuente distinta a la de Varrón y Aulo Gelio:

Tullum Hostilium cum bis de Albanis, de Sabino tertio triumphasset, invenio fanum Saturno ex voto consecravisset et Saturnalia tunc primum Romae instituta; quamvis Varro libro sexto, qui est de sacris aedibus, scribat aedem Saturni ad forum faciendam locasse L. Tarquinium regem, Titum vero Larcium dictatorem Saturnalibus eam dedicasse. Nec me fugit Gellium scribere senatum decrevisse ut aedem Saturni fieret, eique rei L. Furium tribunum militum praefuisse (Macr., *Sat.* 1 8.1-2).²⁸²

Sea lo que fuere, la hacienda pública estaba en el templo de Saturno: *aedem vero Saturni aerarium Romani esse voluerunt* (Macr., *Sat.* 1 8.3), que albergaba también los documentos del Estado. En los *Aetia Romana*, Plutarco dice que Públicola eligió el templo como sede del erario por la naturaleza defensiva del lugar: πρῶτος δὲ ταμεῖον ἀπέδειξε τὸ Κρόνιον τῶν βασιλέων καταλυθέντων Οὐαλέριος Ποπλικόλας πειθόμενος εὐερκῇ καὶ καταφανῇ καὶ δυσεπιβούλευτον εἶναι τὸν τόπον (Plu., *Aet. Rom.* 42, 275B). Para Macrobio, hubo dos razones fundamentales que llevaron a la elección del templo. En primer lugar, la protección de Saturno, bajo cuyo signo nunca hubo robos; en segundo, la garantía de que el dinero de la comunidad estaba seguro frente a la codicia de los particulares:

*Quod tempore quo incoluit Italiam fertur nullum in eius finibus furtum esse commissum, aut quia sub illo nihil erat cuiusquam privatum:
Nec signare solum aut partiri limite campum*

²⁸² “Importante dal punto di vista economico è anche il tempio successivo, quello di Saturno, del 497 o 496 a.C. Anche se il culto può essere più antico come affermavano gli antichi, solo ora riceve forma monumentale anche se non mancano versioni che attribuiscono la costruzione ad alcuni anni prima ed a vari personaggi del primo decennio della repubblica e persino a re o ad un L. Furio *tribunus militum*. [...] Molto convincente è la tesi recentemente sostenuta che vede nella costruzione del tempio subito dopo l’instaurazione della repubblica la volontà di disporre sulla piazza pubblica di un tesoro, di un *aerarium* (Saturni) della comunità repubblicana (deposito cioè dei beni, soprattutto bronzo, pubblici, frutto di multe, bottini, ecc.)” (AMPOLO, *Staat und Staatlichkeit in der frühen römischen Republik*, 1990, pp. 486-487, a partir de un trabajo de F. ZEVI, “Il santuari di Roma agli inizi della repubblica”, en M. CRISTOFANI (ed.), *Etruria e Lazio antico. Atti dell’incontro di studio, Roma, 10-11 novembre 1986*, Roma, 1987, pp. 121-132). Según la tradición, el templo de Saturno había sido construido en la época monárquica. Véase ORLIN, *Temples, religion and politics in the Roman Republic*, 1997, p. 22.

fas erat: in medium quarebant.
Ideo apud eum locaretur populi pecunia communis, sub quo fuissent cunctis universa communia (Macr., Sat. 1 8.3).

La recaudación del impuesto para el sostenimiento de la guerra fue muy alta por la contribución de los ciento treinta mil ciudadanos inscritos en el censo, del que fueron excluidos los huérfanos y las viudas: *τρισκαίδεκα γὰρ ἀπεγράψατο μυριάδες, ὀρφανοῖς παισὶ καὶ χήραις γυναιξὶν ἀνεθείσης τῆς εἰσφορᾶς* (Publ. 12.4). La noticia del censo y de la tasa para la guerra es recogida por Dionisio de Halicarnaso, que atribuye no obstante la iniciativa a Públicola y Tito Lucrecio en el consulado del año siguiente, en 508, o 506 a. C. Los cónsules recuperaron un tributo que había sido decretado antaño por Servio Tulio y suprimido por Tarquinio el Soberbio:

τῷ δ' ἐξῆς αὐτός τε πάλιν ἀποδείκνυται Οὐαλέριος τὸ δεύτερον ὕπατος καὶ σὺν αὐτῷ Λουκρητίος, ἐφ' ὧν βίων καὶ τάξεις τῶν εἰς τοὺς πολέμους εἰσφορῶν, ὡς Τύλλιος ὁ βασιλεὺς ἐνομοθέτησε, πάντα τὸν ἐπὶ τῆς Ταρκυνίου δυναστείας χρόνον ἀφειμέναι, τότε δὲ πρῶτον ὑπὸ τούτων ἀνανεωθεῖσαι· ὧν εὐρέθη τῶν ἐν ἡβῇ Ῥωμαίων περὶ τρισκαίδεκα μυριάδας (D.H., V. 20.1).²⁸³

Servio Tulio gravó a las viudas con un impuesto anual de dos mil ases para el mantenimiento de los caballos de los ciudadanos principales: *ad equos emendos dena milia aeris ex publico data, et, quibus equos alerent, viduae attributae quae bina milia aeris in annuos singulos penderent* (Liv., I 43.9), en tanto que Tarquinio el Soberbio extendió luego el tributo a los huérfanos: *publicis equis adsignandis et alendis orborum et viduarum tributis* (Cic., Rep. 2.20[36]). En 403 a. C., Marco Camilo obligó de nuevo a tributar a los huérfanos para costear las campañas militares de Roma, especialmente el sitio de Veyes, como dice Plutarco: *ἀναγκαῖον δὲ τὸ καὶ τοὺς ὀρφανοὺς ὑποτελεῖς ποιῆσαι πρότερον ἀνεισφόρους ὄντας. αἴτιαι δ' ἦσαν αἱ συνεχεῖς στρατεῖαι μεγάλων ἀναλωμάτων δεόμεναι, καὶ μάλιστα κατήπειγεν ἡ Βηίων πολιορκία* (Plu., Cam. 2.4-5).

En las fuentes no hay noticias de los cuestores Publio Veturio y Marco Minucio, que debe ser el cónsul de 497, o 495 a. C., cuando fue consagrado el templo de Saturno, como dicen Tito Livio, *consules [...] A. Sempronius et M. Minucius. His consulibus aedes Saturno dedicata* (Liv., II. 21.1), y Dionisio de Halicarnaso, *Αὐλὸς Σεμπρόνιος Ἀρατῖνος καὶ Μάρκος Μηνούκιος [...]. ἐπὶ τούτων φασὶν τῶν ὑπάτων τὸν νεὼν καθιερωθῆναι τῷ Κρόνῳ* (D.H., VI 1.1-4). Minucio repitió consulado con Aulo Sempronio en 491 a. C.: *M. Minucio deinde et A. Sempronius consulibus* (Liv., II 34.7). Plutarco ya había mencionado a otro miembro de la *gens Minucia*, a Gayo Minucio, en la asamblea en que fue decidida la devolución de los bienes de los reyes: *πρῶτος ιδιώτης ἀνὴρ εἶπεν ἐν δῆμῳ τότε Γάιος Μινούκιος* (Publ. 3.3). En los *Annales*, Tácito dice por otra parte que los cuestores no fueron elegidos por el pueblo hasta 477 a. C., mucho después que Bruto renovara la institución que existía bajo los reyes, y los cónsules renunciaran a la potestad de la elección. Los dos primeros cuestores fueron Lucio Valerio Potito, de la *gens Valeria*, que había sido cónsul dos años antes, y Emilio Mamercio. Los cuestores llegaron a ser veinte y dejaron la función primitiva de acompañar al ejército para dedicarse exclusivamente a las tareas tributarias y judiciales:

Sed quaestores regibus etiam tum imperantibus sunt, quod lex curiata ostendit ab L. Bruto repetita. Mansitque consulibus potestas deligendi, donec eum quoque honorem populus mandaret. Creatique primum Valerius Potitus et Aemilius Mamercus sexagesimo tertio anno post Tarquinius exactos, ut rem militarem comitaretur. Dein gliscentibus negotiis duo additi qui Romae curarent. Mox duplicatus numerus, stipendiaria iam Italia et accedentibus provinciarum vectigalibus. Post lege Sullae viginti creati supplendo senatui, cum iudicia tradiderat. Et quamquam equites iudicia recipravissent, quaestura tamen ex dignitate candidatorum aut facilitate tribuentium gratuito concedebatur, donec sententia Dolabellae velut venundaretur (Tac., Ann. 11.22).

²⁸³ La cifra de ciento treinta mil ciudadanos de Plutarco y Dionisio de Halicarnaso es sumamente exagerada. A finales del siglo VI a. C., la población de Roma era de unos treinta y cinco mil habitantes. Véase CORNELL, *CAH*, 2.^a ed., VII, 2, 1989, p. 247; Los datos de la población se basan en las dimensiones del territorio romano. El núcleo urbano de Roma solo era superado por las ciudades de la Magna Grecia de Crotona, Tarento o Agrigento y por el área que comprendían Atenas y el Pireo.

El bizantino Zonaras refrenda la noticia de Plutarco recalcando que Publicola se desatendió de la economía para que no aumentara el poder de los cónsules. Por eso, se crearon los cuestores, que alternaron la persecución de los homicidios y la administración del tesoro:

καὶ τὴν τῶν χρημάτων διοίκησιν ἄλλοις ἀπένειμεν, ἵνα μὴ τούτων ἐγκρατεῖς ὄντες οἱ ὑπατεύοντες μέγα δύνωνται. ὅτε πρῶτον οἱ ταμίαι γίνεσθαι ἤρξαντο· κοιαίστωρας δ' ἐκάλουν αὐτούς. οἱ πρῶτον μὲν τὰς θανασίμους δίκας ἐδίκαζον, ὅθεν καὶ τὴν προσηγορίαν ταύτην διὰ τὰς ἀνακρίσεις ἐσχήκασιν καὶ διὰ τὴν τῆς ἀληθείας τὴν ἐκ τῶν ἀνακρίσεων ζήτησιν· ὕστερον δὲ καὶ τὴν τῶν κοινῶν χρημάτων διοίκησιν ἔλαχον, καὶ ταμίαι προσωνομάσθησαν. μετὰ ταῦτα δ' ἐτέροις μὲν ἐπετράπη τὰ δικαστήρια, ἐκεῖνοι δὲ τῶν ἡσαν διοικηταί (D.C., *Epit.* 7.13).²⁸⁴

Publicola no eligió a un sucesor de Bruto hasta que no hubo completado las reformas políticas. Fue nombrado su amigo Espurio Lucrecio, al que concedió el privilegio de llevar los fasces por deferencia de la edad: ταῦτα δὲ διοικήσας ἑαυτῷ τῆς ἡγεμονικωτέρας ἐξιστάμενος ὄντι πρεσβυτέρῳ τάξεως παρέδωκε τοὺς καλουμένους φάσκης (Publ. 12.5). Al morir Lucrecio al poco de ser elegido, los comicios nombraron cónsul a Marco Horacio Pulvilo, con quien Publicola acabó gobernando el primer año de la república: ἐπεὶ δ' ὀλίγαις ἡμέραις ὕστερον ἐτελεύτησεν ὁ Λουκρήτιος, πάλιν ἀρχαιρεσιῶν γενομένων ἡρέθη Μάρκος Ὀράτιος, καὶ συνῆρχε τῷ Ποπλικόλῳ τὸν ὑπολειπόμενον χρόνον τοῦ ἐνιαυτοῦ (Publ. 12.6). Plutarco justifica el poder absoluto, μοναρχίας, que Publicola ejerció para tomar medidas importantes por la envidia o la ignorancia, ὑπο φθόνου τινὸς ἢ ἀγνοίας, que suscitaba entre ciertos sectores del patriciado, si bien jamás vetó ninguna candidatura al consulado, como se dice en la *lex Valeria de candidatis consularibus*: ὑπάτειαν μὲν γὰρ ἔδωκε μετιέναι καὶ παραγγέλλειν τοῖς βουλόμενοις· πρὸ δὲ τῆς καταστάσεως τοῦ συνάρχοντος οὐκ εἰδὼς τὸν γεννησόμενον, ἀλλὰ δεδιὼς ἀντίπραξιν ὑπὸ φθόνου τινὸς ἢ ἀγνοίας, ἐχρήσατο τῇ μοναρχίᾳ πρὸς τὰ κάλλιστα καὶ μέγιστα τῶν πολιτευμάτων (Publ. 11.1).

Tito Livio afirma sin ambages que Publicola retrasó deliberadamente la celebración de los comicios que debían elegir a su colega para atribuirse el mérito de las reformas: *quas cum solus pertulisset, ut sua unius in his gratia esset, tum deinde comitia collegae subrogando habuit* (Liv., II 8.3).²⁸⁵ La muerte repentina del anciano Lucrecio elevó al consulado a Marco Horacio: *creatus Sp. Lucretius consul, qui magno natu, non sufficientibus iam viribus ad consularia munera obeunda, intra paucos dies moritur. Suffectus in Lucreti locum M. Horatius Pulvillus* (Liv., II 8.4). El relato de Dioniso de Halicarnaso es distinto. Espurio Lucrecio fue elegido antes que Publicola derribara la casa sobre la Velia aconsejado por sus amigos del recelo que levantaba en el pueblo el gobierno *sine collega* y la residencia en la colina: *πυθόμενος δὲ παρὰ τῶν ἐπιτηδείων, ὅτι ταῦτα λυπεῖ τὸν δῆμον, ἀρχαιρεσιῶν προθεῖς ἡμέραν αἰρεῖται Σπόριον Λουκρήτιον, ὃς οὐ πολλὰς ἡμέρας τὴν ἀρχὴν κατασχὼν ἀποθνήσκει* (D.H., V 19.2). Lucrecio fue sustituido por Marco Horacio, *εἰς δὲ τὸν ἐκείνου τόπον καθίστησι Μάρκον Ὀράτιον* (D.H., V 19.2), que ya estaba en el poder cuando Publicola emprendió las reformas políticas. Lo cual no es óbice para que Dioniso de Halicarnaso atribuyera exclusivamente a Publicola la totalidad de las medidas.

II, 2, 2. Dedicación del templo de Júpiter en el Capitolio. Historia de Ratumena. Destrucciones del templo (13.1-15.6)

La *exauguratio* del templo de Júpiter en el Capitolio es una largísima digresión que ocupa tres capítulos, el segundo de los cuales, el décimocuarto, es el único que tiene que ver *stricto sensu* con la biografía de Publicola. En el capítulo décimotercero, son narrados el prodigio del carro de arcilla que coronaba el frontón del templo y la historia del auriga Ratumena, tal vez un *αἰτία* sobre

²⁸⁴ Véase LATTE, *TAPhA*, 67, 1936, pp. 24-33. Los *quaestores aerarii* eran los encargados del fisco semejantes a los *μαστροί* ‘buscadores’ de las ciudades dorias de Occidente—el verbo *μαίομαι* ‘buscar’ es análogo a *quaero* de donde viene *quaestores*—, cuya función consistía en recabar bienes que engrosaran la *πόλις*. La institución del tesoro público, *aerarium*, afianzaba la idea de que la república pertenecía a todos los ciudadanos y suponía el nacimiento del Estado centralizado.

²⁸⁵ “Diese Gesetze brachte V[alerius], wie die ihm ungünstige Überlieferung (Liv., II 8.3) es hinstellt, allein noch vor der Nachwahl eines Kollegen ein, *ut sua unius in his gratia esset*, während bei Plut. Popl. 11.1 diese Eigenmächtigkeit bezeichnenderweise wieder idealisiert wird (*ἐχρήσατο τῇ μοναρχίᾳ πρὸς τὰ κάλλιστα καὶ μέγιστα τῶν πολιτευμάτων*)” (VOLKMANN, *RE*, 8, A, 1, 1955, col. 183).

la *porta Ratumena* en los muros servianos. Antes de la consagración del templo hubo otros dos prodigios que Plutarco pasa por alto: el rechazo de los dioses *Terminus* y *Iuventas* a dejar la colina del Capitolio para que se instalara Júpiter (Dionisio de Halicarnaso, III 69.3-5), y el hallazgo de una cabeza humana atribuida a Aulo Vibena durante los trabajos de cimentación del edificio (Tito Livio, I 55.5). El milagro de la quadriga de barro que rompió la pared y el techo del horno durante la cocción solo es transmitido por Plutarco. En cuanto al episodio de Ratumena, que enlaza con el extraño suceso del carro de terracota, es referido también por Plinio el Viejo en la *Historia naturalis* (8.161), por Festo (p. 340 L.) y por Solino (XLV 15). El núcleo del excuso es la elaboración del carro de arcilla que Tarquinio el Soberbio encargó a unos artesanos de Veyes para adornar el remate superior del templo. A partir de una noticia de Varrón, Plinio el Viejo dice que el trabajo fue realizado por Vulca de Veyes por orden de Tarquinio Prisco, mientras que en la versión de Plutarco, el mérito de la obra se debe a Tarquinio el Soberbio. La fuente de la información, seguramente un escritor de espíritu anticuario, se oculta en el verbo *λέγεται* con que arranca el relato. En el capítulo décimocuarto, es narrada la ceremonia de la dedicación del templo, que los poderosos otorgaron por envidia, *φθόνος*, a Marco Horacio. El episodio concluye con una brevísima digresión sobre la entereza de Horacio. En el capítulo décimoquinto, son referidas las sucesivas destrucciones del templo desde la inauguración hasta la reconstrucción del emperador Domiciano, al que Plutarco tilda de megalómano.

Dedicación del templo de Júpiter

La finalización del templo de Júpiter en el Capitolio tuvo lugar en los últimos años del reinado de Tarquinio el Soberbio, que, ya por un oráculo, ya *motu proprio*, se disponía a rematar las obras colocando en el pináculo del edificio una quadriga de terracota fabricada por artesanos de Veyes:

Ταρκυνίου δ' Ῥωμαίοις δεύτερον ἐν Τυρρηνίᾳ κινούντος, μέγα σημεῖον λέγεται γενέσθαι. βασιλέων γὰρ ἔτι καὶ τὸν νεῶν τοῦ Καπιτολίου Διὸς ἔχων ὁ Ταρκύνιος ὅσον οὐπω συντετελεσμένον, εἴτε μαντείας γενομένης, εἴτ' αὐτῷ δόξαν ἄλλως, ἄρμα κατὰ κορυφὴν ἐπιστῆσαι κεραμεὺν ἐξέδωκε Τυρρηνοῖς τισιν ἐξ Οὐρίων δημιουργοῖς, εἴτ' ὀλίγον ὕστερον ἐξέπεσε τῆς ἀρχῆς (Publ. 13.1).

El templo de Júpiter en el Capitolio era de estilo toscánico y estaba dedicado a la tríada formada por los dioses Júpiter, Juno y Minerva, que constituyeron el culto oficial durante la república y el imperio. Aunque actualmente solo quedan los cimientos, las dimensiones del edificio se asemejaban a una “catedral de las ciudades cristianas”.²⁸⁶ El templo tenía un pórtico de tres filas de columnas y otras tantas celas para cada uno de los dioses, que no rompían el conjunto homogéneo. Artistas etruscos de Veyes, venidos de la escuela de Vulca, sino estuvo el propio Vulca al frente de la obra, realizaron el carro de arcilla de Júpiter que adornaba a modo de acrotera la cúspide del frontón. La imagen colosal del dios en barro cocido, acaso también de Vulca, presidía la celda central.²⁸⁷ El arquitrabe era de madera y cerámica hasta que fue sustituido por otro de mármol tras el último incendio del templo.

²⁸⁶ La comparación se debe a GARCÍA Y BELLIDO, *Arte romano*, 1972, p. 21.

²⁸⁷ La ejecución de la quadriga en el remate superior del templo y de la estatua de Júpiter pintada de cinabrio del interior se pudo deber a Vulca de Veyes, el autor del Apolo de Portonaccio, como dice Plinio el Viejo, que atribuye no obstante el encargo a Tarquinio Prisco: *Vulcam Veis accitum cui locaret Tarquinius Priscus Iovis effigiem in Capitolio dicandam; fictilem eum fuisse et ideo minari solitum; fictiles in fastigio templi eius quadrigas* (Plin., *H.N.* 35.157). “Stando al riferimento di Plinio, Vulca, l'autore della statua di culto di Giove, sarebbe stato contemporaneo di Tarquinio Prisco ed avrebbe perciò vissuto nei primi decenni del VI secolo av. Cr.; mentre Plutarco attribuisce la quadriga degli artefici veienti al regno di Tarquinio il Superbo, nella seconda metà dello stesso secolo. Tale dislivello cronologico s'inquadra nel più vasto problema della datazione e della durata della fabbrica del tempio, che la tradizione vuole votato e fondato sotto Tarquinio Prisco e compiuto sotto Tarquinio il Superbo. Il passo di Plinio dovesse essere interpretato nel senso che la quadriga era un'opera di Vulca: nel qual caso a Vulca e ai suoi aiutanti andrebbero riferite le attribuzioni di Plutarco. E poichè non è possibile che il compimento della decorazione del tetto del tempio abbia preceduto di molti decenni la sua solenne dedicazione, collocata tradizionalmente nell'anno 509 av. Cr., la data dell'attività di Vulca dovrebbe essere spostata nella seconda metà del VI secolo av. Cr.” (PALLOTTINO, *La scuola di Vulca*, 1945, pp. 4-5). A juicio de COLONNA (*PP*, 36, 1981, pp. 41-59), antes que fuera levantado el templo, Vulca recibió el encargo de Tarquinio Prisco de la estatua de culto de Júpiter, mientras que el resto de las esculturas, incluido

Plutarco se detiene en el prodigio sobre la fabricación del carro de arcilla en un largo excursus que ocupa el resto del capítulo:

Primero. El barro alcanzó tal dimensión durante la cocción en el horno que la cuadriga solo pudo ser extraída con dificultad rompiendo la pared y la bóveda:

τῶν δὲ Τυρρηγῶν διαπεπλασμένον τὸ τέθριππον ἐμβαλόντων εἰς κάμινον, οὐκ ἔπαθεν ἃ προσήκει πάσχειν πηλὸν ἐν πυρί, πυκνοῦσθαι καὶ συνιζάνειν ἐκτοκομένης τῆς ὑγρότητος, ἀλλ' ἐξέστη καὶ ᾤδησε καὶ μέγεθος ἔσχεν ἅμα ῥύμη καὶ σκληρότητι τοσοῦτον, ὥστε μόλις ἐξαιρεθῆναι, τὴν ὀροφὴν ἀποσκευασμένων τῆς καμίνου καὶ τῶν τοίχων περιαιρεθέντων (Publ. 13.2).²⁸⁸

Segundo. Como los adivinos interpretaron el prodigio como una señal de suerte y de poder, los veyentes no entregaron la cuadriga a los romanos pretextando que el trabajo había sido encargado por Tarquinio el Soberbio: ὥς οὖν ἐδόκει τοῖν μάμτεσι θεῖον εἶναι σημεῖον εὐτυχίας καὶ δυνάμεως παρ' οἷς ἔσοιτο τὸ τέθριππον, ἔγνωσαν οἱ Οὐήιοι μὴ προσέσθαι τοῖς Ῥωμαίοις ἀπαιτοῦσι, καὶ ἀπεκρίναντο τοῦτο Ταρκυνίου, οὐ τοῖς Ταρκυνίους ἐκβάλουσι προσήκειν (Publ. 13.3).

Tercero. Al poco tiempo se celebraron en Veyes unos juegos ecuestres que no tuvieron nada de particular hasta que los caballos de la cuadriga vencedora se encabritaron y se dirigieron a galope tendido hacia Roma llevados por la fortuna o la divinidad:

ὀλίγαις δ' ὕστερον ἡμέραις ἦσαν ἵππων ἀγῶνες αὐτοῖς, καὶ τὰ μὲν ἄλλα θέαν καὶ σποδὴν <τὴν> εἰωθυῖαν παρῆχε, τὸ δὲ νικῆσαν τέθριππον ὃ μὲν ἡνίοχος ἐξήλαυνε τοῦ ἵπποδρόμου σχέδην ἐστεφανωμένος, οἱ δ' ἵπποι πτοηθέντες ἀπ' οὐδεμιᾶς ἐμφανοῦς προφάσεως, ἀλλὰ κατὰ δὴ τι δαιμόνιον ἢ τυχαῖον, ἵεντο παντὶ τάχει πρὸς τὴν Ῥωμαίων πόλιν ἔχοντες τὸν ἡνίοχον (Publ. 13.4).

Cuarto. El auriga no pudo frenar los caballos y cayó fatalmente del carro cerca del Capitolio, donde estaba la *porta Ratumena*: ὥς [δ'] οὐδὲν ἦν ἔργον αὐτοῦ κατατείνοντος οὐδὲ παρηγοροῦντος, ἀλλ' ἤρπαστο, δόντα τῇ ῥύμῃ καὶ φερόμενον, μέχρι οὗ τῷ Καπιτωλίῳ προσμείζαντες ἐξέβαλον αὐτὸν ἐνταῦθα περὶ τὴν πύλιν ἣν νῦν Πατουμέναν καλοῦσι (Publ. 13.4).²⁸⁹

Quinto. Los veyentes devolvieron el carro de arcilla a los romanos impelidos por el extraño suceso: γενομένου δὲ τούτου θαυμασάντες οἱ Οὐήιοι καὶ φοβηθέντες, ἐπέτρεψαν ἀποδοῦναι τὸ ἄρμα τοῖς τεχνίταις (Publ. 13.5).²⁹⁰

el carro de arcilla del pináculo, fueron encargadas a otros artesanos. La tesis es rechazada por CORNELL (*The beginnings of Rome*, 1995, pp. 129 y 424, n. 31), que prefiere el relato de Plutarco a la versión de Plinio el Viejo. Cf. GJERSTAD, *Les origines de la république romaine*, 1967, p. 12: "The testimony of Varro [quoted by Pliny] is preferable, because its statement is not dictated by discernable, easily discernable, motives; the contrary is the case with the other testimonies". El profesor sueco defendía que le templo de Júpiter había sido terminado por Tarquinio Prisco.

²⁸⁸ Plinio el Viejo conocía la anécdota, que relaciona con el control de Roma sobre los prodigios: *iterum id accidisse tradunt, cum in fastigium eiusdem delubri praeparatae quadrigae fictiles in fornace crevissent, et iterum simili modo retentum augurium* (Plin., *H.N.* 28.16)

²⁸⁹ El auriga murió en el accidente, como dice Festo: *ludicro certamine quadrigis victor, clarusci generis iuvenis Veis, consternatis equis excussus Romae perit* (Fest., p. 340 L.). Se trata de una leyenda etiológica sobre la *porta Ratumena* en los antiguos muros servianos entre el Capitolio y el Quirinal, o sobre la *porta triumphalis* identificada con la *porta Carmentalis* bajo la roca Tarpeya. GAGÉ, *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, 1977, pp. 69-60 [*BFLS*, 31, 1953, pp. 163-180], relacionaba el episodio de la extracción de la bóveda del horno—en latín *fornax*—con la puerta o el pasaje abovedado—*fornix*—del triunfo romano que asemejaba una brecha en la muralla de la ciudad según una leyenda veyente. A juicio de HUBAUX (*BARB*, 36, 1950, pp. 341-353), la historia simbolizaba la transferencia del poder de Veyes a Roma por una acción de guerra o por un milagro. "I did not find such an explanation either in Gage's paper or anywhere else" (VERSNEL, *Triumphus*, 1970, p. 157). La historia del auriga Ratumena puede reflejar por otra parte la llegada de una familia etrusca a Roma, o la presencia de aurigas etruscos en el programa atlético de los juegos romanos. Véase THUILLIER, *La Rome des premiers siècles*, 1992, pp. 247-255.

²⁹⁰ La construcción del templo de Júpiter en el Capitolio estuvo marcada por otros dos prodigios: por un lado, durante la ceremonia de la *exauguratio*, el dios Término, protector de los lindes públicos y privados, y la diosa Juventas se

La construcción del templo de Júpiter era un voto que hizo Tarquinio Prisco durante las guerras sabinas.²⁹¹ Pero el edificio fue levantado y decorado por Tarquinio el Soberbio: *τὸν δὲ νεῶν τοῦ Καπιτωλίου Διὸς εὐξάτο μὲν ἀναθήσειν Ταρκύνιος ὁ Δημαράτου πολεμῶν Σαβίνοις, ὁκοδόμησε δὲ Ταρκύνιος ὁ Σούπερβος, υἱὸς ὧν ἡ νύωνος τοῦ εὐξαμένου* (Publ. 14.1). Presintiendo la grandeza del lugar, Tarquinio Prisco inició la cimentación en el marco de otras obras civiles como el drenaje del foro: *aream ad aedem in Capitolio Iovis quam voverat bello Sabino, iam praesagiente animo futuram olim amplitudinem loci, occupat fundamentis* (Liv., I 38.7). En las *Historiae*, Tácito insiste en que el templo era un voto expreso por la consecución de la guerra contra los sabinos: *Capitolium voverat Tarquinius Priscus rex bello Sabino* (Tac., *Hist.* 3.72). En los *Commentarii in Aeneidem*, Servio asevera que Tarquinio el Soberbio quiso cumplir la promesa de Tarquinio Prisco con la construcción del Templo: *cum iam devotum a Prisco Tarquinio vellet Superbus Tarquinius aedificare* (Serv., *Aen.* 9.496). Dionisio de Halicarnaso confirma el texto de Plutarco añadiendo que el templo estaba dedicado desde el principio a la triada formada por Júpiter, Juno y Minerva: *ἐνεχείρησε δὲ καὶ τὸν νεῶν κατασκευάζειν τοῦ τε Διὸς καὶ τῆς Ἥρας καὶ τῆς Ἀθηνᾶς ὁ βασιλεὺς οὗτος εὐχὴν ἀποδιδούς, ἣν ἐποίησαν τοῖς θεοῖς ἐν τῇ τελευταίᾳ πρὸς Σαβίνους μάχῃ* (D.H., III 69.1). La inclusión de Juno y Minerva se debe a una influencia etrusca, como dice Servio, que habla no obstante de tres templos distintos en vez de tres altares en un mismo templo: *prudentes Etruscae disciplina aiunt apud conditores Etruscarum urbium non putatas iustas urbes, in quibus non tres portae essent dedicatae et tot viae et tot templa, Iovis Iunonis Minervae* (Serv., *Aen.* 1.422). En cuanto al nombre de Tarquinio de Demarato ofrecido por Plutarco, obedece a que Tarquinio Prisco era hijo de un tal Demarato, un aristócrata corintio de la familia de los Baquiadas, que, enriqueciéndose gracias al comercio con la costa de Italia, emigró a Etruria tras el golpe de Estado de Cípselo (h. 657 a. C.) y se estableció en Tarquinia, donde tenía buenos amigos, como cuenta Dionisio de Halicarnaso:

Κορίνθιος τις ἀνὴρ ὄνομα Δημάρατος ἐκ τῆς Βακχιαδῶν συγγενείας ἐμπορεύεσθαι προελόμενος ἐπέπλευσεν εἰς τὴν Ἰταλίαν ὀλκάδα τε οἰκείαν ἀνάγων καὶ φόρτον ἐν ταῖς Τυρρηνῶν πόλεσιν εὐδαιμονοῦσαις μάλιστα τῶν ἐν Ἰταλίᾳ τότε καὶ μεγάλα κέρδη περιβαλλόμενος ἐκεῖθεν οὐκέτι εἰς ἄλλους ἐβούλετο κατὰγεσθαι λιμένας, ἀλλὰ τὴν αὐτὴν εἰργάζετο συνεχῶς θάλατταν Ἑλληνικὸν τε φόρτον εἰς Τυρρηνούς κομίζων καὶ Τυρρηνικὸν εἰς τὴν Ἑλλάδα φέρων, καὶ γίγνεται πάνυ πολλῶν χρημάτων κύριος. ἐπικαταλαβούσης δὲ στάσεως τὴν Κόρινθον καὶ τῆς Κυψέλου τυραννίδος ἐναπισταμένης τοῖς Βακχιάδαις οὐκ ἀσφαλὲς εἶναι δοκῶν ἐν τυραννίδι ζῆν πολλὰ κεκτημένος ἄλλως τε καὶ τῆς ὀλιγαρχικῆς οἰκίας ὑπάρχων, συνεσκευασμένος τὴν οὐσίαν ὅσην οἶός τ' ἦν ὥχετο πλέων ἐκ τῆς Κορίνθου. ἔχων δὲ φίλους πολλοὺς καὶ ἀγαθοὺς Τυρρηνῶν διὰ τὰς συνεχεῖς ἐπιμιξίας, μάλιστα δ' ἐν Ταρκυνίοις πόλει μεγάλῃ τε καὶ εὐδαίμονι τότε οὔσῃ, οἶκόν τε αὐτόθι κατασκευάζεται καὶ γυναῖκα ἐπιφανῆ κατὰ γένος ἄγεται (D.H., III 46. 3-5).

Plutarco cuestiona el parentesco de Tarquinio el Soberbio, de quien dice que era hijo o nieto, del que hizo la promesa, *υἱὸς ἢ νύωνος τοῦ εὐξαμένου*. No es otra cosa que la noticia que circulaba por las fuentes. La información más antigua debida a Fabio Píctor, y transmitida críticamente por Dionisio de Halicarnaso, dice que Tarquinio Prisco y Tarquinio el Soberbio eran padre e hijo: *οὔτε Φαβίῳ συγκατεθέμην οὔτε τοῖς ἄλλοις ἱστορικοῖς, ὅσοι γράφουσιν υἱοὺς εἶναι τοὺς κατελειφθέντας παῖδας [Lucium et Arruntem] ὑπὸ Ταρκυνίου [Prisci]* (D.H., IV 6.1 = HRR, I, fr. 11 a P.). Se trata de la versión seguida por Tito Livio, que reconoce no obstante la oscuridad de las fuentes: *L. Tarquinius, Prisci regis filius neposne fuerit parum liquet; pluribus tamen auctoribus filium ediderim* (Liv., I 46.4). En contra de la opinión común, Calpurnio Pisón sostenía

negaron a abandonar el lugar a favor de Júpiter, de modo que hubo que incluir una capilla de ambos dioses en el interior del templo; por otro, durante las obras de cimentación, se encontró una cabeza humana—*caput Oli*—de donde viene *Capitolium*, que se identificó con la cabeza de Aulo Vibena, uno de los personajes de la tumba François de Vulci. Véase SIMONELLI, A&R, 35, 1990, pp. 71-77. Cf. HÜLSEN, *RE*, 3, 2, 1899, col. 1531.

²⁹¹ Vid. BLOCH, *RHR*, 159, 1961, p. 151; COLONNA, *PP*, 36, 1981, p. 43; MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, 1982, p. 94; *La grande Roma dei Tarquini*, 1990, p. 75; CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 128; BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, p. 96; MARTÍNEZ-PINNA, *La monarquía romana arcaica*, 2009, p. 30. A raíz de un depósito votivo encontrado bajo la Protomoteca del Capitolio, MARTÍNEZ-PINNA (*Tarquinio Prisco*, 1996, pp. 153-157) sostiene que Tarquinio Prisco fundó un primitivo templo de Júpiter a principios del siglo VI a. C. “Nous sommes ici évidemment en présence d’une pure hypothèse” (POUCET, *La Rome des premiers siècles*, 1992, p. 22).

por boca de Dionisio de Halicarnaso que Tarquinio Prisco y Tarquinio el Soberbio eran abuelo y nieto: οὐχ υἱοὺς εἶναι Ταρκυνίου γράφω τοὺς παῖδας ἀλλ' υἰωνοὺς, Λευκίῳ Πείσωνι τῷ Φρῦγι συγκαταθέμενος, ἐκεῖνος γὰρ ἐν ταῖς ἐνιαυσίοις πραγματείαις ταῦθ' ἰστόρηκε μόνος (D.H., IV 7.5 = HRR, I, fr. 15 P.). Dionisio de Halicarnaso defiende enérgicamente la tesis de Pisón en un excursus de dos capítulos (IV 6-7) en el que reprueba, por irreflexivo y poco meditado, ἀπερισκέπτως καὶ ῥαθύμως, el hecho de que los historiadores hayan escrito que Tarquino el Soberbio era el hijo de Tarquinio Prisco, algo del todo imposible y absurdo, ἀδυνάτων τε καὶ ἀτόπων. A juicio del historiador griego, el largo reinado de Servio Tulio, unos cuarenta y cuatro años (578-534 a. C.), la edad de Tarquinio Prisco, que no podía ser un joven de dieciocho años cuando Servio Tulio accedió al trono, y el climaterio de Tanaquil, impedían la filiación de Tarquinio el Soberbio en relación a Tarquinio Prisco. Dionisio de Halicarnaso contempla sin embargo la posibilidad de que Tarquinio el Soberbio fuera hijo de Tarquinio Prisco por adopción.

Como aún no había sido terminado ni decorado, Publícola abrigaba la ambición de llevar a cabo la dedicación del templo: ὥς οὖν ἀπείργαστο τελέως καὶ τὸν προσήκοντα κόσμον ἀπείχε, ἦν τῷ Ποπλικόλῳ φιλοτιμία πρὸς τὴν καθιέρωσιν (Publ. 14.2). Pero los poderosos malograron los planes del cónsul, al que impidieron por envidia la dedicación aduciendo que Publícola se dedicaba a acumular más honores de los necesarios: ἐφθόνουν δὲ πολλοὶ τῶν δυνατῶν, καὶ ἤχθοντο ταῖς μὲν ἄλλαις τιμαῖς ἦντον, ἃς νομοθετῶν καὶ στρατηγῶν ἐκ προσηκόντων εἶχε, ταύτην δ' οὐδ' ἄλλοτρίαν οὐκ ᾔφροντο δεῖν αὐτῷ προσγενέσθαι (Publ. 14.3). Por eso, incitaron a su colega, Horacio Pulvilo, a que dedicara el templo mientras Publícola se ausentaba de la ciudad, con la idea de que no lograrían el propósito si estaba presente: καὶ τὸν Ὁράτιον προετρέποντο καὶ παρώξυνον ἀντιποεῖσθαι τῆς καθιερώσεως, γενομένης οὖν τῷ Ποπλικόλῳ στρατείας ἀναγκαίως, ψηφισάμενοι παρόντος (Publ. 14.3-4). Plutarco conoce otra versión según la cual la dedicación del templo fue sorteada entre los cónsules, que se jugaban la dedicación, o bien la expedición militar: ἐνιοὶ δὲ φασὶ κλήρῳ τῶν ὑπάτων λαχεῖν ἐκεῖνον ἐπὶ τὴν στρατείαν ἄκοντα, τοῦτον δ' ἐπὶ τὴν καθιέρωσιν (Publ. 14.5). Como se ha dicho arriba, el pronombre indefinido plural ἐνιοὶ se puede referir a Tito Livio, cuya fuente es desconocida: *Valerius Horatiusque consules sortiti uter dedicaret. Horatio sorte evenit: Publicola ad Veientium bellum profectus* (Liv., II 8.6). Dion Casio se hace eco también de la noticia del sorteo: τὸν τοῦ Διὸς νεῶν ἐθείωσεν ἀπὸ κλήρου ὁ Ὁράτιος (D.C., III 13.3). Publícola perdió por consiguiente las aspiraciones de la dedicación y se marchó a la guerra de Veyes, *Publicola ad Veientium bellum profectus*, una frase más explícita que el sintagma circunstancial ἐπὶ στρατείαν de Plutarco. Allí estuvo al menos dos meses, ya que no se encontraba en Roma a principios del año siguiente cuando fue reelegido cónsul *in absentia*: Ποπλικόλας δ' ἡρέθη μὲν ἀπὸν ὑπατος τὸ δεῦτερον (Publ. 16.3).

La historia del sorteo es inverosímil, puesto que el magistrado encargado de la dedicación era elegido por la asamblea. Sea lo que fuere, el templo de Júpiter fue dedicado por Marco Horacio, cuyo nombre estuvo grabado en el arquitrabe hasta el incendio de 83 a. C., o tal vez en una estela fijada en una de las paredes, a juzgar por el texto de Dionisio de Halicarnaso καὶ τὴν ἐπιγραφὴν ἔλαβε ὁ Μαρκος Ὁράτιος (D.H., V 35.3). No está claro por otra parte si Marco Horacio dedicó el templo siendo cónsul, o el equivalente *praetor maximus*, como sostienen Tito Livio, Dionisio de Halicarnaso y Plutarco, o tal vez en calidad de pontífice, como refieren Valerio Máximo, *Horatius Pulvillus, cum in Capitolio Iovi Optimo Maximo aedem pontifex dedicaret* (Val. Max., V 10.1) y Séneca, *Pulvillus efficit pontifex* (Sen., *Cons. Marc.* 13.1). El término *pontifex* es usado como predicativo en ambos textos, de modo que Horacio se limitó a ejercer las funciones del pontífice, pese a la insistencia de Cicerón en una frase bastante ambigua: *quae si omnia e Ti. Coruncanii scientia, qui peritissimus pontifex fuisse dicitur, acta esse constaret aut si M. Horatius ille Pulvillus* (Cic., *Dom.* 139). Además, en la ceremonia de la dedicación de un templo, solo se precisaba la participación de un cónsul o de un magistrado *cum imperio*. La presencia de un pontífice era meramente protocolaria.

La fecha de la dedicación del templo es incierta. Para Polibio, coincidió con el primer año de la república cuando fueron expulsados los reyes y fue firmado el tratado de amistad con Cartago: γίνονται τοιγαροῦν συνθήκαι Ρωμαίοις καὶ Καρχηδονίοις πρῶται κατὰ Λεύκιον Γούνιον Βροῦτον καὶ Μάρκον Ὁράτιον, τοὺς πρώτους κατασθεθέντας ὑπατους μετὰ τὴν βασιλέων κατάλυσιν, ὑφ' ὧν συνέβη καθιερωθῆναι καὶ τοῦ Διὸς ἱερὸν τοῦ Καπετωλίου (Plb., III 22.1). Y fija el acontecimiento veintiocho años antes de que Jerjes invadiera Grecia en la primavera de 480 a. C.: ταῦτα δ' ἔστι πρότερα τῆς Ξέρξου διαβάσεως εἰς τὴν Ἑλλάδα τριάκοντ' ἔτεσι λείπουσι δυεῖν (Plb., III 22.2). Así que el templo fue dedicado en 508, o 507 a. C., según la cronología del historiador griego. La fecha contradice la creencia de que el primer año de la república fue 509 a. C., o que pudo

comprender incluso los últimos meses de 510 a. C. Parece seguro en todo caso que Bruto no tuvo nada que ver con la dedicación, que fue competencia exclusiva de Marco Horacio. Tito Livio dice también que el hecho aconteció el primer año de la república: *M. Horatius consul ex lege templum Iovis optimi maximi dedicavit anno post reges exactos* (Liv., VII 3.8). Para Dionisio de Halicarnaso, la dedicación tuvo lugar el tercer año de la república, según su cronología, 504 a. C.: *κατὰ τοῦτον τὸν ἐνιαυτὸν ὁ νεὼς τοῦ Καπιτωλίου Διὸς εἰς συντέλειαν ἐξεργάσθη [...]. τὴν ἀνιέρωσιν αὐτοῦ [...] ἔλαβε ὁ Μάρκος Ὁράτιος* (D.H., V 35.3). Tácito lleva la dedicación al segundo consulado de Horacio y al tercero de Publícola, en 507 a. C.: *pulsis regibus Horatius Pulvillus iterum consul dedicavit* (Tac., Hist. 3.72). Plutarco se ciñe a la cronología tradicional situando el acontecimiento el primer año de la república, en 509, o 507 a. C., y añadiendo el día y el mes, el 13 de septiembre, que coincidía con el plenilunio de *metatgitniōn*: *εἰδοῖς οὖν Σεπτεμβρίαις, ὃ συντυγχάνει περὶ τὴν πανσέληνον μάλιστα τοῦ Μεταγειτνιῶνος* (Publ. 14.6).²⁹² Aquel día quedó para siempre como el aniversario del templo, *idibus Septembris* (Liv., VII 3.5).

La dedicación del templo de Júpiter en el Capitolio contiene una anécdota que afecta por igual a Publícola y a Marco Horacio, y se convirtió en un *exemplum moralis*. Cuando Publícola hubo partido de expedición y, cumplidos silenciosamente los ritos preceptivos, Horacio pronunciaba la fórmula de la dedicación, *ὁ μὲν Ὁράτιος σιωπῆς γενομένης τὰ τ' ἄλλα δράσας καὶ θυρῶν ἀψάμενος, ὥσπερ ἔθος ἐστίν, ἐπεφθέγγετο τὰς νενομισμένας ἐπὶ τῇ καθιερώσει φωνάς* (Publ. 14.6), Marco Valerio, el hermano de Publícola, que llevaba tiempo al acecho junto a las puertas del templo, trató en vano de frustrar la ceremonia diciendo a Horacio que había perdido a un hijo enfermo en el campamento: *ὁ δ' ἀδελφὸς τοῦ Ποπλικόλα Μᾶρκος, ἐκ πολλοῦ παρὰ τὰς θυρὰς ὑφεστὼς καὶ παραφυλλάττων τὸν καιρὸν, ὃ ὕπατε' εἶπεν, 'ὁ υἱός σου τέθνηκεν ἐν τῷ στρατοπέδῳ νοσήσας'* (Publ. 14.7). Es de suponer por tanto que el hijo de Horacio estaba a las órdenes de Publícola en la campaña contra Veyes. Las palabras de Marco Valerio desbordaban alevosía. Tito Livio recoge también la afrenta, *foedum nuntium*, que no atribuye sin embargo al hermano, sino a los amigos de Publícola, que pusieron todos los medios para que Marco Horacio no llevara a cabo la dedicación: *id modibus impedire conati, postquam alia frustra temptata erant, postem iam tenenti consuli foedum inter precationem deum nuntium incutiut, mortuum eius filium esse, funestaque familia dedicare eum templum non posse* (Liv., II 8.7).

No se sabe cuáles fueron los otros intentos de los amigos de Publícola de para desbaratar la ceremonia: *postquam alia frustra temptata erant*. Pero lo cierto es que el historiador paduano incide en que Horacio no podía continuar con la dedicación después de haber conocido la muerte de un hijo, *funesta familia dedicare eum templum non posse*, o dicho de otro modo el duelo impedía el acto religioso de la consagración del templo. De lo contrario, sería mancillado el honor del propio Horacio, como precisa Servio: *in Livio habemus Horatium Pulvillum, cum Capitolium dedicare vellet, audisse ab inimico mortuum filium, et, ne pollutus dedicare non posset, respondisse, cadaver sit* (Serv., Aen. 6.8). Para Varrón, la familia quedaba impura, *familia funesta manet* (Varr., L.L. 5.23) hasta que no terminaban los ritos funerarios. Tito Livio apostilla que Horacio ordenó enterrar el cadáver de su hijo para poder continuar con la dedicación del templo: *nihil aliud ad eum numtium a proposito aversus quam ut cadaver effferri iuberet, tenens postem precationem peragit et dedicat templum* (Liv., II 8.8). Plutarco no se interesa por el asunto de la *pollutio*, sino por la contención del dolor de Horacio, que se mostró indiferente por la suerte del del cadáver de su hijo y, en contra de la opinión de Livio, *a proposito aversus*, no interrumpió la ceremonia de la dedicación: *τοῦτο πάντας ἡνίασε τοὺς ἀκούσαντες· ὁ δ' Ὁράτιος οὐδὲν διαταραχθεὶς, ἀλλ' ἡ τοσοῦτον μόνον εἰπὼν, 'ρίψατε τοῖνυν ὅπου βούλεσθε τὸν νεκρόν, ἐγὼ γὰρ οὐ προσίεμι τὸ πένθος', ἐπέραινε τὴν λοιπὴν καθιέρωσιν* (Publ. 14.7). En Dion Casio, confluyen las dos versiones, el dolor del cónsul y la prohibición del duelo:

ὅτι τὸν τοῦ Διὸς νεὼν ἐθείωσων ἀπὸ κλήρου ὁ Ὁράτιος, καίτοι τοῦ Οὐαλερίου τὸν τε υἱὸν αὐτοῦ τεθνήκειναι φήσαντος, καὶ τοῦτο παρ' αὐτὴν αὐτῷ τὴν ἱεροργίαν ἀγγελθῆναι παρασκευάσαντος, ἵν' ὑπὸ τε τοῦ πάθους, καὶ ὅτι οὐδ' ἄλλως ὅσιον ἦν ἐν πένθει τινα ὄντα ἱεροποιεῖν, παραχωρήσειεν οἱ τῆς τοῦ ἔργου ἱερώσεως (D.C., III 13.3).

Plutarco subraya que la noticia era una patraña del hermano de Publícola para impedir la dedicación de Horacio: *ἦν δὲ τὸ προσηγγεμένον οὐκ ἀληθές, ἀλλ' ὁ Μᾶρκος ὡς ἀποστήσων τὸν*

²⁹² *Metagitniōn* era el segundo mes de los calendarios de Atenas, Delos y Mileto. Acerca de las vicisitudes sobre la ceremonia de dedicación del templo, véase PENA, *Faventia*, 3, 1981, pp. 149-170.

Ὁράτιον ἐψεύσατο (Publ. 14.8). En el *De domo*, Cicerón ya hablaba de *fictis religionibus* (Cic., *Dom.* 54). Horacio no se creyó en todo caso el engaño, *non crederit factum* (Liv., II 8.2), y se hizo acreedor de una firmeza admirable: θαυμαστὸν οὖν ὁ ἀνὴρ τῆς εὐστάθειας, εἴτε τὴν ἀπάτην ἐν καίρῳ βραχεῖ συνείδεν, εἴτε πιστευθεῖς ὁ λόγος οὐκ ἐκίνησεν (Publ. 14.8). Aun sin disponer de noticias fiables, *nec creditur certum nec interpretatio facilis*, Tito Livio elogia la fortaleza de ánimo de Marco Horacio, *animo robori*, cuya actitud sirvió de ejemplo a diferentes escritores. La grandeza de alma mencionada por Cicerón, *in constantissima mente restitit* (Cic., *Dom.* 54) fue traída a colación por Valerio Máximo para presentar el primer caso, *clarum exemplum*, de un padre que soporta con entereza la pérdida de un hijo: *Horatius Pulvillus, cum mortuum esse filium suum audisset, neque vultum a publica religione ad privatum dolorem reflexit, ne patris magis quam pontificis partes egisse videretur* (Val. Max., V 10.1).²⁹³ Séneca se valió del *exemplum* de Horacio, *qui colere deos ne iratos quidem destitit* (Sen., *Cons. Marc.* 13.2), para consolar el dolor ajeno, la muerte del hijo de Marcia. La reacción de un padre por la muerte de un hijo, entre enérgica y estoica, recuerda por otra parte a las palabras del historiador Jenofonte, que supo de la pérdida de su hijo mayor Grilo en la batalla de Mantinea (en 362 a. C.) mientras celebraba una ceremonia religiosa, como escribe Eliano en la *Varia historia*:

Ξενοφῶντι θύοντι ἤκέ τις ἐκ Μαντινείας ἄγγελος, λέγων τὸν υἱὸν αὐτοῦ τὸν Γρύλλον τεθνάναι· κάκεῖνος ἀπέθετό μὲν τὸν στέφανον, διετέλει δὲ θύρων. ἐπεὶ δὲ ὁ ἄγγελος προσέθηκε τῷ πρότερον λόγῳ καὶ ἐκείνον τὸν λέγοντα ὅτι νικῶν μέντοι τέθνηκε, πάλιν ὁ Ξενοφῶν ἐπέθετο τῇ κεφαλῇ τὸν στέφανον. ταῦτα μὲν οὖν δημῶδη καὶ ἐς πολλοὺς ἐκπεφοίτηκεν (Ael., *VH* 3.3).

Destrucciones del templo

La larga digresión de las sucesivas destrucciones del templo de Júpiter no se encuentra ni en Tito Livio ni en Dionisio de Halicarnaso. El segundo templo corrió en cierto sentido la misma suerte que el primero, es decir, el constructor del templo no tuvo el honor de la dedicación: *ἔοικε δὲ καὶ περὶ τὸν δεύτερον ναὸν ὁμοία τύχη γενέσθαι τῆς καθιέρωσις* (Publ. 15.1). El templo se incendió el 16 de julio de 83 a. C., durante la Guerra Civil entre Mario y Sila: *τὸν μὲν γὰρ πρῶτον ἐν τοῖς ἐμφυλίοις πολέμοις πῦρ ἀπώλεσε* (Publ. 15.1). Había sido levantado por Sila, que murió sin que el templo hubiera sido dedicado. En 69 a. C., la dedicación fue llevada a cabo por el cónsul Quinto Lutacio Cátulo, cuyo nombre estuvo en el friso hasta la época de Vitelio: *τὸν δεύτερον ἀνέστησε μὲν Σύλλας, ἐπεγράφη δὲ τῇ καθιερώσει Κάτουλος Σύλλα προαποθανόντος* (Publ. 15.1). En la *Historia naturalis*, Plinio el Viejo cuenta que Sila había traído las columnas del Olimpeón de Atenas para la reconstrucción del templo de Júpiter: *sic est inchoatum Athenis templum Iovis Olympii, est quo Sulla Capitolinis aedibus advexerat columnas* (Plin., *H.N.* 36.45). El templo se incendió de nuevo el 19 de diciembre del año 69 d. C., cuando las tropas de Vitelio sitiaban el Capitolio, donde se habían refugiado los soldados de Vespasiano: *τούτου δὲ πάλιν ἐν ταῖς κατὰ Οὐνιτέλλιον στάσει διαφθαρέντος* (Publ. 15.2). Por orden de Vespasiano, el *equites* Lucio Vestino se encargó de las obras del tercer templo, que fue dedicado el 22 de julio de 71 d. C. El templo volvió a ser pasto del fuego bajo Tito, en 80 d. C., en el devastador incendio que asoló Roma durante tres días: *ἅμα γὰρ τῷ τελευτῆσαι Οὐέσπασιανὸν ἐνεπρήθη τὸ Καπιτώλιον* (Publ. 15.3). Plutarco aprovecha la historia de los incendios del templo para comparar la suerte de Sila y Vespasiano. Plinio el Viejo decía que Sila había sido el único hombre que recibió el apodo de *Felix*, el Afortunado: *unus hominum ad hoc aevi Felici sibi cognomen adseruit L. Sulla* (Plin., *H.N.* 7.137). Plutarco conocía la noticia, como recuerda en la *Vida de Sila*: *καὶ πέρας ἐκέλευσεν ἑαυτὸν ἐπὶ τούτοις Εὐτυχῇ προσαγορεύεσθαι· τοῦτο γὰρ ὁ Φῆλιξ μάλιστα βούλεται δηλοῦν* (Plu., *Sull.* 34.3). Parece sin embargo que el sobrenombre no fue suficiente para aventajar en suerte a Vespasiano, que murió poco antes de la destrucción, mientras que la muerte sorprendió a Sila antes de la dedicación: *τοσοῦτον εὐτυχία Σύλλαν παρήλθεν, ὅσον ἐκείνον μὲν τῆς ἀφιερώσεως τοῦ ἔργου, τοῦτον δὲ τῆς ἀναιρέσεως προαποθανεῖν* (Publ. 15.2). El cuarto templo fue terminado y dedicado por Domiciano: *ὁ δὲ τέταρτος οὗτος ὑπὸ Δομετιανοῦ καὶ συνετελέσθη καὶ καθιερώθη* (Publ. 15.3).

²⁹³ Para BLOCH, Horacio hizo gala “d’une rare grandeur d’âme” (*RHR*, 159, 1961, p. 156). Cf. BLOCH, *Tite-Live et les premiers siècles de Rome*, 1965, p. 84; BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, pp. 182-185. OGILVIE habla de “impasive self-control”, o de “Horatius’ perseverance” (*A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 254).

La digresión continúa con el coste de las obras de cimentación del templo, cuarenta mil libras de plata, que corrieron a cargo de Tarquinio el Soberbio: *λέγεται δὲ Ταρκύνιον εἰς τοὺς θεμελίους ἀναλῶσαι λίτρας ἀργυρίου τετρακισμυρίας* (Plut. 15.3). Se trata de la misma cantidad ofrecida por Calpurnio Pisón: *quadraginta milia pondo argenti* (HRR, I, fr. 16 P.). Tito Livio, que consideraba que era una suma desorbitada, prefiere la cifra de Fabio Pictor de cuarenta talentos: *eo magis Fabio, praeterquam quod antiquior est, credederim quadraginta ea sola talenta fuisse, quam Pisoni, qui quadraginta milia pondo argenti seposita in eam rem scribit* (Liv., I 55.8-9). Dionisio de Halicarnaso habla de cuatrocientos talentos de plata procedentes del botín de Suesa Pomecia: *τὸ δὲ τοῖς θεοῖς δεκατευθὲν ἀργύριον τετρακοσίων οὐ μείον γενέσθαι ταλάντων* (D.H., IV. 50.5). Admitiendo que un talento equivale a unas cien libras de plata, la cifra de Calpurnio Pisón y de Dionisio de Halicarnaso es la misma.²⁹⁴ El talento, ya fuera de oro o plata, era la mayor unidad monetaria de Grecia, unos treinta kilos. Nada que ver por tanto con el dispendio de los dorados por los que Domiciano pagó más de doce mil talentos, una suma inalcanzable para la mayor fortuna de la época: *τούτου δὲ τοῦ καθ' ἡμᾶς τὸν μέγιστον ἂν ἐν Ῥώμῃ τῶν ἰδιωτικῶν πλούτων ἐκλγισθέντα μὴ τελέσαι τὸ τῆς χρυσώσεως ἀνάλωμα, πλεόν ἢ δισχιλίων καὶ μυρίων ταλάντων γενόμενον* (Publ. 15.3). Plutarco tuvo ocasión de ver en Atenas las columnas corintias labradas de mármol del Pentélico, cuya simetría y belleza originales se perdieron cuando fueron repulidas en Roma: *ὁ δὲ κίονες ἐκ τοῦ Πεντελέσιν ἐτμήθησαν λίθου, κάλλιστα τῷ πάχει πρὸς τὸ μῆκος ἔχοντες· εἶδομεν γὰρ αὐτοὺς Ἀθήνησιν. ἐν δὲ Ῥώμῃ πληγέντες αὐθις καὶ ἀναξεσθέντες, οὐ τοσοῦτον ἔσχον γλαφυρίας, ὅσον ἀπώλεσαν συμμετρίας τοῦ κάλου, διάκενοι καὶ λαγαροὶ φανέντες* (Publ. 15.4).

Tras la reconstrucción de Domiciano era imposible imaginar el alzado primitivo del templo, que había sido construido originariamente en estilo etrusco, *Tuscanicae dispositiōnes*. Las medidas aproximadas eran 61,60 x 58,85 metros. El pórtico tenía tres hileras de seis columnas, y los lados una. La cuadriga de Júpiter de la acrotera realizada en terracota por la escuela de Vulca, fue sustituida por otra de bronce. El arquitrabe de madera estaba revestido con placas de cerámica hasta que fue reemplazado por otro de marfil. La imagen colosal de Júpiter que se encontraba en la cela fue hecha de oro y marfil.

La digresión sobre los gastos del templo es el contrapunto para censurar la pasión por el lujo de Domiciano en el palacio del Palatino, la *domus Flavia*, cuyas obras fueron terminadas por el arquitecto Rabirio en 92 d. C. Plutarco visitó el edificio, aún en construcción, invitado por su amigo Junio Aruleno Rústico durante su última estancia en Roma a principios de la década de los noventa del siglo I d. C. Reparó entonces en la suntuosidad de las dependencias privadas para espetar al emperador un dicho de Epicarmo sobre el manirroto:

ὁ μέντοι θαυμάσας τὴν τοῦ Καπιτωλίου πολυτέλειαν, εἰ μίαν εἶδεν ἐν οἰκίᾳ Δομετιανοῦ στοᾶν ἢ βασιλικὴν ἢ βαλανεῖον ἢ παλλαδικῶν δίαίταν, οἷόν ἐστι τὸ λεγόμενον Ἐπιχάρμου πρὸς τὸν ἄσωτον (CGF 1, 1, p. 142, fr. 274 Kaibel = Vors. 23 B 31 D.-K.).
οὐ φιλάνθρωπος τὴν γ' ἔσσι· ἔχεις νόσον· χαίρεις διδούς (Publ. 15.5).

A ojo de Plutarco, la megalomanía de Domiciano rayaba en la impiedad y el deshonor hasta tal punto que se convirtió, por decirlo así, en un Midas de pacotilla: *οὐκ εὐσεβὴς οὐδὲ φιλότιμος τὴν γ' ἔσσι· ἔχεις νόσον· χαίρεις κατοικοδομῶν, ὥσπερ ὁ Μίδας ἐκεῖνος ἅπαντά σοι χρυσᾶ καὶ λίθινα βουλόμενος γενέσθαι* (Publ. 15.6).²⁹⁵

II, 2, 3. Guerra contra Porsena. Episodios de Cocles, Escévola y Clelia (16.1-19.10)

El segundo bloque de la segunda parte es bastante extenso, casi ciento cincuenta líneas en la edición de Teubner. En el motivo central de la guerra contra Porsena, se insertan los episodios legendarios de Cocles, Escévola y Clelia, que componen un tríptico en aumento sobre el patriotismo romano. Plutarco se adhiere a la tradición que silencia la rendición de Roma ante Porsena, que se aprovechó seguramente del vacío de poder tras la caída de Tarquinio el Soberbio.

²⁹⁴ “Livy [...] favours Fabius Pictor’s estimate of 40 talents as the amount realized from the sale of the booty and devoted to the construction of the temple of Jupiter Capitolinus, as against Piso’s statement that the amount was 40,000 pounds of silver. The 400 talents of Dionysius are probably meant to be equivalent of Piso’s figure” (CAREY, *Dionysius of Halicarnassus, The Roman Antiquities*, vol. II, 1939, p. 435, n. 1).

²⁹⁵ El motivo de la piedad en Plutarco fue objeto de la tesis doctoral de OSORIO VIDAURRE, *La εὐσέβεια en Plutarco: influencia de la actitud religiosa del individuo en su conducta pública y privada*, 1994.

En el bloque cabe incluso una velada historia de amor entre Arrunte, el hijo de Porsena, y Valeria, la hija de Publicola, que propició el final del sitio de Roma. Aunque en las fuentes no hay noticias de que Publicola tuviera una participación activa en la guerra, Plutarco incluye al protagonista de la biografía en dos de los tres episodios que componen el segundo apartado. En el capítulo décimosexto, Publicola introduce la afrenta de Cocles en el *pons Sublicius*, recompensada con la entrega de víveres y tierras por la iniciativa del cónsul. En el capítulo decimoséptimo, el papel fundamental corresponde exclusivamente a Mucio Escévola. El capítulo décimooctavo es una transición para presentar el acercamiento entre Publicola y Porsena por la iniquidad de Tarquinio el Soberbio y el asunto de los rehenes. En el capítulo décimonoveno, Clelia y Valeria se disputan el protagonismo de la historia de los rehenes entregados a Porsena. El interés del episodio radica en el tema de la lealtad, *πίστις*, que relaciona a Publicola con Porsena.

Guerra contra Porsena

Tras la muerte de Arrunte en la batalla de la *silva Arsia*, Tarquinio el Soberbio se refugió en Clusio para solicitar la ayuda de Larte Porsena: *ὁ δὲ Ταρκύνιος μετὰ τὴν μεγάλην μάχην, ἐν ἣ καὶ τὸν υἱὸν ἀπώλεσε μονομαχήσαντα Βρούτῳ, καταφυγὼν εἰς τὸ Κλούσιον ἰκέτευσε Λάραν Πορσίνναν* (Publ. 16.1). Las fuentes confirman que Tarquinio el Soberbio acudió al rey de Clusio, como dicen Tito Livio, *Tarquinii ad Lartem Porsenam, Clusium regem, perfugerant* (Liv., II 9.1), y Dionisio de Halicarnaso: *βασιλεὺς Κλουσινῶν τῶν ἐν Τυρρηνίᾳ Λάρος ὄνομα, Πορσίννας ἐπὶ κλησιν, καταφυγόντων ἐπ’ αὐτὸν Ταρκυνίων* (D.H., V 21.1). No es seguro que Larte fuera su nombre ni Porsena su sobrenombre. Larte podría ser un título etrusco, algo así como ‘señor’, y Porsena podría derivar de *purthna*, otro título relacionado con el término griego *πρυτανεύς* ‘presidente’. Tampoco está claro que hubiera sido rey, o dicho de otro modo que hubiera llevado el título de la realeza etrusca, *lucumon*. Sea lo que fuere, Porsena era el gobernante supremo de Clusio, en el interior de Etruria, actualmente Chiusi, en la Toscana, a unos ciento sesenta kilómetros al noroeste de Roma. Plutarco afirma que tenía el mayor ejército de los reyes itálicos: *ἄνδρα καὶ δύναμιν ἔχοντα μεγίστην τὴν τῶν Ἰταλικῶν βασιλέων* (Publ. 16.1). El retrato de Porsena no parece en principio negativo, ya que el rey es presentado como un hombre complaciente y amigo de honores, *καὶ δοκοῦντα χρηστὸν εἶναι καὶ φιλότιμον* (Publ. 16.1).²⁹⁶ Nada que ver con la imagen de Dionisio de Halicarnaso, que tilda a Porsena de petulante y ambicioso: *ἀνὴρ αὐθάδης καὶ διεφθαρμένος τὴν γνώμην ὑπὸ τε πλούτου καὶ χρημάτων καὶ ἀρχῆς μεγέθους* (D.H., V 21.2).²⁹⁷

Porsena prometió ayudar a Tarquinio el Soberbio enviando primero una delegación con la consigna de que el rey pudiera ser recibido en Roma: *ὁ δ’ ὑπέσχετο βοηθήσειν, καὶ πρῶτον μὲν ἔπεμψεν εἰς Ρώμην κελεύων δέχεσθαι τὸν Ταρκύνιον* (Publ. 16.2). Dionisio de Halicarnaso dice que la promesa consistía en la restauración en el trono o en la devolución de los bienes: *ὑποσχόμενος αὐτοῖς δεῖν θάτερον ἢ διαλλάζειν αὐτοὺς πρὸς τοὺς πολίτας ἐπὶ καθόδῳ καὶ ἀναλήψει τῆς ἀρχῆς ἢ τὰς οὐσίας ἀνακομισάμενος, ἃς ἀφηρέθησαν, ἀποδώσειν* (D.H., V 21.1).²⁹⁸ Un año antes, Porsena había enviado a Roma una embajada que no consiguió la amnistía ni el retorno de los exiliados ni tampoco la recuperación de los bienes, porque el senado no quiso

²⁹⁶ “È comunque da sottolineare l’eccezionalità di una figura che, nonostante il conflitto con Roma, e nonostante l’avversione dell’annalistica romana nei confronti della monarchia, viene ricordato positivamente” (DI FAZIO, *Athenaeum*, 88, 2000, p. 394). Cf. EHLERS, *RE*, 22, 1953, cols. 315-322.

²⁹⁷ En la *synkrisis*, Plutarco considera a Porsena como un hombre invencible y terrible, *ἄνδρα Πορσίνναν ἄμαχον καὶ φοβερόν* (Sol.-Publ. 4.3). “Il possède des traits négatifs dans son portrait: c’est un homme “arrogant”, corrompu par la richesse et par les passions, et plus encore par l’absolutisme, redoutable, entouré d’une impressionnante garde du corps, peut-être composée de mercenaires, solidaire enfin des autres rois ou tyrans” (MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, p. 321).

²⁹⁸ Porsena nunca pretendió restaurar la monarquía etrusca en Roma. “In any case, the “liberation” of Rome from the Tarquins was due to Porsenna” (ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1965, p. 77); “C’est Porsenna qui a chassé les Tarquins” (HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu’aux guerres puniques*, [1969] 1993, p. 263; “La leyenda también ha procurado dar alas a la creencia de que Porsenna estuvo motivado por un deseo de restaurar a Tarquinio en el trono (un etrusco que colabora con otro), pero no existen buenas razones para creer que un rey de Clusium haya experimentado afecto o interés por un Tarquinio” (OGILVIE, *Roma antigua y los etruscos*, 1981 [*Early Rome and the Etruscans*, 1976], p. 87); “So far from attempting to restore the Roman monarchy, Porsenna actually abolished it” (CORNEILL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 217); “Le roi de Chiusi n’avait aucune raison de vouloir restaurer les Tarquins” (BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I, 2000, p. 145).

infringir el juramento contra la monarquía y los nuevos propietarios se negaron a devolver las tierras de los reyes:

ἐπειδὴ πρέσβεις ἀποστείλας εἰς Ῥώμην ἐν τῷ παρελθόντι ἐνιαυτῷ μεμιγμένας ἀπειλαῖς ἐπικλήσεις κομίζοντας οὔτε διαλλαγὰς εὔρετο τοῖς ἀνδράσι καὶ κάθοδον, αἰτιωμένης τῆς βουλῆς τὰς ἀράς καὶ τοὺς ὅρκους τοὺς γενομένους κατ' αὐτῶν, οὔτε τὰς οὐσίας ἀνεπράξατο αὐτοῖς, τῶν διανειμαμένων καὶ κατακληρουχησάντων αὐτὰς οὐκ ἀξιούντων ἀποδίδοναι (D.H., V 21.2).

La negativa de los romanos a aceptar las condiciones de Porsena provocó la declaración de la guerra: ὥς δ' οὐχ ὑπήκουσαν οἱ Ῥωμαῖοι, καταγγείλας αὐτοῖς πόλεμον καὶ χρόνον ἐν ᾧ καὶ τόπον εἰς ὃν ἐμελλεν ἐμβαλεῖν, ἀφίκετο μετὰ πολλῆς δυνάμεως (Publ. 16.2). Públicola no se encontraba en Roma cuando estalló el conflicto en 508, o 506 a. C., Ποπλικόλας δ' ἡρέθη μὲν ἀπὸν ὑπατος τὸ δεύτερον, καὶ σὺν αὐτῷ Τίτος Λουκρητίος (Publ. 16.2), ya que, como se ha dicho, había salido a una expedición como consecuencia del sorteo por la dedicación del templo de Júpiter en el Capitolio: γενομένης οὖν τῷ Ποπλικόλῳ στρατείας ἀναγκαίως (Publ. 14.4). Pero cuando regresó a Roma, queriendo superar la arrogancia de Porsena, fundó la colonia de Sigluria, a la que dotó de murallas sin reparar en gastos y pobló con setecientos colonos para demostrar que no temía la guerra: ἐπανελὼν δ' εἰς Ῥώμην καὶ βουλόμενος τῷ φρονήματι πρῶτον ὑπερβαλέσθαι τὸν Πορσίννα, ἔκτιζε πόλιν Σιγνούριαν, ἥδη πλησίον ὄντος αὐτοῦ, καὶ τειχίσας μεγάλους ἀναλώμασιν, ἐπτακοσίους ἀπέστειλεν, ὥς ῥαδίως φέρων καὶ ἀδέως τὸν πόλεμον (Publ. 16.3).

La fundación de Signuria plantea algunos problemas. El nombre de la ciudad, o del *oppidum*, es incierto. Los manuscritos de Plutarco ofrecen *Σιγλουρίαν*. Pero ni Signuria ni Sigluria son ciudades conocidas. En 1575, el filólogo alemán Guilielmus Xylander conjeturó que se podía tratar de Signia, *Σιγνία*. Dioniso de Halicarnaso menciona una guarnición, *φρόνριον*, entre las ciudades de los latinos y los hérnicos con el nombre de Signurio, *Σιγνούριον*, adonde fue enviado un ejército en previsión de un futuro enfrentamiento: καὶ εἰς χωρίον τι Σιγνούριον καλούμενον Ῥωμαίων ἀπεστάλη στρατιά (D.H., V 20.1). En los manuscritos del historiador, el nombre de la plaza vacila entre *Σιγνούριον*, *Συγκήριον* y *Συγνήριον*. Pero lo cierto es que tampoco son conocidas ninguna de las tres ciudades. En la traducción latina de las *Antiquitates Romanae* que hizo Lapis Biragus (1480), es adoptada la forma *Signiam*. Parece plausible por tanto que la ciudad de que habla Plutarco sea Signia, en el noreste del Lacio, en las montañas de los volsco, hoy en día Segni, si no fuera porque la localidad había sido fundada anteriormente. En efecto, poco antes de ser derrocado, Tarquinio el Soberbio envió colonos a Signia y Circeyos para salvaguardia de la frontera meridional de Roma, como refiere Tito Livo: *Signiam Circeiosque colonos misit, praesidia urbi futura terra marique* (Liv., I 56.3). La colonia fue refundada en 495 a. C.: *Signia colonia, quam rex Tarquinius deduxerat, suppleto numero colonorum iterum deducta est* (Liv., II 21.6). A juicio de Dioniso de Halicarnaso, Signia surgió por casualidad de un antiguo cuartel de invierno: τὴν μὲν καλουμένην Σιγνίαν οὐ κατὰ προαίρεσιν, ἀλλ' ἐκ ταῦτομάτου, χειμασάντων ἐν τῷ χωρίῳ τῶν στρατιωτῶν καὶ κατασκευασμένων τὸ στρατόπεδον ὥς μηδὲν διαφέρειν πόλεως (D.H. IV, 63.1). La fundación de Circeyos obedecía en cambio a la geoestrategia de Tarquinio el Soberbio en el *ager Pomptinus*, siendo los hijos del tirano Tito y Arrunte los que figuraron como fundadores respectivos de Signia y Circeyos: καὶ τὰς ἀποικίας ἀμφοτέρως δυοὶ τῶν παίδων οἰκισταῖς ἀναθεῖς, Κιρκαίαν μὲν Ἀρροντι, Σιγνίαν δὲ Τίτῳ (D.H., IV 63.1).²⁹⁹

El intento de Públicola por amedrentar a Porsena no impidió que los etruscos se apoderaran de golpe del Janículo, cuyos guardianes estuvieron a punto de introducir en la huida a los enemigos en la ciudad: οὐ μὴν ἀλλὰ προσβολῆς ὀξείας τῷ Ἰανούκλῳ, ἐξεώσθησαν μὲν οἱ φύλακες ὑπὸ τοῦ Πορσίννα, καὶ φεύγοντες ὀλίγου συνεπεσπᾶσαντο τοὺς πολεμίους εἰς τὴν πόλιν (Publ. 16.4). La caída del Janículo es confirmada por Dionisio de Halicarnaso, que menciona la confianza de Porsena en la victoria por la superioridad numérica del contingente etrusco:

βασιλεὺς δὲ Πορσίννας ἄγων τὴν στρατιὰν τὸ μὲν Ἰανικόλον ἐξ ἐφόδου καταλαμβάνεται καταπληγᾶμενος τοὺς φυλάττοντας αὐτὸ καὶ φρουρὰν Τυρρηγῶν ἐν αὐτῷ καθίστησιν. ἐπὶ δὲ

²⁹⁹ “*Σιγνουρίαν*] oppidum Signia(e) hic significari (secundum Liv. 1, 56. 2, 21 et Dion. Hali. 4, 63 iam a Tarquinio Superbum conditum) contendit H. Philipp, [RE, 2, II A, 2, col. 234]; *Σιγνίαν* (Xy.) Zie. in vers. Germ.; Dion. Hal. libri non consentiunt (*συγκήριον* / *συγνήριον* / *σιονύριον*)” (ZIEGLER & GÄRTNER, *Plutarchus. Vitae parallelae. Addenda et corrigenda*, vol. I, fasc. 1, 2000 [4.^a ed., 1969], p. 31).

τὴν πόλιν ἐλαύνων ὥς καὶ ταύτην δίχα πόνου παραστησόμενος, ἐπειδὴ πλησίον τῆς γεφύρας ἐγένετο καὶ τοὺς Ῥωμαίους ἐθέασατο προκαθημένους τοῦ ποταμοῦ, παρεσκευάζετό τε πρὸς μάχην ὥς ἀναρπασόμενος αὐτοὺς πλήθει καὶ ἐπῆγε σὺν πολλῇ καταφρονήσει τὴν δύναμιν (D.H., V 22.3).

La batalla iba a tener lugar *trans Tiberim*, en la margen derecha del río, delante del *pons Sublicius*. Tito Livio refiere que los habitantes de los adelaños se trasladaron a la ciudad, que estaba protegida por las guarniciones dispuestas alrededor, por las murallas y por el propio río: *cum hostes adessent, pro se quisque in urbem ex agris demigrant; urbem ipsam saepiunt praesidiis. alia muris, alia Tiberi obiecto videbatur tuta* (Liv., II 10.1). El ejército etrusco se dispuso del siguiente modo: los hijos de Tarquinio el Soberbio, Sexto y Tito, estaban al frente del ala derecha con los exiliados romanos, la crema de los gabios, los extranjeros y los mercenarios; el yerno de Tarquinio, Octavo Mamilio, mandaba a los latinos que habían desertado de Roma, y Porsena dirigía el centro de la formación:

εἶχον δὲ τὴν ἡγεμονίαν τοῦ μὲν ἀριστεροῦ κέρως οἱ Ταρκυνίου παῖδες, Σέξτος καὶ Τίτος, Ῥωμαίων τ' αὐτῶν τοὺς φυγάδας ἄγοντες καὶ ἐκ τῆς Γαβίων πόλεως τὸ ἀκμαιότατον ξένων τε καὶ μισθοφόρων χεῖρα οὐκ ὀλίγην· τοῦ δὲ δεξίου Μαμίλιος ὁ Ταρκύνιος κηδεστής, ἐφ' οὗ Λατίνων οἱ ἀποστάτες Ῥωμαίων ἐτάζαντο· βασιλεὺς δὲ Πορσίνας κατὰ μέσσην τὴν φάλαγγα ἐτέκτατο (D.H., V 22.4).

En cuanto a los romanos, Tito Herminio y Espurio Larcio estaban en el ala derecha frente a Mamilio; Marco Valerio y Tito Lucrecio, en el ala izquierda frente a los hijos de Tarquinio el Soberbio, y los cónsules Públicola y Marco Horacio ocupaban el centro frente a Porsena:

Ῥωμαίων δὲ τὸ μὲν δεξιὸν κέρας Σπόριος Λάρκιος καὶ Τίτος Ἑρμίνιος κατεῖχον ἐναντίοι Ταρκυνίοις· τὸ δ' ἀριστερὸν Μάρκος Οὐαλέριος ἀδελφὸς θατέρου τῶν ὑπάτων Ποπλικόλα καὶ Τίτος Λουκρητίος ὁ τῷ πρόσθεν ὑπατεύσας ἔπει Μαμίλιῳ καὶ Λατίνοις συνοισόμενοι· τὰ δὲ μέσα τῶν κεράτων οἱ ὑπατοὶ κατεῖχον ἀμφότεροι (D.H., V 22.5).

Las fuerzas estuvieron igualadas hasta que Públicola y Lucrecio se retiraron heridos de la batalla, y cundió el pánico entre los romanos:

ὥς δὲ συνῆλθον εἰς χεῖρας, ἐμάχοντο γενναίως καὶ πολλὴν ἀντεῖχον ἀμφότεροι χρόνον· ἐμπειρία μὲν καρτερία κρείττους ὄντες οἱ Ῥωμαῖοι τῶν ἐναντίων, πλήθει δὲ κρατοῦντες τῶν Ῥωμαίων οἱ Τυρρηνοὶ τε καὶ Λατίνοι μακρῶ. πολλῶν δὲ πεσόντων ἅφ' ἑκατέρων δέος εἰσέρχεται Ῥωμαίους, πρῶτον μὲν τοὺς κατέχοντας τὸ ἀριστερὸν κέρας, ἐπειδὴ τοὺς ἡγεμόνας ἐθέασατο Οὐαλέριόν τε καὶ Λουκρητίον τραυματίας ἀποκομισθέντας ἐκ τῆς μάχης (D.H., V 23.1).

Plutarco atribuye la iniciativa del combate a Públicola y Lucrecio, que se anticiparon a la altura del río a los movimientos de los etruscos. Pero los romanos se retiraron desanimados cuando fueron heridos los cónsules, especialmente Públicola, que tuvo que ser sacado en litera de la batalla:

ἔφθη δὲ πρὸ τῶν πυλῶν ἐκβοηθήσας ὁ Ποπλικόλας, καὶ μάχην συνάψας παρὰ τὸν ποταμόν, ἀντεῖχε πλήθει βιαζομένοις τοῖς πολεμίοις, ἄχρι οὗ τραύμασι νεανισκοῖς περιπεσὼν ἀπεκομίσθη φοράδην ἐκ τῆς μάχης. τὸ δ' αὐτὸ καὶ Λουκρητίου τοῦ συνάρχοντος αὐτῷ παθόντος, ἀθυμία τοῖς Ῥωμαίοις ἐνέπεσε, καὶ φυγὴ πρὸς τὴν πόλιν ἔσφριζον ἑαυτοὺς (Publ. 16.5-6).

Los enemigos irrumpieron entonces en el *pons Sublicius*, y Roma estuvo a punto de caer: *ὠθυμένων δὲ τῶν πολεμίων διὰ τῆς ξυλίνης γεφύρας, ἐκινδύνευσεν ἡ Ῥώμη κατὰ κράτος ἁλῶναι* (Publ. 16.6). Dionisio de Halicarnaso cuenta que la desbandada de los romanos por el puente provocó el contraataque de los etruscos, que estuvieron a punto de entrar en la ciudad por la parte sin amurallar que estaba junto al río:

φεύγοντων δ' εἰς τὴν πόλιν ἀπάντων καὶ διὰ μιᾶς γεφύρας βιαζομένων ἀθρόων ὁρμὴ γίνεται τῶν πολεμίων ἐπ' αὐτοὺς μεγάλη· ὀλίγου τε πάνυ ἡ πόλις ἐδέησεν ἁλῶναι κατὰ

κράτος ἀτείχιστος οὕσα ἐκ τῶν παρὰ τὸν ποταμὸν μερῶν, εἰ συνεισέπεσον εἰς αὐτὴν ἅμα τοῖς φεύγουσιν οἱ διώκοντες (D.H., V 23.2).

Episodio de Cocles

El episodio de Cocles se inserta en el primer año de la guerra contra Porsena. Los etruscos habrían entrado en Roma si Horacio Cocles, Tito Herminio y Espurio Larcio no hubieran defendido heroicamente el *pons Sublicius*: *πρῶτος δὲ Κόκλης Ὁράτιος καὶ σὺν αὐτῷ δύο τῶν ἐπιφανεστάτων ἀνδρῶν, Ἑρμίνιος καὶ Λάρκιος, ἀντέστησαν περὶ τὴν ξυλίνην γέφυραν* (Publ. 16.6). La hazaña es recordada por las fuentes. Dionisio de Halicarnaso contrapone la juventud de Cocles a la experiencia de Herminio y Larcio: *οἱ δὲ τὴν ὁρμὴν τῶν πολεμίων ἐπισχόντες καὶ διασώσαντες ὅλην τὴν στρατιὰν τρεῖς ἄνδρες ἐγένοντο, Σπόριος μὲν Λάρκιος καὶ Τίτος Ἑρμίνιος οἱ τὸ δεξιὸν ἔχοντες κέρας ἐκ τῶν πρεσβύτερων, Πόπλιος δ' Ὁράτιος [...] ἐκ τῶν νεωτέρων* (D.H., V 23.2). Tito Livio se centra en la valentía de Cocles y en la noble gesta de Herminio y Larcio: *pons sublicius iter paene hostibus dedit, ni unus vir fuisset, Horatius Cocles; id munimentum illo die fortuna urbis Romanae habuit. [...] duos tamen cum eo pudor tenuit, Sp. Larcium ac T. Herminium, ambos claros genere factisque* (Liv., II 10.2-6). Dionisio de Halicarnaso cuenta que Cocles, Herminio y Larcio se apostaron un tiempo en la entrada del puente por el Janículo, *trans Tiberim*, soportando el embate de los enemigos hasta que el ejército romano atravesó el río: *οὗτοι δὲ μόντοι κατὰ νότου λαβόντες τὴν γέφυραν εἶργον τῆς διαβάσεως τοὺς πολεμίους μέχρι πολλοῦ καὶ διέμενον ἐπὶ τῆς αὐτῆς στάσεως βαλλόμενοι θ' ὑπὸ πολλῶν παντοδαποῖς βέλεσι καὶ ἐκ χειρὸς παιόμενοι τοῖς ξίφεσιν, ἕως ἅπανα ἡ στρατιὰ διήλθε τὸν ποταμὸν* (D.H., V 23.4). La versión de Livio ofrece más datos. Horacio Cocles estaba encargado de la vigilancia del puente cuando fue tomada la guarnición del Janículo y los centinelas huyeron despavoridos hacia la ciudad: *qui positus forte in statione pontis cum captum repentino impetu Ianiculum atque inde citatos decurrere hostes vidisset trepodamque turbam suorum arma ordinesque relinquere* (Liv., II 10.3). Pero retuvo a los soldados uno a uno, a los que recriminó que el abandono de la posición dejaba expedito el puente para que los etruscos pudieran llegar hasta el Palatino y el Capitolio: *reprehensas singulos, obstitens obtetansque deum et hominum fidem testabatur nequiquam deserto praesidio eos fugere; si transitum pontem a tergo reliquissent, iam plus hostium in Palatio Capitolioque quam in Ianiculo fore* (Liv., II 10.3). A continuación, apremió a los compañeros a que rompieran el puente como fuera y decidió resistir la acometida de los enemigos hasta que aguantaran sus fuerzas: *itaque monere, praedicare ut pontem ferro, igni, quaecumque vi possint, interrumpant: se impetum hostium, quantum corpore uno posset obsisti, excepturum* (Liv., II 10.4). Luego, se dirigió armado a la entrada del puente para luchar cuerpo a cuerpo con los etruscos, que se quedaron estupefactos por tamaña audacia: *vadit inde in primum aditum pontis, insignisque inter conspecta cedentium pugnae terga obversis comminus ad ineundum proelium armis, ipso miraculo audaciae obstupescit hostes* (Liv., II 10.5). Fue entonces cuando Herminio y Larcio se incorporaron a la defensa del puente. Polibio, que es la fuente más antigua, sostiene que Cocles luchaba con dos enemigos delante del puente cuando vio como una turba de etruscos venía al rescate. Como temía que el enemigo entrara en la ciudad, se volvió a los camaradas que estaban en la retaguardia (no son mencionados ni Tito Herminio ni Espurio Larcio) para que se replegaran a toda prisa y destruyeran el puente:

Κόκλην γὰρ λέγεται τὸν Ὁράτιον ἐπικληθέντα, διαγωνιζόμενον πρὸς δύο τῶν ὑπεναντίων ἐπὶ τῇ καταντικρὺ τῆς γεφύρας πέρατι τῆς τοῦ Τιβερίδος, ἥ κεῖται τῆς πόλεως, ἐπεὶ πλῆθος ἐπιφερόμενον εἶδε τῶν βοηθούντων τοῖς πολεμίους, δέξαντα μὴ βιασάμενοι παραπέσωσιν εἰς τὴν πόλιν, βοᾶν ἐπιστραφέντα τοῖς κατόπιν ὥς τάχος ἀναχωρήσαντας διασπᾶν τὴν γέφυραν (Plb., VI 55.1).

Plutarco interrumpe la narración para ofrecer una breve digresión filológica sobre el cognomen de Cocles. Hay dos explicaciones. En la primera, sostiene que el héroe era tuerto, un lisiado de guerra: *ὁ δὲ Ὁράτιος τὸν Κόκλην ἐπωνύμιον ἔσχεν, ἐν πολέμῳ τῶν ὁμμάτων θάτερον ἐκκοπεῖς* (Publ. 16.7). Se trata de la versión de Dionisio de Halicarnaso, que usa el mismo participio pasivo *ἐκκοπεῖς*, sin aclarar cuál era el ojo que no tenía visión: *Πόπλιος δ' Ὁράτιος ὁ καλούμενος Κόκλης ἐκ τοῦ κατὰ τὴν ὄψιν ἐλατόματος ἐκκοπεῖς ἐν μάχῃ τὸν ἕτερον ὀφθαλμόν* (D.H., V 23.2). En el anónimo *De viris illustribus*, se dice que había perdido un ojo en un combate anterior: *in alio proelio oculum amiserat* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 11.1). En la segunda, cuya fuente es desconocida, Cocles no era tuerto, sino de nariz roma y hundida, y entrecejo muy poblado, por lo que daba la

impresión de que tenía un solo ojo: *ὥς δ' ἑτεροὶ λέγουσι, διὰ σιμότητα τῆς ῥίνος ἐνδεδουκίας, ὥστε μηδὲν εἶναι τὸ διόριζον τὰ ὄμματα καὶ τὰς ὀφρῦς συγκεχύσθαι* (Publ. 16.7). El mote se debía por tanto a un *lapsus linguae* del nombre de Cíclope: *Κύκλωπα βουλόμενοι καλεῖν αὐτὸν οἱ πολλοὶ τῆς γλῶσσης ὀλισθανούσης ἐκράτησαν ὑπὸ <τοῦ> πλήθους Κόκλην καλεῖσθαι* (Publ. 16.7).³⁰⁰ Es preferible no obstante la explicación de tuerto a la de chato y cejijunto. En el *De lingua Latina*, Varrón deriva la voz *cocles* ‘tuerto’ de *oculus* ‘ojo’, *ab oculis cocles, ut oculus, dictus, qui unum haberet oculum* (Varr., *L.L.* 7.71), ejemplificando con unos versos del *Curculio* de Plauto, en los que el banquero Licón saluda al parásito como si fuera de la familia de los *Coclitēs* por el ojo perdido por un proyectil de catapulta: *de Coculitum prosapia te esse arbitror, / nam i sunt unoculi* (Plaut., *Curc.* 393-394). A juicio de Servio, *Cocles* era un ‘Cíclope’: *luscus coclites dixerunt antiqui et Cyclopes Coclites legimus dictos, quid unum oculum habuisse perhiberentur* (Serv., *Aen.* 8.649).³⁰¹ Pese a la deformidad del ojo y al aspecto fiero, *Cocles* era un joven gallardo: *ἐκ τῶν νεωτέρων, μορφήν τε κάλλιστος ἀνθρώπων καὶ ψυχὴν ἄριστος* (D.H., V 23.2). Además, era sobrino del cónsul Marco Horacio, cuyo linaje se remontaba a los Horacios que vencieron a los Curiacios cuando Roma y Alba Longa se disputaban la hegemonía del Lacio: *οὗτος ἀδελφιδόυς μὲν ἦν Ὀρατίου Μάρκου θατέρου τῶν ὑπάτων, τὸ δὲ γένος κατήγεν ἀφ' ἐνὸς τῶν τριδύμων Ὀρατίου Μάρκου τοῦ νικήσαντος τοῦς Ἀλβανόυς τριδύμους* (D.H., V 23.3).

La intención de *Cocles* era impedir el avance de los etruscos desde el Janículo mientras Herminio y Larcio rompían el puente por la retaguardia: *οὗτος ἐστὼς πρὸ τῆς γεφύρας ἐμύνητο τοὺς πολεμίους, ἄχρι οὗ διέκοψαν οἱ σὺν αὐτῷ κατόπιν τὴν γέφυραν* (Publ. 16.8). Dionisio de Halicarnaso confirma la noticia añadiendo que la orden de destruir el puente de madera partió del propio *Cocles*, que pidió a Herminio y a Larcio que informaran a los cónsules, a la sazón *Publicola* y Tito *Lucrecio*, de la estratagema de cortar la única vía de entrada a Roma desde el Janículo:

Ὀράτιος δὲ μόνος ἀνακαλουμένων αὐτὸν ἀπὸ τῆς πόλεως τῶν θ' ὑπάτων καὶ τῶν ἄλλων πολιτῶν καὶ περὶ παντὸς κοισουμένων σωθῆναι τοιοῦτον ἄνδρα τῇ πατρίδι καὶ τοῖς γειναμένοις οὐκ ἐπέισθη, ἀλλ' ἔμενεν, ἐνθα τὸ πρῶτον ἔστη, κελεύσας τοῖς περὶ Ἑρμίνιον λέγειν πρὸς τοὺς ὑπάτους, ὥς αὐτοῦ φράσαντος, ἀποπόκειν τὴν γέφυραν ἀπὸ τῆς πόλεως ἐν τάχει· ἦν δὲ μία κατ' ἐκείνους τοὺς χρόνους ξυλόφρακτος ἄνευ σιδήρου δεδεμένη ταῖς σανίσιν αὐταῖς, ἦν καὶ μέχρις ἐμοῦ τοιαύτην φυλάττουσι Ῥωμαῖοι· ἐπιστεῖλαι δὲ τοῖς ἀνδράσιν, ὅταν τὰ πλείω τῆς γεφύρας λυθῇ καὶ βράχῃ τὸ λειπόμενον ἢ μέρος, φράσαι πρὸς αὐτὸν σημείους τισὶν ἢ φωνῇ γεγωνοτέρᾳ· τὰ λοιπὰ λέγων ἑαυτῷ μελήσειν (D.H., V 24.1).

La idea era contener a los enemigos al otro lado del río hasta que solo quedara un trozo estrecho de puente por donde poder huir para ponerse a salvo en la ciudad: *cum his primam periculi*

³⁰⁰ “Plutarque est persuadé qu’un nom grec comme *Cyclops* a dû exister en latin dès une haute antiquité” (FLACELIÈRE, CHAMBRY & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 261). La hipótesis se basa en que los nombres griegos coexistían con los romanos en época antigua: *οὕτω τότε τοῖς Ἑλληνικοῖς ὀνόμασι τῶν Ἰταλικῶν ἐπικεχυμένων* (Plu., *Rom.* 15.4); *τῶν Ἑλληνικῶν ὀνομάτων τότε μᾶλλον ἢ νῦν τοῖς Λατίνοις ἀνακεκραμένον* (Plu., *Num.* 7.10); *κατὰ τὴν Ἑλληνίδα γλῶσσαν ἔτι πολλὴν τότε συμμεμιγμένην τῇ Λατίνων* (Plu., *Marc.* 8.7). “Interprétation de Grec qui sait que *Coclès* veut dire *borgne*, que les Romains appelaient les *Cyclopes* de *Coclitēs* et qui établit à toute force un rapport entre eux et le héros” (DELCOURT, *Hommages à Waldemar Deonna*, 1957, p. 172).

³⁰¹ Por la *monofstalmia*, DUMÉZIL relacionó a *Cocles* con el dios escandinavo Odín, un trasunto del dios védico Varuna: “*Cocles* est le héros borgne qui lorsque Porsenna va prendre la ville d’assault, tient à lui seul l’ennemi en respect par son comportement farouche et gagne ainsi cette première phase de la guerre. Scaevola est le héros qui, le siège une fois mis devant la ville et la famine menaçant, va chez Porsenna, se brûle volontairement la main droite devant lui, et l’amène ainsi à accorder aux Romains une paix amicale qui vaut une victoire. Les traditions sur Odhinn et sur Tyr nous donnent la clé des ces petits mystères “historiques”: sous forme de contes mythiques chez les Germains, sous forme de contes historiques à Rome, la même conception apparaît; au-dessus des succès balancés de la bataille ordinaire, il y a d’une part la bataille gagnée à coup sûr par “le rayonnement démoralisant” d’un “doué”, d’autre part la guerre terminée par l’utilisation héroïque d’une procédure” (DUMÉZIL, *Mitra-Varuna*, 1940, pp. 115-116). Cf. DUMÉZIL, *Mythe et épopée*, vol. III, 1973, pp. 267-271 y 274-281; *Los dioses soberanos de los indoeuropeos*, [1986] 1999, pp. 193-214, especialmente, pp. 208-210. *Cocles* y Escévola formaban una pareja análoga a Odín y Tyr en la mitología germánica, el tuerto *Cocles* (“el Cíclope”) y el manco Escévola (“el Zurdo”). Véase BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, pp. 58-89, especialmente pp. 58-63, que habla de la disimetría de las parejas. A juicio de MARTÍNEZ-PINNA, la peculiaridad oftálmica acercaba a *Cocles* al héroe latino Caeculo, que tenía los ojos muy pequeños por haber sido abandonado junto al fuego de recién nacido (*Héroes y antihéroes de la Antigüedad clásica*, 1997, p. 128).

procellam et quod tumultuosissimum pugnae erat parumper sustinuit; deinde eos quoque ipsos exigua parte pontis relicta revocantibus qui rescindebant cedere in tutum coegit (Liv., II 10.7). Cuando hubieron roto el puente, Cocles arrojó las armas al río y alcanzó a nado la orilla derecha asaeteado en el glúteo: οὕτω δὲ μετὰ τῶν ὅπλων ἀφείς ἑαυτὸν εἰς ποταμόν, ἀπενήξατο καὶ προσέμειξε τῇ πέραν ὄχθῃ, δοράτι Τυρρηνικῷ βεβλημένος τὸν γλουτόν (Publ. 16.8). Dionisio de Halicarnaso dice que Cocles se batió durante un tiempo con todos los enemigos que le salieron al paso en el *pons Sublicius*: ταῦτ' ἐπικελευσάμενος τοῖς δυσὶν ἐπ' αὐτῆς ἵσταται τῆς γεφύρας καὶ τῶν ὁμόσε χωροῦντων οὓς μὲν τῷ ξίφει παίων, οὓς δὲ τῷ θυρέῳ περιτρέπων πάντας ἀνέστειλε τοὺς ὁρμήσαντας ἐπὶ τὴν γέφυραν (D.H., V 24.2). Como los etruscos no podían rodear al héroe por los flancos debido al río ni avanzar por la acumulación de armas y cadáveres, arrojaron a Cocles todo tipo de proyectiles desde lanzas o piedras hasta espadas o escudos de los muertos:

οὐκέτι γὰρ εἰς χεῖρας αὐτῷ χωρεῖν ἐτόλμων οἱ διώκοντες ὥς μεμνηνότες καὶ θανατῶντι· καὶ ἄμα οὐδὲ ῥάδιον αὐτῷ προσελθεῖν ὑπάρχον ἐξ εὐνύμων μὲν καὶ δεξιῶν ἔχοντι προβλημα τὸν ποταμόν, ἐκ δὲ τοῦ κατὰ πρόσωπον ὅπλων τε καὶ νεκρῶν σωρόν· ἀλλ' ἄπωθεν ἐστῶτες ἄθροοι λόγχαις τε καὶ σαννίοις καὶ λίθοις χειρπληθέσιν ἐβαλλον, οἷς δὲ μὴ παρὴν ταῦτα τοῖς ξίφεσιν καὶ ταῖς ἀσπίσι τῶν νεκρῶν (D.H., V 24.2).

Lleno de golpes y heridas, y atravesado por una lanza que entró por la nalga y salió por el muslo, como no podía caminar por la cojera, y oyó la señal de que la mayor parte del puente había sido destruido, se arrojó al Tíber y nadó con las armas hasta la orilla sorteando olas y remolinos:

ὁ δὲ ἡμύνετο τοῖς ἐκείνων χρώμενος ὅπλοις κατ' αὐτῶν καὶ ἔμελλεν ὥσπερ εἰκὸς εἰς ἀθρόους βάλλων ἀεὶ τινος τεύξεσθαι σκοποῦ. ἤδη δὲ καταβελῆς ὢν καὶ τραυμάτων πληθος ἐν πολλοῖς μέρεσι τοῦ σώματος ἔχων, μίαν δὲ πληγὴν λόγχης, ἣ διὰ θατέρου τῶν γλουτῶν ὑπὲρ τῆς κεφαλῆς τοῦ μηροῦ ἀντία ἐνεχθεῖσα ἐκάκωσεν αὐτὸν ὀδύναις καὶ τὴν βάσιν ἐβλαπτεν, ἐπειδὴ τῶν κατόπιν ἤκουσεν ἐμβοησάντων λελύσθαι τῆς γεφύρας τὸ πλέον μέρος, καθάλλεται σὺν τοῖς ὅπλοις εἰς τὸν ποταμόν καὶ διανηζάμενος τὸ ῥεῦμα χαλεπῶς πάνυ· περὶ γὰρ τοῖς ὑπερείμασι τῶν σανίδων σχιζόμενος ὁ ῥοῦς ὁξὺς ἦν καὶ δίνας ἐποίει μεγάλας· ἐξεκολύμβησεν εἰς τὴν γῆν οὐδὲν τῶν ὅπλων ἐν τῷ νεῖν ἀποβαλὼν (D.H., V 24.3).

El relato de Livio es más dramático si cabe.³⁰² Cocles desafía con la mirada a los etruscos, a los que acusa de servir a reyes tiránicos: *circumferens inde truces minaciter oculos ad procures Etruscorum nunc singulos provocare, nunc increpare omnes: servitia regum superborum, suae libertatis immemores alienam oppugnatum venire* (Liv., II 10.8).³⁰³ Tras una ligera vacilación, los etruscos comenzaron a arrojar avergonzados los venablos contra Cocles, que no se amedrentó, sino que recibió los dardos en el escudo y se mantuvo firme en el puente, cuyo resquebrajamiento unido a los gritos de los romanos detuvo de repente el ataque de los enemigos:

Cunctati aliquamdiu sunt, dum alius alium, ut proelium incipiant, circumspectant; pudor deinde commovit aciem, et clamore sublato undique in unum hostem tela coniciunt. Quae cum in obiecto cuncta scuto haesissent, neque ille minus obstinatus ingenti pontem obtineret gradu, iam impetu conabantur detrudere virum, cum simul fragor rupti pontis,

³⁰² “The whole scene has, as editors have noted, much in common with the description of Hector breaking through the Greek wall (*Iliad* 12.440-71). [...] It was mediated to Livy through Ennius for the language contains much that is characteristic of Latin poetical usage” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 260).

³⁰³ La mirada torva de Cocles dio pie a DUMÉZIL a comparar al héroe romano con el escandinavo Odín, cuya magia y ferocidad residían en la mutilación de un ojo: “La perte de l’oeil charnel a été le moyen, pour le dieu magicien, d’acquérir l’oeil immatériel, la Voyance, et tout ce qu’elle assure de pouvoirs surnaturels [...]. elle est la preuve de ses puissances et quand, par exemple, dans les batailles, apparaît le Borge inconnu, c’est l’heure du destin, et les intéressés ne s’y trompent pas. [...] Resté seul devant le pont, il promène sur les chefs des Étrusques des regards terribles et menaçants (*circumferens truces minaciter oculos*), les injuriant collectivement. [...] Coclès mène tout le jeu par ses grimaces terribles, qui paralysent l’ennemi” (Mitra-Varuna, 1940, pp. 112-117). Polibio ya había escrito que los etruscos se quedaron más estupefactos por el coraje y la audacia que por la fuerza de Cocles: οὐκ οὕτως τὴν δύναμιν ὥς τὴν ὑπόστασιν αὐτοῦ καὶ τόλμην καταπεπληγμένον τῶν ὑπεναντίων (Plb., VI 55.2). “It is indeed possible that Horatius Cocles has inherited some divine or heroic features; but parallels with Norse or Indian mythology must remain arbitrary because of the gap in time and space” (WALBANK, *A historical commentary on Polybius*, vol. I, 1957, p. 741).

simul clamor Romanorum, alacritate perfecti operis sublatus, pavore subito impetum sustinuit (Liv., II 10.9-10).

Encomendándose al Tíber, *tum Cocles, 'Tiberine pater', inquit, 'te sancte precor, haec arma et hunc militem propitio flumine accipias'* (Liv., II 10.11), se lanzó con las armas al río y, evitando la nube de dardos, llegó sin lesiones ni heridas a la otra orilla: *ita sic armatus in Tiberim desiluit multisque superincidentibus telis incolumis as suos transnavit, rem ausus plus famae habituram ad posteros quam fidei* (Liv., II 10.11).³⁰⁴ La versión más extendida dice que Horacio Cocles alcanzó la margen derecha del Tíber, ileso o con profundas heridas.³⁰⁵ Polibio cuenta sin embargo que se ahogó en el río dando su vida por la salvación de la patria y la gloria de su nombre:

διασπασθείσης δὲ τῆς γεφύρας, οἱ μὲν πολέμιοι τῆς ὁρμῆς ἐκωλύθησαν, ὁ δὲ Κόκλης ῥίψας ἑαυτὸν εἰς τὸν ποταμὸν ἐν τοῖς ὄπλοις κατὰ προαίρεσιν μετήλλαξε τὸν βίον, περὶ πλείονος ποιησάμενος τὴν τῆς πατρίδος ἀσφάλειαν καὶ τὴν ἐσομένην μετὰ ταῦτα περὶ αὐτὸν εὐκλειαν τῆς παροῦσης ζωῆς καὶ τοῦ καταλειπομένου βίου (Plb., VI 55.3).³⁰⁶

³⁰⁴ “Horatius, in fact, performed a *devotio* to bless the Pons Sublicius” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 258); “Cocles [...]. Peut-être ancien héros, apparenté aux divinités du feu ou à Vulcanus du Tibre” (BAYET, *Tite-Live. Histoire romaine*, t. II, 1941, p. 15, n. 3). Cf. MARTÍNEZ-PINNA, *Héroes y antihéroes en la Antigüedad clásica*, 1997, p. 128. Pero un *devotus* no puede salir indemne de su acción, como sucede con Horacio Cocles. Sorprende, *rem ausus plus famae habituram ad posteros quam fidei*, que Cocles alcanzara la orilla sin una sola magulladura. “La doute que exprime Tite-Live [...] ne porte pas sur le caractère légendaire global de l’épisode mais uniquement sur le fait d’avoir plongé et d’avoir réussi à traverser sain et sauf le Tibre malgré les traits ennemis. Ce qui incite à penser que l’historien a retenu la version la plus habituelle et aussi la plus extraordinaire, sans méconnaître l’existence d’une autre tradition [...] où Coclès est blessé, si ce n’est noyé” (VOISIN, *La Rome des premiers siècles*, 1992, p. 264).

³⁰⁵ A los relatos de Livio, Dionisio de Halicarnaso y Plutarco, se suman Valerio Maximo, que atribuye la hazaña de Cocles a la intervención de los dioses: *Etruscis in urbem ponte Sublicio inrumpentibus Horatius Cocles extremam eius partem occupavit totumque hostium agmen, donec post tergum suum pons abrumperetur, infatigabili pugna sustinuit atque, ut patriam periculo imminente liberatam vidit, armatus se in Tiberim misit. cuius fortitudinem dii immortales admirati incolumitatem sinceram ei praestiterunt: nam neque altitudine deiectus quassatus[ve] nec pondere armorum pressus neullo verticis circuitu actus, ne telis quiden, quae undique congerebantur, laesus tutum natandi eventum habuit* (Val. Max., III 2.1); Floro: *quippe Horatis Cocles postquam hostes undique instantes solus submovere non poterat, ponte rescisso transnata Tiberim nec arma dimittit* (Flor. I 4[10]); el anónimo de *Viris illustribus*: *Horatius Cocles [...] pro ponte sublicio stetit et aciem hostium solus sustinuit, donec pons a tergo interrumpetur, cum quo in Tiberim decidit et armatus transnavit* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 11.1) y el gramático Servio: *et cum per Sublicium pontem [...] transire conaretur, solus Cocles hostilem impetum sustinuit, donec a tergo pons solveretur a sociis: quo soluto se cum armis praecipitavit in Tiberim, et licet laesus esset in coxa, tamen eius fluentia superavit* (Serv., *Aen.*, 8.646). “Il semblerait logique que le sort soit parallèle à celui des autres héros de la guerre, comme Mucius Scaevola ou Clélie, qui survivent à leurs aventures” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 69).

³⁰⁶ “Polybius gives the earliest extant version of this famous legend. [...] The other later versions also agree on Horatius’ survival, but with a wound which left him lame” (WALBANK, *A historical commentary on Polybius*, vol. I, 1957, p. 740); “The main elements of the primitive story are, however, still preserved in Polybius: Cocles drowned and received no honours” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 258). A juicio de BRIQUEL, la versión de Polibio no tuvo que ser necesariamente la más antigua: “La version de la mort du héros, représentée par Polybe, n’est pas attestée avant celle où il survit, mais est marqué par le reste de ses jours par la blessure qui l’empêche de marcher normalement, qui apparaît chez Callimaque, donc un siècle plus tôt. On ne peut donc pas poser mécaniquement un passage de la version de la mort, qui serait plus ancienne, à celle de la blessure, qui serait plus récente. Les deux ont dû coexister” (*Mythe et révolution*, 2007, p. 77). Para el historiador francés, que se basa en un artículo de G. DE SANCTIS, “Callimaco e Orazio Coclite”, *RFIC*, 13, 1935, pp. 289-301, el resumen de un *αἵτιον* de Calímaco sobre la reprimenda de una madre a un hijo que se quejaba de una cojera por una herida de guerra revela que la historia de la claudicación de Cocles era conocida en la época del poeta helenístico. “De Sanctis’ s thesis that Callimachus [...] refers to Horatius under the name of the mysterious Gaius is inconvincing”, sostenía WALBANK (*A historical commentary on Polybius*, vol. I, 1957, p. 740). Acerca de la muerte voluntaria de Cocles, véase VOISIN, *La Rome des premiers siècles*, 1992, pp. 257-266, especialmente pp. 261-266. El suicidio de Cocles lleva a BRIQUEL a comparar al héroe romano con la muerte de Bhisma en el contexto indio de la batalla de Kuruksetra entre los Pandava y los Kaurava narrada en el canto sexto del *Mahabharata*: “Bishma est donc un héros hérissé de flèches et qui souffre de blessures innombrables, comme l’est le défenseur romain du pont Sublicius. Mais, pas plus que celui-ci, Bishma ne meurt directement des coups qu’il a reçus: il meurt parce qu’il a pris la décision de quitter la vie, sa mort est un mort volontaire. Or ce point aussi rapproche

Publicola reconoció la *virtus* de Cocles con alimentos y con tierras, que los romanos se aprestaron a reunir: *ὁ δὲ Ποπλικόλας τὴν ἀρετὴν θαυμάσας, παραντίκα μὲν εἰσηγήσατο Ῥωμαίους ἅπαντας, ὅσῃν ἕκαστος ἐν ἡμέρᾳ τροφὴν ἀνήλυσκε, δοῦναι συνεισενεγκόντας, ἔπειτα τῆς χώρας ὅσῃν αὐτὸς ἐν ἡμέρᾳ περιαρόσειεν* (Publ. 16.9). Dioniso de Halicarnaso menciona los mismos regalos, el lote de tierra pública que pudiera arar en un día con una yunta de bueyes y la comida diaria de los ciudadanos sin distinción de sexos, que participaron voluntariamente en la ofrenda pese a la carestía provocada por la guerra:

ἐκ τῆς δημοσίας ἔδωκεν, ὅσῃν αὐτὸς ἐν ἡμέρᾳ μιᾷ ζεύγει βοῶν περιαρόσει· χωρὶς δὲ τῶν δημοσίων δοθέντων κατὰ κεφαλὴν ἕκαστος ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν, ὅτε μάλιστα δεινὴ σπάνις τῶν ἀναγκαίων [ἐπιτηδείων] ἅπαντας κατεῖχε, μιᾷς ἡμέρας τροφὴν ἐχαρίσαντο μυριάδες ἀνθρώπων αἱ σύμπασαι πλείους ἢ τριάκοντα (D.H., V 25.2).

Tito Livio incide en el privación de los ciudadanos por aportar alimentos en la medida de sus posibilidades en una época de escasez por el asedio: *agri quantum uno die circumaravit, datum. privata quoque interpublicos honores studia eminebant; nam in magna inopia pro domesticis copiis unusquisque ei aliquid, fraudans se ipse suo, contulit* (Liv., II 10.12-13).³⁰⁷ Además, la cojera de Cocles fue recompensada con una estatua de bronce en el templo de Vulcano: *πρὸς δὲ τούτοις εἰκόνα χαλκὴν ἀνέστησαν [αὐτῷ] ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἡφαίστου, τὴν γενομένην ἐκ τοῦ τραύματος χωλότητα τῷ ἀνδρὶ μετὰ τιμῆς παρηγοροῦντες* (Publ. 16.9). Se trata de la ubicación que ofrece el anónimo *De viris illustribus: statua quoque ei in Vulcanali posita* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 11.1). Pero Livio dice que estaba en el comicio, *statua in comitio posita* (Liv., II 10.12), mientras que Dionisio de Halicarnaso afirma que fue erigida en el centro del foro: *εἰκόνα χαλκὴν ἐνοπλον ὁ δῆμος ἔστησεν αὐτοῦ τῆς ἀγορᾶς ἐν τῷ κρατίστῳ* (D.H., V 25.2). En las *Noctes Atticae*, Aulo Gelio, basándose en la antiquísima fuente de los *Annales maximi* de los pontífices por medio de Verrio Flaco, asegura que la estatua de Cocles fue trasladada del comicio a los alrededores del templo de Vulcano: *statua Romae in comitio posita Horatii Coclitis [...]. constititque eam statuam [...] in locum editum subducendam atque ita in area Volcani sublimiore loco statuendam* (Gell., IV 5.1-6 = HRR, I, fr. 4 P.). Era el Volcanal, “l’antique sanctuaire du dieu du feu qui se trouvait au coeur de la cité, jouxtant le Comitium, à proximité de la curie”.³⁰⁸ La estatua representaría a Vulcano, con quien fue confundido Cocles a resultas de la cojera.³⁰⁹

les héros indien et romain. Nous avons vu que Polybe insistait sur le fait qu’Horatius Cocles avait sciemment choisi de mourir. Et, si dans toutes les autres versions il survit, on peut au moins noter que la fin du combat, avec le saut qu’il effectue dans le Tibre et dont il réchappe contre toute attente, résulte d’un libre choix de sa part. Même dans ce cas, une analogie existe avec le récit indien” (*Mythe et révolution*, 2007, p. 84).

³⁰⁷ “The gift of much land as you could plough in a day is mentioned as a common reward for heroism by Pliny (NH 18.9)” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 261); “En récompense, il reçut alors l’ancien privilège, d’origine royale, d’être nourri aux frais de l’État” (MARTIN, *L’idée de royauté à Rome*, 1982, p. 314).

³⁰⁸ La cita es de BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 74. Dionisio de Halicarnaso escribe que se elevaba un poco sobre el foro al pie de la colina del Capitolio: *τὸ δ’ ὑποκείμενον τῷ Καπιτωλίῳ πεδίον ἐκκόψαντες τὴν ἐν αὐτῷ πεφυκυῖαν ὕλην καὶ τῆς λίμνης, ἣ δὴ διὰ τὸ κοῖλον εἶναι τὸ χωρίον ἐπλήθυε τοῖς κατιοῦσιν τῶν ὁρῶν νάμασι, τὰ πολλὰ χώσαντες ἀγορὰν αὐτόθι κατεστήσαντο, ἥ καὶ νῦν ἔτι χρώμενοι Ῥωμαῖοι διατελοῦσι, καὶ τὰς συνόδους ἐνταῦθα ἐποιοῦντο ἐν Ἡφαίστῳ χρηματίζοντες ἱερῷ μικρὸν ἐπανεστηκότι τῆς ἀγορᾶς* (D.H., II 50.2).

³⁰⁹ “Da Dionigi di Alicarnasso sappiamo che il Volcanal era un santuario all’aperto, di poco sollevato sull’area del Comizio [...]. In esso era una statua di Orazio Coclite, che potrebbe essere un simulacro dello stesso Vulcano. Questa statua doveva essere collocata su una colonna: ciò potrebbe risultare da un passo di Gelio [...], secondo il quale esse era posta *in locum editum* (nel Volcanal), *sublimiore loco*” (COARELLI, *Il foro romano*, 1992 [1.^a ed., 1983], p. 174). La identificación de Cocles con Vulcano no es segura. “Il est évidemment impossible d’imaginer les Romains du V^e s. honorant Coclès [...]. Le défenseur du pont Sublicius a pu recevoir des aliments et une terre, mais non une statue à sa ressemblance”. [...] Païs a fait admettre qu’elle représentait un boiteux et que était Vulcain. À quoi il faut objecter ceci: 1. Un seul auteur parle de l’apparence de la statue: Denys dit qu’elle représente un *homme en armes*. Ni lui, ni personne [...] ne dit qu’il fût boiteux. 2. Ni sur les vases, ni sur les statues, ni sur les monnaies, Héphaistos ne porte jamais aucune arme; Vulcain pas davantage. 3. Héphaistos n’est boiteux que dans la littérature et sur quelques vases archaïques. Le Vulcain de la vieille religion romaine n’est pas infirme; celui des poètes ne l’est qu’à l’imitation des modèles grecques” (DELCOURT, *Hommages à Waldemar Deonna*, 1957, p. 173). Cf. OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], pp. 260-261: “The statue may date from the sixth century, for such figures both in sculpture and in architecture were fashionable then [...]. But it cannot have been a statue of Cocles. In Greece the earliest statue in

Episodio de Escévola

Plutarco advierte que la gesta de Mucio Escévola tiene muchas versiones diferentes: τὸ δὲ περὶ Μούκιον εἴρηται μὲν ὑπὸ πολλῶν καὶ διαφόρως (Publ. 17.2). En los *Parallela minora*, la fuente es el libro tercero de las *Historiae* de Aristides de Mileto: καθάπερ ἱστορεῖ Ἀριστείδης ὁ Μιλήσιος ἐν τρίτῃ ἱστοριῶν (Plu., *Par. min.* 2 B, 306A = FGrH 286 F 2). Plutarco trata de ofrecer por tanto un relato creíble consciente de la inverosimilitud de la gesta de Escévola: λεκτέον δ' ἦν μάλιστα πεπίστευται καὶ ἡμῖν (Publ. 17.2). La falta de visos de realidad preocupaba a los historiadores antiguos. Tito Livio habla de un hecho importante y audaz, *magno audacique aliquo facinore* (Liv., II 12.3), y Dionisio de Halicarnaso de una gran empresa, ἐγχειρήματι [...] μεγάλῳ (D.H., V 25.4) semejante a la admirable hazaña de Cocles: θαυμαστὸν ἔργον (D.H., V 25.4). Resulta extraño no obstante que el historiador griego omitiera el detalle de la mano autoinmolada que origina el sobrenombre de Escévola. Floro dice que los episodios prodigiosos y milagrosos de Cocles, Escévola y Clelia parecerían fábulas si no figuraran en los analistas: *illa tria Romani nominis prodigia atque miracula, Horatius, Mucius, Cloelia, qui nisi in annalibus forent, hodie fabulae viderentur* (Flor., I 4[I 10]). No es cuestionado el principio de autoridad.

El motivo de la gesta de Escévola fue la hambruna que cayó sobre Roma por el asedio de Porsena: ἐπικειμένου δὲ τοῦ Πορσίννα τῇ πόλει, καὶ λιμὸς ἤπτετο τῶν Ρωμαίων (Publ. 17.2). Tal es la causa aducida en los *Parallela minora*, con los detalles de la posición del ejército de Porsena en la margen derecha del Tíber y del robo del trigo que debía abstener la ciudad: Τούσκων βασιλεὺς πέραν ποταμοῦ Θύμβρεως στρατεύσας ἐπολέμησε Ρωμαίοις, καὶ τὴν ἀπὸ σιτίων φερομένην εὐθηνίαν Ρωμαίοις μέσσην λαβὼν λιμῶ τοὺς προειρημένους ἔτρυχε (Plu., *Par. min.* 2 B, 305E = FGrH 286 F 2). Los relatos de Dionisio de Halicarnaso y Tito Livio son mucho más prolijos. Porsena controlaba la margen derecha del Tíber desde la colina del Janículo: ἐν τῷ πλησίον ὄρει καταστροπεδευσαμένος [...], τῆς ἐπεκείνα τοῦ Τεβέριος ποταμοῦ χώρας ἀπάσης ἐκράτει (D.H., V 26.1). Tito Livio añade que Porsena comenzó el bloqueo tras un intento fallido de asalto: *Porsenna primo conatu repulsus, consiliis ab oppugnanda urbe ad obsidendam, praesidio in Ianiculo locato, ipse in plano ripisque Tiberis castra posuit* (Liv., II 11.1). Los hijos de Tarquinio, Tito y Sexto, y el yerno, Octavio Mamilio, aseguraron entretanto la margen izquierda que daba a la ciudad: οἱ δὲ Ταρκυνίου παῖδες καὶ ὁ [...] Μαμίλιος ἐπὶ θάτερα μέρη τοῦ ποταμοῦ τὰ πρὸς τὴν Πῆμην φέροντα ἐν ἐχύρῳ τίθενται χωρίῳ τὸν χάρακα (D.H., V 26.1). En Tito Livio, no se dice nada sobre la participación de los hijos ni del yerno de Tarquinio el Soberbio en la operación, cuyo objetivo era impedir por un lado el abastecimiento de trigo, y por otro realizar el pillaje en ambas orillas del río: *navibus undique accitis et ad custodiam ne quid Romam frumenti subvehi sineret, et ut praedatum milites trans flumen per occasiones aliis atque aliis locis traiceret* (Liv., II 11.2). En este contexto hay que situar la escaramuza de Publicola, que se debatía entre la obligación de aguardar la embestida de Porsena en el interior de la ciudad, o la necesidad de salir a campo abierto contra las incursiones del enemigo:

καὶ Τυρρηγῶν ἕτερος στρατὸς αὐτὸς καθ' αὐτὸν εἰς τὴν χώραν ἐνέβαλε. Ποπλικόλας δὲ τρίτον ὑπατεύων, Πορσίννα μὲν ἀτρεμῶν καὶ φυλάττων τὴν πόλιν ὥτεο δεῖν ἀντέχειν, τοῖς δὲ Τυρρηγοῖς ἐπέζηλθε καὶ συμβαλὼν ἐτρέψατο καὶ πεντακισχιλίους αὐτῶν ἀνείλε (Publ. 17.1).

Las fuentes cuentan detalladamente el sitio de Roma. Desde la margen izquierda del Tíber, los etruscos llevaban a cabo el saqueo de los campos, de las granjas y de los rebaños que pastaban fuera de la protección de las murallas: τῶν τε Ρωμαίων ἐδήουν τὴν γῆν καὶ <τὰς> αὐλὰς κατέσκαπτον καὶ τοῖς ἐπὶ νομᾶς ἐξιοῦσιν ἐκ τῶν ἐρυμάτων βοσκήμασιν ἐπετίθεντο (D.H., V 26.1).

honour of a dead man was only erected in 509 (Pliny, *NH* 34.17 Harmodius and Aristogeiton) and of a living not till after 400. It must have been a cult-image or an *ex voto*". Para BRIQUEL, "il est difficile de déterminer si le héros était déjà considéré, à date ancienne, comme ayant été blessé spécifiquement à la cuisse (et n'avait pas subi des blessures multiples, non autrement précisées, comme cela apparaît dans le texte de Polybe) ou bien si c'est le rapprochement avec la statue du dieu boiteux du Volcanal qui a imposé l'idée d'une blessure spécifiquement à la cuisse, à partir d'un état de la tradition où le héros aurait été considéré comme déformé par des coups reçus, sans que l'effet en ait été spécifié. Il faut tenir compte de ce qu'un autre trait mettait en relation le dieu et le héros du Tibre: Horatius est borgne et, sinon le dieu du feu, du moins des personnages liés à lui, comme les Cyclopes en Grèce ou le fondateur de Préneste Caeculus, qui passait pour être son fils, étaient caractérisés par un défaut affectant la vue" (*Mythe et révolution*, 2007, p. 74, n. 34).

La inseguridad provocó que los campesinos huyeran al abrigo de la ciudad: *brevique adeo infestum omnem Romanum agrum reddidit ut non cetera solum ex agris sed pecus quoque omen in urbem compelletur, neque quisquam extra portas propellere* (Liv., II 11.3). El asedio y la falta de provisiones consumían los escasos recursos: *ταχεῖα τῶν ἀναγκαίων σπάνις ἐγένετο μυριάσι πολλαῖς τὰ παρασκευασθέντα οὐ πολλὰ ὄντα δαπανώσαις* (D.H., V 26.2). A diario, desertaban en masa siervos y facciones indeseables del populacho: *θεράποντες πολλοὶ καταλιπόντες τοὺς δεσπότης ἡτομόλουν ὁσημέραι, καὶ ἐκ τοῦ δημοτικοῦ πλήθους οἱ πονηρότατοι πρὸς Τυρρηνοὺς ἀφίσταντο* (D.H., V 26.3). Los cónsules Publícola y Marco Horacio, cuya presencia en la guerra contra Porsena es silenciada oportunamente por Plutarco, solicitaron a los latinos, *τοῖς ὑπάτοις ἔδοξε Λατίνων μὲν δεῖσθαι [...] συμμαχίας σφίσι πέμψαι* (D.H., V 26.3), y enviaron embajadores a Cumas y a las ciudades del sur del Lacio a fin de aprovisionarse: *εἰς [...] Κύμην καὶ τὰς ἐν τῷ Πωμεντίνῳ πεδίῳ πόλεις ἀποστεῖλαι πρέσβεις ἀξιώσοντας αὐτὰς σίτου σφίσιν ἐξαγωγὴν ἐπιτρέψαι* (D.H., V 26.3). Los latinos se negaron objetando neutralidad en el conflicto: *κοινῇ συνέθεντο πρὸς ἀμφοτέρους τὰ περὶ τῆς φιλίας ὅρκια* (D.H., V 26.4). Los embajadores romanos Larcio y Herminio, a los que Plutarco tampoco concede participación alguna en la guerra, consiguieron sin embargo remontar el Tíber con barcasas llenas de alimentos sorteando a los enemigos en una noche de luna nueva: *Λάρκιος τε καὶ Ἑρμίνιος οἱ [...] πρέσβεις πολλὰς γεμίσαντες σκαφὰς παντοίας τροφῆς ἀπὸ θαλάττης ἀνὰ τὸν ποταμὸν ἐν νυκτὶ ἀσελένῳ τοὺς πολεμίους διεκόμισαν* (D.H., V 26.4). Pero las provisiones se agotaron pronto, y regresó la penuria. Enterado de la hambruna, Porsena anunció que levantaría el asedio si los romanos se avenían a recibir a Tarquinio el Soberbio: *ἐπεκηρυκεύσατο πρὸς αὐτοὺς ἐπιτάττων δέχεσθαι ταρκύνιον, εἰ βούλονται πόλεμον τε καὶ λίμου ἀπηλλάχθαι* (D.H., V 26.5). Para Livio, la intención de Porsena era doblegar a los romanos con un asedio prolongado que acrecentara la falta de alimentos: *obsidio nihil minus et frumenti cum summa caritate inopia, sedendoque expugnaturum se urbem Porsenna habebat* (Liv., II 12.1).

Plutarco presenta a Escévola como un hombre virtuoso y aguerrido: *ἦν ἀνὴρ εἰς πᾶσαν ἀρετὴν ἀγαθός, ἐν δὲ τοῖς πολεμικοῖς ἄριστος* (Publ. 17.2). Para Livio, era un joven patricio, *adulescens nobilis* (Liv., II 12.2), y para Juan Tzetzes, basándose en Dion Casio, un soldado de origen noble, *Μώκιος δὲ Ρωμαῖός τις γενναῖος στρατιώτης* (Tz., H. 6.201-23). La pertenencia de Escévola a la aristocracia es recogida también por Dionisio de Halicarnaso: *ἐγὼ Ρωμαῖος μὲν εἰμι, καὶ οὐ ἐπιτυχόντων ἔνεκα γένους [...] Ρωμαίων ἄνδρες τριακόσιοι τὴν αὐτὴν ἔχοντες ἡλικίαν ἐκ τοῦ γένους τοῦ τῶν πατρικίων ἅπαντες* (D.H., V 29.1-3).³¹⁰ Escévola decidió matar a Porsena por cuenta propia infiltrándose en el campamento enemigo con ropa y acento etruscos: *ἐπιβουλεύων δὲ τὸν Πορσίνναν ἀνελεῖν, παρεισῆλθεν εἰς τὸ στρατόπεδον, Τυρρηνίδα φορῶν ἐσθῆτα καὶ φωνῇ χρώμενος ὁμοίᾳ* (Publ. 17.2).³¹¹ En el relato de Livio, Escévola no desvela su plan, sino que habla de una acción atrevida, *magno audacique aliquo facinore*. El motivo esgrimido era la vergüenza de sentirse asediado por un ejército etrusco que había sido derrotado repetidamente en el pasado por los romanos, por lo que pensó tomarse la justicia por su mano:

Cum C. Mucius, adulescens nobilis, cui indignum videbatur populum Romanum servientem cum sub regibus esset nullo bello nec ab hostibus ullis obsessum esse, liberum eundem populum ab iisdem Etruscis obsideri quorum saepe exercitus fuderit—itaque magno audacique aliquo facinore eam indignitatem vindicandam ratus, primo sua sponte penetrare in hostium castra constituit (Liv., II 12.2-3).

Pero como iba sin una orden de los cónsules y temía ser tomado por un desertor por los propios centinelas romanos si era detenido y enviado de vuelta, solicitó al senado que autorizara su

³¹⁰ “The first historical Mucius Scaevola was praetor in 215 so that there is a gap of 250 years between his family and his reputed ancestor. There may have been a direct descent. The usual *praenomen* among the later Mucii Scaevolae was Quintus or Publius, but a C. Mucius Scaevola is mentioned as *xuuir s. f.* at *ludi saeculares* of 17 B.C., and there is no significance in the fact that the *gens Mucia* was plebeian while Livy implies that Scaevola was a patrician. That is but a part of the normal falsification which excluded all plebeians from early government” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 262).

³¹¹ PÉREZ JIMÉNEZ anota que llevaba un “vestido de mujer” (Plutarco. *Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 211, n. 130). En los espurios *Parallela minora*, Escévola iba de paisano, *ἐν ἰδιωτικῷ σχήματι* (Plu., *Par. min.* 2 B, 305F = FGH 286 F 2), en tanto que Tzetzes escribe que iba armado y con ropa etrusca, *ὄπλα καὶ σχῆμα Τυρρηνῶν ἡμφιεσμένος* (Tz., H. 6.201-23). Escévola hablaba etrusco porque, como dice Dionisio de Halicarnaso, había sido criado por un aya tirrena: *καὶ γλώττῃ Τυρρηνικῇ διαλεγόμενος, ἦν ἔμαθεν ἐπὶ παῖς ὧν τροφὸς Τυρρενίδος τὸ γένος ἐκδιδαχθείς* (D.H., V 28.1).

decisión de penetrar en el campamento etrusco para llevar a cabo con la ayuda de los dioses una acción de gran envergadura, *maius* [...] *facinus*:

Dein metuens ne si consulum iniussu et ignaris omnibus iret, forte deprehensus a custodibus Romanis retraheretur ut transfuga, fortuna tum urbis crimen adfirmante, senatum adit. 'Transire Tiberim', inquit, 'patres, et intrare, si possim, castra hostium volo, non praedo nec populationum in vicem ultor; maius si di iuvant in animo est facinus' (Liv., II 12.4-5).³¹²

Cuando obtuvo la aprobación del senado, ocultó un puñal bajo el vestido y se dirigió al campamento enemigo: *adprobant patres; abdito intra vestem ferro proficiscitur* (Liv., II 12.5). Dionisio de Halicarnaso vincula también la propuesta de Escévola ante el senado al asedio de Roma, particularmente a la falta de alimentos que sufría la ciudad por el cerco etrusco:

καταμαθὼν ὁ Μούκιος, ὅτι δεῖν αὐτοῖς συμβήσεται θάτερον ἢ μὴ διαμεῖναι πολὺν ἐν τοῖς λελογισμένοις χρόνον ὑπὸ τῆς ἀπορίας τῶν ἀναγκαίων ἐκβιασθεῖσιν, ἢ φυλάττουσι βεβαίως τὰς κρίσεις τὸν οἰκιστὸν ἀπολέσθαι μόρον, δεηθεὶς τῶν ὑπάτων τὴν βουλὴν αὐτῷ συναγαγεῖν, ὥς μέγα τι καὶ ἀναγκαῖον ἐξοίσων πρὸς αὐτήν (D.H., V 27.1).

Escévola expone su plan al senado. En primer lugar, se presenta como un suicida que está dispuesto a inmolarse por la patria:

ἄνδρες πατέρες, ἐγχείρημα τολμᾶν διανοούμενος, ὅφ' οὗ τῶν παρόντων ἀπαλλαγῇσεται κακῶν ἢ πόλις, τῷ μὲν ἔργῳ πάντῃ θαρρῶ καὶ ῥαδίως αὐτοῦ κρατῆσιν οἶομαι· περὶ δὲ τῆς ἑμαυτοῦ ψυχῆς, εἰ περιέσται μοι μετὰ τὸ ἔργον, οὐ πολλὰς ἐλπίδας ἔχω, μᾶλλον δ' εἰ χρὴ τάληθές λέγειν οὐδεμίαν (D.H., V 27.2).

Aparte del patriotismo, Escévola busca el reconocimiento y la gloria de la muerte voluntaria: *εἰς τοσοῦτον δὴ κίνδυνον ἑμαυτὸν καθίεναι μέλλων οὐκ ἀξιῶ λαθεῖν ἅπαντας αἰωρηθεὶς ὑπὲρ μεγάλων, ἐὰν ἄρα συμβῇ μοι διαμαρτεῖν τῆς πείρας, ἀλλ' ἐπὶ καλοῖς ἔργοις μεγάλων ἐπαίνων τυγχάνειν, ἐξ ὧν ἀντὶ τοῦ θνητοῦ σώματος ἀθάνατον ὑπάρχει μοι κλέος* (D.H., V 27.2). Y pide al senado que mantenga el plan en secreto para que no llegue a oídos del enemigo:

δήμῳ μὲν φράζειν ἃ διανοοῦμαι πράττειν οὐκ ἀφάλες, μὴ τις ἴδια κέρδη περιβαλλόμενος πρὸς τοὺς πολεμίους αὐτὰ ἐξενέγκῃ, δεόν αὐτοῖς ὥσπερ μυστηρίου ἀπορρήτου φυλακῆς· ὑμῖν δ' οὐς καθέξειν αὐτὰ πεπίστευκα ἐγκρατῶς πρῶτοις τε καὶ μόνοις ἐκφέρω· παρ' ὑμῶν δ' οἱ ἄλλοι πολῖται ἐν τῷ προσήκοντι καιρῷ μαθήσονται (D.H., V 27.3).

Finalmente, revela que tiene la intención de introducirse en el campamento etrusco fingiéndose un desertor para matar Porsena y forzar a los etruscos a que cesaran en la guerra:

τὸ δ' ἐγχείρημά μου τοιόνδε ἐστίν. αὐτομόλου σχῆμα μέλλω λαβὼν ἐπὶ τὸν χάρακα τῶν Τυρρηνῶν πορεύεσθαι. ἐὰν μὲν οὖν ἀπιστηθεὶς πρὸς αὐτῶν ἀποθάνω, ἐνὶ πολίτῃ μόνον

³¹² En los *Parallela minora*, Escévola lleva consigo cuatrocientos hombres con la autorización de los cónsules: *τῆς δὲ συγκλήτου συγκεχυμένης Μούκιος τῶν ἐπισήμων ἀνὴρ λαβὼν τετρακοσίους ἀπὸ τῶν ὑπάτων ὁμήλικας ἐν ἰδιωτικῷ σχήματι τὸν ποταμὸν διήλθεν* (Plu., *Par. min.* 2 B, 205 F = *FGH* 286 F 2). “Ce point souligne le fait que le personnage n’est pas un chef [...]. L’exploit du héros est strictement individuel. L’affirmation [...] qu’il était un membre d’un groupe de 400 compagnons, qu’il auraient tous accompagné dans le camp ennemi, n’est qu’une extrapolation à partir de l’affirmation mesongère faite au roi qu’il aurait été l’un des 300 conjurés qui avaient juré sa perte” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 37, n. 20 y 23). A juicio de GAGÉ, Escévola era uno de los jóvenes *Taracini* que lucharon bajo la égida de Publícola contra los reyes: “Les noms des champions romains son pour la plupart subordonnés à la direction de Valérius Poplicola, agissant comme consul. [...] Mucius dit Scaevola, répétons-le, n’est pas donné comme désigné par Poplicola lui-même, mais il appartient à un corps de jeunes gens, au nombre de 300, qui a toutes les apparences de s’être constitué contre les jeunes gens que nous appelons les *Taracini*” (*La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, 1976, pp. 91-92). En el anónimo *De viris illustribus*, Escévola acudió al senado para obtener la autorización de cruzar las líneas enemigas y matar a Porsena: *cum Porsenna rex urbem obsideret, Mucius Cordus, vir Romanae constantiae, senatum adiit et veniam transfugiendi petiit necem regis repromittens* (Aur. Vict., 12.1)

ἐλάττους οἱ λοιποὶ γενήσεσθε· ἐὰν δὲ παρελθεῖν εἴσω τοῦ χάρακος ἐκγένηται μοι, τὸν βασιλέα τῶν πολεμίων ἀποκτενεῖν ὑμῖν ὑποδέχομαι· ἀποθανόντος δὲ Πορσίνου καταλυθήσεται μὲν ὁ πόλεμος, ἐγὼ δ' εἰ ὅ τι ἂν τῷ δαιμονίῳ δόξῃ πείσομαι, τούτων συνίστορας ὑμᾶς ἔξων καὶ μάρτυρας πρὸς τὸν δῆμον ἄπειμι τὴν κρεῖττονα τύχην τῆς πατρίδος ἡγεμόνα τῆς ὁδοῦ ποιησάμενος (D.H., V 27.4).

Escévolα cruzó el Tíber con la bendición del senado, ἐπαινεθεῖς δ' ὑπὸ τῶν ἐν τῷ συνεδρίῳ καὶ λαβὼν οἶωνοὺς αἰσίους τῆς πράξεως διαβαίνει τὸν ποταμὸν (D.H., V 28.1), y entró sin dificultad en el campamento enemigo porque iba desarmado y hablaba etrusco gracias a una nodriza que tuvo de niño: καὶ παραγενομένους τοὺς φυλάττοντας τὰς πύλας ὡς τῶν ὁμοεθνῶν τις, ὄπλον τ' οὐθέν φανερόν ἔχων καὶ γλώττῃ Τυρρηνικῇ διαλεγόμενος, ἦν ἔμαθεν ἔτι παῖς ὢν τροφοῦ Τυρρηνίδος τὸ γένος ἐκδιδαχθεῖς (D.H., V 28.1). Así que se deslizó entre la muchedumbre hasta que llegó a la tribuna del rey: *in confertissima turba prope regium tribunal constitit* (Liv., II 12.6). Plutarco escribe que mató de una puñalada a quien pensaba que era Porsena, al que no conocía personalmente, y por el que no quería preguntar para no levantar sospecha: *περιελθὼν δὲ τὸ βῆμα τοῦ βασιλέως καθεζομένου, καὶ σαφῶς μὲν αὐτὸν οὐκ εἰδώς, ἐρέσθαι δὲ περὶ αὐτοῦ δεδιώς, ὃν ᾗθη μάλιστα τῶν συγκαθεζομένων ἐκεῖνον εἶναι, σπασάμενος τὸ ξίφος ἀπέτεινεν* (Publ. 17.3). La víctima no era Porsena, cuyo rostro nunca había visto Escévolα, sino su escriba, que, como dice Dionisio de Halicarnaso, era un tipo corpulento y vestido de púrpura que estaba sentado en la tribuna rodeado de hombres armados anotando el número y la paga de los soldados:

ὡς δ' ἐπὶ τὴν ἀγορὰν καὶ το στρατήγιον ἀφίκητο, ἄνδρα ὁρᾷ μεγέθει τε καὶ ῥώμῃ σώματος διαφέροντα, ἐσθῆτα πορφυρᾶν ἐνδεδυκότα, καθήμενον ἐπὶ τοῦ στρατηγικοῦ βήματος, καὶ περὶ αὐτὸν ἐστῶτας ἐνόπλους συχνούς. διαμαρτῶν δὲ τῆς δόξης, οἷα δὴ μηδέποτε τὸν βασιλέα τῶν Τυρρηνῶν θεασάμενος, τοῦτον τὸν ἄνδρα ὑπέλαβε Πορσίναν εἶναι· ὁ δ' ἦν ἄρα γραμματεὺς τοῦ βασιλέως, ἐκάθητο δ' ἐπὶ τοῦ βήματος διαριθμῶν τοὺς στρατιώτας καὶ διαγράφων αὐτοῖς τοὺς ὁψωνιασμούς (D.H., V 28.2).³¹³

Tito Livio aclara que el motivo que llevó a Escévolα a errar el golpe contra Porsena fue doble. Por un lado, el escriba que pagaba la soldada vestía como el rey y era reclamado por los soldados; por otro, Escévolα no quería descubrirse preguntando por Porsena:

Cum stipendium militibus forte daretur et scriba cum rege sedens pari fere ornatu multa ageret eum<que> milites volgo adirent, timens sciscitari uter Porsenna esset, ne ignorando regem semet ipse aperiret quis esset, quo temere traxit fortuna facinus, scribam pro rege obtruncat (Liv., II 12.6).

Dionisio de Halicarnaso describe detalladamente que Escévolα se abrió paso entre la multitud sin llamar la atención hasta que alcanzó la tribuna, donde desenvainó el puñal que llevaba oculto e hirió de muerte al escriba en la cabeza: ἐπὶ τοῦτον δὴ τὸν γραμματέα χωρήσας διὰ τοῦ περιεστηκότος ὄχλου καὶ ἀναβάς ὡς ἀνοπλος ὑπ' οὐθενὸς κωλυόμενος ἐπὶ τὸ βῆμα, σπᾶται τὸ ξιφίδιον, ὃ τῆς περιβολῆς ἐντὸς ἐκρυπτε, καὶ παῖει τὸν ἄνδρα κατὰ τῆς κεφαλῆς (D.H., V 28.3).³¹⁴

³¹³ En los *Parallela minora*, es mencionado un guardaespaldas que departía con los jefes de las tropas: *ιδὼν δὲ τὸν σωματοφύλακα τοῦ τυράννου τὰ ἐπιτήδεια διαδιδόντα τοῖς στρατηγοῖς* (Plu., *Par. min.* 2 B, 305F = FGh 286 F 2). Se trata de una “versión [...] aberrante”, según BRIQUEL (*Mythe et révolution*, 2007, p. 38), que comparte también el poeta Marcial, que habla de un *satellite* (Mart., I 21.1). Floro menciona a un hombre vestido de púrpura (*frustrato circa purpuratum eius ictu*, Flor. I 4[I 10]), al igual que el anónimo del *De viris illustribus* (*purpuratum pro rege deceptus occidit*, Aur. Vict., *Vir. ill.* 12.2). A juicio de Dion Casio, según refiere un escolio de Juan Tzetzes, el escriba se llamaba Clusino: *Κλουσίνος ἐκαλεῖτο ὁ τοῦ Πορσέννα γραμματεὺς, κατὰ φησι Δίων* (Tz., *Ep.*, p. 8 Pressel)

³¹⁴ “La version de base est certainement celle de Tite-Live et Denys, où il est dit que le héros s’en prit au secrétaire alors qu’il distribuait leur solde aux soldats étrusques” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 39). La importancia jurídico-administrativa del escriba entre los etruscos ha sido demostrada por COLONNA mediante dos cipos de Clusio del siglo V a. C., el primero en el Museo de Palermo, y el segundo, excesivamente multilado, en el Museo del Louvre. La escena del escriba pagando el *stipendium* permite pensar que las tropas de Porsena podían estar formadas por soldados profesionales o mercenarios (*Mélanges offerts à Jacques Heurgon*, vol. I, 1976, pp. 187-195 y figs. 1-2). Véase ADAM & ROUVERET, *Crise et transformation des sociétés archaïques de l’Italie antique au V^e siècle av. J.-C.*, 1990, pp. 327-356, especialmente pp. 349-350.

Tras el crimen, fue prendido e interrogado: ἐπὶ τούτῳ δὲ συλληφθεὶς ἐνεκρίνετο (Publ. 16.4). Dionisio de Halicarnaso añade que fue llevado ante Porsena, que ya había sido informado de la muerte del escriba: ἀποθανόντος δὲ τοῦ γραμματέως πληγῇ μιᾷ, συλληφθεὶς εὐθὺς ὑπὸ τῶν περὶ τὸ βῆμα πρὸς τὸν βασιλέα πεπυσμένον ἤδη τὴν τοῦ γραμματέως ἀναίρεσιν ἀπάγεται (D.H., V 28.3). Tito Livio cuenta que Escévola trató de escapar cuchillo en mano entre la muchedumbre, pero fue apresado por la guardia del rey y devuelto a la tribuna: *vadentem inde qua per trepidam turbam cruento mucrone sibi ipse fecerat viam, cum concursu ad clamorem facto comprehensum regii satellites retraxisset, ante tribunal regi destitutus* (Liv., II 12.8). En el interrogatorio, bajo amenaza de tortura, Escévola fue obligado por Porsena a desvelar su identidad, a confesar su verdadero plan y a descubrir a sus cómplices, como escribe muy Dionisio de Halicarnaso:

ὁ δ' ὡς εἶδεν αὐτόν, Ὡ μισαρώτατε πάντων, εἶπεν, ἀνθρώπων, καὶ δίκας ὑφέζων οὐκ εἰς μακρὰν ὦν ἄξιος εἶ, λέγε τίς εἶ καὶ πόθεν ἀφιγμένος καὶ τίνι βοηθείᾳ πεποιθὼς ἐπεχείρησας ἔργῳ τηλικῶδε· καὶ πότερον τὸν γραμματέα τὸν ἐμὸν ἀποκτεῖναί σοι προῦκτετο μόνον ἢ κάμει· καὶ τίνας κοινωνοὺς τῆς ἐπιβουλῆς ἢ συνίστορας; ἀποκρύψῃ δὲ μηδὲν τῶν ἀληθῶν, ἵνα μὴ βασανιζόμενος ἀναγκασθῇς λέγειν (D.H., V 28.4).

Pero Escévola se mantuvo impertérrito ante la amenaza de Porsena: καὶ Μούκιος οὐτε μεταβολῇ χρώματος οὐτε συννοίᾳ προσώπου τὸν ὀρρωδοῦντα διασημένας οὐτ' ἄλλο παθὼν οὐδὲν, ὦν φιλοῦσι πάσχειν οἱ μέλλοντες ἀποθνήσκειν (D.H., V 29.1). Tito Livio se hace eco también de la firmeza de Escévola, que se mostró incluso desafiante en tales circunstancias: *inter tantas fortunae minas metuendus magis quam metuens* (Liv., II 12.9). Al final, confesó el plan que había urdido con el senado diciendo que era un desertor romano sin miedo a morir que había llegado al campamento etrusco con la intención de acabar con Porsena para poner fin a la guerra, de modo que la muerte del escriba se había debido a un error por el parecido con la vestimenta del rey:

ἐγὼ Ῥωμαῖος μὲν εἰμι, καὶ οὐ τῶν ἐπιτυχόντων ἔνεκα γένους, ἐλευθερῶσαι δὲ τὴν πατρίδα τοῦ πολέμου βουλευθεὶς ἦλθον ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ὑμῶν ὡς τῶν αὐτομόλων τις, ἀποκτεῖναί σε βουλόμενος· οὐκ ἄγνωὼν μὲν, ὅτι καὶ κατορθώσαντι καὶ διαμαρτόντι τῆς ἐλπίδος ἀποθανεῖν ὑπάρχει μοι, χαρίσασθαι δὲ τῇ γειναμένη τὴν ἐμαντοῦ ψυχὴν προαιρούμενος καὶ ἀντὶ τοῦ θνητοῦ σώματος ἀθάνατον δόξαν καταλιπεῖν· ψευεσθεὶς δὲ τῆς ἐλπίδος ἀντὶ σοῦ τὸν γραμματέα, ὃν οὐθὲν ἐδεόμην, ἀνήρηκα τῇ τε πορφύρᾳ καὶ τῷ δίφρῳ καὶ τοῖς ἄλλοις τῆς ἐξουσίας συμβόλοις πλανηθεὶς (D.H., V 29.1).

Tito Livio incide en la valentía de Escévola, que estaba dispuesto a enfrentarse a la muerte por el crimen del escriba como antes se había atrevido a matar a Porsena: *'Romanus sum' inquit 'civis; C. Mucium vocant. Hostis hostem occidere volui, nec ad mortem minus animi est quam fuit ad caedem; et facere et pati fortia Romanum est'* (Liv., II 12.9). El único temor de Escévola, como dice Dionisio de Halicarnaso, era la tortura, de la que se libraría astutamente revelando a Porsena un secreto que atañía a su seguridad: τὸν μὲν οὖν θάνατον, [...] οὐ παραιτοῦμαι· βασανοὺς δὲ καὶ τὰς ἄλλας ὕβρεις εἴ μοι παρείης, πίστεις δοὺς ἐπὶ θεῶν ὑπισχνοῦμαι σοι μέγα πρᾶγμα δηλώσειν καὶ πρὸς τὴν σωτηρίαν ἀνηκόν σοι (D.H., V 29.2). Aunque la revelación no era más que un ardid, Porsena, que estaba expuesto a un riesgo continuo, juró a Escévola que no sería vejado ni torturado: ὁ μὲν δὴ ταῦτ' ἔλεγε καταστρηγῆσαι τὸν ἄνδρα διανοούμενος· ὁ δ' ἔξω τοῦ φρονεῖν γεγινώς καὶ ἅμα κινδύνους ἐκ πολλῶν μαντευόμενος ἀνθρώπων οὐκ ἀληθεῖς δίδωσιν αὐτῷ δι' ὄρκων τὸ πιστόν (D.H., V 29.3). Dionisio de Halicarnaso pone en boca de Escévola la falsa conjura de trescientos romanos de la nobleza que, movidos por el valor y la gloria, echaron a suerte matar a hurtadillas a Porsena, de modo que, si uno fracasaba, otro prosiguiera el intento:

ὁ Μούκιος καινότατον ἐνθυμηθεὶς ἀπάτης τρόπον, ὃς ἐν ἀφανεῖ τὸν ἔλεγχον εἶχε, λέγει πρὸς αὐτόν· Ὡ βασιλεῦ, Ῥωμαίων ἄνδρες τριακόσιοι τὴν αὐτὴν ἔχοντες ἡλικίαν ἐκ τοῦ γένους τοῦ τῶν πατρικίων ἅπαντες ἐβουλευσάμεθα συνελθόντες ἀποκτεῖναί σε καὶ τὸ πιστόν ὄρκους παρ' ἀλλήλων ἐλάβομεν. ἔδοξε δ' ἡμῖν βουλευομένοις ὅστις ὁ τῆς ἐπιβουλῆς ἦν τρόπος, μὴθ' ἅπαντας ἅμα χωρεῖν ἐπὶ τὸ ἔργον, ἀλλὰ καθ' ἓνα, μήτε φράζειν ἕτερον ἑτέρῳ πότε καὶ πῶς καὶ ποῦ καὶ τίσιν ἀφορμαῖς χρησάμενος ἐπιθήσεται σοι, ἵνα ῥᾶον ἡμῖν ὑπάρχη τὸ λαθεῖν. ταῦτα διανοηθέντες ἐκληρωσάμεθα, καὶ πρῶτος ἄρξαι τῆς πείρας ἔλαχον ἐγὼ (D.H., V 29.3-4).

El episodio de la pérdida de la mano de Escévola descrita por Plutarco se asemeja a la versión de Livio. En la tienda había un brasero encendido para un sacrificio en el que Escévola metió la mano derecha sin inmutarse ante la mirada atónita de Porsena: *καὶ τινος ἐσχατίδος πῦρ ἐχούσης μέλλοντι τῷ Πορσίνῳ θύειν κεκοκισμένης, ὑπερσχὼν τὴν δεξιὰν καιομένης τῆς σαρκὸς εἰστίηκει πρὸς Πορσίνῳ ἀποβλέπων ἰταμῶ καὶ ἀτρέπτῳ* (Publ. 17.4). En los *Parallela minora*, se dice que Escévola soportó el dolor sin perder el ánimo ni la sonrisa mientras la mano derecha ardía en la lumbre del sacrificio: *ἀχθεὶς δ' ἐπὶ τὸν βασιλέα τοῖς ἐμπύροις ἐπέθηκε τὴν δεξιὰν χεῖρα καὶ στέζας τὰς ἀλγηδόνας εὐψύχως ἐμειδίασεν* (Plu. Par. min. 2 B, 305F-306A). Porsena devolvió admirado el cuchillo a Escévola, que extendió la mano izquierda para cogerlo: *θαυμάσας ἀφῆκε αὐτὸν καὶ τὸ ξίφος ἀποδιδούς ὥρεξεν ἀπὸ τοῦ βήματος· ὁ δὲ τὴν εὐώνυμον πρότεινας ἐδέξατο* (Publ. 17.2). Tito Livio, que dramatiza la escena, menciona el fuego sacrificial y el desdén de Escévola por la vida ante la estupefacción de Porsena por el prodigio, pero omite la devolución del cuchillo:

'En tibi', inquit, 'ut sentias quam vile corpus sit iis qui magnam gloriam vident': dextramque accenso ad sacrificium foco inicit. Quam cum velut alienato ab sensu torteret animo, prope attonitus miraculo rex cum ab sede sua prosiluisset amoverique ab altaribus iuvenem iussisset (Liv., II 12.13).³¹⁵

Plutarco recurre al estilo directo para describir la elección de Escévola por sorteo, o de los otros trescientos romanos que deberían matar Porsena en caso de que fracasara el primer atentado: *'τριακόσιοι γὰρ Ῥωμαίων' ἔφη 'τὴν αὐτὴν ἐμοὶ γνώμην ἔχοντες ἐν τῷ στρατοπέδῳ σου πλανῶνται, καιρὸν ἐπιτηροῦντες· ἐγὼ δὲ κλήρῳ λαχὼν καὶ προεπιχειρήσας, οὐκ ἄχθομαι τῇ τύχῃ, διαμαρτῶν ἀνδρὸς ἀγαθοῦ καὶ φίλου μᾶλλον ἢ πολεμικοῦ Ῥωμαίοις εἶναι πρέποντος'* (Publ. 17.6).³¹⁶ El elogio de Porsena, *οὐκ ἄχθομαι τύχῃ, διαμαρτῶν ἀνδρὸς ἀγαθοῦ καὶ φίλου μᾶλλον ἢ πολεμικοῦ Ῥωμαίοις εἶναι πρέποντος*, viene precedido del reconocimiento de la *virtus* del rey, a quien Escévola revela el imaginario plan de asesinato como muestra de gratitud de seguir con vida: *ἔφη δὲ τὸν φόβον τοῦ Πορσίνῳ νενικηκῶς ἠττάσθαι τῆς ἀρετῆς, καὶ χάριτι μηνύειν ᾧ πρὸς ἀνάγκην οὐκ ἂν ἐξηγόρευσε* (Publ. 17.5). Tito Livio reproduce el diálogo entre Escévola y el rey, en que uno desvela agradecido el sorteo de trescientos jóvenes de la élite romana que no cesaran en el empeño de matar a Porsena, y otro libera al falso desertor alabando el valor derrochado en pro de la patria:

'Tu vero abi', inquit, 'in te magis quam in me hostilia ausus. Iuberem macte virtute esse, si pro mea patria ista virtus staret; nunc iure belli liberum te, intactum inviolatumque hinc dimitto.' Tunc Mucius, quasi remunerans meritum, 'Quando quidem' inquit 'est apud te virtuti honos, ut beneficio tuleris a me quod minis nequisti, trecenti coniuravimus principes iuventutis Romanae ut in te hac via grassaremur. Mea prima sors fuit; ceteri ut cuiusque ceciderit primi quo ad te opportunum fortuna dederit, suo quisque tempore aderunt' (Liv., II 12.14-15).³¹⁷

³¹⁵ El motivo de la pérdida de la mano derecha en el fuego es recogido también por Floro, *ardentibus focus inicit manum* (Flor., I 4[I 11]) y el autor anónimo del *De viris illustribus*, que vincula el gesto de Escévola con el fracaso de la misión, *dextram aris imposuit, hoc supplici a rea exigens, quod in caede pecasset* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 12.3). Valerio Máximo ilustra asimismo el capítulo dedicado a la paciencia con el ejemplo de la inmolación de la mano derecha con la que Escévola empuñó el cuchillo para matar a Porsena: *perosus enim, credo, dexteram suam, quod eius ministerio in caede regis uti nequisset, iniectam foculo exuri passus est* (Val. Max., III 3.1). Marcial admite que el error provocó que Escévola se autolesionara: *cum peteret regem, decepta satellite dextra / ingessit sacris se peritura focus* (Mart., I 21.1-2). El silencio de Dionisio de Halicarnaso sobre el asunto puede obedecer a la inverosimilitud del episodio. “Denys d’Halicarnasse devait juger cette histoire irréaliste et choquant: seul de tous les témoins de la tradition, il passe sous silence cet épisode fondamental, taissant d’ailleurs aussi le *cognomen* du héros” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 39). El sacrificio de la mano derecha se ha relacionado con el castigo por perjurio que conlleva la violación de la *bona fides*. “The heart of the history is the plunging of the right arm into the flame of the altar [...]. The burning of the right arm can have only one significance. It is the punishment for the breaking of an oath or pledge” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 262).

³¹⁶ En el *De fortuna Romanorum*, Plutarco escribe que Escévola dedicó a la *Tyche* el sacrificio de la mano derecha: *καὶ Μούκιος ἐκεῖ Σκαιόλας τὴν φλεγομένην χεῖρα δείκνυσσι βοῶν 'μὴ καὶ ταύτην τῇ Τύχῃ χαρίζῃ;* (Plu., *Fort. Rom.* 3, 310D).

³¹⁷ El motivo de los trescientos jóvenes dispuestos a acabar con Porsena es recogido por Floro, que recurre también al estilo directo: *'En, ut scias' inquit, 'quem virum effugeris; idem trecenti iuravimus'; cum interim—inmane dictu—*

La amenaza de Escévola surtió efecto. Plutarco dice que Porsena se creyó la conjuración de asesinato, pero no aceptó la paz por miedo a los trescientos, sino porque admiraba el valor demostrado por los romanos: *ταῦτ' ὁ Πορσίνας ἀκούσας ἐπίστευσε καὶ πρὸς τὰς διαλύσεις ἡδίων ἔσχεν, οὐ τοσοῦτον μοι δοκεῖ φόβῳ τῶν τριακοσίων, ὅσον ἀγασθεὶς καὶ θαυμάσας τὸ φρόνημα καὶ τὴν Ῥωμαίων* (Publ. 17.7). En los fragmentos de Juan Tzetzes sobre la *Historia romana* de Dion Casio se puede leer que Porsena y Escévola se juraron amistad mutua en nombre de los etruscos y los romanos, y se puso fin a la guerra: *εἰπόντος τοῦ Πορσέννα δὲ 'γενήσῃ νῦν μοῦ φίλος,' ὁ Μώκιος ἀντέλεξεν 'εἰ γένῃ σὺ Ῥωμαίων.'* θαυμάσας ὁ Πορσέννας δὲ τῆς ἀρετῆς τὸν ἄνδρα φίλος Ῥωμαίοις γίνεται καὶ παύει τὰ τῆς μάχης (Tz., H. 6. 201-23). No es la versión más extendida. En los *Parallela minora*, se dice por ejemplo que Porsena se avino a firmar la paz por miedo a ser asesinado: *ὁ δὲ φοβηθεὶς σπονδὰς πρὸς Ῥωμαίους ἐποίησατο* (Plu., Par. min. 2 B, 306A = FGrH 286 F 2). Aunque Tito Livio no habla explícitamente de miedo, Porsena tomó la iniciativa de los acuerdos de paz porque no quería correr el riesgo de que alguno de los conjurados mencionados por Escévola acertara el blanco de acabar con el rey: *adeo moverat eum et primi periculi casus, <a> quo nihil se praeter errorem insidiatoris texisset, et subeunda dimicatio totiens quot coniurati superessent, ut pacis condiciones ultro ferret Romanis* (Liv., II 13.2). Floro dice que Porsena se amedrentó por las palabras de Escévola: *ardentibus focis incit manum terroremque geminat dolo. [...] hic territus, ille trepidaret, tamquam manus regis arderet* (Flor. I 4[I 10]). Y el anónimo del *De viris illustribus* afirma que el miedo a morir a manos de uno de los camaradas de Escévola llevó a Porsena al cese de las hostilidades a cambio de la entrega de rehenes: *qua re ille territus bellum acceptis obsidibus deposuit* (Aur. Vict., Vir. ill. 12.5). La hazaña de Escévola fue recompensada por el senado con la entrega de unos terrenos en la margen derecha del Tiber como *prata Mucia*: *patres C. Mucio virtutis causa trans Tiberim agrum dono dedere, quae postea sunt Mucia prata appellata* (Liv., II 13.5).³¹⁸ El anónimo del *De viris illustribus* añade que fue honrado también con una estatua: *Mucio prata trans Tiberim data, ab eo Mucia appellata. statua quoque ei honoris gratia constituta est* (Aur. Vict., Vir. ill. 12.6-7).

El nombre completo del héroe romano era Gayo Mucio Escévola. El prenombre Gayo era clásico, como dicen Tito Livio, *C. Mucius* (Liv., II 12.1) y Dionisio de Halicarnaso, *Γάιος Μούκιος*, (D.H., V 25.4), si bien los *praenomina* habituales de la *gens Mucia* eran Publio o Quintio. El cognomen *Cordus* está atestiguado en Dionisio de Halicarnaso, *Κόρδος ἐπωνύμιον* (D.H., V 25.4), en el anónimo *De viris illustribus*, *Mucius Cordus* (Aur. Vict., Vir. ill. 12.1), y seguramente en Dion Casio, ya que el epitomista Zonaras precisa que el historiador griego se basa en el relato de Plutarco menos en el sobrenombre *Κόρδος* (D.C., Epit. 7.12). El termino *cordus*, que es muy antiguo y de etimología incierta, y admite también la grafía *chordus*, se aplica en la ganadería a los corderos nacidos después de tiempo, *dicuntur chordi, qui post tempus nascuntur* (Varr., R.R. 2 1.19), y en la agricultura al trigo que madura tarde, *corda frumenta, quae sero maturescunt* (Fest., p. 57 L.). El cognomen Escévola es sin embargo más frecuente, como dice Plutarco, *τοῦτον τὸν ἄνδρα Μούκιον ὁμοῦ τι πάντων καὶ Σκαιόλαν καλούντων* (Publ. 17.8), que debe excluir no obstante del sujeto del genitivo absoluto *πάντων* a Dionisio de Halicarnaso, que no recoge la forma *Σκαίολας*. Significa zurdo, en latín *scaevus*, que se corresponde con el griego *σκαῖός*. El apodo obedece naturalmente a que Escévola solo pudo extender la mano izquierda para

hic interritus, ille trepidaret, tamquam manus regis arderet (Flor., I 4[I 10]), y por el anónimo del *De viris illustribus*, que añade que Escévola buscaba el perdón de Porsena: *unde cum misericordia regis abstraheretur, quasi beneficium referens ait trecentos adversus eum similes coniurasse* (Aur. Vict., Vir. ill. 12.4). En los *Parallela minora*, el número de camaradas asciende a cuatrocientos: *βάρβαρε, λέλνυμαι, κἄν μὴ θέλῃς· καὶ ἴσθι ἡμᾶς κατὰ σοῦ τετρακοσίους ὄντας ἐν τῷ στρατοπέδῳ, οἳ σε ἀνελεῖν ζητοῦμεν* (Plu., Par. min. 2 B, 306A = FGrH 286 F 2). “Dans le détail, l’articulation du sacrifice de la main et de la révélation de la conjuration varie. Chez Tite-Live et Plutarque, l’attitude de Mucius inspire la plus vite admiration à Porsenna, abasourdi devant un tel courage: il décide de relâcher le héros, lequel feint, pour le récompenser de sa générosité, de lui révéler le danger qui le menace. Chez Florus et “Aristide de Milet”, l’annonce du prétendu complot des jeunes prend plutôt l’allure d’une bravade, Mucius paraissant ainsi triompher pardelà son échec personnel” (BRIQUEL, *Mythe et révolution*, 2007, p. 40).

³¹⁸ “The site of the fields is unknown but Pais drew attention to the Muciae Arae, mentioned by Pliny (N.H. 2.11) as being in Veiente... in quibus in terram depacta non extrahuntur. The name suggests that the Mucii originally owned land on the confines of Rome and Veii as did the Fabii, and support for the hypothesis is to be found in 13.4 *de agro Veientibus restituendo*, which closely links the Mucii with a border dispute. It would be confirmed for certain if we knew the tribe to which the Mucii belonged but that detail has not survived. We would expect it to be the Fabia” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 266).

recoger la espada devuelta por Porsena, después de haber perdido la mano derecha en el fuego: *ὁ δὲ τὴν εὐώνυμον προτείνας ἐδέξατο, καὶ διὰ τοῦτο φασιν αὐτῷ γενέσθαι τὸν Σκαιόλαν ἐπὶ κλησιν, ὅπερ ἐστὶ Λαιόν* (Publ. 17.5). Tal es la explicación de Livo, que omite sin embargo el detalle de la espada: *cui postea Scaevola a clade dextrae manus cognomen inditum* (Liv., II 13.1). El cognomen *Scaevola* es propiamente el diminutivo de *Scaeva*, el Zurdo. En el *De lingua Latina*, Varrón relaciona *scaeva* con un buen augurio procedente de la izquierda: *ea dicta ab scaeva, id est sinistra, quod quae sinistra sunt bona auspicia existimantur* (Varr., L.L. 7.97). El término es de origen griego: *id a Graeco est, quod hi sinistram vocant σκαιάν* (Varr., L.L. 7.97). El epitome de Zonaras cuenta que Escévola se había quedado lisiado por tener una mano incapacitada: *Σκαίολας τὴν ἐπὶ κλησιν ὁ δὲ τοῖ τὸν μονόχειρα ἢ μὴ ἀρτιόχειρα* (D.C., Epit. 7.12). Plutarco usa el eufemismo *εὐώνυμος* para designar la mano izquierda, y el término dialectal *λαιός* para decir zurdo, en lugar de *σκαίος*, o incluso el habitual *ἀριστερός*. Curiosamente, *λαιός* se corresponde con el latín *laevus* ‘izquierdo’, de donde viene el sobrenombre de *Laevinus*, que fue llevado por varios miembros de la *gens Valeria*. Además, ofrece otro cognomen de Escévola, Opsígono, que procede de una obra histórica que Atenodoro de Sandón dedicó a Octavia, la hermana de Octavio Augusto: *Ἀθηνόδορος ὁ Σάνδων<ος> ἐν τῷ πρὸς Ὀκταβίαν τὴν Καίσαρος ἀδελφὴν καὶ Ὀψίγονον ὠνομάσθαι φησὶν* (Publ. 17.8 = FHG, III, p. 487 = FGrH 746 F 2). El apodo *Ὀψίγονος* ‘nacido tarde’, o ‘nacido de padres mayores’, es en esencia *Cordus*, del que ya se ha hablado arriba, como es deducido de las *Institutiones oratoriae* de Quintiliano: *origen nominum [...] ex casu nascentium (hic Agrippa et Opiter et Cordus et Postumus erunt)* (Quint., Inst. 1 4.25). Al latín se traduce mejor por *Postumus*, el superlativo de *posterus*. Parece que el cognomen *Cordus* se basa por corrupción en el nombre del legendario rey Codro de Atenas, que, disfrazado de mendigo, entregó la vida para salvar a la patria de los enemigos peloponesios. De hecho, la historia de Escévola es una reelaboración de la leyenda de Codro.

A raíz del asunto de Escévola, Públicola quiso dar un giro la guerra buscando la alianza con Porsena, al que prefería tener como aliado que como enemigo. Por eso, aceptó que Porsena mediara entre los romanos y Tarquinio el Soberbio para demostrar la iniquidad del rey y la legalidad del nuevo régimen republicano:

ὁ μέντοι Ποπλικόλας αὐτός, οὐχ οὕτω πολέμιον ὄντα τὸν Πορσίνναν βαρὺν ἡγούμενος, ὥς ἄξιον πολλοῦ τῇ πόλει φίλον γενέσθαι καὶ σύμμαχον, οὐκ ἔφυγεν ἐπ’ αὐτοῦ δίκη κριθῆναι πρὸς Ταρκύνιον, ἀλλ’ ἐθάρρει καὶ προὔκαλετο πολλάκις, ὥς ἐξελέγξων κάκιστον ἀνδρῶν καὶ δικαίως ἀφαιρεθέντα τὴν ἀρχὴν (Publ. 18.1).

Las fuentes no recogen la iniciativa de Públicola ni el juicio que debía arbitrar Porsena. En opinión de Tito Livio, una vez que Escévola fue conducido a Roma, Porsena ofreció a los romanos una propuesta de paz para no tener que frustrar más atentados:

Legati a Porsenna Romam secuti sunt; adeo moverat eum et primi periculis casus, <a>quo nihil se praeter errorem insidiatoris texisset, et subeunda dimicatio totiens quot coniurati superessent, ut pacis condiciones ultro ferret Romanis (Liv., II 13.1-2).

Dionisio de Halicarnaso pone en duda que Escévola hubiera acompañado a Roma a los legados de Porsena que negociaron el armisticio, sino que permaneció probablemente en el campamento etrusco como rehén hasta que fuera firmada la paz:

τινὲς μὲν οὖν φασὶ καὶ τὸν Μούκιον ἅμα τούτοις ἀποσταλῆναι δόντα τὴν πίστιν τῷ βασιλεῖ δι’ ὅρκων ὑπὲρ τοῦ πάλιν ἐλεύσεσθαι· ἕτεροι δὲ λέγουσιν ὅμηρον, ἕως αἱ διαλλαγαὶ γένωνται, τὸν ἄνδρα τοῦτον ἐν τῷ στρατοπέδῳ φυλάττεσαι· καὶ τάχ’ ἂν εἴη τοῦτ’ ἀληθέστερον (D.H., V 31.2).

La iniciativa del cese de las hostilidades correspondió a Porsena: *αὐτὸς ἠναγκάσθη πρότερος ἄρχειν λόγων διαλλακτηρίων* (D.H., V 31.1). Dionisio de Halicarnaso aduce que Porsena temía el amotinamiento de algunos generales, que estaban cansados de la guerra y culpaban al rey de la emboscada en que habían sido muertos o apresados un gran número de soldados:

ἐσκεδασμένων ἀνὰ τὴν χώραν τῶν στρατιωτῶν καὶ τὰς ἀγομένας εἰς τὴν πόλιν ἀγορὰς ἀφαιρουμένων καὶ τοῦτο ποιοῦντων συνεχῶς, οἱ τῶν Ρωμαίων ὕπατοι λοχήσαντες αὐτοῦς

ἐν καλῷ χωρίῳ διαφθείρουσί τε συχνούς καὶ ἔτι πλείους τῶν ἀναιρεθέντων αἰχμαλώτους λαμβάνουσι. ἐφ' ᾧ χαλεπαίνοντες οἱ Τυρρηνοὶ διελέγοντο πρὸς ἀλλήλους κατὰ συστροφάς, δι' αἰτίας τὸν τε βασιέα καὶ τοὺς ἄλλους ἡγεμόνας ἔχοντες ἐπὶ τῇ τρίβῃ τοῦ πολέμου καὶ ἀπαλλάττεσθαι ποθοῦντες ἐπὶ τὰ οἰκεία (D.H., V 31.1).

Hubo tres condiciones para la paz. Primero. A cambio de renunciar al regreso de los Tarquinius, la devolución de los bienes de los reyes o del valor de los mismos: *περὶ μὲν καθόδου Ταρκυνίων μηδένα ποιεῖσθαι λόγον, τὰ δὲ χρήματα αὐτοῖς ἀξίου ἀποδοθῆναι, [...] εἰ δὲ μὴ γ' ὅσα δυνατὰ ἀγρῶν τε καὶ οἰκίων καὶ βοσκημάτων καὶ ὧν ἐκ γῆς ἀνήρηνται καρπῶν τὰς ἀξίας* (D.H., V 31.3).³¹⁹ Porsena sugirió que los romanos podían realizar el pago reclamando el dinero a quienes se habían apropiado de los bienes, o bien usando fondos públicos: *ὁποτέρως ἂν αὐτοῖς δόξῃ συμφέρειν, ἐάν τε τοὺς κατέχοντας αὐτὰ καὶ καρπούμενους εἰσφέρειν, ἐάν τ' ἐκ τοῦ δημοσίου διαλύειν* (D.H., V 31.3). Segundo. La devolución del territorio de los Siete Distritos, *Septem pagi*, que Roma había arrebatado a los etruscos: *ἐαυτῷ δ' αἰτεῖσθαι διαλυομένῳ τὴν τοὺς καλουμένους Ἑπτὰ πάγους· αὕτη Τυρρηνῶν ἡ χώρα τὸ ἀρχαῖον ἦν, Ῥωμαῖοι δ' αὐτὴν κατέσχον πολέμῳ τοὺς ἔχοντας ἀφελόμενοι* (D.H., V 31.4).³²⁰ Tercero. La entrega de rehenes de familias patricias como prueba de amistad: *καὶ ἵνα μένωσι Ῥωμαῖοι Τυρρηνοῖς βέλαιοι φίλοι, παῖδας ἐκ τῶν ἐπιφανεστάτων οἰκίων τοὺς ὀμηρεύοντας ὑπὲρ τῆς πόλεως αἰτεῖν παρ' αὐτῶν* (D.H., V 31.4).³²¹ A instancias de Publícola, el senado accedió a la petición de los legados de Porsena, pensando que la masa sin recursos aceptaría el fin de la guerra en cualesquiera condiciones:

ἀφικομένης δὲ τῆς πρεσβείας εἰς Ῥώμην ἡ βουλὴ μὲν ἐψηφίσατο Ποπλικόλῃ θατέρῳ τῶν ὑπάτων πεισθεῖσα πάντα συγχωρεῖν, ὅσα ὁ Τυρρηνὸς ἡξίου, κάμνειν τὸν δημότην καὶ ἄπορον ὄχλον οἰομένη τῇ σπάνει τῶν ἐπιτηδείων, καὶ ἀγαπητῶς δέξεσθαι τὴν τοῦ πολέμου λύσιν, ἐφ' οἷς ἂν γένηται δικαίους (D.H., V 32.1).

La asamblea ratificó el decreto del senado menos la devolución de los bienes, un asunto sobre el que los romanos estaban dispuesto a litigar con Tarquinio el Soberbio bajo el arbitrio de Porsena, que era en definitiva el responsable de firmar la paz o de continuar la guerra:

ὁ δὲ δῆμος τὰ μὲν ἄλλα τοῦ προβουλευματος ἐψηφίσατο κύρια εἶναι, τὴν δὲ ἀπόδοσιν τῶν χρημάτων οὐκ ἠνέσχετο, ἀλλὰ τάναντία ἔγνω, μήτε ἐκ τῶν ἰδίων μήτ' ἐκ τῶν κοινῶν τοῖς τυράννοις μηδὲν ἀποδιδόναι, πρεσβευτὰς δὲ περὶ τούτων πρὸς βασιλέα Πορίνναν ἀποστεῖλαι, οἷτινες ἀξιώσουσιν αὐτὸν τὰ μὲν ὀμηρα καὶ τὴν χώραν παραλαβεῖν, περὶ δὲ τῶν χρημάτων αὐτὸν δικαστὴν γενόμενον Ταρκυνίοις τε καὶ Ῥωμαίοις, ὅταν ἀμφοτέρων ἀκούσῃ κρίναι τὰ δίκαια μήτε χάριτι μητ' ἔχθρα παραχθέντα (D.H., V 32.2).

Tal es el juicio que Plutarco atribuye a la iniciativa de Publícola. Tarquinio el Soberbio respondió de malos modos que no aceptaba someterse al arbitrio de Porsena, al que acusó de traidor: *ἀποκριναμένου δὲ τοῦ Ταρκυνίου τραχύτερον, οὐδένα ποιεῖσθαι δικαστὴν, ἥκιστα δὲ Πορίνναν, εἰ σύμμαχος ὧν μεταβάλλεται* (Publ. 18.2). A raíz del exabrupto de Tarquinio el Soberbio y a petición de su hijo Arrunte, que era favorable a los romanos, Porsena cesó en la guerra y devolvió a los prisioneros entre improperios y maldiciones contra el rey: *δυσχεράνας καὶ καταγνοὺς ὁ Πορίννας, ἅμα δὲ τοῦ παιδὸς Ἀρροντος δεομένου καὶ σπουδάζοντος ὑπὲρ Ῥωμαίων,*

³¹⁹ A juicio de Tito Livio, el regreso de los reyes era una mera concesión a Tarquinio el Soberbio, ya que Porsena era consciente de que los romanos no aceptarían nunca la restauración de la monarquía: *iactatum in condicionibus nequiquam de Tarquiniis in regnum restituendis, magis quia id negare ipse nequiverat Tarquiniis quam quod negatum iri sibi abmanis ignoraret* (Liv., II 13.3).

³²⁰ Los *Septem pagi* eran una parte del territorio de Veyes junto al Tíber que Roma se había anexionado bajo Rómulo tras la guerra contra veyentes y fidenates: *χώραν τε παραδοῦναι Ῥωμαίοις τὴν προσεχῇ τῷ Τεβέρει, τοὺς καλουμένους Ἑπτὰ πάγους* (D.H., II 55.5). En la *Vida de Rómulo*, Plutarco se hace eco de la noticia: *χώραν τε πολλὴν προέμενοι τῆς ἐαυτῶν, ἦν Σεπτεπάγιον καλοῦσιν, ὅπερ ἐστὶν ἐπαμόριον* (Plu., *Rom.* 25.5).

³²¹ La entrega de rehenes era una condición *sine qua non* Porsena devolvería el Janículo a los romanos: *de agro Veientibus restituendo impetratum, expressaque necessitas obsides dandi Romanis, si Ianiculo praesidium deduci vellent* (Liv., II 13.4). De hecho, solo cuando se hubieron llevado a cabo la devolución de los *Septem pagi* y la entrega de los rehenes, Porsena retiró las tropas del Janículo y abandonó los límites de Roma: *his condicionibus composita pace, exercitum ab Ianiculo deduxit Porsenna et agro Romano excessit* (Liv., II 13.4).

κατελύσατο τὸν πόλεμον (Publ. 18.2).³²² Plutarco añade que hubo un intercambio de prisioneros y desertores entre Porsena y los romanos, que, como se ha dicho, tuvieron que retirarse del territorio de Etruria que habían ocupado siglos atrás: ἐξισταμένοις ἢς ἀπετέμοντο τῆς Τυρρηνίδος χώρας καὶ τοὺς αἰχμαλώτους ἀποπέμπουσι, κομιζόμενοις δὲ τοὺς αὐτομόλους (Publ. 18.2). Además, los romanos se comprometieron a entregar como rehenes a veinte jóvenes de ambos sexos procedentes de la aristocracia, entre los cuales se encontraba la propia hija de Publícola, Valeria: ἐπὶ τούτοις ὁμήρους ἔδωκαν ἑξ εὐπατρίδων περιπορφύρους δέκα καὶ παρθένους τοσαύτας, ὧν ἦν καὶ Ποπλικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία (Publ. 18.3).³²³ El otro cónsul, Marco Horacio, dio también ejemplo entregando a su hijo, como dice Dionisio de Halicarnaso:

ἀπήεσαν οἱ Τυρρηνοὶ τὰς ἀποκρίσεις ταύτας πρὸς βασιλέα κομίζοντες καὶ σὺν αὐτοῖς οἱ κατασταθέντες ὑπὸ τοῦ δήμου πρέσβεις ἄγοντες ἐκ τῶν πρώτων οἰκίων εἴκοσι παῖδας, οὓς ἔδει περὶ τῆς πατρίδος ὁμηρεῦσαι, τῶν ὑπάτων πρώτων τὰ τέκνα ἐπιδόντων, Μάρκου μὲν Ὁρατίου τὸν υἱόν, Ποπλίου δὲ Οὐαλερίου τὴν θυγατήρα γάμων ἔχουσα ὦραν (D.H., V 32.3).

Perdidas las esperanzas de recuperar el trono, Tarquinio el Soberbio aceptó más o menos de buen grado las condiciones negociadas por Porsena y no rehusó el litigio solicitado por los romanos para la devolución de los bienes: Ταρκύνιοι δ' ἤχθοντο μὲν ἀπὸ μειζόνων ἐκπεσόντες ἐλπίδων, ὥς εἶχον ἐπὶ τῷ βασιλεῖ, καταχθῆναι δόξαντες ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ὑπ' ἐκείνου, στέργειν δὲ τὰ παρόντα ἠναγκάζοντο καὶ τὰ δεδομένα δέχεσθαι (D.H., V 32.4). Así que envió a los representantes que defenderían su causa frente a los senadores romanos bajo el arbitrio de Porsena:

ἀφικομένων δ' εἰς τὸν ὀρισθέντα χρόνον ἐκ τῆς πόλεως τῶν ἀπολογοησομένων τὴν δίκην καὶ ἀπὸ τῆς βουλῆς τῶν πρεσβυτάτων, καθίσας ἐπὶ τοῦ βήματος ὁ βασιλεὺς μετὰ τῶν φίλων καὶ τὸν υἱὸν συνδικάζειν κελεύσας ἀπέδωκεν αὐτοῖς λόγον (D.H., V 32.4).

Episodio de Clelia

Cuando se gestionaban el intercambio de prisioneros y la retirada del territorio etrusco, Porsena hubo licenciado de buena fe el ejército, se produjo la fuga de las jóvenes romanas, que habían ido a bañarse al Tíber: πραττομένων δὲ τούτων, τοῦ τε Πορσίννα πᾶσαν ἤδη τὴν πολεμικὴν ἀνεικότος παρασκευὴν διὰ πίστιν, αἱ παρθένος τῶν Ῥωμαίων κατήλθον ἐπὶ λουτρόν, ἔνθα δὲ μνηοειδὴς τι ὄχθη περιβάλλουσα τὸν ποταμὸν ἡσυχίαν μάλιστα καὶ γαλήνην τοῦ κύματος παρεῖχεν (Publ. 19.1). El motivo del baño aparece también en el *Mulierum virtutes*: αἱ δὲ παρθένοι κατέβησαν μὲν ἐπὶ τὸν ποταμὸν ὥς λουσόμεναι μικρὸν ἀπωτέρω τοῦ στρατοπέδου (Plu., *Mul. virt.*, 14 250C). A juicio de Dionisio de Halicarnaso, la fuga de las jóvenes romanas tuvo lugar mientras se celebraba en el

³²² La influencia de Arrunte en el tratado de paz con los romanos es recogida por Dioniso de Halicarnaso, que, tras el magnicidio frustrado de Escévola, pone en boca del hijo del rey que era preferible considerar a los romanos como amigos a tener que abortar otro intento de asesinato por ayudar a los Tarquinios: εἰ φίλους ἀντὶ πολεμίων, ἔφη, ποιήσαιο τοὺς ἄνδρας, τιμωτέραν ἡγήσάμενος τὴν σεαυτοῦ ψυχὴν τῆς καθόδου τῶν σὺν Ταρκυνίῳ φυγάδων (D.H., V 30.2).

³²³ El término *περιπόρφυρος* usado por Plutarco traduce el sintagma latino *toga praetexta*, que estaba bordada en púrpura y era propia de los jóvenes de la nobleza y de los magistrados. Se distinguía de la *toga virilis*, completamente blanca, para indicar que se debía el mismo respeto a los jóvenes que a los magistrados. Véase AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 377, n. 180. Los rehenes eran por tanto jóvenes, tal vez de unos dieciséis años, pertenecientes a las *πρῶται οἰκίαι*. “Observe-t-on comme normal dans ce type de négociation que les *obsides* soient choisis parmi les non-combatant, sinon il seraient plutôt des “prisonniers de guerre”, et en même temps dans les familles ayant importance politique; la règle du jeu, connue de la plupart des anciens Italiens, voulant que la détention de tels *obsides* garantisse à un des partenaires la loyauté de l’autre. À première vue, le fait que les *obsides* soient de tout jeunes gens, voire des enfants (garçons surtout), ne résulte que de la conjonction de ces deux exigences” (GAGÉ, *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, 1977, p. 164 [RHD, 48, 1970, pp. 5-27]). No parece en cambio que los jóvenes fueran inviolables por vestir la *toga praetexta* como si fueran magistrados. “Les *obsides*, naturellement, ne sont pas eux-mêmes des diplomates; ils ne sont pourvus des garanties superstitieuses d’“inviolabilité” qui s’attachaient par exemple, dans le *ius gentium* de la Rome primitive, aux fétiaux, ou plus exactement à leurs envoyés, les *oratores* ou les *legati*”, aseveraba GAGÉ. Tito Livio cuenta que Clelia liberó a los rehenes impúberes porque corrían el riesgo de ser ultrajados: *productis omnibus elegisse impubes dicitur; quod et virginitati decorum et consensu obsidum ipsorum probabile erat eam aetatem potissimum liberari ab hoste quae maxime opportuna iniuriae esset* (Liv., II 13.10). La noticia de Livio permite pensar que pudiera haber menores de dieciséis años entre los rehenes.

campamento de Porsena la vista sobre la devolución de los bienes de Tarquinio el Soberbio: *ἐτι δὲ τῆς δικαιολογίας γινομένης ἤκέ τις ἀπαγγέλλων τὴν φυγὴν τῶν ὀμηρεουσῶν παρθένων* (D.H., V 33.1). Plutarco dice que las jóvenes se echaron a nadar sorteando los remolinos por un descuido de los guardianes: *ὥς δὲ οὔτε τινὰ φυλακὴν ἐώρων οὔτε παριόντας ἄλλως ἢ διαπλέοντας, ὁρμὴν ἔσχον ἀπονήξασθαι πρὸς ῥεῦμα πολὺ καὶ δίνας βαθείας* (Publ. 19.2). O bien por un ardid erótico de las jóvenes, por el que los guardianes se alejaron para que se bañaran desnudas en el río:

δεηθεῖσθαι γὰρ τῶν φυλαττόντων, ἵνα συγχωρήσωσιν αὐταῖς λούσασθαι παραγενομέναις εἰς τὸν ποταμὸν, ἐπεὶ δὲ τὸ συγχώρημα ἔλαβον ἀποστῆναι μικρὸν ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τοῖς ἀνδράσιν εἰποῦσαι, τέως ἂν ἀπολούσωνται τε καὶ τὰς ἐσθῆτας ἀπολάβωσιν, ἵνα μὴ γυμνὰς ὀρώσι αὐτάς (D.H., V 33.1).³²⁴

Las fuentes son contradictorias sobre el paso del río por las jóvenes. Plutarco sigue una versión según la cual Clelia, una de las rehenes, atravesó el Tíber a caballo animando a las demás a nadar: *ἐνιοὶ δὲ φασὶ μίαν αὐτῶν ὄνομα Κλοιλίαν ἵππῳ διεξέλασαι τὸν πόρον, ἐγκελευομένην ταῖς ἄλλαις νεούσαις καὶ παραθαρρύνουσιν* (Publ. 19.2). El argumento es repetido en el *Mulierum virtutes*: *εἰσὶ δ' οἱ λέγοντες ἵππου τὴν Κλοιλίαν εὐπορήσασαν αὐτὴν μὲν ἐπιβῆναι καὶ διεξελαύνειν ἡρέμα, ταῖς δ' ἄλλαις ὑφηγεῖσθαι παραθαρσύνουσιν νηχομένας καὶ παραβοηθοῦσαν* (Plu., *Mul. virt.* 14, 250C-D). Dionisio de Halicarnaso escribe en cambio que las rehenes cruzaron a nado el río siguiendo el ejemplo de Clelia, que se echó a nadar en cuanto los guardianes no estuvieron a la vista: *ποιησάντων καὶ τοῦτο τῶν ἀνδρῶν, παρακελευσαμένης αὐταῖς τῆς Κλοιλίας καὶ πρώτης καταρχούσης, διανηζόμεναι τὸν ποταμὸν εἰς τὴν πόλιν ἀπῆλθον* (D.H., V 33.1). Se trata de la versión transmitida por Tito Livio, que incide en el peligro de la travesía a causa de los proyectiles arrojados por los etruscos: *et Cloelia virgo una ex obsidibus, cum castra Etruscorum forte haud procul ripa Tiberis locata essent, frustrata custodes, dux agminis virginum inter tela hostium Tiberim tranavit, sospitesque omnes Romam ad propinquos restituit* (Liv., II 13.6).³²⁵

La hazaña no satisfizo a Publicola, que veía como la palabra que había dado a Porsena quedaba en entredicho: *ἐπεὶ δὲ σωθεῖσαι πρὸς τὸν Ποπλικόλαν ἦκον, οὐκ ἐθαύμασεν οὐδ' ἡγάπησεν, ἀλλ' ἠνιάθη, ὅτι Πορσίννα κακίων ἐν πίστει φανεῖται, καὶ τὸ τόλμημα τῶν παρθένων αἰτίαν ἔξει κακούργημα Ῥωμαίων γεγονέναι* (Publ. 19.3).³²⁶ Las sospechas se cumplieron cuando Tarquinio el Soberbio acusó a los romanos de perjurio y deslealtad, al tiempo que exhortaba a Porsena a desconfiar de quienes actuaban con dolo: *ἐνθα δὲ πολὺς ὁ Ταρκύνιος ἦν ἐπιорκίαν τε καὶ ἀπιστίαν τοῖς Ῥωμαίοις ἐγκαλῶν, καὶ τὸν βασιλέα παροξύνων ὥς ἐξαπατῶμενον ὑπ' ἀνθρώπων δολίων μηθὲν προσέχειν αὐτοῖς* (D.H., V 33.2). Publicola devolvió a las jóvenes: *διὸ καὶ συλλάβων αὐτάς πάλιν ἀπέστειλε πρὸς τὸν Πορσίνναν* (Publ. 19.4).³²⁷ Dionisio de Halicarnaso afirma que Publicola convenció a Porsena de que la fuga fue motivada por un impulso de las jóvenes que nada tenía que ver con un plan trazado de los padres ni debía comprometer el tratado de paz:

ἀπολογομένου δὲ τοῦ ὑπάτου καὶ τὸ ἔργον ἐξ αὐτῶν λέγοντος εἶναι τῶν παρθένων δίχα τῆς ἐπιταγῆς τῶν πατέρων, καὶ τὸ πιστὸν οὐκ εἰς μακρὰν παρέξεσθαι λέγοντος ὑπὲρ τοῦ μηδὲν

³²⁴ *Bis Cloelia senos / nondum complerat primaevi corporis annos* (Sil., X 492-493).

³²⁵ Hay dos versiones sobre la travesía del río: Clelia cruzó el Tíber a nado sola, o acompañada por el resto de las rehenes, como dicen Virgilio, *et fluvium vinclis innaret Cloelia ruptis* (Verg., *Aen.* 8.651); Tito Livio, *Tiberim tranavit* (Liv., II 13.6); Dionisio de Halicarnaso, *διανηζόμεναι τὸν ποταμὸν* (D.H., V 33.1); Silio Itálico, *Thybrim natavit* (Sil., X 496-497); Juvenal, *Tiberium virgo natavit* (Juv., VIII 265), o Polieno, *Κλοιλία προὔτρεψεν ἀπάσας ἀναδήσασθαι τοὺς χιτωνίσκους περὶ τὰς κεφαλὰς καὶ διανήξασθαι τὸ ῥεῦμα τοῦ ποταμοῦ* (Polyaen., VIII 31); o bien cruzó a caballo, como dicen Plutarco, *ἵππῳ διεξέλασαι τὸν πόρον* (Publ. 19. 2), y *ἵππου τὴν Κλοιλίαν εὐπορήσασαν αὐτὴν μὲν ἐπιβῆναι καὶ διεξελαύνειν ἡρέμα* (Plu., *Mul. virt.* 14, 250C-D); Valerio Máximo, *egressa equum conscendit* (Val. Max., III 2.2); Séneca, *et flumine ob insignem audaciam tantum non in viros transcripsimus: equestri insidens statuae in sacra via, celeberrimo loco, Cloelia exprobat iuvenibus nostris pulvinum escendentibus in ea illos urbe sic ingredi in qua etiam feminas equo donavimus* (Sen., *Cons. Marc.* 16.2); Floro, *Cloelia per patrium flumen equitabat* (Flor., I 4[I 10]), o el autor del *De viris illustribus*, *egressa equum, quem fors dederat, arripuit et Tiberim traecit* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 13.1).

³²⁶ La fuga de las jóvenes romanas supone una flagrante “violazione della *fides*, quella norma basilare che regola tra l'altro i rapporti tra popoli, anche nemici” (BELTRAMI, *Vicende e figure femminili in Grecia e a Roma*, 1995, p. 275).

³²⁷ Polieno atribuye la devolución de las rehenes a los romanos, que, aun reconociendo el valor de las doncellas, prefirieron respetar los pactos: *ἐπεὶ δὲ διενήξαντο, Ῥωμαῖοι τὴν μὲν ἀρετὴν αὐτῶν καὶ τὴν ἀνδρίαν ἐθαύμασαν, ἀνέπεμψαν δὲ αὐτάς Τυρρηνοῖς τὸ πιστὸν τῶν συνθηκῶν φυλάσσοντες* (Polyaen., VIII 31).

ἐξ ἐπιβουλῆς ὑφ' αὐτῶν πεπρᾶχθαι, πεισθεὶς ὁ βασιλεὺς συνεχώρησεν αὐτῷ πορευθέντι τὰς παρθένους ἀγαγεῖν, ὡς ὑπισχνεῖτο (D.H., V 33.2).

La complacencia de Porsena con los romanos disgustó a Tarquinio el Soberbio, que, con la ayuda de su yerno Octavo Mamilio, el preboste de Túsculo, maquinó secuestrar a las jóvenes y al propio Publícola, que había decidido escoltar personalmente a las rehenes al campamento etrusco, con objeto de que sirvieran de aval sobre la devolución de las propiedades de los reyes, haciendo caso omiso a la resolución del juicio:

Ταρκύνιος δὲ καὶ ὁ κηδεστὴς αὐτοῦ τῶν δικαίων ὑπεριδόντες πράγματι ἐπεβούλευσαν ἀνοσίῳ, λόχον ὑποπέμψαντες εἰς τὴν ὁδὸν ἱππέων, τὰς τε παρθένους ἀρπάσαι τὰς ἀγομένας καὶ τὸν ὑπάτον καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἐρχομένους συλλαβεῖν, ὡς ῥυσία καθέζοντες ἀνθ' ὧν Ταρκύνιον ἀφείλοντο Ῥωμαῖοι χρημάτων τὰ σώματα ταῦτα, καὶ τῆς δίκης τὸ τέλος οὐκέτι περιμενοῦντες (D.H., V 33.3).

Publícola eludió el ataque de los jinetes de Mamilio huyendo con las rehenes hasta las puertas del campamento etrusco, donde fue alcanzado finalmente por las tropas de Tarquinio el Soberbio: ἐν ὅσῳ γὰρ ἐκ τοῦ Λατίνων χάρακος ἐξῆσαν οἱ μέλλοντες τοῖς παραγενομένοις ἐπιθέσθαι, φθάσας ὁ τῶν Ῥωμαίων ὑπάτος ἦγε τὰς κόρας· καὶ πρὸς αὐταῖς ἤδη ταῖς πύλαις τοῦ Τυρρηνικοῦ χάρακος ὡν ὑπὸ τῶν ἐπιδιωζάντων ἐκ τῆς ἐτέρας στρατοπεδείας καταλαμβάνεται (D.H., V 33.4). La refriega altertó a Arrunte, que salió enseguida en auxilio de los romanos con la caballería y la infantería: ἐνθα τῆς συμπλοκῆς αὐτῶν γενομένης ταχεῖα τοῖς Τυρρηνοῖς αἰσθησις ἐγένετο, καὶ κατὰ σπουδὴν ὁ τοῦ βασιλέως υἱὸς ἦλθον ἱππέων ἐπαγόμενος ἐβοήθει, καὶ ἐκ τῶν πεζῶν οἱ προκαθήμενοι τοῦ χάρακος συνέδραμον (D.H., V 33.4). Plutarco recoge el motivo de la celada de Tarquinio el Soberbio sin mencionar que Publicola estuviera al frente de la escolta de las rehenes: ταῦτα δ' οἱ περὶ τὸν Ταρκύνιον προαισθόμενοι, καὶ καθίσαντες ἐνέδραν τοῖς ἄγουσι τὰν παιδας, ἐν τῷ περὶ ἐπέθετο πλείονες ὄντες (Publ. 19.4). Valeria, la hija de Publicola, adquiere el protagonismo huyendo del combate con la ayuda de unos sirvientes: ἐκείνων δ' ὁμῶς ἀμυνομένων, ἡ Ποπλικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία διὰ μέσων ὁρμήσασα τῶν μαχομένων ἀπέφυγε, καὶ τρεῖς τινες οἰκέτας συνδιεκπεσόντες ἔσφζον αὐτήν (Publ. 19.5). En cuanto a la participación de Arrunte en la contienda, el hijo de Porsena se lanzó a socorrer al resto de las rehenes y puso en fuga a los soldados de Tarquinio el Soberbio: τῶν δ' ἄλλων οὐκ ἀκινδύνως ἀναμειγμένων τοῖς μαχομένοις, αἰσθόμενος Ἄρρουν ὁ Πορσίννα υἱὸς ὀξέως προσεβοήθησε, καὶ φυγῆς γενομένης τῶν πολεμίων περιποίησε τοὺς Ῥωμαίους (Publ. 19.6). En el *Mulierum virtutes*, Plutarco se expresa en los mismos términos: ἡ μὲν οὖν τοῦ ὑπάτου Ποπλικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία μετὰ τριῶν προεξέφυγεν οἰκετῶν εἰς τὸ τοῦ Πορσίννα στρατοπέδων, τὰς δ' ἄλλας ὁ τοῦ Πορσίννα υἱὸς ταχὺ προσβοηθήσας ἐξείλετο τῶν πολεμίων (Plu., *Mul. virt.* 14, 250D-E). El desenlace de la historia apenas presenta diferencias entre Plutarco y Dionisio de Halicarnaso. Cuando las rehenes hubieron llegado de nuevo al campamento, Porsena se interesó por Clelia, a la que regaló un caballo de su propiedad:

ὡς δὲ παρθένους κομισθείσας ὁ Πορσίννας εἶδεν, ἐζήτει τὴν καταρξαμένην τῆς πράξεως καὶ παρακελευσαμένην ταῖς ἄλλαις, ἀκούσας δὲ τὸ ὄνομα τῆς Κλοιλίας, προσέβλεψεν αὐτὴν ἰλεῶ καὶ φαιδρῶ τῷ προσώπῳ, καὶ κελύσας ἵππον ἀχθῆναι τῶν βασιλικῶν κεκοσμημένον εὐπρεπῶς ἐδώρησατο (Publ. 19.7).³²⁸

El obsequio obedecía a dos motivos: o Clelia fue la única que se salvó en la travesía, o Porsena quiso honrar la audacia de la joven: τοῦτο ποιοῦνται μαρτύριον οἱ μόνην τὴν Κλοιλίαν λέγοντες ἵππῳ διεξέλασαι τὸν ποταμὸν. οἱ δ' οὐ φάσιν, ἀλλὰ τιμῆσαι τὸ ἀνδρώδες αὐτῆς τὸν Τυρρηνόν (Publ. 19.8).³²⁹ Dionisio de Halicarnaso dice que Porsena devolvió las rehenes a Publicola elogiando la

³²⁸ El pasaje es reelaborado por Polieno: Πορσίννας βασιλεὺς Τυρρηνῶν ἀνέκρινε τὰς κόρας, τίς ἦν αὐτῶν ἡ τοῦτο πρᾶξι πείσασα. Κλοιλία προλαβοῦσα τὰς ἄλλας ὡμολόγησε. Πορσίννας ὑπεραγασθεὶς τὸ ἀνδρεῖον τῆς κόρης ἵππον αὐτῇ λαμπρῶς κεκοσμημένον ἐδώρησατο καὶ τὰς παρθένους πάσας ἐπαίνησας Ῥωμαίοις ἀπέπεμψε (Polyaen., VIII 31).

³²⁹ Pese a los rasgos de *virago*, τὸ ἀνδρώδες αὐτῆς, Clelia es perdonada por Porsena por ser una *virgo*. “La macanza di adeguamento al codice comportamentale, da parte di una fanciulla, appare in quel particolare contesto giustificabile. Il re etrusco, cioè, da Clelia accetta, e poi loda e premia, un comportamento che certo non avrebbe mai tollerato da parte di un uomo: il quale non avrebbe potuto sottrarsi all’osservanza delle regole del gioco, cioè delle norme di lealtà, basilari all’interno del mondo maschile” (BELTRAMI, *Vicende e figure femminili in Grecia e a Roma*, 1995, p. 277). La

lealtad de los romanos: ὁ δὲ Τυρρηγῶν βασιλεὺς τὰ ὄμηρα τῶν Ρωμαίων ἐπὶ τὸ βῆμα προαχθῆναι κελεύσας ἀποδίδωσι τῷ ὑπάτῳ εἰπόν, ὅτι πάσης ὀμηρείας κρείττονα ἡγεῖται τὴν πίστιν τῆς πόλεως (D.H., V 34.3). En cuanto a Clelia, el historiador griego aclara que Porsena premió la valentía de la joven, que no se había mostrado inferior a ningún varón romano arengando a las demás:

μίαν δὲ παρθένον ἐκ τῶν ὀμήρων, ὑφ' ἧς ἐπέισθησαν αἱ λοιπαὶ διανήξασθαι τὸν ποταμόν, ἐπαινέσας ὥς κρείττον ἔχουσιν φρόνημα τῆς τε φύσεως καὶ τῆς ἡλικίας, καὶ τὴν πόλιν μακαρίσας ἐπὶ τῷ μὴ μόνον ἄνδρας ἀγαθοὺς ἐκτρέφειν, ἀλλὰ καὶ παρθένους ἀνδράσιν ὁμοίας, δωρεῖται τὴν κόρην ἵππῳ πολεμιστῇ φαλάροις κεκοσμημένῳ διαπρεπέσι (D.H., V 34.3).³³⁰

El relato de Livio evidencia las diferentes versiones que circulaban sobre la historia. Primero. Porsena se enfadó cuando supo que las rehenes habían huido mientras se bañaban en el río, hasta el punto que envió emisarios a Roma para reclamar a Clelia, a la que responsabilizaba de la fuga: *quod ubi regi nuntiatum est, primo incensus ira oratores Romam misit ad Cloeliam obsidem deposcendam: alias haud magni facere* (Liv., II 13.7). Segundo. La devolución de Clelia, a la que no infligiría daño ni maltrato, era una condición *sine qua non* para mantener el tratado de paz: *si non dedatur obses, pro rupto foedus se habiturum, sic deditam <intactam> inviolatamque ad suos remissurum* (Liv., II 13.8). Tercero. Los pactos se mantuvieron por ambas partes con la entrega de Clelia y la devolución de una parte de los rehenes, que fueron elegidos por la propia joven entre los muchachos más aniñados que corrían el peligro de ser ultrajados por los etruscos:

Utrisque constitit fides; et Romani pignus pacis foedere restituerunt, et apud regem Etruscum non tuta solum sed honorata etiam virtus fuit, laudatamque virginem parte obsidum se donare dixit; ipsa quos vellet legeret. Productis omnibus elegeris impubes dicitur; quod et virginitati decorum et consensu obsidum ipsorum probabile erat eam aetatem potissimum liberari ab hoste quae maxime opportuna iniuriae esset (Liv., II 13.9-10).³³¹

Los romanos premiaron la hazaña de Clelia con una estatua ecuestre en la vía Sacra, en dirección al Palatino, que, según la fuente de Plutarco, tal vez no representaba a Clelia, sino a Valeria: *ἀνάκειται δὲ τὴν ἱερὰν ὁδὸν πορευομένοις εἰς Παλάτιον ἀνδρὶας αὐτῆς ἔφιππος, ὃν τινες οὐ Κλοιλίας, ἀλλὰ τῆς Οὐαλερίας εἶναι λέγουσιν* (Publ. 19.8).³³² En el *Mulierum virtutes*, Plutarco ofrece la misma ubicación en el centro de la ciudad: *ἀνάκειτο γοῦν ἔφιππος εἰκὼν γυναικὸς ἐπὶ τῆς ὁδοῦ ἱερᾶς λεγομένης* (Plu., *Mul. vir.* 14, 250E). Tito Livio, *in summa Sacra via posita fuit virgo insidens equo* (Liv., II 13.11) y Dionisio de Halicarnaso, *Κλοιλία δὲ τῇ παρθένῳ στάσιν εἰκόνης χαλκῆς ἔδοσαν, ἣν ἀνέθεσαν ἐπὶ τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ τῆς εἰς τὴν ἀγορὰν φερούσης* (D.H., V 35.2) coinciden también en que la estatua ecuestre de Clelia se encontraba en la vía Sacra.³³³

masculinidad de la gesta de Clelia es reflejada por Silio Itálico: *Illa est, quae Thybrim, quae fregit Lydia bella, / nondum passa marem, quales optabit habere / quondam Roma viros, contemptrix Cloelia sexus* (Sil., XIII 828-830).

³³⁰ “The lovely episode of the courageous Roman maiden and of the chivalrous king of Clusium was invented along with its concomitant stories, “in order to veil with them the disgrace of the subjugation of Rome” by Porsenna. This camouflage was conceived by the first annalist for the use of Greek readers. It is not mere chance that the bravery of Cloelia is painted again with the technical means and motives of Hellenistic literature” (ALFÖLDI, *Early Rome and the Latins*, 1963, p. 155).

³³¹ “The hostages were of mixed sex as was the usual custom. The girls had run away so that only the boys were left. Cloelia was allowed to select some of them and so she chose the *impubes* because they were most in danger of being outraged [...]. Her choice is said to be *virginitati decorum* because her delicacy of feeling prevented her from choosing people whose age might lead to misconstruction of her motives” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.ª ed., 1965], p. 267).

³³² La expresión *τινὲς λέγουσιν* refleja una versión ‘revisionista’ que atribuye a Valeria la estatua de la vía Sacra. “Valeria, virgo en âge d’être mariée: la propre fille de P. Valérius Poplicola, le principal chef politique et militaire de cette République. Il y a là très probablement l’effet d’un aménagement, par lequel on essaya, avant le Poplicola de Plutarque, de réunir autour de la figure du grand Valérius tous les exploits par lesquels s’était réellement fondée la République” (GAGÉ, *Hommages à H. Le Bonniec*, 1988, p. 238). Cf. WISEMAN, *Eutopia*, 5, 1996, pp. 128-129.

³³³ Séneca se hace eco también de la inmejorable ubicación del monumento: *equestri insidens statuae in sacra via, celeberrimo loco* (Sen., *Cons. Marc.* 16.2). La estatua, que fue destruida por el fuego hacia 30 a. C., fue reconstruida y

Plinio el Viejo precisa incluso que estaba frente al templo de Júpiter *Stator*, en la entrada de la residencia de Tarquinio el Soberbio, y por tanto a la derecha de la vía Sacra en dirección a la *Regia*, al foro y al Palatino: *contra Iovis Statoris aedem in vestibulo Superbi domus* (Plin., *H.N.* 34.29). En cuanto a la posibilidad de que la estatua no fuese de Clelia sino de Valeria, las fuentes principales guardan silencio menos Plinio el Viejo, que transmite una versión del ignoto Anio Fecial favorable a la *gens Valeria*: *Annius Fetialis equestrem [...] Valeriae fuisse Publicolae consulis filiae* (Plin., *H.N.* 34.29).³³⁴

Una vez obtenida la paz, Porsena replegó las tropas y dio muestras de una gran magnanimidad entregando a los romanos las trincheras repletas de trigo y de toda clase de bienes: *ὁ Πορσίννας διαλλαγεῖς τοῖς Ῥωμαίοις ἄλλην τε πολλὴν ἑαυτοῦ μεγαλοφροσύνην ἐπεδείξατο τῇ πόλει, καὶ τὰ ὄπλα τοὺς Τυρρηνοὺς, ἄλλο δὲ μηδὲν, ἀλλ' ἐκλιπεῖν τὸν χάρακα σίτου τε πολλοῦ καὶ χρημάτων γέμοντα παντοδαπῶν, παρέδωκε τοῖς Ῥωμαίοις* (Publ. 19.9). Dionisio de Halicarnaso afirma que Porsena dejó excepcionalmente a los romanos el campamento, que se había convertido en un ciudad con edificios públicos y privados, por cuya venta se obtuvieron pingües beneficios:

καὶ τὸ χωρίον, ἐν ᾧ κατεστρατοπεδευκὼς ἦν, κατεσκευασμένον οὐχ ὥς στρατόπεδον ἐν ξένῃ γῇ πρὸς ὀλίγον καιρόν, ἀλλ' ὥς πόλιν ἰδίαις τε καὶ δημοσίαις οἰκοδομαῖς ἀποχρώντως, οὐκ ὄντος τοῖς Τυρρηνοῖς ἔθους, ὅποτε ἀναστρατοπεδεύοιεν ἐκ πολέμιας, ὀρθὰς καταλείπειν τὰς κατασκευάς, ἀλλὰ καίειν, οὐ μικρὰν τῇ πόλει χαρισάμενος εἰς χρημάτων λόγον δωρεάν (D.H., V 34.4).

En señal de gratitud, los romanos anuncian primero los bienes de Porsena en las subastas públicas: *διὸ καὶ καθ' ἡμᾶς ἐτι πωλοῦντες τὰ δημόσια πρῶτα κηρύττουσι τὰ Πορσίννα χρήματα, τιμὴν τῷ ἀνδρὶ τῆς χάριτος αἰδίων [ἐν] τῇ μνήμῃ διαφυλάττοντες* (Publ. 19.10). Tito Livio recoge la antigua costumbre de pregonar los *bona Porsennae* como fórmula de agradecimiento en la venta del botín de los enemigos, que se remonta al regalo de los víveres que el rey etrusco hizo a los romanos tras el sitio de Roma, para que no se convirtieran en objeto de pillaje por la chusma:

Traduntur Porsennam discedentem ab Ianiculo castra opulenta, convecto ex propinquis ac fertilibus Etruriae arvis commeatu, Romanis dono dedisse, inopi tum urbe ab longinqua obsidione; ea deinde, ne populo immiso diriperentur hostiliter, venisse, bonaque Porsennae appellata, gratiam muneris magis significante titulo quam auctionem fortunae regiae quae ne in potestate quidem populi Romani esset (Liv., II 14.3-4).³³⁵

Porsena fue recordado también con una estatua de bronce erigida junto al senado: *εἰσῆκει δὲ καὶ χαλκοῦς ἀνδριᾶς αὐτοῦ παρὰ τὸ βουλευτήριον, ἀπλοὺς καὶ ἀρχαῖκός τῃ ἐργασίᾳ* (Publ. 19.10). Dionisio de Halicarnaso dice por otra parte que el senado envió a Porsena como obsequio los símbolos de los reyes, un trono de marfil, un cetro, una corona de oro y un vestido de triunfo: *ἡ δὲ τῶν Ῥωμαίων βουλὴ μετὰ τὴν ἀπαλλαγὴν τῶν Τυρρηνῶν σευνελθοῦσα ἐψηφίσατο Πορσίνᾳ μὲν πέμψαι θρόνον ἐλεφάντινον καὶ σκήπτρον καὶ στέφανον χρυσοῦν καὶ θριαμβικὴν ἐσθῆτα, ἣ οἱ βασιλεῖς ἔκοσμοῦντο* (D.H., V 35.1).

II, 2, 4. Consulado de Marco Valerio. Emigración de la gens Claudia. Guerra contra los sabinos (20.1-23.2).

El último apartado de la segunda parte del núcleo recoge tres episodios enmarcados en la guerra contra los sabinos. En el primero, se trata sucintamente la *ἀριστεία* de Marco Valerio en la guerra mientras Publicola ejercía el gobierno en la sombra. El capítulo concluye con un excursus sobre

debió estar en la vía Sacra hasta época muy tardía, a juzgar por un pasaje de Servio: *cui data est statua equestis, quam in sacra via hodieque conspicimus* (Serv., *Aen.* 8.646).

³³⁴ ARCELLA (SMSR, 9, 1985, pp. 21-42) sostiene que la *gens Valeria* trató de privar a la joven Clelia del monumento en su memoria racionalizando la hazaña que protagonizó, junto con Cocles y Escévol, para salvar a Roma de los tiranos con impulso irracional. COARELLI (*Il foro romano*, 1992 [1.^a ed., 1983], pp. 79-89) relaciona la estatua, una especie de *πότνια ἱππῶν* o *Venus equestis*, con el culto de *Cloacina*, esto es, de *Fortuna muliebris*.

³³⁵ "The explanation must be tendentious for the ceremony implies enmity not friendship and the tradition that turned Porsenna into an unequivocal admirer of Rome was a late fiction" (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 268).

las puertas de las comedias griegas en relación con la casa de Marco Valerio en el Palatino. En el extenso capítulo vigésimo primero, se aborda el tema central de la emigración del sabino Apio Claudio, un *alter ego* del protagonista, que sirve para desplegar la diplomacia de Públicola. No menos amplio es el capítulo vigésimo segundo sobre la continuación de la guerra contra los sabinos, que evidencia las dotes militares del héroe de Plutarco. El episodio se encabala en las primeras líneas del capítulo vigésimo tercero con el reconocimiento de la estrategia desplegada por Públicola, que presenta una faceta oscura del protagonista por la crueldad manifestada contra los enemigos.

Consulado de Marco Valerio

Plutarco omite el consulado de Espurio Larcio y Tito Herminio en 506, o 504 a. C., que es recogido por Dionisio de Halicarnaso: οἱ δὲ τέταρτον ἐνιαυτὸν ἄρξαντες ὕπατοι Σπόριος Λάρκιος καὶ Τίτος Ἑρμίνιος ἄνευ πολέμου τὴν ἀρχὴν διετέλσαν (D.H., V 36.1). Aquel año murió en el sitio de Aricia Arrunte, el hijo de Larte Porsena que había ayudado a las rehenes romanas: ἐπὶ τούτων Ἄρρος ὁ Πορσίνου τοῦ Τυρρηνῶν βασιλέως υἱὸς τὴν Ἀρικήνων πόλιν δευτέρου ἔτος ἤδη πολιορκῶν ἐτελεύτησεν (D.H., V 36.1). La derrota de los etruscos se produjo por la participación en la contienda al lado de los latinos del tirano de Cumas, Aristodemo el Afeminado:

παρταζόμενος ἐλαττόνι δυνάμει πρὸς μείζονα τοὺς μὲν ἄλλους ἐτρέψατο καὶ μέχρι τῆς πόλεως ἤλασεν, ὑπὸ δὲ Κυμαίων, οὓς ἤγεν Ἀριστόδημος ὁ Μαλακὸς ἐπικαλούμενος, νικηθεὶς ἀποθνήσκει, καὶ ἡ στρατιὰ τῶν Τυρρηνῶν μετὰ τὴν ἐκείνου τελευτὴν οὐκέτι ὑπομείνασα τρέπεται πρὸς φυγὴν (D.H., V 36.2).

Los romanos recogieron y curaron a los etruscos moribundos que se habían dispersado por la campaña: οἱ Ῥωμαῖοι [...] ἡμιθνήτας [...] εἰς τὰς ἐαυτῶν οἰκίας τροφαῖς τε καὶ θεραπαίαις καὶ ταῖς ἄλλαις φιλανθρωπίαις πολὺ τὸ συμπαθεῖς ἐχούσαις ἀνελάμβανον (D.H., V 36.3). El senado concedió a los que se quedaron en Roma un lugar de residencia, el barrio etrusco, *vicus Tuscus*, entre el Palatino y el Capitolio: οἷς ἔδωκεν ἡ βουλὴ χώρον τῆς πόλεως, ἐνθα οἰκήσεις ἐμελλον κατασκευάσασθαι, τὸν μετὰ τὸν τε Παλατίου καὶ τὸ Καπιτωλίου τέταρσι μάλιστα μηκνυομένον σταδίοις αὐλῶνα (D.H., V 36.4).³³⁶

El consulado de Marco Valerio, el hermano de Públicola, y Postumio Tuberto se inaugura con el estallido de la guerra contra los sabinos, que invadieron el *ager Romanus* en 505, o 503 a. C.: μετὰ δὲ ταῦτα Σαβίνων ἐμβαλόντων εἰς χώραν, ὕπατος μὲν ἀπεδείχθη Μάρκος Οὐαλέριος, ἀδελφὸς Ποπλικόλα, καὶ Ποστύμιος Τούβετος (Publ. 20.1).³³⁷ El consulado es confirmado por Tito Livio, *consules M. Valerius P. Postumius Tubertus* (Liv., II 16.1) y Dionisio de Halicarnaso, ὕπατοι δὲ Ῥωμαίων Μάρκος Οὐαλέριος ἀδελφὸς Οὐαλερίου Ποπλικόλα καὶ Πόπλιος Ποστούμιος Τούβετος ἐπικαλούμενος (D.H., V 37.2). Plutarco no pierde la ocasión para decir que los asuntos más importantes se realizaban bajo el dictamen de Públicola: πραττομένων δὲ τῶν μεγίστων γνώμη καὶ παρουσία Ποπλικόλα (Publ. 20.1). Dionisio de Halicarnaso afirma que la causa de la guerra fue la debilidad de Roma tras la caída de la monarquía: ἀσθένειαν τῆς πόλεως τοῦ Ταρκυνίου πταίσματος (D.H., V 37.2). Los sabinos comenzaron las hostilidades con incursiones de saqueo en la campaña romana. Los romanos trataron de evitar el conflicto mediante una embajada que

³³⁶ Tito Livio cuenta que fueron pocos los etruscos que llegaron a Roma, donde fueron alojados en casas particulares. Curadas las heridas, algunos regresaron a casa, y otros se quedaron en la ciudad por la hospitalidad con la que habían sido recibidos y se establecieron en el barrio etrusco: *pars perexigua, duce amisso, quia nullum propius perfugium erat, Romam inermes et fortuna et specie supplicum delati sunt. Ibi benigne excepti divisique in hospitia. Curatis vulneribus, alli profecti domos, nuntii hospitalium beneficiorum: multos Romae hospitum urbisque caritas tenuit. His locus ad habitandum datus quem deinde Tusculum vicum appellarunt* (Liv., II 14.8-9). El *vicus Tuscus* era la calle comercial de Roma que iba desde el Foro hasta el Circo Máximo dejando el Palatino al este y el Velabro al oeste. Además de las teorías de Livio y Dionisio de Halicarnaso sobre la formación del barrio, se cree que era el lugar de residencia de los etruscos que llegaron con Celio Vibena para ayudar a Rómulo contra el sabino Tito Tacio, o de los trabajadores procedentes de Etruria que construyeron el templo de Júpiter en el Capitolio. Véase OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], pp. 269-270.

³³⁷ La aristocrática *gens Postumia* formaba jugó un papel importante en la historia de Roma. En cuanto a la guerra contra los sabinos, “the record is inherently probable” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 272).

reclamaba el resarcimiento de los daños y el cese del pillaje. Como la legación fue recibida con insolencia, se vieron obligados a declarar la guerra. Hubo dos batallas campales, *μεγάλους ἀγῶνας* (D.H. V. 37.2), en la primera de las cuales, Marco Valerio se lanzó de improviso con la caballería contra los saqueadores sabinos, que fueron aniquilados por falta de instrucción militar.

La segunda batalla fue más compleja. Postumio Tuberto cubrió la retaguardia por si los enemigos se acercaban a Roma mientras Marco Valerio rodeaba a los sabinos que había acampado junto al Anión. Se trabó combate a orillas del río. El flanco derecho de los romanos al mando de Marco Valerio ganaba terreno, en tanto que el izquierdo tuvo que ser auxiliado por la infantería de Postumio Tuberto y la caballería del legado Espurio Larcio, que cargaron violentamente contra el ejército enemigo. Los sabinos que no fueron masacrados huyeron al amparo de la noche, como cuenta Dionisio de Halicarnaso: *τὸ σκότος τοῦς διαφυγόντας ἐκ τῆς μάχης ὄντας ἀνόπλους καὶ πολλοὺς ἐρρύσατο καὶ διέσωσεν ἐπὶ τὰ οἰκεῖα* (D.H., V 39.3). Plutarco otorga sin embargo el mérito de la Victoria a Marco Valerio, que acabó con trece mil enemigos sin perder a ni un solo romano: *δυσὶ μάχαις μεγάλαις ὁ Μᾶρκος ἐνίκησεν, ὧν ἐν τῇ δευτέρᾳ μηδένα Ρωμαίων ἀπολαβὼν τρισχιλίους ἐπὶ μυρίοις τῶν πολεμίων ἀνείλε* (Publ. 20.1). Sorprende que Marco Valerio consiguiera mantener indemnes las filas romanas en la segunda batalla, teniendo en cuenta que se luchó cuerpo a cuerpo con audacia y arrojo, *καὶ συρράξαντες ἐμάχοντο πᾶσαν εὐτολμίαν καὶ προθυμίαν ἀποδεικνύμενοι* (D.H., V 38.3), y se mataron los unos a los otros: *πολλῶν δὲ φονῶν καὶ τραυμάτων γενομένων καὶ φιλονεικίας ἅπασιν ἐμπεσοῦσης* (D.H., V 38.3). Plutarco escatima el triunfo de Publio Postumio, para que el honor de la victoria recayese exclusivamente en Marco Valerio, que recibió también una casa en el Palatino a expensas públicas: *καὶ γέρας ἔσχεν ἐπὶ τοῖς θριάμβοις, οἰκίαν αὐτῷ γενέσθαι δημοσίοις ἀναλώμασιν ἐν Παλατίῳ* (Publ. 20.2). Tito Livio, *consules triumpharunt* (Liv., II 16.1) y Dionisio de Halicarnaso, *καὶ ψηφίσατο κοινῇ μὲν ἀμφοτέροις τοῖς ὑπάτοις θριάμβον καταγωγὴν* (D.H., V 39.4) dicen que el triunfo fue compartido por ambos cónsules, tal y como consta en los Fastos Triunfales: *M. Valer[ius Volusi.f.-n. Volusus] cos. [de Sabineis P. Postum[us] Q. f.-n. Tubertus] cos. [de Sabineis (CIL, I², p. 168).*

El privilegio de la casa consistió en la concesión de un terreno en la mejor zona del Palatino para la construcción de una vivienda, cuyos costes corrieron a cargo del erario, como escribe Dionisio de Halicarnaso: *ἰδίᾳ δὲ θατέρῳ τῶν ἀνδρῶν Οὐαλερίῳ δωρεὰν τόπον εἰς οἰκήσιν ἐν τῷ κρατίστῳ τοῦ Παλλαντίου δοθῆναι καὶ τὰς εἰς τὴν κατασκευὴν δανάπας ἐκ τοῦ δημοσίου χορηγεῖσθαι* (D.H., V 39.4).³³⁸ Aunque la noticia se debe Valerio Ancias, es probable que fuera conocida por escritores de gusto anticuario como Varrón, a juzgar por un pasaje de Asconio:

*Nam <M.> Valerio Maximo, ut Antias tradidit, inter alios honores domus quoque publice aedificata est in Palatio, cuius exitus, quo magis insignis esset, in publicum versus declinaretur, hoc est, extra privatum aperiretur. Varronem autem tradere M. Valerio, quia Sabinos vicerat, aedes in Palatio tributas, Iulius Higinus dicit in libro priore de viris claris (Ascon., p. 12 K. = HRR, I, fr. 17 P.).*³³⁹

La particularidad de la casa estaba en la puerta exterior, cuyos goznes giraban hacia fuera, en lugar de abrir hacia el atrio, para que Marco Valerio tomara posesión de una parte del suelo público cada vez que entraba o salía de la vivienda. La casa es una metáfora de la *gens Valeria*, que se convierte en una encarnación del Estado: *τῶν δ' ἄλλων τότε θυρῶν εἴσω τῆς οἰκίας εἰς τὸ κλισίον ἀνοιγομένων, ἐκείνης μόνης τῆς οἰκίας ἐποίησαν ἐκτὸς ἀνάγεσθαι τὴν αὐλειον, ὥς δὴ κατὰ τὸ συγχώρημα τῆς τιμῆς ἀεὶ τοῦ δημοσίου προσεπιλαμβάνοι* (Publ. 20.3). En un pasaje de la

³³⁸ Según COARELLI (*Il foro romano*, 1992 [1.^a ed., 1983], p. 82), la casa de Marco Valerio ἐν τῷ κρατίστῳ Παλλαντίου era una *domus publica*, acaso la Regia, que perteneció a la *gens Tarquinia*, al *rex sacrorum* y al *pontifex maximus*. “The principal difficulty is that the last two kings are said to have lived at different sites on the Esquiline, a tradition which cannot easily be fitted into the theory unless we assume that the sacle of the Regia complex exceeded that of the Golden House of Nero. A better solution would be [...] that the later monarchs were tyrants (or life-magistrates) who seized the reins of power and reduced the king to a purely ceremonial role, leaving him to languish in the Regia as a *rex sacrorum*. When the Republic was formed at the end of the sixth century, the palace was split up and brought into the public domaine. The *rex sacrorum* was evicted, and his place taken by the *pontifex maximus*, who was housed in a part of the old palace significantly named the *domus publica*” (CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 241).

³³⁹ BECK (*Phoenix*, 63, 2009, p. 362 y n. 2) relaciona la casa descrita por Valerio Ancias, *cuius exitus [...] in publicum versus declinaretur*, con la nueva residencia de Públicola tras la destrucción de la casa en la colina Velia. Acerca de la residencia de la *gens Valeria* en Roma, véase BARBERA, PALLADIO & PATERNA, *PBSR*, 76, 2008, pp. 75-98 y 349-354.

Historia naturalis sobre un terreno público para que los generales condecorados con el triunfo edificaran una vivienda, Plinio el Viejo sostiene que las puertas de la *domus Publicolae* se abrían también hacia el exterior:

Subit vero cogitato, quota portio harum fuerint area illae, quas invictis imperatoribus decernebant publice ad exaedificandas domos; summusque illarum honos erat, sicut P. Valerio Publicola, primo consule cum L. Bruto, post tot merita et frater eius, qui bis in eodem magistratu devicerat, adici decreto, ut domus eorum fores extra aperientur et ianua in publicum reiceretur. Hoc erat clarissimum insigne inter triumphantes quoque domos (Plin., *H.N.* 36.112).³⁴⁰

Dionisio de Halicarnaso precisa que las hojas de las puertas, cuya aldaba era un toro de bronce, no solo eran singulares entre las viviendas privadas de Roma, sino también entre los edificios públicos: ταύτης τῆς οἰκίας, παρ' ἣν ὁ χαλκοῦς ἔστηκε ταῦρος, αἱ κλισιάδες θύραι μόναι τῶν ἐν τῇ Ῥώμῃ δημοσίων τε καὶ ἰδιωτικῶν οἰκῶν εἰς τὸ ἔξω μέρος ἀνοίγονται (D.H., V. 39.4). La anécdota de la casa de Valerio se prolonga con una breve digresión sobre las puertas de las comedias griegas, en la que Plutarco se detiene en la salida de los actores que golpeaban la puerta del escenario para avisar a los que pasaban o estaban delante:

τὰς δ' Ἑλληνικὰς πρότερον οὕτως ἔχειν λέγουσιν, ἀπὸ τῶν κωμωδιῶν λαμβάνοντες, ὅτι κόπτουσι καὶ φογοῦσι τὰς αὐτῶν θύρας ἐνδοξεν οἱ προϊέναι μέλλοντες, ὅπως αἰσθησὶς ἔξω γίνοιτο τοῖς παρερχόμενος ἢ προεστῶσι, καὶ καταλαμβάνοιντο προϊούσας ταῖς κλισιάσιν εἰς τὸ στενωπὸν (Publ. 20.4).³⁴¹

Emigración de la familia Claudia

En 504, o 502 a. C., Publicola era elegido cónsul por cuarta vez: τῷ δ' ἐξῆς ἔτει ὑπάτευσεν Ποπλικόλας τὸ τέταρτον (Publ. 21.1). El colega fue Tito Lucrecio, que accedía al consulado por segunda vez: P. Valerius quartum T. Lucretius iterum consules facti (Liv., II 16.2). La noticia es confirmada por Dionisio de Halicarnaso: ἐκδέχονται [...] τὴν ὑπατον ἀρχὴν Πόπλιος Οὐαλέριος ὁ κληθεὶς Ποπλικόλας τὸ τέταρτον ἀρχεῖν αἰρεθεὶς καὶ Τίτος Λουκρήτιος τὸ δεῦτερον τῷ Οὐαλερίῳ συνάρχων (D.H., V 40.1).³⁴² Aquel año fue pronosticada una nueva guerra contra los sabinos y los latinos: ἦν δὲ προσδοκία πολέμου Σαβίνων καὶ Λατίνων συνισταμένων (Publ. 21.1). Tito Livio dice que la elección consular de Publicola y Lucrecio obedecía precisamente a la sospecha de un ataque desde Túsculo, donde los sabinos habían reunido un poderoso ejército: *maiore inde mole Sabini bellum parabant. [...] ab Tusculo, unde etsi non apertum, suspectum tamen bellum erat*, Liv., II 16.2-3). Dionisio de Halicarnaso habla de una guerra abierta entre los romanos y los sabinos, pues los tratados habían dejado de tener vigencia tras el derrocamiento de Tarquinio el Soberbio. Sexto Tarquinio arrastró a los sabinos a la guerra ganándose para la causa a las ciudades de Fidenas y Cameria, aliadas de Roma. Los sabinos pusieron a Sexto al frente del ejército con la idea de que la derrota anterior se debió a la impericia de los generales y a la debilidad de la tropa:

ἐφ' ὧν ἅπαντες κοινὴν ποιησάμενοι τῶν πόλεων ἀγορὰν ἐψηφίσαντο Ῥωμαίοις πολεμεῖν, ὥς λελυμένων σφίσι τῶν σπονδῶν, ἐπειδὴ βασιλεὺς Ταρκύνιος ἐξέπεσε τῆς ἀρχῆς, πρὸς ὃν ἐποίησατο τοὺς ὄρκους· πεισθέντες ὑπὸ Σέξτου θατέρου τῶν Ταρκυνίου παίδων, ὃς αὐτοῦς

³⁴⁰ “The doors that opened in *publicum* versus symbolized the authority of the Roman people, who had granted this distinction one of their most esteemed citizens. In so doing, the house referred to this popular authority as a time honoured principle that was in place as early as the beginnings of the republic” (BECK, *Phoenix*, 2009, pp. 364-365).

³⁴¹ En las notas de la edición de FLACELIÈRE, CHAMBRÉ & JUNEUX (*Plutarque. Vies*, t. I, 1961, p. 217), es sugerido que Plutarco pensaba en las comedias de Menandro como el *Dyscolus*: ἀλλὰ τὴν θύραν πέπληχέ τις, Men., *Dysc.* 188; τίς ἐψόφηκεν (Men., *Dysc.* 204); καὶ ψοφεῖ γε τὴν θύραν, 586, οὐ τὴν θύραν / ψοφοῦσιν (Men., *Dysc.* 689-690); los *Epitrepontes*: τὴν θύραν / τῶν γειτόνων τίς ἐψόφηκεν ἐξιών (Men., *Epit.* 554-555); la *Pericliomenene*: ἀλλὰ τὴν θύραν ψοφεῖ τις ἐξιών (Men., *Pc.* 126), o la *Samia*: ἐψόφηκε προϊὼν τὴν θύραν (Men., *Sam.* 234). Parece en todo caso que Plutarco no distingue entre *κόπτω* ‘golpear una puerta desde el exterior’ y *ψοφέω* ‘golpear una puerta desde el interior’. Véase CHANTRAINE, *DELG*, 1999 [1.^a ed., 1968], pp. 563 y 1293-1294.

³⁴² Véase BROUGHTON, *The magistrates of the Roman Republic*, vol. I, 1951, p. 7. Lucrecio compartió el segundo consulado de Publicola en 508 a. C., según Tito Livio: P. Valerium iterum T. Lucretius consules facti (Liv., II 9.1).

ἰδίᾳ θεραπεύων καὶ λιπαρῶν τοὺς δυνατοὺς ἐξ ἑκάστης πόλεως ἐξεπολέμωσε κοινῇ πρὸς πάντας καὶ προσηγάγετο δύο πόλεις, Φιδήνην καὶ Καμερίαν, Ῥωμαίων μὲν ἀποστήσας, ἐκείνοις δὲ συμμαχεῖν πείσας· ἀνθ' ὧν αὐτὸν αἰροῦνται στρατηγὸν αὐτοκράτορα καὶ δυνάμεις ἐπιτρέπουσιν ἐξ ἀπάσης πόλεως καταγράφειν, ὥς ἐν τῇ πρότερᾳ μάχῃ δι' ἀσθένειαν δυνάμεως καὶ στρατηγοῦ μωρίαν σφαλέντες (D.H. V 40.2-3).

Al tiempo que se ponía en marcha el dispositivo militar, los romanos fueron presa del desánimo por el extraño prodigio de la interrupción del embarazo de las mujeres en cinta, que abortaban fetos con malformaciones: καὶ τις ἅμα δεισιδαμονία τῆς πόλεως ἦψατο· πᾶσαι γὰρ αἱ κυοῦσαι τότε γυναικες ἐξέβαλλον ἀνάπηρα, καὶ τέλος οὐδεμία γένεσις ἔσχευ (Publ. 21.2). Ante la amenaza de los enemigos, Publicola aplacó la ira de Hades consultando los libros sibilinos y organizando unos juegos por consejo de la pitia para conjurar el miedo de la ciudad: ὅθεν ἐκ τῶν Σιβυλλίων ὁ Ποπλικόλας ἱλασάμενος τὸν Αἰδην, καὶ τινὰς ἀγῶνας πυθοχρήστους ἀγαγών, καὶ ταῖς ἐλπίσι πρὸς θεῖον ἡδίονα καταστήσας τὴν πόλιν, ἤδη τοῖς ἀπ' ἀνθρώπων φοβεροῖς προσεῖχε (Publ. 21.3).³⁴³ Este excursus religioso no aparece en las fuentes principales. Valerio Máximo escribe no obstante que Publicola rememoró la ceremonia de sacrificios, banquetes y juegos para socorrer a la ciudad, siguiendo el ejemplo de su antepasado Manlio Valesio, que había dedicado un altar a los dioses infernales, a *Dis*, un heterónimo de Plutón, y a Proserpina, en el *Tarentum* o *Terentum*, en el rincón occidental del Campo de Marte:

Cuius exemplum Valerius Publicola, qui primus consul fuit, studio succurrendi civibus secutus apud eandem aram publice nuncupatis votis caesisque atris bubus, Diti maribus, feminis Proserpinae, lectisternioque ac ludis trinotio factis aram terra, ut ante fuerat, obruit (Val. Max., II 4.5).

Zósimo escribe que Publicola liberó a la ciudad de una epidemia sacrificando un buey y una ternera negros en el viejo altar de Plutón y Proserpina, donde fue grabada una inscripción que rezaba que había consagrado la fértil llanura a dichos dioses y celebrado espectáculos por la liberación de los romanos:

χρόνοις δὲ ὕστερον λοιμοῦ συμβάντος τῇ πόλει τῷ πρώτῳ μετὰ τοὺς βασιλέας ἔτει, Πόπλιος Βαλέριος Ποπλικόλας ἐν τούτῳ τῷ βώμῳ θύσας Αἰδὴ καὶ Περσεφόνῃ μέλανα βοῦν καὶ δάμαλιν μέλαιναν ἡλευθέρωσε τῆς νόσου τὴν πόλιν, ἐπιγράψας τῷ βωμῷ ταῦτα. Πόπλιος Βαλέριος Ποπλικόλας τὸ πυροφόρον πεδῖον Αἰδὴ καὶ Περσεφόνῃ ὑπὲρ τῆς Ῥωμαίων ἐλευθερίας' (Zos., II 3.3).

En el *De die natali*, Censorino afirma que los juegos inaugurados por Publicola fueron los *ludi saeculares*, que se celebraron por primera vez en 509 a. C.: *primos enim ludos saeculares exactis regibus post Romam conditam annis CCXLV a Valerio Publicola institutos esse* (Cens., 17.10).

La emigración de la *gens Claudia* es un hecho importante por el número de individuos que llegaron a la ciudad y por la influencia de la familia en el devenir de la historia de Roma. El relato presenta diferencias sustanciales por las fuentes, frecuentemente enfrentadas entre sí. Plutarco

³⁴³ Los libros sibilinos eran “una colección de oráculos comprados a una profetisa (la Sibila) por el último rey de Roma, que se guardaban bajo tierra en un cofre de piedra en el templo de Júpiter en el Capitolio, pero en 82 a. C. se perdieron en un incendio que destruyó el templo y fueron reemplazados por una nueva colección recogida en varios lugares de Italia, Grecia y Oriente. Los nuevos libros, consistentes en oráculos en verso escritos en griego [...] estaban a cargo de un colegio de quince hombres, *quindecemviri*, los únicos que tenían derecho a consultarlos” (OGILVIE, *Los romanos y sus dioses*, 1995 [*The Romans and their Gods*, 1969], p. 82). Cf. MONACA, *Valori letterari delle opere di Plutarco*, 2005, p. 323: “Secondo il Cheronese, durante il quarto consolato di Valerius Publicola si sarebbe verificata una serie di aborti, per cui il console, consultati i *libri Sibillini*, avrebbe ordinato sacrifici ad Ade e ripristinato i giochi prescritti da un precedente oracolo di Apollo. Tuttavia, la prassi di consultazione qui citata per volere di un console [...] sembra inusuale e potrebbe essere stata formulata più tardi per fornire una connessione nell'antichità tra la *gens Valeria* e la Sibilla (probabilmente nel momento in cui uno dei *Valerii* fu inserito nella commissione dei tre uomini incaricati di ricostruire la raccolta dopo l'incendio del Campidoglio, nell'83 a.C.)”. Acerca de la relación entre los libros sibilinos y el oráculo de Delfos, del que, como es sabido, Plutarco fue sacerdote, véase AGUILAR, *Historical and biographical values of Plutarch's works*, 2005, pp. 19-30, especialmente pp. 26-27 y n. 19, referidas al pasaje de la *Vida de Publicola*.

opta por presentar un retrato favorable del jefe del clan, Apio Clauso, de acuerdo con sus propias ideas del hombre de Estado.³⁴⁴ En la *Vita Tiberii*, Suetonio recoge dos versiones sobre la fecha de la emigración de la *gens Claudia*, o en los tiempos de Rómulo por iniciativa del rey sabino Tito Tacio, o en los primeros años de la república: *Romam recens conditam cum magna clientium manu conmigravit auctore Tito Tatío consorte Romuli* (Suet., *Tib.* 1.2). Al igual que la mayoría de la tradición, Plutarco se adhiere a la tesis de que la *gens Claudia* llegó a Roma tras la desaparición de la monarquía.³⁴⁵ Virgilio es de hecho el único autor que se remonta hasta la época prerrepública para situar la llegada de los Claudios, para los que inventa incluso un antepasado que combatió contra Eneas:

*Ecce Sabinorum prisco de sanguine magnum
agmen agens Clausus magnique ipse agminis instar,
Claudia nunc a quo diffunditur et tribus et gens
per Latium, postquam in partem data Roma Sabinis
(Verg., Aen. 7.706-709).*

En el comentario del pasaje, Servio anota que Virgilio tomó la versión de una historia diferente, *hoc de alia traxit historia* (Serv., *Aen.* 7.709), ya que la emigración tuvo lugar *post exactos reges, ut quidam dicunt* (Serv., *Aen.* 7.706). Es discutible por otra parte que haya una tercera versión debida a Apiano, *ὅτι Ταρκύνιος Σαβίνοις κατὰ Ρωμαίων ἡθέριζε* (App., *Reg.* 12), según la cual la llegada de la *gens Claudia* se fecha *sub Tarquiniis*. Dando por sentado que el personaje mencionado en el pasaje es Tarquinio el Soberbio, conviene recordar que ya no reinaba en Roma cuando pudo recabar la ayuda de los sabinos para recuperar el trono en 505 a. C. Además, el texto de Virgilio sobre la presencia de los Claudios en la época de los reyes contradice la noticia de Dionisio de Halicarnaso de que los jefes sabinos regresaron a la patria después de la paz con Rómulo, a excepción del rey Tacio y los prebostes Voluso Valerio, Talo el Tirano y Metio Curcio:

καὶ οἱ μὲν ἄλλοι τὰς δυνάμεις ἀναλαβόντες ἡγεμόνες ἀπῆγον ἐπ' οἶκον, Τάτιος δὲ ὁ βασιλεὺς καὶ σὺν αὐτῷ τρεῖς ἄνδρες οἰκῶν τῶν διαφανεστάτων ὑπέμειναν ἐν Ρώμῃ καὶ τιμὰς ἔσχον, ἃς τὸ ἀπ' αὐτῶν ἐπαρκοῦντο γένος, Οὐδόλοσος Οὐαλέριος καὶ Τάλλος τύραννος ἐπὶ κλησιν καὶ τελευταῖος Μέττιος Κούρτιος, [...] οἷς παρέμεινεν ἑταῖροι τε καὶ συγγενεῖς καὶ πελάται, τῶν ἐπιχωρίων οὐκ ἐλάττους (D. H., II. 46.3).

La *gens Claudia* era originaria de *Inregillus*: *ab Inregillo [...] Romam transfugit* (Liv., II 16.4). Lo cual favoreció el cognomen de *Inregillensis*, o de *Regillus*, según Dionisio de Halicarnaso, *πόλιν οἰκῶν Πηγίλλον* (D.H., V 40.3), Suetonio, *ex Regillis oppido Sabinorum* (Suet., *Tib.* 1.1) y Apiano, *ἐκ Πηγίλλον πόλεως* (App., *Reg.* 12). Es un asunto debatido el nombre completo del primer Claudio que llegó a Roma. Plutarco afirma que se llamaba Apio Clauso: *Ἀππίος Κλαῦδος* (Publ. 20. 4). Según Tito Livio, el nombre era Atio Clauso, que se romanizó luego en Apio Claudio: *Attius Clausus, cui postea Appio Claudio fuit Romae nomen* (Liv., II 16.4). A juicio de Dionisio de Halicarnaso, se llamaba Tito Claudio: *Τίτος Κλαῦδιος* (D.H., V 40. 3). Suetonio

³⁴⁴ WISEMAN cree que Plutarco tuvo la posibilidad de elegir “between a hostile and a favourable version” (*Clio's cosmetics*, 1979, p. 63). Cf. AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 112; AFFORTUNATI, 2000 [1.^a ed., 1994], pp. 296-298. A juicio de PÉREZ JIMÉNEZ, el episodio contiene tópicos como la envidia o el pacifismo de los que se vale Plutarco para “subrayar el protagonismo de su héroe donde las fuentes son imprecisas” (*Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 222, n. 170),

³⁴⁵ “As to the date of Appius Claudius’ arrival, there was a general consensus that he arrived shortly after the establishment of the Republic” (KAVANAUGH, *AHB*, 4, 1990, p. 124). Los historiadores modernos son más reticentes. POUCEY reconoce que “au début de la République, un fort parti de Sabins [...] a été intégré dans le territoire et dans l’État romain” (*Recherches sur la légende sabine des origines de Rome*, 1967, p. 425). ALFOLDI (*Early Rome and the Latins*, 1963, pp. 159-161) objeta que la *gens Claudia* no pudo haber sido recibida entre las *gentes maiores* en la época en que desapareció la monarquía, ya que el círculo del patriciado estaba cerrado por entonces. OGILVIE (*A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], pp. 273-274) apunta que la versión de la llegada de la *gens Claudia* a principios de la república estaba influenciada por un lado por el hecho de que la *tribus Claudia* se originó en 495 a. C., y por otro por el deseo de la familia de presentarse como republicanos amantes de la *libertas* que no se trasladaron a Roma hasta que no cayó la tiranía de Tarquinio el Soberbio. Véase PALLOTTINO, *Origini e storia di Roma primitiva*, 1993, p. 314; CORNELL, *The beginnings of Rome*, 1995, pp. 157 y 174-175; BRIQUEL, *Histoire romaine*, t. I., 2000, pp. 184-185.

asegura que el nombre era Ata Claudio: *Atta Claudio gentis princeps* (Suet., *Tib.* 1.2). Pero no es imposible que el *praenomen* y el *nomen* ofrecidos por Plutarco sean correctos.³⁴⁶

Plutarco describe a Clauso como un hombre noble y rico, de físico poderoso, virtuoso y dotado para la elocuencia: *ἦν οὖν Ἀππίος Κλαῦσος ἐν Σαβίνοις ἀνὴρ χρήμασι τε δυνατὸς καὶ σώματος ῥώμῃ πρὸς ἀλκὴν ἐπιφανής, ἀρετῆς δὲ δόξῃ μάλιστα καὶ λόγου δεινότητι πρωτεύων* (Publ. 21.4). Además, era honrado y justo: *ἄνδρα χρηστὸν καὶ δίκαιον* (Publ. 21.7). Tito Livio no ofrece descripción alguna, mientras que Dionisio de Halicarnaso incide en la alcurnia y la riqueza de Clauso: *ἀνὴρ τις ἐκ τοῦ Σαβίνου ἔθνους [...] εὐγενὴς καὶ χρήμασι δυνατὸς Τίτος Κλαύδιος* (D.H., V 40.3).³⁴⁷ Aunque se habla veladamente de falta de patriotismo y de inclinación por la tiranía por oponerse a la guerra, en el relato de Plutarco la causa de la emigración de Clauso es ante todo la envidia, *ὁ δὲ πᾶσι συμβαίνει τοῖς μεγάλοις, οὐ διέφυγε παθεῖν, ἀλλ' ἐφθονεῖτο* (Publ. 21.5) y el odio, *εἰ δὲ βούλοιο σφύζων σεαυτὸν μεταστῆναι καὶ φυγεῖν τοὺς μισοῦντας* (Publ. 21.8), no solo de la clase dirigente, sino también de la masa. Además de la desafección de los compatriotas, el pacifismo y el miedo a un juicio injusto llevaron a Clauso a marcharse a Roma:

καὶ τοῖς φθονοῦσιν αἰτίαν παρέσχε καταπαύων τὸν πόλεμον αὖχειν τὰ Ῥωμαίων ἐπὶ τυραννίδι καὶ δουλώσει τῆς πατρίδος. αἰσθόμενος δὲ τοὺς λόγους τούτους βουλομένῳ τῷ πλήθει λεγομένους καὶ προσκρούοντα τοῖς πολλοῖς καὶ πολεμοποιοῖς καὶ στρατιωτικοῖς ἑαυτὸν, ἐφοβεῖτο τὴν κρίσιν, [...] ἐστασίαζε (Publ. 21.6).

Dionisio de Halicarnaso sostiene que Clauso fue acusado de traición por los rivales políticos porque se opuso a la decisión de la asamblea de declarar la guerra a Roma:

οἱ δυναστεύοντες ἐν ταῖς ἐπιφανεστάταις πόλεσιν ἄλλοτρίως ἔχοντες πρὸς τὸν ἄνδρα τῆς εἰς τὰ κοινὰ φιλοτιμίας, εἰς δίκην αὐτὸν ὑπῆγον αἰτιασάμενοι προδοσίαν, ὅτι τὸν κατὰ Ῥωμαίων πόλεμον ἐκφέρειν οὐκ ἦν πρόθυμος, ἀλλὰ καὶ ἐν τῷ κοινῷ μόνος ἀντέλεγε τοῖς ἀξιοῦσι τὰς σπουδὰς λελύσθαι, καὶ τοὺς πολίτας οὐκ εἶα κύρια εἶναι τὰ δόξαντα τοῖς ἡγεῖσθαι (D.H., V 40.4).

Clauso habría sido juzgado por traición de no haberse marchado a Roma: *ταύτην ὀρρωδῶν τὴν δίκην· ἔδει γὰρ αὐτὴν ὑπὸ τῶν ἄλλων δικασθῆναι πόλεων· [...] τοῖς Ῥωμαίοις προστίθεται* (D.H.,

³⁴⁶ “The full name of the founder, the name which he called himself, was probably Appius Clausus, the exact form used by Plutarch and his name Clausus eventually developed into Claudius” (KAVANAGH, *AHB*, 4, 1990, p. 124). No es la opinión común. “Appius Claudius may once have borne the *praenomen* Attus. It is a Sabine name [...] carried also by Attus Navius [...]. Livy, who writes Attius, may have misunderstood it as *nomen*, for there was a *gens* Attia. But Appius’ *nomen* cannot have been Clausus. The original Sabine form is Claudius from which Clausus is derived by the regular assimilation of dentals before consonant i almost all the non-Latin dialects of Italy [...]. Antiquarians, noticing the form Clausus in Sabine territory at much later date, assumed that it was the primitive form” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 274); “Il *praenomen* originario è *Attus*, comune anche ad altri personaggi di età arcaica [...] ed attestato in Sabina [...]. Probabilmente *Attus* è connesso con *Atta*, che significa ‘avo, capostipite’. L’uso della formula *Attius* anche per il *praenomen* è dovuta all’influenza del *nomen Attius*, chiramente derivato dal prenome” (AMPOLO, *DArch*, 4-5, 1970-71, p. 37, n. 1); “Appius Clausus (dont le nom était Attus Clausus en sabin)” (PERUZZI, *PP*, 42, 1987, p. 440); “Appio Claudio e i suoi discendenti si romanizzano completamente. I Claudii si tramanderanno il prenome del loro capostipite, però sempre nella forma romana *Appius*, mai nella forma sabina *Attus* o *Atta*” (PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 257).

³⁴⁷ “Les Claudes se vantaient de leur origine spartiate. Si l’on se souvient que les traditions nationales prétendaient (à tort ou à raison) que les Sabins étaient des colons venus de Sparte, on en conclut qu’ils appartenaient à la plus ancienne et haute aristocratie sabine” (PERUZZI, *PP*, 42, 1987, p. 442). Plinio el Viejo dice que Apio Clauso fue el primer particular que colocó en un edificio público, el templo de Belona, medallones con las efigies de los antepasados con un epígrafe de la carrera política: *verum clupeos in sacro vel publico dicare privatim primus instituit, ut reperio, Appius Claudius [...]. posuit enim in Bellonae aede maiores suos, placuitque in excelso spectari et titulos honorum legi* (Plin., *H.N.* 35.12). “Il *cursus honorum* degli antenati di Appio assicura che essi erano stati eminenti nella vita pubblica sabina e che i Claudii già avevano genealogia scritte” (PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 253). La *gens Claudia*, *Sabina nobilitas*, mantuvo la costumbre de guardar las imágenes de los antepasados hasta la época imperial, como recuerda Tácito: *Attus Clausus ceteraque Claudiorum effigies longo ordine spectarentur* (Tac., *Ann.* 4.9). Tito Livio se hace eco de la *superbia Claudiana* diciendo Clauso que era un tipo de natural impetuoso (*vehementis ingenii vir*, Liv., II 23.15) y de arrogancia innata (*insita superbia animo*, Liv., II 27.10).

V 40.5). Al igual que Plutarco, *καὶ τοῦτ' ἦν τοῦ πολέμου διατριβὴ καὶ μέλλησιν τοῖς Σαβίνοις* (Publ. 21.7), Tito Livio recoge la idea de que la demora de la guerra se debió a disensiones entre grupos de sabinos belicistas y pacifistas, a los segundos de los cuales acaudillaba Apio Clauso, que se vio obligado a exiliarse cuando estuvo en minoría: *cum pacis ipse auctor a turbatoribus belli premeretur nec par factioni esset, [...] Romam transfugit* (Liv., II 16.4). Pero tanto Livio, *transfugit*, como Dionisio de Halicarnaso, *αὐτομολεῖ*, tratan a Clauso de desertor. Plutarco escribe que Clauso era a ojo de los sabinos un fugitivo y un enemigo, *φυγὰς καὶ πολέμιος* (Publ. 22.1).

La *gens Claudia* llegó a Roma en masa. Clauso contaba con el apoyo de amigos y familiares, *ἐταυρείαν δὲ καὶ δύνανιν φίλων καὶ οἰκείων ἔχων ἀμύνουσιν περὶ αὐτόν* (Publ. 21.6), a los que se granjeó en número de cinco mil, incluyendo mujeres y niños: *καὶ τοὺς φίλους συμπαρακαλῶν, ἐκείνων τε πολλοὺς ὁμοίως συναναπειθόντων, πεντακισχίλους οἴκους ἀναστήσας μετὰ παίδων καὶ γυναικῶν [...] εἰς Ρώμην ἤγε* (Publ. 21.9). Los emigrantes se encontraban entre los sabinos más pacíficos y acostumbrados a un modo de vida ordenado y tranquilo: *ἦν ἐν Σαβίνοις ἀθόρυβον μάλιστα καὶ βίου πρᾶον καὶ καθεστῶτος οἰκεῖον* (Publ. 21.9). Dionisio de Halicarnaso afirma sin embargo que al menos unos cinco mil sabinos del séquito de Clauso eran casi un ejército privado: *αὐτομολεῖ πρὸς αὐτοὺς συγγενειὰν τε μεγάλην ἐπαγόμενος καὶ φίλους καὶ πελάτας συχνοὺς αὐτοῖς μεταναστάντας ἐφεστίοις, οὐκ ἐλάττους πεντακισχίλων τοὺς ὅπλα φέρειν δυναμένους* (D.H., V 40.3). Tito Livio no ofrece cifras, pero menciona a un gran grupo de clientes, *magna clientium [...] manu* (Liv., II 16.4), que permite pensar en una banda armada por el uso del término *manus*.

Publicola promovió la sedición y se valió de una especie de espías que contactaron con Clauso para que huyera a Roma: *ὁ Ποπλικόλας οὐ μόνον εἰδέναι ποιοῦμενος ἔργον, ἀλλὰ καὶ κινεῖν καὶ συνεζορμᾶν τὴν στάσιν, εἶχεν ἄνδρας ἐπιτηδεῖους οἱ τῷ Κλαύσῳ διελέγοντο παρ' αὐτοῦ* (Publ. 21.7). Los colaboradores, *ἄνδρες ἐπιτήδεοι*, prometieron a Clauso que sería recibido por Publicola conforme a la virtud de un hombre justo que no buscaba vengarse de sus conciudadanos:

‘σε Ποπλικόλας ἄνδρα χρηστὸν ὄντα καὶ δίκαιον οὐδενὶ κακῷ δεῖν οἶεται τοὺς σεαυτοῦ πολίτας ἀμύνεσθαι καίπερ ἀδικούμενον’ [...] ὑποδέχεται σε δημοσίᾳ καὶ ἰδίᾳ τῆς τε σῆς ἀρετῆς ἀξίως καὶ τῆς Ρωμαίων λαμπρότητος’ (Publ. 21.7-8).

Meditado el asunto, *ταῦτα πολλάκις διασκοποῦντι τῷ Κλαύσῳ βέλτιστα τῶν ἀναγκαίων ἐφαίνετο* (Publ. 21.9), Clauso fue recibido calurosamente por Publicola: *προειδὸς τοῦ Ποπλικόλα καὶ δεχομένου φιλοφρόνως καὶ προθύμως ἐπὶ πᾶσι δικαίοις* (Publ. 21.9). Dionisio de Halicarnaso dice que otro Apio de la misma familia recuerda como sus antepasados fueron acogidos por los romanos como suplicantes: *στασιάσαντες οἱ σοὶ πρόγονοι πρὸς τοὺς ἐν τέλει καὶ τὴν ἑαυτῶν πατρίδα καταλιπόντες ἐνθαδ' ἰδρύθησαν ἰκέται* (D.H., IX 47.1). A continuación, Publicola introdujo a la *gens Claudia* en la vida pública y concedió a cada uno de sus miembros dos yugadas de tierra junto al río Anión: *τοὺς μὲν γὰρ οἴκους εὐθὺς ἀνέμειξε τῷ πολιτεύματι, καὶ χώραν ἀπέμεινεν ἐκάστῳ δυεῖν πλέθρων περὶ τὸν Ἀνίωνα ποταμὸν* (Publ. 21.10).³⁴⁸ Para Dionisio de Halicarnaso, el senado y la asamblea fueron los que posibilitaron en verdad la entrada de Clauso en el patriciado, la instalación en la ciudad y la adquisición de terreno público entre Fidenas y Picecia, que distribuyó entre los suyos, y que dio lugar al nacimiento de la *tribus Claudia*:

ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος εἷς τε τοὺς πατρικίους αὐτὸν ἐνέγραψε καὶ τῆς πόλεως μοῖραν εἶασεν ὅσῃν ἐβούλετο λαβεῖν εἰς κατασκευὴν οἰκίων χώραν τ' αὐτῷ προσέθηκεν ἐκ τῆς δημοσίας

³⁴⁸ La superficie de dos yugadas de terreno es el llamado *heredium*, que se remonta hasta la época de Rómulo: *bina iugera quod a Romulo primum divisa dicebantur viritim, quae heredem sequerentur, heredium appellarunt* (Varr., R.R. 1.10.2). Véase PERUZZI, PP, 42, 1987, p. 441; *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, pp. 247-248. “Il pletro corrisponde a 1000 piedi: i Greci l’assimilarono allo *iugerum* latino, misura di terreno di piedi 240x120, che equivale alla superficie lavorata in un giorno da una coppia di buoi” (AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 387, n. 212). Se trata de una parcela de tierra muy pequeña. “Romulus is said to have given each of his followers a plot of land measuring 2 *iugera* (1 *iugerum* = 0,25 hectares = 0,625 acres). This legend may not be enterly fanciful, since we know that 2 *iugera* plots were distributed to settlers in early Roman colonies” (CORNEILL, *The beginnings of Rome*, 1995, p. 269). El río Anión es por otra parte una afluente del Tíber que divide la región de Sabina del Lacio. En cuanto al derecho de ciudadanía, *τῷ πολιτεύματι*, es confirmado por Livio, *his civitas data* (Liv., II 16.5), Apiano, *καὶ πολίτας ἔθεντο* (App., Reg.12) y Tácito, que menciona un discurso del emperador Claudio en 48 d. C.: *maiores mei, quorum antiquissimus Clausus origine Sabina simul in civitatem et in familias patriciorum ascriptus est* (Tac., Ann. 11.24).

τὴν μεταξὺ Φιδήνης καὶ Πικετίας, ὥς ἔχοι διανεῖμαι κλήρους ἅπασι τοῖς περὶ αὐτὸν, ἀφ' ὧν καὶ φυλὴ τις ἐγένετο σὺν χρόνῳ Κλαυδία καλουμένη καὶ μέχρις ἐμοῦ διέμεινε τὸ αὐτὸ φυλάττουσα ὄνομα (D.H., V 40.5).³⁴⁹

Tal generosidad se debió a que la guerra contra los sabinos se decidió a favor de los romanos gracias a la influencia de Clauso: *ρόπην τ' οὐ μικρὰν εἰς τὰ πράγματα παρέσχε καὶ τοῦ κατορθωθῆναι τόνδε τὸν πόλεμον ἁπάντων ἔδοξεν αἰτιώτατος γενέσθαι* (D.H., V 40.5).³⁵⁰ Tito Livio se limita a decir que la *gens Claudia* fue agraciada con la ciudadanía y la tierra que estaba al otro lado del Anión, donde se originó después la vieja *tribus Claudia*: *his civitas data agerque trans Anienem; Vetus Claudia tribus, additis postea novis tribulibus qui ex eo venirent agro, appellata* (Liv., II 16.5).³⁵¹ Plutarco escribe que Públicola concedió a Clauso veinticinco yugadas de tierra y un lugar en el senado: *τῷ δὲ Κλαύσῳ πλῆθρα πέντε καὶ εἴκοσι γῆς ἔδωκεν, αὐτὸν δὲ τῇ βουλῇ προσέγραψεν* (Publ. 21.10). Tal fue el comienzo de una fulgurante carrera política que supo dirigir con sabiduría: *ἀρχὴν τῆς πολιτείας λαμβάνοντα ταύτην, ἣ χρώμενος ἐμφρόνως ἀνέδραμεν εἰς τὸ πρῶτον ἀξίωμα, καὶ δύναμιν ἔσχεν μεγάλην* (Publ. 21.10).³⁵² Livio confirma que no tardó mucho en dejarse sentir el poder de Clauso en el senado: *Appius inter patres lectus haud ita multo post in principium dignationem pervenit* (Liv., II. 16.5).³⁵³ Además de la tierra al norte del río Anión y de la aceptación en el patriciado, Suetonio dice que Clauso recibió una tumba familiar a

³⁴⁹ Apiano confma que la *gens Claudia* recibió terreno edificable y tierra de cultivo: *οἷς πᾶσι Ῥωμαῖοι χώραν ἐς οἰκίας ἔδοσαν καὶ γῆν ἐς γεωργίαν* (App., Reg.12). Y según Servio, las parcelas para la construcción de viviendas fueron entregadas personalmente a Apio Clauso: *Clausus [...] habitandam partem urbis accepit* (Serv., Aen. 7.706).

³⁵⁰ No se conoce el emplazamiento de Picencia. El territorio recibido debía ser “presumiblemente zona di frontiera (ciò che spiega l'importanza di Appio Claudio per i sabini nella guerra contro Roma, e il peso decisivo della sua defezione)” (PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 248). Clauso tuvo que recibir las tierras al otro lado del Anión entre Fidenas y Picencia tras la guerra contra los sabinos, ya que el territorio de Fidenas fue campo de batalla. Plutarco escribe que los sabinos acamparon cerca de Fidenas, *περὶ Φειδήνας κατηλύσαντο* (Publ. 22.2), donde se refugiaron tras ser derrotados por los romanos: *τὸ δὲ μὴ πάντας ἀπολέσθαι τότε Σαβίνους, ἀλλὰ καὶ περιγενέσθαι τινάς, ἣ Φειδηνατῶν πόλιν ἐγγὺς οὖσα παρέσχε, καὶ μάλιστα τοῖς ἐκ τῶν στρατοπέδων ὅθ' ἤλσκετο διεκπίπτουσιν* (Publ. 22.8). Según Dionisio de Halicarnaso, los sabinos que establecieron al otro lado del Anión formaron la *tribus Claudia* *σὺν χρόνῳ* porque el asentamiento definitivo se pudo producir después de la guerra, en 495 a. C., bajo el consulado del propio Clauso, cuando *Romae tribus una et viginti factae* (Liv., II 21.7). “La [*tribus*] *Claudia*, costituita nel 495, è posta proprio al confine con la Sabina, come una marca di frontiera” (AMPOLO, *DArch*, 4-5, 1970-1971, p. 43). El nombre de la *tribus Claudia* procede naturalmente del jefe del clan, como recuerdan Apiano, *καὶ φύλην ἐπὶ ὄνομον αὐτοῦ κατέστησαν* (App., Reg.12) y Servio, *ex quo Claudia et tribus et familia nominata* (Serv., Aen. 7.706).

³⁵¹ “The original members of the tribe were all Claudii, subsequently other residents in the area where the Claudii settled were given citizenship and enrolled in the same tribe. A particular example is the case of Fidenae which after its incorporation was enrolled in the Claudian tribe [...]. *Vetus* is to distinguish them from the other pockets of the tribe created throughout Italy after 241” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 275).

³⁵² “Appio viene nominato senatore e diventa in breve tempo uno dei patres più influenti, tanto che nel 495 sarà eletto console” (PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 249). La primera aparición política de Clauso fue no obstante en el debate celebrado en el senado en 498, o 496 a. C., por la negativa de los plebeyos a luchar en las guerras latinas a causa de la grave situación de las deudas. Marco Valerio, el hijo de Públicola, defendió los postulados de la plebe (D.H., V. 63-65)—tal y como dijimos en el capítulo dedicado a las fuentes, véase p. 44 y n. 144 y 145—, en tanto que Apio Clauso sostuvo que la abolición de las deudas era contraria al bien común, *τὸ κοινόν*, y fomentaba el deseo insaciable de las masas (D.H., V. 66-68). Véase WISEMAN, *Clio's cosmetics*, 1979, pp. 57-76, especialmente pp. 65-66.

³⁵³ OGILVIE matiza que “L[ivy] means that he was made a patrician rather a senator” (*A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 275). Poco después, en el 445 a.C., Livio pone en boca del tribuno de la plebe Gayo Canuleyo que *plerique oriundi ex Albanis et Sabinis non genere nec sanguine sed per cooptationem in patres habetis, aut ab regibus lecti aut post reges exactos iussu populi* (Liv., IV 4.7). “*Cooptationem* implies that patricians could coopt families at will into their body but that is certainly erroneous [...]. The decision would have rested with the *comitia curiata*. The choice of the term may, therefore, reflect legalistic controversies of the last centuries of the Republic. Or it may simply be misunderstanding by L[ivy] himself, to which he is prone” (OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 536). El término *cooptatio* es empleado por Suetonio para referir la entrada de Clauso en el senado en 504 a.C.: *gens Claudia in patricias cooptata* (Suet. Tib. 1.2). Véase PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, p. 249 y n. 12. Apiano dice que Clauso fue admitido en el senado: *τὸν δὲ Κλαύδιον καὶ ἐς τὸ βουλευτήριον κατέλεξαν* (App., Reg. 12).

los pies del Capitolio: *atque in patricias cooptata agrum insuper trans Anienem clientibus locumque sibi ad sepulturam sub Capitolio accepit* (Suet., Tib. 1.2).³⁵⁴

Guerra contra los sabinos (22.1-8)

La emigración de Apio Claudio, exiliado y enemigo, *φυγάς γενόμενος καὶ πολέμιος*, soliviantó los ánimos de los sabinos más exaltados, que buscaron vengarse de la afrenta de los romanos: *τὰ δὲ Σαβίνων οὕτω διακριθέντα τῷ μετοικισμῷ τῶν ἀνδρῶν οὐκ εἶσαν οἱ δημαγωγοῦντες ἀτρεμῆσαι καὶ καταστῆναι, σχετλιάζοντες εἰ Κλαῦσος, ἃ παρὼν οὐκ ἔπεισε, διαπράζεται φυγάς γενόμενος καὶ πολέμιος, μὴ δοῦναι δίκην Ῥωμαίους ὧν ὑβρίζουσιν* (Publ. 22.1). Se preparaba una guerra con base en Fidenas, desde donde pretendían atacar Roma con incursiones de la caballería que servirían como cebo para que los romanos salieran a campo abierto y fueran sorprendidos por la infantería emboscada en la vegetación: *ἄραντες οὖν στρατῷ μεγάλῳ περὶ Φειδήνας κατηλύσαντο, καὶ τινα λόχον θέμενοι πρὸ τῆς Ῥώμης ἐν χωρίοις συνηρεφείσι καὶ κοίλοις δισχιλίους ὀπλίτας, ἔμελλον ἅμ' ἡμέρᾳ φανερώς ἱππεῦσιν ὀλίγοις λείαν ἐλαύνειν* (Publ. 22.2). Pues los jinetes tenían la orden de atraer a los romanos hasta las posiciones ocultas de la infantería, *εἴρητο δ' αὐτοῖς, ὅταν τῇ πόλει προσελάσωσιν, ὑποφύγειν, ἕως ἐμβάλωσιν εἰς τὴν ἐνέδραν τοὺς πολεμίους* (Publ. 22.3). Dionisio de Halicarnaso habla de dos campamentos, uno en la propia Fidenas, como refugio en la retaguardia, y otro en las inmediaciones, como base de operaciones para la batalla:

ἐπεὶ δὲ παρεσκευάστο ἅπαντα ἀμφοτέροις, πρῶτον μὲν ἐξῆγον οἱ Σαβῖνοι τὰς δυνάμεις καὶ ποιοῦνται δύο παρεμβολὰς μίαν μὲν ὑπαιθρον οὐ πρόσω Φιδήνης, ἑτέραν δ' ἐν αὐτῇ Φιδήνῃ φυλακῆς τε τῶν ἐνδον ἕνεκα καὶ καταφυγῆς τῶν ἔξω στρατοπεδευόντων, ἂν τι γένηται παῖσιμα περὶ αὐτοῦς (D.H., V 41.1).

El plan de ataque de los sabinos fue revelado por unos desertores a Publicola, que se puso de inmediato al frente de los romanos: *ταυθ' ὁ Ποπλικόλας αὐθιμερὸν πυθόμενος παρ' αὐτομόλων, ταχὺ διηρμόσατο πρὸς πάντα καὶ διένειμε τὴν δύναμιν* (Publ. 22.3). Postumio Albo, el yerno de Publicola, se encargó de tomar con tres mil infantes la cresta de la colina donde se habían emboscado los sabinos: *Ποστούμιος μὲν γὰρ Ἄλβος ὁ γαμβρὸς αὐτοῦ τρισχιλίους ὀπλίταις ἐσπέρας ἔτι προελθὼν καὶ καταλαβὼν τοὺς ἀκρολόφους ὑφ' οἷς ἐνήδρευον οἱ Σαβῖνοι, παρεφύλαττεν* (Publ. 22.4). El cónsul Lucrecio frenó las incursiones de pillaje de la caballería sabina, *ὁ δὲ συνάρχων Λουκρήτιος ἔχων τὸ κουφότατον ἐν τῇ πόλει καὶ νεώτατον ἐτάχθη τοῖς ἐλαύνουσι τὴν λείαν ἱππεῦσιν ἐπιχειρεῖν* (Publ. 22.4) y el propio Publicola rodeó al enemigo con el grueso del ejército: *αὐτὸς δὲ τὴν ἄλλην ἀναλαβὼν στρατιὰν κύκλῳ περιήλθε τοὺς πολεμίους* (Publ. 22.4). Dioniso de Halicarnaso se hace eco también de las órdenes de Publicola, que se había enterado del plan de ataque de los sabinos por prisioneros y desertores, *ὅσα τοῦ τ' αὐτομόλου καὶ τῶν αἰχμαλώτων ἤκουσε*, pero excluye de la escaramuza en la colina a Postumio Albo, e incluye en las operaciones militares al legado Larcio, que hizo de enlace entre los campamentos de Lucrecio y Publicola, que arengó a los soldados para que obtuvieran la victoria contra los enemigos:

ταῦτα μαθὼν ὁ Οὐαλέριος ἀποστέλλει τὸν πρεσβευτὴν Λάρκιον εἰς τὸν ἕτερον χάρακα τὴν τε διάνοιαν τῶν πολεμίων ἀπαγγελοῦντα τῷ κατέχοντι τὴν παρεμβολὴν ἐκείνην Λουκρητίῳ, καὶ τίνα χρὴ τρόπον ἐπιχειρεῖν τοῖς πολεμίους ὑποθησόμενον· αὐτὸς δὲ τοὺς ταξιάρχους καὶ λοχαγοὺς καλέσας καὶ φράσας ὅσα τοῦ τ' αὐτομόλου καὶ τῶν αἰχμαλώτων ἤκουσε καὶ

³⁵⁴ “The ground bellow the Capitoline was evidently owned by the Claudii as early as 296 B.C., when Ap. Claudius Caecus built the temple of Bellona there in the Etruscan wars, and as late as the principate of Augustus, when the ashes of P. Clodius’ son ‘Pulcher Claudius’ were laid to rest there in an alabaster urn which has survived the destruction of the family tomb” (WISEMAN, *Clio’s cosmetics*, 1979, p. 59); “Non sappiamo niente di questa area, né del modo e della misura della sua utilizzazione, che in ogni caso deve essere durata appena mezzo secolo. Infatti, nel 451, una legge formulata dai magistrati presieduti proprio da un figlio di Attus Clausus [...] proibisce la sepoltura nell’*urbs* [...] Non si può attribuire la concessione al fatto che i Claudii praticano culti che si distinguono da quelli romani [...]. In ogni caso, la concessione di un’area urbana per sepolture gentilizie è un eccezionale privilegio, come si vede da una concessione identica che sarà fatta poco dopo, nel 503, a Publio Valerio Publicola (e a titolo di onore, non a motivo di culti particolari [...], privilegio che [...] dal 451 in poi si è esercitato solo in forma simbolica, facendo sostare il feretro nel Foro, tenendovi sotto per un istante una torcia accesa e poi rimuovendolo dalla città” (PERUZZI, *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, 1990, pp. 245-246).

παρακαλέσας ἄνδρας ἀγαθοὺς εἶναι καιρὸν εἰληφέναι νομίσαντας εὐχῆς ἄξιον, ἐν ᾧ δίκας λήψονται παρὰ τῶν ἐχθρῶν καλὰς, ἃ τε δέοι πράττειν ἐκάστοις ὑποθέμενος καὶ τὸ σύνθημα δοὺς ἀπέλυσε ἐπὶ τάξεις (D.H., V 41.5).

Al amanecer, cayó una densa niebla que favoreció el ataque de los romanos, καὶ κατὰ τύχην ὁμίχλης βαθείας ἐπιπεούσης περὶ ὄρθρον (Publ. 22.5), que se lanzaron simultáneamente por tres flancos contra los enemigos: ὅμα Ποστούμιός τε τοὺς ἐνεδρεύοντας ἐμβοήσας ἔβαλεν ἀπὸ τῶν ἄκρων, καὶ τοῖς προῖππασαμένοις ἐφῆκε τοὺς περὶ αὐτὸν ὁ Λουκρήτιος, καὶ Ποπλικόλας προσέβαλε τοῖς στρατοπέδοις τῶν πολεμίων (Publ. 22.5). La aniquilación de los sabinos fue absoluta: πάντη μὲν οὖν ἐκακοῦτο τὰ Σαβίνων καὶ διεφθείρετο (Publ. 22.6). Los romanos no respetaron si quiera a los que huían: τοὺς δ' ἐνταῦθα μὴδ' ἀμυνομένους, ἀλλὰ φεύγοντας εὐθὺς ἔκτεινον οἱ Ῥωμαῖοι, τῆς ἐλπίδος αὐτοῖς ὀλεθριωτάτης γενομένης (Publ. 22.6). Plutarco dice que surgió tal desconcierto que los sabinos tropezaron los unos con los otros tratando de huir hacia los parapetos mientras iban a ser ayudados:

σφύζεσθαι γὰρ οἰόμενοι τοὺς ἑτέρους οἱ ἕτεροι τῷ μάχεσθαι καὶ μένειν οὐ προσεῖχον, ἀλλ' οἱ μὲν ἐκ τῶν ἐρυμάτων πρὸς τοὺς ἐνεδρεύοντας, οὗτοι δὲ πάλιν ὡς ἐκείνους εἰς τὸ στρατόπεδον θέοντες, ἐναντίοι φεύγουσιν ἐνέπιπτον πρὸς οὓς ἔφευγον, καὶ βοηθείας δεομένοις οὓς ἥλιπζον αὐτοῖς βοηθήσειν (Publ. 22.7).

La proximidad de Fidenas permitió escapar a unos cuantos sabinos que consiguieron salir del campamento cuando fue tomado. El resto o fue masacrado o fue hecho prisionero: τὸ δὲ μὴ πάντας ἀπολέσθαι τότε Σαβίνους, ἀλλὰ καὶ περιγενέσθαι τινάς, ἢ Φειδηνῶν πόλιν ἐγγὺς οὔσα παρέσχε, καὶ μάλιστα τοῖς ἐκ τῶν στρατοπέδων ὅθ' ἤλίσκετο διεκπίπτουσιν. ὅσοι δὲ Φειδηνῶν διήμαρτον, ἢ διεφθάρησαν ἢ ζῶντες ἀπῆχθησαν ὑπὸ τῶν λαβόντων (Publ. 22.8). Al final de la detallada descripción de la carnicería en el campamento sabino, τῇ τάφρῳ σωρούς [...] οἰκείων νεκρῶν (D.H., V 42.2) y de la pavorosa impiedad de los romanos, que mataron a los enemigos que corrían desarmados a la desbandada, τοὺς ἐπὶ τὴν παρεμβολὴν σφῶν ἀφικομένους κτείνοντες ἐδίωκον οὔτε ὅπλα οὔτε κόσμον σώζοντας (D.H., V 42.4), Dionisio de Halicarnaso afirma que murieron unos mil quinientos sabinos y fueron capturados cuatro mil quinientos prisioneros: ἐν ταύταις ταῖς μάχαις Σαβίνων τε καὶ τῶν συμμάχων ἀπέθανον μὲν ἀμφὶ τοὺς μυρίους καὶ τρισχιλίους καὶ πεντακοσίους, αἰχμάλωτοι δ' ἐλήφθησαν τετρακισχίλιοι καὶ διακόσιοι (D.H., V 42.4).

III. DESENLAZCE

III, 1. Muerte y funeral de Publicola (23.1-6)

La muerte del protagonista es fundamental en el esquema biográfico de las *Vidas paralelas*. No resulta extraño por consiguiente que Plutarco se detenga en las exequias de Publicola.³⁵⁵ El último capítulo de la biografía se divide en dos partes: el final de la guerra contra los sabinos y el funeral de Publicola, que es una combinación de un *funus publicum* y un *funus collaticium*. A modo de epílogo, es referida la sepultura en el *pomerium*, un privilegio de Publicola del que gozó también un tiempo la *gens Valeria*.

*

La exitosa guerra contra los sabinos concluyó con un acto de extrema crueldad por parte de Publicola, que permitió a los soldados mutilar y ejecutar a los prisioneros:

τοῦτο τὸ κατόρθωμα Ῥωμαῖοι, καίπερ εἰωθότες ἅπασι τοῖς μεγάλοις ἐπιφημίζουσιν τὸ δαιμόνιον, ἐνὸς ἔργου ἡγοῦντο τοῦ στρατηγοῦ γεγονέναι, καὶ τῶν μεχαμένων ἦν ἀκούειν, ὅτι κωφοὺς καὶ τυφλοὺς αὐτοῖς καὶ μόνον οὐ καθεύδοντας τοὺς πολεμίους Ποπλικόλας παρέδωκε χρῆσθαι τοῖς ξίφεσιν (Publ. 23.1).³⁵⁶

Además, enriqueció al pueblo con el botín y el expolio de los sabinos: ἐρρώσθη δὲ καὶ χρήμασιν ὁ δῆμος ἐκ τοῦ λαφύρων καὶ τῶν αἰχμαλώτων (Publ. 23.2).³⁵⁷ Dioniso de Halicarnaso dice que la guerra terminó con la toma de Fidenas, que no fue destruida ni esclavizada, ni tampoco matados los ciudadanos, ya que la confiscación de bienes y esclavos, así como las bajas de la guerra fueron castigo suficiente para los cónsules: οὐ μὴν ἀνδραποδισμοῦ οὐ πολλὸς ἐγένετο μετὰ τὴν ἄλωσιν· ἀποχρῶσα γὰρ ἐφάνη ζημία τοῖς ὑπάτοις πόλεως ὁμοεθνοῦς ἀμαρτούσης ἀρπαγῇ χρημάτων τε καὶ ἀνδραπόδων καὶ ὁ τῶν κατὰ τὴν μάχην ἀπολομένων ὄλεθρος (D.H., V 43.1). Pero fueron ajusticiados públicamente los fidenates más ilustres por llevar la ciudad a la guerra contra Roma:

συγκαλέσαντες δὴ Φιδηναίων τοὺς ἀλόντας εἰς τὴν ἀγορὰν καὶ πολλὰ τῆς ἀνοίας αὐτῶν κατηγορήσαντες ἀξίους τ' εἶναι φήσαντες ἅπαντας ἤβηδὸν ἀπολωλέναι μήτε ταῖς εὐεργεσίαις χάριν εἰδότας μήτε τοῖς κακοῖς σωφρονιζομένους, ῥάβδοις αἰκισάμενοι τοὺς ἐπιφανεστάτους ἀπάντων ὁρῶντων ἀπέκτειναν (D. H., V 43.2).

Transferido el poder a los nuevos cónsules, y celebrado el triunfo, Publicola murió satisfecho por haber realizado bellas y buenas acciones: ὁ δὲ Ποπλικόλας τὸν τε θρίαμβον ἀγαγὼν καὶ τοῖς

³⁵⁵ El tema de la muerte y del funeral se fija por los términos θάνατος o τελευτή, sobre el final de la vida; por κήδεια, τάφος o τιμή, sobre las honras fúnebres; por λείψανον, νεκρός o σῶμα, sobre la suerte del cadáver, y por γένος sobre la familia del difunto. En la biografía, los términos θάνατος, τελευτή y τάφος aparecen en diferentes formas verbales de θάπτω y τελευτάω: en el infinitivo de aoristo pasivo de ταφῆναι τὸ σῶμα, donde se recoge también σῶμα; en la tercera persona del singular del aoristo pasivo de ἐτάφη δὲ καὶ τοῦτο; en la tercera persona del singular de νῦν δὲ θάπτεται μὲν οὐδεὶς ἀπὸ τὸ γένους, donde aparece también γένος, y en la tercera persona del singular del aoristo de ὁ δὲ Ποπλικόλας εὐθύς ἐτελεύτησεν, así como en la oración de infinitivo γένει παντὶ τῇ τάφῃ μετεῖναι, donde está de nuevo γένος. El término νεκρός aparece dos veces en acusativo singular en frases con los verbos κομίζω y ἀποκομίζω: en la forma del participio de aoristo κομίσαντες δὲ τὸν νεκρόν y en la tercera persona del plural de τὸν νεκρόν οὕτως ἀποκομίζουσιν. Plutarco usa el pleonismo διαπενθέω πένθος para emitir un juicio de valor sobre el héroe difunto: αἱ δὲ γυναῖκες ἰδίᾳ πρὸς ἑαυτὰς συμφορὴν ἔσασαι διεπένθησαν ἐνιαυτὸν ὅλον ἐπὶ τῷ ἀνδρὶ πένθος ἔτιμον καὶ ζηλωτόν. Véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, pp. 104-105; *Estudios sobre Plutarco*, 1996, p. 257. Cf. AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 298.

³⁵⁶ La crueldad, ὁμότης, forma parte de las *Vidas paralelas* asociada generalmente a la ὀργή o la φιλονικία de los personajes biografiados y cometida en actos de guerra. Véase JUFRESA, *Plutarco a la seva època*, 2005, pp. 519-542.

³⁵⁷ La venta de los prisioneros de guerra se produjo en la guerra sabina del año siguiente bajo el consulado de Tuberto y Lanato (en 503, o 501 a. C.). El dinero recaudado sirvió para sufragar los gastos de equipamiento de los soldados: ἀνδρας τ' αἰχμαλώτους ἄγοντες, οὓς ἔλαβον οὐκ ὀλίγους καὶ χρήματα, χωρὶς ὧν οἱ στρατιῶται διήρπασαν· τούτων δὲ διαπραθέντων δημοσίᾳ τὰς κατ' ἄνδρα γενομένας εἰσφοράς, αἷς ἔστειλαν τοὺς στρατιώτας, ἅπαντες ἐκομίσαντο (D.H., V 47.1).

μετ' αὐτὸν ἀποδειχθεῖσιν ὑπάτοις παραδοὺς τὴν πόλιν, εὐθὺς ἐτελεύτησεν, ὥς ἐφικτόν ἐστι ἀνθρώποις μάλιστα τοῖς νενομισμένοις καλοῖς τὸν ἑαυτοῦ βίον ἐκτελειώσας (Publ. 23.3). Tito Livio matiza que el triunfo de *Sabinis et Veientibus* fue concedido por el senado a ambos cónsules, Publicola y Espurio Lucrecio: *triumphantes Romam redierunt* (Liv., II 16.2). Lo mismo dice Dionisio de Halicarnaso: *τὴν δύναμιν ἀπῆγον ἐκ <τῆς> τῶν πολεμίων καὶ τὸν ὑπὸ τῆς βουλῆς ψηφισθέντα θρίαμβον κατήγαγον* (D.H., V 43.2).³⁵⁸ En cuanto a la reflexión moral sobre la muerte, Plutarco emite un juicio positivo de Publicola, al que considera como un hombre *καλὸς κάγαθός* por los hechos de toda una vida. El único límite de la satisfacción estuvo en haber actuado según las posibilidades de la naturaleza humana, ὥς ἐφικτόν ἐστιν ἀνθρώποις.

La muerte de Publicola sobrevino de repente a principios del consulado de Menenio Agripa Lanato y Publio Postumio Tuberto (en 503 a. C.), como refiere Tito Livio: *P. Valerius, omnium consensu princeps belli pacisque artibus, anno post Agrippa Menenio P. Postumio consulibus moritur, gloria ingenti* (Liv., II 16.7).³⁵⁹ Dionisio de Halicarnaso, que confirma el deceso bajo Lanato y Postumio (en 501 a. C., *ἐπὶ δὲ τῆς τούτων ἀρχῆς*), dice que la muerte se produjo por causas naturales, νόσος, sin precisar la enfermedad de que estaba aquejado Publicola: *Πόπλιος Οὐαλέριος Ποπλικόλας ἐπικαλούμενος νοσήσας ἐτελέντα, κράτιστος τῶν τότε Ρωμαίων κατὰ πᾶσαν ἀρετὴν νομισθεὶς* (D.H., V 48.1).

El obituario de Publicola es breve y medido: *μάλιστα τοῖς νενομισμένοις καλοῖς κάγαθοις*. El texto hubiera podido figurar en el epitafio. No menos concisas fueron las palabras laudatorias de Tito Livio, *omnium consensu princeps belli pacisque artibus*, o de Dionisio de Halicarnaso, *κράτιστος τῶν τότε Ρωμαίων κατὰ πᾶσαν ἀρετὴν νομισθεὶς*. Publicola murió en el cénit de la virtud y la gloria por encima de cualquier romano de entonces en la política y la guerra. En la *synkrisis*, Plutarco se hace eco de la doble faceta del héroe como gobernante y soldado, de la que salió siempre airoso: *ἄρχοντα καὶ στρατηγόντα [...] τιμηθεὶς δὲ καὶ θριαμβένσας* (Sol.-Publ. 1.4). En cuanto al funeral, es bastante peculiar.³⁶⁰ La asamblea decretó que Publicola fuera enterrado a expensas públicas en señal del respeto y de la gratitud que mereció haber tenido en vida, mientras que los ciudadanos contribuyeron con un cuadrante en reconocimiento del honor del cónsul: *ὁ δὲ δῆμος ὥσπερ οὐδὲν εἰς ζῶντα τῶν ἀξίων πεπονηκώς, ἀλλὰ πᾶσαν ὀφείλων χάριν, ἐψεφίσατο*

³⁵⁸ Se trata del segundo triunfo de Publicola. Véase VOLKMANN, *RE*, 8, A, 1, 1955, col. 180, citando el *CIL*, I², pp. 43 y 169. En el anónimo *De viris illustribus*, el triunfo es computado erróneamente como el tercero: *primi de Veientibus, iterum de Sabinis, tertio de utrisque gentibus triumphavit* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 15.1). “Seul le *De viris illustribus* l'honorait d'un troisième triomphe [...] que nos autres sources sont unanimes à mettre au compte de son frère Marcus” (RICHARD, *MEFRA*, 106, 1994, p. 412).

³⁵⁹ Véase BROUGHTON, *The magistrates of the Roman Republic*, vol. I, 1951, p. 8. Agripa Lanato y Postumio Tuberto fueron *consules suffecti*. Cf. OGILVIE, *A commentary on Livy*, 1970 [1.^a ed., 1965], p. 265. La *gens Agrippa* era una de las familias más antiguas de Roma. Oriunda de la región de Preneste y con ramificaciones etruscas por el gentilicio, fue siempre plebeya. Lo cual no es óbice para que estuviera presente en los Fastos. En cuanto a Postumio Tuberto, había sido cónsul con Marco Valerio en 505, o 503 a. C. La *gens Postumia* dominó Roma en el decenio entre 503 y 493 a. C. “Avec P. Postumius, “consul” patricien en 505 et (ou?) en 503, nous sommes en terrain plus sûr. Son nom, lié à la bataille du lac Régille, n'est entaché d'aucune duplication avec la période suivante, contrairement à celui de son collègue M. Valerius, prétendu frère de Publicola. Quant à Menenius Agrippa, bien qu'il fasse non plus l'objet d'aucun doublet, notre suspicion à son égard vient de la pauvreté et de l'exemplarité de son rôle “historique”, qui consista, en tout et pour tout, à délivrer à la plèbe le bel apologue qui la fit renoncer à sa première sécession” (MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, 1982, p. 298).

³⁶⁰ Véase AFFORTUNATI, *ASNP*, 15, 1989, pp. 153-156; 1992, p. 119; 2000, pp. 298-300: La peculiaridad consiste en que en el funeral “confluiscono due tradizioni tardorepublicane che attribuiscono a Publicola, l'una un *funus publicum*, l'altra un *funus collaticium*”. Cf. VOLKMANN, *RE*, 8, A, 1, 1955, col. 186: “Er wurde wegen seiner Verdienste um den Staat mit einem Begräbnis auf öffentliche Kosten geehrt, zu denen jeder Bürger vier As beisteuerte”. El *funus publicum*, como el de Cornelio Sila, recoge una tradición favorable a los *optimates*; el *funus publicum*, como el de Julio César, a los *populares*. Tito Livio, *de publico es datus* (Liv., II 16.7), Dionisio de Halicarnaso, *ἐψηφίσατο χρημάτων ἐπιχορηγηθῆναι τὰς εἰς τὴν ταφὴν δανάπας* (D.H., V 48.3), Valerio Máximo, *publica pecunia* (Val. Max., IV 4.1) y el anónimo de *De viris illustribus*, *publice sepultus* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 15.6) hablan de un *funus publicum*, en tanto que Eutropio, *collatis a populo nummis* (Eutr. I 11.4) refiere un *funus collaticium*. Es probable no obstante que los *funera publica* fueran primeramente *funera collaticia*, como el de Publicola: “Sicherlich waren die *funera publica* ursprünglich nichts anderes als *funera ex aere collato*, die im Nachhinein mit dem Begriff *funus publicum* kodiert bzw. im Zuge der Überlieferung entsprechend ausgestaltet und mit diesem gleichgesetzt wurden” (WEISCH-KLEIN, *Funus publicum*, 1993, p. 8).

δημοσίᾳ ταφῆναι τὸ σῶμα, καὶ τεταρτημόριον ἕκαστος ἐπὶ τιμῇ συνεισήνεγκεν (Publ. 23.4). En la biografía no hay en principio rehabilitación del personaje, que murió en olor de multitudes, como dice Plutarco en la *synkrisis*: τελευτήσας γὰρ οὐ φίλοις οὐδ' οἰκείοις μόνον, ἀλλὰ καὶ τῇ πόλει πάσῃ, μυριάσι πολλαῖς, δάκρυα καὶ πόθον καὶ κατήφειαν ἐφ' αὐτῷ παρέσχευεν (Sol.-Publ. 1.6). Parece sin embargo como si hubiera habido un reconocimiento póstumo del pueblo. Leyendo a Plutarco, es fácil imaginar que los romanos honraron a Publicola con un funeral multitudinario. Pero lo cierto es que hubo varios desencuentros entre Publicola y el pueblo. Primero, el malentendido con la muchedumbre que llevó a Publicola a renunciar a la vida pública apenas iniciada la revolución republicana porque había pretendido pasarse a la facción de los reyes: λόγον τοῖς πολλοῖς παρέσχειν καὶ φροντίδα, φοβουμένοις μὴ δι' ὀργὴν προσθέμενος τοῖς βασιλεῦσιν ἀναστρέψῃ τὰ πράγματα καὶ τὴν πόλιν, ἐπισφαλῶς ἔχουσιν (Publ. 2.1). Ante el temor de la masa, la reacción de Publicola fue jurar que lucharía contra los Tarquinios en pos de la libertad: πρῶτος ὁμόσας μηδὲν ἐνδώσειν μηδ' ὑφίσσεται Ταρκυνίοις, ἀλλὰ πολεμήσειν κατὰ κράτος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας (Publ. 2.2). Segundo, estando solo en el poder, Publicola levantó sospechas entre el pueblo de que regresaba la tiranía de Tarquinio el Soberbio por la vivienda fastuosa y la pompa regia que delataban al cónsul *sine collega* como un tirano en ciernes: ἔργῳ δὲ μιμεῖσθαι Ταρκύνιον, ὑπὸ ῥάβδοις ὁμοῦ πάσαις καὶ πελέκεσι κατιόντα μόνον ἐξ οἰκίας τοσαύτης τὸ μέγεθος, ὅσῃν οὐ καθεῖλε τὴν τοῦ βασιλέως (Publ. 10.2). No tardó la respuesta de Publicola, que destruyó la casa hasta los cimientos: ἔτι νυκτὸς οὐσης κατέβαλε τὴν οἰκίαν καὶ κατέσκαψεν εἰς ἔδαφος πᾶσαν, ὥστε μεθ' ἡμέραν τοὺς Ῥωμαίους ὁρῶντας καὶ συνισταμένους, τοῦ μὲν ἀνδρὸς ἀγαπᾶν καὶ θαυμάζειν τὴν μεγαλοφροσύνην (Publ. 10.5). La *μεγαλοφροσύνη* o grandeza de sentimiento de Publicola provocó el remordimiento del pueblo, que se vio obligado a admitir que había actuado injustamente arrastrado por la envidia: ὥσπερ ἀνθρώπου διὰ φθόνον κατελελυμένης (Publ. 10.5). En cuanto a las insignias reales de las hachas y los fasces, unas fueron suprimidas, y otros puestos a ras del suelo en presencia de los representantes del pueblo: τοὺς τε πελέκεις ἀπέλυσεν τῶν ῥάβδων, αὐτὰς τε ῥάβδους εἰς ἐκκλησίαν παριὼν ὑφῆκε τῷ δήμῳ καὶ κατέκλινε (Publ. 10.7). Por eso, el funeral de Publicola rezuma cierta amargura en la expresión ὥσπερ οὐδὲν εἰς ζῶντα τῶν ἀξίων πεποικώς. El honor de Publicola solo es reconocido en la muerte.³⁶¹

Al igual que sucedió con Bruto, las matronas romanas decidieron *motu proprio* llevar luto un año entero en señal de distinción y respeto: αἱ δὲ γυναῖκες ἰδίᾳ πρὸς ἑαυτὰς συμφορησάσαι διεπένθησαν ἐνιαυτὸν ὅλον ἐπὶ τῷ ἀνδρὶ πένθος ἐντιμον καὶ ζηλωτὸν (Publ. 23.4). En la *synkrisis*, Plutarco añade que la decisión de las mujeres romanas tenía un componente de afecto, ya que Publicola había sido como un padre, un hermano o un hijo: αἱ γὰρ Ῥωμαίων γυναῖκες ἐπένθησαν αὐτόν, ὥσπερ υἱὸν ἢ ἀδελφὸν ἢ πατέρα κοινὸν ἀποβαλοῦσαι (Sol.-Publ. 1.6). Las mujeres romanas no pudieron olvidar seguramente el gesto de Publicola de eximir de impuestos a las viudas y a los huérfanos de guerra: ὀργανοῖς παισὶ καὶ χήραις γυναῖξιν ἀνεθείσης τῆς εἰσφορᾶς (Publ. 12.4).

Publicola recibió un funeral de Estado con tres elementos destacables: el decreto del pueblo, la colecta de los ciudadanos y el duelo de las mujeres. Las exequias de Publicola se llevaron a cabo por tanto por iniciativa popular, de manera voluntaria y con finalidad honrosa. Hay que añadir un cuarto elemento: el sepelio decretado por la asamblea del pueblo en el interior de la ciudad, en el *pomerium*, junto a la colina Velia, no muy lejos de donde había vivido Publicola: ἐτάφη δὲ καὶ τοῦτο τῶν πολιτῶν ψηφισαμένων ἔντος ἄστεως παρὰ τὴν καλουμένην Οὐελίαν (Publ. 23.5). El privilegio de la sepultura intramuros alcanzó también al resto de la familia: ὥστε καὶ γένει παντὶ τῆς ταφῆς μετεῖναι (Publ. 23.5). Lo cual reafirma la hegemonía de las *gens Valeria* en los primeros años de la república.³⁶² En los *Aetia Romana*, Plutarco se interesa por el motivo por el cual las familias de ciertos aristócratas y generales, como Publicola o Fabricio, tuvieron el honor de ser

³⁶¹ “La muerte es, a fin de cuentas, otro medio individualizador y, en consecuencia, justificable por sí solo para el biógrafo, que culmina y cierra definitivamente la unidad de esquema que tiene cada una de las *Vidas*” (PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. I, 1985, p. 105).

³⁶² No es casualidad la relación de la *gens Valeria* con el entorno de poder de la Velia, donde vivió y fue enterrado Publicola, ya que el templo de *Vica Pota* o de la Victoria se encontraba al pie de la colina. “Un primo dato, già ricordato in precedenza, è il rapporto con *Vica Pota*, divinità certamente molto arcaica, identificata con *Victoria*. Un secondo è la tradizione sui sepolcri dei Valerii, che sarebbero stati, eccezionalmente, all'interno del pomerio, e nelle immediate vicinanze della Velia; in questo caso almeno esiste qualche indizio archeologico che potrebbe confermare la tradizione” (COARELLI, *Il foro romano*, 1992 [1.ª ed., 1983], p. 80). Sobre los *monumenta Valerorum* encontrados en la Velia, en particular una ménsula con el nombre de dos *Valerii* de época tardorrepública y de Augusto, *M. Valerius Messala* y *M. Valerius Messala Corvinus*, padre e hijo, véase CHIOFFI, *RAA*, 7, 1998-1999, p. 247, y fig. 1.

enterradas en el foro: ἡ τιμὴς ἔνεκα τοῦ τεθνκότος; καὶ γὰρ ἄλλοις ἀριστεῦσι καὶ στρατηγοῖς ἔδωκαν οὐκ αὐτοὺς μόνον ἀλλὰ καὶ τοὺς ἀπ' αὐτῶν ἐνθάπτεσθαι τῇ ἀγορᾷ (Plu., *Aet. Rom.* 79, 282F). En la *Ley de las Doce Tablas*, se reflejaba sin embargo la prohibición de inhumar o incinerar en el interior de la ciudad: *hominem mortuum in urbe ne sepelito neve urito* (*Leg. XII Tab.* 10.1). Cicerón, que transmite el pasaje en el *De legibus*, dice que la prohibición se debía al peligro de incendio: *credo vel propter ignis periculum. Quod autem addit neve urito, indicat non qui uratur sepeliri, sed qui humetur* (Cic., *Leg.* 2.23[58]).³⁶³ Antes de la prohibición, el Arpinate reconoce que hubo excepciones *virtutis causa*, como el caso de Publicola:

Atticus. Quid post XII in urbe sepulti sunt clari viri?

Marcus. Credo, Tite, fuisse aut eos quibus hoc ante hanc legem virtutis causa tributum est, ut Poplicolae, ut Tuberto, quod eorum posteriori iure tenuerunt, aut eos si qui hoc, ut C. Fabricius, virtutis causa soluti legibus consecuti sunt. Sed in urbe sepeliri lex vetat, sic decretum a pontificum collegio, non esse ius loco publico fieri sepultum (Cic., *Leg.* 2.23 [58]).

En la época de Plutarco, ya no había enterrado en la Velia ningún miembro de la *gens Valeria*: νῦν δὲ θάπτεται μὲν οὐδεὶς τῶν ἀπὸ γένους (*Publ.* 23.6). El privilegio de la sepultura consistía en una breve ceremonia de colocar una tea encendida debajo del cadáver, que era enterrado en otro lugar: κομίσαντες δὲ τὸν νεκρὸν ἐκεῖ κατατίθενται, καὶ δᾶδα τις ἡμμένην λαβὼν ὅσον ὑπὴνεγκεν, εἴτ' ἀναιρεῖται, μαρτυρόμενος ἔργῳ τὸ ἐξεῖναι, φεῖδεσθαι δὲ τῆς τιμῆς, καὶ τὸν νεκρὸν οὕτως ἀποκομίζουσιν (*Publ.* 23.6). En un pasaje de los *Aetia Romana*, basado en una fuente indeterminada, la ceremonia pretendía evitar la envidia del honor de la sepultura obtenido en el pasado: καὶ φασὶ τοῦτων ἀπογόνους ἀποθανοῦσι καὶ κομισθεῖσιν, εἰς ἀγορὰν ὑφίεσθαι δᾶδα καιομένην, εἴτ' εὐθὺς αἵρεσθαι, χρωμένων ἀνεπιφθόνως τῇ τιμῇ καὶ τὸ ἐξεῖναι μόνον ἐκβεβαιουμένων (*Plu., Aet. Rom.* 79, 282F-283A).

Dionisio de Halicarnaso recoge con matices tres de los cuatro elementos mencionados, de uno de los cuales, la pobreza, me ocupo en la tercera parte del trabajo. Debido a la penuria económica de Publicola, que no tenía ni siquiera para pagarse el entierro, οὐδὲ γὰρ τὰ εἰς τὴν ἐκκομίδην τοῦ σώματος καὶ ταφήν (*D.H., V* 48.3), el senado, como era preceptivo, corrió con los gastos del sepelio a costas del erario público: ἡ μέντοι βουλὴ μαθοῦσα ὡς εἶχεν αὐτοῖς τὰ πράγματα ἀπορώς, ἐκ τῶν δημοσίων ἐψηφίσατο χρημάτων ἐπιχορηγηθῆναι τὰς εἰς ταφήν δανάτας (*D.H., V* 48.3).³⁶⁴ Tito Livio se hace eco de que la falta de recursos de la *gens Valeria* llevó al Estado a pagar los gastos del entierro: *copiis familiaribus adeo exinguis, ut funeri sumptus deesset; de publico est datus* (*Liv., II* 16.7). La pobreza de Publicola es un motivo recurrente, como recuerda Valerio Máximo: *patrimonio ne ad exequiarum quidem impensam sufficiente decessit, ideoque publica pecunia ductae sunt* (*Val. Max., IV* 4.1). Eutropio asocia el tema a la colecta pública: *fataliter mortuus est, adeo pauper, ut, collatis a populo nummis, sumptum habuerit sepulturae* (*Eutr., I* 11.4).³⁶⁵ Pero lo cierto es que el hijo homónimo de Publicola, del que no hay noticias de que fuera

³⁶³ Cicerón distingue entre inhumación e incineración. “El que era incinerado no era inhumado”, comenta RUIZ CASTELLANOS (*La ley de las Doce Tablas*, 1992, p. 133). “The prohibition of the XII Tables is explicable enough on religious or possibly on sanitary grounds, although there are remained a few exceptions to it. We may, however, believe that Plutarch is right here, so far as the early times are concerned; for the forum was certainly used as a burial-palace and almost as certainly was no part of the original (Palatine) settlement at Rome” (ROSE, *The Roman Questions of Plutarch*, 1924, p. 2002).

³⁶⁴ “In realtà il *funus publicum* è sempre deciso dal senato, βουλὴ ἐψηφίσατο, e la spesa viene sostenuta dall'erario” (AFFORTUNATI, *ASNP*, 15, 1989, p. 154).

³⁶⁵ Parece que el *funus collaticium* tiene que ver más con el carácter *popularis* que con la pobreza de Publicola. “Dass das Volk, Mann für Mann, einen Geldbetrag zum Begräbnis beisteuert, musste Valerius als ‚Volksfreund‘ in besonderem Licht seigen” (VOLKMANN, *RE*, 8, A, 1, 1955, col. 187). Cf. AFFORTUNATI, *ASNP*, 15, 1989, p. 155. “Allerdings ist schwer zu sagen, wann diese Begründung zum Topos bzw. die Betreffenden als *exempla paupertatis* vereinnahmt wurde” (WESCH-KLEIN, *Funus publicum*, 1993, p. 9). A juicio de BRACCESSI (*RFIC*, 106, 1978, p. 69), el tema de la pobreza se creó “nella vulgata augustea”, con la idea de que la nueva *res publica constituta* se basara por un lado en el *exemplum pietatis* de Bruto, y por otro en el *exemplum paupertatis* de Publicola. En el anónimo *De viris illustribus* no se menciona sin embargo la pobreza del cofundador de la república: *cum diem obisset, publice sepultus et annuo matronarum luctu honoratus est* (*Aur. Vict., Vir. ill.* 15.6). Dionisio de Halicarnaso hace en cambio de la pobreza el motivo central del carácter de Publicola: μετὰ τὸν θάνατον αὐτοῦ φανεῖσα ἀπορία (*D.H., V* 48.3)

pobre, fue honrado también con un *funus collaticium*, como afirma Tito Livio: *in consulis domum plebes quadrantes ut funere ampliore efferretur iactasse fertur* (Liv., III 18.11). A juicio de Dioniso de Halicarnaso, tal era la penuria de los Valerios que la familia habría quemado y enterrado el cadáver de Públicola sin ceremonia alguna en las afueras de la ciudad si no hubiera intervenido el senado: ἄλλ' ἐμέλλησαν αὐτὸν οἱ συγγενεῖς φαυλῶς πως καὶ ὥς ἓνα τῶν ἐπιτυχόντων ἐκκομίσαντες ἐκ τῆς πόλεως καίειν τε καὶ θάπτειν (D.H., V 48.3). Públicola no podía ser tratado sin embargo como un cualquiera, ὥς ἓνα τῶν ἐπιτυχόντων, de modo que se hizo imprescindible la intervención del senado en el entierro. El luto es corroborado por Dionisio de Halicarnaso, que escribe que las mujeres prescindieron un año del lujo del oro y de la púrpura para que el duelo se asemejara al de los parientes cercanos: καὶ αὐτὸν Ῥωμαίων αἱ γυναῖκες ἅπασαι συνειπάμεναι τὸν αὐτὸν τρόπον ὥσπερ Ἰούνιον Βροῦτον ἀποθέσει χρυσοῦ τε καὶ πορφύρας τὸν ἐνιαύσιον ἐπένθησαν χρόνον, ὥς ἔθος αὐταῖς ἐστὶ πενθεῖν ἐπὶ τοῖς ἀναγκαίοις τῶν συγγενῶν κήδεσι (D.H., V 48.4). Tito Livio insiste en que las matronas lloraron a Públicola como a Bruto: *luxere matronae ut Brutum* (Liv., II 16.7). La idea es repetida por los epitomistas del historiador paduano: en el anónimo *De viris illustribus*, sin referencia a Bruto, *annuo matronarum luctu honoratus est* (Aur. Vict., *Vir. ill.* 15.6), y en Eutropio, *matronae sicuti Brutum per annum luxerunt* (Eutr., I 11.4). En cuanto a la sepultura en la Velia, Dionisio de Halicarnaso dice que fue un privilegio concedido por el senado, no solo la inhumación, sino también la incineración a los pies de la colina: καὶ χωρίον, ἔνθα ἐκαύθη καὶ κετάφη, μόνῳ τῶν μέχρις ἐμοῦ γενομένων ἐπιφανῶν ἀνδρῶν ἐν τῇ πόλει σύνεγγυς τῆς ἀγορᾶς ἀπέδειξεν ὑπ' Οὐελίας (D.H., V 48.3).³⁶⁶ El lugar fue destinado para sepultar a los descendientes de Públicola: καὶ ἔστιν ὥσπερ ἱερὸν τοῦτο τοῖς ἐξ ἐκείνου γένους ἐνθάπτεται ἀνειμένον (D.H., V 48.3). No hay referencia sin embargo al formalismo de trasladar el cadáver fuera de la ciudad.³⁶⁷

³⁶⁶ “Wie die Überlieferung zu diesen letzten Ehrungen des Valerius gekommen ist zum Teil noch greifbar. Sie geht von der Lage des Hauses der Valerier wie ihres Familienbegräbnisses aus, die sie mit der Auszeichnung des Valerius aitiologische erklärt. Sie sucht ferner Valerius dem Brutus, wie auch sonst in seiner Bedeutung für die Gründung der Republik, so in seinen letzten Ehren gleichzustellen” (VOLKMANN, *RE*, 8, A, 1, 1955, col. 187).

³⁶⁷ En la época tardorrepública y augustea, la rama de los *Valerii Messalae* tuvieron sepulcros en las inmediaciones de la vía Nomentana y la vía Portuense. Véase CHIOFFI, *RAA*, 7, 1998-1999, p. 247, n. 55. A juicio de LUSCHI (*BCAR*, 89, 1984, pp. 51-52), el templo redondo llamado del Divino Rómulo, en la vía Sacra, era antiguamente un cenotafio a modo de panteón por el privilegio de sepultura de la *gens Valeria* en la colina Velia.

CUARTA PARTE
CARACTERIZACIÓN DE PÚBLICOLA

1. EL PROTAGONISMO DE PUBLÍCOLA

El propósito de las *Vidas paralelas* es moralizante.³⁶⁸ Se busca presentar *exempla virtutis* bajo un método histórico que confiere a los personajes biografiados signos de objetividad y veracidad. En la *Vida de Públicola*, Plutarco engrandece el papel del protagonista con hechos que las fuentes atribuyen a otros personajes o que no aparecen en las fuentes. No es seguro si los detalles que adornan al héroe se deben a la “imaginación de Plutarco” o a una serie de escritores que forjaron la figura de Públicola a hilo de las luchas políticas entre *optimates* y *populares* entre los siglos I y II a. C.³⁶⁹ El objetivo de Plutarco era en todo caso revestir a Públicola de acciones propias de un hombre de Estado, tanto en la milicia como en la política, *νομοθετῶν καὶ στρατηγῶν* (Publ. 14.3), de aquel *omnium consensu princeps belli pacisque artibus* de que hablaba Tito Livio, sin reparar en las fuentes cuando había vislumbres de que el héroe era merecedor de tales hechos, o recurriendo a otras, si no presentaba al protagonista con actuaciones extrapoladas o de su propia invención: la reputación de Públicola justificaba por sí sola la atribución de hechos de cuya autoría había dudas en la tradición. El héroe de Plutarco fue por tanto un ejemplo de hombre de bien, del aristócrata que murió con el reconocimiento de haber llevado una vida honrada “en la medida que está al alcance de los hombres”: ὁ δὲ Ποπλικόλας [...] ἐτελεύτησεν, ὡς ἐφικτόν ἐστιν ἀνθρώποις μάλιστα τοῖς νενομισμένοις καλοῖς κάγαθοῖς τὸν ἑαυτοῦ βίον ἐκτελειώσας (Publ. 23.3).³⁷⁰

1, 1. Hechos de Públicola atribuidos por las fuentes a otros personajes

En la biografía hay ocho episodios que las fuentes no atribuyen a Públicola, sino a otros personajes, anteriores, contemporáneos o posteriores, a los que Plutarco roba el protagonismo para aumentar la presencia del héroe en acontecimientos históricos en cuya participación no tuvo especial transcendencia. Los episodios están distribuidos hábilmente en la narración de los hechos. En la primera parte, aparecen el rechazo de los embajadores de Tarquinio el Soberbio, el aborto de la conjuración contra la república, la acusación de traición contra Colatino y la manumisión del esclavo Vindicio; en la segunda, en la *ἀκμή* del protagonista, la celebración del triunfo, la ampliación del senado, la fundación de Signuria y la emigración de Clauso, cuando Públicola ya era un hombre de prestigio.³⁷¹

³⁶⁸ Es casi obligatorio citar el *locus classicus* de la *Vida de Alejandro*: οὕτε γὰρ ἱστορίας γράφομεν, ἀλλὰ βίους (Plu., *Alex.* 1.2). “Οἱ προσωπικότητες μέ τίς ὅποῖες ἀσχολεῖται ὁ Πλούταρχος στίς βιογραφίες του δέν ἐνδιαφέρουν ἀπό ἱστορική ἄποψη ἀλλ’ ἀπό ἠθική” (NIKOLAIDIS, *Αρχαιογνωσία*, 3, 1982-1984, p. 99).

³⁶⁹ “We cannot accept that the details peculiar to the *Life of Publicola* (many of which seem intended to exalt Publicola above his contemporaries) are due to Plutarch’s imagination alone. Our scepticism toward such a theory is reinforced by the fact that Plutarch does not exploit every possible opportunity to emphasize his hero’s accomplishments. In fact, in the second part of the *Life*, Publicola has a marginal role in comparison to the three heroic characters whom Plutarch uses as important *aitia*: Horatius Cocles, Mucius Scaevola, and Cloelia. [...] This *Life*, even more than the histories of Livy and Dionysius, reveals a reconstruction of the history of the early years of the Roman Republic in the light of later events. It is a history reinterpreted and reshaped according to the ideals which permeated political struggles in the second and first centuries B.C.” (AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, pp. 112-113). En la edición de la biografía, AFFORTUNATI (*Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], pp. 265-268) se reafirma en que la figura de Públicola es una creación de analistas de distintas épocas. No es sin embargo de la misma opinión PÉREZ JIMÉNEZ (*Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 17), que ve “la mano original de Plutarco” en la configuración del personaje.

³⁷⁰ La fama de Públicola es reconocida en las fuentes. Tito Livio habla de *gloria ingens*, y Dionisio de Halicarnaso dice que Públicola era el hombre más virtuoso de los romanos de entonces: κράτιστος τῶν τότε Ρωμαίων κατὰ πᾶσαν ἀρετήν (D.H., V 48.1). En la *Vida de Coriolano*, Plutarco consideraba a Públicola como el general y el político que había rendido grandes servicios al Estado: Ποπλικόλα τοῦ μεγάλα καὶ πολλὰ Ρωμαίους ἔν τε πολέμοις καὶ πολιτείαις ὠφελήσαντος (Plu., *Cor.* 33.1). “The culture of which Plutarch is a part is so organized that not only every educated person actually strives for fame, but the very laws and customs of good states are arranged in a way that fame is a means and an end to all actions of persons who want to have a status in society” (INGENKAMP, *The statesman in Plutarch’s works*, vol. I, 2004, pp. 70-71).

³⁷¹ Véase AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, pp. 111-112. “Monica Affortunati and Barbara Scardigli have collected some examples of Plutarch’s attributing to Publicola major political measures that other sources ascribe to other individuals. They also have shown that there is information in Plutarch about Publicola that is not present in Dionysius and Livy. The 8 items they cite [...] are important not only for our question that belongs

1, 1, 1. Rechazo de los embajadores de Tarquinio el Soberbio

Frustrado el intento de recuperar el trono, y prestado el juramento contra la restauración de la monarquía, Tarquinio el Soberbio envió una embajada a Roma con la intención de atraerse a la plebe: *πρέσβεις γὰρ ἦκον ἀπὸ Ταρκυνίου, γράμματα κομίζοντες ἐπαγωγὰ τοῦ δήμου καὶ λόγους ἐπεικεῖς, οἷς μάλιστα τοὺς πολλοὺς ᾤοντο διαφθερεῖν* (Publ. 2.3). Los embajadores decían que el rey había reconsiderado la arrogancia de antaño y estaba dispuesto en adelante a proceder con mesura: *παρὰ βασιλέως ἀφεικέναι τὸ φρόνημα καὶ μετρίων δεῖσθαι δοκοῦντος* (Publ. 2.3). Las palabras amables (*λόγους ἐπεικεῖς*) de los embajadores hicieron mella en Bruto y Colatino, que propiciaron un encuentro entre los legados y el pueblo: *τούτους εἰς τὸ πλῆθος οἰομένων δεῖν τῶν ὑπάτων προσαγαγεῖν* (Publ. 2.4).³⁷² Pero la reunión no tuvo lugar porque Publicola se opuso esgrimando razones de peso como el estallido de una revolución entre los pobres, que no soportarían fácilmente los estragos de una guerra civil: *οὐκ εἶασεν ὁ Οὐαλέριος, ἀλλ' ἐνέστη καὶ διεκώλυσεν ἀνθρώποις πένησι καὶ βαρυνομένοις μᾶλλον τῆς τυραννίδος τὸν πόλεμον ἀρχὰς καὶ προφάσεις νεωτερισμῶν ἐγγενέσθαι* (Publ. 2.4).³⁷³

to literary criticism and studies in rethoric, but also for the historian. Plutarch seems to present his hero by choosing material that is apt to *make* Publicola a great politician, deliberality looking for other sources than Dionysius [...]. The most convincing option is Valerius Antias who was notorious for doing what he could to amplify his own family” (INGENKAMP, *The statesman in Plutarch's works*, vol. I, 2004, p. 77).

³⁷² La relevancia de los documentos y los discursos de los legados del rey se consigue por un lado mediante el quiasmo sintáctico *γράμματα κομίζοντες ἐπαγωγὰ*, y por otro mediante la redundancia léxica *λόγους* [...] *λεγομένοις*, reforzada por la cláusula heroica del colon (*-γους ἐπεικεῖς*) para ironizar sobre las intenciones de los embajadores. En la cláusula, Plutarco recurre al ditroqueo (*-σθαι δοκοῦντος*). Resulta significativo asimismo el tratamiento del pueblo, al que Plutarco se refiere sucesivamente con los términos *δήμου* [...], *πολλούς* [...] y *πλῆθος* en una escala descendente, en la que *δῆμος* contrasta con *πολλοί* y *πλῆθος*, cuya aliteración denota las clases bajas de la sociedad, proclives a dejarse embaucar por las promesas de los embajadores. “In *Plutarch's Lives* the people is described with objective or pejorative terms. *Οἱ πολλοί* and *τὸ πλῆθος* put emphasis on number. *Δῆμος* in itself is neutral, but it is also ambiguous, since it may be synonymous with *πόλις* in expressions such as *ὁ Αθηναίων δῆμος* or *ὁ Ῥωμαίων δῆμος*” (SAID, *The statesman in Plutarch's works*, vol. II, 2005, p. 9). El uso del adjetivo *ἐπαγωγὰ* referido a las cartas no es ni mucho menos baladí, ya que convierte a los legados del rey en una especie de prestidigitadores de las palabras. El pasaje refleja las verdaderas intenciones de los legados, que confiaban en corromper a la masa (*τοὺς πολλοὺς ᾤοντο διαφθερεῖν*) con palabras bienintencionadas (*λόγους ἐπεικεῖς*), y el pensamiento alevoso del rey, que pretendía aparentemente, como señala la aliteración *δεῖσθαι δοκοῦντος*, deponer la arrogancia (*ἀφεικέναι τὸ φρόνημα*). Los cónsules Bruto y Colatino se disponían por tanto a satisfacer los deseos de los embajadores del rey en la inopia de la realidad (*τούτους εἰς τὸ πλῆθος οἰομένων δεῖν τῶν ὑπάτων*). El uso del mismo verbo *οἶμαι* (*ᾤοντο* [...] *οἰομένων*), en consonancia con *δοκοῦντος*, define a las claras que los embajadores, el rey y los cónsules se mueven en el ámbito de la figuración, de la apariencia. La doble aliteración *δεῖσθαι* [...] *δεῖ* y *πλῆθος* [...] *προσαγαγεῖν* señala la decisión errática de acceder a que la legación monárquica se presentara ante el pueblo. La firmeza de Publicola (*οὐκ εἶασεν ὁ Οὐαλέριος, ἀλλ' ἐνέστη καὶ διεκώλυσεν*) rompe la ficción en que se encuentran los cónsules, que son devueltos a la cruda realidad del peligro de una revuelta (*ἀρχὰς καὶ προφάσεις νεωτερισμῶν ἐγγενέσθαι*).

³⁷³ La oposición de Publicola a la decisión de los cónsules de presentar a los emisarios del rey ante la plebe es señalada por un lado por la alternancia sintáctica *οἰομένων δεῖν τῶν ὑπάτων προσαγαγεῖν*, que aísla el elemento principal *τούτους εἰς τὸ πλῆθος* sobre la relación entre los embajadores y la masa, y por otro por el quiasmo *τῶν ὑπάτων προσαγαγεῖν, οὐκ εἶασεν ὁ Οὐαλέριος*, en el que los elementos de los extremos (*τῶν ὑπάτων* [...] *ὁ Οὐαλέριος*) verbalizan el enfrentamiento entre Publicola y los cónsules Bruto y Colatino sobre la conveniencia de que los embajadores contactaran con el pueblo. El aoristo *εἶασεν* es reforzado por otros dos verbos casi sinónimos, *ἐνέστη καὶ διεκώλυσεν*, con el primero de los cuales se evidencia el firme rechazo del protagonista, y con la desinencia del segundo se logra una aliteración silábica que redundo en la idea de impedir que los cónsules realizaran la petición de los embajadores. Plutarco se sirve por otra parte de una sinécdoque (*ἀνθρώποις πένησι*) para humanizar la acción de Publicola, que no intercede por todo el pueblo, sino por los pobres, a los que previene de los desastres de una guerra civil, si bien es cierto que “already in Xenophon and Aristotle, the *δῆμος* was identified with the poor” (SAID, *The statesman in Plutarch's works*, vol. II, 2005, p. 10). A pesar del pacifismo que encierra la frase *βαρυνόμενοις μᾶλλον τῆς τυραννίδος τὸν πόλεμον*, no deja de ser un contrasentido que el protagonista mire por los desfavorecidos tratando de evitar que surgiera una revolución (*ἀρχὰς καὶ προφάσεις νεωτερισμῶν*), cuando el pueblo se levantó porque no aguantaba los desmanes del tirano: *Ταρκύνιον Σούπερβον* [...] *ὁ δῆμος* [...] *βαρυνόμενος ἀρχὴν ἀποστάσεως ἔλαβε* (Publ. 1.3). El ditroqueo de la cláusula formado sobre la base del verbo ‘ser’ (*ἐγγενέσθαι*), en aliteración con el aoristo *ἐνέστη* que abría el periodo, evidencia la seguridad de que se habría llegado a una lucha fratricida si no hubiera intervenido Publicola.

En Dionisio de Halicarnaso, los legados del rey se presentaron primero en el senado y luego en la asamblea: *ἔπειτ' ἂν λάβῃ παρὰ τῆς βουλῆς τὸ συγχώρημα τότε καὶ ἐπὶ τὴν ἐκκλησίαν* (D.H., V 4.1). Se produjo por tanto el encuentro entre la legación y el pueblo. Los embajadores no tenían intención de soliviantar a la masa, como sostiene Plutarco, sino que pidieron a los ciudadanos que concedieran graciosamente a Tarquinio el Soberbio la posibilidad de seguir viviendo en Roma bajo la república para no tener que sufrir la molestia del exilio: *μένων ἐν τῇ πόλει πατρίδι οὔσῃ καὶ τὸν ἴδιον οἶκον ἔχων πολιτεύεσθαι μετὰ πάντων ἐξ ἴσου δ' ἀπηλλάχθαι καὶ πλάνης* (D.H., V 4.2). Cuando hubieron terminado de hablar, Bruto se enfrentó a los embajadores y a Colatino. La respuesta del cónsul no tiene nada que ver con el argumento que Plutarco pone en boca de Publicola, ya que Bruto aconsejó a los ciudadanos que no fueran restituidos los bienes de los Tarquinius por temor a que pudieran ser usados para financiar una guerra: *Βροῦτος μὲν κατέχειν τὰ χρήματα συνεβούλευσε, ἵνα μὴ γένοιτ' αὐτοῖς ἀφορμὰ πρὸς τὸν πόλεμον* (D.H., V 5.3). Son las palabras de un tal Gayo Minucio en la asamblea reunida tras la segunda embajada de Tarquinio el Soberbio: *συνελθόντων δὲ τῶν πολιτῶν, πρῶτος ιδιότης ἀνὴρ εἶπεν ἐν δῆμῳ τότε Γάιος Μινούκιος, τῷ τε Βρούτῳ διακελευόμενος καὶ τοῖς Ῥωμαίοις παραινῶν ὅρᾶν, ὅπως τὰ χρήματα μετ' αὐτῶν ὄντα πολεμοίῃ πρὸς τοὺς τυράννους μᾶλλον ἢ μετ' ἐκείνων πρὸς αὐτούς* (Publ.3.3).³⁷⁴ Plutarco inventa por tanto dos embajadas que no constan en las fuentes. En la primera, destaca la función del protagonista, que no solo se enfrenta a los legados del rey, sino también a los cónsules Bruto y Colatino. En la segunda, que es la única referida por Tito Livio y Dionisio de Halicarnaso, ni siquiera participa Publicola. Solo había un modo de que el protagonista desempeñara un papel importante en el intento de Tarquinio el Soberbio por recuperar el trono: duplicar las embajadas, en la primera de las cuales, Publicola se erigía en defensor de los más favorecidos (*ἀνθρώποις πένησι*); en la segunda, ignoraba a Bruto atribuyendo la intervención en la asamblea a un ciudadano particular (*ιδιότης ἀνὴρ*), que era por lo demás un completo desconocido.³⁷⁵

Aunque la reacción de Publicola es de la cosecha de Plutarco, el argumento ya se encontraba en la tradición. Se trata de una reelaboración de las palabras que Dionisio de Halicarnaso pone en boca de Bruto sobre el destierro de la *gens Tarquinia*: *ἐπῆκται γὰρ ἤδη ψῆφος αἰδίων κατ' αὐτῶν ὀρίζουσα φυγὴν, καὶ θεοὺς ὁμωμόκαμεν ἅπαντες μητ' αὐτοὶ κατάξιν τοὺς τυράννους μηδὲ τοῖς κατάγουσιν ἐπιτρέψιν* (D.H., V 5.1).³⁷⁶ Además, Publicola se apropia del discurso que el historiador griego atribuye a su hijo Marco sobre la inconveniencia de que el pueblo se levantara seducido por las promesas del rey porque no habían sido aliviadas las deudas de los pobres:

Ῥωμαίοις δ', οἷς οὐ περὶ μικρῶν τὸν κίνδυνον εἶναι διαφορῶν, ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ μὴ παραδοθῆναι πάλιν ὡμῶ καὶ παντὸς χείροني θηρίου τυράννῳ, τίς τῶν νοῦν ἐχόντων ἐπιτιμήσειεν ἂν, <ἐάν> τῇ φιλανθρωπίᾳ ταύτῃ συμμάχους ἀντὶ πολεμίων τοὺς πένητας κατασκευάσασθαι τῇ πόλει γενέσθαι; (D.H., V 65.2).

Se ha dicho que la escena muestra a Publicola en el papel del aristócrata que desconfía de una alianza entre el tirano y las clases bajas.³⁷⁷ Pero el motivo que aduce el protagonista para impedir que los embajadores se dirigieran al pueblo es más bien de índole ‘pacifista’. La guerra es para los pobres peor que la tiranía: *ἀνθρώποις πένησι καὶ βαρυνόμενοις μᾶλλον τῆς τυραννίδος τὸν πόλεμον*. Parece no obstante como si Publicola hubiera olvidado que el pueblo odiaba y padecía

³⁷⁴ Hay otra tradición favorable a la *gens Minucia* en la elección de Minucio Marco entre los primeros *quaestores aerarii*: *καὶ ἀπεδείχθησαν οἱ πρῶτοι Πούπλιος Οὐτέτοριος καὶ Μινούκιος Μάρκος* (Publ. 12.3). Gayo Minucio es señalado por la aliteración *πολιτῶν, πρῶτος*. En cuanto a la admonición de confiscar los bienes de los reyes, Plutarco se vale de dos paralelismos: por un lado, *τῷ τε Βρούτῳ διακελευόμενος καὶ τοῖς Ῥωμαίοις παραινῶν*; por otro, *μετ' αὐτῶν ὄντα πολεμοίῃ πρὸς τοὺς τυράννους μᾶλλον ἢ μετ' ἐκείνων πρὸς αὐτούς*. La construcción es un tanto barroca: la deixis anafórica con poliptoton (*αὐτῶν / αὐτούς*) sustituye a los romanos, y el demostrativo *ἐκείνων* a los tiranos.

³⁷⁵ “Alla seconda delegazione che richiede per i Tarquini la restituzione dei beni, si oppone Bruto, mentre Collatino, sotto violente accuse di Bruto, la favorisce; Publicola è assente, como lo è in Dionigi, e Plutarco in tutto il capitolo no coglie l’occasione per dargli un ruolo” (AFFORTUNATTI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 273); “Only in Plutarch does Valerius play a part in the debate about the retditus of the kings” (INGENKAMP, *The statesman in Plutarch’s works*, 2004, p. 77).

³⁷⁶ “Publicola is depicted in the role that Dionysius [...] ascribes to Brutus (AFFORTUNATTI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, p. 111).

³⁷⁷ “Un Publicola “aristocratico” che impedisce agli ambasciatori di parlare al popolo per una paura di un collegamento fra i poveri e il tiranno (AFFORTUNATTI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], p. 273).

a Tarquinio el Soberbio, un tirano en regla: *ὕβριζοντα καὶ τυραννοῦντα, μισῶν ὁ δῆμος καὶ βαρυνόμενος* (Publ. 1.3). La guerra es desde luego un mal, como afirmaba Wilhelm Nestle, “eine Folge der menschlichen Bosheit”.³⁷⁸ En la *Vida de Bruto*, Plutarco apostilla que la guerra civil es mucho peor que la monarquía: *χεῖρον εἶναι μοναρχίας παράνομον πόλεμον ἐμφύλιον* (Plu., *Brut.* 12.3). En el pasaje de la *Vida de Públicola*, el término *πόλεμος* se debe entender en el sentido de *πόλεμος ἐμφύλιος*, esto es, de *στάσις*. En los *Praecepta gerendae rei publicae*, Plutarco asegura que no se puede permanecer impasible ni indiferente a la confrontación interna: *οὐ μὴν ἀναίσθητον οὐδ’ ἀνάληπτον ἐν στάσει καθῆθαι προσήκει* (Plu., *Praec. ger. reip.* 32, 824A-B). El oficio del político, o mejor dicho del hombre de Estado, consiste entre otras cosas en prevenir la guerra civil: *κράτιστον δὲ προνοεῖν ὅπως μηδέποτε στασιάζωσι, καὶ τοῦτο τῆς πολιτικῆς ὥσπερ τέχνης μέγιστον ἡγεῖσθαι καὶ κάλλιστον* (Plu., *Praec. ger. reip.* 32, 824C).³⁷⁹ Públicola se opuso por tanto a que prendiera la llama de la discordia entre los pobres, que habrían acabado de pronto con el nuevo régimen si hubieran sido embelesados por las palabras amables de los embajadores. El episodio persigue por consiguiente una doble finalidad: disminuir la presencia de Bruto, o incluso cuestionar la autoridad del cónsul, y desplegar la filantropía de Públicola en beneficio de los más desfavorecidos, esa humanidad (*τῇ φιλανθρωπῷ ταύτῃ*) de que hablaba Marco Valerio.

1, 1, 2. Aborto de la conjuración contra la república

La conjuración contra la república fue abortada por Públicola gracias a la denuncia del esclavo Vindicio, por quien tuvo conocimiento del plan de los conjurados para matar a los cónsules: *ἔδοξε δ’ αὐτοῖς τοὺς ὑπάτους ἀναιρεῖν [...]. ἀνέβη πρὸς αὐτὸν ὁ Οὐνδίκιος καὶ κατεῖπε πάντα, Μάρκου τε τοῦ ἀδελφοῦ παρόντος αὐτῷ μόνου καὶ τῆς γυναικὸς* (Publ. 4.3 y 5.1). En la resolución de la trama participaron también otros miembros de la *gens Valeria*. En efecto, Públicola dejó a su mujer al cuidado del esclavo, *φύλακα τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα ταῖς θύραις ἐπιστήσας* (Publ. 5.1) y ordenó a su hermano Marco que vigilara el palacio real donde se ocultaba información sobre la conjura: *τὸν μὲν ἀδελφὸν τὴν βασιλικὴν ἔπαυλιν περισχόντα τὰ γράμματα λαβεῖν καὶ τοὺς οἰκέτας παραφυλάττειν* (Publ. 5.1).³⁸⁰ Al protagonista correspondió el papel principal de dirigirse con una numerosa escolta a la casa de los Aquilios para enfrentarse a los cabecillas de la conspiración: *αὐτὸς δὲ πελάτων τε πολλῶν καὶ φίλων ἀεὶ περὶ αὐτὸν ὄντων καὶ θεραπείας συχνῆς ἐβάδιζε πρὸς τὴν οἰκίαν τῶν Ἀκυλλίων, οὐκ ἔνδον ὄντων. διὸ μηδενὸς ἂν προσδοκῆσαντος ὥσάμενος διὰ θυρῶν, ἐπιτυχάνει τοῖς γράμμασι, κειμένοις ὅπου κατέλυνον οἱ πρέσβεις* (Publ. 5.1).³⁸¹

Así pues, Públicola se hizo con las cartas incriminatorias. Marco recuperaba entretanto el resto de los documentos acusatorios entre las valijas diplomáticas encontradas en la residencia del rey: *τοῦ Μάρκου γραμμάτων ἐτέρων ἐν τοῖς σκεύεσι κομιζομένων ἐπιλαμβανομένου* (Publ. 5.4). Las

³⁷⁸ Véase BRAVO GRACÍA, *CFC*, 1973, p. 169, de donde he extraído la cita de W. NESTLE, “Der Pessimismus und seine Überwindung bei den Griechen”, *NJA*, 47, 1921, pp. 81-97.

³⁷⁹ Véase BRAVO GRACÍA, *CFC*, 1973, p. 174. “Internal dissension, quarrelling, *stasis* is (also) for Plutarch something that must be avoided and he forcefully urges to strive for *ὁμόνοια* and (or) *φιλία* [...] and views it as the best and most beautiful achievement of the art of politics to see to it that no *stasis* arises [...]. Here lies an important task for the statesman; [...] he must promote the attainment of *ὁμόνοια* between rival groups. Therefore one must not stand off from political turmoil when *stasis* arises [...]. The best remedy against *stasis* is an ample admixture of healthy elements that have not been tainted with the ailment” (AALDERS, *Plutarch’s political thought*, 1982, p. 53). Públicola se pudo ver reflejado en el espejo de Solón, que promovió una ley sobre la sedición (*στάσις*) para que nadie permaneciera impasible ni insensible cuando corriera peligro el bien común: *μὴ ἀπαθῶς μηδ’ ἀναίσθητως ἔχειν πρὸς τὸ κοινόν* (Plu., *Sol.* 20.1). Véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Plutarco. Vidas paralelas*, vol. II, 1996, p. 138, n. 145, que relaciona dicha ley con el patriotismo por cuanto es un deber de los ciudadanos compartir los sufrimientos de la patria.

³⁸⁰ Plutarco resalta la unión de los Valerios reflejada en el doble políptoton *ἀδελφοῦ / ἀδελφόν* y *γυναικὸς / γυναῖκα*. La labor de la mujer de Públicola en la custodia del esclavo es señalada en la repetición sonora de *οὐκέτι προήκατο [...]* *κατακλείσας [...]* *οἶκῳ καὶ φύλακα [...]* *γυναῖκα*, en tanto que la recuperación de los documentos por el hermano es enfatizada en el paralelismo *τὰ γράμματα λαβεῖν [...]* *καὶ τοὺς οἰκέτας παραφυλάττειν*, que no rompe la frase parentética *ἂν δυνατὸν ᾖν*. La acumulación de aoristos (*ἐκέλευσε [...]* *περισχόντα [...]* *λαβεῖν*) incide en la premura de recuperar las cartas frente a la idea de colocarse ante la casa para vigilar a los criados expresada por el infinitivo de presente *παραφυλάττειν*. En la cláusula, un peonio primero y un espondeo (*-τὰ παραφυλάττειν*).

³⁸¹ El protagonista toma personalmente las riendas del asunto mediante el políptoton *αὐτὸς / αὐτόν*. La acción se engrandece con la aliteración *πολλῶν [...]* *φίλων* del numeroso séquito, cuya fidelidad a Públicola señala el adverbio *ἀεὶ*. La repetición del participio del verbo ‘ser’ (*ὄντων [...]* *ὄντων*) confiere de nuevo realismo a la escena.

fuentes no recogen sin embargo los hechos narrados por Plutarco. A juicio de Tito Livio, la conspiración fue abortada conjuntamente por ambos cónsules, a la sazón Bruto y Publicola, ya que Colatino había dimitido antes: *consules ad deprehendos legatos coniuratosque profecti domo sine tumultu rem omnem oppressere; litterarum in primis habita cura ne interciderent* (Liv., II 4.7). Además, a diferencia de Livio, para quien el asunto se resolvió *sine tumultu*, Plutarco habla de un forcejeo en la calle entre los Aquilios y los amigos de Publicola:

οἱ Ἀκυίλλιοι δρόμῳ προσεφέροντο, καὶ περὶ τὰς θύρας συμμερίζαντες, ἐζήτουν ἀφελέσθαι τὰς ἐπιστολάς· οἱ δὲ ἡμύνοντο καὶ ἰμάτια περιβάλλοντες αὐτῶν τοῖς τραχήλοις, ὑπὸ βίας καὶ μόλις ὠθοόμενοι καὶ ὠθοῦντες, διὰ τῶν στενωπῶν εἰς τὴν ἀγορὰν ἐνέβαλον (Publ. 5. 2-3).³⁸²

Dionisio de Halicarnaso dice que Vindicio prefirió acudir a Publicola antes que a los cónsules Bruto y Colatino, de los que desconfiaba porque pertenecían a la *gens Tarquinia*: ἀφικόμενος δ' ὡς Πόπλιον Οὐαλέριον, δεξιώσει καὶ δι' ὄρκων τὸ πιστὸν παρ' αὐτοῦ λαβὼν ὑπὲρ ἀσφαλείας τῆς ἑαυτοῦ μηνυτῆς ὧν τ' ἤκουσε καὶ ὧν εἶδε γίνεται (D.H., V 7.4). No se trata de la única coincidencia entre el biógrafo y el historiador. El nutrido grupo de clientes y amigos que rodeaban a Publicola, la sorprendente irrupción en la casa de los Aquilios—que se encontraban dentro—, así como las cartas deladoras de la conspiración aparecen también en Dionisio de Halicarnaso:

ἐπὶ τὴν οἰκίαν τῶν Ἀκυλλίων σὺν χειρὶ πολλῇ πελάτων τε καὶ φίλων παραγίνεται περὶ τὸν ὄρθρον καὶ παρελθὼν εἴσω τῶν θυρῶν ὡς ἐπ' ἄλλην τινὰ χρεῖαν παρὼν ἀκωλύτως κατ' οἶκον ἐπὶ τῶν μειρακίων ὄντων ἐγκράτης γίνεται τῶν ἐπιστολῶν καὶ τοὺς νεανίσκους συλλαβὼν καθίστησιν ἐπὶ τοὺς ὑπάτους (D.H., V 7.5).

En la versión de Plutarco, la ausencia de los Aquilios propicia una trifulca frente a la casa, que, como se ha dicho, tampoco se encontraba en Tito Livio. No es seguro si el detalle fue añadido por la imaginación de Plutarco o se debe a los analistas tardorrepublicanos que hablan de grupos armados de amigos y *clientes* en torno a líderes *populares* como los hermanos Graco, Mario o Saturnino, o incluso Druso y Sila.³⁸³ Al margen del motivo de la reyerta, Plutarco implica en la conjuración a la mujer y al hermano de Publicola mientras los cónsules Bruto y Colatino permanecen ajenos a los movimientos de la *gens Valeria*. Es probable que el asunto viniera determinado por el uso de una fuente distinta.³⁸⁴ Pero lo cierto es que se pone de relieve la benevolencia y la accesibilidad de Publicola, al que Vindicio se dirige sabiendo de antemano que sería bien recibido por un hombre sensible a los problemas de los humildes, no porque recelara del parentesco de los cónsules Bruto y Colatino con los Tarquinios: τοῖς κοινοῖς καὶ φιλανθρώποις ἐπαχθεὶς τοῦ ἀνδρός, ὅτι πᾶσιν εὐπρόσδοτος ἦν τοῖς δεομένοις, καὶ τὴν οἰκίαν ἀνεφωγμένην ἀεὶ παρεῖχε, καὶ λόγον οὐδενὸς οὐδὲ χρεῖαν ἀπερρίπτει τῶν ταπεινῶν (Publ. 4.5).³⁸⁵

³⁸² Plutarco incide en la lucha que se desencadena por la obtención de los documentos que obraban en poder de los Aquilios. El léxico de los verbos ὡσάμενος [...] συμμερίζαντες [...] ἡμύνοντο, περιβάλλοντες ἐνέβαλον, así como el políptoton ὠθοόμενοι καὶ ὠθοῦντες apuntan la violencia de la escena, confirmada por el sintagma preposicional ὑπὸ βίας y por los κῶλα, un ditroqueo (τοῖς τραχήλοις) y un crético con un espondeo (-νοι καὶ ὠθοῦντες). El protagonismo de los personajes es distribuido en dos periodos que ocupan respectivamente un sintagma y una frase. En el primero, un hipodocmio (τὰς ἐπιστολάς) aísla el objeto de la disputa en la calle; en el segundo, un coriambo y un peonio cuarto (τὴν ἀγορὰν ἐνέβαλον) reproducen los empujones entre los Aquilios y los seguidores de Publicola, que acabaron con los conjurados en el foro. Nótese por otra parte el efecto estilístico por la reverberación del pasaje. Antes, Publicola había ordenado a su hermano Marco rodear las residencia, recuperar las cartas y vigilar a los sirvientes: τὸν μὲν ἀδελφὸν ἐκέλευσε τὴν βασιλικὴν ἔπαυλιν περισχόντα τὰ γράμματα λαβεῖν, ἂν δυνατόν ᾖν, καὶ τοὺς οἰκέτας παραφυλάττειν (Publ. 5.1). La orden de Publicola es cumplida por Marco con la repetición de casi los mismos elementos: περὶ τὴν ἔπαυλιν [...] τὴν βασιλικὴν responde a τὴν βασιλικὴν ἔπαυλιν; γραμμάτων ἐτέρων, a τὰ γράμματα y el políptoton τῶν βασιλικῶν, a τοὺς οἰκέτας. Incluso la frase parentética ἂν δυνατόν ᾖν encuentra una *responsio* en ὅσους δυνατόν ᾖν. Marco concluye el trabajo arrastrando a los sospechosos al foro: τοῦ Μάρκου [...] ἔλκοντος εἰς τὴν ἀγορὰν (Publ. 5.5). En la cláusula, el ritmo lento del crético y del coriambo (-κοντος εἰς τὴν ἀγορὰν) pone fin a la escena del arresto de los conjurados, que habían iniciado los amigos de Publicola con el ritmo trepidante del coriambo y del peonio cuarto (τὴν ἀγορὰν ἐνέβαλον).

³⁸³ Véase AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.^a ed., 1994], pp. 274-275, y n. 45.

³⁸⁴ Véase WISEMAN, *Eutopia*, 5, 1996, pp. 117-141, especialmente pp. 124-126, para quien la fuente es Ancias.

³⁸⁵ “Plutarque saisit l’occasion de mettre en valeur les qualités de Publicola: c’est ce que montre le récit de Denys d’Halicarnasse” (FLACELIÈRE, CHAMBRÉ & JUNEUX, *Plutarque. Vies*, t. I, 1961, p. 62, n. 1). Publicola es caracterizado

Las características propias del político, y por ende del hombre de Estado, son por un lado la afabilidad (*εὐπροσηγορία*) y la sociabilidad (*κοινωνία*), y por otro la solicitud (*κηδεμονία*) y la humanidad (*φιланθρωπία*), como escribe Plutarco en los *Praecepta gerendae reipublicae*, donde es recogido también el símil de la casa abierta como puerto de los necesitados: *εὐπροσήγορος καὶ κοινὸς ὢν πελάσαι καὶ προσελθεῖν ἅπασιν, οἰκίαν τε παρέχων ἄκλειστον ὡς λιμένα φύξιμον ἀεὶ τοῖς χρήουσι, καὶ τὸ κηδεμονικὸν καὶ φιλάνθρωπον* (Plu., *Praec. ger. reip.* 31, 823A). El símil de la casa abierta noche y día como refugio de quienes buscan ayuda es recurrente asimismo en los *Aetia Romana* en referencia al tribuno de la plebe, cuyo poder residía en la apariencia humilde del cargo: *οὐδ' οἰκίας αὐτοῦ κλείεσθαι νενόμισται θύραν, ἀλλὰ καὶ νύκτωρ ἀνέφωγε καὶ μεθ' ἡμέραν ὥσπερ λιμὴν καὶ καταφυγὴν δεομένοις. ὅσῳ δὲ μᾶλλον ἐκταπεινοῦται τῷ σώματι, τοσοῦτ' ἄλλων αὖξεται τῇ δυνάμει* (Plu., *Aet. Rom.* 81, 283D).³⁸⁶ Al igual que en el episodio de la embajada de Tarquinio el Soberbio, en que Públicola se encara con los cónsules para preservar el bienestar de los pobres, el asunto de la conjuración manifiesta la humanidad del protagonista, que colabora con un esclavo para desbarrar el peligro que acechaba la república.

1, 1, 3. Acusación de traición contra Colatino

El episodio de la conjuración monárquica contra la república termina con la ejecución de los traidores, primero los hijos mayores de Bruto, Tito y Tiberio, y luego los Aquilios y los Vitelios. El pasaje es recordado porque Bruto se mostró inmisericorde ordenando la decapitación de sus propios hijos:

οἱ δ' εὐθὺς συλλαβόντες τοὺς νεανίσκους περιερρήγνυνον τὰ ἱμάτια, τὰς χεῖρας ἀπῆγον ὀπίσω, ῥάβδοις κατέζαινον τὰ σώματα, τῶν μὲν ἄλλων οὐ δυναμένων προσορᾶν οὐδὲ καρτεροῦντων, ἐκεῖνον δὲ λέγεται μῆτε τὰς ὅψεις ἀπαγαγεῖν ἀλλαχόσε, μῆτ' οἶκτω τι τρέψαι τῆς περὶ τὸ πρόσωπον ὀργῆς καὶ βαρύτητος, ἀλλὰ δεινὸν ἐνορᾶν κολαζομένοις τοῖς παισίν, ἄχρι οὐ κατατείναντες αὐτοὺς ἐπὶ τοῦδαφος πελέκει τὰς κεφαλὰς ἀπέκοψαν (Publ. 6.4).³⁸⁷

como un hombre sociable y humano (*τοῖς κοινοῖς καὶ φιλανθρώποις* [...] *τοῦ ἀνδρός*). Es notable el uso del dativo plural *τοῖς κοινοῖς* alusivo a *τὰ κοινὰ* 'el bien común'. A pesar de haber abandonado la vida pública, *καὶ τὸ πράττειν τὰ κοινὰ παντελῶς ἐξέλιπεν* (Publ. 2.1), la afabilidad y la munificencia de Públicola eran conocidas en los estratos más bajos de la sociedad. La descripción se centra por tanto en los términos que avalan la accesibilidad del protagonista (*εὐπρόσδοτος* [...] *οἰκίαν ἀνεωγμένην*), que son una metáfora por cuanto Públicola es un camino transitable y una casa abierta de par en par. La conversación y el trato sencillos (*λόγον* [...] *χρεῖαν*) confirman su sociabilidad. La aliteración silábica *οὐδὲν οὐδέ*, casi un políptoton, anuncia que un hombre de tanta alcurnia no desdeñaba a los pobres ni a los humildes, como corrobora el ditroqueo *τῶν ταπεινῶν* que cierra el periodo y el juego sonoro de *ἐπαχθεῖς* [...] *παρεῖχε* [...] *χρεῖαν* [...] *ἀπερρίπτει*.

³⁸⁶ La imagen del hombre de Estado humano y generoso es un tema recurrente en Plutarco. "It is not the task of the statesman to exercise the power over others, but to serve the interests of the community. That means that one who is in that position stands especially for the weaker people" (AALDERS, *Plutarch's political thought*, 1982, p. 46).

³⁸⁷ Plutarco se detiene a conciencia en la narración del ajusticiamiento de los hijos de Bruto. El eco de la frase *εὐθὺς συλλαβόντες* manifiesta la diligencia de los lictores por conducir a los reos al patíbulo, que es reforzada por el asíndeton *περιερρήγνυνον τὰ ἱμάτια, τὰς χεῖρας ἀπῆγον ὀπίσω, ῥάβδοις κατέζαινον τὰ σώματα*, en el que los imperfectos revelan que se recrearon en el martirio. El diminutivo *νεανίσκους* resalta por otra parte la irreflexión de los hijos de Bruto, que se vieron envueltos en la conjuración por un error de juventud. La exposición de los reos en el cadalso a la vista de todos es expresada asimismo por el imperfecto onomatopéyico *περιερρήγνυνον* y por el juego fónico *ἀπῆγον ὀπίσω*. Además, es notable el quiasmo *περιερρήγνυνον τὰ ἱμάτια, τὰς χεῖρας ἀπῆγον*. El suplicio público se completa mediante el hipérbaton *ῥάβδοις κατέζαινον τὰ σώματα*, cuya sonoridad es preferible a la progresión silábica que habría supuesto colocar el complemento directo delante del verbo (*ῥάβδοις τὰ σώματα κατέζαινον*). El tema central de la ejecución de los hijos de Bruto es el impacto visual que produjo a los asistentes, como reflejan los verbos del políptoton *προσορᾶν* [...] *ἐνορᾶν* y los sustantivos *ὄψεις* [...] *πρόσωπον*. El doble polisíndeton *οὐ* [...] *οὐδέ* / *μῆτε* [...] *μητ'* señala reacciones opuestas apoyadas en las partículas *μὲν* [...] *δέ*. El primero evidencia la repugnancia de los romanos ante el funesto espectáculo reforzada por un quiasmo (*τῶν μὲν ἄλλων οὐ δυναμένων προσορᾶν οὐδὲ καρτεροῦντων*); el segundo, la firmeza de Bruto, que, inmisericorde (*μητ' οἶκτω*), no dejó por un instante de fijar la mirada en el ajusticiamiento de sus hijos que recoge la construcción absoluta *κολαζομένοις τοῖς παισίν*. La frase *μητ' οἶκτω* [...] *τρέψαι* denota que la compasión no formaba parte de la genética de Bruto, que ya había sido descrito como un hombre con arrebatos de ira, *ἄτρεπος ὢν ἀνὴρ καὶ τραχὺς ὀργὴν ὁ Βροῦτος* (Publ. 3.2) y despiadado en la aplicación de la ley, *χαλεπότητα μὲν τὸ ἀπαραιτήτον αὐτοῦ πρὸς τοὺς πονηροὺς* (Publ. 3.5). Ni siquiera la visión terrible de sus hijos que señala la aliteración

A diferencia de Bruto, que pasó el trance de ver la ejecución de sus hijos, una acción que rayaba en lo inhumano, *ἔργον εἰργασμένος οὐτ' ἐπαινεῖν βουλομένοις ἀξίως οὔτε ψέγειν ἐφικτόν*. [...] οὐδέτερον δὲ μικρὸν οὐδ' ἀνθρώπινον, ἀλλ' ἢ θεῖον ἢ θηριῶδες (Publ. 6.5), Colatino trató de evitar que sus sobrinos subieran al cadalso con la argucia de un receso para que pudieran preparar la defensa: *ἀνεθάρρησαν οἱ Ἀκυῖλλιοι, καὶ χρόνον ἡζίουσαν λαβόντες ἀπολογήσασθαι* (Publ. 7.1). Además, solicitó la entrega de Vindicio para que fuera excluido de la acusación: *καὶ τὸν Οὐνδίκιον αὐτοῖς ἀποδοθῆναι δοῦλον ὄντα, καὶ μὴ παρὰ τοῖς κατηγοροῖς εἶναι* (Publ. 7.1). Pero Publicola se opuso enérgicamente a la entrega del esclavo y a la liberación de los traidores: *ὁ Οὐαλέριος οὔτε τὸν ἀνθρώπον οἷός τ' ἦν ἀφεῖναι τῷ περὶ αὐτῶ ὄχλον καταμειγμένον, οὔτε τὸν δῆμον εἶα προέμενον τοὺς προδότας ἀπελθεῖν* (Publ. 7.2).³⁸⁸ A continuación, reclamó la presencia de Bruto en la tribuna y acusó a gritos a Colatino de traición: *ἐπεκαλεῖτο τὸν Βροῦτον, καὶ τὸν Κολλατῖνον ἐβόα δεινὰ ποιεῖν, εἰ τῷ συνάρχοντι παιδοφονίας ἀνάγκην προστριψάμενος, αὐτὸς οἶται δεῖν καταχαρίζεσθαι ταῖς γυναιξὶ τοὺς προδότας καὶ πολέμιους τῆς πατρίδος* (Publ. 7.3).³⁸⁹ En el relato de Tito Livio, Colatino, que había cesado en el cargo antes de la conjuración contra la república, no es acusado de traición. Abandonó Roma a instancias de Bruto y de su suegro Espurio Lucrecio por las suspicacias que había levantado en la plebe que un reconocido miembro

δεινὸν ἐνορᾶν pudo disimular su rictus serio y colérico del genitivo partitivo *τι* [...] *τῆς περὶ τὸ πρόσωπον ὀργῆς καὶ βαρύτητος*. Hay tres estructuras paralelas en torno al infinitivo que inciden en la mirada de Bruto (complemento [directo, circunstancial y predicativo] + infinitivo + complemento [adverbio, genitivo partitivo y locativo]). Primero, la frase negativa *μῆτε τὰς ὄψεις ἀπαγαγεῖν ἀλλάχουσε*, en que el infinitivo señala la determinación de Bruto por no desviar la mirada; segundo, otra frase negativa, *μῆτ' οἷκτω τι τρέψαι τῆς περὶ τὸ πρόσωπον ὀργῆς καὶ βαρύτητος*, cuyo infinitivo insiste en la inmutabilidad del gesto severo, y tercero la oración adversativa *δεινὸν ἐνορᾶν κολαζομένοις τοῖς παισίν*, en que el infinitivo recrea ahora la intención de Bruto de fijar los ojos en la ejecución de sus hijos. La aliteración del participio *κατατείναντες*, y la secuencia fónica *αὐτούς* [...] *τοῦδαφος* determinan la humillación de los jóvenes hasta que el golpe del hacha en el cuello, que resuena en la frase *πελέκει* [...] *κεφαλᾶς* [...] *ἀπέκοψαν*, acabó con sus vidas. En el nivel rítmico, una cláusula heroica (*-λᾶς ἀπέκοψαν*) recoge el tajo certero de la segur.

³⁸⁸ La estructura de la frase *οὔτε τὸν ἀνθρώπον οἷός τ' ἦν* [...] *οὔτε τὸν δῆμον εἶα* busca el paralelismo sobre la anáfora *οὔτε* [...] *οὔτε*, que rompe sin embargo el quiasmo *ἀφεῖναι τῷ περὶ αὐτὸν ὄχλῳ καταμειγμένον* [...] *προέμενον τοὺς προδότας ἀπελθεῖν* (1-2-3-3-2-1, colocando los infinitivos en uno de los extremos, los participios en otro y los complementos del verbo en el centro). Al margen de la sintaxis, la frase está marcada en los niveles fónico, léxico y morfológico. La contraposición *ἀνθρώπων* / *δῆμον*, que ocupa un lugar de privilegio en el paralelismo, introduce a Vindicio en el cuerpo cívico, al tiempo que dignifica la figura del esclavo, al que los Aquilios llaman despectivamente *δοῦλον*. El uso del término *ἀνθρώπων* redunda por otra parte en la filantropía de Publicola, que ya se había dirigido antes al esclavo bajo la denominación de *ἀνθρώπος*. El preverbio *ἀπό* de los sinónimos *ἀφεῖναι* y *ἀπελθεῖν* insiste en la idea de que nadie se iría del foro de balde. Asimismo, el sufijo de los participios *κατατείναντες* [...] *προέμενον*, de los que dependen respectivamente el dativo *τῷ περὶ αὐτῶ ὄχλῳ* y el acusativo *τοὺς προδότας*, refieren que la muchedumbre se encargaría del juicio del esclavo, en tanto que el veredicto sobre la conspiración de los Aquilios y los Vitelios dependería de la asamblea. El uso del término despectivo *ὄχλῳ*, en clara contraposición con *δῆμον*, revela el desamparo de Vindicio, cuya suerte estaba en manos de la masa. La aliteración *προέμενον* / *προδότας* abunda en la necesidad de no dejar escapar a los traidores. En el nivel rítmico, un ditroqueo (*-τας ἀπελθεῖν*) anuncia la acusación de traición que se cierne sobre Colatino.

³⁸⁹ La determinación de Publicola por tomar las riendas del asunto en contra de Colatino se manifiesta en el quiasmo *ἐπεκαλεῖτο τὸν Βροῦτον, καὶ τὸν Κολλατῖνον ἐβόα* (1-2-1, con los imperfectos en los extremos, los acusativos en el centro y la conjunción copulativa de bisagra), que se prolonga en el juego fónico *δεινὰ ποιεῖν* sobre la indignidad de poner a su colega Bruto en la difícil situación de cometer un filicidio mientras trataba de congraciarse con las mujeres de los traidores, si bien la sinécdoque *ταῖς γυναιξίν* se refiere más bien a la hermana de Colatino, que era la madre de los Aquilios. El quiasmo manifiesta por otra parte dos conductas distintas mediante la *variatio* de los acusativos. Pues *τὸν Βροῦτον*, que es el complemento directo de *ἐπεκαλεῖτο*, refleja el sufrimiento injusto de Bruto, cuya presencia reclama Publicola, en tanto que *τὸν Κολλατῖνον*, que es el sujeto de *ποιεῖν*, señala la conducta injusta de Colatino, que es recriminada a voces por Publicola. Asimismo, la caridad de Colatino se pone entredicho con el uso ambiguo del infinitivo *καταχαρίζεσθαι*: no se puede favorecer a los enemigos de la patria, como revela la aliteración *προδότας* [...] *πολέμιους* [...] *πατρίδος*. Además, el coriambo del sintagma *τῆς πατρίδος* pone en duda el patriotismo del cónsul. A raíz de la segunda embajada de los reyes, Bruto ya había acusado a Colatino de traición en un pasaje caracterizado por la progresión silábica *προδότην ἀποκαλῶν τὸν συνάρχοντα*, por la antítesis *πολέμιον καὶ τυραννίδος ἀφορμάς* y por el eco de *ἐφόδια φυγῆς*, en que la benevolencia del cónsul sirve de comodín de guerra y exilio dorado para los tiranos. En el nivel métrico, Plutarco recarga las tintas de que Colatino llevara a la asamblea la petición de los legados mediante el ditroqueo formado por el infinitivo *ψηφίσασθαι*.

de la *gens Tarquinia* ostentara la jefatura del Estado. Se fue con el reconocimiento sincero de su colega de haber servido a la instauración de la república expulsando a los Tarquinius: *'meminimus, fatemur: eiecisti reges; absolue beneficium tuum, aufer hinc regium nomen. [...] Amicus abi; exonera civitatem vano forsitan metu; ita persuasum est animis cum gente Tarquinia regnum hinc abiturum'* (Liv., II 2.7). La imagen negativa de Colatino se encuentra en Dionisio de Halicarnaso, que implica al cónsul en la defensa de los Vitelios en el proceso abierto por la conspiración contra la república. En efecto, Colatino es presentado ante el pueblo como un traidor por tratar de salvar a sus sobrinos ignorando la pena de muerte impuesta al resto de los conjurados y por pretender devolver las riquezas de los tiranos dejando a la patria a merced de los enemigos:

Ἀκυλλίου δὲ Κολλατίνου ἀφαιρεῖται μου καὶ φησιν οὐκ ἔασειν ὅμοια τοῖς ἐμοῖς παισὶ βουλευσάντας τῶν ὁμοίων ἐκείνους τυχεῖν. εἰ δ' οὗτοι μηδεμίαν ὑφέξουσι δίκην, οὐδὲ τοὺς ἀδελφοὺς τῆς ἐμῆς γυναικὸς οὐδὲ τοὺς ἄλλους προδότας τὴν πατρίδος ἐξέσται μοι κολάσαι. [...] ὅφ' ἡμῶν αὐτῶν προσήκει κολασθῆναι, ὅς γ' ὀλίγαις μὲν ἡμέραις πρότερον τὰ χρήματα τοῖς τυράννοις ὑμᾶς ἐπεισεν ἀποδοῦναι, ἵνα μὴ κατὰ τῶν ἐχθρῶν ἢ πόλιν αὐτοῖς ἔχη χρησθῆναι πρὸς τὸν πόλεμον, ἀλλὰ κατὰ τῆς πόλεως οἱ ἐχθροὶ (D.H., V 10.4-6).

Plutarco atribuye a Públicola el papel de Bruto en la caída en desgracia de Colatino, que se convierte en el antagonista de Públicola en la primera parte de la biografía. La actitud del colega de Bruto se explica por el parentesco con los Aquilios, a los que pretende librar del patíbulo, y por la debilidad y la indecisión de la que se aprovechan sus sobrinos: *πρὸς δὲ τὴν τοῦ Κολλατίνου μαλακίαν καὶ μέλλῃσιν ἀνεθάρρησαν οἱ Ἀκυλλιοὶ (Publ. 7.1).*³⁹⁰ A la indeterminación de Colatino y la fortaleza de los Aquilios, Públicola reacciona con coraje. Apenas se había insistido hasta entonces en la audacia del protagonista, salvo una nota a propósito del juramento contra los reyes, tras el cual los cónsules y el senado recobraron la confianza de que el jefe de la *gens Valeria* se alineaba con la república: *ἡδονὴ τε τῇ βουλῇ καὶ θάρσος ἅμα τοῖς ἄρχουσι παρέσχεν (Publ. 2.2).* El enfrentamiento entre Públicola y Colatino arranca unas líneas antes. Debido al apoyo que los poderosos brindaron a Colatino por miedo y por motivos personales en contra de la opinión de Bruto, *ἄκοντι τῷ Βρούτῳ (Publ. 1.5)*, Públicola no solo se quedó sin el consulado, sino que fue acusado de falta de patriotismo: *εἰ μὴ πιστεύεται πάντα πράττειν ἔνεκα τῆς πατρίδος (Publ. 2.1).* Pero los valedores de Colatino se equivocaron nombrando para el ejercicio de la máxima magistratura del Estado a un individuo que pondría en peligro el régimen recién constituido: *ἐβούλοντο τὸν ἐντονώτατον αὐτοῖς ἐχθρὸν ἔχειν στρατηγὸν ὥς οὐχ ὑψησόμενον (Publ. 1.5).*³⁹¹ El episodio de la dimisión de Colatino reivindica el patriotismo de Publicola, que había sido puesto en duda por una facción de la aristocracia que elevó al consulado a Colatino, sobre quien recae poco después la acusación de traición por gestionar erróneamente la conspiración monárquica.

1, 1, 4. Decreto de la *manumissio vindicta*

La liberación de Vindicio es el colofón de la conjuración contra la república. Plutarco plantea el episodio como un acto de agradecimiento de Públicola hacia el esclavo, al que debe de algún modo el acceso al consulado: *ὑπατος ἀπεδείχθη λαμπρῶς ὁ Οὐαλέριος, ἀξίαν ἀπολαβὼν τῆς προθυμίας χάριν (Publ. 7.7).*³⁹² Para Tito Livio, la manumisión de Vindicio corresponde a ambos

³⁹⁰ La blandenguería de Colatino está marcada por el juego fonético y la aliteración del complemento directo *Κολλατίνου μαλακίαν καὶ μέλλῃσιν*. La antítesis *μαλακίαν [...] μέλλῃσιν / ἀναθάρρησαν* refuerza por otra parte la idea de la insignificancia del colega de Bruto frente al valor de los Aquilios, que toman brío a costa de la flaqueza de su tío.

³⁹¹ El antagonismo entre Públicola y Colatino es expresado desde el primer capítulo de la biografía. La aliteración de los sintagmas *ἄκοντι τῷ Βρούτῳ [...] ἀντὶ τοῦ Οὐαλερίου* exculpa por un lado a Bruto de la elección consular de Colatino y recalca por otro la superioridad de Publicola, que ocupa el pasaje en la anáfora *Οὐαλερίου [...] Οὐαλερίου*. La idea es señalada por la progresión silábica de la frase *οὐδὲν ἀρετῇ Οὐαλερίου* y, en el nivel rítmico, por el dipeonio cuatro *-αλερίου διαφέρων*. El temor de los poderosos señalado por la aliteración *δυνατοὶ, δεδιότες* propició la elección de Colatino por el rencor que pudiera tener contra los reyes a causa del ultraje de Lucrecia. La conveniencia de Colatino para el cargo es manifestada doblemente en el juego fónico *ἐβούλοντο τὸν ἐντονώτατον* y en la aliteración silábica *ἐχθρὸν ἔχειν*. En la cláusula, un coriambo (*-φησόμενον*) corrobora la opinión subjetiva de los poderosos sostenida mediante la conjunción *ὥς* de que no habría en adelante sometimiento a los reyes.

³⁹² El denuedo de Publicola (*προθυμία*) es reconocido en el hipébaton *ἀξίαν ἀπολαβὼν τῆς προθυμίας χάριν*, no solo por abortar la conjuración contra la República, sino también por la caída de la monarquía, ya que el sintagma *ἀξίαν [...]*

cónsules, a la sazón Bruto y Públicola, o tal vez al senado, ya que el texto no es claro: *praemium indicí pecunia ex aerario, libertas et civitas* (Liv., II 5.9). No cabe duda en todo caso de que el esclavo recibió dinero de las arcas públicas. Dionisio de Halicarnaso afirma también que los cónsules concedieron la libertad a Vindicio junto con una suma considerable de dinero: *τὸν μὲν ὑψάντα τὴν συνωμοσίαν δοῦλον ἐλευθερίᾳ τε καὶ πολιτείας μεταδόσει καὶ χρήμασι πολλοῖς ἐτίμησαν* (D.H., V 13.1). Aparte de obviar el asunto crematístico, Plutarco ignora la presencia de Bruto para resaltar la figura de Públicola. Además, Vindicio se convirtió en el primer liberto de Roma gracias al protagonista de la biografía: *ἐψηφίσατο πρῶτον ἀπελεύθερον ἐκεῖνον ἐν τῇ Ρώμῃ γενέσθαι πολίτην καὶ φέρειν ψῆφον, ἣ βούλοιο φρατρία προσενημεθέντα. [...] ἡ δὲ παντελὴς ἀπελευθέρωσις ἄχρι νῦν οὐνδίκτα λέγεται δι' ἐκεῖνον ὡς φασὶ τὸν Οὐνδίκιον* (Publ. 7.7-8).³⁹³ No opinaba igual sin embargo Dionisio de Halicarnaso, que atribuía al rey Servio Tulio la concesión de la ciudadanía a los libertos y la distribución en las tribus de Roma:

ὁ δὲ Τύλλιος καὶ τοῖς ἐλευθερουμένοις τῶν θεραπόντων, ἐὰν μὴ θέλωσιν εἰς τὰς ἐαυτῶν πόλεις ἀπιέναι, μετέχειν τῆς ἰσοπολιτείας ἐπέτρεψε. κελεύσας γὰρ ἅμα τοῖς ἄλλοις ἅπασιν ἐλευθέρους καὶ τοὺτους τιμῆσασθαι τὰς οὐσίας, εἰς φυλὰς κατέταξεν αὐτοὺς τὰς κατὰ πόλιν τέτταρας ὑπαρχούσας, ἐν αἷς μέχρι τῶν καθ' ἑμᾶς χρόνων ταττόμενον διατελεῖ τὸ ἐξελευθερικὸν φῶλον, ὅσον ἂν ἦ· καὶ πάντων ἀπέδωκε τῶν κοινῶν αὐτοῖς μετέχειν, ὥν τοῖς ἄλλοις δημοτικοῖς (D.H., IV 22.4).

El episodio de la *manumissio vindicta* supone por consiguiente el reconocimiento de la bondad (*χάρις*) y de la resolución (*προθυμία*) de Públicola, que había sido determinante para la expulsión de los reyes: *χρησάμενος αὐτῷ προθυμοτάτῳ συνεξέβαλε τοὺς βασιλεῖς* (Publ. 1.4).³⁹⁴

1, 1, 5. Celebración del triunfo

La celebración del triunfo de *Veientibus et Tarquiniensibus* está recogida en las fuentes. Tito Livio dice que Públicola entró en Roma triunfante con el botín de los etruscos: *P. Valerius consul spolia triumphans inde Romam rediit* (Liv., II 6.3). Para Dionisio de Halicarnaso, fue recibido por el senado mientras el pueblo acogía al ejército con vino y comida: *ὑπὴντα δ' αὐτοῖς ἦ τε βουλὴ θριάμβου καταγωγῇ ψηφισαμένη κοσμήσαι τὸν ἡγεμόνα, καὶ ὁ δῆμος ἅπας κρατῆρσι καὶ τραπέζαις ὑποδεχόμενος τὴν στρατιάν* (D.H., V 17.2). Además, se encargó de dedicar el botín a los dioses, de marcar el día como sagrado y de agasajar a los ciudadanos ilustres:

ὥς δ' εἰς τὴν πόλιν ἀφίκοντο, πομπεύσας ὁ ὕπατος, ὡς τοῖς βασιλεῦσιν ἔθος ἦν, ὅτε τὰς τροπαιφόρους πομπὰς τε καὶ θυσίας ἐπιτελοῖεν, καὶ τὰ σκῦλα τοῖς θεοῖς ἀναθεῖς, ἐκείνην μὲν

τῆς προθυμίας χάριν responde al superlativo *προθυμοτάτῳ* que caracterizaba al protagonista en la expulsión de los reyes. La solemnidad del nombramiento de Públicola es referida mediante el adverbio *λαμπρῶς*. La honorabilidad y la magnificencia del protagonista (*λαμπρότητας*) se destacan sobre todo en los actos públicos. En el juramento contra los reyes, Públicola se había presentado brillantemente ante el senado y los cónsules: *καταβὰς μάλα φαιδρὸς εἰς ἀγορὰν ὁ Οὐαλέριος* (Publ. 2.2). El hipodocmio -θυμίας χάριν contrapone la generosidad del héroe a favor de la patria a la indulgencia de Colatino, que había abonado el terreno para la traición mostrándose proclive a devolver los bienes de los Tarquinius, *προδότην ἀποκαλῶν τὸν συνάρχοντα πολέμου καὶ τυραννίδος ἀφορμὰς χαριζόμενον* (Publ. 3.2) y perdonando a los conspiradores por congraciarse con sus mujeres: *αὐτὸς οἶεται δεῖν καταχαρίζεσθαι ταῖς γυναιξὶ τοὺς προδότας καὶ πολεμίους τῆς πατρίδος* (Publ. 7.3).

³⁹³ El paralelismo de la frase *γενέσθαι πολίτην καὶ φέρειν ψῆφον* (1-2-1-2, repitiendo la secuencia de infinitivo + acusativo)—en que todos los miembros son por cierto paroxítonos—muestra el premio de la ciudadanía y del sufragio con que fue galardonado el esclavo. El asunto adquiere relevancia mediante la redundancia léxica *ἐψηφίσατο* / *ψηφον*, la aliteración *πρῶτον* / *πολίτην* y la repetición fónica *φέρειν* / *φρατρία*. El crético y el espondeo que forman el participio pasivo *προσνεμηθέντα* inciden por otra parte en la dadivosidad de Públicola, que permite a Vindicio participar de pleno en la vida de la ciudad. Además, es reseñable el paralelismo métrico entre la cláusula y el colon, otra pareja de crético y espondeo (*καὶ φέρειν ψῆφον*) sobre la importancia del premio del voto que el protagonista concede al esclavo.

³⁹⁴ El término *χάρις* no es necesariamente positivo. DUFF (*Plutarch's Lives*, 1999, pp. 118-119) dice que la *χάρις* se relaciona a veces con la adulación y la demagogia, sobre todo en personajes como Alcibíades o Mario. “But opposed to the demagogue, for whom the pleasure of the masses is an end in itself, the true *politikos* does not govern only *πρὸς ἡδονήν* or *πρὸς χάριν*. When he does yield to the desires of the people, it is only to get in exchange what is expedient” (SAID, *The statesman in Plutarch's works*, vol. II, 2005, p. 24).

τὴν ἡμέρας ἱερὰν ἀνῆκε καὶ τοὺς ἐπιφανεστάτους τῶν πολιτῶν ἐστιάσει [προθεῖς] ὑπεδέχετο (D.H., V 17.2).

Plutarco no está interesado ni en el botín ni en la fiesta, sino en el hecho de que Publícola fue el primer cónsul que celebró el triunfo conduciendo una cuadriga: ἐθριάμβευσε δ' ἀπ' αὐτῆς Οὐαλέριος, εἰσελάσας τεθρίπῳ πρῶτος ὑπάτων (Publ. 9.9). La noticia se pudo deber a la fuente que puso también a Publícola el primero en la expulsión de los reyes, καὶ Λεύκιος Βροῦτος ἀπτόμενος τῶν πραγμάτων τῆς μεταβολῆς ἐπὶ πρῶτον ἦλθε τὸν Οὐαλέριον (Publ. 3.1) y en el juramento contra la monarquía, en que el protagonista se adelanta a todos: καταβάς μάλα φαιδρὸς εἰς ἀγορὰν ὁ Οὐαλέριος, καὶ πρῶτος ὁμώσας μηδὲν ἐνδώσειν μηδ' ὑφῆσεσθαι Ταρκυνίους (Publ. 2.2). En cuanto a quién entró por primera vez triunfante en una cuadriga, hay discrepancias en la tradición. Dioniso de Halicarnaso escribe que Rómulo cerró el desfile de la celebración del triunfo de *Caecinensibus* vestido de púrpura, coronado de laurel y montado en un carro tirado por cuatro caballos: τελευταῖος δὲ τῆς πομπῆς αὐτὸς ἐπορεύετο ἐσθῆτα μὲν ἡμφιεσμένος ἀλουργῇ, δάφνη δὲ κατεστεμμένος τὰς κόμας καὶ ἵνα τὸ βασιλεῖον ἀξίωμα σῶζῃ τεθρίπῳ παρεμβεβηκώς (D.H., II 34.2). Pero en la *Vida de Rómulo*, Plutarco, citando fuentes indeterminadas, corrige a Dionisio de Halicarnaso para decir que la pompa del triunfo se debía a Tarquinio Prisco o a Publícola:

Ρωμύλον δ' οὐκ ὀρθῶς φησιν ἄρματι χρῆσασθαι Διονύσιος. Ταρκύνιον γὰρ ἱστοροῦσιν τὸν Δημαράτου τῶν βασιλέων πρῶτον εἰς τοῦτο τὸ σχῆμα καὶ τὸν ὄγκον ἐξῆραι τοὺς θριάμβους· ἕτεροι δὲ πρῶτον ἐφ' ἄρματος θριαμβεῦσαι Ποπλικόλαν. τοῦ δὲ Ρωμύλου τὰν εἰκόνας ὁρᾶν ἔστιν ἐν Ρώμῃ τὰς τροπαιοφόρους πεζὰς ἀπάσας (Plu., Rom. 16.7).

La ceremonia del triunfo se remonta hasta la época de los reyes. En la biografía, Plutarco introduce no obstante el matiz significativo de que Publícola fue el primer cónsul (πρῶτος ὑπάτων) que celebró el triunfo entrando en Roma en una cuadriga.³⁹⁵ Pero lo cierto es que la celebración del triunfo permite a Publícola vestirse con los ornanentos que la tradición confería a Rómulo, con la idea de que se erigía en un nuevo fundador de Roma, sin usurpar una función que corresponde a Bruto, como reconoce el propio Plutarco: Ρωμαῖοι γὰρ οὐ τοσοῦτον ἔργον οἶονται Ρωμύλον γενέσθαι τῆς πόλεως τὴν ἰδρύσιν, ὅσον Βρούτου τὴν κτίσιν τὴν πολιτείας καὶ κατάστασιν (Publ. 6.6).

1, 1, 6. Ampliación del senado

La primera medida de Publícola fue el aumento del senado, cuyos miembros habían muerto mayoritariamente bajo Tarquinio o en las guerras recientes. Publícola inscribió a ciento sesenta y cuatro senadores para completar el número de trescientos: πρῶτον μὲν γὰρ ἀνεπλήρωσε τὴν βουλὴν ὀλιγανδροῦσαν· ἐτεθνήκεσαν γὰρ οἱ μὲν ὑπὸ Ταρκυνίου πρότερον, οἱ δ' ἑναγχοῦς ἐν τῇ μάχῃ (Publ. 11.2).³⁹⁶ La noticia de Plutarco es corroborada por Festo, que atribuye a Publícola la inscripción de los nuevos senadores plebeyos, a los que llamaron *conscripti* para que se diferenciaron de los antiguos *patres* de la aristocracia:

Qui patres, qui conscripti vocati sunt in curiam? Quo tempore regis urbe expulsi, P. Valerius consul propter inopiam patriciorum ex plebe adlegit in numerum senatorum C et LX et IIII, ut expleret numerum senatorum trecentorum et duo genera appellaret [esse] (Fest., p. 304 L.).

A juicio de Tito Livio, la medida de ampliación del senado correspondió a Bruto, que había elegido a los *conscripti* entre la crema del *ordo equestris* romano inmediatamente después del

³⁹⁵ Es notable el acento paroxítono y sobre todo el juego fónico de la secuencia τεθρίπῳ πρῶτος ὑπάτων, que corona el peonio cuatro -τος ὑπάτων, para insistir en que se trata del primer cónsul, con independencia de que el triunfo sobre un carro se remonte a la época de los reyes.

³⁹⁶ La aliteración de πρῶτος [...] πρότερον alude a la urgencia de recuperar un senado que había sido diezariado por las purgas de Tarquinio el Soberbio. El ritmo del coriambo y el espondeo (-ανδροῦσαν) refleja la falta de miembros. Otra aliteración, que se inserta en el dicrético de la cláusula final (-αγχοῦς ἐν τῇ μάχῃ), recuerda a los senadores que dieron la vida en pro de la libertad en la batalla de la selva Arsis. El quiasmo ὑπὸ Ταρκυνίου πρότερον, [...] ἑναγχοῦς ἐν τῇ μάχῃ recoge las dos épocas en que el senado perdió a más de la mitad de sus miembros.

juramento del pueblo contra la restauración de la monarquía en Roma: *primoribus gradus lectis ad trecentorum summam explevit, traditumque inde fertur ut in senatum vocarentur qui patres quique conscripti essent; conscriptos videlicet appellabant lectos* (Liv., II 1.10-11). Para Dionisio de Halicarnaso, la *lectio senatus* de trescientos miembros fue la primera medida tomada conjuntamente por los cónsules después de la conjuración contra la República y la dimisión de Colatino, con vistas a reconciliar a los ciudadanos y reducir la presión de los enemigos, de modo que los mejores plebeyos fueron elevados al patriciado en calidad de senadores: *πρῶτον μὲν ἐκ τῶν δημοτικῶν τοὺς κρατίστους ἐπιλέξαντες πατρικίους ἐποίησαν καὶ συνεπλήρωσαν ἐξ αὐτῶν τὴν βουλὴν τοὺς τριακοσίους* (D.H., V 13.2). Existe una versión de Dion Casio según la cual el aumento del senado fue obra de Servio Tulio como respuesta al apoyo de una parte del patriciado para su acceso al trono: *ὁ δὲ αὐτὸς ἀμειβόμενος ἀλλὰ τε ἐφιλοτιμήσατο καὶ ἐς τὸ συνέδριόν τινας αὐτῷ ἐνέγραψεν* (D.C., *Epit.* 7.9). Publicola usurpa por tanto una función que pertenecía a Bruto, o al menos compartían ambos cónsules. Pero Plutarco prefiere adelantar la muerte de Bruto en la batalla de la selva Arisia para que el protagonista acometa solo las reformas constitucionales. Pues la *lectio* de Publicola es el preámbulo de una serie de medidas que suponen el motivo principal de la comparación entre el héroe romano y Solón, que no es otro que la legislación.

1, 1, 7. Fundación de Signuria

Tras la muerte de Arrunte, Tarquinio el Soberbio se refugió en Clusio para pedir a Porsena que atacara Roma. Publicola, que había sido elegido cónsul *in absentia* con Tito Lucrecio, fundó la colonia de Signuria, o de Signia, para demostrar a Porsena que no temía la guerra: *ἐπανελθὼν δ' εἰς Ῥώμην καὶ βουλόμενος τῷ φρονήματι πρῶτον ὑπερβαλέσθαι τὸν Πορσίνναν, ἐκτιζε πόλιν Σιγνούριαν* (Publ. 16.3).³⁹⁷ Tito Livio dice sin embargo que la colonización de Signia y Circeyos, dos localidades del sur del Lacio, una en la montañas del interior, otra al borde del mar, se debió a Tarquinio el Soberbio, que deseaba mantener a la plebe ocupada una vez construidos el circo y las cloacas, y ampliar la hegemonía en la frontera meridional de Roma: *quia et urbi multitudinem, ubi usus non esset, oneri rebatur esse et colonis mittendis latius imperi fines volebat, Signiam Circeosque colonos misit* (Liv., I 53.3). Dionisio de Halicarnaso atribuye también a Tarquinio el Soberbio la fundación de Signia y Circeyos, pero por motivos distintos. Signia era originalmente un cuartel de invierno que devino en ciudad: *τὴν καλουμένην Σιγνίαν οὐ κατὰ προᾶρσιν, ἀλλὰ ἐκ ταῦτομάτου, χειμασάντων ἐν χωρίῳ τῶν στρατιωτῶν καὶ κατεσκευασμένων τὸ στρατόπεδον ὥς μηδὲν διαφέρειν πόλεως* (D.H., IV. 63.1). En Circeyos se llevó en cambio un plan de colonización porque la plaza era un promontorio estratégico en la llanura Pontina desde donde podía ser

³⁹⁷ La ausencia de Publicola no es óbice para que sea elegido cónsul ni para que delegue la defensa de la ciudad, de la que no deja de ocuparse de camino a Roma: *Ποπλικόλας δ' ἡρέθη μὲν ἀπὸν ὕπατος τὸ δεύτερον, καὶ σὺν αὐτῷ Τίτος Λουκρήτιος* (Publ. 16.3). Es notable el quiasmo de la frase *Ποπλικόλας δ' ἡρέθη μὲν ἀπὸν ὕπατος* (1-2-2-1, sujeto + verbo + participio + predicativo). El tema de la fundación de Signuria es presentado como un alarde de arrogancia de Publicola, cuya competencia con Porsena es determinada por el infinitivo *ὑπερβαλέσθαι*. Aunque el término *φρόνημα* había sido usado por Plutarco para definir negativamente a Tarquinio el Soberbio, *λεγομένοις παρὰ βασιλέως ἀφεικέναι τὸ φρόνημα* (Publ. 2.3), no se puede decir que tenga una acepción peyorativa en el pasaje, ya que designa la inteligencia en acción del héroe que se siente seguro de su superioridad y su grandeza. “Ainsi, plutôt que d’exalter l’*andreia*, valeur de référence et vertu incontestable dans la cité où elle prend même des allures d’avantage social désignant le héros pour des fonctions de responsabilité, Plutarque préfère insister sur l’esprit d’entreprise, le goût des grandes actions, la noblesse et l’élévation du caractère qui entraînent, entre autres, des conduites courageuses, l’ardeur et la résolution au moment de l’action. Il adopte ainsi une perspective plus dynamique et s’efforce de montrer son héros en situation, dans son élan vers l’action et même dans ses rapports avec les autres hommes intéressés à cette action, qu’il dirige, protège, qu’il encourage et qui l’encouragent” (FRAZIER, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, 1996, p. 207). El resto del apartado termina con la frase *ἤδη πλησίον ὄντος αὐτοῦ, καὶ τειχίσας μεγάλοις ἀναλώμασιν, ἐπακοσίους ἀποίκους ἀπέστειλεν, ὥς ραδίως φέρων καὶ ἀδεῶς τὸν πόλεμον* (Publ. 16.3). La amenaza de Porsena que encierra el genitivo absoluto *ἤδη πλησίον ὄντος αὐτοῦ* es conjurada por Publicola con una demostración de fuerza. Al numeroso contingente etrusco mencionado antes, *μετὰ πολλῆς δυνάμεως* (Publ. 16.2), responden por un lado los suntuosos gastos de las murallas de Signuria expresados en el juego fónico *μεγάλοις ἀναλώμασιν*, y por otro el envío de colonos señalado por la aliteración silábica *ἀποίκους ἀπέστειλεν*. Los aoristos *τειχίσας* y *ἀπέστειλεν* evidencian el golpe de efecto del protagonista. La repetición de la omega y sobre todo el hipérbaton por desplazamiento del verbo de la oración causal *ὥς ραδίως φέρων καὶ ἀδεῶς τὸν πόλεμον* muestran el desprecio de Publicola por la guerra declarada por Porsena, idea que es aislada en el doble coriambo de la cláusula con sinéresis de *ἀδεῶς* (*-ρων καὶ ἀδεῶς τὸν πόλεμον*).

controlado el Tirreno: *Κιρκαίαν δὲ κατὰ λογισμόν, ὅτι τοῦ Πωμεντίνου πεδίου μεγίστου τῶν περὶ τῇ Λατίνῃ καὶ τῆς συναπτούσης αὐτῷ θαλάττης ἐκεῖτο ἐν καλῷ· ἐστὶ τοῦ Τυρρηνικοῦ πελάγους κείμενος* (D.H., IV 63.1). Los hijos de Tarquinio el Soberbio se encargaron de emprender la fundación de ambas colonias: Tito fue enviado a Signia, y Arrunte a Circeyos: *τὰς ἀποικίας ἀμφοτέρως δυοῖ τῶν παίδων οἰκισταῖς ἀναθεῖς, Κιρκαίαν μὲν Ἀρροντι, Σιγνίαν δὲ Τίτῳ* (D.H., IV 63.1).

Plutarco no habla de Signia, sino de Signuria, que Dionisio de Halicarnaso llama Signurio. Sea lo que fuere, Públicola es considerado como un *οἰκεστής*, que fundó y fortificó una colonia en el sur del Lacio: *ἔκτισε πόλιν Σιγνουρίαν, [...] καὶ τειχίσας μεγάλοις ἀναλώμασιν* (Publ. 16.3). Para Dionisio de Halicarnaso, el *oppidum* de Signurio fue guarnecido por orden de los cónsules, a la sazón Públicola y Tito Lurecio, para contrarrestar el ataque de latinos y hérnicos: *ἀποδείκνυται Οὐαλέριος τὸ δεύτερον ὑπατος καὶ σὺν αὐτῷ Λουκρητίος. καὶ εἰς χωρίον τι Σιγνούριον καλούμενον Ῥωμαίων ἀπεστάλη στρατιά, διὰ φυλακὴν ἔξουσιν τὸ φρούριον ἐπὶ ταῖς Λατίνων τε καὶ Ἑρνίκων πόλεσι κείμενον, ὅθεν τὸν πόλεμον προσδέχοντο* (D.H., V 20.1).

El punto clave del asunto consiste en colocar el segundo consulado de Públicola en 508, o 506 a. C., en compañía de Tito Lucrecio. Aquel año, en palabras de Dionisio de Halicarnaso, no hubo nada digno de mención, *οὐδὲν ἄξιον λόγου ἐπράχθη* (D.H., V 20.1), excepto la realización del censo y el envío de una tropa a la plaza de Signurio. Tito Livio no menciona que hubiera ninguna colonización durante el consulado de Públicola y Lucrecio. La única expedición militar de Públicola tuvo lugar un año antes contra Veyes (en 509 a. C.). Plutarco traslada hábilmente los acontecimientos de la guerra contra Porsena al segundo consulado de Públicola, cuando fue guarnecida la plaza en cuestión. El hecho es narrado por Dionisio de Halicarnaso en el tercer consulado (en 507, o 505 a.C.), cuando fue dedicado el templo de Júpiter en el Capitolio por Marco Horacio Pulvilo. El biógrafo no extrapola sin embargo la fundación de Signuria por Tarquinio el Soberbio, un hecho de la política exterior del monarca que no incide en la biografía de Públicola, sino que se limita a eliminar la figura de Lucrecio, que aparecía un tanto difuminada en la tercera persona del singular de un aoristo pasivo. De ese modo, la oración de Dionisio de Halicarnaso *εἰς χωρίον τι Σιγνούριον καλούμενον Ῥωμαίων ἀπεστάλη στρατιά*, cuyo complemento agente no expreso son los cónsules Públicola y Tito Lucrecio, se convierte en la frase *ἔκτισε πόλιν Σιγνουρίαν*, cuyo sujeto omitido es Públicola. Además, no sería extraño que la mano de Valerio Ancias hubiera condimentado el texto con los enormes gastos de la fortificación y sobre todo con la cifra de seiscientos colonos que Públicola envió para poblar la ciudad: *τὰς τειχίσας μεγάλοις ἀναλώμασιν, ἑπτακοσίους ἀποίκους ἀπέστειλεν* (Publ. 16.3). A Plutarco se debe la transformación de un *φρούριον* en una *πόλις*, con objeto de engrandecer la imagen del protagonista. Pero aún más importante que el afán colonizador es la distinción de Públicola con el *φρόνημα*, una cualidad (“le *phronèma* n’est pas une vertu *stricto sensu*”) que, entroncada con la *ἀνδρεία* y el *θάρσος*, define la inteligencia del hombre de acción que desdeña el peligro y no evita a los enemigos.³⁹⁸ La fundación de Signuria, que no está exenta de cierta prepotencia, confiere al protagonista el coraje propio de un comandante, cuya obligación es insuflar confianza a quienes dirige: *ὥς ῥαδίως φέρων καὶ ἀδεῶς τὸν πόλεμον* (Publ. 16.3).

1, 2. Hechos de Públicola desconocidos por las fuentes

En la biografía hay otros cinco episodios que Plutarco atribuye al protagonista sin el refrendo de las fuentes, o bien porque leyó la información en autores de los que no han trascendido muchas noticias sobre Públicola, o bien porque consideró oportuno introducir detalles que enaltecían al protagonista. Los episodios se distribuyen de nuevo a lo largo de la narración de los hechos. En la primera parte, se encuentran la expulsión de Tarquinio el Soberbio y el juramento contra los reyes, en los que Públicola es destacado mediante la fórmula “el primero que”.³⁹⁹ En la segunda,

³⁹⁸ Véase FRAZIER, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, 1996, pp. 204-207. En la *Vida de Catón el Menor*, el semplante resolutivo e intrépido del proronista bastó para animar a los suyos ante la actitud desafiante de Metelo y Julio César: *οἱ δὲ χαρίεντες θεασάμενοι καὶ θαυμασάντες τὸ πρόσωπον καὶ τὸ φρόνημα καὶ τὸ θάρσος τοῦ Κάτωνος ἐγγυτέρω προσήλθον, καὶ βοῇ διεκελεύσαντο τῷ μὲν Κάτωνι θαρρεῖν, μένειν δὲ ἀλλήλοις καὶ συστρέφεσθαι καὶ μὴ προδιδόναι τὴν ἐλευθερίαν καὶ τὸ ὑπὲρ αὐτῆς ἀγωνιζόμενον* (Plu., *Cat. Mi.* 27.8).

³⁹⁹ A juicio de DELVAUX, el procedimiento era frecuente en los epitomistas como el autor anónimo del *De viris illustribus*, con quien Plutarco tiene muchas coincidencias debido a la fuente común de Fenestela (1993, *LEC*, 61, 1993, pp. 115-130, especialmente pp. 124-127). En la expulsión de Tarquinio el Soberbio, el biógrafo dice que “Lucio Bruto

ciertos aspectos de la legislación, la presencia oportuna del protagonista en las hazañas de Cocles, Escévol a y Clelia en la guerra contra Porsena y la inauguración de los Juegos Seculares.

1, 2, 1. Expulsión de Tarquinio el Soberbio

La tragedia de Lucrecia (τὸ Λουκρητίας πάθος) desencadena la expulsión de los reyes de Roma. Las fuentes otorgan el papel principal a Bruto, al que Plutarco considera también como el caudillo de la libertad, ἡγεμόνι τῆς ἐλευθερίας (Publ. 1.3). En la versión de Tito Livio, Lucrecia, que vivía en Colacia, reclama a su padre Lucrecio desde Roma y a su marido Colatino desde Árdea, donde se encontraba en el asedio de la ciudad. Lucrecio acude con Públicola, y Colatino con Bruto, a quien acompañaba de regreso a Roma cuando se topó con el emisario de su mujer: *Sp. Lucretius cum P. Valerio Volesi filio, Collatinus cum L. Iunio Bruto venit, cum quo forte Romam rediens ab nuntio uxoris erat conventus* (Liv., I 58.6). En Dionisio de Halicarnaso, Lucrecia, que se marchó a Roma tras el ultraje, pidió a su padre que reuniera en casa a parientes y amigos entre los notables de la ciudad: ὅσους δύνασαι πλείστους φίλους τε καὶ συγγενεῖς [...] τῶν ἐπιφανεστάτων ἀνδρῶν (D.H., IV 66.3 y 67.1). A la cita acudió Públicola, al que enviaron a Árdea para levantar al ejército e informar a Colatino, con quien se encontró de pronto en compañía de Bruto:

ἦν δὲ τις ἐν αὐτοῖς Πόπλιος Οὐαλέριος [...] οὗτος ἐπὶ στρατόπεδον ὑπ' αὐτῶν πέμπεται τῷ τ' ἀνδρὶ τῆς Λουκρητίας τὰ συμβεβηκότα φράσεων καὶ σὺν ἐκείνῳ πράξων ἀπόστασιν τοῦ στρατιωτικοῦ πλήθους ἀπὸ τῶν τυράννων. ἄρτι δ' αὐτῷ τὰς πύλας ἐξεληλυθότι συναντᾷ κατὰ δαίμονα παραγινόμενος εἰς τὴν πόλιν ὁ Κολλατίνος ἀπὸ στρατοπέδου [...] καὶ σὺν αὐτῷ Λεύκιος Ιούνιος, ὃς Βροῦτος ἐπωνύμιον ἦν (D.H. IV 67.3-4).

La presencia de Públicola es bastante significativa, pues fue elegido para poner en marcha la sublevación del ejército con la ayuda de Colatino (Πόπλιος Οὐαλέριος [...] σὺν ἐκείνῳ πράξων ἀπόστασιν τοῦ στρατιωτικοῦ πλήθους ἀπὸ τῶν τυράννων), algo que Plutarco atribuye al pueblo: ὁ δῆμος [...] ἀρχὴν ἀποστάσεως ἔλαβε τὸ Λουκρητίας πάθος (Publ. 1.3). Además, Públicola discutió la idoneidad de Bruto para convocar la asamblea en que se debía informar a los ciudadanos del golpe de Estado: παραλαβὼν τὸν λόγον Οὐαλέριος, 'τὰ μὲν ἄλλα', ἔφησεν, 'ὁρθῶς ἐπιλογίζεσθαι μοι δοκεῖς, Ιούνιε· περὶ δὲ τῆς ἐκκλησίας ἐτι βούλομαι μαθεῖν, τίς ὁ καλέσων ἔσται αὐτὴν κατὰ νόμους καὶ τὴν ψῆφον ἀναδώσων ταῖς φράταις' (D.H., IV 71.5).⁴⁰⁰

Plutarco va más lejos convirtiendo al héroe en el brazo derecho de Bruto, con quien colabora en la expulsión de los reyes: καὶ Λεύκιος Βροῦτος ἀπτόμενος τῶν πραγμάτων τῆς μεταβολῆς ἐπὶ πρῶτον ἦλθε τὸν Οὐαλέριον, καὶ χρησάμενος αὐτῷ προθυμοτάτῳ συνεξέβαλε τοὺς βασιλεῖς (Publ. 1.3).⁴⁰¹ No resulta extraño sin embargo que Públicola formara parte del grupo de aristócratas que acabaron con la monarquía, pues era un reputado miembro del Estado Mayor que esperaba ocupar un puesto relevante en el gobierno: ἐλπίζων μετὰ τὸν Βροῦτον αἰρεθῆσεσθαι καὶ συνυπατεῦσεν (Publ. 1.4). Pero las intenciones de Plutarco eran otras. La expulsión de los reyes permitía al biógrafo caracterizar al protagonista como un hombre resuelto (αὐτῷ προθυμοτάτῳ), que había

[...] se dirigió en primer lugar a Valerio", Λεύκιος Βροῦτος [...] ἐπὶ πρῶτον ἦλθε τὸν Οὐαλέριον (Publ. 1.3), y en el juramento contra los reyes escribe que "Valerio fue el primero que juró que no claudicaría ni se rendiría ante los Tarquinius", ὁ Οὐαλέριος [...] πρῶτος ὁμόσας μὴδὲν ἐνδώσειν μὴδ' ὑφῆσεσθαι Ταρκυνίοις (Publ. 2.2). Además, en la ceremonia del triunfo se dice que "Valerio [...] fue el primer cónsul que entró en una cuadriga", Οὐαλέριος, εἰσελάσας τεθρίππῳ πρῶτος ὑπάτων (Publ. 9.9). En cuanto al triunfo, véase RICHARD (MEFRA, 106, 1994, pp. 403-422), que responsabiliza al analista Valerio Ancias de la idealización de Públicola como si fuera un Rómulo redivivo.

⁴⁰⁰ "La presenza di Valerio è deliberatamente escogitata, e non costituisce una parte integrale del dramma [...]. Naturalmente è necessario che egli abbia un ruolo nella storia di Lucrezia, e la sua presenza al momento catalizzatore di lei suicidio gli offre lo spunto per un discorso che contribuirà al sorgere della repubblica" (WISEMAN, *Eutopia*, 5, 1996, pp. 123-124).

⁴⁰¹ La participación del protagonista en la empresa está justificada por la hipercharacterización del sintagma adverbial ἐπὶ πρῶτον y del superlativo προθυμοτάτῳ. El preverbio asociativo σὺν de συνεξέβαλε convierte a Públicola en el colaborador necesario de Bruto para acabar con Tarquinio el Soberbio. El denuedo expresado por el superlativo προθυμοτάτῳ responde a la iniciativa de su ancestro, que había sido descrito con otro superlativo, αἰτιωτάτων. Nótese el isosilabismo de ambos adjetivos, el uno en relación con la expulsión de los reyes, el otro con la reconciliación que dio paso a la monarquía romana. La cláusula de un peonio cuatro y un coriambo (-εξέβαλε τοὺς βασιλεῖς), con una marcada aliteración silábica, contribuye a elevar el papel del protagonista en la caída de Tarquinio el Soberbio.

demostrado lealtad al nuevo régimen, y al mismo tiempo, en cuanto hombre apacible, reconocía de buen grado la preeminencia de Bruto: *ὁ Οὐαλέριος ἡσυχίαν ἤγεν* (Publ. 1.3).⁴⁰² La tranquilidad del protagonista redundaba en la concordia de los ciudadanos, como corresponde a un hombre Estado, que persigue la paz y la armonía de la ciudad: *μεθ' ἡσυχίας καὶ ὁμονοίας καταβιώναι* (Plu., *Praec. ger. reip.* 32, 824E).⁴⁰³ Además, Plutarco situaba al héroe en la fundación de la república, como había participado antaño su ancestro en los orígenes de Roma: *Οὐαλερίον δοκῶν ἀπόγονος εἶναι τῶν παλαιῶν, ἀνδρὸς αἰτιωτάτου γενομένου Ρωμαίους καὶ Σαβίνους ἐκ πολεμίων εἶνα γενέσθαι δῆμον* (Publ. 1.1). Aunque la labor de Bruto no fue menor que la desempeñada por Rómulo, *Ρωμαῖοι γὰρ οὐ τοσοῦτον ἔργον οἶονται Ρομύλου γενέσθαι τῆς πόλεως τὴν ἰδρυσιν, ὅσον Βρούτου κτίσιν τῆς πολιτείας καὶ κατάστασιν* (Publ. 6.6), no puede ser subestimado el papel de Publicola, que es descrito en la *synkrisis* como “el ejemplo más bello de hombre de Estado que gobierna una república”, *ἐν τῇ πολιτείᾳ παραδείγματων κάλλιστον ἀνδρὶ κοσμοῦντι δημοκρατίαν* (Sol.-Publ. 2.1), cuyo orden se mantuvo intacto casi quinientos años hasta las Guerras Cíviles: *ἡ δὲ [πολιτεία] Ποπλικόλα μέχρι τῶν ἐμφυλίων πολέμων διεφύλαξεν ἐν κόσμῳ τὴν πόλιν* (Sol.-Publ. 3.4).⁴⁰⁴

1, 2, 2. Juramento contra los reyes

El juramento contra los reyes se produce inmediatamente después de que Publicola se hubiera retirado de la política por el desaire de no haber sido elegido cónsul. El pueblo temía que se pudiera pasar al partido monárquico para desestabilizar la precaria situación de la ciudad: *καὶ λόγον τοῖς πολλοῖς παρασχεῖν καὶ φροντίδα, φοβουμένοις μὴ δι' ὀργὴν προσθέμενος τοῖς βασιλεῦσιν ἀνατρέψῃ τὰ πράγματα καὶ τὴν πόλιν, ἐπισφαλῶς ἔχουσιν* (Publ. 2.1). Bruto abrigaba por otra parte sospechas de que se estuviera gestando una conspiración, de modo que se apresuró a fijar una fecha para jurar lealtad a la república: *πρὸς ἑτέρους τινὰς ὑποψίαν ἔχων ὁ Βρούτος ἐβούλετο διὰ σφαγίων ὀρκῶσαι τὴν βουλὴν καὶ προεῖπεν ἡμέραν* (Publ. 2.1).⁴⁰⁵ El juramento se debía llevar a cabo ante los cónsules y el senado. Al igual que Publicola había sido antes el primero que expulsó a los reyes, *καὶ Λεύκιος Βρούτος ἀπτόμενος τῶν πραγμάτων τῆς μεταβολῆς ἐπὶ πρῶτον ἦλθε τὸν Οὐαλέριον, καὶ χρησάμενος αὐτῷ προθυμοτάτῳ συνεξέβαλε τοὺς βασιλεῖς* (Publ. 1.3), fue de nuevo ahora el primero que juró combatir a Tarquinio el Soberbio, a quien no se sometería jamás: *καταβὰς μάλα φαιδρὸς εἰς ἀγορὰν ὁ Οὐαλέριος, καὶ πρῶτος ὁμόσας μηδὲν ἐνδώσειν μηδ' ὑφῆσσεσθαι Ταρκυνίοις, ἀλλὰ πολεμήσειν κατὰ κράτος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας, ἡδονήν τε τῇ βουλῇ καὶ θάρσος ἅμα τοῖς ἄρχουσι παρέσχευεν* (Publ. 2.2).⁴⁰⁶

⁴⁰² “It can be said generally that as long as Brutus is alive, Publicola is second to him” (INGENKAMP, *The statesman in Plutarch's works*, 2004, p. 76).

⁴⁰³ Véase DUFF, *Plutarch's Lives*, 1999, pp. 291-298. La cita de los *Praecepta gerendae reipublicae* se enmarca en el comportamiento del político en el mantenimiento del orden interno.

⁴⁰⁴ “L'image dominante que les témoignages anciens suggèrent de Publicola est en définitive celle de l'organisateur de la République naissante, du père d'une “constitution” (πολιτεία) [...] qui devait assurer les bienfaits de l'ordre [...] Alors que [...] Brutus agit dans le seul but de rendre irréversible l'état de choses consécuteur à l'expulsion des Tarquins, P. Valérius a une vision incommensurablement plus large de l'avenir. Dans l'exercice d'une souveraineté qui doit s'adapter aux exigences du cadre consulaire, il oeuvre avec la volonté d'asseoir le nouveau régime sur des bases durables” (RICHARD, *MEFRA*, 106, 1994, pp. 411-412). Dos décadas antes, DUMÉZIL ya había observado las semejanzas entre Rómulo y Publicola: “Parmi ces *Vies* pré-historiques de Plutarque, ou leur équivalent dans Tite-Live et dans Denys, il est une qui doit être une un fois considérée, celle de *Publicola*, qui prétend exposer, après l'expulsion du Superbe, les premières années de la *libertas*, comme la *Vie de Romulus* a exposé les débuts du *regnum*” (*Fêtes romaines d'été et d'automne*, 1975, pp. 284-296).

⁴⁰⁵ Para AFFORTUNATI (*Plutarco. Vite parallele*, 2000 [1.ª ed., 1994], p. 271), las sospechas de Bruto estaban dirigidas a un grupo de senadores entre los que se encontraba particularmente Publicola. Pero parece que Bruto no solo desconfiaba de Publicola, sino también de otros miembros de la aristocracia (*πρὸς ἑτέρους τινὰς ὑποψίαν ἔχων Βρούτος*), entre los que estaría sin duda Colatino.

⁴⁰⁶ “Publicola's acceptance of Brutus' new constitution [...] through an oath willingly taken, contrary all expectations, remind us [...] of Metellus Numidicus' refusal in 100 B.C. to validate by oath Saturninus' law concerning the landassignments in Cisalpine Gaul [...]. The scene in the *Life of Publicola* is the only case recorded in the historiographical / literary tradition of an oath taken by the senate prior to the one called for by Saturninus” (AFFORTUNATI & SCARDIGLI, *Plutarch and the historical tradition*, 1992, pp. 115-116). Plutarco señala especialmente el juramento de Publicola. La repetición de los sonidos vocálicos de la frase *καταβὰς μάλα φαιδρὸς [...] καὶ πρῶτος*

El juramento contra los reyes no está planteado en los mismos términos en las fuentes. En Tito Livio, se habla de un juramento privado en Colacia. Lucrecia fue la que pidió ser vengada por el ultraje de Sexto Tarquinio ante los amigos de su padre y de su marido: *date dexterās fidemque haud impune adultero* (Liv., I 58.8). Después del suicidio de la joven, Bruto tomó la iniciativa de la venganza contra los Tarquinius empuñando el cuchillo ensangrentado que entregó a Colatino, a Espurio Lucrecio y a Publicola: *cultrum deinde Collatino tradit, inde Lucretio ac Valerio* (Liv., I 59.2). Dionisio de Halicarnaso refiere también el juramento con la daga de la infausta Lucrecia: *ταυτ' εἰπὼν ἐκάλει καὶ τοὺς ἄλλους ἅπαντας ἐπὶ τὸν αὐτὸν ὄρκον· οἱ δ' οὐδὲν ἔτι ἐνδοιάσαντες ἀνίστατο καὶ τὸ ξίφος δεχόμενοι πρὸ ἀλλήλων ὤμνουν* (D.H., IV 71.1). En la tradición hay un segundo juramento público. En efecto, Tito Livio escribe que Bruto hizo jurar al pueblo que no cediera a las pretensiones de quien quisiera volver a reinar: *omnium primum avidum novae libertatis populum, ne postmodum flecti precibus aut donis regiis posset, iure iurando adegit neminem Romae passuros regnare* (Liv., II 1.9). El juramento es repetido en la asamblea cuando el pueblo recela del nombre de Tarquinio: *ibi omnium primum ius iurandum populi recitat neminem regnare passuros nec esse Romae unde periculum libertati foret* (Liv., II 2.5). Dionisio de Halicarnaso habla de la purificación de la ciudad y del juramento mediante una víctima propiciatoria. Primero juraron los cónsules Bruto y Colatino, y a continuación el resto de los ciudadanos: *καὶ μετὰ τοῦτο καθαρασμοὺς τῆς πόλεως ποιησάμενοι καὶ ὅρκια τεμόντες αὐτοὶ τε πρῶτοι στάντες ἐπὶ τῶν τομίῶν ὤμοσαν καὶ τοὺς ἄλλους πολίτας ἐπεισαν ὁμόσαι* (D.H., V 1.3). Además, el juramento no solo alcanzó a los miembros de la *gens Tarquinia*, sino a cualquier otro que tratara de reinar en Roma: *μὴ κατάξειν ἀπὸ τῆς φυγῆς βασιλέα Ταρκύνιον μήτε τοὺς παῖδας αὐτοῦ μήτε τοὺς ἐξ ἐκείνου γεννησομένους, βασιλέα τε τῆς Ῥωμαίων πόλεως μηκέτι καταστήσειν μηθένα μηδὲ τοῖς καθιστάναι βουλομένοις ἐπιτρέψειν* (D.H., V 1.3).

Plutarco funde los juramentos para resaltar la figura del héroe. El patriotismo de Publicola había sido puesto en entredicho por no haber recibido ningún agravio por parte de los reyes: *ἀγανακτῶν οὖν ὁ Οὐαλέριος, εἰ μὴ πιστεύεται πάντα πράττειν ἔνεκα τῆς πατρίδος, ὅτι μηδὲν ἰδίᾳ κακὸν ὑπὸ τῶν τυράννων πέπονθε* (Publ. 2.1). A raíz de abandonar la vida pública, *τῆς τε βουλῆς ἀπέστη, καὶ τὰς συνηγορίας ἀπέπε, καὶ τὸ πράττειν τὰ κοινὰ παντελῶς ἐξέλιπεν* (Publ. 2.1), su imagen se deteriora por las sospechas de que trataba de restaurar la monarquía.⁴⁰⁷ Por justificado que estuviera el enfado por el nombramiento de Colatino (*ἀγανακτῶν [...] ὁ Οὐαλέριος*), Publicola debía conjurar el rumor de que actuaba con ambigüedad en el asunto de los reyes movido por una

ὁμόσας resalta la reacción del protagonista, que se anticipa con paso firme al senado para renegar a los Tarquinius. El rostro brillante de Publicola (*μάλα φαιδρός*) anuncia buenas noticias. (Tal era al menos el deseo de Edipo cuando Creonte estaba a punto de entrar en el palacio procedente de Tebas, que viniera con el rostro radiante: *ὄναξ Ἀππολον, εἰ γὰρ ἐν τύχῃ γέ τῳ / σωτῆρι βαίῃ λαμπρὸς ὥσπερ ὄμματι* (S., OT 80-81). El paralelismo de las oraciones negativas *μηδὲν ἐνδύσειν μηδ' ὕψισσέσθαι* responde a la falta de confianza de que había sido objeto Publicola, *μὴ πιστεύεται [...] μηδὲν [...] κακὸν [...] πέπονθε* (Publ. 2.1), y a la confirmación del error de los poderosos cuando nombraron cónsul a Colatino *ὡς οὐχ ὕψισσόμενον*. Además, la frase *πολεμήσειν κατὰ κράτος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας* manifiesta la adhesión de Publicola a la república. La cláusula heroica (*-χουσι παρέσχε*) recuerda al senado y a los cónsules que el compromiso del protagonista con el nuevo régimen es motivo de seguridad y agrado, como muestran el paralelismo y la repetición fónica del sintagma *ἡδονὴν τε βουλῇ καὶ θάρσος [...] τοῖς ἄρχουσι*. “L’emploi de la clause héroïque (celle qui ressemble à la fin de l’hexamètre épique) [...] peut reveler de deux intentions opposées, glorifier ou ridiculiser” (BIRAUD, *Ploutarchos*, 11, 2004, p. 42). La intención de Plutarco era naturalmente glorificar al personaje biografiado.

⁴⁰⁷ Al frustrarse su vocación pública por la maniobra de una facción de la aristocracia, Publicola se vio obligado a recuperar su estatus comprometiéndose bajo juramento a luchar contra los Tarquinius. Plutarco marca el pasaje. La falta de confianza (*μὴ πιστεύεται*) que despertaba Publicola por su falta de patriotismo es descrita por una efectista aliteración y repetición fónica (*πάντα [...] πραττεῖν [...] πατρίδος*). El motivo de la velada acusación consistía en no haber sufrido daño alguno por los tiranos. El perfecto *πέπονθε*, que completa el ditroqueo del colon (*-ων πέπονθε*), recuerda el sufrimiento de Lucrecia (*τὸ Λουκρητίας πάθος*) y fuerza la redundancia léxica *πέπονθε / πάθος*. El tema central de la renuncia a la vida pública (*τὰ κοινὰ*) se consigue mediante la tríada de los verbos sinónimos *ἀπέστη [...] ἀπέπε [...] ἐξέλιπεν*, cuya aliteración y repetición fónica insisten en el distanciamiento del protagonista marcado por los preverbios. En el nivel rítmico, Plutarco recurre a distintas cláusulas: un ditroqueo (*τῆς τε βουλῆς ἀπέστη*), un dáctilo y un ditroqueo (*-νηγορίας ἀπέπε*), y un coriambo y un coriambo (*παντελῶς ἐξέλιπεν*), que expresan la decisión de Publicola de dejar la política. Es significativo por otra parte el isosilabismo de los verbos de los *κῶλα* (*πέπονθε [...] ἀπέστη [...] ἀπέπε*, 3-3-3), que contrasta con las cuatro sílabas de *ἐξέλιπεν*, que confirma la salida del protagonista de la escena política. No menos llamativa es la serie de coriambos (*πατρίδος [...] Ταρκυνίους [...] -λευθερίας*), sobre todo el primero y el tercero, que relacionan el motivo principal de la patria y la libertad con el juramento.

ira que contradecía el sosiego mostrado cediendo a Bruto el bastón de mando. El juramento cumple una función doble. Primero, borrar cualquier atisbo de sospecha de colaboración con los Tarquinius: *καὶ πρῶτος ὁμόσας μηδὲν ἐνδῶσειν μηδ' ὑφήσεσθαι Ταρκυνίοις, ἀλλὰ πολεμήσειν κατὰ κράτος ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας* (Publ. 2.2). Segundo, convertir el temor infundado de la plebe de que pertenecía al partido monárquico en confianza ciega de los cónsules y congraciarse con el senado, donde una facción había impedido que accediera al consulado: *ἡδονὴν τε τῇ βουλῇ καὶ θάρσος ἅμα τοῖς ἄρχουσι παρέσχεν* (Publ. 2.2).⁴⁰⁸ Así, Publicola recupera la fama de lealtad (*εἰ μὴ πιστεύεται*) que se había ganado expulsando a los reyes.

1, 2, 3. Aspectos de la legislación

No hay divergencias sustanciales entre Plutarco y las fuentes en cuanto a las leyes principales atribuidas al héroe por la tradición. La *lex de provocatione*, *ἰσχυροῦς ἐποίησε τοὺς πολλοὺς ὁ τὸν δῆμον ἀπὸ τῶν ὑπάτων τῷ φεύγοντι δίκην ἐπικαλεῖσθαι διδούς* (Publ. 11.3) ya había sido mencionada por Cicerón como la primera medida que la asamblea promulgó en la república (Cic., *Rep.* 2.31[53]). Tito Livio es parco en la descripción de la ley, *de provocatione adversus magistratus ad populum* (Liv., II 8.2), que es desarrollada por Dionisio de Halicarnaso (V 19.4) como una defensa de los ciudadanos contra las arbitrariedades de los magistrados en la imposición de multas, en la tortura o en la aplicación de la pena de muerte.

La *lex de sacrando cum bonis capite*, que contradice la *lex de provocatione*, sentenciaba a muerte a los golpistas: *ὁ τοὺς ἀρχὴν ἀναλαβόντας, ἦν ὁ δῆμος οὐκ ἔδωκεν, ἀποθνήσκειν κελεύων* (Publ. 11.3). Había sido anunciada por Dionisio de Halicarnaso (V 19.4) y Tito Livio (II 8.2), contemplando también la confiscación de los bienes de los culpables. Plutarco desarrolla la ley eximiendo al tiranicida de juicio con la mera presentación de las pruebas del delito: *ἔγραψε γὰρ νόμον ἄνευ κρίσεως κτείνειν διδόντα τὸν βουλόμενον τυραννεῖν, κτείνοντα δὲ φόνου καθαρὸν ἐποίησεν, εἰ παράσχοιτο τοῦ ἀδικήματος τοὺς ἐλέγχους* (Publ. 12.1). La inusitada desmesura de Publicola, *δημοτικὸς γενόμενος νομοθέτης καὶ μέτριος, ἐν τῷ μετρίῳ τιμωρίαν ὑπερέτεινεν* (Publ. 12.1) se justifica por el profundo desprecio de la tiranía que representa el protagonista: *τὸ δὲ μισοτύραννον ἐν τῷ Ποπλικόλῳ σφοδρότερον. εἰ γὰρ τις ἐπιχειροίη τυραννεῖν, ὁ μὲν ἄλόντι τὴν δίκην ἐπιτίθησιν, ὁ δὲ καὶ πρὸς τῆς κρίσεως ἀνελεῖν δίδωσι* (Sol.-Publ. 2.4).

Las novedades de Plutarco se refieren a las leyes de economía. Pues el Queronense es el único autor que habla de la *lex de vectigalibus* sobre la exención de impuestos a los pobres, *ὃς ἐβοήθησε τοῖς πένησιν, ᾧ τὰ τέλη τῶν πολλῶν ἀφεῖλε καὶ προθυμότερον ἄπτεσθαι τῶν ἐργασιῶν ἐποίησεν ἅπαντας* (Publ. 11.3), o de la *lex de multae maximae dictione* sobre los tributos a los ricos que cuestionaban la autoridad de los magistrados: *ὁ δὲ γραφεῖς κατὰ τῶν ἀπιθούτων τοῖς ὑπάτοις οὐχ ἦττον ἔδοξε δημοτικὸς εἶναι καὶ πρὸς τῶν πολλῶν ἢ δυνατῶν γεγράφθαι. ζημίαν γὰρ ἀπειθείας ἔταξε βοῶν πέντε καὶ δυεῖν προβάτων ἄξιαν* (Publ. 11.4). Como reconoce el propio Plutarco, las leyes manifestaban el carácter *δημοτικός* de Publicola, que estaba siempre al lado de los pobres frente a los desmanes de los poderosos.⁴⁰⁹

La *lex de quaestoribus aerarii* es especialmente significativa. Publicola rechazó encargarse de la hacienda pública. Tampoco quiso delegar en su círculo de amigos o en ciudadanos particulares, alegando que la administración de la economía era una tarea de funcionarios públicos que debían ser elegidos por la asamblea. Por eso, fueron creados los primeros cuestores:

ἐπηνέθη δὲ καὶ διὰ ταμευτικὸν νόμον. ἐπεὶ γὰρ ἔδει χρήματα πρὸς τὸν πόλεμον εἰσενεγκεῖν ἀπὸ τῶν οὐσιῶν τοὺς πολίτας, οὐτ' αὐτὸς ἄψασθαι τῆς οἰκονομίας οὔτε τοὺς φίλους ἔᾶσαι

⁴⁰⁸ El término clave es *θάρος* / *θάρρος*, “un sentiment [...] positif de confiance, renforcé [...] par des succès précédents” (FRAZIER, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, 1996, p. 202 y n. 43). En la *Vida de Bruto*, Plutarco relaciona también *θάρος* con *ἡδονή* cuando Bruto y Casio se congratulan del ejército reunido por ambos en Oriente: *ἦν οὖν ἡδονὴ τε μεγάλη καὶ θάρρος αὐτοῖς ἐκ τῆς παρουσίας δυνάμεως* (Plu., *Brut.* 28.7).

⁴⁰⁹ El enfrentamiento entre Publicola y los prohombres de su propia clase (*οἱ δυνατοί*) es un motivo recurrente. Los poderosos impidieron al protagonista compartir el primer consulado con Bruto y dedicar el templo de Júpiter, movidos por desconfianza, *εἰ μὴ πιστεύεται πάντα πράττειν ἔνεκα πατρίδος* (Publ. 2.1), o por envidia, *ἐφθόνουν δὲ πολλοὶ τῶν δυνατῶν, καὶ ἤχθοντο ταῖς μὲν ἄλλαις τιμαῖς ἦττον* (Publ. 14.3). El carácter *δημοτικός* de Publicola es intrínseco a su mesura, a su dulzura y a su filantropía: “Não são raras as vezes em que Plutarco dá ao homem de modos simples e afáveis o epíteto de *demotikós* (‘amigo do povo’) ou *demokratikós*, associando estas palavras aos termos *métrios*, *praótes*, *philanthropia* e outras das mesmas famílias” (RIBEIRO FERREIRA, *Plutarco a la seva època*, 2005, p. 572).

βουλόμενος, οὐθ' ὅλως εἰς οἶκον ἰδιώτον παρελθεῖν δημόσια χρήματα, ταμεῖον μὲν ἀπέδειξε τὸν τοῦ Κρονου ναόν, ὃ μέχρι νῦν χρώμενοι διατελοῦσι, ταμίας δὲ τῷ δήμῳ δύο τῶν νέων ἔδωκεν ἀποδείξαι· καὶ ἀπεδείχθησαν οἱ πρῶτοι Πούπλιος Οὐετούριος καὶ Μινούκιος Μάρκος (Publ. 12.3).

Los elogios con que fue recibida la media se justifican por la explicación de la *synkrisis* sobre la honradez de Publícola, que evitó que el político incurriera en la condicia olvidándose de los asuntos de Estado: ἡ τε τῶν ταμιῶν ἐπὶ τοῖς χρήμασι κατάστασις ἐκεῖθεν ἦλθεν, ὅπως ὁ ἄρχων μητ', εἰ χρηστός ἐστιν, ἀσχολίαν ἔχη πρὸς τὰ μείζω, μήτ' εἰ φαῦλος, ἀφορμὰς τοῦ ἀδικεῖν μᾶλλον, καὶ τῶν πράξεων καὶ τῶν χρημάτων κύριος γενόμενος (Sol.-Publ. 2.3). El ideal de hombre honesto (χρηστός) emana directamente del espíritu de *φιланθρωπία* que caracteriza al héroe de Plutarco.

1, 2, 4. Presencia de Publícola en la guerra contra Porsena

En la *synkrisis*, Publícola es reconocido como magistrado y general, ἄρχοντα καὶ στρατηγοῦντα, que fue honrado con dos victorias, *de Veientibus et Tarquinensibus* en 509 a. C., y *de Sabineis* en 504 a. C. En la suerte de epitafio que Tito Livio dedicó al héroe, *omnium consensu princeps belli pacisque artibus*, se pueden comprobar la habilidad política y la pericia militar de Publícola. La principal crisis externa de la recién nacida república fue el duro asedio al que Roma fue sometida por Porsena. La tradición cuenta que la ciudad no cayó bajo el etrusco gracias a las gestas de dos hombres, Horacio Cocles y Mucio Escévola, y a la audacia de una mujer, la joven Clelia. No había lugar en principio para nadie más. Pero Plutarco no podía desaprovechar la ocasión de la guerra contra Porsena, que se convertiría a la postre en una especie de *alter ego* de Publícola, para reivindicar su valentía en el campo de batalla y su diplomacia en la resolución del conflicto.

En los preliminares de la hazaña de Cocles, Plutarco concede a Publícola la iniciativa del combate a orillas del Tíber. A juzgar por el texto, el desarrollo de la guerra habría sido otro si Publícola no hubiera caído herido a las primeras de cambio: ἔφθη δὲ πρὸ πυλῶν ἐκβροηθήσας ὁ Ποπλικόλας, καὶ μάχην συνάψας παρὰ τὸν ποταμόν, ἀντεῖχε πλήθει βιαζομένοις τοῖς πολεμίοις, ἄχρι οὗ τραύμασι νεανισκοῖς περιπεσὼν ἀπεκομίσθη φοράδην ἐκ τῆς μάχης (Publ. 16.5). El otro cónsul, Tito Lucrecio, fue herido también en la batalla. Lo cual provocó la huida descorazonada de los romanos hacia el *pons Sublicius* cuando vieron a su generales fuera de combate: τὸ δὲ αὐτὸ καὶ Λουκρητίου τοῦ συνάρχοντος αὐτῷ παθόντος, ἀθυμία τοῖς Ῥωμαίοις ἐνέπεσε, καὶ φυγὴ πρὸς τὴν πόλιν ἑσώζον ἑαυτούς (Publ. 16.6).

Dionisio de Halicarnaso ya había dicho que Publícola y Lucrecio fueron heridos en el combate: τοὺς ἡγεμόνας ἐθέασατο Οὐαλέριόν τε καὶ Λουκρητίον τραυματίας ἀποκομισθέντας ἐκ τῆς μάχης (D.H. V 23.1). Pero Plutarco destaca la acción de Publícola colocando al protagonista en el centro de un quiasmo, πρὸ τῶν πυλῶν ἐκβροηθήσας ὁ Ποπλικόλας, καὶ μάχην συνάψας παρὰ τὸν ποταμόν, en cuyos extremos son resaltados los detalles de la defensa de las puertas de la ciudad y de la frontera natural del río, como revela la sonoridad de los sintagmas πρὸ τῶν πυλῶν y παρὰ τὸν ποταμόν. Además, el biógrafo se recrea en las heridas y en la salida del combate de Publícola, en detrimento de la desgracia del otro cónsul.

En cuanto a la hazaña de Cocles en sí, Plutarco afirma que Publícola reconoció prontamente la valentía del malogrado héroe con lotes de alimentos y de tierras que fueron entregados por los romanos: ὁ δὲ Ποπλικόλας τὴν ἀρετὴν θαυμάσας παραντίκα μὲν εἰσηγήσατο Ῥωμαίους ἅπαντας, ὅσῃν ἕκαστος ἐν ἡμέρᾳ τροφὴν ἀνήλπισκε, δοῦναι συνεισενεγκόντας, ἔπειτα τῆς χώρας ὅσῃν αὐτὸς ἐν ἡμέρᾳ περιαρόσειεν (Publ. 16.9). Aunque los regalos ya habían sido mencionados por Dionisio de Halicarnaso, ἐκ τῆς δημοσίας ἔδωκεν, ὅσῃν αὐτὸς ἐν ἡμέρᾳ μιᾷ ζεύγει βοῶν περιαρόσει [...] μιᾷς ἡμέρας τροφὴν ἐχαρίσαντο μυριάδες ἀνθρώπων αἱ σύμπασαι πλείους ἢ τριάκοντα (D.H., V 25.2), Plutarco personaliza la gratitud de los romanos en la figura del protagonista, al que atribuye no solo la donación de las tierras, sino también la orden de que los romanos contribuyeran con alimentos para recompensar la heroicidad de Cocles.

En el caso de Escévola era más difícil justificar la presencia de Publícola. Lo cual no fue óbice para que el héroe protagonizara una ataque contra los etruscos que asediaban los campos de Roma como preludio de la gesta de Escévola: Ποπλικόλας δὲ τρίτον ὑπατεύων, Πορσίνῃ μὲν ἀτρεμῶν καὶ φυλάττων τὴν πόλιν ᾤετο δεῖν ἀντέχειν, τοῖς δὲ Τυρρηνοῖς ἐπεζήληθε καὶ συμβαλὼν ἐτρέψατο καὶ πεντακισχιλίους αὐτῶν ἀνείλε (Publ. 17.1). Dionisio de Halicarnaso (V 25.3) se limita a decir que la actuación de los cónsules, a la sazón Publícola y Marco Horacio, consistió en pedir ayuda a los cumanos y a los latinos del sur Lacio para aliviar la hambruna provocada por el asedio de

Porsena. Pero Publicola decidió por su cuenta acabar con el cerco matando de golpe a cinco mil etruscos, sin que importaran las heridas recibidas en la escaramuza anterior. La prodigiosa hazaña de Escévola sirve para que el biógrafo despliegue la diplomacia de Publicola, que considera desde entonces a Porsena como un firme aliado frente a Tarquinio el Soberbio:

ὁ μέντοι Ποπλικόλας αὐτός, οὐχ οὕτω πολέμιον ὄντα τὸν Πορσίνναν βαρὺν ἡγούμενος, ὥς ἄξιον πολλοῦ τῇ πόλει φίλον γενέσθαι καὶ σύμμαχον, οὐκ ἔφυγεν ἐπ' αὐτοῦ δίκη κριθῆναι πρὸς Ταρκύνιον, ἀλλ' ἐθάρρει καὶ προὔκαλεῖτο πολλάκις, ὥς ἐξελέγξων κάκιστον ἀνδρῶν καὶ δικαίως ἀφαιρεθέντα τὴν ἀρχὴν (Publ. 18.1).

El acercamiento entre Publicola y Porsena es manifiesto en el episodio de Clelia. La fuga de las vírgenes romanas enfadó sobremanera a Publicola, que interpretó la osadía de la joven como una deslealtad de los romanos y de sí mismo, ya que había dado su palabra a Porsena de que los rehenes garantizaban los acuerdos de paz: *ἐπεὶ δὲ σωθεῖσαι πρὸς τὸν Ποπλικόλαν, οὐκ ἐθαύμασεν οὐδ' ἡγάπησεν, ἀλλ' ἠνιάθη, ὅτι Πορσιννα κακίων ἐν πίστει φανεῖται, καὶ τὸ τόλμημα τῶν παρθένων αἰτίαν ἔξει κατούργημα Ῥωμαίων γεγονέναι (Publ. 19.3)*. La presencia de la hija de Publicola, entre los rehenes, *ἐπὶ τούτοις ὁμήρους ἔδωκαν ἐξ εὐπατρίδων περιπορφύρους δέκα καὶ παρθένους τοσαύτας, ὧν ἦν καὶ Ποπλικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία (Publ. 18.3)*, su heroico protagonismo en el enfrentamiento contra los soldados de Tarquinio el Soberbio, *ἐκείνων δ' ὁμῶς ἀμυνομένων, ἡ Ποπλικόλα θυγάτηρ Οὐαλερία διὰ μέσων ὁρμήσασα τῶν μαχομένων ἀπέφυγε, καὶ τρεῖς τινες οἰκέτας συνδιεκπεσόντες ἔσφζον αὐτήν (Publ. 19.5)*, y la confusión de la titularidad de la estatua ecuestre erigida en la vía Sacra, *ἀνάκειται δὲ τὴν ἱερὰν ὁδὸν πορευομένοις εἰς Παλάτιον ἀνδρίας αὐτῆς ἐφιππος, ὃν τινες οὐ Κλοιλίας, ἀλλὰ τῆς Οὐαλερίας εἶναι λέγουσιν (Publ. 19.8)*, contribuyen igualmente a resaltar la figura de Publicola en el episodio de Clelia.

1, 2, 5. La inauguración de los Juegos Seculares

La guerra contra los sabinos estuvo precedida por un extraño prodigio sobre el aborto de fetos con malformaciones: *καὶ τις ἅμα δεισιδαιμονία τῆς πόλεως ἦψατο· πᾶσαι γὰρ αἱ κυοῦσαι τότε γυναῖκες ἐξέβαλλον ἀνάπηρα, καὶ τέλος οὐδεμία γένεσις ἔσχεν (Publ. 21.2)*. El desasosiego fue conjurado por Publicola con la organización de unos juegos según los libros sibilinos: *ὅθεν ἐκ τῶν Σιβυλλίων ὁ Ποπλικόλας ἰλασάμενος τὸν Αἰδην, καὶ τινὰς ἀγῶνας πυθοχρήστους ἀγαγόν, καὶ ταῖς ἐλπίσι πρὸς θεῖον ἡδίονα καταστήσας τὴν πόλιν, ἤδη τοῖς ἀπ' ἀνθρώπων φοβεροῖς προσεῖχε (Publ. 21.3)*. Se trata de un excursus religioso que no recogen las fuentes.⁴¹⁰ Plutarco extrajo la noticia de un autor cuya obra no ha trascendido.⁴¹¹ En el *De die natali*, Censorino dice que aquellos juegos fueron los primeros *ludi saeculares*: *primos enim ludos saeculares exactis regibus post Romam conditam annis CCXLV a Valerio Publicola institutos esse* (Cens., 17.10). Al margen del interés del Queronense por el asunto de la superstición (*δεισιδαιμονία*), al que dedicó un tratado, el *De superstitione* (164E-171E), la importancia del pasaje radica en el papel del protagonista como pontífice. Pues la labor sacerdotal de Publicola es el colofón necesario de las bases del nuevo Estado, cuyo régimen político se apoyaba en las leyes aprobadas anteriormente. La faceta religiosa permite a Plutarco relacionar a Publicola con Numa, que es considerado junto con Rómulo como el fundador de Roma. Lo cual engrandece la aureola del héroe.

⁴¹⁰ Valerio Máximo (II 4.5) menciona una ceremonia de sacrificios, banquetes y juegos establecida por Publicola en el altar de Plutón y Proserpina en el Campo de Marte para la salvación de los ciudadanos. En la *Historia nueva* (II 3.3), Zósimo dice que Publicola liberó a la ciudad de un epidemia sacrificando un buey y una ternera negros en aquel lugar.

⁴¹¹ Las hipótesis sobre la fuente de la noticia se centran en Valerio Ancias (COARELLI, *Spectacles sportifs et scéniques dans le monde étrusco-italique*, 1993, p. 222), o tal vez en un autor indeterminado que puedo escribir a mediados del siglo I d. C. (WISEMAN, *Eutopia*, 5, 1996, pp. 137-139).

2. LA CARACTERIZACIÓN DIRECTA DE PÚBLICOLA

2, 1. *El λόγος y la παρρησία*

El λόγος es uno de los tópicos principales de las *Vidas paralelas*.⁴¹² La habilidad de hablar está presente desde el principio en la biografía de Publicola: βασιλευομένης μὲν ἔτι Πρώμης ἦν διὰ λόγον καὶ πλοῦτον (Publ. 1.2).⁴¹³ No es infrecuente que la palabra y la riqueza caractericen incluso a personajes secundarios. En la *Vida de Gayo Graco*, Livio Druso es elegido por el senado para enfrentarse al protagonista por su nacimiento, su educación, su carácter, su elocuencia y su dinero, cualidades de las que hacía gala: ἦν γὰρ εἷς τῶν τοῦ Γαίον συναρχόντων Λίβιος Δροῦσος, ἀνὴρ οὔτε γεγονώς τινος Ρωμαίων οὔτε τε θραμμένος χεῖρον, ἦθει δὲ καὶ λόγῳ καὶ πλούτῳ τοῖς μάλιστα τιμωμένοις καὶ δυναμένοις ἀπὸ τούτων ἐνάμιλλος (Plu., GC 8.4). En la *Vida de Demóstenes*, un tal Midias, un hombre importante, era conocido καὶ πλούτῳ καὶ λόγῳ καὶ φίλοις (Plu., Dem. 12.2). En la *Vida de Publicola*, el sabino Apio Clauso destacaba por su afamada virtud y su elocuencia: ἀρετῆς δὲ δόξῃ μάλιστα καὶ λόγον δεινότητι προτεύων (Publ. 21.4). Apio Clauso es una proyección de la figura de Publicola, δεινὸς λόγου, ya que ambos líderes eran almas gemelas, en la medida que Clauso es descrito también como un hombre adinerado: ἦν οὖν Ἀππίος Κλαῦσος ἐν Σαβίνοις χρήμασι τε δυνατός καὶ σώματος ῥώμῃ πρὸς ἀλκὴν ἐπιφανής (Publ. 21.4). En cuanto expresión del pensamiento, el λόγος de Publicola está enfocado a la rectitud con vistas a la justicia: τῷ μὲν [λόγῳ] ὀρθῶς καὶ μετὰ παρρησίας ἀεὶ χρώμενος ὑπὲρ τῶν δικαίων (Publ. 1.2).⁴¹⁴ El ὀρθὸς λόγος se convierte en un λόγος ἀληθής cuando se trata de combatir la adulación en los asuntos de Estado aliándose con la παρρησία: ἐν ἀρχῇ καὶ πράγμασι μεγάλοις ἀγαθὸν ἦν ἔχειν ὅτα παρρησίαν ἀντὶ κολακείας προσιέμενα καὶ λόγους ἀληθεῖς (Publ. 10.4).

A diferencia de Sertorio, para quien el λόγος era una capacidad aprendida de joven, καὶ τινα δύναμιν ἐν τῇ πόλει μειράκιον ὢν ἀπὸ τοῦ λέγειν ἔσχεν (Plu., Sert. 2.2), no hay noticias de que Publicola hubiera sido educado en la oratoria, que formarían parte de la παιδεία de la nobleza para iniciar la carrera política.⁴¹⁵ En el *De liberis educandis*, Plutarco pone la palabra a nivel de la razón en la instrucción de los jóvenes: καὶ δύο τὰ πάντων ἐστὶ κυριώτατα ἐν ἀνθρωπίνῃ, νοῦς καὶ λόγος (Plu., Lib. educ. 8, 5E).⁴¹⁶ En los *Praecepta gerendae reipublicae*, afirma que el político no debe descuidar el encanto y el poder de la palabra confiando solo en la virtud: οὐ μὴν ἀμελητέον γε διὰ τοῦτο τῆς περὶ τὸν λόγον χάριτος καὶ δυνάμεως, ἐν ἀρετῇ θεμένους τὸ σύμπαν (Plu., Praec. ger. reip. 5, 801C). Publicola era abogado y senador, y participaba activamente en la vida pública, donde la elocuencia es un requisito indispensable que obedece a la προαίρεσις del protagonista.⁴¹⁷

⁴¹² Véase WARDMAN, *Plutarch's Lives*, 1974, pp. 221-244. Cf. PÉREZ JIMÉNEZ, *CFG / EGI*, 12, 2002, pp. 253-270, especialmente p. 260 y n. 21. El λόγος como característica principal del protagonista aparece en el cincuenta por ciento de las *Vidas paralelas*.

⁴¹³ La caracterización de Publicola mezcla el intelectualismo con el pragmatismo, o dicho de otro modo, la elocuencia con la riqueza, λόγος καὶ πλοῦτον.

⁴¹⁴ Plutarco incide en los aspectos volitivos y afectivos del protagonista, que busca esforzadamente la consecución de la justicia y el bienestar de los necesitados. La frase que esboza la etopeya de Publicola (ὢν τῷ μὲν ὀρθῶς καὶ μετὰ παρρησίας ἀεὶ χρώμενος ὑπὲρ τῶν δικαίων, ἀφ' οὗ δὲ τοῖς δεομένοις ἐλευθερίως καὶ φιλανθρώπως ἐπαρκῶν) está señalada por la acumulación de la omega, a la que ayudan los adverbios de modo (ὢν τῷ [...] ὀρθῶς [...] χρώμενος [...] τῶν δικαίων [...] ἐλευθερίως [...] φιλανθρώπως ἐπαρκῶν) y por la construcción sintáctica, casi un quiasmo (1-2-3-3-2-1), si no fuera por el hipérbaton de ἐπαρκῶν: los extremos estarían ocupados en efecto por un adverbio de modo y un sintagma preposicional (ὀρθῶς καὶ μετὰ παρρησίας, una ligera *variatio*, y ἐλευθερίως καὶ φιλανθρώπως = 3), así como por los complementos del verbo, un circunstancial y un objeto indirecto (ὑπὲρ τῶν δικαίων y τοῖς δεομένοις = 1), y el centro por los participios (χρώμενος, que cuenta con el refuerzo del adverbio ἀεὶ y ἐπαρκῶν = 2). El ditroqueo de la cláusula (-α, προτεύσω) anuncia que el protagonista descollaría pronto entre los próceres de la República. Nótese el adverbio εὐθύς en repetición fónica con ἐλευθερίως [...] φιλανθρώπως.

⁴¹⁵ No obstante, las fuentes más antiguas datan la oratoria romana como pronto a finales del siglo III a. C. Véase KENNEDY, *The art of rhetoric in the Roman world*, 1972, p. 6.

⁴¹⁶ “Dicha educación plantea no el uso improvisado y fatuo de la lengua (en lo que se aparta claramente de la vieja concepción sofística), sino la adecuada instrumentación de la oratoria al servicio de la razón” (PÉREZ JIMÉNEZ, *CFG / EGI*, 12, 2002, p. 256).

⁴¹⁷ “In Plutarch's eyes, a statesman is someone who makes his entry into public life of the ‘right philosophical choice’ and with a good education in order to service the public interest, and not by accident or out of ambition and desire for profit” (DE BLOIS, *ANRW*, 2, 33, 6, 1992, p. 4600). En los *Praecepta gerendae reipublicae*, Plutarco establece que la

La palabra es por otra parte un recurso para satisfacer la *φιλοτιμία*, esa virtud de la aristocracia que persigue el reconocimiento social mediante acciones en beneficio de la comunidad.⁴¹⁸ La munificencia de Publícola no estaba encaminada sin embargo a entrar en la “arena política”, sino a acrecentar los muchos honores recibidos anteriormente con la dedicación del templo de Júpiter en el Capitolio: *ἦν τῷ Ποπλικόλῳ φιλοτιμία πρὸς τὴν καθιέρωσιν* (Publ. 14.2).⁴¹⁹ Aun siendo un hombre de acción, Publícola no descuidó la retórica, pues, de lo contrario, no hubiera llegado a convertirse en un hombre de Estado, *νομοθετῶν καὶ στρατηγῶν* (Publ. 14.3).

No hay discursos en la *Vida de Publícola*. Lo cual no significa que el protagonista no tuviera ocasión de desplegar sus dotes de orador. A Publícola correspondió en efecto pronunciar un discurso fúnebre ante la asamblea por la muerte de Bruto, como dice Dionisio de Halicarnaso: *συνεκάλει τὸν δῆμον εἰς ἐκκλησίαν καὶ προελθὼν ἐπὶ τὸ βῆμα τὸν ἐπιτάφιον ἔλεξεν ἐπ’ αὐτῷ λόγον* (D.H., V 17.2). Al margen de que se pudiera tratar del primer *λόγος ἐπιτάφιος*, por delante incluso del que Pericles pronunció por los caídos durante el primer año de la Guerra del Peloponeso, no ha trascendido el contenido del discurso. En cuanto al estilo, Plutarco asegura que fue muy apreciado y elegante, seguramente en consonancia con el carácter del orador:

ἀπεδέξαντο δὲ τοῦ Οὐαλερίου καὶ τὰς εἰς τὸν συνάρχοντα τιμὰς, αἷς ἐκκομιζόμενον καὶ θαπτόμενον ἐκόσμησε· καὶ λόγον ἐπ’ αὐτῷ διεξῆλθεν ἐπιτάφιον, ὃς οὕτως ὑπὸ Ῥωμαίων ἠγαπήθη καὶ τοσαύτην ἔσχεν χάριν, ὥστε πᾶσι τοῖς ἀγαθοῖς καὶ μεγάλοις ὑπάρχειν ἐξ ἐκείνου τελευτήσασιν ὑπὸ ἀρίστων ἐγκωμιάζεσθαι (Publ. 9.10).⁴²⁰

Pues si las palabras definen a quien habla, Publícola desprendía amor y encanto, *ἀγάπη καὶ χάρις*. No era la primera vez que subía a la tribuna de los oradores. Dionisio de Halicarnaso escribe que Publícola se dirigió a la asamblea para informar de la expulsión de los Tarquinios:

ταῦτα λέξαντος αὐτοῦ παραλαβὼν τὸν λόγον Οὐαλέριος, τὰ μὲν ἄλλα, ἔφησεν, ὀρθῶς ἐπιλογίζεσθαι μοι δοκεῖς, Ἰούνιε· περὶ δὲ τῆς ἐκκλησίας ἐτι βούλομαι μαθεῖν, τίς ὁ καλέσων ἔσται αὐτὴν κατὰ νόμους καὶ τὴν ψῆφον ἀναδώσων ταῖς φρατρίας. ἄρχοντι γὰρ ἀποδέδοται τοῦτο πράττειν· ἡμῶν δ’ οὐδεὶς οὐδεμίαν ἀρχὴν ἔχει (D.H., IV 71.5).

Pero fue Bruto el que pronunció finalmente el primer discurso de la república: *καὶ τὸν κατὰ τοῦ τυράννου λόγον πρῶτος ἐγὼ διαθήσομαι* (D.H., IV 71.6). La noticia de Dionisio de Halicarnaso revela en todo caso que la elocuencia de Publícola ya era conocida desde la época de los reyes.

Tan importante es la palabra como el silencio.⁴²¹ El uso retórico de no decir nada cuando no hay nada que decir es claro en la *Vida de Catón el Menor*: *ἄρξομαι δὲ λέγειν, ὅταν μὴ μέλλω λέγειν*

primera característica de la vocación política (*προαίρεσις*) es tener juicio y razón: *πρῶτον μὲν οὖν ὑποκείσθω πολιτεία καθάπερ ἔδαφος βέβαιον καὶ ἰσχυρὸν ἢ προαίρεσις ἀρχὴν ἔχουσα κρίσιν καὶ λόγον, ἀλλὰ μὴ πτοίαν ὑπὸ δόξης κενῆς ἢ φιλονεικίας τινὸς ἢ πράξεων ἐτέρων ἀπορίας* (Plu., *Praec. ger. reip.* 2, 798C). Acerca de la *προαίρεσις* de los héroes de Plutarco, véase WARDMAN, *Plutarch's Lives*, 1974, pp. 107-115; PÉREZ JIMÉNEZ, *Teoria e prassi politica nelle opere di Plutarco*, 1995, pp. 363-381; DUFF, *Plutarch's Lives*, 1999, pp. 39-40.

⁴¹⁸ El *λόγος* es un acicate para la gloria. Véase WARDMAN, *Plutarch's Lives*, 1974, pp. 115-124; FRAZIER, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, 1996, pp. 101-124, especialmente pp. 104-110. Cf. PÉREZ JIMÉNEZ, *CFC / EGI*, 12, 2002, p. 266.

⁴¹⁹ En los *Praecepta gerendae reipublicae*, Plutarco se hace eco de los problemas que causa la *φιλοτιμία* en la política: *ἢ φιλοτιμία, καίπερ οὐσα σοβαρώτερα τῆς φιλοκερδίας, οὐκ ἐλάττωνας ἔχει κῆρας ἐν πολιτείᾳ* (Plu., *Praec. ger. reip.* 27, 819F). Acarrea por ejemplo la envidia sufrida por la dedicación del templo de Júpiter: *ἐφθονοῦν δὲ πολλοὶ τῶν δυνατῶν, καὶ ἡχθοντο ταῖς ἄλλαις τιμαῖς ἦττον, ὥς νομοθετῶν καὶ στρατηγῶν ἐκ προσηκόντων εἶχε, ταύτην δ’ οὐδὲν ἄλλοτρίαν οὐκ ᾔοντο δεῖν αὐτῷ, καὶ τὸν Ὀράτιον προτρέποντο καὶ παρώζυνον ἀντιποιεῖσθαι τῆς καθιερώσεως* (Publ. 14.3).

⁴²⁰ El tema del entierro y del discurso fúnebre pronunciados por Publícola pronuncia en memoria de Bruto es señalado por el políptoton *ἐπιτάφιον* [...] *ἐπιταφίων* y el hipérbaton *λόγον* [...] *ἐπιτάφιον*. La gratitud con que los romanos acogieron el discurso fúnebre se manifiesta en la frase *ἠγαπήθη καὶ ἔσχεν χάριν*, casi una pareja de sinónimos si se hubiera formulado *ἀγάπην καὶ ἔσχεν χάριν*, y en la oración consecutiva *οὕτως* [...] *τοσαύτην* [...] *ὥστε*, que incide en la magnificencia del protagonista por el uso de los adjetivos *ἀγαθοῖς*, *μεγάλοις* y *ἀρίστων*. En el nivel rítmico, el colon formado por un espondeo y un crético (*-την ἔσχεν χάριν*), en que resuena el término *χάρις*, encuentra una *responsio* en la cláusula final (*-κομιάζεσθαι*), un crético y un espondeo, sobre la importancia de la oratoria de Publícola.

⁴²¹ “I should mention, in passing, that Plutarch puts a high value on silence” (WARDMAN, *Plutarch's Lives*, 1974, p. 228). Cf. BARRIGÓN FUENTES, *Plutarc a la seva època*, 2005, pp. 191-198.

ἄζια σιωπῆς (Plu., *Cat. Mi.* 4.2). Además, el silencio crea escenas de tensión. Tras la ejecución de los hijos de Bruto, en el foro se hizo el silencio, al que siguieron el pasmo y el miedo: ὥς δ' οὐν ἀπῆλθε ἐξ ἀγορᾶς, τότε πολλὸν μὲν χρόνον ἔκπληξις εἶχε καὶ φρίκη καὶ σιωπὴ πάντας ἐπὶ τοῖς διαπεπραγμένοις (Publ. 7.1).⁴²² Poco antes, Publicola había guardado silencio cuando fueron leídas las cartas contra los conjurados. No se trataba de un silencio cómplice, sino de una muestra de clemencia. Colatino reaccionó por el contrario rompiendo a llorar: καὶ τι καὶ Κολλατῖνος αὐτοῖς ἐλπίδος ἐπιεικοῦς ἐνεδίδου δεδακρυμένος καὶ Οὐαλέριος σιωπῶν (Publ. 6.2).⁴²³ La debilidad de Colatino contrasta con la entereza de Publicola, que acusa de traición al cónsul, un tipo pusilánime que era incapaz de afrontar que sus sobrinos corrieran la misma suerte que los hijos de Bruto: τὸν Κολλατῖνον ἐβόα δεινὰ ποιεῖν, εἰ τῷ συνάρχοντι παιδοφονίας ἀνάγκην προστριψάμενος, αὐτὸς οἶεται δεῖν καταχαρίσεσθαι ταῖς γυναιξὶν τοὺς προδότας καὶ πολεμίους τῆς πατρίδος (Publ. 7.3).

*

Resulta difícil desligar el λόγος de la παρρησία, el uso de la palabra con rectitud y franqueza en sostén de la justicia. La παρρησία es una “virtù morale al servizio della verità”.⁴²⁴ El término se traduce generalmente por franqueza; el verbo παρρησιάζομαι significa hablar con sinceridad, y el sustantivo παρρησιαστής se asocia con el que dice la verdad. Pese a la acepción peyorativa como parloteo o verborrea, sobre todo en Platón, la παρρησία se usa con un significado positivo.⁴²⁵ Constituye por otra parte la base de la democracia, εἰ γενοίτο δημοκρατία (Publ. 1.2), si bien Publicola ya era desde la época de los reyes un παρρησιαστής. En la política, requiere el concurso de la ἐλευθερία, como recuerda Platón en la *República*: ἐλευθερίας ἡ πόλις μεστὴ καὶ παρρησίας γίγνεται (Pl., *R.* 8, 557b). En el *Discurso sobre la paz*, Isócrates se lamenta de que δημοκρατίας οὐσῆς οὐκ ἔστι παρρησία (Isoc., 8.14). Al hablar de la constitución de los aqueos, Polibio sostiene que la ἰσηγορία y la παρρησία, entendidas como igualdad y libertad de expresión, son la verdadera democracia: ἰσηγορίας καὶ παρρησίας καὶ καθόλου δημοκρατίας ἀληθινῆς σύστημα καὶ προαίρεσιν εἰλικρινέστεραν οὐκ ἂν εὖροι τις παρὰ τοῖς Ἀχαιοῖς ὑπαρχούσης (Plb., II 38.6).⁴²⁶ La ἀληθινὴ δημοκρατία, ο κοινὴ ἐλευθερία, la libertad cívica, exigen la existencia de un gobierno democrático, donde la igualdad de derechos y la libertad de expresión estén garantizadas para los ciudadanos en una constitución conforme a los principios de morales de τὸ καλὸν, τὸ δίκαιον y τὸ συμφέρον. Plutarco afirma que Publicola se valía desde siempre de la palabra sincera, sin doblez, por mor de la justicia, ὑπὲρ τῶν δικαίων.

La παρρησία pasa de la esfera política al ámbito de la filosofía moral de la mano de Isócrates en un pasaje del discurso *A Nicocles*, en el que es definida como el más hermoso y el más bello regalo, καλλίστην δωρεάν καὶ χρησιμωτάτην (Isoc., 2.2), para reconocer a los amigos y evitar a los enemigos: ἔτι δ' ἡ παρρησία καὶ τὸ φανερώς ἐξεῖναι τοῖς τε φίλοις ἐπιπλῆξαι καὶ τοῖς ἐχθροῖς

⁴²² El polisíndeton ἔκπληξις [...] καὶ φρίκη καὶ σιωπὴ crea una atmósfera cortante que se inicia con el miedo expresado por los términos ἔκπληξις y φρίκη, y culmina con el silencio general del juego fónico de σιωπὴ πάντας. El polisíndeton es percibido como una hendiadís en la que los sustantivos ἔκπληξις y φρίκη pueden ser formulados como dos adjetivos referidos a σιωπὴ con la idea de ‘silencio espantoso y estremecedor’.

⁴²³ La esperanza de que los acusados pudieran ser condenados a la pena de destierro con que habían sido castigados los Tarquinius cobra fuerza gracias a la sonoridad de la aliteración ἐλπίδος ἐπιεικοῦς y a la postura dispar de Colatino y Publicola: el primero es señalado por las lágrimas patéticas del hipérbaton Κολλατῖνος [...] δεδακρυμένος, y el otro por el silencio de perdón a los errores de los hijos de Bruto en el doble troqueo de la cláusula (-ος σιωπῶν).

⁴²⁴ “Dire la verità, parlare con franchezza, con coraggio, aperta, pubblicamente” (SCARPAT, *Parrhesia*, 1964, p. 59). Acerca de la παρρησία, véase FOUCAULT, *Discurso y verdad en la antigua Grecia*, 2004 [*Discourse and truth*, 1983], la transcripción del curso de cinco lecciones que el filósofo francés impartió en la Universidad de Berkeley entre octubre y noviembre de 1983.

⁴²⁵ En Platón, la παρρησία es sin embargo una virtud ética que caracteriza a Sócrates, como en el *Laques*, donde el interlocutor del diálogo reconoce las bellas palabras y la sinceridad del filósofo: Σωκράτους δ' ἐγὼ τῶν μὲν λόγων οὐκ ἔμπειρός εἰμι, ἀλλὰ πρότερον, ὥς ἔοικε, τῶν ἔργων ἐπειράθην, καὶ ἐκεῖ αὐτὸν εὖρον ἄξιον ὄντα λόγων καλῶν καὶ πάσης παρρησίας (Pl., *La.* 188e). Véase FOUCAULT, *Discurso y verdad en la antigua Grecia*, 2004 [*Discourse and truth*, 1983], pp. 125-141.

⁴²⁶ La ἰσηγορία y la παρρησία aparecen juntas en otro pasaje de Polibio: καὶ μέχρι ἂν ἔτι σφύζονται τινες τῶν ὑπεροχῆς δυναστείας πείραν εἰληφόντων, ἀσμενίζοντες τῇ παρουσίᾳ καταστάσει περὶ πλείστου ποιοῦντο τὴν ἰσηγορίαν καὶ τὴν παρρησίαν (Plb., VI 9.4). Véase FOUCAULT, *Discurso y verdad en la antigua Grecia*, 2004 [*Discourse and truth*, 1983], pp. 49 y 111-123.

ἐπίθεσθαι ταῖς ἀλλήλων ἀμαρτίαις (Isoc., 2.3). En la *Ética a Nicómaco*, la relación entre *παρρησία* y *φιλία* es clara. Aristóteles dice que conviene al hombre magnánimo (*μεγαλόψυχος*) que tenga amigos y enemigos declarados, que se preocupe de la verdad en lugar de la fama, que no se oculte, sino que hable y actúe con sinceridad y veracidad (*παρρησιαστής καὶ ἀληθευτικός*), y con ironía ante el vulgo, y rehúse la falsa amistad de la adulación:

ἀναγκαῖον δὲ καὶ φανερομισῇ εἶναι καὶ φανερόφιλον (τὸ γὰρ λανθάνειν φοβούμενου, καὶ ἀμελεῖν τῆς ἀληθείας μᾶλλον ἢ δόξης), καὶ λέγειν καὶ πράττειν (παρρησιαστής γὰρ διὰ τὸ καταφρονητικός εἶναι καὶ ἀληθευτικός, πλὴν ὅσα μὴ δι' εἰρωνείαν πρὸς τοὺς πολλοὺς), καὶ πρὸς ἄλλον μὴ δύναται ζῆν ἢ φίλον· δουλικὸν γάρ· διὸ καὶ πάντες οἱ κόλακες (Arist., *EN* 4.3, 1124b26-1125a2).

En las escuelas helenísticas, la *παρρησία* era un paso necesario para la consecución de la felicidad. Para Epicuro, el término *παρρησία* consiste en la palabra franca, como si hablara un científico, que es preferible al elogio fatuo de la masa, aun a costa de no ser comprendido:

παρρησία γὰρ ἔγωγε χρώμενος φυσιολόγῳ χρησιμῶδεϊν τὰ συμφέροντα πᾶσιν ἀνθρώποις μᾶλλον ἢ βουλοίμην, κἂν μηδεὶς μέλλῃ συνήσκειν, ἢ συγκατατιθέμενος ταῖς δόξαις καρποῦσθαι τὸν πυθικὸν παραπίπτοντα παρὰ τῶν πολλῶν ἔπαινον (Epicur., *Sent. Vat.* 29).

El epicúreo Filodemo de Gádara teorizó sobre el término en el *Περὶ παρρησίας* (*PHerc.* 1471), una obra que se ha conservado muy fragmentaria, casi ilegible, y que pudo influir en el *De adulatore et amico* de Plutarco, en que el tema de la amistad y la adulación aparece muy vinculado a la *παρρησία*.⁴²⁷ El Queronense recoge los dos significados del término *παρρησία*: el político, en los *Praecepta gerendae reipublicae*, y el filosófico, en el *De adulatore et amico*, en que la *παρρησία* es una *ἀρετή* contraria a la *κολακεία*.⁴²⁸ En la *Vida de Demóstenes*, la *παρρησία* es entendida como la franqueza por la que el orador ateniense se abstrae de los deseos de la masa, cuyos errores no escapan a la censura: φαίνεται δὲ καὶ μετὰ παρρησίας μάλιστα τῷ δήμῳ διαλεγόμενος καὶ πρὸς τὰς ἐπιθυμίας τῶν πολλῶν ἀντιτείνων καὶ τοῖς ἀμαρτήμασιν αὐτῶν ἐπιφύομενος (Plu., *Dem.* 14.3). En la *Vida de Paulo Emilio*, el protagonista se ganó el respeto de los ciudadanos por el orgullo y la franqueza con que hablaba, ignorando a los aduladores:

ἀπὸ τούτων τῶν λόγων πολλὴν μὲν αἰδῶ πρὸς αὐτὸν ἐνεποίησε τοῖς πολίταις, μεγάλην δὲ προσδοκίαν τοῦ μέλλοντος, ἡδομένων ἀπάντων ὅτι τοὺς κολακεύοντας παρελθόντες εἴλοντο παρρησίαν ἔχοντα καὶ φρόνημα στρατηγόν (Plu., *Aem.* 11.3).

En la *Vida de Publicola*, el motivo de la *παρρησία* y las palabras sinceras aflora en el peor momento del protagonista, cuando el pueblo reprocha a Publicola el gobierno *sine collega* y la residencia en la Velia: ὅσον οὖν ἐν ἀρχῇ καὶ πράγμασι μεγάλοις ἀγαθὸν ἦν ὧτα παρρησίαν ἀντὶ κολακείας προσιέμενα καὶ λόγους ἀληθεῖς, ἔδειξεν (Publ. 10.4).⁴²⁹ Plutarco lleva la *παρρησία* al campo de las relaciones personales afirmando que los asuntos de envergadura son confiados a los amigos, ἄκουσας γὰρ ὅτι τοῖς πολλοῖς ἀμαρτάνειν ἐδόκει τῶν φίλων διεξιόντων, οὐκ ἐφιλονίκησεν οὐδ' ἡγανάκτησεν (Publ. 10.5), a los que, gracias a la *παρρησία* y a las buenas palabras, Publicola

⁴²⁷ En la introducción de la edición italiana del tratado, el profesor GALLO rechaza una relación directa entre Filodemo y Plutarco, sin que se pueda excluir no obstante “che quest’ultimo, avversario ma buon conoscitore dell’epicureismo, abbia avuto tra le mani anche l’opera di Filodemo che, pur di indiscussa impostazione epicurea, non sembra si discostasse di molto sull’argomento della libertà di parola dalla posizione di Aristotele e delle sua scola” (Plutarco. *Come distinguere l’adulatore dall’amico*, 1988, p. 26). Acerca del *Περὶ παρρησίας* Filodemo, véase GIGANTE, *CE*, 2, 1972, pp. 59-65.

⁴²⁸ “Para Plutarco, la franqueza es pieza clave del concepto de amistad. Dedicar por ello buena parte del tratado a trazar las líneas de lo que considera la franqueza verdadera y buena, opuesta a la que profesa el adulador” (JIMÉNEZ SAN CRISTÓBAL, *CFC / EGI*, 11, 2002, p. 269. Cf. CEREZO, *Plutarco. Virtudes y vicios de sus héroes biográficos*, 1996, p. 114.

⁴²⁹ El motivo central de la *παρρησία* es de orden político y moral: la franqueza y la sinceridad están por encima de la adulación en los asuntos de Estado. Conviene prestar oídos a los buenos consejos, como recoge la perífrasis ἔχειν ὧτα, que es desarrollada en el participio ἀκούσας de la siguiente frase. El ditroqueo de la cláusula (-θεῖς, ἔδειξεν) muestra la disposición de Publicola a escuchar con aprobación las palabras de los amigos.

escucha de buen grado para aceptar los errores imputados por la masa.⁴³⁰ En el pasaje citado, Publicola no es en verdad el *παρρησιαστής*, sino los amigos, que reflejan no obstante una cualidad de la que gozaba el protagonista. Los amigos fueron los que abrieron los ojos a Publicola. La amistad se basa en el conocimiento personal basado en la igualdad o la similitud (*ὁμοιότης*) para erradicar el exceso de amor propio (*φιλαυτία*) y la arrogancia (*αὐθάδεια*, o *ὑβρις*). Los amigos deben compartir por tanto las mismas palabras, los mismos consejos, las mismas opiniones y los mismos sentimientos, es decir, ser un alma dividida en varios cuerpos, tal y como se lee en el *De amicorum multitudine*:

τῆς φιλίας συμφωνίας ταύτης καὶ ἁρμονίας οὐδὲν ἀνόμοιον οὐδὲ ἀνώμαλον οὐδὲ ἄδολον εἶναι δεῖ μέρος, ἀλλ' ἐξ ἀπάντων ὁμοίως ἐχόντων ὁμολογεῖν καὶ ὁμοβουλεῖν καὶ ὁμοδοξεῖν καὶ συνομοπαθεῖν, ὥσπερ μιᾶς ψυχῆς ἐν πλείοσι διηρημένης σώμασι (Plu., *Amic. mult.* 8, 96E).

Dadas las premisas del conocimiento de sí mismo y de la semejanza de caracteres, Publicola es tan *παρρησιαστής* como sus amigos. Además, como no hay mejor medicina que la propia, la verdadera *παρρησία* brota sobre los que yerran con efectos protectores como la miel purificadora y dulce, como se dice en el *De adulatore et amico*: ἡ μὲν γὰρ ἀληθὴς καὶ φιλικὴ παρρησία τοῖς ἀμαρτανόμεοις ἐπιφύεται, σωτήριον ἔχουσα καὶ κηδεμονικὸν τὸ λυποῦν, ὥσπερ τὸ μέλι τὰ ἡλκωμένα δάκνουσα καὶ καθαίρουσα, τᾶλλα δ' ὠφέλιμος οὖσα καὶ γλυκεῖα (Plu., *Adulat.* 17, 59D).

En el campo de la política, la *παρρησία* se relaciona con la *πίστις*, esto es, con la confianza inspirada a los otros.⁴³¹ Ambas cualidades forman parte de la *προαίρεσις* del protagonista. En los *Praecepta gerendae reipublicae*, Plutarco escribe que el acceso a la vida pública es más fácil si el aspirante goza de confianza por un pleito contra un rival poderoso a favor del débil, o de libertad de palabra contra un gobernador deshonesto en pro de la justicia: *πίστις ἐν συνηγορία πρὸς ἀντιδίκιον ἰσχυρὸν ὑπὲρ ἀσθενοῦς καὶ παρρησιᾶν μοχθηρὸν ὑπὲρ τοῦ δικαίου κατέστησεν ἐνίους εἰς ἀρχὴν πολιτείας ἐνδοξον* (Plu., *Praec. ger. reip.* 10, 805B). Al principio de la biografía, son manifiestos los méritos y las aspiraciones de Publicola. Durante la monarquía, se había ganado la fama de favorecer a los pobres y de servir a la justicia gracias a su dinero y su elocuencia. Abrigaba por tanto la esperanza de ocupar los principales cargos en cuanto fuera proclamada la República: *εἰ γένοιτο δημοκρατία, προτεύσων* (Publ. 1.2). Además, demostró un gran denuedo en la expulsión de los reyes, *χρησάμενος αὐτῷ προθυμοτάτῳ συνεξέβαλε τοὺς βασιλεῖς* (Publ. 1.3) y se mantuvo en la política en segundo plano confiando en que gobernaría Bruto hasta que vio frustradas las esperanzas de acceder al poder: *ἐλπίζων μετὰ τὸν Βροῦτον αἰρεθῆσθαι καὶ συνεπατεύσειν διέμαρτεν* (Publ. 1.4). La pérdida de confianza enojó a Publicola, que fue alejado del gobierno poniéndose en duda su patriotismo por no haber sido el desdichado marido de Lucrecia o por haber medrado en la época de los reyes: *ἀγανακτῶν οὖν Οὐαλέριος, εἰ μὴ πιστεύεται πάντα πράττειν ἔνεκα τῆς πατρίδος, ὅτι μηδὲν ἰδίᾳ κακῶς ὑπὸ τῶν τυράννων πέπονθε* (Publ. 2.1). No solo había sido cuestionado por la endebles de su currículum, al que Colatino, *οὐδὲν ἀρετῇ Οὐαλερίου διαφέρων* (Publ. 1.5), podía añadir únicamente el *πάθος* de Lucrecia, sino también por sus acciones (*πράξεις*), que no eran otras que la participación en la revuelta que derrocó a Tarquinio el Soberbio. Las fuerzas vivas de la ciudad optaron sin embargo por elevar a Colatino al poder por motivos personales, *ἀλλ' οἱ δυνατοὶ ἐβούλοντο τὸν ἐντονότατον αὐτοῖς ἐχθρὸν ἔχειν στρατηγὸν ὡς ὑφιστάμενον* (Publ. 1.5), a riesgo de que acabarían lamentando tal elección.

⁴³⁰ Los verdaderos amigos se preocupan por los asuntos importantes, como recuerda Plutarco en el *De adulatore et amico*: ὁ γὰρ εἰς τὰ μικρὰ συγγνώμην λαβὼν οὐκ ἀηδῶς εἰς τὰ μείζονα τῷ φίλῳ παρρησιᾶν δίδωσιν (Plu., *Adulat.* 35, 73C). Véase JIMÉNEZ SAN CRISTÓBAL, *CFC / EGI*, 11, 2002, p. 268. Nótese la antítesis de los términos *τοῖς πολλοῖς / τῶν φίλων*. La reacción de Publicola es inmediata. Además de la resolución del protagonista que indica el aspecto puntual de los aoristos unidos por la cópula negativa, *οὐκ ἐφιλονίκησεν οὐδ' ἡγανάκτησεν*, la idea que subyace en el pasaje es el cambio de actitud de Publicola, que no se enfadó como cuando fracasó anteriormente en su intento de acceder al consulado y fue puesto en duda su patriotismo, *ἀγανακτῶν [...] ὁ Οὐαλέριος, εἰ μὴ πιστεύεται πάντα πράττειν ἔνεκα τῆς πατρίδος* (Publ. 2.1), porque había abierto los ojos gracias a la mediación de los amigos, que aconsejaron al protagonista que desistiera del error de vivir en la colina por el malestar creado en el pueblo.

⁴³¹ “Wichtig ist die Zuverlässigkeit und das Vertrauen, das einer dem andern einzuflößen vermag. Es wird ausgedrückt durch die Wortgruppe *πίστις, πιστεύω, πιστός, πιθανός, πιθανότης, τὸ πεποιθός*. Er kommt vor allem in der Rede und im Verhalten der Zuhörer zur Auswirkung” (BUCHER-ISLER, *Norm und Individualität in den Biographien Plutarchs*, 1972, pp. 19-20).

En la *Vida de Foción*, Plutarco dice que los reproches y las calumnias dan al traste con la confianza en la virtud: ἀντὶ τῆς ἀξίας τιμῆς καὶ χάριτος ἐνίοις ψόγους πονηροὺς καὶ διαβολὰς ἐπιφέρουσιν, τὴν πίστιν ἀσθενεστέραν ποιεῖν τὴν ἀρετῆς (Plu., *Foc.* 1.6). Pero Publicola era un hombre de palabra sin distinción de amigos ni enemigos. Pues se enfadó con Clelia cuando la audacia de la joven puso en entredicho la palabra dada a Porsena: οὐκ ἐθάυμασεν οὐδ' ἠγάπησεν, ἀλλ' ἠνιάθη, ὅτι Πορσίννα κακίων ἐν πίστει φαίνεται, καὶ τὸ τόλμημα τῶν παρθένων αἰτίαν ἔξει κακούργου Ρωμαίων γεγονέναι (Publ. 19.3). Publicola no participó personalmente en las conversaciones que propiciaron la emigración de la *gens Claudia*, sino que dispuso de hombres de confianza que llevaron su palabra a Apio Clauso para asegurar las condiciones de la defección: εἶχεν ἄνδρας ἐπιτηδείους οἱ τῷ Κλαύσῳ διελέγοντο παρ' αὐτοῦ (Publ. 21.7). Las indicaciones que dio a los emisarios, o a los espías, si se quiere, confortaron al sabino Claudio cuando arrastró a Roma a cinco mil familias. Años antes, la palabra de Publicola empeñada en el juramento contra Tarquinio el Soberbio había fortalecido al gobierno en un momento en el que la situación de la ciudad se tambaleaba: πρῶτος ὁμόσας ἡδονὴν τῇ βουλῇ καὶ θάρσον ἅμα τοῖς ἄρχουσι παρέσχεν (Publ. 2.2). Y siglos atrás, la diplomacia de Voluso Valerio, el antepasado del protagonista, había posibilitado la reconciliación de los romanos y los sabinos: ὁ γὰρ μάλιστα τοῦς βασιλεῖς εἰς ταῦτο πείσας συνελθεῖν καὶ διαλλάζας ἐκεῖνός ἐστι (Publ. 1.1).⁴³²

2, 2. La ἐλευθεριότης y la φιланθρωπία

La etopeya de Publicola se completa con dos cualidades relativas al dinero, la generosidad (ἐλευθεριότης) y la filantropía (φιланθρωπία): ἐπιφανὴς ἦν διὰ πλοῦτον, [...] ἀφ' οὗ δὲ τοῖς δεομένοις ἐλευθερίως καὶ φιλανθρώπως ἐπαρκῶν (Publ. 1.2). En la *República*, Platón pone la ἐλευθεριότης entre las virtudes cardinales, con la templanza, la valentía y la magnificencia: τὰ τῆς σωφροσύνης εἶδη καὶ ἀνδρείας καὶ ἐλευθεριότης καὶ μεγαλοπρεπείας (Pl., *R.* 3, 402c).⁴³³ Aunque la ἐλευθεριότης es por definición la virtud del hombre libre (ἐλεύθερος) y no se restringe exclusivamente a la generosidad, es evidente que el uso de Platón es crematístico, como se desprende del *Teeteto*, cuando el protagonista del diálogo es presentado como un joven generoso en cuanto al dinero: πρὸς τὴν τῶν χρημάτων ἐλευθεριότητα θαυμαστός (Pl., *Tht.* 2, 114d). En la *Ética a Nicómaco*, Aristóteles comienza el examen de las virtudes éticas con la ἐλευθεριότης, que es definida como el término medio en relación con el dinero:

λεγόμεν δ' ἕξις περὶ ἐλευθεριότητος. δοκεῖ δὲ εἶναι περὶ χρήματα μεσότης· ἐπαινεῖται γὰρ ὁ ἐλευθέριος οὐκ ἐν τοῖς πολεμικοῖς, οὐδ' ἐν οἷς ὁ σώφρων, οὐδ' αὖ ἐν ταῖς κρίσει, ἀλλὰ περὶ δόσιν χρημάτων καὶ λῆψιν, μᾶλλον δ' ἐν τῇ δόσει. χρήματα δὲ λέγωμεν πάντα ὧν ἡ ἀξία νομίματι μετρεῖται (Arist., *EN* 4.1, 1119b19-26).⁴³⁴

Para Aristóteles, la ἐλευθεριότης consiste por tanto en la manera de dar el dinero. El exceso de la virtud es la prodigalidad (ἄσωτία), mientras que el defecto es la avaricia (ἀνελευθερία): ἔστι δὲ καὶ ἡ ἄσωτία καὶ ἀνελευθερία περὶ χρήματα ὑπερβολαὶ καὶ ἐλλειψις (Arist., *EN* 4.1, 1119b27-28).

⁴³² No es casualidad que Plutarco incida en la ὁμόνοια de la *gens Valeria*. Los verbos συνελθεῖν καὶ διαλλάζας son prácticamente la misma expresión empleada por Dionisio de Halicarnaso (ποιεῖσθαι τὰς διαλλαγὰς [...] συνελθόντων τῶν βασιλέων) para describir la ratificación del armisticio por los reyes Rómulo y Tácito: μεταστησάμενοι δὲ αὐτὰς ἐκ τοῦ συνεδρίου καὶ βουλευσάμενοι καθ' ἑαυτοὺς ἔκριναν ποιεῖσθαι τὰς διαλλαγὰς. καὶ γίνονται τοῖς βασιλεῖς ἐκεχειρία μὲν πρῶτον· ἔπειτα συνελθόντων τῶν βασιλέων συνθηκαὶ περὶ φιλίας (D.H., II 46.1). El uso del verbo συνέρχομαι era casi obligatorio, ya que recoge en griego el significado de *comitium* (de *coire*), el lugar donde se llevaron a cabo los acuerdos, como escribe Plutarco en la *Vida de Rómulo*, ὅπου δὲ ταῦτα συνέθετο, μέχρι νῦν Κομίτιον καλεῖται· κομῖρε γὰρ Ῥωμαῖοι τὸ συνελθεῖν καλοῦσι (Plu., *Rom.* 19.10), y corrobora Dion Casio en la *Historia romana*, ἐν τῷ κομίτιῳ δι' αὐτὸ τοῦτο κληθῆναι συνελθεῖν (D.C., I 5.7). Conviene notar por otra parte que la presencia del antepasado de Publicola en las conversaciones de paz que condujeron a la reunificación de los romanos y los sabinos es señalada por la repetición fónica βασιλεῖς εἰς [...] πείσας συνελθεῖν [...] ἐκεῖνός y por el ditroqueo (-κεῖνός ἐστι) que cierra el periodo.

⁴³³ En las *Leyes*, las cuatro virtudes cardinales son la *phronesis*, la *sophrosyne*, la *dikaiosyne* y la *andreia*: ὁ δὲ πρῶτον αὐτῶν θεῖον ἡγεμονοῦν ἐστὶν ἀγαθὸν, ἡ φρόνησις, δεύτερον δὲ μετὰ νοῦ σώφρων ψυχῆς ἕξις, ἐκ δὲ τούτων μετ' ἀνδρείας κραθέντων τρίτον ἂν εἴη δικαιοσύνη, τέταρον δὲ ἀνδρεία (Pl., *Lg.* 1, 630c).

⁴³⁴ Véase HARE, *AncPhil*, 8, 1988, pp. 19-32. Hay dos usos del término ἐλευθεριότης en Aristóteles: en la *Ética a Nicómaco*, es enfatizado el sentido de generosidad; en la *Ética a Eudemo*, se refiere a una virtud a modo de “buena administración”. Cf. SANDBACH, *ICS*, 7, 1982, p. 222, sobre el conocimiento de Plutarco sobre las *Éticas* de Aristóteles.

Platón ya había dicho incidentalmente que la moderación y el control de los gastos se oponían a la rusticidad y la avaricia: *μετρίότητα δὲ καὶ κοσμίαν δαπάνην ὡς ἀγροικίαν καὶ ἀνελευθερίαν* (Pl., R. 8, 560d). Además, avisaba del riesgo de confundir la prodigalidad con la magnificencia, *ἀσωτίαν δὲ μεγαλοπρέπειαν* (Pl., R. 8, 560e). En el *De virtuti morali*, Plutarco pone la *ἐλευθεριότης* en el canon de las virtudes éticas propias de la vida pública, como el justo medio entre la cicatería y la prodigalidad: *τὴν δ' ἐλευθεριότητα μικρολογίας καὶ ἀσωτίας* (Plu., *Virt. mor.* 6, 445A).⁴³⁵

No consta ni en la biografía ni en las fuentes que Publicola fuera un tipo derrochador ni tacaño, sino escrupuloso en la cuestión del dinero, especialmente si se trataba de fondos públicos. Al margen de la generosidad empleada en obras de caridad, *ἀφ' οὗ [πλούτου] δὲ τοῖς δεομένοις ἐλευθερίως ἐπαρκῶν* (Publ. 1.2), que no se reflejan por cierto en la biografía, Publicola propició la creación del erario en el templo de Saturno por la negativa a ocuparse personalmente de la economía, o a que las finanzas estuvieran a cargo de los amigos, o ni tampoco de los particulares: *οὐτ' αὐτὸς ἄψασθαι τῆς οἰκονομίας οὔτε τοῖς φίλοις ἑᾶσαι βουλόμενος, οὐθ' ὅλως εἰς οἶκον ἰδιώτου παρελθεῖν δημόσια χρήματα, ταμιεῖον μὲν ἀπέδειξε τὸν τοῦ Κρόνου ναόν* (Publ. 12.3). No quiso siquiera elegir a los cuestores, sino que dejó el asunto en manos de la asamblea: *ταμίας δὲ τῷ δήμῳ δύο νέων ἔδωκεν ἀποδεῖξαι* (Publ. 12.3). En la *synkrisis*, la actitud de Publicola es justificada para evitar que el buen gobernante no se descuide de los asuntos importantes, y que el malo no incurra en la codicia: *ἢ τε τῶν ταμιῶν ἐπὶ τοῖς χρήμασι κατάστασις ἐκεῖθεν ἦλθεν, ὅπως ὁ ἄρχων μὴτ', εἰ χρηστός ἐστιν, ἀσχολίαν ἔχη πρὸς τὰ μείζω, μὴτ' εἰ φαυλὸς, ἀφορμὰς τοῦ ἀδικεῖν μᾶλλον, καὶ πράξεων καὶ τῶν χρημάτων κύριος γενόμενος* (Sol.-Publ. 2.3).

Dionisio de Halicarnaso dice que Publicola tuvo ocasiones de sobra para enriquecerse: en la caída de la monarquía, en la confiscación de los bienes de los reyes, en los cuatro consulados casi consecutivos y en los dos triunfos contra los etruscos y los sabinos. Pero se abstuvo, por muy lícitas que hubieran sido tales oportunidades: *τοιαύτας ἀφορμὰς χρηματισμοῦ λαβὼν, ἃς οὐδεὶς ἂν ὡς αἰσχροὺς καὶ ἀδίκους διέβαλεν, οὐχ ἑάλω τῇ πάντας ἀνθρώπους καταδουλομένη καὶ ἀσχημονεῖν ἀναγκαζούσῃ φιλοχρηματίᾳ* (D.H., V 48.2).⁴³⁶ Publicola no se lucró por consiguiente ni legítima ni ilegítimamente, *Ποπλικόλα δ' ὑπῆρξεν οὐ μόνον μὴ κακῶς πλουτεῖν* (Sol.-Publ. 1.7), sino que gastó bien beneficiando a los pobres: *καὶ καλῶς ἀναλίσκειν εὐ ποιοῦντι τοὺς δεομένους* (Sol.-Publ. 1.7). El adverbio *καλῶς* de la *synkrisis* es intercambiable con la forma *ἐλευθερίως* del prólogo. La frase viene a colación de unos versos de Solón:

*χρήματα δ' ἰμείρω μὲν ἔχειν, ἀδικῶς δὲ πεπᾶσθαι
οὐκ ἐθέλω· πάντως ὕστερον ἦλθε δίκη
(fr. 1.7-8 D. = fr. 13.7-8 W.).*

Publicola no se podía caracterizar de ningún modo por la avaricia (*φιλοχρηματία*), el vicio relativo a la riqueza y contrario a la generosidad. En la *Ética a Nicómaco*, se refuerza el axioma anterior de Dionisio de Halicarnaso, cuando Aristóteles afirma que son más los amantes del dinero que los hombres dadivosos: *οἱ πολλοὶ φιλοχρηματοὶ μᾶλλον ἢ δοτικοί* (Arist., *EN* 4.1, 1121b15-16). La avaricia y el afán de dinero (*φιλοπλουτία*) son una enfermedad del alma, *νόσημα τῆς ψυχῆς*, que no tienen cabida en la política, como refiere Plutarco en los *Praecepta gerendae reipublicae*: *φιλοπλουτίαν καὶ φιλοχρηματίαν ἀποδυσάμενος* (Plu., *Praec. ger. reip.* 26, 819E).⁴³⁷

La riqueza de Publicola es un asunto controvertido. Dionisio de Halicarnaso contradice la aseveración de Plutarco de que era rico. A juicio del historiador griego, Publicola vivió del

⁴³⁵ Véase BECCHI, *Plutarco. La virtud ética*, 1990, p. 188, n. 8. Aristóteles habla de *ἀνελευθερία* en vez de *μικρολογία*, que es el término de los *Magna Moralia* (1192a10). Cf. BABUT, *Plutarque. De la vertu éthique*, 1969, p. 154, n. 105.

⁴³⁶ Para Dionisio de Halicarnaso, la pobreza era el motivo central de Publicola, “témoignage [...] remarquable de son désintéressement”, como decía FLACELIÈRE (*Plutarque. Vies*, t. II, 1961, p. 55).

⁴³⁷ Véase GASCÓ, *Plutarco. Consejos políticos*, 1991, p. 182. Plutarco recela de los hombres de negocios y de los usureros porque el afán de conseguir ganancias agosta el espíritu. La *προαίρησις* del político en cuanto filósofo excluye necesariamente la *φιλοπλουτία*: “He should not enter political life for the sake of making money” (ROSKAM, *Sage and emperor*, 2002, p. 177). En el *De divitiarum cupiditarum*, insiste por otra parte en la idea de que la *φιλοπλουτία* es una enfermedad mental que no tiene cura: *οὐκοῦν καὶ ἡμεῖς ὅταν ἴδωμεν ἄνδρα τῷ πορισμῷ προστετηκότα καὶ τοῖς ἀναλώμασιν ἐπιστένοντα καὶ μηδενὸς εἰς χρηματισμὸν συντελοῦντος αἰσχροῦ μὴδ' ἄνιστο φειδόμενον, οἰκίας δ' ἔχοντα καὶ χώρας καὶ ἀγέλας καὶ ἀνδράποδα σὺν ἱματίοις, τί φήσομεν εἶναι τοῦ ἀνθρώπου τὸ πάθος ἢ πενίαν ψυχικὴν; ἐπεὶ τὴν γε χρηματικὴν, ὥς φησιν ὁ Μένανδρος (fr. 282), εἷς ἂν φίλος ἀπαλλάξῃν εὐεργετήσας, τὴν δὲ ψυχικὴν ἐκείνην οὐκ ἂν ἐμπλήσειεν ἅπαντες οὔτε ζῶντες οὔτ' ἀποθανόντες* (Plu., *Cup. div.* 4, 524E).

pequeño patrimonio familiar, con cuyas exiguas rentas educó dignamente a sus hijos: ἐπὶ τῇ μικρᾷ καὶ πατροπαραδότῳ διεμεινεν οὐσία, καὶ παῖδας ἐπὶ τοῖς ὀλίγοις χρήμασιν ἐθρέψατο τοῦ γένους ἀξίους (D.H., V 48.2). En la *Retórica*, Aristóteles escribe que la riqueza consiste en la tenencia de una pingüe suma de dinero, así como en la posesión de tierras, muebles, esclavos y ganaderías: πλούτου δὲ μέρη νομίσματος πλῆθος, γῆς [χωρίων κτήσις] ἔτι δὲ ἐπίπλων κτήσις καὶ ἀνδραπόδων καὶ βοσκημάτων πλήθει καὶ μεγέθει καὶ κάλλει διαφερόντων (Arist., *Rh.* 1.5, 1361a12-14). Tal debió imaginar Plutarco que era el patrimonio de Públicola. Nada que ver por tanto con la μικρὰ καὶ πατροπαραδότος οὐσία ni con los ὀλίγα χρήματα que menciona Dionisio de Halicarnaso, para quien Públicola no vivía en la abundancia, sino que hizo de la necesidad virtud: δῆλον ἐποίησε ἅπασιν, ὅτι πλούσιός ἐστι οὐχ πολλὰ κεκτημένος, ἀλλ' ὁ μικρῶν δεόμενος (D.H., V 48.2). No es rico el que más tiene, sino el que menos necesita. Epicuro habría firmado sin duda la sentencia de Dionisio de Halicarnaso en la *Carta a Menecio*: ἐὰν μὴ ἔχωμεν τὰ πολλὰ, τοῖς ὀλίγοις ἀρκώμεθα, πεπεισμένοι γνησίως ὅτι ἥδιστα πολυτελείας ἀπολαύουσιν οἱ ἥκιστα ταύτης δεόμενοι (Epicur., *Ep.* 130).⁴³⁸ Para el historiador griego, el retrato de Públicola se basa fundamentalmente en la prudencia, la autarcía y la superación del deseo: σώφρονα καὶ αὐταρκῆ καὶ πάσης ἐπιθυμίας κρείττονα βίον (D.H., V 48.2). La autarcía era de hecho la virtud principal de Públicola, ὁ δ' ἀπάντων ἐστὶ τῶν τοῦ ἀνδρὸς ἐγκωμίων θαυμασιώτατον (D.H., V 48.1), por más que deviniera en pobreza cuando sobrevino la muerte: πίστις δ' ἀκριβῆς καὶ ἀναφίλεκτος τῆς αὐταρκείας τοῦ ἀνδρὸς, ἣν ἀπεδείξατο παρὰ πάντα τὸν τοῦ βίου χρόνον, ἢ μετὰ τὸν θάνατον αὐτοῦ φανεῖσα ἀπορία (D.H., V 48.3). Es inevitable que venga de nuevo a colación la *Carta a Menecio* de Epicuro: τὴν αὐτάρκειαν δὲ ἀγαθὸν μέγα νομίζομεν (Epicur., *Ep.* 130).⁴³⁹

Plutarco convirtió a Públicola de un ἀνὴρ αὐταρκῆς en un ἀνὴρ ἐλευθέριος. La transformación de la virtud principal del protagonista tiene que ver con la figura de Telo de Atenas y la felicidad (εὐδαιμονία), en torno a la cual giraba la *synkrisis* de la biografía. En la *Vida de Solón*, interrogado por Creso acerca de la felicidad, el sabio ateniense respondió que Telo había sido el hombre más feliz porque murió luchando gloriosamente por la patria, después de haber educado bien a los hijos y haber dispuesto siempre de los bienes necesarios: χρηστὸς ἀνὴρ ὁ Τέλλος γενόμενος καὶ παῖδας εὐδοκίμους καταλιπὼν καὶ βίον οὐδενὸς ἐνδεᾶ τῶν ἀναγκαίων ἐτελεύτησεν ἐνδόξως ἀριστεύσας ὑπὲρ τῆς πατρίδος (Plu., *Sol.* 27.6). Creso medía en cambio groseramente la felicidad en función de la riqueza: εἰ μὴ πρὸς ἀργύριον πολὺ μηδὲ χρυσίον τῆς εὐδαιμονίας ποιεῖται τὴν ἀναμέτρησιν (Plu., *Sol.* 27.6). Públicola fue un hombre feliz, εὐδαίμονα τὸν Ποπλικόλαν ἄνδρα (*Sol.-Publ.* 1.5), incluso por encima de Telo, ya que murió llorado por todos, familiares, amigos y ciudadanos, τελευτήσας γὰρ οὐ φίλοις οὐδ' οἰκείοις μόνον, ἀλλὰ καὶ τῇ πόλει πάσῃ, μυριάσι πολλαῖς, δάκρυα καὶ πόθον καὶ κατήφειαν ἐφ' αὐτῷ παρέσχεν (*Sol.-Publ.* 1.6), después de haber visto derrotados a los enemigos y victoriosa a la patria:

Ποπλικόλας δὲ τοὺς μὲν πολεμίους ἀποκτείνας, ὁ τοῦ πεσεῖν εὐτυχέστερόν ἐστι, τὴν δὲ πατρίδα νικῶσαν ἐπιδὼν δι' αὐτὸν ἄρχοντα καὶ στρατηγοῦντα, τιμηθεὶς δὲ καὶ θριαμβεύσας, ἔτυχε τῆς ζηλουμένης ὑπὸ Σόλωνος καὶ μακαριζομένης τελευτῆς (*Sol.-Publ.* 1.4).

⁴³⁸ Conviene poner la cita en el contexto de la riqueza natural (φυσικὸς πλοῦτος) y seguramente en el de la medida de la riqueza (πλούτου μέτρον). La frase completa de Epicuro es como sigue: καὶ ὅτι τὸ μὲν φυσικὸν πᾶν εὐποριστόν ἐστι, τὸ δὲ κενὸν δυσπόριστον. He tomado el texto de CONCHE, *Épicure, Lettres et maximes*, 1995 [1.^a ed., 1987], que acepta la corrección ἀρκώμεθα en lugar de χρώμεθα. El pensamiento se repite en las *Máximas Capitales*: ὁ τῆς φύσεως πλοῦτος καὶ ὥριστα καὶ εὐπόριστός ἐστιν· ὁ δὲ τῶν κενῶν δοξῶν εἰς ἄπειρον ἐκπίπτει (Epicur., *Sent.* 15). El epicúreo Filodemo de Gádara se ocupó del asunto en el *Περὶ οἰκονομίας* (PHerc. 1424), un tratado que fue completado con el *Περὶ πλούτου* (PHerc. 163). Véase TSOUNA, *The Ethics of Philodemus*, 2007, pp. 178-180.

⁴³⁹ Véase CEREZO, *Plutarco. Virtudes y vicios de sus héroes biográficos*, 1996, p. 25. El tema es recurrente en Epicuro. En las *Sentencias Vaticanas* aparece dos veces, en la primera de las cuales la sabiduría y la autarcía se relacionan más con la capacidad de dar que con la de recibir: ὁ σοφὸς εἰς τὰ ἀναγκαῖα συγκριθεὶς μᾶλλον ἐπίσταται μεταδίδοναι ἢ μεταλαμβάνειν· τηλικούτων αὐταρκείας εὗρεν θησαυρόν (Epicur., *Sent. Vat.* 44 Arrighetti); en la segunda, es el camino hacia la libertad: τῆς αὐταρκείας καρπὸς μέγιστος ἐλευθερία (Epicur., *Sent. Vat.* 77 Arrighetti). En otra sentencia, se dice que el estudio de la ciencia de la naturaleza (φυσιολογία) forja los espíritus independientes, orgullosos de los bienes propios, no de los que surgen de las circunstancias: οὐ κομποῦς οὐδὲ φωνῆς ἐργαστικούς οὐδὲ τὴν περιμάχτην παρὰ τοῖς πολλοῖς παιδεῖαν ἐνδεικνυμένους φυσιολογία παρασκευάζεται, ἀλλὰ σοβαροὺς καὶ αὐτάρκεις καὶ ἐπὶ τοῖς ἰδίοις ἀγαθοῖς, οὐκ ἐπὶ τοῖς τῶν πραγμάτων μέγα φρονοῦντας (Epicur., *Sent. Vat.* 45 Arrighetti). Entre los fragmentos de la ética epicúrea, es posible leer también que la autarcía es la mayor de todas las riquezas: πλουσιότων αὐτάρκεια πάντων (Epicur., fr. 476 Usener).

La felicidad de Públicola se centra especialmente en la relación con el dinero: por un lado, en el uso (*χρήσις*) a favor de los pobres, y por otro, en la adquisición (*κτησις*) y la conservación (*φυλακή*), manteniendo íntegro el patrimonio hasta la muerte: *ταῦτα καὶ κτήσασθαι Ποπλικόλα καὶ φυλάξει χρωμένῳ μέχρι τέλους ὑπῆρξε* (Sol.-Publ. 1.8). A diferencia de Solón, que prefirió la sabiduría, Públicola eligió la felicidad de una vida confortable: *εἰ σοφώτατος ἀπάντων Σόλων, εὐδαιμονέστατος ὁ Ποπλικόλας* (Sol.-Publ. 1.8). Resultaba imposible que la familia de Públicola no hubiera podido pagar los gastos del entierro, a menos que el cónsul hubiera sido un manirroto.

Públicola se distingue de Solón en cuanto a la generosidad. El sabio ateniense, como recuerda Plutarco, no tenía apego por el dinero: *πλοῦτον δ' οὐκ ἐθαύμαζεν* (Plu., Sol. 2.3). De clase media, pero ilustre, cuando el padre hubo dilapidado la hacienda en obras de caridad, *εἰς φιλοanthρωπίας τινὰς καὶ χάριτας* (Plu., Sol. 2.1), se dedicó de joven al comercio para evitar el bochorno de vivir de prestado y seguir el ejemplo de la familia, que estaba más acostumbrada a dar que a recibir dinero: *ἐξ οἰκίας γερονῶς εἰθισμένης ἐτέροις βοηθεῖν* (Plu., Sol. 2.1). Pero Solón tenía una fama de derrochador, *τὸ δ' εὐδάπανον τῷ Σόλῳ* (Plu., Sol. 3.1), de la que se jactaba en sus poemas:

*πολλοὶ γὰρ πλουτεῦνσι κακοί, ἀγαθοὶ δὲ πένονται·
ἀλλ' ἡμεῖς αὐτοῖς οὐ διαμειψόμεθα
τῆς ἀρετῆς τὸν πλοῦτον, ἐπεὶ τὸ μὲν ἔμπεδον αἰεὶ,
χρήματα δ' ἀνθρώπων ἄλλοτε ἄλλος ἔχει
(fr. 4.9-12 D. = fr. 12.1-4 W.).*

Pero en la política, la honradez no es incompatible con la posesión de recursos suficientes y necesarios: *κωλύει δ' οὐδὲν τὸν ἀγαθὸν καὶ πολιτικὸν ἄνδρα μήτε τῶν περιττῶν τὴν κτήσιν ἐν σπουδῇ τινὶ τίθεσθαι μήτε τῆς χρεΐας τῶν ἀναγκαίων καὶ ἱκανῶν καταφρονεῖν* (Plu., Sol. 2.5).⁴⁴⁰ Por tanto, la caridad, la filantropía y la generosidad están constreñidas por el despilfarro.

El humanismo o la filantropía (*φιλοanthρωπία*) es un tema recurrente en la obra de Plutarco: “*Usus vocis philanthropiae frequentissimus est apud Plutarchum, cuius operibus uberrima materies huic investigationi praebeatur*”.⁴⁴¹ Se trata de una virtud genuinamente griega que brota en la *παιδεία* y se relaciona con la dulzura (*πραότης*), la moderación (*ἐπιέκεια*), la bondad (*χρηστότης*), la justicia (*δικαιοσύνη*), la alegría (*ἰλαρότης*) y la generosidad (*ἐλευθεριότης*), como se refleja en la biografía, *ἐλευθερίως καὶ φιλοanthρώπως* (Publ. 1.3). El *φιλόanthρωπος* es un hombre afable y generoso, civilizado y educado, un *gentleman*, o un caballero. En el uso desprendido de la riqueza, Públicola es equiparable a Pelópidas, que ayudaba a los amigos y los pobres para demostrar que no era esclavo del dinero: *ὥρμησε τῶν δεομένων καὶ τῶν φίλων τοῖς ἀξίοις βοηθεῖν, ἵνα κύριος ἀληθῶς φαίνοιτο χρημάτων γερονῶς, ἀλλὰ μὴ δοῦλος* (Plu., Pel. 3.1). Por eso, fue reconocido por su generosidad y filantropía, *ἐλευθεριότητι καὶ φιλοanthρωπία* (Plu., Pel. 3.2).⁴⁴² La

⁴⁴⁰ La pobreza es consustancial al buen político. El mejor ejemplo es Aristides. Véase PÉREZ JIMÉNEZ, *Sodalitas*, 1, 1980, p. 147. “Extreme simplicity of lifestyle was at least theoretically admirable” (STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 225 [*Plutarcho y la historia*, 1997, pp. 65-81]). Epaminondas es otro ejemplo de la virtud de la pobreza, de la que no hay razón para avergonzarse, *πενίαν μὴ δυσχεραίνειν* (Plu., Gen. Socr. 14, 584B). Plutarco repite la idea en la *synkrisis* de las *Vidas de Aristides y Catón el Mayor*, con la salvedad de que solo es indigno quien es pobre de buen grado: *αἰσχύνεσθαι πενίαν προσήκει τοῖς ἀκούσιως πενομένοις* (Plu., Arist.-Cat. Ma. 4.6). Foción abrazó también una pobreza voluntaria basada en la autarcía y la *εὐτέλεια* para entregarse por completo a los asuntos de Estado. Véase ALCALDE MARTÍN, *La personalidad de Foción*, 1994, p. 215. En la *Vida de Públicola*, el biógrafo incide sin embargo en la legitimidad y el uso de la riqueza, con tal de no enriquecerse y gastar con tino para ayudar a los pobres.

⁴⁴¹ TROMP DE RUITER, *Mnemosyne*, 59, p. 295. Entre los ejemplos recogidos en el trabajo de TROMP DE RUITER, no se encuentra curiosamente ningún pasaje de la *Vida de Públicola*. Cf. BUCHER-ISLER, *Norm uns Individualität in den Biographien Plutarchs*, 1972, p. 20: “Die *φιλοanthρωπία* ist für Plutarch ein Zentralbegriff”. Pues el significado del término en cuanto ‘benevolencia’, ‘amabilidad’, ‘actitud positiva hacia los hombres’ o ‘humanidad’ es una parte esencial de la virtud ética. TEODORSSON asocia la *φιλοanthρωπία* a otras cualidades como *δημοτικός*, *ἐλευθεριότης*, *μέτριος*, *πίστις*, *πραότης*, *πρόθυμος*, *φιλοτιμία* o *χάρις*. (Plutarch a la seva època, 2005, p. 663, n. 22). Se trata de las características que definen a Públicola. Acerca de la filantropía en Plutarco, véase MARTÍN, *AJPH*, 82, 1961, pp. 164-175; FLACELIÈRE, *BAGB*, 38, 1979, pp. 264-275; FRAZIER, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, 1996, pp. 233-236; DUFF, *Plutarch's Lives*, 1999, pp. 77-78.

⁴⁴² “The *ἐλευθεριότης* of Pelopidas refers to the actual sharing of his wealth with his friends, while *philanthropia* has the more extensive function of designating the gracious and kindly spirit with the gifts were made. *ἐλευθεριότης*, then

φιланθρωπία es por otra parte una cualidad del hombre de Estado. En los *Praecepta gerendae reipublicae*, Plutarco recoge muchos usos del término, entre los cuales destaca especialmente uno acerca de la accesibilidad del político, que debe ser amable y sociable, solícito y generoso, de modo que su casa sea un puerto de salvación para los necesitados:

ἀλλὰ πρῶτον μὲν εὐπροσήγορος καὶ κοινὸς ὢν πελάσαι καὶ προσελθεῖν ἅπασιν, οἰκίαν τε παρέχων ἄκλειστον ὡς λιμένα φύξιμον ἀεὶ τοῖς χρήζουσι, καὶ τὸ κηδεμονικὸν καὶ φιλάνθρωπον οὐ χρεῖαις οὐδὲ πράξεσι μόνον, ἀλλὰ τῷ συναλγεῖν πταίουσι καὶ κατορθοῦσι συγχαίρειν, ἐπιδεικνύμενος (Plu., *Praec. ger. reip.* 31, 823A).

Al aspecto social de la *φιланθρωπία*, muy ligado a la imagen de político *δημοτικός* o *popularis*, se adscribe el héroe de Plutarco, que, conforme a la teoría de los *Praecepta gerendae reipublicae*, “tenía siempre su casa abierta a todos y no rechazaba el trato ni la conversación con los humildes”, como atestigua que Vindicio recurriera precisamente a Publicola para revelar la conjuración contra la república: ὥρμησε πρὸς τὸν Οὐαλέριον, μάλιστα πῶς τοῖς κοινοῖς καὶ φιλάνθρωποις ἐπαχθεῖς τοῦ ἀνδρός, ὅτι πᾶσιν εὐπρόσδοτος ἦν τοῖς δεομένοις, καὶ τὴν οἰκίαν ἀνεωγμένην ἀεὶ παρείχε, καὶ λόγον οὐδενὸς οὐδὲ χρεῖαν ἀπερρίπτει τῶν ταπεινῶν (Publ. 4.5).⁴⁴³

*

En la biografía hay pasajes que ponen en evidencia la generosidad y la filantropía de Publicola. El episodio de la residencia en la Velia demuestra que el gusto por el lujo malogra las aspiraciones políticas. En efecto, Publicola dejó de lado por un momento el desinterés por los bienes materiales viviendo ostentosamente en una masión propia de un rey y haciendo gala de orgullo de clase (*ὄγκος*): ὥκει τραγικώτερον ὑπὲρ τὴν καλουμένην Οὐελίαν οἰκίαν ἐπικρεμαμένην τῇ ἀγορᾷ, ὥστε καταβαίνοντος αὐτοῦ τὸ σχῆμα μετέωρον εἶναι καὶ βασιλικὸν τῆς προπομπῆς τὸν ὄγκον (Publ. 10.3). Tito Livo describe la casa de Publicola en la Velia como una fortaleza, *alto et munito loco arcem inexpugabile* (Liv. II 7.6). La inaccesibilidad de la casa, de la que se hace eco Plutarco, *δυσπρόσδοτος δὲ πελάσαι καὶ χαλεπὴν ἐξῶθεν*, contrasta con la accesibilidad de Publicola: *πᾶσιν εὐπρόσδοτος ἦν δεομένοις, καὶ τὴν οἰκίαν ἀνεωγμένην ἀεὶ παρείχε* (Publ. 4.5). La filantropía del personaje se pone en entredicho. La situación revierte en el episodio del palacio de Domiciano, al que Plutarco tilda de presuntuoso parafraseando unos versos de Epicarmo sobre el manirroto: οἷόν ἐστι τὸ λεγόμενον Ἐπιχάρμου πρὸς τὸν ἄσῳτον· οὐ φιλάνθρωπος τύ γ' ἐσσ'· ἔχεις νόσον· χαίρεις διδούς (Publ. 15.5). Domiciano satisfizo la megalomanía edificando arbitrariamente, mientras que Publicola destruyó la casa hasta los cimientos en cuanto se enteró del malestar que había originado en el pueblo el inadecuado modo de vida en la Velia. El episodio recuerda la visita de Solón al fastuoso al palacio de Crespo, que no causó ninguna impresión en el político ateniense por su vulgaridad y su mal gusto: *ἄλλος ἦν τοῖς εὖ φρονοῦσι τῆς ἀπειροκαλίας καὶ μικροπρεπείας καταφρονῶν* (Plu., *Sol.* 27.4).⁴⁴⁴

La clemencia y la compasión forman parte de la filantropía. Publicola se mostró compasivo con los conjurados guardando silencio cuando fueron leídas las pruebas de la conspiración:

καὶ γενομένης κατηγορίας ἀνεγνώσθη τὰ γράμματα, καὶ πρὸς οὐδὲν ἐτόλμησαν ἀντειπεῖν οἱ ἄνδρες, ἦν μὲν κατήφειαν καὶ σιωπὴ τῶν ἄλλων, ὀλίγοι δὲ βουλόμενοι τῷ Βρούτῳ χαρίζεσθαι φυγῆς ἐμέμνηντο. καὶ τι καὶ Κολλατῖνος αὐτοῖς ἐλπίδος ἐπιεικοῦς δεδακρυμένος καὶ Οὐαλέριος σιωπῶν (Publ. 6.1-2)

is a particular type of *philanthropia*. When *philanthropia* is used independently, it can emphasize especially the notion of liberality, which is, however, only an aspect of the total concept” (MARTIN, *AJPh*, 82, 1961, pp. 173-174).

⁴⁴³ “In Plutarch’s eyes, however, statesmanship must only be based on knowledge, on philosophical principles; whoever practice politics must also be good persons, temperate, and, above all, humane and generous, *φιλάνθρωποι καὶ πρᾶοι*” (AALDERS, *Plutarch’s political thought*, 1982, p. 46). Cf. MARTIN, *AJPh*, 82, 1961, p. 170. La referencia a *τὰ κοινὰ* “seems to refer to the politics of Publicola”.

⁴⁴⁴ STADTER piensa que Solón es el *alter ego* de Plutarco en la admonición a Crespo, como Publicola lo es del emperador Trajano: “It does seem far-fetched to see an idealized Plutarch in the role of Solon, and an idealized emperor in the role of Publicola, the Greek sage laying out the principles that Roman man of action puts into practice” (*Plutarch and his Roman readers*, 2015, p. 175 [Sage and emperor, 2002, pp. 227-241]. Cf. STADTER, *Plutarch and his Roman readers*, 2015, pp. 50-52 [Greek Romans and Roman Greeks, 2002, pp. 123-125].

Pero cuando los Aquilios estuvieron a punto de ser liberados por Colatino, no sintió tanta lástima por los jóvenes, a los que asió fuertemente, *τοῖς σώμασι ἐπιβαλὼν τὰς χεῖρας* (*Publ.* 7.3) para que no escaparan del castigo por traición que habían sufrido los hijos de Bruto. Mucho más difícil es sin embargo justificar la excesiva crueldad que mostró Públicola contra los sabinos, por mucho que la matanza de prisioneros se enmarque en un acto de guerra: *καὶ τῶν μεμαχημένων ἦν ἀκούειν, ὅτι κωφοὺς καὶ τυφλοὺς αὐτοῖς καὶ μόνον οὐ καθεύζας Ποπλικόλας παρέδωκε χρῆσθαι τοῖς ζήφουσιν* (*Publ.* 23.1). La clemencia y la dulzura, “que és una de les maneres d’assegurar-se l’adhesió dels vençuts”, hubieran estado en consonancia con la *φιланθρωπία* del protagonista.⁴⁴⁵

⁴⁴⁵ Las palabras entrecomillas se deben a la profesora JUFRESA, que contrasta la clemencia con la extrema violencia y crueldad de que era capaz Alejandro por su carácter colérico (*Plutarc a la seva època*, 2005, p. 527). Las ejecuciones de prisioneros de guerra ordenadas por Públicola son naturalmente impropias de un alma humanitaria.

3. LA CARACTERIZACIÓN INDIRECTA DE PÚBLICOLA

3, 1. *La πραότης como contrapunto de la ὀργή*

El sabino Apio Clauso llegó Roma con cinco mil familias apacibles, tranquilas y estables: πεντακισχιλίους οἴκους ἀναστήσας μετὰ παίδων καὶ γυναικῶν, ὅσπερ ἦν ἐν Σαβίνοις ἀθόρυβον μάλιστα καὶ βίου πράου καὶ καθεστῶτος οἰκεῖον (Publ. 21.9). Al igual que la gens Claudia, cuyo cabecilla era Clauso, la gens Valeria había emigrado siglos atrás desde la región de Sabina de la mano de Voleso Valerio. No extraña por consiguiente que Publícola recibiera a sus paisanos con los brazos abiertos, dispositiva y resolutivamente, φιλοφρόνως καὶ προθύμως (Publ. 21.9). La descripción de los sabinos como gente pacífica invita a pensar que Publícola llevaba también una vida dulce, βίος πρᾶος, semejante a la de los recién llegados, a los que ayudó a instalarse en Roma. La dulzura (πραότης) es una de las virtudes fundamentales del hombre indulgente, sociable y tolerante, junto con la φιλανθρωπία, de la que se ha hablado en el apartado anterior, y la bondad, ἐπιείκεια.⁴⁴⁶ Además, es una cualidad intrínseca del hombre de Estado, tanto como la φιλανθρωπία y la ἐπιείκεια.⁴⁴⁷ En la *Ética a Nicómaco*, cuando se refiere a la ira, περὶ τὴν ὀργήν, Aristóteles pone la πραότης como la virtud en el término medio entre el exceso de iracundia, o la irascibilidad, ὀργιλότης, y el defecto, que se dice ἀοργησία, y suele traducirse por una perífrasis, o bien la incapacidad de la ira, o bien el refrenamiento de la ira:

ἔστι δὲ περὶ τὴν ὀργήν ὑπερβολὴ καὶ ἔλλειψις καὶ μεσότης, σχεδὸν δὲ ἀνωνύμων ὄντων αὐτῶν τὸν μέσον πρᾶον λέγοντες τὴν μεσότητα πραότητα καλέσωμεν· τῶν δ' ἄκρων ὁ μὲν ὑπερβάλλον ὀργίλος ἔστω, ἡ δὲ κακία ὀργιλότης, ὁ δ' ἐλλείπων ἀοργητός τις, ἡ δ' ἔλλειψις ἀοργησία (Arist., EN 2.7, 1108a 4-9).⁴⁴⁸

En la *Vida de Publícola*, la ὀργή es propia de Bruto, un hombre inflexible y con arrebatos de ira: ἄτρεπος ὢν ἀνὴρ καὶ τραχὺς ὀργήν ὁ Βροῦτος (Publ. 3.2).⁴⁴⁹ La πραότης no caracteriza a priori al protagonista. En la biografía hay un momento en que Publícola está a punto de incurrir en la ira, o al menos en opinión del vulgo, cuando anduvo en boca de la gente que se podía pasar al bando de los reyes y acabar con la revolución republicana por no haber sido elegido cónsul en lugar de Colatino: ὥστε καὶ λόγον τοῖς πολλοῖς παρασχεῖν καὶ φροντίδα, φοβουμένοις μὴ δι' ὀργήν προσθέμενος τοῖς βασιλεῦσιν ἀνατρέψῃ τὰ πράγματα καὶ τὴν πόλιν, ἐπισφαλῶς ἔχουσιν (Publ. 2.1). La muchedumbre temía que Publícola se pasara al bando de los reyes movido por la ira, δι' ὀργῆς. Plutarco aduce que la indignación de Publícola se debió a que fuera puesto en duda su patriotismo por una trayectoria política sin agravios personales de los tiranos frente a Colatino, cuya esposa acababa de ser ultrajada por Sexto Tarquinio, y frente a Bruto, que se había quedado huérfano por

⁴⁴⁶ “Les trois mots les plus couramment employés, à l’époque classique, pour désigner la douceur ou les idées apparentées sont, outre les mots désignant l’indulgence et le pardon, les adjectifs *praos*, *philantrōpos* et *epieikēs*” (ROMILLY, *La douceur dans la pensée grecque*, 1979, p. 37). Cf. FRAZIER, *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, 1996, p. 231. El capítulo del libro dedicado a la πραότης, la φιλανθρωπία y la ἐπιείκεια se subtitula precisamente “Douceur et humanité des héros”. En el término ‘dulzura’, DUFF engloba por otra parte una serie de cualidades “expressed by a number of words, the most common of which are gentleness or clamnes, πράοτης, and humanity, φιλανθρωπία” (Plutarch’s *Lives*, 1999, p. 77). Acerca de la relación entre πραότης y φιλανθρωπία, véase MARTIN, *GRBS*, 3, 1960, p. 66, y n. 7.

⁴⁴⁷ “Πραότης [...] one of the most prominent characteristics of great men” (AALDERS, *Plutarch’s political thought*, 1982, p. 46, n. 166 y 167. La πραότης y la ἐπιείκεια fueron virtudes políticas en las inscripciones, según L. ROBERT, *Hellenica. Recueil d’épigraphique, de numismatique et d’antiquités grecques: d’Aphrodisias à Lycaonie*, vol. III, París, 1965.

⁴⁴⁸ En la edición de Aristóteles. *Ética Nicomáquea*. *Ética Eudemia*, 1985, PALLÍ BONET traduce ἀοργησία por incapacidad de la ira. Pero en el glosario de terminos griegos de las *Éticas* de Aristóteles ofrece una traducción distinta: impasibilidad. En la traducción española del *Περὶ ἀοργησίας* (AGUILAR, *Plutarco. Obras morales y de costumbres*, vol. II, 1995), se dice refrenamiento de la ira. Hay dificultades para traducir la palabra, como reconocen LAURENTI & INDELLI, *Plutarco. Sull’controllo dell’ira*, 1988, p. 24, n. 75 y 76. No es extraño que F. DIRLMEIER, *Aristoteles. Nikomachische Ethik*, Berlín, 1956, tradujera ἀοργησία por flemma, al igual que A. PLEBE, *Aristotele. Etica Nicomachea*, Bari, 1957. Acerca de los términos ὀργή y ἀοργησία en Aristóteles y Plutarco, véase BECCHI, *Prometheus*, 16, 1990, pp. 65-87.

⁴⁴⁹ El prototipo de personaje irascible es Coriolano, ὀργῇ χαριζόμενος. Véase RUSSELL, *Essays on Plutarch’s Lives*, 1995, pp. 358-359 [*JRS*, 53, 1963, pp. 21-28].

la codicia de Tarquinio el Soberbio. En el *De cohibenda ira*, la mera idea de ser despreciado y subestimado—δόξα τοῦ καταφρονεῖσθαι καὶ ἀμελεῖσθαι—es una de las causas de la ira: ἀλλ' αὐτῆς γε τῆς ὀργῆς ἀναθεωρῶν τὴν γένεσιν ἄλλους ὑπ' ἄλλων αἰτιῶν ἐμπίπτοντας εἰς αὐτὴν ἐώρων, οἷς ἐπεικῶς ἅπασι δόξα τοῦ καταφρονεῖσθαι καὶ ἀμελεῖσθαι παργίνεται (Plu., *Coh. ira* 12, 460D).⁴⁵⁰ La reacción de Públicola fue el abandono de la política, en la que participaba activamente: τῆς τε βουλῆς ἀπέσπε, καὶ τὰς συνηγορίας ἀπέειπε, καὶ τὸ πράττειν τὰ κοινὰ παντελῶς ἐξέλιπεν (Publ. 2.1). El asunto no fue más lejos. Públicola perdió los estribos por iracundia o por despecho, y no aplicó el sentido principal de la *πράοτης* en cuanto autocontrol.

3, 2. La envidia (φθόνος)

La envidia (φθόνος) es el tema conductor de la *Vida de Públicola*.⁴⁵¹ En el opúsculo *De invidia et odio*, Plutarco relaciona la envidia con el odio, οὕτω δὲ καὶ δοκεῖ μηθὲν τοῦ μίσους διαφέρειν ἀλλ' ὁ αὐτὸς εἶναι (Plu., *Inv. et od.* 1, 536 D), distinguiendo que la envidia incide en la virtud, mientras que el odio se refiere a la felicidad: τὸ γὰρ ἀρετῆς ἔστι τὸ δ' εὐτυχίας, ἀγαθὰ δ' ἀμφοτέρω. διὸ παντελῶς ἑτερόν ἐστι τοῦ μίσου πάθος ὁ φθόνος (Plu., *Inv. et od.* 7, 538 D). La envidia se ceba en quienes progresan en la virtud y se convierte en el principal obstáculo del político, ya que surge en la misma proporción que el honor (τιμῇ) y la fama (δόξα), *gloria et dignitas*, o la inclinación por la justicia: οὕτως ὁ φθόνος ἄπτεται μάλιστα τῶν χρημάτων τῶν χρηστῶν καὶ ἀξιομένων πρὸς ἀρετὴν καὶ δόξαν ἡθῶν καὶ προσώπων (Plu., *Inv. et od.* 6, 357F).⁴⁵²

Públicola fue un blanco fácil de la envidia, ya que era un hombre reconocido por su honor, ἐπὶ τιμῇ, y por su empeño en la consecución de la justicia, ὑπὲρ τῶν δικαίων. No escapó por tanto a la envidia ni de la masa ni de los poderosos. La causa de la envidia esgrimida por la aristocracia fue el exceso de ambición de Públicola, *φιλοτιμία*.⁴⁵³ El deseo por dedicar el templo de Júpiter fue frenado por una facción de los poderosos (οἱ δυνατοί) que se apresuraron a promover a Horacio Pulvilo para la ceremonia creyendo que Públicola había acumulado demasiados honores en su carrera política y militar: ἦν τῷ Ποπλικόλῳ φιλοτιμία πρὸς τὴν καθιέρωσιν. ἐφθόνουν δὲ πολλοὶ τῶν δυνατῶν, καὶ ἤχθοντο ταῖς μὲν ἄλλαις τιμαῖς ἦττον, ἅς νομοθετῶν καὶ στρατηγῶν ἐκ προσηκόντων εἶχε, ταύτην δ' οὕσαν ἄλλοτρίαν οὐκ ὥντο δεῖν αὐτῷ προσεγινέσθαι (Publ. 14.3). No era la primera vez que sufría un desaire de las fuerzas vivas de la ciudad, que habían impedido años atrás que accediera al consulado proponiendo a Tarquinio Colatino por miedo a los reyes: ἀλλ' οἱ δυνατοί, δεδιότες τοὺς βασιλεῖς πειρῶντας ἐξωθεν καὶ μαλάσσοντας τὴν πόλιν, ἐβούλοντο τὸν ἐντονώτατον αὐτοῖς ἐχθρὸν ἔχειν στρατηγὸν ὡς ὑψηλόμενον (Publ. 1.5).

La entrada en la ciudad conduciendo el carro del triunfo suscitaba también la envidia, como Sila advierte al joven Pompeyo: εἰ δὲ Πομπηῖος πᾶν γενειῶν εἰσελᾷ θριαμβεύων εἰς τὴν πόλιν, ᾧ βουλῆς διὰ τὴν ἡλικίαν οὐ μέτεστι, παντάπασιν ἐπίφθονον ἔσσεσθαι καὶ τὴν ἀρχὴν ἑαυτῷ καὶ τὴν τιμὴν ἐκείνῳ (Plu., *Pomp.* 14.2). En el desfile triunfal por la victoria en la selva Arsia, Públicola,

⁴⁵⁰ En la edición del *Περὶ ἀοργησίας* de LAURENTI & INDELLI, *Plutarco. Sull controllo dell'ira*, 1988, p. 164, n. 116, los infinitivos *καταφρονεῖσθαι* y *ἀμελεῖσθαι* son resumidos en el término *ὀλιγοψία* 'desprecio', como había hecho Aristóteles, un vocablo del que se hace eco Plutarco: *τὴν τῆς ὀλιγοψίας δόξαν* (Plu., *Coh. ira* 12, 460E). Véase CEREZO, *Plutarco. Virtudes y vicios de sus héroes biográficos*, 1996, p. 195.

⁴⁵¹ "Un filo conduttore" (AFFORTUNATI, *Plutarco. Vite parallele*, [1994] 2000, p. 290). Véase WARDMAN, *Plutarch's Lives*, 1974, pp. 69-78; CEREZO, *Plutarco. Virtudes y vicios de sus héroes biográficos*, 1996, pp. 210-217.

⁴⁵² "Political arete will only be fully itself when it imposes itself on a state and is accepted. There many obstacles in the way of this, among which perhaps the most important is envy (*phthonos*). [...] Envy can be directed at the honours (*time*) a hero has received, which for Plutarch is merely a man's fame (*doxa*) until it has been further analysed, or at a particular virtue such justice" (WARDMAN, *Plutarch's Lives*, 1974, pp. 69-70).

⁴⁵³ "Neither should he pursue power and reputation, for *φιλοτιμία* is a dangerous force in political life, and should be moderated: the true politician has no need of statues or paintings, since has in himself the gold of uncorrupted and pure honour" (ROSKAM, *Sage and emperor*, 2002, p. 177). El concepto de *φιλοτιμία* es no obstante relativo Plutarco "Ambition, specifically "the desire of distinguish oneself" is essential to portraying the character of great men as they grapple with their times. Being at the heart of a complex nexus of individual and political themes—passion, reason, and education; contemplation and intense action; emulation and envy; civic-mindedness and base selfishness; demagoguery and arrogance—the ambitions of illustrious men elucidate their behavior as well as the ethos of the period in which they live. Moreover, ambition is essential to the very human greatness, a mixture of the sublime and human frailty, that has enabled Plutarch's heroes to inhabit the imagination and works of great modern authors" (FRAZIER, *A companion to Plutarch*, 2014, p. 501).

que no era joven como Pompeyo, trató de contrarrestar la envidia de los espectadores, entre los que habría miembros de las clases altas y del vulgo, con dignidad (*σεμνότης*) y magnificencia (*μεγαλοπρέπεια*): ἐθριάμβευσε δ' ἀπ' αὐτῆς Οὐαλέριος, εἰσελάσας τεθρίπῳ πρῶτος ὑπάτων, καὶ τὸ πρᾶγμα σεμνὴν καὶ μεγαλοπρεπῇ παρέσχεν ὄψιν, οὐκ ἐπίφθονον οὐδ' ἀνιάσαν [...] τοὺς ὀρῶντας (*Publ.* 9.9). A simple vista, la ambición (*φιλοτιμία*) y la emulación (*ζῆλος*) estaban justificadas porque el triunfo se convirtió en una costumbre de Estado: οὐ γὰρ ἂν ἔσχε οὐδὲ φιλοτιμίαν εἰς ἔτη πάμπολλα διαμένουσιν (*Publ.* 9.9).⁴⁵⁴ Más grave fue el desencuentro con el pueblo a resultas de la casa en la Velia, que Publícola se vio obligado a destruir por la envidia de los romanos: τῆς οἰκίας [...] διὰ φθόνον οὐ δικαίως καταλελυμένης (*Publ.* 10.6).

⁴⁵⁴ “Plutarch’s thought on envy is often controlled (in a loose way) by the overriding idea that political institutions [...] should not be divisive of the state unity. [...] Here ambition is obviously ambition to the right extent, not envious of other achievements” (WARDMAN, *Plutarch’s Lives*, 1974, p. 72). En cuanto a la emulación, no es algo negativo. Se puede convertir de hecho en un *exemplum* de virtud. “One feature of virtuous actions is the ζῆλος (that is to say the desire to emulate such actions) that is generated in the observer by his knowledge of them. [...] Emulation has a double function. On the one hand it is a means of characterisation, since it is conditioned by those especial qualities or passions (ἄμλλα, ζῆλος, φιλοτιμία) that distinguish future rulers from normal people. [...] On the other hand, ζῆλος appears as step towards glory [...]; indeed it is by glory that great men become themselves ζῆλωτοί, that is to say actual teachers of virtue for other generations” (PÉREZ JIMÉNEZ, *Sage and emperor*, 2002, pp. 105-106).

CONCLUSION

Dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel écrivait que Publicola fut renommé pour la brièveté de sa puissance et pour la probité des romains d'alors. Même que les rapports de Publicola avec le pouvoir remontent à l'époque des rois, on ne connaît que son activité de quelque cinq ans, coïncidant avec les débuts de la république. La grandeur attribuée à Brutus par les sources a néanmoins étouffé la figure de Publicola, car l'héros de Plutarque ne commença qu'à s'épanouir avec force après la mort de Brutus dans la bataille de la forêt Arsia.

L'inscription trouvée il y a déjà quarante ans dans les fondations du temple de *Mater Matuta* à l'ancienne ville de Satricum fit-elle définitivement sortir Publicola du domaine de la légende. Le *lapis Satricanus* a fait de Publicola une figure changeante. En effet, selon certains historiens, Publicola commanda un groupe de mercenaires qui franchirent les bornes de Roma pour faire une razzia dans le sud du Latium. Il est d'ailleurs probable qu'il eût été le *magister populi* de Tarquin le Superbe, ou autrement dit, le chef de l'armée, "il comandante unico di tutta la fanteria oplitica", comme affirmait Giuseppe Valditara.⁴⁵⁵ En outre, après le coup d'État oligarchique qui chassa les Tarquins, on ne peut écarter qu'il eût continué à exercer quelque temps le pouvoir suprême avec l'idée de perpétuer la tyrannie. Il n'est également pas clair le rôle qu'il joua pendant le protectorat de Porsenna, duquel il fut peut-être le bras droit à Rome. Malgré tout, la tradition littéraire fit de Publicola un aristocrate populaire qui veilla sur les humbles contre les excès des puissants.

Soit par hasard, soit inspiré par d'autres, Plutarque prit la figure de Publicola dans les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, l'auteur choisi pour la rédaction des personnages de la Rome ancienne, qui devint la source principale de la *Vie de Publicola*. Le but était de coupler l'héros romain à Solon d'Athènes, de sorte qu'il fallait avoir de la capacité pour établir les bases d'une démocratie, de une *respublica*, fondée sur l'idée de la *libertas*. Publicola atteignit non seulement l'objectif pour qu'il fut d'abord assigné, mais encore dépasser lui-même Solon, en admettant que le bonheur est préféré à la sagesse : *εὐδαιμονέστατος ὁ Ποπλικόλας*.

À part Denys d'Halicarnasse, il n'y en a certainement pas force information. Puisque Plutarque ne se limitait jamais à une seule source, il recourut à Tite-Live, l'historien le plus important de cet époque-là, et à Valérius Antias, l'annaliste qui proposait les réseingements nécessaires sur la *gens Valeria*, auxquels s'ajoutèrent des encyclopedistes comme Varron ou Fenéstella, qui fournissaient des anecdotes ou des curiosités pour compléter la biographie. Il n'écoula pas bien de temps depuis que Plutarque rentra de Rome chez lui à Quéronée jusqu'il se mit à écrire la *Vie de Publicola*, qui on peut dater vers 98 ap. J.-C., attiré d'abord par la figure de Solon, dont les fragments s'étendent sur les *Vies parallèles* et sur les *Oeuvres morales*.

La *Vie de Publicola* est une des biographies les plus brèves écrites par Plutarque, avec vingt-trois chapitres. La manque de matériaux n'empêcha néanmoins Plutarque de disposer le text avec plus o moins de la symétrie, dans lequel les digressions s'insèrent aisément au fil du récit. La *Vie* commence par une courte introduction soulignant le clan auquel appartient l'héros, ainsi que ses caractéristiques les plus remarquables. En revanche, il ne existent pas de donnés sur son aspect extérieur ni sur sa formation, parce que Publicola se présente à nos yeux comme un homme âgé.

La première partie du noyau sert à montrer la *προαίρεσις* du protagoniste consistant à prendre part au gouvernement de la république à côté de Brutus. Au chapitre huit, la digression sur l'île tibérine divise les faits en deux : ceux qui concernent les périls intérieurs du nouveau régime, telles que la conjuration fomentée par Tarquin le Superbe ou l'abdication de Colatin emportant le consulat de Publicola, et ceux qui ont rapport à la guerre contre les Étrusques où périt Brutus, ce qui permet le protagoniste d'exercer tout seule le pouvoir. À la deuxième partie, l'*ἀκμή* de l'héros est caractérisée par les mesures politiques, par la guerre de Porsenna, et par l'émigration du sabin Appius Clausus. Plutarque y insère une longue digression à propos du temple de Jupiter Capitolin, en tant que Publicola brigua l'honneur de la dédicace. Quant aux épisodes de Horatius Coclès, Mucius Scaevola et Clélie, ils font partie de la guerre de Porsenna, qui est subordonnée à l'action du protagoniste. À l'épilogue, sont exposés le décès et les funérailles nationales de Publicola, qui deviennt un hommage posthume du peuple en reconnaissance de son dévouement pour lui.

La caractérisation de Publicola s'appuie d'abord sur des faits attribués à autrui par les sources, ou dont l'ambiguïté permettait Plutarque de les attribuer à son héros. En un certain sens, peut-on dire que la figure de Publicola rappelle celle du roi Servius Tullius, qui était plus ou moins de la

⁴⁵⁵ G. VALDITARA, *Studi sul magister populi. Dagli ausiliari militari del rex ai primi magistrati repubblicani*, Milan, Dott. A. Giuffrè Editore, 1989, p. 151.

même temps que Solon, et qui avait promulgué des lois dédiées à soulager les pauvres, telles que l'abolition des dettes ou la abolition de l'esclavage par prêts sur gage. C'est la raison pour laquelle Tullius acquiert de la réputation d'être un législateur honnête, qui fut bien connu par son caractère humanitaire et affectueux avec les nécessiteux, *φιλάνθρωπος καὶ μεγαλόψυχος εἰς τοὺς ἀπόρους*, comme écrivait Denys d'Halicarnasse, ainsi que modéré et démocratique avec les plus humbles, *μέτριος καὶ δημοτικός πρὸς τοὺς ταπεινότερους*. Il faut ne pas oublier que l'humanité définit la loi la plus importante de Solon : la *sisachthie*, *καὶ σεισάχθειαν ὀνομάσαι τὸ φιλανθρώπευμα τοῦτο*. Plutarque amoindrit d'ailleurs le rôle que d'autres personnages remplirent au début de la république pour refonder la puissance de Publicola. Cela arrive par exemple à Brutus qui est omis dans l'échec de la conjuration monarchique, et à qui Plutarque enlève de l'accusation contre son collègue Collatin pour montrer le patriotisme du protagoniste. Du reste, il est certain que le consul Collatin, *οὐδὲν ἀρετῇ Οὐαλερίου διαφέρων*, devient l'adversaire de Publicola dès les premiers chapitres de la biographie. De même, les autres consuls qui partagèrent le pouvoir avec Publicola sont pratiquement effacés pour vanter la gloire de l'héros de Plutarque.

Malgré le programme célèbre de la *Vie d'Alexandre*, *οὔτε γὰρ ἱστορίας γράφομεν, ἀλλὰ βίους*, Plutarque caractérisa son héros avec des faits les plus illustres, *ταῖς ἐπιφανεστάταις πράξεσι*, qui montraient une conduite vertueuse, *δήλωσις ἀρετῆς*. Publicola était un homme d'État, une espèce de *speculum principis* où devait se mirer Trajan, l'empereur portant un rayon d'espoir après des années affreuses de Domitian.⁴⁵⁶ Les vertus les plus importantes de Publicola sont sans doute la générosité et l'humanité, *ἐλευθεριότης καὶ φιλανθρωπία*, desquelles il fait montre dans plusieurs passages de la *Vie*, et desquelles jaillissent d'autres qualités de l'héros. On peut voir donc l'humanité lorsqu'il empêcha les consules de recevoir les ambassadeurs de Tarquin le Superbe à l'Assemblée pour éviter l'éclat d'une révolution chez les pauvres, ou lorsqu'il accueillit l'esclave Vindicius chez lui pour le protéger des conjurés et de la foule, ou lorsqu'il écrivit des lois pour augmenter la puissance populaire et pour soulager les plus faibles. Quant à la générosité, elle se manifeste au mépris absolu de l'argent. En effet, Publicola ne voulut gérer lui-même les biens de l'État ni en laisser le soin à ses amis, de sorte qu'il déposa le trésor au temple de Saturne et remit au peuple le privilège de nommer les premiers questeurs. Une telle mesure prouvait ainsi l'honnêteté absolue de sa conduite, en même temps qu'il éloignait les dirigeants corrompus du gouvernement, *ὅπως ὁ ἄρχων μὴτ' εἰ χρηστός ἐστὶν ἀσχολίαν ἔχη πρὸς τὰ μείζω, μὴτ' εἰ φαῦλος, ἀφορμὰς τοῦ ἀδικεῖν μᾶλλον, καὶ τῶν πράξεων καὶ τῶν χρημάτων κύριος γενόμενος*. En outre, il ne s'enrichit pas malhonnêtement, mais encore il usa de l'argent en secourant les malheureux, sans toutefois gaspiller sa fortune ni sans tomber en la pauvreté, comme en parlaient les sources. On peut reconnaître de même qu'il fit preuve de sa générosité, ainsi que de sa gratitude (*χάρις*), en affranchissant Vindicius et en le récompensant avec la citoyenneté et le droit de vote, ou en donnant à Appius Claudius des terres sur le bord de l'Anio et en l'inscrivant parmi les sénateurs. Il exprima aussi toute sa gratitude à Horatius Coclès en lui donnant de la nourriture et des terres de labour, ainsi que en lui érigeant une statue dans le sanctuaire de Vulcanus. Enfin, il y a lieu d'ajouter sa grandeur d'âme (*μεγαλοφροσύνη*), lorsqu'il fut obligé à habiter chez autrui comme un sans-abri après avoir fait détruire sa maison sur la Velia pour l'envie des citoyens.

Quelques fois, semble-t-il que son générosité et son humanité sont mises en doute. En effet, l'ostentation propre des rois qu'il montra en descendant de sa maison contredisait la sobriété que l'on suppose à un homme libéral. Il oublia la mesure lorsqu'il punit sévèrement quiconque aspirât à la tyrannie en enfreignant la loi d'en appeler au peuple qu'il venait de dicter, outre le fait qu'il avait été accusé de prétendre gouverner seule après la disparition de Brutus. Peut-on dire qu'il ne eût pas de la compassion pour les ennemis qui furent mutilés et passés au fil de l'épée pendant la guerre contre les Sabins de Fidènes. Malgré la cruauté, l'image de Publicola ne subit aucune perte. Au contraire, le peuple augmenta ses ressources grâce aux dépouilles des vaincus.

L'éloquence et la franchise, *λόγος καὶ παρρησία*, qui caractérisent l'héros de Plutarque, appartiennent-elles au domaine de la politique. Publicola fut sûrement un grand orateur, qui en parla d'une manière agréable aux funérailles de Brutus. Suivant les règles de l'honneur et de la probité, il ne manqua jamais à sa parole qu'il tint à tout bout de champ. Aussitôt sa loyauté à la république fut mise en doute par la foule, il se hâta de jurer contre les tyrans pour apaiser les consuls et le

⁴⁵⁶ Telle est la thèse de P. A. STADTER dans "Plutarch and the Trajanic ideology", *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, University Press, 2016, p. 165-178, écrite pour la première fois dans l'ouvrage collectif *Sage and emperor : Plutarch, Greek intellectuals, and Roman power in the time of Trajan (98-117 A.D.)*, sous la direction de P. A. STADTER & L. VAN DER STOCKT, Louvain, University Press, 2002, p. 227-241.

sénat. L'audace de Clélie ne put pas même rompre la parole donnée à Porsenna, qu'il considérait comme un allié fidèle. Dans les grandes affaires, Publicola écouta d'ailleurs les conseils des amis, qui lui en parlèrent sincèrement des erreurs comises à propos de gouverner *sine collega* et d'habiter sur la Velia : *ἐν πράγμασι μεγάλοις ἀγαθὸν ἦν ἔχειν ὅτα παρηρσίαν ἀντὶ κολακείας προσιέμενα καὶ λόγους ἀληθεῖς*.

Publicola fut avant tout un homme d'action, le stratège qui conjura les perils cernant la ville au début de la république. Il aida d'abord Brutus de bannir les Tarquins. Puis, il découvrit le complot contre l'État appuyé par le roi à l'extérieur. À la guerre, il triompha des Étrusques et des Sabins, et il détourna la menace d'invasion de Porsenna en signant une paix avantageuse aux Romains. Il ne put d'ailleurs échapper à l'envie des puissants, qui l'empêchèrent de dédier le temple de Jupiter Capitolin en donnant cet honneur à Marcus Horatius. De même, peut-on dire qu'il fut incompris du peuple, qui essaya de ratacher son ingratitude en décrétant qu'il fût enseveli aux frais du trésor à l'intérieur de la ville près de la colline Velia, où il avait longtemps habité. Il y a aussi d'autres qualités de l'héros émergeant tout le long de la biographie, telles que la valeur qu'il montra face à Porsenna en fondant la ville de Signuria, ou la diplomatie de laquelle il fit preuve pour recevoir à Rome Appius Claudius avec honneur après avoir encouragé la sédition chez les Sabins.

Dans le dernier livre qu'il publia, le savant italien Massimo Pallottino insistait sur les réformes entreprises par Publicola malgré l'opinion conservatrice de la plus part de l'aristocratie, à laquelle il, lui-même, appartenait.⁴⁵⁷ Publicola représentait donc une nouvelle façon d'exercer le pouvoir politique après plusieurs années d'opprobre incarné par la dictature de Tarquin le Superbe.⁴⁵⁸ Aux yeux de Plutarque, il était le modèle de l'homme d'État pour les neufs temps qui s'approchaient. On ne devrait en conséquence s'étonner qu'il ait bien mérité d'une biographie "per la sua rettitudine di governante e personale e per la sua politica indirizzata a favorire le classi inferiori".

⁴⁵⁷ M. PALLOTTINO, *Origini e storia primitiva di Roma. Un'analisi del processo formativo dell'organismo urbano*, Milan, Rusconi, 1993, notamment p. 314-324, où on parle de "politica di apertura popolare".

⁴⁵⁸ La haine de la tyrannie qu'on peut lire dans la Vie de Publicola ne veut seulement conserver le souvenir de la Rome républicaine, mais aussi faire appel à la bienveillance des empereurs, "those new monarchs who would one day return (and would that be for good or ill)", comme dit C. PELLING dans "Do Plutarch politicians never learn?", *The statesman in Plutarch's works. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society, Nijmegen / Castle Hernen, May 1-5, 2002. Plutarch's statesman and his aftermath : political, philosophical, and literary aspects*, sous la direction de L. DE BLOIS, J. BONS, T. KESSELS & D. M. SCHENKEVELD, vol. I, Leyde & Boston, Brill, 2004, p. 102.

BIBLIOGRAFÍA

- AFFORTUNATI, M., con contribuciones de B. SCARDIGLI & M. MANFREDINI, *Plutarco. Vite parallele. Solone-Publicola*, 2.^a edición, Milán, 2000 [1.^a ed., 1994].
- FLACELIÈRE, R., CHAMBRY, É. & JUNEUX, M., *Plutarque. Vies. Solon-Publicola. Thémistocle-Camille*, t. II, reimpresión, París, 1968 [1.^a ed., 1961].
- PÉREZ JIMÉNEZ, A., *Plutarco. Vidas paralelas. Solón-Publicola. Temístocles-Camilo. Pericles-Fabio Máximo*, vol. II, Madrid, 1996.
- PERRIN, B., *Plutarch. Lives. Theseus and Romulus. Lycurgus and Numa. Solon and Publicola*, vol. I, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1998 [1.^a ed., 1914].
- RANZ ROMANILLOS, A., *Plutarco. Vidas paralelas. Solón-Publicola. Temístocles-Camilo*, Buenos Aires & México, 1948.
- , con introducción y notas de J. ALSINA, *Plutarco. Vidas paralelas. Teseo y Rómulo. Solón y Publicola. Temístocles y Camilo. Aristides y Marco Catón. Cimón y Lúculo. Pericles y Fabio Máximo. Nicías y Craso. Cayo Marcio Coriolano y Alcibiades. Demóstenes y Cicerón*, Barcelona, 1990.
- TRAGLIA, A., con introducción de A. BARIGAZZI, *Plutarco. Vite parallele. Teseo e Romulo. Solone e Publicola. Temistocle e Camilo. Aristide e Catone*, vol. I, Turín, 1992.
- ZIEGLER, K., con adenda de H. GÄRTNER, *Plutarchus. Vitae parallelae*, vol. I, fasc. 1, 5.^a edición, Múnich & Leipzig, 2000 [4.^a ed., 1969].
- *
- AALDERS, G. J. D. H. WZN., *Plutarch's political thought*, Ámsterdam, Oxford & Nueva York, 1982.
- ADAM, A.-M., “Des *condottieri* en Étrurie et dans le Latium à l'époque archaïque?”, *Latomus*, 60, 2001, 877-889.
- & ROUVERET, A., “Les cités étrusques et la guerre au V^e siècle avant notre ère”, en *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au V^e siècle av. J.-C. Actes de la table ronde, Rome, 19-21 novembre 1987*, Roma, 1990, 327-356.
- AFFORTUNATI, M., “La tradizione sul funerale di Publicola: una nota”, *Annali della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Siena*, 10, 1989, 153-156.
- , “Plutarco e L. Giunio Bruto filopopolare”, *Prometheus*, 15, 1989, 240-244.
- & SCARDIGLI, B., “Aspects of Plutarch's *Life of Publicola*”, en P. A. STADTER (ed.), *Plutarch and the historical tradition*, Londres & Nueva York, 1992, 109-131.
- AGUILAR, R. M.^a, “Las citas de Solón en Plutarco”, *Fortunatae*, 2, 1991, 13-21.
- , *Plutarco. Obras morales y de costumbres (Moralia)*, vol. VIII, Madrid, 1996.
- , “Anotaciones plutarqueas sobre la Sibila y los oráculos sibilinos”, en A. PÉREZ JIMÉNEZ & F. TITCHENER (eds.), *Historical and biographical values of Plutarch's works. Studies devoted to Professor Philip A. Stadter by the International Plutarch Society*, Málaga & Logan, Utah, 2005, 19-30.



- AILLOUD, H., *Suétone. Vie des douze Césars. Galba. Othon. Vitellius. Vespasien. Titus. Domitien*, t. III, reimpresión, 1964 [1.^a ed., 1932].
- , *Suétone. Vies des douze Césars. Tibère. Caligula. Claude. Néron*, t. II, reimpresión, París, 1967 [1.^a ed., 1957].
- ALCALDE MARTÍN, C., *La personalidad de Foción y su integración en el esquema biográfico de Plutarco*, tesis doctoral, Málaga, 1994.
- , “La mirada de Plutarco: significado y funciones de su testimonio visual en las *Vidas paralelas*”, *Euphrosyne*, 44, 2016, 83-102.
- ALFISI, E., “Le fonti dei censimenti romani in Plutarco e in Plinio”, *Atti del Centro di studi e documentazione sull’Italia romana*, 6, 1974-1975, 9-29.
- ALFÖLDI, A., *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor, Michigan, 1963.
- , *Römische Frühgeschichte. Kritik und Forschung seit 1964*, Heidelberg, 1976.
- AMPOLO, C., “Su alcuni mutamenti sociali nel Lazio tra l’VIII e il V secolo”, *Dialoghi di archeologia*, 4-5, 1970-1971, 37-99.
- , “Aspetti dello sviluppo economico agli inizi della repubblica romana”, en W. EDER (ed.), *Staat und Staatlichkeit in der frühen römischen Republik. Akten eines Symposiums, Freie Universität Berlin, 12-15 Juli 1988*, Stuttgart, 1990, 482-493.
- ANDRÉ, J., BLOCH, R. & ROUVERET, A., *Pline l’Ancien. Histoire naturelle. Livre XXXVI*, París, 1981.
- ARCE, J., *Memoria de los antepasados. Puesta en escena y desarrollo del elogio fúnebre romano*, Madrid, 2000.
- ARCELLA, L., “Il mito di Cloelia e i Valerii”, *Studi e materiali di storia delle religioni*, 9, 1985, 21-42.
- , “L’iscrizione di Satrico e il mito di Publio Valerio”, *Studi e materiali di storia delle religioni*, 16, 1992, 219-247.
- ARONEN, J., “Il culto arcaico nel Tarentum a Roma e la gens Valeria”, *Arctos*, 23, 1989, 19-39.
- ARRIGHETTI, G., *Epicuro. Opere*, 2.^a edición revisada y ampliada, Turín, 1972 [1.^a ed., 1960].
- BALDASSARRI, M., “Osservazioni sulla struttura del periodo e sulla costruzione ritmica del discorso nei *Moralia* di Plutarco”, en L. VANDER STOCKT (ed.), *Rhetorical theory and praxis in Plutarch. Acta of the IVth International Congress of the International Plutarch Society, Leuven, July 3-6, 1996*, Lovaina, 2000, 1-13.
- BALDI, P., *The foundations of Latin*, Berlín & Nueva York, 1999.
- BARBERA, M., PALLADIO, S. & PATERNA, C., “La *domus* dei Valerii sul Celio alla luce delle recenti scoperte”, *Papers of the British School at Rome*, 76, 2008, 75-98 y 349-354.
- BARDON, H., *La littérature latine inconnue. L’époque républicaine*, t. I, París, 1952.
- , *La littérature latine inconnue. L’époque impériale*, t. II, París, 1956.
- BARROW, R. H., *Plutarch and his times*, Londres, 1967.

- BAUMAN, R. A., "The abdication of Collatinus", *Acta Classica*, 9, 1966, 129-141.
- , "The *lex Valeria de provocatione* of 300 B.C.", *Historia*, 22, 1973, 34-47.
- BAYET, J., *Tite-Live. Histoire romaine. Livre I*, t. I, París, 1943.
- , con un apéndice de R. BLOCH, *Tite-Live. Histoire romaine. Livre II*, t. II, reimpresión, París, 1967 [1.^a ed., 1941].
- , *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, 2.^a edición, París, 1969 [1.^a ed., 1957].
- BEARD, M., "The sexual status of Vestal virgins", *The Journal of Roman Studies*, 70, 1980, 12-27.
- , "Re-reading (Vestal) virginity", en R. HAWLEY & B. LEVICK (eds.), *Women in antiquity. New assessments*, Londres & Nueva York, 1995, 166-177.
- BECCHI, F., "A proposito degli studi sugli scritti etici di Plutarco", *Atene e Roma*, 35, 1990, 1-16.
- , "La nozione di *óρῆ* e di *ἀοργησία* in Aristotele e in Plutarco", *Prometheus*, 15, 1990, 65-87.
- , "L'immagine come espressione del pensiero etico: la controversa nozione di passione", en S. AMENDOLA, G. PACE & P. VOLPE (eds.), *Immagini letterarie e iconografia nelle opere di Plutarco*, Madrid, 2017, 25-34.
- BECK, H., "From Poplicola to Augustus. Senatorial houses in Roman political culture", *Phoenix*, 63, 2009, 361-384.
- BECK, M., "Anecdote and the representation of Plutarch's *ethos*", en L. VAN DER STOCKT (ed.), *Rhetorical theory and praxis in Plutarch. Acta of the IV International Congress of the International Plutarch Society, Leuven, July 3-6, 1996*, Lovaina, 2000, 15-32.
- (ed.), *A companion to Plutarch*, Chichester, 2014.
- BELTRAMI, L., "Clelia, la *virgo* imperfetta", en R. RAFFAELLI (ed.), *Vicende e figure femminili in Grecia e a Roma. Atti del convegno. Università degli studi di Urbino, Pesaro, 28-30 aprile 1994*, Ancona, 1995, 273-281.
- BENVENISTE, É., *Le vocabulaire des institutions indo-européennes: économie, parenté et société*, vol. I, París, 1969.
- BÉRANGER, J., "Tyrannus. Notes sur la notion de tyrannie chez les romaines particulièrement à l'époque de César et de Cicéron", *Revue des études latines*, 13, 1935, 85-94.
- BERNARDI, A., "Dagli ausiliari del rex ai magistrati della *respublica*", *Athenaeum*, 30, 1952, 3-58.
- BESNIER, M., *L'île Tibérine dans l'Antiquité*, París, 1902.
- BESSONE, L., "Valerio Publicola e i primi consoli della repubblica", *Giornale filologico ferrarese*, 4, 1981, 13-24, 53-61 y 89-98.
- , "La gente Tarquinia", *Rivista di filologia e di istruzione classica*, 110, 1982, 394-415.
- BETTINI, M., "Pater, *avunculus*, *avus* nelle cultura romana più antica", *Athenaeum*, 62, 1984, 468-491.

- , “Bruto lo siocco”, en *Il protagonismo nella storiografia classica. XIV Giornate filologiche genovesi*, Genova, 24-25 febbraio 1986, Génova, 1987, 71-120.
- BIFFIS, G., *Per un catalogo di iscrizioni latine arcaiche*, tesis de licenciatura, Padua, 2015.
- Bilancio critico su Roma arcaica fra monarchia e repubblica. Atti del convegno in memoriam di Ferdinando Castagnoli*, Roma, 3-4 giugno 1991, Roma, 1993.
- BLOCH, R., “Le départ des étrusques de Rome selon l’annalistique et la dédicace du temple de Jupiter Capitolin”, *Revue de l’histoire des religions*, 159, 1961, 141-156.
- , *Tite-Live et les premiers siècles de Rome*, Paris, 1965.
- , “À propos de l’inscription latine trouvée à Satricum”, *Latomus*, 42, 1983, 362-371.
- BOCKSCH, O., “Zum Publicola des Plutarchs”, en *Griechische Studien Hermann Lipsius zum sechzigsten Geburtstag dargebracht*, Leipzig, 1894, 169-175.
- , *De fontibus libri V et VI Antiquitatum Romanarum Dionysii Halicarnassensis quaestiones variae*, Leipzig, 1895.
- BOMBARDI, S. “Valerio Publicola e la familia Santacroce”, *Archeologia classica*, 46, 1994, 169-198.
- BONFANTE, G., “La nuova iscrizione di Satricum e il genitivo en -osio”, *Rendiconti delle Atti della Accademia nazionale dei lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 33, 1978, 269-272.
- BOSCHERINI, S., “Una fonte annalistica su Valerio Publicola”, *Studi urbinati*, 49, 1975, 141-150.
- BOTTERI, P., “Stasis. Le mot grec, la chose romaine”, *Metis*, 4, 1989, 87-100.
- & RASKOLNIKOFF, M., “Diodore, C. Gracchus et la démocratie”, en C. NICOLET (ed.), *Demokratie et aristokratie. À propos de Caius Gracchus: mots grecques et réalités romaines*, Paris, 1983, 59-101.
- BOULOGNE, J., *Plutarque. Oeuvres morales. Conduites méritoires des femmes. Étiologies romaines. Étiologies grecques. Parallèles mineurs*, t. IV, Paris, 2002.
- BRAVO GARCÍA, A., “El pensamiento de Plutarco acerca de la paz y de la guerra”, *Cuadernos de filología clásica*, 5, 1973, 141-191.
- BRÉGUET, E., *Cicéron. La République. Livres II-VI*, t. II, Paris, 1980.
- BREMMER, J. N., “The suodales of Poplios Valesios”, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 47, 1982, 133-147.
- BRENK, F. E., S. J., *In mist apparelled. Religious themes in Plutarch’s Moralia and Lives*, Leiden, 1977.
- BRIQUEL, D., “La morte di Lucio Giunio Bruto: sull’origine e lo sviluppo della leggenda di Bruto”, en M. SORDI (ed.), *Dulce et decorum pro patria mori. La morte in combattimento nell’antichità*, Milán, 1990, 127-143.
- , “Les voix oraculaires”, en *Les bois sacrés. Actes du colloque international organisé par le Centre Jean Bérard et l’École des hautes études (V^e section)*, Naples, 23-25 novembre 1989, Nápoles, 1993, 77-90.

- , “Des rois venus du nord”, en F. HINARD (ed.), *Histoire romaine. Des origines à Auguste*, t. I, París, 2000, 87-130.
- , “Les difficiles débuts de la liberté”, en F. HINARD (ed.), *Histoire romaine. Des origines à Auguste*, t. I, París, 2000, 131-161.
- , “La nuit du V^e siècle”, en F. HINARD (ed.), *Histoire romaine. Des origines à Auguste*, t. I, París, 2000, 163-202.
- , *Mythe et révolution. La fabrication d'un récit: la naissance de la république à Rome*, Bruselas, 2007.
- BROUGHTON, T. S., en colaboración con M. L. PATTERSON, *The magistrates of the Roman Republic*, vol. I, Nueva York, 1951.
- BUCHER-ISLE, B., *Norm und Individualität in den Biographien Plutarchs. Untersuchungen zu seiner Charaktersdarstellung*, Berna & Stuttgart, 1972.
- BUCKLER, J., “Plutarch and autopsy”, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 2, 33, 6, 1992, 4788-4829.
- BURNET, J., *Platonis opera. Clitophon. Res publica. Timaeus. Critias*, t. IV, reimpresión, Oxford, 1992 [1.^a ed., 1902].
- BYWATER, L., *Aristotelis Ethica Nicomachea*, Oxford, 1894.
- CAIAZZA, A., *Plutarco. Monarchia, democrazia, oligarchia*, Nápoles, 1993.
- CAMPANILE, E. “Riflessioni sui più antichi testi epigrafici latini”, *AION. Sezione linguistica*, 7, 1985, 89-99.
- CAPDEVILLE, G. “Le nom de Servius Tullius”, en *La Rome des premiers siècles. Actes de la table ronde en l'honneur de Massimo Pallottino*, París, 3-4 mai 1990, Florencia, 1992, 47-67.
- CAREY, E. & FOSTER, H. B., *Dio's Roman history in nine volumes*, vol. I, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1990 [1.^a ed., 1914].
- & SPELMAN, E., *Dionysius of Halicarnassus. The Roman Antiquities. Books III-IV*, vol. II, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 2001 [1.^a ed., 1939].
- *Dionysius of Halicarnassus. The Roman Antiquities. Books V-VI*, 48, vol. III, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1971 [1.^a ed., 1940].
- CELS-SAINT-HILAIRE, J., “Sécessions de la plèbe et jeu de familles”, *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 101, 1990, 723-765.
- CEREZO, M., *Plutarco. Virtudes y vicios de sus héroes biográficos*, Lérida, 1996.
- CHAMPEAUX, J., “Mythologie indo-européenne, mythologie grecque dans la religion romaine archaïque”, *Latomus*, 61, 2002, 553-576.
- CHASE, D. G., “The origin of the Roman *praenomina*”, *Harvard Studies in Classical Philology*, 8, 1897, 103-184.
- CHIOFFI, L., “*In sacro vel publico*. Tributi d'onore a personaggi eminenti tra repubblica e impero”, *Rendiconti delle Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia*, 7, 1998-1999, 241-272.

- CLOUD, J. D., "The date of Valerius Antias", *Liverpool Classical Monthly*, 2, 1977, 225-227.
- , "Provocatio. Two cases of possible fabrication in the annalistic sources", en *Sodalitas. Studi in onore di Antonio Guarino*, vol. III, Nápoles, 1984, 1365-1376.
- COARELLI, F., "Il Campo Marzio occidentale: storia e topografia", *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 89, 1977, 805-846.
- , *Roma sepolta*, Roma, 1984.
- , *Il foro romano. Periodo arcaico*, 3.^a edición, Roma, 1992 [1.^a ed., 1983].
- , *Il foro boario dalle origini alle fine della repubblica*, Roma, 1988.
- , "Roma, i volschi e il Lazio antico", en *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au V^e siècle av. J.-C. Actes de la table ronde, Rome, 19-21 novembre 1987*, Roma, 1990, 135-154.
- , "Nota sui ludi saeculares", en *Spectacles sportifs et scéniques dans le monde étrusco-italique. Actes de la table ronde, Rome, 3-4 mai 1991*, Roma, 1993, 211-245.
- , "Vino e ideologia nella Roma arcaica", en *In vino veritas. International Conference, Rome, March 19-22, 1991*, Londres, 1995, 196-213.
- COLEMAN, R., "The central Italic languages in the period of the Roman expansion", *Transactions of the Philological Society*, 84, 1996, 100-131.
- COLONNA, G., "Scriba cum rege sedens", en *L'Italie préromaine et la Rome républicaine. Mélanges offerts à Jacques Heurgon*, Roma, 1976, 187-195.
- , "L'aspetto epigrafico. Appendice: le iscrizioni istrumentali latine del VI e V secolo a.C.", en C. M. STIBBE, G. COLONNA, C. DE SIMONE & H. S. VERSNEL, con una introducción de M. PALLOTTINO, *Lapis Satricanus. Archaeological, epigraphical, linguistic and historical aspects of the new inscription from Satricus*, La Haya, 1980, 41-52 y 53-69.
- , "Tarquinio Prisco e il tempio di Giove Capitolino", *La Parola del passato*, 36, 1981, 41-59.
- , "Satricum. Ancora sul lapis Satricanus", *Studi etruschi*, 66, 1995, 350-351.
- CONCHE, M., *Épicure. Lettres et maximes*, 4.^a edición, París, 1995 [1.^a ed., 1987].
- CORNELIUS, F., *Untersuchungen zur frühen römischen Geschichte*, Múnich, 1940.
- CORNELL, T. J., "The origins of Rome", en F. W. WALBANK, A. E. ASTIN, M. W. FREDERIKSEN, R. M. OGILVIE & A. DRUMMOND (eds.), *The Cambridge Ancient History. The Rise of Rome to 220 B.C.*, vol. VII, parte 2, 2.^a edición, Cambridge, 1989, 96-112.
- , "Rome and the Latium to 390 B.C.", en F. W. WALBANK, A. E. ASTIN, M. W. FREDERIKSEN, R. M. OGILVIE & A. DRUMMOND (eds.), *The Cambridge Ancient History. The Rise of Rome to 222 B.C.*, vol. VII, parte 2, 2.^a edición, Cambridge, 1989, 243-308.
- , *The beginnings of Rome. Italy from the Bronze Age to the Punic Wars (1000-264 B.C.)*, reimpression, Londres & Nueva York, 1997 [1.^a ed., 1995].
- DAUBE, D., "Two early patterns of manumission", *The Journal of Roman Studies*, 36, 1949, 57-75.
- DAWE, R. D., *Sophocles. Oedipus rex*, Stuttgart & Leipzig, 1996.

- DE BEAUFORT, L., *Dissertation sur la incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire de Rome*, reedición, París, 1866 [1.^a ed., Utrecht, 1738].
- DE BLOIS, L., "The perception of politics in Plutarch's Roman *Lives*", *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 2, 33, 6, 1992, 2568-2615.
- DE CAZANOVE, O., "Le thiase et son double. Images, statuts, fonctions du cortège divin de Dionysos en Italie centrale", en *L'association dionysiaque dans les sociétés anciennes. Actes de la table ronde organisée par l'École française de Rome, Rome, 24-25 mai 1984*, Roma, 1986, 177-197.
- DE LAZZER, A., *Plutarco. Paralleli minori*, Nápoles, 2000.
- DELCOURT, M., "Horatius Cocles et Mucius Scaevola", en *Hommages à Waldemar Deonna*, Bruselas, 1957, 169-180.
- DELVAUX, G., "Retour aux sources de Plutarque", *Les Études classiques*, 56, 1988, 27-48.
- , "L'annaliste Fénestella et Plutarque", *Les Études classiques*, 57, 1989, 127-146.
- , "Des proches parents: Plutarque et le *De vir. ill. V. R.* (pseudo-Aurélius Victor)", *Les Études classiques*, 61, 1993, 13-23 y 115-130.
- , "Plutarque: chronologie relative des *Vies parallèles*", *Les Études classiques*, 63, 1995, 97-113.
- DELZ, J., *Sili Italici Punica*, Stuttgart, 1987.
- DE MARTINO, F., "In torno all'origine della repubblica romana e delle magistrature", *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 2, 33, 6, 1992, 4447-4486.
- DE PLINVAL, G., *Cicéron. Traité des lois*, París, 1959.
- DE ROMILLY, J., *La douceur dans la pensée grecque*, París, 1979.
- DE SANCTIS, G., *Storia dei romani. La conquista del primato in Italia*, vol. I, Turín, 1907.
- DESIDERI, P., "La formazione delle copie nelle *Vite* plutarchee", *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 2, 33, 6, 1992, 4470-4486.
- DE SIMONE, C., "L'aspetto linguistico", en C. M. STIBBE, G. COLONNA, C. DE SIMONE & H. S. VERSNEL, con una introducción de M. PALLOTTINO, *Lapis Satricanus. Archaeological, epigraphical, linguistic and historical aspects of the new inscription from Satricum*, La Haya, 1980, 71-94.
- , "L'iscrizione latina arcaica di Satricum: problema metodologici ed ermeneutici", *Giornale italiano di filologia*, 33, 1981, 25-56.
- , "Ancora sull'iscrizione satricana di P. Valerio", *Studi etruschi*, 66, 1995, 247-253.
- , "Il *lapis Satricanus* quindici anno dopo", *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome*, 56, 1997, 201-203.
- & PALLOTTINO, M., "A proposito della nuova iscrizione latina arcaica di Satricum: interventi sulla comunicazione del dott. Stibbe", en *Archeologia laziale. Incontro di studio del Comitato per l'archeologia laziale*, vol. I, Roma, 1978, 95-99.

- DEVELIN, R., "Provocatio and plebiscites. Early Rome legislation and the historical tradition", *Mnemosyne*, 31, 1978, 45-60.
- DE WAELE, J. A. K. E., "De tempels van *Mater Matuta* te Satricum", *Hermeneus*, 52, 1980, 12-19.
- , "I templi della *Mater Matuta* a Satricum", *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome*, 43, 1981, 7-68.
- , reseña de C. M. STIBBE & ÁLII, *Gnomon*, 53, 1981, 677-682.
- , "Salii, Satricum en de chronologie van de tempels van *Mater Matuta*", *Lampas*, 29, 1996, 10-26.
- , "The *lapis Satricanus* and the chronology of the temples of *Mater Matuta* at Satricum", *Ostraka*, 5, 1996, 231-242.
- DI FAZIO, M., "Porsenna e la società di Chiusi", *Athenaeum*, 88, 2000, 393-412.
- DINFORF. L. & BÜTTNER-WOBST, T., *Polybius. Historiae*, Leipzig, 1893.
- DOMBART, B. & KALB, A., *Sancti Aurelii Augustini episcopi De civitate Dei libri XXII*, vol. I, 5.^a edición, Stuttgart, 1981.
- DUBOURDIEU, A., "L'exil de Tarquin Collatin à Lavinium", *Latomus*, 43, 1984, 733-750.
- DUFF, T., *Plutarch's Lives. Exploring virtue and vice*, Oxford, 1999.
- , "Plutarchan *synkrisis*: comparisons and contradictions", en L. VAN DER STOCKT (ed.), *Rhetorical and praxis in Plutarch. Acta of the IVth International Congress of the International Plutarch Society, Leuven, July 3-6, 1996*, Lovaina, 2000, 141-161.
- DUKE, E. A., HICKEN, W. F., NICOLL, W. S. M., ROBINSON, D. B. & STRACHAN, J. C. G., *Platonis opera. Eutiphron. Apologia Socratis. Crito. Phaedo. Cratylus. Theaetetus. Sophista. Politicus*, t. I, Oxford, 1995.
- DUMÉZIL, G., *Mitra-Varuna. Essai sur deux représentations indo-européennes de la Souveranité*, París, 1940.
- , *Mythe et épopée. Histoires romaines*, vol. III, París, 1973.
- , *Fêtes romaines d'été et d'automne, suivi de Dix questions romaines*, París, 1975.
- , *Los dioses soberanos de los indoeuropeos*, Barcelona, 1999 [traducción española de *Les dieux souverains des indo-européens*, edición revisada y corregida, París, 1986].
- DUNKLE, J. R., "The Greek tyrant and Roman political invective of the late Republic", *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 98, 1967, 151-171.
- EHLERS, W., "Porsenna, König von Clusium", *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 22, 1953, 315-322.
- EICHHOLZ, D. E., *Pliny. Natural History. Libri XXXVI-XXXVII*, vol. X, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1989 [1.^a ed., 1962].
- ERBSE, H., "Die Bedeutung der *synkrisis* in der Parallelbiographien Plutarchs", *Hermes*, 84, 1956, 398-424.

- ERNOUT, A., *Salluste. Catilina. Jugurtha. Fragments des histoires*, reimpresión, París, 1971 [1941].
- , *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre VIII*, París, 1952.
- FERENCZY, E., “Über das Problem der Inschrift von Satricum”, *Gymnasium*, 94, 1987, 97-108.
- FISHER, C. D., *Cornelii Taciti Annalium ab excessu divi Augusti libri*, reimpresión, Oxford, 1990 [1906].
- FLACELIÈRE, R., “Sur quelques passages des *Vies* de Plutarque: Thésée-Romulus”, *Revue des études grecques*, 61, 1948, 67-103.
- , “Sur quelques passages des *Vies* de Plutarque: Lycurgus-Numa”, *Revue des études grecques*, 61, 1948, 391-429.
- , “Sur quelques passages des *Vies* de Plutarque: Solon-Publicola”, *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 23, 1949, 120-132.
- , CHAMBRY, É. & JUNEUX, M., *Plutarque. Vies. Thésée-Romulus. Lycurgus-Numa*, t. I, París, 1957.
- & CHAMBRY, É., *Plutarque. Vies. Périclès-Fabius Maximus. Alcibiade-Coriolan*, t. III, París, 1964.
- , *Plutarque. Vies. Timoléon-Paul Émile. Pélopidas-Marcellus*, t. IV, París, 1966.
- , *Plutarque. Vies. Aristide-Caton l'Ancien. Philopoemen-Flamininus*, t. V, París, 1969.
- , *Plutarque. Vies. Pyrrhos-Marius. Lysandre-Sylla*, t. VI, París, 1971.
- FLOBERT, P., “L'apport des inscriptions archaïques à notre connaissance du latin prélettré”, *Latomus*, 50, 1991, 521-543.
- FLORES, E., “Il lapis Satricanus e la dedica a Marte”, *Sileno*, 23, 1997, 253-255.
- FORNI, G., *Plutarco. La fortuna dei romani*, Nápoles, 1989.
- FOUCAULT, M., con una introducción de Á. GABILONDO & F. FUENTES MEGÍAS, *Discurso y verdad en la Grecia antigua*, Barcelona, Buenos Aires & México, 2004 (traducción española de *Discourse and truth. The problematization of parrhesia*, Berkeley, California, 1983).
- FRANCIOSI, G., “La relazione avuncolare in Roma antica. A proposito della congiura degli Aquili e dei Vitelli”, en *Studi in onore di Arnaldo Biscardi*, vol. IV, Milán, 1983, 489-494.
- FRASCHETTI, A., “Servio Tullio e la partizione del corpo civico”, *Metis*, 9, 1994, 129-141.
- FRAZIER, F., *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, París, 1996.
- , “The perils of ambition”, en M. BECK (ed.), *A companion to Plutarch*, Chichester, 2014, 488-502.
- FRASCHETTI, A., “Servio Tullio e la partizione del corpo civico”, *Metis*, 9, 1994, 129-141.
- FUSCAGNI, S., “Il senso dell'identità storica come problema di storiografia generale”, *Prometheus*, 21, 1995, 33-46.

- GABBA, E., *Dionigi e la storia di Roma arcaica*, Bari, 1996 [traducción italiana de *Dionysius and the history of archaic Rome*, Los Angeles & Berkeley, California, 1991].
- GAGÉ, J., “Les traditions des *Papirii* et quelques-unes des origines de l’*equitatus* romain et latin”, *Revue historique de droit français et étranger*, 33, 1955, 20-50 y 165-194, reimpreso en *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, Bruselas, 1977, 219-277.
- , “La poutre sacrée des *Horatii*. À propos du *trigillum sororium*”, en *Hommages à Waldemar Deonna*, Bruselas, 1957.
- , “Mercure et le Centurion. Remarques sur l’encadrement centuriate et ses rapports avec les *tribus* dans la Rome du début du V^e siècle”, *Cahiers internationaux de sociologie*, 32-33, 1962, 85-112, reimpreso en *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, Bruselas, 1977, 185-213.
- , “La ligne pomériale et les catégories sociales de la Rome primitive. À propos de l’origine des *Poplifugia* et des *Nones Caprotines*”, *Revue historique de droit français et étranger*, 48, 1970, 5-27, reimpreso en *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, Bruselas, 1977, 162-184.
- , “Le témoignage de Julius Proclus (sur l’assomption de Romulus-Quirinus) et les prodiges fulguratoires dans l’ancien *ritus comitalis*”, *L’Antiquité classique*, 41, 1972, 49-77, reimpreso en *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, Bruselas, 1977, 135-161.
- , *La chute des Tarquins et les débuts de la république romaine*, París, 1976.
- , “Vindicius en face des licteurs consulaires”, *Revue historique de droit français et étranger*, 55, 1977, 613-625.
- , “L’épreuve rituelle du *gradus* et les origines du culte de *Mars Gradivus*”, en *Sodalitas. Scritti in onore di Antonio Guarino*, vol. I, Nápoles, 1984, 21-38.
- , “Les otages de Porsenna”, en *Hommages à Henri Le Bonniec*, Bruselas, 1988, 236-245.
- GALLET DE SANTERRE, H. & LE BONNIEC, H., *Pline l’Ancien. Histoire naturelle. Livre XXXIV*, París, 1953.
- GALLO, I. & PETTINE, E., *Plutarco. Come distinguere l’adulatore dell’amico*, Nápoles, 1988.
- GANTZ, T. N., “The Tarquin dynasty”, *Historia*, 24, 1975, 539-554.
- GARCÍA LÓPEZ, J., “Estructura formal y elementos religiosos en la *Vida de Solón*”, en J. A. FERNÁNDEZ DELGADO & F. PORDOMINGO PARDO (eds), *Estudios sobre Plutarco: aspectos formales. Actas del IV Simposio Español sobre Plutarco, Salamanca, 26-28 de mayo de 1994*, Madrid, 1996, 311-322.
- GARCÍA Y BELLIDO, A., *Arte romano*, 2.^a edición, Madrid, 1972.
- GASCÓ, F., *Plutarco. Consejos políticos*, Madrid, 1991.
- GEIGER, J., “Plutarch’s *Parallel Lives*: the choice of heroes”, *Hermes*, 109, 1981, 85-104, reimpreso en B. SCARDIGLI (ed.), *Essays on Plutarch’s Lives*, Oxford, 1995, 165-190.
- GIGANTE, M., “Per l’interpretazione dell’opera filodemea *Sulla libertà di parola*”, *Cronache ercolanesi*, 2, 1972, 59-65.

- GIOVANNINI, A., “Il passaggio dalle istituzioni monarchiche alle istituzioni repubblicane”, *Bilancio critico su Roma arcaica fra monarchia e repubblica. Atti del convegno in memoria di Ferdinando Castagnoli, Roma, 3-4 giugno 1991*, Roma, 1993, 75-96.
- GJERSTAD, E., “The origins of the Roman republic”, en *Les origines de la république romaine. Neuf exposés suivis de discussions, Vandoeuvres, Genève, 29 août-4 septembre 1966*, Vandoeuvres, Ginebra, 1967, 3-43.
- GNADE, M., *Satricum in the post-archaic period. A case study of the interpretation of archaeological remains as indicators of ethno-cultural identity*, tesis doctoral, Ámsterdam, 2000.
- , “Lapis Satricanus”, en R. S. BAGNALL, K. BRODERSEN, C. B. CHAMPION, A. E. ERSKINE & S. K. HUEBNER (eds.), *The Encyclopedia of ancient history*, vol. VII, Malden, Massachusetts, 2013, 3908-3911.
- GRIMAL, P., reseña de C. M. STIBBE & ÁLII, *Révue des études latines*, 59, 1981, 628-629.
- GRANT, A., *The Ethics of Aristotle illustrated with essays and notes*, vol. II, 4.^a edición, Londres, 1885.
- GROH, V., “La cacciata dei re romani: analisi letteraria e storica”, *Athenaeum*, 16, 1928, 289-324.
- GUARDUCCI, M., “L’epigrafe arcaica di Satricum e Publio Valerio”, *Rendiconti delle Atti della Accademia nazionale dei lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 35, 1980, 479-489.
- GUNDEL, H., “Vindicius”, *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 9, A, 1, 1961, 37-39.
- HARE, J., “Ἐλευθεριότης in Aristotle’s *Ethics*”, *Ancient Philosophy*, 8, 1988, 19-32.
- HERMON, E., “Le lapis Satricanus et la colonisation militaire au début de la république romaine”, *Mélanges de l’École française de Rome. Antiquité*, 111, 1999, 847-881.
- HEURGON, J., *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu’aux guerres puniques*, 3.^a edición, París, 1993 [1.^a ed., 1969].
- , reseña de C. M. STIBBE & ÁLII, *Comptes rendus des séances de l’Académie des inscriptions et des belles-lettres*, 124, 1980, 573-575.
- HOLLOWAY, R. R., *The archaeology of early Rome and Latium*, Londres & Nueva York, 1994.
- HUBAUX, J., “Ratumena”, *Bulletin de l’Académie royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 36, 1950, 341-353.
- HUBERT, C., con un prefacio de M. POHLENZ & una adenda de H. DREXLER, *Plutarchus. Moralia*, vol. V, fasc. 1, 2.^a edición, Leipzig, 1959.
- HÜLSEN, C., “Capitolium”, *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 3, 2, 1899, 1531-1538.
- HUMBERT, M., “Histoire de la provocatio ad populum”, *Mélanges de l’École française de Rome. Antiquité*, 100, 1988, 431-503.
- IBÁÑEZ CHACÓN, A., “La violación como tópico en los *Parallela minora*”, *Ploutarchos*, 6, 2008-2009, 3-14.

- IHNE, W., *Forschungen auf dem Gebiete der römischen Verfassungsgeschichte*, Fráncfort del Meno, 1847.
- INGENKAMP, H. G., “How to present a statesman?”, en L. DE BLOIS, J. BONIS, T. KESSELS & D. M. SCHENKEVELD (eds.), *The statesman in Plutarch's works. Plutarch's statesman and his aftermath: political, philosophical, and literary aspects. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society, Nimegen & Castle Hernen, May 1-5, 2002*, vol. I, Leiden & Boston, 2004, 67-86.
- JACOBY, C., *Dionysii Halicarnasei Antiquitates Romanorum quae supersunt*, vol. II, reedición estereotipia, Stuttgart, 1967 [Leipzig, 1888].
- , *Dionysi Halicarnasensis Antiquitatum Romanorum quae supersunt*, vol. IV, Leipzig, 1905.
- JAL, P., *Florus. Oeuvres*, t. I, París, 1967.
- JANNOT, J. R., “L'Étrurie intérieure de Lars Porsenna jusqu'à Arruns le jeune”, *Mélanges de l'École française de Rome*, 101, 1989, 601-614.
- JIMÉNEZ SAN CRISTÓBAL, A. I., “La noción de amistad en el *De adulatore et amico* de Plutarco”, *Cuadernos de filología clásica. Estudios griegos e indoeuropeos*, 11, 2001, 225-277.
- JIMÉNEZ ZAMUDIO, R., “Reflexiones en torno a las últimas aportaciones sobre el genitivo singular temático en latín”, *Fortunatae*, 15, 2004, 123-136.
- JOHNSON, V. L., “The humanism of Plutarch”, *The Classical Journal*, 66, 1970, 26-37.
- JONES, C. P., “Towards a chronology of Plutarch's works”, *The Journal of Roman Studies*, 56, 1966, 61-74, reimpreso en B. SCARDIGLI (ed.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford, 1995, 95-123.
- , *Plutarch and Rome*, reimpresión corregida, Oxford, 1972 [1.^a ed., 1971].
- JONES, W. H. S., *Pliny. Natural History. Libri XXVIII-XXXII*, vol. VIII, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1975 [1.^a ed., 1963].
- JOYAL, M., MCDUGALL, I. & YARDLEY, J. C., *Greek and Roman education. A sourcebook*, Londres & Nueva York, 2009.
- JUFRESA, M., “Violència i crueltat a les *Vides paraleles* de Plutarc”, en M. JUFRESA, F. MESTRE, P. GÓMEZ & P. GILABERT (eds.), *Plutarc a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas, Barcelona, 6-8 de noviembre de 2003*, Barcelona, 2005, 519-542.
- KAVANAGH, B. J., “The admission of the Claudian family to Rome”, *The Ancient History Bulletin*, 4, 1990, 129-132.
- KEMPF, C., *Valerii Maximi Factorum et dictorum memorabilia libri novem cum Iulii Paridis et Ianuarii Nepotiani epitomis*, reedición estereotipia, Stuttgart, 1996 [2.^a edición, Leipzig, 1888].
- KENNEDY, G. A., *The art of rhetoric in the Roman world (300 B.C.-A.D. 300)*, Princeton, Nueva Jersey, 1972.
- KENT, R. G., *Varro. On the Latin language*, 2 vols., Londres & Cambridge, Massachusetts, 1938.
- KIESSLING, A., *De Dionysi Halicarnasei Antiquitatum auctoribus Latinis*, Leipzig, 1858.

- & SCHOELL, R., *Q. Asconii Pediani Orationum Ciceronis quinque enarratio*, Berlín, 1875.
- KLOTZ, A., “Die Quellen der plutarchischen Lebensbeschreibung des Marcellus”, *Rheinisches Museum für Philologie*, 83, 1934, 209-318.
- , “Die Quellen Plutarchs in der Lebensbeschreibung des Titus Quinctus Flaminius”, *Rheinisches Museum für Philologie*, 84, 1935, 46-53.
- , “Über die Quellen Plutarchs in der Lebensbeschreibung des Q. Fabius Maximus”, *Rheinisches Museum für Philologie*, 84, 1935, 125-153.
- , “Zu den Quellen der plutarchischen Lebensbeschreibung des Camillus”, *Rheinisches Museum für Philologie*, 90, 1941, 282-309.
- KRUMMEREY, H., “Die archaische Weihinschrift für Mars von Satricum”, *Klio*, 68, 1986, 593-597.
- KUBITSCHKE, W., “Martius ager, oder campus in Mars”, *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 14, 2, 1930, 2025-2032.
- La collezione epigrafica del Museo Nazionale Romano alle Terme di Diocleziano*, Milán, 2001.
- La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno-30 settembre 1990*, Roma, 1990.
- La Rome des premiers siècles: légende et histoire. Actes de la table ronde en l'honneur de Massimo Pallottino, Paris, 3-4 mai 1990*, Florencia, 1992.
- LA ROSA, F., “I Valerii e le istituzioni repubblicane”, *Quaderni catanesi di studi classici e medievali*, 10, 1988, 37-77.
- LATTE, K., “The origin of the Roman quaestorship”, *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 47, 1936, 24-33.
- , *Römische Religionsgeschichte*, 2.^a edición, Múnich, 1976 [1.^a ed., 1960].
- LAURENTI, R. & INDELLI, G., *Plutarco. Sull controllo dell'ira*, Nápoles, 1988.
- LE GALL, J., *Recherches sur le culte du Tibre*, París, 1953.
- LEJEUNE, M., “Notes de linguistique latine. Notes sur la dédicace de Satricum: génitifs en -osio et génitifs en -i”, *Revue des études latines*, 67, 1989, 60-77.
- Les origines de la république romaine. Neuf exposés suivis de discussions, Vandoeuvres, Genève, 29 août-4 septembre 1966, Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique*, Vandoeuvres, Ginebra, 1967.
- LEVI, M. A., “Sul patriziato romano”, *La Parola del passato*, 45, 1990, 431-442.
- , “Il lapis Satricanus e le genti romane”, *Revue internationale des droits de l'Antiquité*, 42, 1995, 195-219.
- LIBOUREL, J. M., “An unusual annalistic source used by Dio Cassius”, *American Journal of Philology*, 95, 1975, 383-393.
- LIND, L. R., “The idea of the Republic and the foundations of Roman political liberty”, en C. DEROUX (ed.), *Studies in Latin literature and Roman history*, Bruselas, 1986, 44-108.

- LINDSAY, W. M., *Sexti Pompei Festi de verborum significatu quae supersunt cum Pauli epitome*, reedición, Hildesheim, 1965 [1.^a ed., Leipzig, 1913].
- , *T. Macci Plauti comoediae*, t. I, reimpresión, Oxford, 1991 [1904].
- LIOU-GILLE, B., “La consécration du Champ de Mars et la consécration du domaine de Cicéron”, *Museum Helveticum*, 55, 1988, 37-59.
- LOVISI, C., *Contribution a l'étude de la peine de mort sous la République romaine (509-133 avant J.-C.)*, París, 1999.
- LUCCHESI, E. & MAGNI, E., *Vecchie e nuove (in)certeze sul lapis Satricanus*, Pisa, 2002.
- LUSCHI, L., “L'iconografia dell'edificio rotondo nella monetazione massenziana e il tempio del divo Romulo”, *Bulletino della Commissione archeologica comunale di Roma*, 89, 1984, 41-54.
- MANFREDINI, M. & PICCIRILLI, L., *Plutarco. Le Vite di Licurgo e Numa*, Venecia, 1980.
- MARACHE, R., *Aule-Gelle. Les nuits attiques. Livres I-IV*, t. I, París, 1967.
- , *Aule-Gelle. Les nuits attiques. Livres V-X*, t. II, París, 1978.
- MARINONE, N., *I Saturnali di Macrobio Teodosio*, Turín, 1967.
- MARTHA, J., *Cicéron. Brutus*, reimpresión, París, 1966 [1.^a ed., 1923].
- , *Cicéron. Des termes extrêmes des biens et des maux. Livres I-II*, t. I, París, 1928.
- MARTIN, P.-M., *L'idée de royauté à Rome. De la Rome royale au consensus républicaine*, Clermont-Ferrand, 1982.
- , *L'idée de royauté à Rome et séductions monarchiques (du IV^e siècle av. J.-C. au principat augustéen)*, Clermont-Ferrand, 1994.
- MARTÍNEZ-PINNA, J., *Tarquinio Prisco. Ensayo histórico sobre Roma arcaica*, Madrid, 1996.
- , “Rómulo y los héroes latinos”, en J. ALVAR & J. M. BLÁZQUEZ (eds.), *Héroes y antihéroes en la Antigüedad clásica*, Madrid, 1997, 95-136.
- , *Los orígenes de Roma*, Madrid, 1999.
- , “Los reyes de Roma entre la leyenda y la historia”, *Gerión*, 19, 2001, 689-707.
- , *La monarquía romana arcaica*, Barcelona, 2009.
- MARTINI, M. C., “Carattere e struttura del sacerdozio delle Vestali: un approccio storico-religioso”, *Latomus*, 56, 1997, 245-263 y 477-503.
- MASTROCINQUE, A., “La cacciata di Tarquinio il Superbo: tradizione romana e letteratura greca”, *Athenaeum*, 61, 1983, 457-480.
- , “La cacciata di Tarquinio il Superbo: tradizione romana e letteratura greca”, *Athenaeum*, 62, 1984, 210-229.
- , “Il cognomen Publicola”, *La Parola del passato*, 39, 1984, 217-220.

- , *Lucio Giunio Bruto. Ricerche di storia, religione e diritto sulle origini della repubblica romana*, Trento, 1988.
- , *Romolo. La fondazione di Roma tra storia e leggenda*, Este, Padua, 1993.
- MAZZARINO, A., *M. Porci Catonis de agri cultura*, 2.^a edición, Leipzig, 1982.
- MEINEKE, A., *Strabo. Geographica*, Leipzig, 1877.
- MENDELSSOHN, L., *Zosimus. Historia nova*, Leipzig, 1887.
- MEWALDT, J., “Selbstcitate in den Biographien Plutarchs”, *Hermes*, 42, 1907, 564-578.
- MICHAELIS, C. T., *De ordine Vitarum parallelarum Plutarchi*, Berlín, 1875.
- MOMIGLIANO, A., *Thybris pater*, Turín, 1938, reimpreso en *Roma arcaica*, Florencia, 1989, 347-370.
- , “Tre figure mitiche: Tanaquilla, Gaia Cecilia, Acca Larenzia”, *Miscellanea della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Torino*, 2, 1938, 3-28, reimpreso en *Roma arcaica*, Florencia, 1989, 371-394.
- , “Procurator patricium”, *The Journal of Roman Studies*, 56, 1966, 16-24, reimpreso en *Roma arcaica*, Florencia, 1989, 241-254.
- , “Osservazioni sulla distinzione fra patrizi e plebei”, en *Les origines de la république romaine. Neufs exposés suivis de discussions, Vandoeuvres, Genève, 29 août-4 septembre 1966, Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique*, Vandoeuvres, Ginebra, 1967, 199-221, reimpreso en *Roma arcaica*, Florencia, 1989, 209-223.
- , “The origins of the Roman Republic”, en C. S. SINGLETON (ed.), *Interpretation. Theory and practice*, Baltimore, Maryland, 1968, 1-34, reimpreso con traducción italiana “Le origini delle repubblica romana” en *Roma arcaica*, Florencia, 1989, 131-163.
- , “Praetor maximus e questioni affini”, en *Studi in onore di Giuseppe Grosso*, vol. I, Turín, 1968, 161-175, reimpreso en *Roma arcaica*, Florencia, 1989, 171-181.
- , “The origins of Rome”, en F. W. WALBANK, A. E. ASTIN, M. W. FREDERIKSEN, R. M. OGILVIE & A. DRUMMOND (eds.), *The Cambridge Ancient History. The Rise of Rome to 220 B.C.*, vol. VII, parte 2, 2.^a edición, Cambridge, 1989, 52-112, reimpreso con traducción italiana “Le origini di Roma” y con adenda de C. AMPOLO en *Roma arcaica*, Florencia, 1989, 5-54.
- MOMMSEN, C. M. T., *Römische Geschichte. Bis zur Schlacht von Pydna*, vol. I, lib. 2, 2.^a edición, Berlín, 1854 [1.^a ed., 1851].
- , *Römisches Staatsrecht*, vol. III, parte 1, Leipzig, 1887.
- MONACA, M., “Plutarco e gli oracoli della Sibilla”, en A. PÉREZ JIMÉNEZ & F. TITCHENER (eds.), *Valori letterari delle opere di Plutarco. Studi offerti al Professore Italo Gallo dall'International Plutarch Society*, Málaga & Logan, Utah, 2005, 307-342.
- MONAT, P., *Lactance. Institutions divines*, París, 1986.
- MUHL, J., *Plutarchische Studien*, Augsburg, 1885.
- MÜLLER, C., “P. Valerius Publicola”, *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, 12, 1, 2001, 1103-1104.

- MÜNZER, F., *De gente Valeria*, Opole, 1891.
- MUSTAKALLIO, K., *Death and disgrace. Capital penalties with post mortem sanctions in early Roman historiography*, Helsinki, 1994.
- MUSTI, D., “Patres conscripti (e minores gentes)”, *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 101, 1989, 207-227.
- , *Demokratia. Orígenes de una idea*, Madrid, 2000 [traducción española de *Demokratia. Origini di un'idea*, Roma & Bari, 1995].
- MYNORS, R. A. B., *P. Vergili Maronis opera*, Oxford, 1959.
- NACHSTÄDT, W., SIEVEKING, W. & TITCHENER, J. B., *Plutarchi Moralia*, vol. II, 2.^a edición, Leipzig, 1971 [1.^a ed., 1935].
- NAUCK, A., *Tragicorum Graecorum fragmenta*, 2.^a edición, Leipzig, 1889.
- NEMIROVSKIJ, A. I., “An inscription from Satricum: its importance for early Roman historiography”, *Vestnik drevnej istorii*, 163, 1983, 40-51.
- NIEBUHR, B. G., *Römische Geschichte*, vol. I, Berlín, 1811.
- Nieuw licht op enn stad. Italiaanse en Nederlandse opgravingen in Satricum. Catalogus bif tentoonstelling in het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden, 22 november 1985-22 februari 1986*, Roma, 1986.
- NORLIN, G., *Isocrates*, 3 vols., reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1980 [1.^a ed., Londres & Nueva York, 1929].
- NIKOLAIDIS, A. G., “ὁ σκοπὸς τῶν Βίων τοῦ Πλουτάρχου καὶ οἱ διαφορὲς συναφεῖες θεωρίαι”, *Αρχαιογνωσία*, 3, 1982-1984, 93-114.
- , “Plutarch’s method: his cross-references and the sequence of the *Parallel Lives*”, en A. PÉREZ JIMÉNEZ & F. TITCHENER (eds.), *Historical and biographical values of Plutarch’s works. Studies devoted to Prof. Philip A. Stadter by the International Plutarch Society*, Málaga & Logan, Utah, 2005, 283-323.
- , “Morality, characterization, and individuality”, en M. BECK (ed.), *A companion to Plutarch*, Chichester, 2014, 350-372.
- OGILVIE, R. M., *A commentary on Livy. Books 1-5*, reimpreso con adenda, Oxford, 1970 [1.^a ed., 1965].
- , *Titi Livi ab urbe condita. Libri I-V*, t. I, Oxford, 1974.
- , reseña de C. M. STIBBE & ÁLII, *The Journal of Roman Studies*, 61, 1981, 207.
- , *Roma antigua y los etruscos*, Madrid, 1981 [traducción española de *Early Rome and the Etruscans*, Glasgow, 1976].
- , *Los romanos y sus dioses*, Madrid, 1995 [traducción española de *The Romans and their gods in the age of Augustus*, Nueva York, 1969].
- OLDFATHER, C. H., *Diodorus of Sicily in twelve volumes. Books IX-XII*, vol. IV, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1956.

- ORLIN, E. M., *Temples, religion and politics in the Roman Republic*, Leiden, Nueva York & Colonia, 1997.
- OSORIO VIDAURRE, A. I., *La εὐσέβεια en Plutarco: influencia de la actitud religiosa del individuo en su conducta pública y privada*, tesis doctoral, Málaga, 1994.
- PAIS, E., *Storia critica di Roma durante i primi cinque secoli*, vol. II, Roma, 1915.
- PALLOTTINO, M., *La scuola di Vulca*, Roma, 1945.
- , “Lo sviluppo socio-istituzionale di Roma arcaica alla luce di nuovi documenti epigrafici”, *Studi romani*, 27, 1979, 1-14.
- , “Introduzione”, en C. M. STIBBE, G. COLONNA, C. de SIMONE & H. S. VERSNEL, con una introducción de M. PALLOTTINO, *Lapis Satricanus. Archaeological, epigraphical, linguistic and historical aspects of the new inscription from Satricum*, La Haya, 1980, 13-17.
- , “Verité ou vraisemblance des données prosopographiques à la lumière des decouvertes épigraphiques”, en *La Rome des premiers siècles: légende et histoire. Actes de la table ronde en l'honneur de Massimo Pallottino*, Paris, 3-4 mai 1990, Florencia, 1992, 3-7.
- , “Contributo delle scoperte archeologiche ed epigrafiche allo studio dei problemi socio-politici di Roma arcaica”, en *Bilancio critico su Roma arcaica fra monarchia e repubblica in memoria di Ferdinando Castagnoli*, Roma 3-4 giugno 1991, Roma, 1993, 25-26.
- , *Origini e storia primitiva di Roma. Un'analisi del processo formativo dell'organismo urbano*, Milán, 1993.
- PALMER, R. E. A., *The archaic community of the Romans*, Cambridge, 1970.
- PANCKOUCKE, C. L. F., *Caii Julii Solini de mirabilibus mundi*, París, 1847.
- PATTON, W. R. & WEGEHAUPT, I., con un prefacio de M. POHLENZ, *Plutarchi Moralia*, vol. I, Leipzig, 1925.
- PELLING, C. B. R., “Plutarch's method of work in the *Roman Lives*”, *The Journal of Hellenic Studies*, 99, 1979, 74-69, reimpresso con una adenda en B. SCARDIGLI (ed.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford, 1995, 265-218, y de nuevo en *Plutarch and history*, Swansea, 2002, 1-44.
- , “Plutarch and Roman politics”, en I. S. MOXON, J. D. SMART & A. J. WOODMAN (eds.), *Past perspectives: studies in Greek and Roman historical writing. Papers presented at a conference at Leeds, 6-8 April 1983*, Cambridge, 1986, 159-187, reimpresso en B. SCARDIGLI (ed.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford, 1995, 319-356, y de nuevo en *Plutarch and history*, Swansea, 2002, 207-236.
- , “Do Plutarch's never learn?”, en L. DE BLOIS, J. BOND, T. KESSELS & D. M. SCHENKEVELD (eds.), *The statesman in Plutarch's works. Plutarch's statesman and his aftermath: political, philosophical, and literary aspects. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society, Nimegen & Castle Hernen, May 1-5, 2002*, vol. I, Leiden & Boston, 2004, 87-103.
- PENA, M.^a J., “La dedicación y el dedicante del templo de Júpiter Capitolino”, *Faventia*, 3, 1981, 149-170.
- PÉREZ JIMÉNEZ, A., “Pobreza, justicia y patriotismo en la *Vida de Aristides* de Plutarco”, *Sodalitas*, 1, 1980, 147-153.

- , *Plutarco. Vidas paralelas. Teseo-Rómulo. Licurgo-Numa*, vol. I, Madrid, 1985.
- , “La debilidad política de Solón en Plutarco”, en L. FERRERES (ed.), *Treballs en honor de Virgilio Bejerano. Actes del IX^e Simposi de la Secció Catalana de la SECC, St. Feliu de Guíxols, 13-16 d’abril de 1988*, Barcelona, 1991, 687-696.
- , “*Proairesis*. Las formas de acceso a la vida pública y el pensamiento político de Plutarco”, en I. GALLO & B. SCARDIGLI (eds.), *Teoria e prassi politica nelle opere di Plutarco. Atti del V convegno plutarqueo, Certosa di Pontignano, 7-9 giugno 1993*, Nápoles, 1995, 363-381.
- , “La asociación de ideas como criterio formal de las *Vidas paralelas*”, en J. A. FERNÁNDEZ & F. PORDOMINGO (eds.), *Estudios sobre Plutarco: ideas formales. Actas del IV Simposio Español sobre Plutarco, Salamanca, 26-28 de mayo de 1994*, Madrid, 1996, 257-265.
- , “*Ὁ λόγος ὡς περ δεύτερον σῶμα*. La elocuencia como instrumento político en las *Vidas paralelas* de Plutarco”, *Cuadernos de filología clásica. Estudios griegos e indoeuropeos*, 12, 2002, 253-270.
- , “*Exemplum*. The paradigmatic education of the ruler in the *Lives* of Plutarch”, en P. A. STADTER & L. VAN DER STOCKT (eds.), *Sage and emperor. Plutarch, Greek intellectuals, and Roman power in the time of Trajan (98-117 A.D.)*, Lovaina, 2002, 105-114.
- , “Los héroes de Plutarco y su elección entre la justicia y la utilidad”, en L. DE BLOIS, J. BONS, T. KESSELS & D. M. SCHENKEVELD (eds.), *The statesman in Plutarch’s works. Plutarch’s statesman and his aftermath: political, philosophical, and literary aspects. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society, Nimegen & Castle Hernen, May 1-5, 2002*, vol. I, Leiden & Boston, 2004, 127-136.
- , “¿Las biografías de Plutarco como medio de la propaganda imperial?”, en A. PÉREZ JIMÉNEZ, J. RIBEIRO FERREIRA & M. DO CÉU FIALHO (eds.), *O retrato literário e a biografia como estratégia de teorização política*, Coimbra & Málaga, 2004, 49-64.
- , “Plutarco, Pégaso y Belerofonte. Comentario estilístico a *Mul. virt.* 247 F-248 B”, en J. A. LÓPEZ FÉREZ, A. LÓPEZ FONSECA, M. MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, E. PANDÍS PAVLAKIS, L. M. PINO CAMPOS, G. SANTANA HENRÍQUEZ, J. VIANA REBOIRO & A. N. ZAHAREAS (eds.), *Πολυπραγμοσύνη. Homenaje al Profesor Alfonso Martínez Díez*, Madrid, 2016, 553-566.
- PERUZZI, E., “On the Satricum inscription”, *La Parola del passato*, 33, 1978, 346-350.
- , “Le coup de main d’Appius Herdonius”, *La Parola del passato*, 42, 1987, 440-449.
- , *I romani di Pesaro e i sabini di Roma*, Florencia, 1990.
- PETER, H., *Die Quellen Plutarchs in den Biographien der Römer*, reedición, Ámsterdam, 1965, [Halle, 1865].
- , *Historicorum Romanorum reliquiae*, 2 vols., reedición estereotipia, Stuttgart, 1967 [vol. I, 2.^a edición, Leipzig, 1914; vol. II, Leipzig, 1906].
- PETERS, M., reseña de C. M. STIBBE & ÁLII, *Sprache*, 27, 1981, 101-102.
- PHILIPP, R., “Signia”, *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 2, II A, 2, 1923, 2347-2348.
- PICCIRILLI, L., “Cronologia relativa e fonti della *Vita Solonis*”, *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, 7, 1977, 999-1016.

- PICHLMAYR, F. & GRUENDEL, R., *Sexti Aurelii Victoris liber de Caesaribus praecedunt origo gentis Romanae et liber de viris illustribus urbis Romae subsequitur epitome de Caesaribus*, reedición estereotipia, Leipzig, 1970 [1.^a ed., 1911].
- PISANI, V., “L’iscrizione paleolatina di Satricum”, *Glotta*, 59, 1981, 136-140.
- PLÁCIDO SUÁREZ, D., *Poder y discurso en la Antigüedad clásica*, Madrid, 1998.
- POCIÑA, A., *El tragediógrafo latino Lucio Acio*, Granada, 1984.
- POHLENZ, M. & SIEVEKING, W., *Plutarchus. Moralia*, vol. III, Leipzig, 1929.
- POLMAN, G. H., “Chronological biography and *akme* in Plutarch”, *Classical Philology*, 69, 1974, 169-177.
- POUCET, J., *Recherches sur la légende sabine des origines de Rome*, Lovaina & Kinshasa, 1967.
- , “Les sabins aux origines de Rome: légende et histoire?”, *Les Études classiques*, 39, 1971, 129-151 y 293-309.
- , “Le Latium protohistorique et archaïque à la lumière des découvertes archéologiques récentes: la inscription latine de Satricum”, *L’Antiquité classique*, 49, 1980, 286-315 y 314-315.
- , *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, Bruselas, 1985.
- , “Les grands travaux d’urbanisme dans la Rome “étrusque”. Libres propos sur la notion de confirmation du récit annalistique par l’archéologie”, en *La Rome des premiers siècles: légende et histoire. Actes de la table ronde en l’honneur de Massimo Pallottino, Paris, 3-4 mai 1990*, Florencia, 1992, 215-234.
- , *Les rois de Rome. Tradition et histoire*, Bruselas, 2000.
- PROSDOCIMI, A. L., “Studi sul latino arcaico”, *Studi etruschi*, 47, 1979, 173-221.
- , “Sull’iscrizione di Satricum”, *Giornale italiano di filologia*, 36, 1984, 183-230.
- , “Satricum: i *sodales* del Publicola *steterai* a *Mater* (*Matuta*)?”, *La Parola del passato*, 49, 1994, 365-377.
- PUIGVERT I PLANAGAUMÀ, G., “Rendimientos morfológicos del sufijo indoeuropeo *-yH₂: un ejemplo evidente de cohesión interna del sistema morfológico latino”, *Faventia*, 20, 1998, 79-92.
- , “Nuevas aportaciones al estudio del genitivo singular temático latino”, *Latomus*, 61, 2002, 3-13.
- RACKHAM, H., *Cicero. De natura deorum. Academica*, vol. XIX, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1967 [1.^a ed., 1933].
- , *Pliny. Natural History. Libri III-IV*, vol. II, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1989 [1.^a ed., 1942].
- , *Pliny. Natural History. Libri XXXIII-XXXV*, reimpresión, Londres & Cambridge, Massachusetts, 1984 [1.^a ed., 1952].
- RAMÓN PALERM, V., *Plutarco y Nepote. Fuentes e interpretación del modelo biográfico plutarqueo*, Zaragoza, 1992.

- REYNOLDS, L. D., *L. Annaei Senecae dialogorum libri duodecim*, Oxford, 1977.
- RIBEIRO FERREIRA, J., “*Demotikos e demokratikos na paideia de Plutarco*”, en M. JUFRESA, F. MESTRE, P. GÓMEZ & P. GILABERT (eds.), *Plutarc a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas, Barcelona, 6-8 de noviembre de 2003*, Barcelona, 2005, 569-576.
- RICHARD, J.-C., “Recherches sur l’interprétation populaire de la figure du roi Servius Tullius”, *Revue de philologie, de littérature et d’histoire anciennes*, 61, 1987, 205-225.
- , “L’affaire du Cremère: recherches sur l’évolution et le sens de la tradition”, *Latomus*, 48, 1989, 312-325.
- , “Trois remarques sur l’épisode du Cremère”, *Gerión*, 7, 1989, 65-73.
- , “À propos du premier triomphe de Publicola”, *Mélanges de l’École française de Rome. Antiquité*, 106, 1994, 403-422.
- ROCCA, G., “Il rapporti del latino arcaico con la varietà italiche: il caso di Satricum”, *Eutopia*, 4, 1995, 189-190.
- & SARULLO, G., “The *lapis Satricanus* as evidence of the Italic writing in the *Latium vetus*?”, en R. GIACOMELLI & A. ROBBIATI BIANCHI (eds.), *Le lingue dell’Italia antica: lasciamo parlare i testi. Incontro di studio, Milano, 29 maggio 2007*, Milán, 2008, 151-170.
- RODRÍGUEZ-NORIEGA GUILLÉN, L., “Plutarco y Epicarmo”, en M. GARCÍA VALDÉS (ed.), *Estudios sobre Plutarco: ideas religiosas. Actas del III Simposio Español sobre Plutarco, Oviedo, 30 de abril-2 de mayo de 1992*, Madrid, 1994, 559-569.
- ROSE, H. J., *The Roman Questiones of Plutarch*, Oxford, 1924.
- ROSKAM, G., “*Ἀ παιδεία* for the ruler. Plutarch’s dream of collaboration between philosopher and ruler”, en P. A. STADTER & L. VAN DER STOCKT (eds.), *Sage and emperor. Plutarch, Greek intellectuals, and Roman power in the time of Trajan (98-117 A.D.)*, Lovaina, 2002, 175-189.
- RUIZ CASTELLANOS, A., *La Ley de las Doce Tablas*, Madrid, 1992.
- RUSCHENBUSCH, E. & FARANDA VILLA, G., *Plutarco. Vite parallele. Solone-Publicola*, 2.^a edición, Milán, 2000 [1.^a ed., 1994].
- RUSSELL, D. A., *Plutarch*, Londres, 1973.
- , “Plutarch’s *Life of Coriolanus*”, *The Journal of Roman Studies*, 53, 1963, 21-28, reimpresso en B. SCARDIGLI (ed.), *Essays on Plutarch’s Lives*, Oxford, 1995, 357-372.
- , “On reading Plutarch’s *Lives*”, *Greece & Rome*, 13, 1966, 139-154, reimpresso en B. SCARDIGLI (ed.), *Essays on Plutarch’s Lives*, Oxford, 1995, 75-94.
- SAÏD, S., “Plutarch and the people in the *Parallel Lives*”, en L. DE BLOIS, J. BONIS, T. KESSELS & D. M. SCHENKEVELD (eds.), *The statesman in Plutarch’s works: The statesman in Plutarch’s Greek and Roman Lives. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society, Nimegen & Castle Hernen, May 1-5, 2002*, vol. II, Leiden & Boston, 2005, 7-25.
- SANDBACH, F. H., *Menandri reliquiae selectae*, reimpresión corregida, Oxford, 1976 [1972].
- , “Plutarch and Aristotle”, *Illinois Classical Studies*, 7, 1982, 207-232.

- SANTINI, C., *Eutropii breviarium ab urbe condita*, Leipzig, 1979.
- Satricum, trenta anni di scavi olandese. Catalogo de la mostra, Le Ferriere, Latina, 26 ottobre 2007-29 febbraio 2008*, Amsterdam, 2007.
- Satricum, una città latina. Catalogo della mostra*, Florencia, 1982.
- SCARDIGLI, B., *Die Römerbiographien Plutarchs. Ein Forschungsbericht*, München, 1979.
- (ed.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford, 1995.
- SCHEID, J. “*Lucus, nemus. Qu'est-ce qu'un bois sacré?*”, en *Les bois sacrés. Actes du colloque international organisé par le Centre Jean Bérard et l'École des hautes études (V^e section)*, Naples, 23-25 novembre, 1989, Nápoles, 1993, 13-20.
- SCHETTINO, M. T., “The use of historical sources”, en M. BECK (ed.), *A companion to Plutarch*, Chichester, 2014, 417-436.
- SCHUBERT, W., “Herodot, Livius und die Gestalt des Collatinus in der Lucretia-Geschichte”, *Rheinisches Museum für Philologie*, 134, 1991, 80-96.
- SCHUR, W., “Lucius Iunius Brutus”, *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, suplemento 5, 1931, 356-369.
- SCHWEGLER, A., *Römische Geschichte. Von der Gründung der Republik bis zum Decemvirat*, vol. II, parte 1, Tubinga, 1856.
- SEGURA MORENO, M., *Quinto Ennio. Fragmentos*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1984.
- SENZASONO, L., “Solone e Publicola, modelli democratici e antitirannici: un monito all'assolutismo imperiale di Roma”, en M. JUFRESA, F. MESTRE, P. GÓMEZ & P. GILABERT (eds.), *Plutarc a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas*, Barcelona, 6-8 de noviembre de 2003, Barcelona, 2005, 647-652.
- SMALL, J. P., “The death of Lucretia”, *American Journal of Archaeology*, 80, 1976, 349-360.
- SMITH, C. J., *Early Rome and Latium. Economy and society c. 1000 to 500 B.C.*, reimpression, Oxford, 1999 [1.^a ed., 1996].
- SOLTAU, W., *Die Quellen Plutarchs in der Biographien des Valerius Poplicola. Jahresbericht des Gymnasiums in Zaber. Schuljahr 1904-1905*, Saverna, 1905.
- STADTER, P. A., *Plutarch's historical methods. An analysis of the Mulierum virtutes*, Cambridge, Massachusetts, 1965.
- , “Plutarch's Lives. The statesman as moral actor”, en C. SCHRAEDER, V. RAMÓN & J. VELA (eds.), *Plutarc y la historia. Actas del V Simposio Español sobre Plutarc*, Zaragoza, 20-22 de junio de 1996, Zaragoza, 1997, 65-81, reimpresso en *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, 2015, 215-230.
- , “The rhetoric of virtue in Plutarch's Lives”, en L. VAN DER STOCKT (ed.), *Rhetorical theory and praxis in Plutarch. Acts of the IV International Congress of the International Plutarch Society*, Leuven, July 3-6, 1996, Lovaina, 2000, 493-510, reimpresso en *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, 2015, 231-245.

- , “Plutarch and Trajanic ideology”, en P. A. STADTER, & L. VAN DER STOCKT (eds.), *Sage and emperor. Plutarch, Greek intellectuals, and Roman power in the time of Trajan (98-117A.D.)*, Lovaina, 2002, 227-241, reimpresso en *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, 2015, 165-178.
- , “Plutarco fra presente e passato”, en M. JUFRESA, F. MESTRE, P. GÓMEZ & P. GILABERT (eds.), *Plutarc a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas, Barcelona, 6-8 de noviembre de 2003*, Barcelona, 2005, pp. 653-658.
- , “Competition and its costs. *Φιλονικία* in Plutarch’s society and heroes”, en G. ROSKAM & L. VAN DER STOCKT (eds.), *Virtues for the people. Aspects of Plutarch ethichs*, Lovaina, 2011, 237-255, reimpresso en *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, 2015, 270-285.
- , “Before pen touched paper: Plutarch’s preparations for the *Parallel Lives*”, en L. VAN DER STOCKT & P. A. STADTER (eds.), *Weaving text and thought. On composition in Plutarch*, en prensa, reimpresso en *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, 2015, 119-129.
- , “Plutarch and Rome”, en M. BECK (ed.), *A companion to Plutarch*, Chichester, 2014, 13-31.
- , *Plutarch and his Roman readers*, Oxford, 2015.
- STIBBE, C. M., “Satricum”, en *Archeologia laziale. Incontro di studio del Comitato per l’archeologia laziale*, vol. I, Roma, 1978, 56-59.
- , “Satricum III”, *Hermeneus*, 51, 1979, 207-209.
- , “The archaeological evidence”, en C. M. STIBBE, G. COLONNA, C. DE SIMONE & H. S. VERSNEL, con una introducción de M. PALLOTTINO, *Lapis Satricanus. Archaeological, epigraphical, linguistic and historical aspects of the new inscription from Satricum*, La Haya, 1980.
- , “Satricum e Pometia: due nomi per la stessa città?”, *Mededelingen van hat Nederlands Instituut te Rome*, 47, 1987, 7-16.
- STOLTZ, C., *Zur relativen Chronologie der Parallelbiographien Plutarchs*, Lund, 1929.
- TEIXEIRA, É., “Démocratie et monarchie en Plutarque”, *Dialogues d’histoire ancienne*, 21, 1995, 139-146.
- TEODORSSON, S.-T., “Plutarch’s use of synonyms: a typical feature of his style”, en L. VAN DER STOCKT (ed.), *Rhetorical theory and praxis in Plutarch. Acta of the IVth International Congress of the International Plutarch Society, Leuven, July 3-6, 1996*, Lovaina, 2000, 511-518.
- , “El programa de Plutarco para la conducta social”, en M. JUFRESA, F. MESTRE, P. GÓMEZ & P. GILABERT (eds.), *Plutarc a la seva època: paideia i societat. Actas del VIII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas, Barcelona, 6-8 de noviembre de 2003*, Barcelona, 2005, pp. 659-664.
- , “Plutarch’s thoughts about happiness”, *Ploutarchos*, 3, 2005-2006, 127-140.
- TESTARD, M., *Cicéron. Les devoirs. Livres II et III*, t. II, París, 1970.
- THEANDER, C., “Zur Zeitfolge der Biographien Plutarchs”, *Eranos*, 56, 1958, 12-20.

- THILO, G. & HAGEN, H., *Servi grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii. Aeneidos librorum I-V commentarii*, vol. I, reedición, Heidelberg, 1961 [1.^a ed., Leipzig, 1881].
- , *Servi grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii. Aeneidos librorum VI-XII commentarii*, vol. II, reedición, Heidelberg, 1961 [1.^a ed., Leipzig, 1881].
- TORELLI, M., “Le popolazioni dell’Italia antica. Società e forme del potere”, en A. MOMIGLIANO & A. SCHIAVONE (eds.), *Storia di Roma. Roma in Italia*, vol. I, Turín, 1988, 53-74.
- TROMP DE RUITER, “De vocis quae est *φιλανθρωπία* significatione et usu”, *Mnemosyne*, 59, 1932, 271-306.
- TSOUNA, V., *The Ethics of Philodemus*, Oxford & Nueva York, 1987.
- UNTERMANN, J., reseña de C. M. STIBBE & ÁLII, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 238, 1986, 24-30.
- URBANOVÀ, D., “La paleografia delle iscrizioni latine arcaiche”, *Atti del IX congresso internazionale di epigrafia greca e latina, Roma 18-24 settembre 1997*, vol. I, parte 4, Roma, 1999, 476-487.
- USENER, H., *Epicurea*, reedición estereotipia, Stuttgart, 1966 [Leipzig, 1887].
- VALDITARA, G., *Studi sul magister populi. Dagli ausiliari militari del rex ai primi magistrati repubblicani*, Milán, 1989.
- VAN DER VALK, M., “Notes on the composition and arrangement of the biographies of Plutarch”, en *Studi in onore di Aristide Colonna*, Perugia, 1982, 301-337.
- VAN RAALTE, M., “More philosophico. Political virtue and philosophy in Plutarch’s *Lives*”, en L. DE BLOIS, J. BONS, T. KESSELS & D. SCHENKEVELD (eds.), *The statesman in Plutarch’s works. Plutarch’s statesman and his aftermath: political, philosophical, and literary aspects. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society, Nijmegen & Castle Hernen, May 1-5, 2002*, vol. I, Leiden & Boston, 2004, pp. 75-112.
- VERSNEL, H. S., *Triumphus. An inquiry into the religion, development and meaning of the Roman triumphus*, Leiden, 1970.
- , “Satricum, Poplios Valesios en de Oud-historicus”, *Hermeneus*, 52, 1980, 223-232.
- , “Historical implications”, en C. M. STIBBE, G. COLONNA, C. DE SIMONE & H. S. VERSNEL, con una introducción de M. PALLOTTINO, *Lapis Satricanus. Archaeological, epigraphical, linguistic and historical aspects of the new inscription from Satricum*, La Haya, 1980.
- , “Die neue Inschrift von Satricum in historischer Sicht”, *Gymnasium*, 89, 1982, 193-235.
- , “Apollo and Mars one hundred years after Rocher”, *Visible Religion*, 4-5, 1985-1986, 134-172, reimpresso en *Inconsistencies in Greek and Roman religion. Transition and reversal in myth and ritual*, vol. II, Leiden, Nueva York & Colonia, 1993, 288-334.
- , “*Saliei* of *I(o)unie?* Over nieuwe interpretaties van een nieuwe conjectuur in de *lapis Satricanus*”, *Lampas*, 29, 1996, 46-61.
- , “[*Iun*]*ei*. A new conjecture in the Satricum inscription”, *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome*, 56, 1997, 177-200.

- VOISIN, J.-L., “Deux archetypes de la morte volontaire: Lucrèce et Horatius Cocles?”, en *La Rome des premiers siècles: légende et histoire. Actes de la table ronde en l'honneur de Massimo Pallottino, Paris, 3-4 mai 1990*, Florencia, 1992, 257-266.
- VOLKMANN, H., “P. Valerius Volusi f. Poplicola”, *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 8, A, 1, 1955, 180-188.
- VON CHRIST, W., *Geschichte der griechischen Literatur*, vol. II, 6.^a edición, Múnich, 1920 [1.^a ed., 1889].
- VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF, U., “Plutarch als Biograph”, en *Reden und Vorträge*, vol. II, 5.^a edición, Berlín, 1956 [1.^a ed., 1901], 247-279, reimpreso con traducción inglesa “Plutarch as biograph” en B. SCARDIGLI (ed.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford, 1995, 47-74.
- WAARSENBURG, D. L., “Satricum, de tempels en de lapis”, *Lampas*, 29, 1996, 27-45.
- , “*Lapis Satricanus minor*. New light on and old photography of the *lapis Satricanus*”, *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome*, 56, 1997, 198-200.
- WACHTER, R., *Altlateinische Inschriften. Sprachliche und epigraphische Untersuchungen zu den Dokumenten bis etwa 150 v. Chr.*, Berna, Fráncfort del Meno, Nueva York & París.
- WALBANK, F. W., *A historical commentary on Polybius*, vol. I, Oxford, 1957.
- WALTERS, C. F. & CONWAY, R. S., *Titi Livi Ab urbe condita. Libri VI-X*, t. II, reimpresión, Oxford, 1991 [1.^a ed., 1919].
- WARDMAN, A. E., “Plutarch's methods in the *Lives*”, *The Classical Quarterly*, 21, 1971, 254-261.
- , *Plutarch's Lives*, Berkeley & Los Ángeles, 1974.
- WEISS, J., “Tiberina insula”, *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 6, A, 1, 1936, 782-784.
- WESCH-KLEIN, G., *Funus publicum. Eine Studie zur öffentlichen Beisetzung und Gewährung von Ehrengräbern in Rom und den Westprovinzen*, Stuttgart, 1993.
- WESNER, P., *Scholia in Iuvenalem vetustiora*, reedición estereotipia, Stuttgart, 1967 [1.^a ed., Leipzig, 1931].
- WILLIS, J., *D. Iunii Iuvenalis saturae sedecim*, Stuttgart & Leipzig, 1997.
- WISEMAN, T. P., *Clio's cosmetics. Three studies in Greco-Roman literature*, Leicester, 1979.
- , “Valerio Anziato e il palinsesto della storia”, *Eutopia*, 5, 1996, 117-141.
- , “What do we know about early Rome?”, *Journal of Roman Archaeology*, 9, 1996, 310-315.
- , “Roman Republic, year one”, *Greece and Rome*, 14, 1998, 19-26.
- , *The myths of Rome*, Exeter, 2004.
- WÖLFFLIN, E. & MELBER, I., *Polyaenus. Strategematon libri VIII*, reedición, Stuttgart, 1970 [1.^a ed., Leipzig, 1887].
- WOLMAN, H. B., “The philosophical intentions of Plutarch's Roman *Lives*”, en *Studi classici in onore di Quintino Cataudella*, vol. II, Catania, 1972, 645-678.

WUILLEUMIER, P., “Tarente et le *Tarentum*”, *Revue des études latines*, 10, 1932, 127-146.

ZIEGLER, K., *Plutarchos von Chaironeia*, Waldsee, Stuttgart, 1949.